


R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.
Race
De Marinis
A
60
NAPOLI

HISTOIRE UNIVERSELLE

PUBLIÉE

par une société de professeurs et de savants

SOUS LA DIRECTION

DE M. V. DURUY

HISTOIRE ANCIENNE

AUTRES OUVRAGES DE M. DURUY

PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE.

Histoire de la Grèce ancienne. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2 volumes in-8, brochés, 12 fr.

Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du règne des Antonins ; 2e édition, revue et complétée. 4 volumes in-8, brochés. 30 fr.

Introduction générale à l'histoire de France. 1 volume in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 c.

Causeries de voyage : *De Paris à Vienne.* 1 volume in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 c.

Cours d'histoire, rédigé conformément aux derniers programmes officiels, à l'usage des classes de grammaire et d'humanités. 6 volumes in-12, avec cartes géographiques, cartonnés :

Abrégé d'histoire ancienne. Classe de Sixième. 1 vol. 2 fr. 50 c.
Abrégé d'histoire grecque. Classe de Cinquième. 1 vol. 2 fr. 50 c.
Abrégé d'histoire romaine. Classe de Quatrième. 1 vol. 2 fr. 50 c.
Histoire de France et du moyen âge du ve au xive siècle. Classe de Troisième. 1 vol. 3 fr. 50 c.
Histoire de France, du moyen âge et des temps modernes du xive au milieu du xviie siècle. Classe de Seconde. 3 fr. 50 c.
Histoire de France et des temps modernes, depuis l'avénement de Louis XIV jusqu'à 1815. Classe de Rhétorique. 3 fr. 50 c.

Petit cours d'histoire. 7 volumes in-18, avec cartes géographiques, cartonnés :

Petite histoire sainte, 1 volume, 80 c.
Petite histoire ancienne. 1 vol. 1 fr.
Petite histoire grecque. 1 vol. 1 fr.
Petite histoire romaine. 1 vol. 1 fr.
Petite histoire du moyen âge. 1 vol. 1 fr.
Petite histoire des temps modernes. 1 vol. 1 fr.
Petite histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. 1 vol. 1 fr.

Pour ceux des ouvrages de M. Duruy qui font partie de l'Histoire universelle, voir l'annonce sur la couverture du tome premier.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

HISTOIRE
ANCIENNE
DE L'ORIENT

PAR

J. J. GUILLEMIN

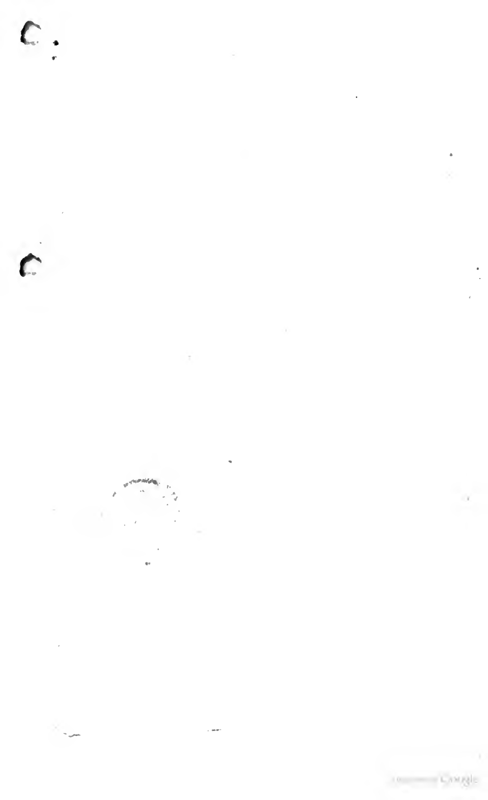
Ancien recteur de l'Académie de Nancy
Agrégé d'histoire, Docteur ès lettres

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872



PRÉFACE.

Il y a un demi-siècle, nous ne connaissions guère de l'ancien monde que les Romains et les Grecs. Habitués à voir dans ces deux grands peuples les représentants de la civilisation antique, nous consentions sans peine à ignorer ce qui s'était passé en dehors de la Grèce et de l'Italie. Il était à peu près convenu qu'on n'entrait dans le domaine de l'histoire positive que quand on avait mis le pied sur le sol de l'Europe. Nous savions cependant que, dans cette immense contrée qui s'étend entre le Nil et l'Indus, il y avait eu de grands centres de civilisation, des monarchies embrassant de vastes territoires et d'innombrables tribus, des capitales plus étendues que nos capitales d'Occident, des palais aussi somptueux que ceux de nos rois; et de vagues traditions nous disaient que leurs orgueilleux fondateurs y avaient retracé la pompeuse histoire de leurs actions. Nous savions également que ces vieux peuples de l'Asie avaient laissé des traces puissantes de leur passage sur la terre. Des débris amoncelés dans le désert et sur le rivage des fleuves; des temples, des pyramides, des monuments de toute sorte recouverts d'inscriptions présentant des caractères étranges, inconnus; tout ce que racontaient les voyageurs qui avaient visité ces contrées attestait un grand développement de culture sociale. Mais cette grandeur nous apparaissait à travers des ruines ou dans les récits incomplets des historiens grecs, et dans

quelques passages de la Bible. Et comme, dans ce monde primitif de l'Orient, tout revêt des proportions colossales, on était naturellement disposé à croire que la fiction occupait une grande place dans les récits de la Bible et dans les pages d'Hérodote.

Il existait, à cette époque, un enseignement traditionnel qui avait eu, au dix-huitième siècle, son interprète le plus populaire dans le pieux et docte Rollin. L'*Histoire ancienne*, où le vénérable chef de l'université de Paris a si harmonieusement fondu les récits des écrivains grecs et romains, résumait, pour les écoles et pour les gens du monde, les connaissances qu'on possédait alors sur les peuples de l'Asie occidentale. Mais il ne fallait demander à Rollin, si instruit, si judicieux d'ailleurs, ni une critique bien savante sur les points douteux, ni une connaissance approfondie des institutions, des arts, des religions de l'antiquité. Il ne fallait pas non plus chercher dans ses livres les rapports qui ont pu exister entre les civilisations particulières des différents peuples, l'influence qu'elles ont exercée l'une sur l'autre, et la part que chacune d'elles a prise à la formation et au développement de la civilisation européenne. Rollin racontait et discutait peu; ce sage historien traduisait agréablement les auteurs anciens plutôt qu'il n'interrogeait l'Orient lui-même sur sa propre histoire. Hérodote, Diodore de Sicile, voilà quels étaient ses principaux guides dans l'étude des temps primitifs et des antiquités asiatiques.

A côté de cet enseignement qui reposait sur la Bible, comme sur le fondement de toute certitude, la philosophie du dix-huitième siècle avait élevé d'aventureux systèmes, et reconstruit sur de nouvelles bases l'histoire primitive de l'humanité. Imbue de cette fausse idée que l'homme avait débuté par l'état sauvage, elle admettait que pour atteindre ce degré de culture où étaient parvenus quelques peuples de l'ancien monde, des milliers de siècles avaient été nécessaires à l'éducation de l'espèce humaine. Des notions vagues, confuses, exagérées sur l'état des sciences, sur l'âge des tradition est

des monuments de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Inde, avaient bouleversé toutes les règles de la chronologie vulgaire et jeté les esprits en dehors de toutes les croyances reçues. On attribuait à la civilisation de certaines contrées une durée de douze à quatorze mille ans; on aimait mieux prolonger indéfiniment cette période mythique par laquelle ont d[illegible] la plupart des sociétés humaines, que de s'en tenir au [illegible] si simple de la Genèse. Chose singulière! c'était chez des peuples qui n'ont d'autre histoire que des poëmes et des légendes qu'on allait chercher des preuves de l'antiquité de notre espèce; et l'autorité de Moïse était sacrifiée à celle des prêtres de l'Égypte, des Chaldéens de Babylone et des brames de l'Inde. La Bible était enveloppée dans ce mépris qui s'attachait alors au christianisme, et on contestait à l'homme la validité des titres les plus authentiques de son origine.

Cependant il était impossible que la rénovation qui s'opéra, au commencement de notre siècle, dans les études historiques ne s'appliquât pas aussi à l'antiquité. En effet, grâce au progrès de la linguistique, de l'ethnographie, de l'archéologie, la valeur des traditions particulières de chaque peuple fut mieux appréciée, l'autorité des textes mieux établie. L'âge des monuments fut fixé; la parenté des peuples fut reconnue par celle des langues; et de la communauté des traditions considérées dans leurs éléments primitifs ressortit l'unité de la civilisation universelle.

C'est toutefois dans l'histoire des peuples pris isolément, et dans l'étude des civilisations particulières, que la science moderne a recueilli la plus abondante moisson de faits nouveaux, et qu'elle a pu, sur les points les plus essentiels, rétablir la vérité. Il importait surtout de connaître la destinée des peuples qui eurent avec notre Europe le plus de rapports, et qui exercèrent sur cette civilisation gréco-romaine, mère de la nôtre, l'influence la plus directe: l'Égypte, l'Assyrie, la Chaldée, la Perse durent tour à tour être livrées aux investigations de la science. C'est, en effet, dans ce vieux

domaine de l'histoire classique que l'érudition moderne a concentré ses plus laborieux efforts et qu'elle a obtenu les plus remarquables résultats.

C'est par l'Égypte que commença cette renaissance du vieil Orient; et ce fut un Français, Champollion, qui en donna le signal. La lecture des inscriptions hiéroglyphiques fut le point de départ de ces recherches savantes, ingénieuses, auxquelles nous devons la restauration de l'histoire égyptienne. Dans toute l'étendue de la vallée du Nil, les monuments ont été interrogés, et ils nous ont raconté les actions des rois qui gouvernèrent l'Égypte depuis les temps les plus reculés. Armée de son flambeau, la science a pénétré dans ces sombres nécropoles où dormaient les Pharaons, et elle y a retrouvé ces nombreuses dynasties dont il ne restait de traces que dans les écrits mutilés du vieux Manéthon. Nous connaissions à peine les noms de quelques souverains séparés les uns des autres par des siècles, et ces noms ne nous rappelaient qu'un petit nombre d'événements altérés par la crédulité des voyageurs grecs ou amplifiés par la vanité nationale. Maintenant nous connaissons à peu près toute la série des monarques qui régnèrent en Égypte pendant 3 à 4000 ans.

Nous ne sommes plus réduits à voir concentrés dans une époque privilégiée, sur la tête d'un ou deux héros, les conquêtes, les travaux de plusieurs dynasties. Chaque prince, chaque siècle est rentré en possession de la part qui lui revient dans l'œuvre successive de la civilisation égyptienne. Des individualités réelles ont remplacé ces personnifications glorieuses auxquelles l'imagination populaire attribuait toutes les grandes choses qui s'étaient accomplies durant les premiers âges; et les fictions qui voilaient à nos yeux les origines de la nation, disparaissent de jour en jour devant la réalité historique. Sous cette immobilité plus apparente que réelle, qui semble être le caractère essentiel des monarchies primitives, nous pouvons apercevoir toutes les vicissitudes, toutes les révolutions de la société égyptienne. Les luttes des

guerriers et des prêtres, représentant ce que nous appelons, dans les temps modernes, la lutte du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, les rivalités de Thèbes et de Memphis, redevenant tour à tour les capitales du pays, suivant que l'influence sacerdotale ou la puissance des guerriers l'emporte ; les longues misères d'une nation subissant pendant des siècles tous les maux de l'invasion étrangère et combattant pour reconquérir l'indépendance perdue ; la restauration de la monarchie nationale suivie d'un magnifique développement de conquêtes extérieures sous les rois de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie ; les magnificences des arts et de la religion venant rehausser l'éclat du trône des Pharaons ; la prépondérance politique et militaire de ces rois élevée à son apogée, puis déclinant sous des rois fainéants et qu'on prendrait pour les pâles descendants de notre Charlemagne ; puis enfin la décadence arrivant, comme toujours, à la suite des divisions intestines et des changements introduits dans les anciennes institutions : tel est l'intéressant spectacle que nous offre l'Égypte dans ses modernes historiens.

L'art a été apprécié dans ses formes diverses, architecture, sculpture, peinture ; et la loi qui réglait les inspirations du génie égyptien a été reconnue. La religion a été étudiée dans son double élément sacerdotal et populaire, et il a été prouvé que, sous ce symbolisme étrange et ridicule qui consacrait l'adoration des animaux et des plantes, il y avait une théologie savante qui embrassait l'univers entier dans ses conceptions, et au fond de laquelle se retrouvait la grande idée de l'unité de Dieu, écho vague et altéré d'une révélation primitive. Nous savons aussi à quoi nous en tenir sur l'état des sciences chez cette nation fameuse. Tout prouve que les Égyptiens ne connurent guère que les éléments de la géométrie, et leurs découvertes astronomiques si vantées ne paraissent pas s'être élevées beaucoup au-dessus de l'année solaire Le célèbre tombeau d'Osymandias, avec son cercle d'or représentant les mouvements du ciel, a été relégué dans le do-

maine des fables inventées par les prêtres égyptiens et adoptées par l'imagination crédule des voyageurs grecs. Quant à ces zodiaques qui, disait-on, remontaient à une si haute antiquité, personne n'ignore maintenant qu'ils appartiennent à l'ère des premiers Césars. Enfin la langue même de l'Égypte a cessé d'être un mystère pour l'Europe savante. Nous savons que cette écriture si bizarre et qu'on croyait toute figurative, fut aussi alphabétique, au moins dans ses premiers éléments; et il est à peu près certain qu'elle se rattache au groupe des langues sémitiques.

Voilà donc l'Égypte qui a conquis sa place dans l'histoire positive, et nous pouvons maintenant étudier ses destinées comme nous étudions celle d'une nation moderne.

Au moment où M. Lepsius, continuant l'œuvre de ses prédécesseurs, achevait son livre *des Rois*, un Français, M. Botta, retrouvait sur les bords du Tigre toute une civilisation perdue. Ninive sortait, du moins en partie, du milieu des sables où elle était ensevelie depuis le septième siècle avant notre ère. Ici, la malédiction de Dieu s'était accomplie si littéralement, que les ruines mêmes de cette grande cité avaient disparu. Près de 2500 ans s'étaient écoulés sans qu'on pût retrouver le lieu de sa sépulture. Il était réservé à notre siècle, à la France, de découvrir et d'exhumer ces restes fameux, où revit pour nous une des périodes les plus célèbres de l'histoire du monde.

Nous ne pouvons songer à raconter ici l'histoire de cette mémorable découverte, et nous nous bornerons à en faire connaître les principaux résultats.

On sait que c'est à Khorsabad, petit village situé au nord-est de Mossoul, à quelques lieues de l'emplacement de l'ancienne Ninive, qu'a été faite par le consul de France cette découverte qui excita, il y a quelques années, un si grand intérêt. M. Botta avait retrouvé, sous un monticule formé de briques, les restes d'un palais construit près de 700 ans avant Jésus-Christ, par ce roi Sargon dont le prophète Isaïe seul a parlé. Bientôt des fouilles habilement pratiquées sur

d'autres points, et notamment à Nimroud et à Kouioundjik, firent sortir de terre de nouveaux édifices, de nouveaux monuments qui répandirent la lumière la plus vive et la plus inattendue sur l'histoire et sur l'état social des Assyriens.

Quand on sait que ces rois de l'Orient se plaisaient, comme les Pharaons d'Égypte, à retracer leur histoire sur les murs de leurs palais, on ne peut douter que celle des princes de Ninive ne soit renfermée dans ces milliers d'inscriptions qui accompagnent les sculptures assyriennes. Déjà la lecture de ces précieux documents a rendu à l'histoire des noms jusqu'à présent ignorés ou à peine entrevus, et qui ont joué un grand rôle dans les événements de ces temps reculés. Elle a éclairé d'un jour tout à fait nouveau la dernière période du premier empire; et, là où nous étions habitués à ne voir que les chefs dégénérés d'une monarchie en décadence, elle nous a montré dans des princes, tout à la fois administrateurs et guerriers, conquérants et fondateurs de villes, les plus grands souverains de Ninive et les promoteurs les plns célèbres de cette civilisation assyrienne qui régna si longtemps sur l'Asie occidentale.

Nous pouvons du reste contempler au musée du Louvre, dans ces colosses figurant des lions, des taureaux ailés, la représentation symbolique de ces puissants monarques de Ninive qui réunissaient la force et la majesté. Ils revivent sous nos yeux, ces rois superbes qui emmenaient des nations entières en captivité! Voilà ces figures qui nous apparaissent si terribles dans les récits enflammés des prophètes hébreux! On les a retrouvées ces portes où, suivant l'expression de l'un d'eux, les peuples passaient comme des fleuves! Les voilà ces chars qui, suivant le même prophète, étincelaient lorsqu'ils marchaient au combat! Voilà ces idoles d'un si merveilleux travail, que leur vue seule corrompait le peuple d'Israël et lui faisait oublier Jéhovah! Voilà, reproduite en mille tableaux divers, la vie sociale de ces brillants Assyriens; voilà leurs cérémonies religieuses, leurs usages domestiques, leurs meubles si précieux, leurs vases si riches;

voilà enfin toute leur civilisation exprimée dans des bas-reliefs d'une élégance qui surpasse tout ce que l'antiquité orientale a produit!

L'avenir confirmera sans doute les résultats obtenus et nous dévoilera beaucoup d'autres faits inconnus jusqu'à ce jour; dès maintenant il ne nous est plus permis de douter de la richesse et de la grandeur et de la civilisation assyrienne; et cette puissance ninivite, que nous jugions grande seulement par la guerre, connut aussi toutes les magnificences des arts de la paix. Il y eut un art assyrien qui l'emporta sur celui de l'Inde, souvent monstrueux et grotesque, qui fut aussi fini et plus savant que l'art égyptien et qui, à la beauté architecturale de ses monuments, ajouta les plus riches ornements de la peinture et de la sculpture. Ajoutons que ces monuments si remarquables, sous le rapport de l'art, sont en outre la révélation la plus complète de la vie civile, militaire, religieuse des populations assyriennes, et qu'ils viennent donner une éclatante confirmation à l'autorité de la Bible et aux récits d'Hérodote.

Il était impossible que cette civilisation brillante restât renfermée dans les limites de l'Assyrie. En effet, l'influence des arts et de la civilisation assyrienne se propagea au loin avec les armes des monarques ninivites. A l'orient et au nord, elle s'étendit sur la Médie et sur la Perse, où, en se combinant avec le génie si fin et si délicat des Perses sous les Achéménides, elle enfanta les merveilleuses créations de Tschil-Minar. A l'ouest, elle pénétra dans la Syrie, dans l'Asie Mineure, dans les îles de la Méditerranée; et, par les villes grecques du littoral, elle s'introduisit parmi les tribus helléniques. Déjà, en effet, les découvertes de Ninive ont révélé le sens de certains monuments de la Grèce primitive qui jusqu'ici n'avaient pas été parfaitement compris. Il est également hors de doute que la vieille et célèbre école d'Égine a emprunté ses inspirations et ses procédés aux sources assyriennes. De l'Asie cette tradition passa avec les Tyrrhéniens en Italie, où elle servit au développement de cette civilisation

étrusque, qui fournit à celle de Rome les éléments de sa primitive grandeur; c'est ainsi que s'expliquent ces monuments, ce luxe, ces richesses des villes étrusques qui excitèrent si longtemps les âpres convoitises des grossiers enfants de Romulus[1].

On n'a point borné les explorations archéologiques à la vallée du Nil, au bassin du Tigre et de l'Euphrate. Tous les anciens centres civilisés de l'Asie ont été ou sont encore, en ce moment, le théâtre d'expéditions scientifiques qui ne peuvent manquer d'éclaircir l'histoire des sociétés primitives. Babylone tant de fois visitée, qui fut, elle aussi, le centre d'un grand empire, le foyer de la civilisation chaldéenne, devait appeler l'attention des érudits et exciter la sollicitude des gouvernements de l'Europe. L'expédition française de Mésopotamie, dirigée par MM. Fresnel et Oppert, nous a fourni son contingent de précieuses découvertes[2]. Ecbatane, la capitale des Mèdes, la ville aux sept enceintes peintes de sept couleurs différentes, se recommandait aussi aux investigations de la science contemporaine. La Perse, où le colonel Rawlinson a déchiffré plus de 4000 inscriptions cunéiforme dans les rochers de Bisoutoun, continue également à être étudiée. Déjà nous pouvons lire, ailleurs que dans les livres d'Hérodote et de Diodore de Sicile, les pages brillantes de l'histoire des Achéménides. Et qui sait ce que la lecture des nombreuses inscriptions de Tschil-Minar peut fournir de documents à l'histoire si intéressante et malheureusement si incomplète de la Perse?

Franchissons maintenant l'espace qui s'étend entre les montagnes de la Perse et les rives de l'Indus. Suivons ces officiers anglais, que l'ambition des conquêtes réunie à l'amour de la science et à l'ardeur des découvertes pousse à

1. Voy. à ce sujet la *Notice sur les monuments antiques de l'Asie* nouvellement entrés au musée du Louvre, par M. Adrien de Longpérier, dans le *Journal de la Société asiatique*, 5ᵉ série, t. VI, oct., nov. 1855.

2. M. Oppert a fait connaître les résultats de cette expédition : *Expédition scientifique en Mésopotamie*, par MM. Fulgence Fresnel, Félix Thomas, publiée par Jules Oppert, Paris, 1857, 2 vol. in-4°.

travers les montagnes de l'Afghanistan, dans les vallées de l'Indo-koh, et jusque dans les plaines du Turkestan. Les voilà qui retrouvent, ensevelis sous le sol, les débris de cette civilisation importée par Alexandre en Asie, et qui ajoutent ainsi un nouveau chapitre à cette expédition qu'on ne connaissait autrefois que par les victoires du Granique, d'Issus, d'Arbèles, ou par les trop fameuses orgies de Suse et de Babylone! Qu'étaient devenus ces Grecs de la Bactriane, que Strabon nous représente comme maîtres de l'Orient et de l'Inde, ces mille villes du grand Eucratidas, ces soixante-dix colonies fondées par Alexandre? Nul ne le savait. Trois ou quatre pièces de monnaie, trois ou quatre noms de princes conservés par les historiens anciens, étaient les seuls vestiges de cette puissance qui, dit-on, s'était étendue plus loin que celle du roi de Macédoine. Quand Plutarque exaltant la fortune d'Alexandre, nous montrait l'Asie devenue tributaire des mœurs, des institutions grecques, et la barbarie étrangère cédant partout à l heureuse influence du génie hellénique, on était tenté d'attribuer à la vanité d'un Grec et à l'enthousiasme d'un rhéteur ces merveilles de civilisation grecque en Orient. Mais, grâce à ces nombreux dépôts de médailles découvertes par les Anglais, nous allons voir reparaître aussi cet empire gréco-bactrien presque effacé de l'histoire. Il sera possible de rétablir la suite de ces dynasties, filles de la conquête macédonienne, qui portèrent avec elles jusqu'au rivage de la mer des Indes, jusque dans les montagnes du Thibet, les arts si brillants, l'idiome si harmonieux de la Grèce. Oui, il y eut un instant dans l'histoire où les drames d'Euripide et de Sophocle furent représentés dans le sauvage pays des Parthes et au pied de l'Hymalaya. Et tel fut l'ascendant de l'esprit grec, transplanté si loin de la métropole, qu'il subjugua les barbares du Nord eux-mêmes, et que ces rois Indo-scythes, ces précurseurs d'Attila, qui s'établirent dans la Bactriane et dans l'Inde 150 ans avant l'ère chrétienne, adoptèrent les arts et l'idiome des peuples vaincus par eux. A la fin pourtant la barbarie l'emporta, et, si vous le voulez

vous pourrez suivre sur les monnaies gréco-bactriennes la décadence croissante de la civilisation grecque dans ces contrées.

Nous en avons assez dit pour montrer l'intérêt que présentent ces importantes découvertes qui constituent pour l'antique Orient une véritable renaissance. Aussi bien c'est l'Orient qui a fait l'éducation de la Grèce et de Rome, et par là celle du monde. C'est de la vieille Asie que nous sont venus les religions, les sciences, les arts, c'est-à-dire la civilisation elle-même. Chaque peuple a eu son rôle dans ce grand mouvement qui commence à la dissémination des races et qui aboutit à l'établissement du christianisme. Aux Juifs appartient la gloire d'avoir conservé et perpétué la tradition primitive du genre humain. C'est du petit territoire occupé par ce peuple, qu'est partie la grande lumière qui, depuis dix-huit siècles, éclaire les nations. L'Égypte est le sanctuaire mystérieux où vont s'inspirer les philosophes, les législateurs de l'antiquité. L'Assyrie précède la Perse dans la domination de la haute Asie, répand dans l'Asie Mineure, dans les îles voisines l'influence de ses mœurs, de sa religion, et préside aux premiers développements de l'art chez les Grecs et chez les Étrusques.

Tandis que de grands États s'élèvent par la conquête sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, où Ninive et Babylone atteignent le plus haut degré de splendeur; tandis que les Juifs luttent péniblement dans leurs montagnes pour constituer leur état politique et religieux, et que l'Égypte couvre la vallée du Nil d'indestructibles monuments, les Phéniciens parcourent en tous sens le bassin de la Méditerranée, fondent des colonies sur tous ses rivages, dans toutes ses îles, et portent dans toutes les contrées de l'Occident les produits de son commerce et de son industrie. Carthage, la plus célèbre des colonies phéniciennes, établit dans la partie septentrionale de l'Afrique un immense empire qui s'étend depuis l'autel des Philènes jusqu'aux îles Fortunées, et son aristocratie marchande domine sur toute la Méditerranée occidentale.

C'est par ses luttes avec cette république puissante que Rome préludera à la destruction des vieux États de l'Orient et à l'asservissement du monde.

Cependant l'empire de l'Asie passe successivement des Assyriens de Ninive aux Chaldéo-Babyloniens et aux Mèdes, puis des Mèdes aux Perses. Ce dernier peuple, qui a conservé dans ses montagnes son énergie primitive, tandis que les vices d'une civilisation corrompue ont tout amolli autour de lui, renverse les rois de Babylone dans la haute Asie, détruit dans l'Asie Mineure la monarchie lydienne, aux bords du Nil, celle des Pharaons, et finit par régner sur toutes les contrées comprises entre la mer Égée et les rives de l'Indus, entre le Jaxarte et la mer Érythrée.

Le mouvement de la conquête, pour un moment, s'arrête; et le grand roi essaye d'organiser un vaste système d'administration publique, et met un peu d'ordre et d'unité au sein des innombrables tribus réunies sous sa main. Les nations vaincues goûtent quelques instants de repos et de bien-être sous un despotisme paternel. Mais cette domination est trop étendue, les éléments qu'elle renferme sont trop hétérogènes pour qu'elle puisse longtemps subsister. Les mêmes causes qui avaient amené la ruine des États assyriens et chaldéo-babyloniens préparent la chute de la puissance persique. Les intrigues de cour, la corruption des mœurs, les luttes des satrapes entre eux, venant favoriser l'esprit d'indépendance qui anime les peuples soumis, les révoltes des provinces, appuyées quelquefois par les princes de la famille royale elle-même, hâtent la décadence de l'empire.

Cette décadence commence à l'époque des guerres médiques, qui révèlent d'une manière si éclatante l'imperfection du système militaire des Perses et la supériorité morale d'un peuple libre sur un peuple esclave. Les défaites de Marathon, de Salamine et de Platée portent à la monarchie persique des coups irrémédiables. Le prestige qu'exerçait le grand roi est détruit; ses armées, ses finances sont désorganisées, et le jour où le théâtre de la guerre qu'avait si imprudemment

engagée Darius, sera reporté en Asie, les Perses ne pourront résister. Déjà la retraite des Dix Mille avait révélé la faiblesse de l'empire. L'expédition d'Agésilas prouve qu'il peut être attaqué avec succès. Enfin Alexandre paraît; et il suffit de trois batailles pour anéantir la monarchie fondée par Cyrus et ses premiers successeurs.

L'expédition d'Alexandre ouvre une nouvelle ère dans l'histoire d'Orient. Cette conquête ne ressembla point à celles qui l'avaient précédée. Les anciens conquérants assyriens et babyloniens, les Perses même avaient détruit; Alexandre voulut fonder. Au lieu d'abolir les coutumes particulières, les lois, les croyances des peuples vaincus, le roi de Macédoine les adopta et les fit adopter à ses propres soldats. En vain ses vieux capitaines protestaient par des murmures, par des conspirations contre cet abandon des idées et des mœurs nationales; Alexandre n'en poursuivit pas moins ses grands projets de pacification et d'unité universelle. Par le mélange des races, par l'établissement d'une foule de colonies, par la fondation d'un grand nombre de villes grecques, il chercha à relier entre elles les diverses parties de son empire, et, suivant l'expression de Plutarque, « à faire de toutes les nations qui lui étaient soumises une seule famille. » Une mort prématurée arrêta cette gigantesque entreprise.

On a demandé souvent ce qui est resté des conquêtes d'Alexandre. Montesquieu a depuis longtemps répondu à cette question. Il est resté l'union, pendant dix siècles, de l'Orient et de l'Occident. L'Asie, auparavant fermée par de vieilles rivalités aux peuples de l'Europe, fut désormais ouverte aux entreprises du commerce, aux investigations de la science. Des dynasties grecques se constituent sur différents points et y fondent de puissantes monarchies. L'Égypte, sous les Ptolémées, renaît à des destinées nouvelles, et retrouve pour quelque temps la gloire éclipsée des anciens Pharaons. En Syrie s'élève la puissance des Séleucides. A l'autre extrémité de l'Asie, des conquérants de race hellénique étendent les limites de leurs possessions jusqu'aux rives du Gange et aux

frontières du Thibet. A leur suite marche la civilisation grec que, dont de récentes découvertes nous ont révélé la présence dans la Bactriane et aux bords de l'Indus.

Ce fut toutefois dans l'Asie occidentale et en Égypte que se conservèrent le plus longtemps les restes de cette culture dont Alexandre avait semé le germe sur ses pas. A la faveur des nombreuses colonies, que le héros macédonien et ses premiers successeurs avaient fondées, l'hellénisme prit racine dans les vallées de l'Oronte, de l'Euphrate et du Nil. Ses principaux foyers furent Alexandrie, Antioche, Séleucie, et, dans l'Asie Mineure, Pergame. Là se conservèrent les traditions des sciences et des lettres. L'indépendance politique de la Grèce était depuis longtemps anéantie, son génie même semblait à jamais épuisé, quand sa littérature trouva en Asie d'illustres représentants qui répandirent un nouvel éclat sur son dernier âge en l'associant aux luttes du christianisme. Qui ne sait que ce fut au sein de cette Asie grecque que s'agitèrent les longs débats à la suite desquels le dogme chrétien fut définitivement fixé et l'Église elle-même constituée? Qui ne sait que de cette alliance de l'esprit grec et de l'imagination asiatique sortit cette littérature du quatrième siècle, qui marqua d'une manière si brillante le triomphe de l'orthodoxie chrétienne?

Ainsi s'accomplissait dans l'Orient, sous l'influence de l'esprit grec, cette unité sociale que ni les Assyriens, ni les Perses n'avaient pu lui donner. Il fallait un génie plus libre, plus sympathique que celui des peuples orientaux, pour triompher de la puissante organisation qui prévalait chez ces peuples; pour y briser la vieille domination des prêtres chaldéens, mèdes, égyptiens; pour amalgamer toutes les races, jeter peu à peu toutes les nations dans un même système de civilisation, et préparer ainsi cette unité plus haute et plus universelle que la religion chrétienne devait donner au monde.

Il est vrai que cette civilisation gréco-asiatique dont nous venons de parler fut de courte durée. Contemporaine de la



décadence de l'empire romain, au sein duquel étaient venus s'engloutir tous les peuples de l'Asie occidentale, elle participa à tous les vices, à toutes les misères d'une société dégénérée. Elle n'eut d'autre originalité, d'autre grandeur que celle qu'elle emprunta aux sublimes inspirations, aux fortes doctrines et aux mœurs austères du christianisme naissant. Aussi ces Athènes de l'Orient si spirituelles, si brillantes, mais en même temps si frivoles et si corrompues, se trouveront-elles incapables de se défendre contre les nouveaux ennemis qui vont s'élever en Asie dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Ce furent d'abord les Sassanides qui, héritiers des prétentions des rois de Perse en même temps que de leur trône, entreprirent de les soumettre à leur domination. Combien de fois les habitants d'Antioche, d'Édesse, d'Apamée ne furent-ils pas surpris au milieu de leurs fêtes et de leurs jeux perpétuels, par les rapides incursions des nouveaux Perses! Combien de fois le sang des chrétiens de Syrie et d'Arménie ne coula-t-il pas sous le cimeterre des farouches sectateurs du culte zoroastrien! Plus tard sortit du fond de l'Arabie un adversaire bien autrement redoutable, les Arabes. En trois ou quatre batailles, les premiers vicaires de Mahomet anéantirent en Syrie et en Égypte la domination grecque; au delà du Tigre, celle des Sassanides. La civilisation chrétienne, qui s'était développée si rapidement dans les villes grecques, s'éteignit; les dernières traces de la conquête macédonienne disparurent, et la barbarie musulmane se répandit sur la moitié de l'Asie.

Heureusement, à cette époque, l'avenir de la foi nouvelle était assuré. Les docteurs grecs de l'Église d'Orient l'avaient fait triompher par la parole, les grands hommes de l'Église d'Occident allaient étendre et consolider son empire par l'action. Le génie de Rome, plus fort que celui d'Athènes, d'Antioche et d'Alexandrie, allait reconstituer par le catholicisme, la plus puissante, la plus vaste domination qui fut jamais.

Tel est l'ensemble du grand mouvement dont nous voulons, après tant d'autres, retracer l'histoire abrégée. Cette histoire, à vrai dire, n'est guère autre chose que le récit des triomphes successifs de la force. De là cette mobilité effrayante avec laquelle passent toutes les monarchies orientales. Elles ressemblent à cette statue que Nabuchodonosor vit en songe, dont la tête était d'or et les pieds d'argile. Ou bien encore leur véritable emblème, ce sont ces colosses que la science a retrouvés naguère, au berceau même de ces monarchies, et qui, élevés sur un sol mouvant, ont disparu autrefois sous les sables, avec les palais auxquels ils servaient de décoration. C'est dans le *Discours sur l'histoire universelle* qu'il faut aller chercher le sens de ces révolutions.

A l'exception d'un petit coin de la Syrie, où l'idée religieuse servit de base à la nationalité juive et se produisit avec la plus féconde de ses applications, c'est-à-dire avec l'égalité de tous devant Dieu, les constitutions politiques des peuples de l'Orient reposent sur le despotisme militaire, appuyé lui-même sur une théocratie oppressive, ou gouverné par elle. Ainsi nous apparaissent les constitutions de l'Égypte, de la Chaldée, de la Perse, etc., etc. A un pareil système il ne faut demander de garantie ni pour les personnes, ni pour les biens. Le monarque est maître de tout.

Si du moins il n'y avait qu'un seul chef qui, du fond de son palais de Ninive ou de Babylone, gouvernât réellement l'empire, peut-être y aurait-il quelque sécurité, quelque liberté pour les peuples des provinces éloignées qui le connaissent à peine; mais les gouverneurs provinciaux reproduisent avec tous ses caprices, avec toutes ses violences et toutes ses misères le gouvernement central. Il y a ainsi vingt rois qui font peser sur les sujets du monarque la plus insupportable tyrannie; la servitude est partout, sans que la révolte amène autre chose que le despotisme sous de nouveaux maîtres.

Et pourtant cette vieille civilisation orientale ne fut ni sans originalité ni sans grandeur. Dans ces contrées favorisées par un sol fertile et par un ciel admirable, la religion, il est vrai,

repose partout, la Judée, mise à part, sur le culte de la nature; et, en secondant la fatale influence du climat, elle développa de bonne heure, au sein des peuples, cette corruption hideuse dont les prophètes hébreux nous ont laissé la saisissante peinture. Mais les prêtres de ces religions n'en tiennent pas moins une place honorable dans l'histoire des sciences et des arts. Il est constaté que nous sommes redevables de quelques précieuses découvertes aux observatoires de la Chaldée et aux sanctuaires de l'Égypte. Qui sait ce que les sages de la Grèce durent à leurs communications avec les prêtres de Saïs, d'Héliopolis et de Thèbes?

Il est temps de terminer cette préface, qui peut-être paraîtra déjà trop longue au lecteur. Mais nous n'avons pu nous empêcher de faire ressortir l'intérêt et d'exprimer l'admiration que nous inspirent ces grandes explorations dont l'Asie est le théâtre depuis quelques années. N'est-ce pas la France d'ailleurs qui, sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, comme sur les rivages du Nil, a eu l'honneur d'inaugurer ces précieuses découvertes? C'était un devoir pour nous d'initier la jeunesse de nos écoles, à laquelle est particulièrement destiné ce livre, à ces conquêtes de la science qui n'illustrent pas moins le nom français que les victoires remportées sur les champs de bataille.

Nous avons pris soin d'introduire dans cette nouvelle édition d'un livre qui a paru, il y a quelques années, les faits nouveaux qui nous ont paru définitivement acquis à la science. Nous avons dû naturellement en écarter ceux qui nous ont paru douteux ou qui n'étaient pas suffisamment établis. Nous avons pris pour guides dans la partie de notre travail qui concerne l'Assyrie, l'Égypte, les critiques éminents, les explorateurs aussi savants qu'intrépides dont les belles recherches ont répandu de si vives lumières et un si puissant intérêt sur l'histoire de ces contrées, les de Saulcy, les de Rougé, les Mariette, les Oppert, etc., etc. Quoique les plus récentes découvertes aient fourni à l'histoire des ressources inespérées, il y a, on le comprend, bien des problèmes à résoudre, bien

des incertitudes à dissiper, bien des questions à éclaircir. L'ardeur infatigable, le savoir étendu, la sagacité profonde des savants qui ont pris l'Orient pour objet de leurs études, triompheront, nous l'espérons, de toutes les difficultés. Pour nous, ouvriers plus modestes et plus obscurs de la science, nous continuerons à suivre avec attention ces travaux qui intéressent tout à la fois l'histoire, la religion et l'honneur du pays. Nous recueillerons avec empressement les vérités nouvelles qui sortiront de ces belles études, et nous croirons utile de les propager dans nos écoles.

CARTES, PLANS ET GRAVURES

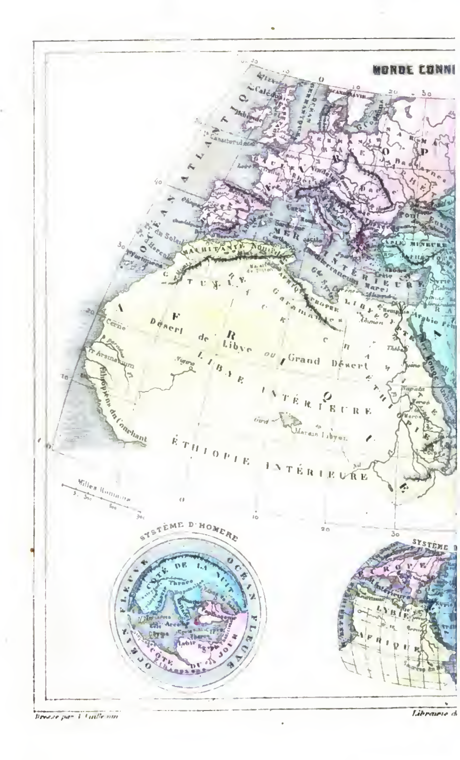
CONTENUS DANS L'HISTOIRE ANCIENNE.

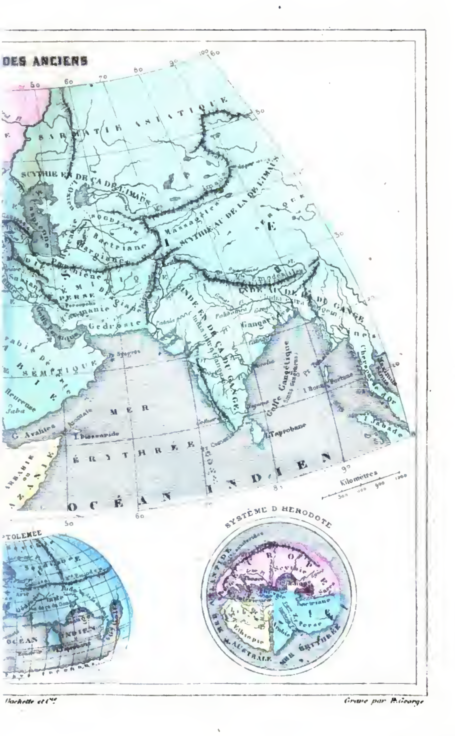
CARTES.

PLANS.

GRAVURES.




MONDE CONNU
OCÉAN ATLANTIQUE
AFRIQUE
Désert de Libye ou Grand Désert
LIBYE INTÉRIEURE
ÉTHIOPIE INTÉRIEURE
Milles Romains
SYSTÈME D'HOMÈRE
OCÉAN FLEUVE
CÔTE DE LA NUIT
CÔTE DU JOUR
SYSTÈME
LYBIE
AFRIQUE
Dressé par A. Vuillemin
Librairie



Hachette et Cie

Gravé par P. George

HISTOIRE
ANCIENNE
DE L'ORIENT.

CHAPITRE PREMIER[1].

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE DE L'ANCIEN CONTINENT.

Afrique. — Europe. — Asie. — Limites du monde connu des anciens.

Afrique.

L'ancien continent est presque tout entier contenu dans l'hémisphère boréal, et sa plus grande dimension est de l'est à l'ouest. C'est le contraire pour le nouveau monde, qui s'étend d'un pôle à l'autre. L'ancien continent n'a vraiment que deux grandes divisions : l'Afrique, que les Grecs appelaient la Libye, et l'Asie, dont l'Europe est le prolongement occidental. C'est l'isthme de Suez qui aujourd'hui sépare l'Afrique de l'Asie. Les anciens plaçaient cette limite au Nil.

L'Afrique forme une grande presqu'île fort peu découpée sur ses bords. Sa plus grande longueur, de l'Algérie au cap

1 Les principaux ouvrages à consulter pour l'*Histoire ancienne de l'Orient* sont : la Bible et Hérodote, les deux grandes sources anciennes, Diodore de Sicile, Justin; et, parmi les modernes, Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle;* Rollin, *Histoire ancienne;* Lévesque, *Études sur l'histoire ancienne,* Heeren, *Idées sur le commerce et la politique des peuples anciens;* Schlosser; *Histoire universelle;* Lenormant, *Cours d'histoire ancienne,* etc.

de Bonne-Espérance, est de 800 myriamètres; sa plus grande largeur, du cap Vert au cap d'Orfui, est de 746 myriamètres. Les colonnes d'Hercule, ou détroit de Gibraltar, la séparent de l'Europe; le Bab-el-Mandeb la sépare de l'Arabie. Le premier n'a pas 30 kilomètres de largeur, le second en a 50; de sorte que ni l'un ni l'autre n'ont été un obstacle sérieux aux migrations des peuples. Par les colonnes d'Hercule, l'Europe a peut-être reçu les Ibères, qui comptent parmi les plus anciens habitants de notre continent, comme elle reçut d'Afrique, il y a onze siècles, les Arabes et les Maures. Le Bab-el-Mandeb a de même donné passage en Abyssinie à des populations originaires de la presqu'île arabique.

Les montagnes de l'Afrique, dont la plus célèbre est l'*Atlas*, sont généralement parallèles à la côte et à petite distance de la mer. Il en résulte que ce continent a peu de grands fleuves qui facilitent la navigation intérieure, et à peine quelques îles sur son pourtour. Des fleuves africains, les anciens ne connaissaient guère que le Nil; mais on peut croire que les Carthaginois pénétrèrent jusqu'aux rives du Sénégal.

La moitié septentrionale de l'Afrique, c'est-à-dire l'immense désert que nous appelons le Sahara, n'est probablement qu'un fond de mer mis à sec par quelqu'une des grandes commotions du globe. Cette vaste solitude, qui serait impraticable sans le chameau, que les nomades appellent le navire du désert, a rejeté toute la vie sur les bords de ce continent inhospitalier, et là seulement où le désert n'arrive pas lui-même jusqu'à la mer. Sauf la vallée du Nil et certaines contrées de l'intérieur qui nous sont inconnues et l'étaient aux anciens, l'Afrique n'est bien peuplée que sur ses bords. La fertile région comprise entre l'Atlas et la Méditerranée formait autrefois la *Mauritanie* (le Maroc), la *Numidie* (l'Algérie) et le territoire de Carthage (régence de Tunis), où le blé rendait quelquefois trois cents de produit pour un de semence. Mais depuis le territoire carthaginois jusqu'à l'Égypte, il n'y avait que de loin en loin quelques points fertiles où des villes pussent s'asseoir, et le vaste promontoire de la Cyrénaïque qui, arrosé par des sources abondantes, offrait une végétation luxuriante. Dans le désert se rencontraient cependant çà et

là quelques oasis, îlots de verdure, au milieu de cette mer de sables. Ces oasis formaient dans l'antiquité, comme de nos jours, les étapes des caravanes qui traversaient le désert pour apporter à Carthage, à Cyrène, à Memphis ou à Thèbes, les produits de l'intérieur de l'Afrique. L'oasis d'Ammon était célèbre par son temple et son oracle.

Nous aurons à parler plus loin de l'Égypte. Nous remarquerons seulement ici que, sans le Nil, l'Égypte eût été recouverte par les sables, et que le désert, dans toute son aridité, se fût étendu jusqu'à la mer Rouge. Que serait-il arrivé s'il en avait été ainsi ? Supposez un pli de terrain faisant ce que le grand Albuquerque voulut faire, arrêtant la course du Nil vers la Méditerranée, et le rejetant dans la mer Rouge; l'Égypte telle que nous la connaissons, c'est-à-dire un des foyers de la civilisation du monde, et le lien de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, était supprimée. La Grèce ne pouvait rien tirer d'elle; Alexandre n'y venait point, l'Afrique restait un monde à part, à jamais solitaire ; et une infranchissable barrière s'élevait entre l'Europe et l'Inde, dont la vallée du Nil a été comme le grand chemin.

Europe.

Nous avons dit que l'Europe n'était que le prolongement occidental de l'Asie. Elle en est si peu distincte, que la limite a souvent varié au gré des écrivains. Aujourd'hui on la fixe au fleuve et aux monts Ourals : un cours d'eau secondaire et une montagne de 1200 à 1500 mètres; barrière peu imposante pour séparer deux mondes, et qui ne sépare rien en effet, car des deux côtés de la limite, c'est le même climat, le même sol, la même population. Le Caucase est une barrière plus haute, mais il ne forme la ligne de démarcation que sur un point seulement.

La plus grande largeur de l'Europe, en suivant à peu près le même parallèle, est, de Brest à Astrakan, de 382 myriamètres. Mais du cap Saint-Vincent aux monts Ourals, on trouve une largeur de 550 myriamètres. Sa plus grande longueur, du cap Nord au cap Matapan ou Ténare en Grèce, est

de 387 myriamètres. Il y a sur certains points des rétrécissements remarquables. Ainsi, au nord des Pyrénées, le continent n'a qu'une largeur de 87 myriamètres. De l'Adriatique à la mer du Nord, la distance est de 92 myriamètres; de la mer Noire à la Baltique, de 120. Ce trait distinctif de la géographie physique de l'Europe, indique que les communications à travers ce continent, entre les mers du Nord et celles du Sud, seront faciles et nombreuses, au grand avantage du commerce et de la civilisation.

Il n'y a qu'une mer, l'Océan, dont les flots ont creusé les continents pour y former des mers intérieures. A ces mers intérieures on a donné des noms particuliers. L'Europe est de toutes les parties du monde celle qui en renferme le plus grand nombre, autre cause du développement rapide des relations sociales entre les peuples qui en couvrirent les bords.

L'Atlantique, ou la partie de l'Océan qui s'étend des côtes occidentales de l'ancien monde aux côtes orientales du nouveau, enveloppe la plus grande partie du continent européen, au nord et au sud, par une double série de mers intérieures.

C'est d'abord, au sud, la Méditerranée proprement dite (*Internum seu Mediterraneum mare*), qui mesure 300 myriamètres du détroit de Gibraltar à celui des Dardanelles. L'Italie, la Sicile et le cap Bon, en Afrique, la partagent en deux grands bassins. Dans celui de l'ouest on trouve : le canal des Baléares (*Balearicum mare*), entre ces îles et l'Espagne, et la mer de Toscane (*Tuscum, seu Tyrrhenum, seu Inferum mare*), de l'Italie à la Corse et à la Sardaigne. Au bassin de l'est appartiennent : la mer Ionienne (*Ionium mare*), qui baigne la Sicile, l'Italie méridionale et la Grèce, et l'Archipel (*Ægeum mare*), de l'autre côté de la Grèce, jusqu'à l'Asie mineure. Les anciens divisaient même la mer Egée en quatre parties : *Ægeum mare* au nord, *Myrtoum* entre la Grèce et les Cyclades, *Icarium* des Cyclades à la côte d'Asie, *Carpathium* vers l'île de Scarpanto (*Carpathos*), au sud de la mer Icarienne. — L'Archipel communique avec la mer Noire (*Pontus Euxinus*) par le détroit des Dardanelles (*Hellespontus*), la mer de Marmara (*Propontis*) et le canal de

Constantinople (*Bosporus Thraciæ*). La mer Noire se réunit à la mer d'Azof (*Palus Mæotis*), par le détroit d'Iénikalé (*Bosporus Cimmerius*), et la mer d'Azof tenait probablement elle-même, avant les temps historiques, au grand lac salé, nommé mer Caspienne (*Caspium mare*), par la partie inférieure du bassin du Don et du Volga.

La Méditerranée du Nord est la Baltique (*Suevicum mare, seu Codanus seu Venedicus sinus*), qui sépare la Péninsule scandinave (*Scandia*) des côtes d'Allemagne (*Germania*) et de Russie (*Sarmatia*). Elle communique avec la mer du Nord (*Germanicum mare*), par le Sund, entre la Suède et l'île de Seeland, le Grand-Belt, entre la Seeland et la Fionie ; le Petit-Belt, entre la Fionie et le Jutland (*Chersonesus Cimbrica*), et le Cattégat (*Codanus sinus*), entre le Jutland et la Suède. Le long canal de la Manche s'ouvre dans la mer du Nord par le Pas de Calais (*Fretum Gallicum*).

Les principaux golfes sont : dans l'océan Arctique, la mer Blanche; dans l'Atlantique, le golfe de Gascogne (*Cantabricum mare*); dans la Méditerranée, le golfe de Lion (*Gallicus sinus*), de Gênes (*Ligusticum mare*), de Tarente (*Tarentinus sinus*), Adriatique (*Adriaticum seu superum mare*), de Quarnéro (*Flanaticus sinus*), de Patras (*Corinthiacus sinus*), de Coron (*Messeniacus*), de Kolokythia (*Laconicus*), de Nauplie (*Argolicus*), d'Égine (*Saronicus*), de Salonique (*Thermæus*) ; dans la mer Noire, la mer d'Azof (*Palus Mæotis*); dans la Baltique et la mer du Nord, les golfes de Bothnie, de Finlande, de Livonie, de Dantzick, de Christiania, du Zuydersée (*Flevo lacus*), etc.

Outre les détroits déjà nommés, il y a, dans la Méditerranée, ceux de Gibraltar (*Fretum Gaditanum sive Herculeum*), de Bonifacio (*Fretum Taphros*), le phare de Messine (*Charybdis et Scylla seu Fretum Siculum*), l'Euripe (*Euripus*) ; dans l'Atlantique le Pas de Calais (*Fretum Gallicum*), le canal de Saint-Georges, la mer d'Irlande et le canal du Nord (*Ibernicum sive Virginum mare*).

Du cap Finistère, en Galice, jusqu'au bord de la mer Noire, s'étend une suite de montagnes qui divisent le continent européen en deux parties inégales : ce sont les Pyrénées, les

Alpes et les Balkans (*Hæmus mons*). Au sud, cette grande chaîne envoie, dans une direction perpendiculaire à la sienne, divers rameaux qui forment trois péninsules : l'Espagne, l'Italie et la Grèce. Mais, au nord, il y a comme une seconde ligne de montagnes inférieures qui partent des Pyrénées, courent presque parallèlement aux premières, dont les séparent les deux grandes vallées du Rhône et du Danube, et vont mourir, comme la chaîne centrale, non loin de la mer Noire. Ce sont les Cévennes (*Cebenna mons*), le Jura (*Jurassus*), les Vosges (*Vogesus*), la forêt Noire (*silva Martiana*), qui faisait partie de la série des hauteurs désignées par les anciens sous le nom d'*Hercynia silva*, et qui s'étendait à travers la Germanie jusqu'aux Carpathes (*Carpatus mons*).

Derrière cette seconde ligne de hauteurs, le continent s'abaisse lentement vers la mer, en formant une plaine immense qui s'élargit à mesure qu'elle avance de l'ouest à l'est vers l'Asie. Au delà de cette plaine, qui vient mourir sur la Manche, la mer du Nord et la Baltique, se trouvent encore les montagnes des îles britanniques et celle de la presqu'île scandinave.

La grande chaîne centrale envoie au sud de nombreux rameaux qui couvrent les trois péninsules par lesquelles se termine l'Europe méridionale. En Italie, c'est l'Apennin; en Grèce, le Pinde, avec les ramifications qu'il projette de tous côtés. Les montagnes de l'Espagne sont trop nombreuses et courent dans des directions trop divergentes pour avoir un nom commun. Les anciens donnaient cependant le nom d'Ostospeda à la chaîne qui, se détachant des Pyrénées aux sources de l'Èbre, descend jusqu'au détroit de Gibraltar, et sert omme d'appui aux chaînes transversales.

De toutes ces montagnes, les plus hautes sont les Alpes, qui atteignent, au mont Blanc, dans les Alpes pennines, 4795 mètres, et les Pyrénées, dont quelques cimes s'élèvent à 3582. Les plus hauts sommets, dans le Pinde et l'Apennin, ont 2400 à 3000 mètres, dans le Jura 1700, dans les Cévennes 1800, dans les Vosges 1500, dans les montagnes de Bohême 1700, dans les Carpathes 3000, dans les Alpes scandinaves 2600, dans les îles britanniques 1300.

De ces montagnes descendent des fleuves, dont les principaux sont :

En Espagne : le Tage (*Tagus*), qui a 100 myriamètres de cours ; la Guadiana (*Anas*), qui en a 90 ; le Guadalquivir (*Bætis*), 50 ; l'Èbre (*Iberus*), 75 ;

Dans la Gaule : la Garonne (*Garumna*), 53 ; la Loire (*Ligeris*), 100 ; la Seine (*Sequana*), 80 ; le Rhin (*Rhenus*), 145 ; le Rhône (*Rhodanus*), 88 ;

Dans l'Allemagne : le Danube (*Ister*), 300 ; l'Elbe (*Albis*), 120 ;

Dans la Russie (*Sarmatia*) : le Dnieper (*Borysthenes*), 115 ; le Boug (*Hypanis*), 110 ; le Don (*Tanaïs*), 140 ; le Volga (*Rha*), 370 ;

En Italie : le Pô (*Padus*), 76 ;

En Grèce : l'Aspropotamo (*Acheloüs*), 22 ;

Dans les îles britanniques : la Tamise (*Tamesis*), 39.

Les principales îles sont : l'Angleterre (*Britannia*), et l'Irlande (*Hibernia*) ; les Baléares (*Baleares*), la Corse (*Corsica*), la Sardaigne (*Sardinia*), la Sicile (*Sicilia*), Malte (*Melite*), Corfou (*Corcyra*), Candie (*Creta*) et Négrepont (*Eubæa*).

Les principales divisions ethnographiques étaient dans l'antiquité : *Hispania* (Espagne et Portugal), *Gallia* (France, Suisse, Pays-Bas et une partie de la confédération germanique), *Germania* (Allemagne), *Sarmatia* (Pologne et Russie), *Italia* (Italie), *Hellas* ou *Græcia* (Grèce), *Thracia* (Thrace, partie de l'empire turc).

Asie.

Séparée de l'Amérique par le détroit de Béring, qui a une largeur de 8 à 10 myriamètres, l'Asie tient à l'Afrique par l'isthme de Suez et à l'Europe par la chaîne de l'Oural et par celle du Caucase. L'océan Arctique la borne au nord, la Méditerranée et la mer Rouge à l'ouest, l'océan Indien (*Erythræum mare*) au sud, et l'océan Pacifique à l'est. Sa largeur en ligne droite sous le 40ᵉ parallèle, est de 900 myriamètres, et sa longueur, par 100° de longitude orientale, est à peine moindre. Mais, en comptant du détroit d'El-Mandeb à celui de Béring, on a 1120 myriamètres.

La mer Rouge (*Arabicus sinus*), étroite et peu profonde, a près de 250 myriamètres de longueur; le golfe Persique (*sinus Persicus*) est plus large mais moins long. La mer Érythrée forme aujourd'hui le golfe d'Oman, et le *sinus Gangeticus* le golfe du Bengale. Le *Magnus sinus* est le golfe de Siam; le *Maximus sinus* la mer de Chine.

Quant à ses montagnes l'Asie reproduit presque notre Europe, mais dans des proportions colossales. Comme le continent européen, elle est divisée en deux parties par une série de hauteurs qui courent de l'ouest à l'est, sur une ligne immense de 900 myriamètres. Ces montagnes asiatiques, qu'on voit poindre dans les îles de Rhodes, de Samos et de Lesbos, se prolongent par le Taurus jusqu'au Caucase. L'Arménie semble être le centre géologique de ce système de montagnes, qui de là rayonnent en divers sens. Au nord s'en va le Caucase, à l'ouest-sud-ouest le Taurus, au sud-ouest le Liban et l'Anti-Liban, qui se termine dans la péninsule Arabique, aux monts Horeb et Sinaï. Un autre rameau se détache du plateau de l'Arménie et se perd dans les déserts de la Mésopotamie; un troisième descend par la Médie et la Perse jusque sur les bords du golfe Persique; un quatrième, enfin, tourne droit à l'est, passe au sud de la Caspienne, et va se réunir aux groupes immenses de l'Altaï et de l'Himalaya, dont les derniers rameaux forment les grandes presqu'îles des mers orientales.

Le Caucase a une cime, l'Elbrouz, haute de 5600 mètres; le mont *Ararat*, en Arménie, lui est de peu inférieur. Le *Taurus*, aujourd'hui Ala-Dagh, atteint, près de Satalia, 2400 mètres; l'Olympe, près de Brousse (*Prusa*), 2800. Le Liban mesure, au nord de Baalbeck, 3400 mètres, le Sinaï 2300, l'Horeb 2800. L'Altaï, qui court parallèlement à l'Himalaya, n'a que 5000 à 6000 mètres; mais certains pics de la dernière chaîne montent au-dessus de 8000 mètres.

La chaîne de l'Altaï est double; en outre, des chaînes transversales viennent relier l'un à l'autre l'Altaï et l'Himalaya; de sorte que l'Asie centrale est comme découpée en immenses carrés, dont le sol, naturellement élevé, forme de grands plateaux : celui du Tibet oriental et du Khoukhou-Noor,

haut de 3000 à 4000 mètres; celui du Tibet occidental, dans les hautes vallées de l'Indus et du Setledje, presque aussi élevé; ceux de la Mongolie, de 800 à 1300 mètres; de la petite Boukharie, de 2000 à 3000 mètres, etc.

Tout le nord de l'Asie n'est que la continuation de l'immense plaine que nous avons déjà reconnue au nord de l'Europe. Sur la côte orientale s'étend, de Pékin au grand fleuve Kiang, une vaste et fertile plaine que le Houang-Ho traverse, et qui a 100 myriamètres d'étendue du nord au sud. Mais au centre et au sud-ouest sont d'immenses déserts, qui forment, du sud-sud-ouest au nord-nord-est, sur une longueur de 700 myriamètres, une ligne presque continue de plaines stériles et peuplées seulement de tribus nomades, habituées aux courses lointaines et aux excursions rapides. Il importe de remarquer ce trait particulier de la configuration physique de l'Asie, car il nous explique une partie de son histoire. Si, en effet, les peuples montagnards dont toutes les communications sont difficiles, vivent dans l'isolement et ne forment ordinairement que de petites tribus sédentaires, dont tout le territoire est l'étroite vallée qui les enferme, les habitants, au contraire, des grandes plaines et des déserts, qu'aucune barrière naturelle ne sépare, errent sans cesse d'une extrémité à l'autre de leurs vastes solitudes, et se réunissent parfois en armées innombrables qui changent la face de tout un continent. Telles furent, à diverses époques, les invasions des Scythes, des Huns, des Arabes, des Mongols et des Turcs.

Cette immense ligne de déserts a si complétement isolé les nations qu'elle sépare, que leur histoire ne s'est jamais mêlée, pas plus que leur vie, si ce n'est de nos jours, où la civilisation européenne pénètre dans l'Inde et la Chine; encore n'y a-t-elle réussi qu'en attaquant ces deux pays par mer.

D'après la direction de ses montagnes, c'est au nord et à l'est que l'Asie doit avoir ses plus grands fleuves. La Sibérie est, en effet, traversée, du sud au nord, par l'Obi, le Jenisseï et la Lena. Les plus grands fleuves de l'empire chinois sont, du nord au sud, l'Amour, le Houang-Ho, ou fleuve Jaune, et le Kiang, ou fleuve par excellence. De l'Hymalaya descendent

le Gange et l'Indus. L'Asie occidentale n'a que deux grands fleuves : le Tigre et l'Euphrate, qui vont tomber ensemble dans le golfe Persique. Le lac Aral recoit le Sihoun (*Jaxartes*), le Djihoun (*Oxus*).

L'Asie n'a de grande île que celle de Ceylan (*Taprobane*); celles que nous avons déjà nommées, Cypres, Rhodes et et Samos, sont des dépendances de l'Asie mineure.

Les anciennes divisions géographique de l'Asie étaient : l'Asie mineure, renfermant à l'ouest la Mysie, la Troade, l'Éolide, l'Ionie, la Lydie et la Doride; au Sud, la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie; au nord, la Bithynie, la Paphlagonie, le Pont; au centre, la Phrygie et la Cappadoce. Au delà, en marchant vers l'est et le sud, on trouvait l'Arménie, la Syrie avec la Palestine et la Phénicie; l'Arabie, la Mésopotamie avec l'Assyrie et la Babylonie, la Susiane, la Médie, la Perside, l'Hyrcanie, la Parthiène, la Margiane, la Bactriane, la Sogdiane, le Paropamise, l'Arie, la Drangiane et l'Arachosie, la Carmanie et la Gédrosie. Tous ces pays, l'Arabie exceptée, firent partie de l'empire des Perses et d'Alexandre. L'Inde était divisée en deux parties, en deçà et au delà du Gange; celle-ci allant jusqu'à la mer Orientale. La Sibérie formait la Sarmatie asiatique et la Scythie en decà et au delà de l'Imaüs (le Bolor). La Chine était le pays des Sères (*Serica*).

Limites du monde connu des anciens[1].

Mais les anciens, nous parlons des Grecs et des Romains, étaient loin d'avoir parcouru tout leur continent. Ils en connaissaient à peine le quart. Ptolémée a résumé, dans son livre, au deuxième siècle de notre ère, toute leur sience géographique.

En Afrique, ils n'habitèrent que la zone septentrionale, mais s'avancèrent à l'est jusqu'au cap *Prasum* (Delgado); à l'ouest, jusqu'au *Daradus*, ou Sénégal; ils connurent l'exi-

1. Sur cette question, voyez les ouvrages de d'Anville, de Gosselin, de Malte-Brun et de Mannert.

stence du Niger, et explorèrent les îles Fortunées (*Canaries*). En Asie, ils visitèrent quelques points des côtes d'Arabie ; à l'est, ils arrivèrent à peine jusqu'au Gange, et, au nord, s'arrêtèrent au Iaxarte. Ils s'avancèrent peu dans la Sarmatie européenne, et ne pénétrèrent pas dans la Scandinavie. Ils avaient bien quelques vagues notions sur les pays au delà de ces limites; et des individus, des marchands, allèrent certainement beaucoup plus loin. En Germanie, ils franchirent l'Elbe, allèrent chercher l'ambre jaune sur les bords de la Vistule, et pénétrèrent jusqu'à la Duna. Dans la Sarmatie asiatique, qui commençait au Don (*Tanaïs*), ils remontèrent le Volga et la Kama, au delà desquels on plaçait les fabuleux Hyperboréens. Cent vingt vaisseaux marchands partaient annuellement de la mer Rouge pour l'Inde, et peut-être quelques-uns allaient-ils plus loin, car les denreés de la Chine, la soie, certains parfums, même un fer excellent, arrivaient dans l'empire romain. Bien longtemps auparavant, les caravanes allaient, à travers le continent, chercher ces produits de l'Asie orientale par des routes qui ne variaient point, et dont la Bactriane était le centre.

CHAPITRE II.

LES RACES HUMAINES.

Origine du genre humain suivant la Genèse. — Race japhétique. — Race chamite. — Race sémitique.

Origine du genre humain suivant la Genèse.

Mille faits prouvent qu'à des époques pour nous inconnues, notre globe a été violemment tourmenté à sa surface. Tous les anciens peuples ont conservé, dans leur mythologie, un souvenir confus de ces perturbations qui précédèrent l'apparition de l'homme sur la terre, dont quelques-unes

même se continuèrent, dans des proportions restreintes, après sa création. Tels sont les déluges dont on parlait dans la Grèce, dans l'Assyrie et chez les peuples de l'extrême Orient. Mais aucun de ces antiques récits n'a la simple et imposante grandeur de celui de la Genèse, le premier livre sacré des juifs et des chrétiens.

Nous ne pouvons songer ici à assigner une date quelconque à la naissance du genre humain : qu'il nous suffise de dire que l'étude comparée de l'état actuel du globe et des plus anciennes traditions ne permet pas de lui donner plus de six à sept mille ans d'existence. Ainsi disparaissent ces chronologies fabuleuses qui prodiguaient les siècles à certaines nations, telles que les Égyptiens, les Chaldéens, les Indiens, les Chinois. Nous ne chercherons pas non plus a faire connaître le lieu où fut placé le berceau du premier homme. Les commentateurs les plus savants et les plus orthodoxes ont laissé la question indécise. Pour plus d'un motif, nous imiterons leur sage réserve et nous nous en tiendrons à l'opinion commune qui place en Asie l'origine de la première famille humaine et la source de toute civilisation.

Dieu, dit Moïse, créa successivement la lumière, le firmament, la terre, les plantes, le soleil, les poissons, les oiseaux et tous les animaux. Ensuite il fit l'homme. Mais l'homme désobéit dans Éden, et cette désobéissance le condamna au travail et à la douleur. Adam et Ève, le premier couple humain, eurent deux fils; mais Caïn, l'un d'eux, tua son frère Abel et se retira avec les siens à l'orient d'Éden, où il bâtit une ville qu'il appela Énoch, du nom de son premier-né. D'Énoch naquit Lamech, qui lui-même eut plusieurs enfants : Jabel, « le père de ceux qui demeurent dans les tentes et des pasteurs »; Jubal, inventeur de la musique, Tubalcaïn, qui sut travailler le fer et l'airain.

Adam eut un troisième fils nommé Seth, et Dieu lui donna encore d'autres enfants. Seth vécut neuf cent douze ans et eut une nombreuse famille qui conserva les traditions religieuses jusqu'au temps du déluge, après lequel elles passèrent dans la race de Sem. Les descendants de Seth furent Énos, Caïnan, Malaléel, Jared, Hénoch, qui marcha pendant

trois cent soixante-cinq ans dans les voies de l'Éternel, et qui fut ravi au ciel; Mathusalem, qui vécut la plus longue vie, neuf cent soixante-neuf ans, Lamech, enfin Noé, qui fut père de Sem, Cham et Japhet. Chacun d'eux fut la tige d'une postérité nombreuse.

Cependant les hommes se corrompirent et firent le mal. Aussi le Seigneur irrité voulut exterminer leur race. Noé seul trouva grâce devant lui. Dieu lui fit bâtir une arche, dans laquelle il s'enferma avec les siens et sept couples de tous les animaux; puis le déluge commença. La pluie tomba pendant quarante jours et quarante nuits, et les eaux s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Durant cinquante jours elles couvrirent la face de la terre; tout périt (2482 av. J. C., 3167, selon les Septante).

Au huitième mois, l'arche s'arrêta sur le mont Ararat. Bientôt les sommets des montagnes commencèrent à paraître. Noé laissa envoler une colombe qui, sur le soir, rentra, tenant dans son bec un rameau d'olivier. A ce signe, le patriarche reconnut que les eaux s'étaient retirées. Après être sorti de l'arche, Noé sacrifia au Seigneur, puis commença à cultiver la terre. Sa postérité fut nombreuse, car il vécut encore trois cent cinquante ans après le déluge; il en avait neuf cent cinquante quand il mourut.

Cependant les hommes s'étaient multipliés dans la plaine de Sennaar, entre le Tigre et l'Euphrate. Nemrod, le puissant chasseur devant l'Éternel, était le maître des peuples. Ils n'avaient encore qu'une seule langue; et dans leur insolente audace ils se dirent : « Allons, courage, bâtissons une ville et une tour, dont la tête touchera le ciel. » Mais Dieu abattit leur orgueil en confondant leur langage; et, ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ils se dispersèrent et formèrent les trois races qui ont peuplé le monde : les fils de Cham, en Afrique; les enfants de Sem, en Asie; la postérité de Japhet, en Europe. Ce fut pour cette raison que cette tour fut appelée *Babel*, c'est-à-dire la confusion, car c'était là que les langues s'étaient confondues [1].

1. Pour les détails, voyez l'*Histoire, sainted 'après la Bible*, faisant partie de notre collection

La question des races humaines, étudiées à l'aide de la physiologie et de la linguistique, est un vaste sujet que nous ne pouvons aborder ici [1]. Nous préférons nous en tenir au texte biblique et aux commentaires que quelques savants hommes y ont ajoutés pour l'éclaircir.

Race japhétique.

C'est dans le dixième chapitre de la Genèse qu'il faut aller chercher le tableau le plus ancien, le plus intéressant et le plus complet du monde primitif. Nous n'avons pas la prétention de discuter ici toutes les questions que soulève un tel document.; mais nous devons constater, au moins, d'une manière générale, les rapports de filiation, de parenté, de voisinage, qui ont été reconnus par la science et la tradition, entre les membres divers de la grande famille humaine.

Suivant l'historien sacré, *Japhet*, dont le nom signifie *extension*, sans doute parce que sa postérité couvrit une immense étendue de pays, eut sept fils : *Gomer*, *Magog*, *Madaï*, *Thubal*, *Mosoch*, *Thyras* et *Javan*.

Gomer représente les familles primitivement établies sur la rive septentrionale du Pont-Euxin et au nord de la Grèce. C'est d'elles que devaient sortir un jour ces peuples si connus des historiens grecs et romains sous le nom de Cimmériens, de Cimbres et de Kimris. Qui ne sait que ces barbares furent, pendant des siècles, la terreur de l'Asie et de l'Europe, et qu'ils firent trembler Rome même dans tout l'éclat de sa puissance?

Magog est presque toujours associé à Gog dans l'Écriture sainte. Les allusions si fréquentes des prophètes hébreux aux incursions, aux ravages des fils de *Gog* et de *Magog* nous autorisent suffisamment à voir aussi en eux des tribus du nord. On les a souvent assimilés aux *Mussagètes* et aux *Gètes*. L'historien Josèphe, fidèle à la tradition constante de sa nation, les confond avec les *Scythes*.

1. Ce sujet sera d'ailleurs traité, avec les développements nécessaires, dans un des volumes de notre collection.

La synonymie de *Madaï* et des Mèdes n'est pas moins certaine. On peut être surpris de trouver le nom des Mèdes dans le tableau de Moïse, sept à huit siècles avant leur apparition dans l'histoire. Mais le rapprochement des traditions orientales et du récit biblique ne nous laisse aucun doute sur l'extrême antiquité des *Mèdes*.

La suite de la généalogie de Japhet comprend les noms de *Thubal*, *Mosoch* et *Thyras*. L'identité de *Thubal* et des Tibaréniens est parfaitement établie; ce peuple habitait les montagnes voisines de la Colchide. Par *Mosoch* les interprètes les plus autorisés désignent les *Mosches* d'Hérodote, qui occupaient le territoire compris entre le terrain des Tibaréniens et la Phrygie. *Thyras* ne peut être que la Thrace. Les historiens grecs nous affirment d'ailleurs que les Thraces étaient originaires de l'Asie Mineure, et que partis de la Bithynie, à une époque inconnue, ils étaient veuus, à travers l'Hellespont, chercher des demeures dans les contrées situées à l'est de la Macédoine.

Javan ou *Joun* est le père des Ioniens et des Grecs. Sortis des contrées méridionales de l'Asie mineure, les fils de *Javan* s'étendirent sur les côtes et dans les îles de la mer Égée et de la mer de Chypre.

De ces Ioniens primitifs vinrent *Elisah*, *Tarshih*, *Kétim* et *Dodanim*. *Elisah* est l'Hellas, c'est-à-dire la Grèce. Le nom de *Dodanim* désigne les Rhodiens. *Kétim* est la ville de Citium, ou plutôt l'île de Chypre tout entière. *Tarshih*, malgré les interprétations contraires, ne peut être que le pays de Tarse en Cilicie. Le nom de Tarse se place naturellement à côté de ceux de Chypre et de Rhodes. Tous ces pays sont contigus sur la carte, comme dans la liste de la Genèse, et tous sont maritimes ou insulaires, ce qui fait dire à l'auteur sacré que *les fils de Javan se répandirent dans les îles des nations*.

Race chamite.

Cham ou plutôt *Ham*, dont le nom veut dire *chaleur*, rappelle la grande race dont les peuples de la Phénicie, de l'Égypte, de l'Éthiopie étaient primitivement descendus.

Suivant la Genèse, *Cham* eut quatre fils : *Kousch*, *Misraïm*, *Phut* et *Chanaan*. L'identité de *Kousch* et des Éthiopiens est certaine ; les inscriptions hiéroglyphiques désignent toujours les peuples du haut Nil, au sud de la Nubie, par le nom de *Kousch*.

Dans les livres hébreux, *Misraïm* désigne constamment l'Égypte, et de nos jours encore les Arabes appliquent le nom de *Misr* soit à la capitale de l'Égypte, soit à l'Égypte entière.

L'identité de *Phut* avec les peuples qui habitaient les côtes septentrionales de l'Afrique n'est pas établie d'une manière aussi certaine. Il paraît cependant, de l'aveu des critiques les plus compétents, que ce mot pris dans sa plus grande extension s'applique aux Libyens.

Sous le nom de *Chanaan* sont compris les Phéniciens et tous les peuples qui occupaient la terre de ce nom depuis Gaza jusqu'à Sodome et Gomorrhe, c'est-à-dire le pays compris entre la mer Méditerranée et la mer Morte.

De ces différents chefs sortirent un certain nombre de tribus dont il n'est pas toujours facile de déterminer la position.

Race sémitique.

Les peuples issus de *Sem* occupaient le pays qui s'étend depuis la haute Mésopotamie jusqu'à l'extrémité de la péninsule Arabique, et depuis les bords de la Méditerranée jusque par delà le Tigre.

Le premier-né de *Sem* est *Elam*, qui représente les Élyméens de la Perse. Toutefois, si les Élamites sont les Perses des Grecs, il faudrait admettre qu'ils furent absorbés par les populations ariennes, lorsqu'elles se répandirent dans le sud de l'Asie.

Le deuxième fils de *Sem* est *Assur*, le chef de cette nation puissante qui, sous le nom d'Assyriens, exerça une si puissante influence sur les destinées de l'Asie occidentale.

Le troisième, *Arphaxad*, répond à *la contrée montagneuse de l'Arménie*, que Ptolémée désigne sous le nom d'Arrapachitis. Ce nom qui signifie *borne du Chaldéen* semble indiquer que les Chaldéens s'étaient étendus jusque-là.

Le quatrième, *Lud*, représente les plus anciens habitants de la Lydie. Il est probable que ce peuple habitait originairement le voisinage de l'Assyrie et de la Mésopotamie, d'où, par suite d'un déplacement ultérieur, il vint se fixer à l'extrémité occidentale de l'Asie. Ce qui justifie cette conjecture, c'est que de récentes découvertes ont révélé chez les anciens Lydiens de nombreuses traces d'origine sémitique.

Le cinquième, *Aram*, est la personnification de la grande nation araméenne ou syrienne, qui couvrait tout le pays situé entre la mer Méditerranée et l'Euphrate. Il y avait même des Araméens dans la haute Mésopotamie, jusqu'aux limites septentrionales des Chaldéens. Aussi les Hébreux divisaient-ils l'Aram en plusieurs régions. 1° L'Aram Naharim, l'Aram des fleuves, le pays situé entre l'Euphrate et le Tigre, et désigné par les Grecs sous le nom de Mésopotamie; 2° L'Aram propre ou le pays de Damas et son territoire; 3° L'Aram Sobah qui, suivant quelques-uns, désigne le pays où s'éleva depuis le royaume de Palmyre.

Dans la généalogie des enfants de Sem, nous trouvons, outre les Assyriens, certaines familles qui parvinrent à un grand renom. Ainsi Arphaxad est père de *Salé*, qui engendra à son tour *Heber*, père des tribus hébraïques.

« Telles sont, ajoute en terminant son tableau, que nous abrégeons, l'auteur de la Genèse, les familles des enfants de Noé selon les diverses nations qui en sont sorties, et c'est de ces familles que se sont formés les divers peuples qui se sont répandus sur la terre après le déluge. »

Si maintenant nous voulons ramener aux trois grande divisions représentées par Sem, Cham et Japhet les différents peuples issus de leurs descendants, indiquer, au moins d'une manière générale, leurs plus anciennes migrations et leurs établissements primitifs, nous constatons les faits suivants :

I. *Chamites.*— Il paraît certain que la race chamite a peuplé l'Asie avant les enfants de Sem, qui l'en ont chassée. Antérieurs aux Chaldéens et aux Assyriens dans la Mésopotamie, où ils fondent le royaume de Babylone, aux Hébreux dans la Palestine, les Chamites ont devancé les Aryas ou Ariens dans la Perse et dans l'Inde. Dès les temps les plus

reculés, à une époque relativement voisine du déluge, on voit les descendants de Cham s'établir en Éthiopie et dans la vallée du Nil, comme l'indiquent les noms de Kush et de Misr appliqués à ces deux contrées. Puis, franchissant le golfe qui sépare l'Afrique de l'Asie, ils couvrent de leurs colonies les côtes de la péninsule Arabique, s'étendent le long du golfe Persique, sur les côtes de la Carmanie, de la Gédrosie et pénètrent jusqu'aux embouchures de l'Indus. Les Chamites peuplent les deux rives de ce fleuve, envahissent l'Inde centrale, s'avancent jusqu'au pied de l'Indoukoh et fondent d'autres colonies sur les deux versants de cette grande chaîne de montagnes. Le nom de Kousch donné dans les traditions orientales aux régions voisines de l'Oxus, désignées par quelques-uns comme le berceau des races humaines, semble prouver que les Chamites précédèrent aussi dans ce pays les peuples de race arienne.

Ces données sur les établissements des Chamites, consignées dans la Bible, reproduites sur les monuments de la haute Égypte et dans les poëmes antiques de l'Inde, reçoivent leur confirmation des récits postérieurs des écrivains grecs. Homère parle, en effet, des Éthiopiens de l'Orient; et Hérodote, dans la nomenclature des peuples dont se composait l'armée de Xerxès, nous montre des Éthiopiens servant dans le même corps que les Indiens. Or, les Éthiopiens d'Afrique nous étant représentés comme les descendants des Kousch, fils de Cham, les Éthiopiens d'Orient n'avaient sans doute pas une autre origine.

Mais tandis que les Chamites étendaient ainsi leur puissance sur l'Afrique et sur l'Asie méridionale, ils rencontrèrent deux autres races qui entrèrent en lutte avec eux, les vainquirent et s'emparèrent des pays qu'ils occupaient. Les Sémites les remplacèrent dans la Chaldée, dans l'Assyrie, dans la Palestine et dans l'Arabie; les Ariens dans l'Inde et dans le midi de l'Asie. Les descendants du fils maudit ne maintinrent leur puissance qu'en Afrique et particulièrement en Égypte, où s'éleva la plus florissante de leurs colonies.

II. *Japétites*. — On s'accorde à reconnaître parmi les des-

cendants de Japhet, en Europe, les Grecs et les Romains, les Germains, les Celtes, les Scythes ou Slaves; en Asie les Perses, les Mèdes, les Bactriens et les tribus nobles de l'Inde. Ces derniers peuples, réunis sous le nom d'Aryas, étendirent, à une époque reculée, leur domination sur une partie de l'Orient. Hérodote, qui les confond avec les Mèdes, nous les montre régnant avant eux dans toute la haute Asie. Strabon, de son côté, donne le nom d'Aryane à cette vaste région comprise entre les montagnes de la Perse et l'Indus, d'une part; et, de l'autre, entre l'Oxus et la mer Érythrée; il ajoute que tous les peuples de cette contrée parlaient la même langue, ce qui attestait leur commune origine.

D'anciennes traditions nous montrent les Ariens établis d'abord dans les contrées arrosées par l'Oxus et le Iaxarte. c'est-à-dire dans la Bactriane et la Sogdiane. Une branche de cette famille se dirige de bonne heure vers le midi, s'avance graduellement jusque dans l'Indoukoh et le Penjab, après avoir détruit ou subjugué les populations indigènes. L'autre s'établit dans le pays qui s'étend entre la mer Caspienne et le Tigre, et dans les montagnes de la Médie et de la Perse. On les voit même se mêler aux Assyriens et les dominer pendant plusieurs siècles.

III. *Sémites.* — Nous connaissons mieux les Sémites que les peuples dont nous venons de parler; de toutes ces races de l'ancien monde, seuls ils possèdent une histoire; mêlés intimement à nos propres destinées, ils ont exercé sur les peuples de l'Occident la plus décisive influence. C'est dans les montagnes de l'Assyrie occidentale, dans les plaines de la haute Mésopotamie qu'il faut aller chercher leurs premiers établissements. De là, leurs tribus longtemps nomades se répandirent au sud dans la péninsule Arabique, et à l'ouest dans la Syrie et l'Asie Mineure où ils se mêlèrent avec des peuples de race japétique; peu à peu ils refoulèrent en Afrique les descendants de Cham et fondèrent des États puissants sous les Assyriens, les Chaldéens et les Juifs. Les représentants les plus purs de cette race sont les Hébreux et les Arabes.

Un des résultats les plus remarquables du triomphe des races ariennes et sémitiques fut la substitution d'une civilisation plus haute et plus épurée à celle que les Chamites avaient importée en Asie, et qui disparut en grande partie avec eux. Ceux-ci perdirent leurs idiomes qui furent remplacés par les langues ariennes et sémitiques, beaucoup plus parfaites et plus propres à reproduire toutes les formes de la pensée humaine.

Il résulte de ce que nous venons de dire que l'histoire de la civilisation orientale peut se ramener à celle de trois grandes races profondément distinctes de mœurs, de langue et d'esprit : 1° la race japétique ou indo-européenne embrassant, comme nous l'avons dit, les classes nobles de l'Inde, celles de la Perse, du Caucase, de l'Europe entière ; 2° la race sémitique, comprenant les populations de l'Asie occidentale et méridionale, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Méditerranée ; 3° la race chamite, représentée par les peuples de l'Afrique et surtout par les Égyptiens et les Éthiopiens. Toutefois, les Phéniciens et les Carthaginois, leurs descendants, ayant fortement subi l'influence de la race sémitique, peuvent par cela même être confondus avec cette dernière. L'étude attentive des traditions historiques, la comparaison des langues et l'examen des caractères physiologiques montrent la confraternité des différents peuples issus de chacune de ces races. On sait, par exemple, que la langue sacrée de l'Inde, le sanscrit, présente avec les idiomes de la Perse, de la Grèce et de l'Italie ancienne une frappante conformité et que cette langue, au moins dans ses éléments fondamentaux, a régné depuis l'Inde jusqu'à la Scandinavie. Il a été ainsi démontré que les Indiens, les Perses, les Germains, les Grecs, ont une origine commune, et l'identité de la race japétique avec celle que les modernes ont appelée indo-germanique a été démontrée avec la plus parfaite évidence [1].

De même chez les descendants de Sem, la langue est le

1. Voyez sur cette question des races le savant ouvrage de M. A. Maury, *la Terre et l'Homme*.

lien commun entre les Chaldéens, les Syriens, les Hébreux, les Arabes auxquels il faut ajouter les Phéniciens. On ne sera pas surpris de cette communauté de langage entre les Phéniciens et les peuples sémitiques, si l'on sait que les tribus appartenant à ces deux branches de la famille humaine furent amalgamées, confondues, si l'on se rappelle surtout que les Phéniciens, descendants de Chanaan, subirent de bonne heure la domination des Sémites. Longtemps on a cru que les Égyptiens eurent un idiome à part, mais les rapports nombreux que les modernes constatent entre la langue hébraïque et la langue égyptienne, semblent faire rentrer aussi cette dernière dans le système des langues sémitiques.

La descendance de Sem, de Cham et de Japhet forme bien la grande division de la race blanche ou caucasique qui a peuplé l'Asie occidentale, toute l'Europe et le nord de l'Afrique. Mais il y a encore deux autres races, la race jaune ou mongolique qui a toujours habité l'est et le nord de l'Asie, et la race noire qui s'est concentrée dans l'Afrique. L'une, la race noire, n'a pas d'histoire, et la race jaune à laquelle appartiennent les Mongols et les Chinois est restée en dehors du mouvement de la civilisation générale. Ces deux branches de la famille humaine seront donc exclues de notre travail qui ne s'étendra même pas à tous les peuples de la race caucasique, car les Indiens, malgré leur civilisation brillante et la proche parenté de leur langue avec tous nos idiomes, n'ont pas conservé de monuments certains de leur histoire. Aussi n'y a-t-il guère à s'éloigner, pendant une moitié de l'histoire universelle, des bords de la Méditerranée. C'est sur cette mer et dans les pays qu'elle baigne que se sont décidées les destinées des peuples anciens et des États du moyen âge.

CHAPITRE III.

LES ASSYRIENS.

Babylone et Ninive. Premières dynasties babyloniennes. Le premier empire d'Assyrie. Ninus, Sémiramis, Sardanapale. — Démembrement. — Second empire assyrien. — Empire chaldéo-babylonien. Nabuchodonosor. — Religion. — Gouvernement. — Commerce. — Art assyrien.

Babylone et Ninive. Premières dynasties babyloniennes. Le premier empire d'Assyrie. Ninus, Sémiramis, Sardanapale. Démembrement.

Il y a des contrées qui semblent destinées par la Providence à servir de rendez-vous aux nations. Ce fut le sort de cette vaste plaine située entre le Tigre et l'Euphrate, à laquelle les Grecs avaient donné le nom de Mésopotamie. C'est là, en effet, que se sont rencontrées toutes les races de l'ancien monde, et que, depuis Nemrod, jusqu'aux successeurs de Mahomet, elles se sont disputé l'empire de l'Asie. C'est là aussi que commence l'histoire des sociétés humaines.

Écoutons la Bible :

« La terre n'avait d'abord qu'une langue et une manière de parler.

« Mais les peuples étant venus de l'Orient, trouvèrent une campagne dans le pays de Sennaar et ils y habitèrent.

« Et ils se dirent les uns aux autres : « Venez, bâtissons-nous « une ville et une tour dont le sommet s'élève jusqu'au ciel « pour rendre notre nom célèbre. »

« Mais le Seigneur confondit leur langage, de sorte qu'ils ne purent plus s'entendre. Alors ils cessèrent de bâtir cette ville et ils se dispersèrent par toute la terre.

« C'est pour cette raison que cette ville fut appelée Babel, c'est-à-dire la confusion, parce que c'est là qu'eut lieu la confusion des langues. »

La tour de Babel devint bientôt le noyau des populations environnantes et le centre d'un petit État qui fut gouverné par un chef de race chamite [1]. « Nemrod, dit l'Écriture, fut un fort chasseur devant le Seigneur; il commença à être puissant sur la terre. La ville capitale de son royaume fut Babel, outre celle d'Arach, Achad et Chalanné, dans le pays de Sennaar. »

« De ce pays sortit Assur, qui bâtit Ninive, la ville de Rhohobot et Chalé. »

« Il bâtit aussi la grande ville de Resen entre Ninive et Chalé. »

Tels furent les humbles commencements des deux empires qui devaient plus tard jouer un si grand rôle dans l'histoire de l'Orient.

A cette invasion des Kouschites dans la Babylonie, à la fondation d'un petit royaume sur les bords de l'Euphrate, correspondent vraisemblablement l'émigration d'un autre fils de Cham et l'établissement d'un autre État dans la vallée du Nil. C'est du moins ce que semblent indiquer la haute antiquité de la monarchie égyptienne et le nom de Misr (Misraïm) donné constamment à l'Égypte dans les inscriptions assyriennes et pharaoniques.

Nous ne savons rien des successeurs de Nemrod, ni de ces premiers Sémites qui, refoulés au nord par le conquérant de la Bible, allèrent s'établir, sous la conduite d'Assur, dans les bourgades ci-dessus mentionnées. Ce qu'il nous est permis d'entrevoir à travers les traditions plus ou moins fabuleuses des annales babyloniennes, c'est que les deux cités forment d'abord deux États distincts et séparés. Mais, tandis que les Ninivites ne possèdent que le pays montueux situé au sud de l'Arménie et de la Médie, les Babyloniens s'étendent dans les vastes plaines situées entre le golfe Persique, le

1. Il est bien démontré que l'énorme massif de terre et de briques qui s'élève à deux heures de la rive occidentale de l'Euphrate, et que la tradition locale désigne sous le nom de Birs-Nimroud, représente la tour de Babel, devenue ensuite le temple de Bel. Ce monticule de décombres que couronnent les restes encore très-élevés d'un mur de briques, domine la plaine d'une hauteur totale de 153 pieds 6 pouces anglais, près de 47 mètres.

désert de Syrie et les montagnes du Nord. La population s'accroît rapidement sur un sol fertile et favorisé par un beau climat; les villes se multiplient, les sciences et les arts se développent; l'astronomie prend naissance sous un ciel splendide; en même temps s'établit sur les ruines des croyances primitives ce culte du soleil et des autres corps célestes, qui devait servir de fondement à la religion de ces contrées. Les Chaldéens[1], de bonne heure organisés comme caste supérieure, commencent à recueillir ces connaissances mystérieuses sur lesquelles devait reposer leur longue puissance.

Mais cette civilisation devait être arrêtée plus d'une fois dans son essor; et plusieurs siècles s'écoulent pendant lesquels des invasions parties du nord et du midi amènent successivement en Mésopotamie des races nouvelles et de nouvelles dynasties.

Ce sont d'abord les Ariens de race japétique, qui expulsent les rois Chamites de la descendance de Nemrod et règnent sur la Mésopotamie pendant 224 ans. A cet établissement d'une dynastie médique à Babylone, mentionné par Bérose, se rattache un nom célèbre dans les traditions de l'Orient, celui de Zoroastre, chef des Bactriens, conquérant et législateur tout à la fois, et dont les doctrines religieuses propagées par la guerre, laissèrent dans les contrées voisines du Tigre et de l'Euphrate, et particulièrement en Perse et en Médie, une si profonde empreinte.

Mais, vers 2200 avant notre ère, la domination arienne est renversée à son tour par les Scythes ou Touraniens. Telle est du moins l'opinion d'un savant Assyriologue qui croit pouvoir placer, à cette époque, la plus ancienne de ces invasions

1. Les Chaldéens habitaient primitivement le pays d'Ur, patrie des ancêtres d'Abraham, dans le voisinage de ces montagnes désignées par les géographes classiques sous le nom de *Karduchi*, *Gorduæi*, et habitées aujourd'hui par les tribus kurdes. A quelle époque se rendirent-ils maîtres de la Babylonie? Comment y fondèrent-ils une domination politique assez forte pour se maintenir pendant une longue suite de siècles à travers les révolutions que le pays eut à subir? Comment enfin ce nom de *Chaldéens* désigna-t-il d'une manière toute spéciale la partie savante de la nation? Ce sont autant de questions auxquelles l'histoire n'a pas encore fourni de réponse satisfaisante.

qu'on vit se renouveler si souvent dans les siècles postérieurs. Si on en croit M. Oppert, l'influence de ces peuples fut considérable, car ils importèrent en Mésopotamie et en Syrie cette écriture cunéiforme, dont l'interprétation sera une des gloires de notre temps.

Le représentant ingénieux de cette opinion a cru reconnaître une origine touranienne dans le nom de ce roi d'Élam, Khodorlahomor qui, au temps d'Abraham, pille les villes de Sodome et de Gomorrhe, et fait prisonnier Loth, le neveu du patriarche[1]. Nous n'avons pas à discuter ici la valeur de ces idées; nous dirons seulement que ce qui nous paraît résulter du texte même de la Bible, c'est qu'au temps où Abraham, obéissant à l'inspiration divine et fuyant les superstitions de la Chaldée, se dirigeait vers le pays de Chanaan, la Mésopotamie était partagée entre plusieurs petits États, dont aucun ne semble avoir été assez puissant pour absorber les autres. Ces rois, que l'Écriture sainte nous montre ligués avec Khodorlahomor contre la Pentapole, sont *Amraphel*, roi de Sennaar ou de Babylonie, *Arioch*, roi d'Ellasar, et *Thidal, roi des nations*[2].

Un peu plus tard, vers le vingtième siècle avant Jésus-Christ, on voit s'élever à Babylone une domination nouvelle, celle des Sémites ou Chaldéens. Un monument de Tiglat Piléser mentionne deux de leurs rois, Samsi-Hou et Ismidagan. L'expédition française de Mésopotamie a également recueilli le nom d'un prince nommé Naramsin, qu'on nous représente comme ayant construit des temples et des palais. Enfin, nous avons une inscription du roi babylonien Hammourabi, qui paraît avoir régné vers 1800 ans av. J. C. Malheureusement, ces documents ne jettent presque aucun jour sur l'histoire de Babylone.

La puissance prépondérante en Asie, à cette époque, c'est l'Égypte. C'est le temps, en effet, où la puissance égyptienne, qui vient de se relever sous les Pharaons de la

1. Voir dans les *Archives des missions scientifiques* le rapport adressé à S. Exc. M. le ministre de l'Instruction publique et des cultes, p. 218.
2. Genèse, chap. xiv.



dix-huitième dynastie, déborde sur l'Asie occidentale, où les Thouthmosis, les Aménophis portent leurs étendards victorieux jusqu'aux rives de l'Euphrate et du Tigre. Des inscriptions hiéroglyphiques nous apprennent que ces monarques comptaient parmi leurs tributaires les rois de Ninive, de Babylone et de Sennaar[1]. C'est aussi à cette époque que s'établissent entre la Mésopotamie et l'Égypte ces relations dont on retrouve de si nombreuses traces dans les annales égyptiennes, et qui devaient exercer une si notable influence sur la situation de ces deux contrées.

Après les quatre siècles et demi de la dynastie chaldéenne vient une dynastie arabe, qui fournit neuf rois en deux cent quarante-cinq ans. C'est la quatrième dynastie historique de Bérose.

La cinquième est une dynastie ninivite ou assyrienne. Tout à fait oubliée depuis l'émigration d'Assour et la fondation de Ninive, l'Assyrie paraît à son tour sur la scène historique. On peut supposer que, durant ce long silence, elle avait été incorporée au royaume chaldéen de Babylone[2]. Mais, vers la fin du quatorzième siècle, les Ninivites, profitant de l'affaiblissement de leurs anciens maîtres et de la décadence de la puissance égyptienne sous les rois de la vingt-unième dynastie, aspirent ouvertement à l'empire de l'Asie.

Alors apparaissent dans l'histoire les noms moitié historiques et moitié fabuleux de Ninus et de Sémiramis. Diodore de Sicile nous a laissé, d'après Ctésias, un brillant tableau du règne de ces deux personnages; malheureusement les monuments de Ninive, qui ont enrichi de tant de faits nouveaux l'histoire des Assyriens, ne nous ont presque rien appris des travaux et des conquêtes qu'on leur attribue.

1. Les *Rotennous* des inscriptions hiéroglyphiques.

2. Des briques trouvées à Kalah-Chergat, à quelque distance de Ninive, et dans plusieurs localités du bas Euphrate, sont toutes marquées du nom d'Ismidagan; d'où il semble résulter que la dynastie chaldéenne de Bérose régnait sur les royaumes réunis de Babylone et de Ninive. Cette dynastie, du reste, qui a régné depuis le vingtième jusqu'au seizième siècle avant J. C., a laissé de nombreux vestiges en Mésopotamie, et nous connaissons maintenant les noms de la plupart des rois dont elle se compose.

S'il faut en croire l'historien grec, la Babylonie venait d'être démembrée à la suite d'une invasion d'Arabes[1], lorsque Ninus, le chef des Assyriens, entreprit de délivrer le pays de ces barbares. Ninus, suivant Diodore de Sicile, avant d'attaquer la Babylonie, avait organisé un corps d'armée composé de jeunes gens d'élite, et les avait préparés par des exercices multipliés à toutes les fatigues et à tous les dangers de la guerre. Ensuite, il avait fait alliance avec un chef arabe jaloux sans doute comme lui de la fortune de Babylone, et avec une forte armée il avait attaqué les Babyloniens.

Ce pays, ajoute l'historien grec, avait beaucoup de villes bien peuplées, mais les naturels inexpérimentés dans l'art de la guerre, furent facilement vaincus et soumis au tribut. Ninus emmena prisonnier le roi et ses enfants, et le mit à mort. De là il marcha sur l'Arménie et épouvanta les indigènes par le sac de quelques villes. Barzanès, le roi de cette contrée, se voyant hors d'état de résister, alla au-devant de l'ennemi avec des présents et lui offrit sa soumission. Ninus le traita généreusement, lui laissa son royaume et n'exigea qu'un contingent de troupes auxiliaires. Le roi de Médie attaqué ensuite voulut résister; mais, abandonné des siens, il fut fait prisonnier et mis en croix. En dix-sept ans, Ninus se rendit ainsi maître de toutes les contrées comprises entre la Méditerranée et l'Indus.

Au retour de ces expéditions, et pour donner à ses États une capitale digne de lui, il reconstruisit Ninive qu'il appela de son nom. Cette ville eut la forme d'un quadrilatère oblong. Ses côtés les plus longs avaient cent cinquante stades et les plus courts quatre-vingt-dix; de telle sorte que la totalité de l'enceinte était de quatre cent quatre-vingts stades[2]! Les tours qui la défendaient étaient au nombre de

1. M. de Rougé croit que ces Arabes dont il est question dans Bérose sont identiques aux Chétas des inscriptions hiéroglyphiques. M. Lenormant, au contraire, émet l'opinion que les Assyriens ont désigné sous le nom d'Arabes les Égyptiens eux-mêmes.

2. Un stade olympique équivaut en kilomètres à 0,185. Par conséquent 480 stades égalent 89 kilomètres.

quinze cents, et avaient chacune soixante-dix mètres d'élévation. Outre les Assyriens, qui formaient la partie la plus riche et la plus puissante de la population, Ninus admit dans sa capitale un grand nombre d'étrangers, et bientôt Ninive devint la plus grande et la plus florissante cité du monde.

Ces travaux ne firent pas perdre à Ninus ses goûts guerriers; il entreprit la conquête de la Bactriane qu'il avait déjà vainement tentée. C'est dans le cours de cette guerre qu'apparaît pour la première fois Sémiramis, qui allait bientôt attacher à son nom une si grande célébrité. Comment attira-t-elle l'attention du roi? Les récits diffèrent. Un d'eux la montre suivant l'armée royale à la guerre de Bactriane, et y méritant par un acte de bravoure le rang de sultane-reine. Ninus, après avoir battu les Bactriens en rase compagne, assiégeait leur capitale inutilement, lorsque Sémiramis travestie en guerrier trouva moyen d'escalader la forteresse, et, par un signal élevé sur le mur, avertit de son succès les troupes de Ninus qui emportèrent la place. Ninus mourut quelque temps après, et laissa Sémiramis souveraine de l'empire.

Sémiramis, une fois en possession du pouvoir suprême, donna l'essor à son génie naturellement entreprenant. Jalouse de surpasser la gloire de ceux qui l'avaient précédée, elle conçut le dessein de bâtir une ville dans la Babylonie. Vivement frappée des avantages de la situation de Babylone, elle voulut en faire une des capitales de l'empire assyrien.

L'enceinte de la ville, dit Diodore, fut formée par un mur de trois cent soixante stades de longueur (66000 mètres[1]), flanqué de beaucoup de tours; l'Euphrate passait au milieu. Telle fut la magnificence de l'ouvrage, que la lar-

1. Ces dimensions fournies par Diodore de Sicile ont été reconnnes exactes par M. Layard (*Nineveh and its remains*, vol. II, p. 247). Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le mot *ville*, appliqué à Ninive ou à Babylone, ne représente pas du tout la même idée que le même mot appliqué à Paris ou à Londres. Il ne s'agit pas ici d'un assemblage de maisons et de rues se suivant sans interruption, mais, ainsi que nous le savons par un passage très-explicite de Quinte-Curce, il s'agit d'une campagne fortifiée, d'un vaste camp retranché, contenant des jardins et des terres et servant d'abri à de nombreux troupeaux. C'est ce que nous apprend aussi le prophète Jonas, chap. III et IV.

geur des murs suffisait au passage de six chars de front. Quant à la hauteur, Ctésias la porte à quatre-vingt-six mètres, des auteurs plus récents à vingt-cinq seulement, ajoutant que leur largeur ne fut que celle de deux chars de front. Ces auteurs disent que le circuit fut de trois cent soixante-cinq stades, par la raison que Sémiramis voulut imiter le nombre des jours de l'année. Ces murs furent faits de briques crues enduites d'asphalte. Les tours, d'une hauteur et d'une largeur proportionnées, ne furent qu'au nombre de deux cent cinquante.... Le premier travail étant fini, elle choisit l'endroit où l'Euphrate était le plus étroit et elle y jeta un pont dont la longueur fut de cinq stades. Par des moyens ingénieux, on fonda dans le lit du fleuve des piles espacées de douze pieds, dont les pierres furent jointes avec de fortes agrafes de fer, scellées elles-mêmes par du plomb fondu, qui fut coulé dans leurs mortaises. L'avant-bec de ces piles eut la forme d'un angle qui, divisant l'eau, la fit glisser plus doucement sur ses flancs obliques, et modérait ainsi l'effort du courant contre l'épaisseur des massifs. Sur ces piles on étendit des poutres de cèdres et de cyprès, avec de très-grands troncs de palmier, ce qui produisit un pont de trente pieds de large.... Cette reine fit ensuite construire à grands frais, sur chaque rive du fleuve, un quai dont le mur eut la même largeur que celui de la ville sur une longueur de cent soixante stades (près de 30 kilomètres). En face des deux entrées du pont, elle fit élever deux châteaux flanqués de tours et enveloppés d'une triple enceinte de murailles.... Sur les briques encore crues qui servirent à ces constructions, on moula des figures d'animaux de toute espèce, coloriés de manière à représenter la nature vivante. Sémiramis exécuta encore un autre ouvrage prodigieux : ce fut de creuser, dans un terrain bas, un grand bassin ou réservoir carré.... Ce travail fait, on dériva le fleuve dans ce bassin, et aussitôt on se hâta de construire dans son lit, mis à sec, une galerie couverte qui s'étendit de l'un à l'autre château. Cette construction fut achevée en sept jours, au bout desquels le fleuve étant ramené dans son lit, Sémiramis put passer à pied sec par-dessous l'eau de l'un à

l'autre de ses châteaux. Elle fit poser aux deux murs de cette galerie deux portes d'airain qui ont subsisté jusqu'au temps des rois de Perse. Enfin elle bâtit au milieu de la ville le temple de Bel[1].

Sémiramis, après avoir achevé ces ouvrages dans la Babylonie, entreprit une expédition contre les Mèdes, qui sans doute s'étaient révoltés. Elle soumit de nouveau ce pays et y laissa des monuments immortels de son passage. Arrivée en face du mont Bagistan, elle y fit construire une maison royale. Une des parois de la montagne est formée de rochers taillés à pic, sur une hauteur de plus de 2000 mètres; elle fit graver sur ce roc son image entourée de celles de cent de ses gardes, avec une inscription racontant ses exploits. Diodore lui attribue aussi la fondation d'Ecbatane, où les rois d'Assyrie vinrent dans la suite passer chaque été. Comme la ville manquait d'eau et qu'il n'y avait aucune source dans le voisinage, elle amena à grands frais et à l'aide de travaux prodigieux une eau pure et abondante dans tous les quartiers. Pour cela elle perça le mont Oronte et y creusa un canal de 3 mètres de largeur sur 13 mètres de profondeur qui communiquait avec un lac situé de l'autre côté de la montagne.

De la Médie, Sémiramis se dirigea vers la Perse et parcourut toutes les autres contrées qu'elle possédait en Asie. En Arménie, elle éleva pareillement, près du lac de Van, une ville avec un palais dont les ruines immenses subsistent encore aujourd'hui[2]. Partout où elle allait, dit l'historien Ctésias, elle perçait les montagnes, brisait les rochers, pratiquait de grandes et belles routes. Dans les plaines, elle érigeait des collines qui servaient de tombeaux à ses généraux morts pendant l'expédition ou de fondements à des villes nouvelles.

1. Une partie de ces travaux est attribuée à Nabuchodonosor, comme on le verra plus loin.

2. L'Arménien Moïse de Khoren, qui écrivait au cinquième siècle, parle des immenses travaux exécutés par Sémiramis à la ville de Van, sur le lac du même nom. En 1827, M. Schulz a reconnu la montagne artificielle qu'elle éleva; elle est formée d'énormes quartiers de roc, sur une étendue d'une heure de chemin. L'entrée et les flancs de la montagne sont couverts d'inscriptions *cunéiformes*, ou lettres en formes de clous.

Suivant le même historien, elle soumit également l'Égypte et la plus grande partie de l'Éthiopie. Elle entreprit aussi une expédition contre l'Inde, dont les richesses excitaient son ambition. Stratobatis, roi des Indiens, instruit des immenses préparatifs de la reine de Babylone, mit sur pied des forces considérables, puis défia Sémiramis elle-même, dans une lettre où il lui reprochait les débauches de sa vie privée, et la menaçait de la mettre en croix dans le cas où il serait vainqueur. Sémiramis n'en attaqua pas moins le monarque indien. Mais les éléphants de Stratobatis lui assurèrent la victoire. L'armée de Sémiramis fut mise en fuite et détruite aux deux tiers. A la suite de cet échec, elle rentra dans ses États d'où elle ne sortit plus. Elle poursuivit l'exécution de ses grands travaux; et telles furent l'activité et la renommée de cette grande reine, qu'après elle, suivant Strabon, tout grand ouvrage en Asie fut attribué par la tradition à Sémiramis. Alexandre trouva son nom inscrit sur les frontières de la Scythie alors considérée comme la borne du monde habité. C'est cette inscription que nous a conservée Polyen, et dans laquelle Sémiramis parlant elle-même s'exprime ainsi :

« La nature m'a donné le corps d'une femme; mais mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes. J'ai régi l'empire de Ninus qui vers l'orient touche au fleuve Hinaman (Indus), vers le sud au pays de l'encens et de la myrrhe (l'Arabie Heureuse), vers le nord aux Sakas et aux Sogdiens Avant moi, aucun Assyrien n'avait vu de mers; j'en ai vu quatre, que personne n'abordait, tant elles étaient éloignées. J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais, et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils étaient utiles : j'ai rendu féconde la terre stérile en l'arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai percé avec le fer des routes à travers les rochers impraticables. J'ai frayé à mes chariots des chemins que les bêtes féroces elles-mêmes n'avaient pas parcourus. Et au milieu de ces occupations, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour mes amis. »

Cependant ayant appris que son fils Ninyas lui tendait

des embûches, elle prit le parti d'abdiquer et de mourir. Loin de punir le conspirateur, elle lui remit l'empire, ordonna à tous les gouverneurs d'obéir au nouveau souverain, et disparut mystérieusement, après un règne de quarante-deux-ans.

Ninyas succéda à sa mère, suivant Diodore de Sicile. Ce prince n'eut pas les mœurs guerrières de ses prédécesseurs; uniquement occupé de ses plaisirs, il mena au fond de son palais une vie pacifique et obscure. Il se bornait à assurer la sécurité de son empire et à maintenir ses sujets dans l'obéissance, en tenant sur pied une armée nombreuse levée annuellement dans toutes les provinces. Il rassemblait ses troupes près de Ninive, donnait à chaque nation un gouverneur très-dévoué à sa personne, puis, à la fin de l'année, il congédiait ses soldats, que d'autres, en nombre égal, venaient remplacer. Ce renouvellement incessant de l'armée empêchait qu'il ne se formât des relations trop intimes entre les chefs et les soldats, et prévenait tout complot contre le souverain. D'un autre côté, en se rendant invisible, il voilait à tous les regards sa vie voluptueuse; et, comme s'il eût été un dieu, personne n'osait en mal parler. Ses successeurs, jusqu'à Sardanapale, l'imitèrent. Aussi ces rois sont-ils restés ensevelis dans la plus complète obscurité.

A ce récit emprunté par Diodore à Ctésias comparons les faits, tels qu'ils résultent de l'interprétation des documents cunéiformes.

D'abord il faut rabattre beaucoup de cette haute antiquité et de cette longue durée attribuées par Ctésias au premier empire assyrien. Les découvertes les plus récentes, d'accord sur ce point avec le témoignage d'Hérodote, ne permettent pas d'en faire remonter les commencements au delà de la première moitié du quatorzième siècle avant notre ère. Les siècles antérieurs appartiennent à ces dynasties chamite, arienne, sémitique ou chaldéenne dont nous avons parlé, et qui ont été à tort confondues sous la dénomination générale de monarchie assyrienne. De même il faut renoncer à cette période de 12 à 1400 ans, pendant laquelle les monarques ninivites auraient paisiblement régné sur l'Orient. Nous sa-

vons, par Hérodote et par Bérose, que cette période ne dépassa guère 520 ans, et les monuments nous apprennent qu'elle fut loin d'être pour l'empire une ère de paix continue et de domination incontestée[1].

Ce qui ressort également des faits aujourd'hui constatés, c'est que, vers l'an 1314 avant notre ère, il se forma un premier empire assyrien qui eut pour chef le Ninus de la tradition classique. Il n'est nullement question, il est vrai, sur les monuments retrouvés jusqu'à ce jour des grandes conquêtes attribuées à ce prince par Ctésias. Mais si, comme tout semble l'indiquer, ce personnage est le Ninippalloukin des inscriptions, il n'en doit pas moins être considéré comme le véritable fondateur de l'empire. Il est dit, en effet, de Ninippalloukin qu'il *organisa le pays d'Assour et y créa le premier une forte armée*[2].

Il est permis de supposer que cette armée ne resta point inactive entre ses mains, et quelques-uns de ses successeurs nous sont représentés comme des princes guerriers; mais nous connaissons à peine leurs noms, et nous ignorons complétement leur histoire. Si quelques-uns eurent des succès, ils furent de courte durée; car, en 1122, nous voyons un roi de Chaldée, Mérodach Baladan, saccager Ninive et emporter

1. Malgré les nombreux et savants travaux de l'érudition moderne, on n'est point encore parvenu à fixer les bases de la chronologie assyrienne. Nous nous bornerons donc à indiquer ici les grandes divisions de cette longue période qui s'étend depuis la fondation de la tour de Babel jusqu'au démembrement du premier empire assyrien.

D'ingénieux calculs assignent une durée de 1091 ans à cette première race que les Chaldéens plaçaient immédiatement après le déluge, et que nous avons désignée sous le nom de chamite. A cette dynastie succèdent celles de Bérose dans l'ordre suivant :

Première dynastie (mède) compte 9 rois et dure.............	224 ans.
Deuxième dynastie (touranienne suivant M. Oppert) compte 11 rois et dure..	48
Troisième dynastie (chaldéenne) comprend 49 rois et dure....	458
Quatrième dynastie (arabe) fournit 9 rois en.................	245
Cinquième dynastie (assyrienne) compte 45 rois et dure.......	526
Total.........................	1501 ans.

2. Suivant M. Oppert, ce mot signifie : *Le dieu Ninip a donné un fils.* Suivant le même savant, c'est de ce Ninippalloukin qu'est venu le nom de Ninus.

à Babylone, sa capitale, les idoles du roi Tiglat-Piléser. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, dans la première moitié du douzième siècle, vers 1180, les rois d'Égypte comptaient encore les contrées voisines de l'Assyrie, et entre autres la Mésopotamie, au nombre de leurs possessions, et qu'ils y percevaient le tribut.

L'invasion de l'Assyrie par les Babyloniens paraît avoir été suivie d'une révolution qui amena un changement de dynastie. L'intendant des jardins royaux Bélitaras se mit à la tête d'une conspiration, renversa le roi Bélochus et devint ainsi le chef d'une nouvelle famille de rois.

Nous ne connaissons pas les détails de cette révolution; mais l'avénement au trône d'une nouvelle dynastie dans la personne de Bélitaras (Bel-kat-irassou) n'en est pas moins certain; car dans une inscription d'un de ses descendants, Bélochus III, retrouvée il y a quelques années, ce prince est qualifié d'*origine de la royauté*[1].

Les renseignements abondent sur la période suivante, et on a pu rétablir la suite généalogique des rois de la dynastie de Bélitaras[2], qui donna à l'Assyrie quelques-uns de ses plus grands monarques. Nous trouvons d'abord, après ce prince, Salmanasar Ier, fondateur, selon M. Oppert, du palais nord-ouest de Nimrod, le plus ancien palais ninivite dont on ait retrouvé les ruines; puis, vers le dixième siècle, Tiglat-Piléser III, Sardanapale III, Salmanasar III. Cette époque est marquée par de grandes conquêtes au dehors : la domination des rois de Ninive, contenue jusque-là dans les limites de l'As-

1. Voir *Archives des missions scientifiques*, t. V, 5e cahier, p. 220.
2. Voici d'après M. Oppert la liste de ces rois :
Belitaras (Bel-Kat-Irassou, Bel a fortifié ma main).
Salmanasar Ier.
Sardanapale II (Assour-Iddanna-palla, Assour a donné un fils).
Salmanasar II.
Assourdanil Ier.
Belochus II.
Tiglat-Piléser III.
Sardanapale III le Grand.
Salmanasar III.
Samsi-Hou II.
Belochus III.
Sardanapale IV.

syrie, s'étend depuis le Pont-Euxin jusqu'au golfe Persique ; à l'ouest, les petits États syriens sont envahis, la Palestine est rendue tributaire, et les Pharaons naguère victorieux sur les bords de l'Euphrate sont menacés eux-mêmes au cœur de leur empire. C'est, nous l'avons dit, aux monuments de Kalah-Chergat et de Nimroud que nous devons la connaissance de cette grande époque totalement ignorée des historiens classiques. Nous croyons devoir donner ici l'analyse sommaire de ces inscriptions, qui font si bien comprendre le caractère de ces guerres où la propagande religieuse se mêle à l'esprit de conquête, où les moyens les plus atroces sont employés pour extirper les nationalités vaincues, où l'indomptable résistance des peuples qu'on croit soumis remet sans cesse en question l'œuvre de la conquête et l'existence même de l'empire.

Voici d'abord le résumé de celles qui concernent Tiglat-Piléser III.

Le roi débute par une invocation aux grands dieux du pays d'Assour ; puis après un pompeux préambule où il s'intitule « le puissant roi, le roi suprême des peuples de toutes les langues, roi des quatre régions, roi de tous les rois, seigneur des seigneurs, maître suprême, le chef illustre, protégé du Soleil, armé du sceptre, régnant sur le peuple de Bel, qui a conquis nombre de plaines et de montagnes du haut et du bas pays, qui a soumis au joug les ennemis d'Assour, » il commence la longue énumération de ses expéditions et de ses victoires, et il la poursuit campagne par campagne. La première est dirigée contre vingt mille Moskaias (les Moschi) qui, depuis cinquante ans, n'ont point payé le tribut au dieu Assour. Il les défait dans une bataille et emmène six mille prisonniers en Assyrie.

L'année suivante, une seconde expédition au pays de Komouka[1] a pour résultat la conquête entière de la contrée et son annexion à l'empire d'Assour.

La deuxième et la troisième expédition ont pour théâtre l'Arménie, et elles se terminent comme les précédentes par

1. La Comagène.

l'imposition d'un tribut, l'introduction du culte des divinités assyriennes dans le pays et l'expatriation d'une partie de ces populations dans l'intérieur de l'empire.

Tiglat-Piléser marche ensuite contre le pays de Kharia habité par de nombreuses tribus, que protégent des montagnes et des forêts d'un difficile accès. Il s'agit probablement de populations établies dans les hautes vallées qui couvrent l'Assyrie, vers le nord et le levant, du côté de l'Arménie et de la Médie.

C'est au sud que se portent les armées du monarque dans les expéditions suivantes, qui amènent la soumission du Nahiri (la région des rivières ou Mésopotamie), celle d'Andiabi, d'Amadana et d'Élama. On reconnaît ici la terre d'Élam, dont il est si souvent question dans les traditions bibliques, et l'Adiabène des auteurs classiques.

Les contrées de l'Orient sont soumises. L'inscription nous reporte ensuite au couchant.

« A la tête de mon armée, dit le roi, je marchai vers le pays d'Aram, ennemi de mon dieu Assour. J'arrivai à la ville de Karkamich (Charchémis), qui appartient au pays des Khatti (les Chétas des inscriptions hiéroglyphiques) : je tuai les hommes de guerre, j'enlevai leurs richesses et leurs bestiaux, en quantités innombrables[1]. Ceux qui s'enfuirent devant les vaillants serviteurs du dieu Assour traversèrent l'Euphrate ; je franchis le fleuve après eux dans des bateaux couverts de peaux, enduits de bitume[2]. Je pris six de leurs villes dans le pays de Bisri. Je les livrai aux flammes ; je les détruisis de fond en comble, et j'emportai leurs richesses dans ma cité d'Assour. »

La Syrie ne fut pas le terme de ces expéditions. Téglat-Piléser attaqua ensuite l'Égypte. « Mon dieu Assour m'ayant commandé d'aller en avant, je marchai contre la grande con-

1. Cf. Isaïe, chap. x : « Les princes qui me servent ne sont-ils pas autant de rois? Chalanné m'est soumise comme Charchémis, Emath comme Arphad, Samarie comme Damas. C'est par la force de mon bras que j'ai fait ces grandes choses ; j'ai enlevé les anciennes bornes des peuples, j'ai pillé leurs trésors et j'ai arraché les rois de leurs trônes. »

2. Cf. Hérodote, liv. I, chap. cxxiv.

trée de Misri (Misraïm des Hébreux), je me rendis maître du pays dans toute son étendue; j'en ravageai les cités. Les armées du pays de Koumani accoururent au secours du pays de Misri; je les joignis dans les montagnes et je les vainquis. »

Enfin, le roi nous apprend qu'il s'est rendu maître de quarante-deux pays et de leurs rois, depuis la région qui est au delà du Zab avec ses plaines, ses forêts et ses montagnes, jusqu'à la contrée qui est au delà de l'Euphrate, jusqu'au pays des Khatti et à la mer supérieure du couchant.

Le roi rappelle ensuite les temples et les palais qu'il a construits ou réparés. Il dit quels canaux il a ouverts pour l'irrigation du pays, quels animaux utiles il y a introduits, quels arbres inconnus avant lui il y a propagés. « J'ai ajouté, dit-il en terminant ses annales, des territoires à des territoires, des populations à la population. J'ai rendu meilleure la condition du peuple, et je lui ai procuré l'abondance et la sécurité. »

A Téglat-Piléser succéda Sardanapale III le Grand, dont les exploits furent encore surpassés par ceux de son fils Salmanasar III.

Les expéditions de Salmanasar III, qui se succèdent d'année en année, sont dirigées, comme celles de son aïeul Téglat-Piléser, tantôt au nord, du côté de l'Arménie; tantôt à l'orient et au sud-est, vers la Médie et les tribus montagnardes de la Perse; tantôt enfin à l'ouest, vers les pays syriens et la contrée de Khamâna (les pays voisins de l'Amanus).

« Dans la onzième année de mon règne, dit le royal narrateur, je sortis de la ville de Nineveh et, pour la neuvième fois, je traversai l'Euphrate. Je pris les quatre-vingt-sept villes appartenant à Aralonza, et cent villes appartenant à Arama, et je les livrai au pillage. Je réglai ce qui regardait le pays de Khamâna, et, passant par le pays de Jéri, je descendis aux villes de Hamath, et je pris la ville d'Esdimak avec quatre-vingt-neuf villes qui en dépendent, exterminant les ennemis d'Assour et enlevant leurs trésors. Hémithra, roi d'Atesch, Arhouléna, roi de Hamath, et les douze rois de

du neuvième siècle ou au commencement du huitième avant Jésus-Christ. Sans doute Sémiramis, après la mort de son mari, aura illustré son administration par quelqu'une de ces grandes guerres qui remplissent la période que nous étudions en ce moment, et les Perses longtemps après auront associé son nom à celui du premier fondateur de l'empire. Ce qui est certain, ce qui nous est attesté par Hérodote lui-même, c'est qu'on lui attribuait les premiers embellissements de Babylone; qu'elle en avait agrandi l'enceinte, qu'elle y avait élevé des monuments magnifiques et en avait fait une cité vraiment royale. Hérodote lui attribue, en particulier, les fameuses digues destinées à préserver de l'inondation les plaines basses de la Mésopotamie.

Sémiramis fut probablement la mère de ce roi si tristement connu sous le nom de Sardanapale, et qui fut dépossédé par les satrapes révoltés de Médie et de Babylonie, Arbacès et Bélésis. Suivant la tradition qui nous a été transmise par Diodore, ce fut un prince fainéant, et son nom est resté l'emblème d'une vie molle et efféminée. Tout le monde connaît l'épitaphe qui résumait d'une manière si tristement expressive le règne de ce prince.

Il doit y avoir sur ce point de l'histoire assyrienne quelque confusion. La défense vigoureuse du dernier Sardanapale, la lutte prolongée et longtemps heureuse qu'il soutint contre les confédérés, son genre de mort, lorsqu'il se vit écrasé sous le nombre de ses ennemis, semble incompatible avec les honteuses voluptés qui remplirent sa vie. L'épitaphe dont il s'agit doit s'appliquer à un autre Sardanapale, car on en compte plusieurs dans la dynastie. D'ailleurs le Sardanapale de Diodore était le trentième roi depuis Ninus, et Bérose en compte quarante-cinq dans la dynastie.

Quand on sait, du reste, que jamais les monarques assyriens ne purent parvenir à vaincre et à réunir en un seul corps de nation les nombreuses populations qu'ils avaient soumises par les armes, quand on voit au commencement de chaque règne, pour ainsi dire, la révolte éclater tantôt sur un point, tantôt sur un autre, il n'est pas nécessaire, pour expliquer le

succès de la révolution de 788, de supposer que le monarque qui régnait alors fût nécessairement un prince incapable ou perdu de débauche.

Quoi qu'il en soit, le sentiment de l'indépendance nationale se réveilla chez les peuples vaincus, et Sardanapale fut renversé par une insurrection qui détruisit le premier empire assyrien.

Les deux principaux chefs du mouvement furent Arbacès, alors commandant du contingent annuel des troupes de la Médie, et Bélésis, le chef des Babyloniens, qui était en même temps un des membres les plus influents de la caste des Chaldéens. Ces deux personnages se concertèrent avec les autres chefs et résolurent de renverser Sardanapale. Arbacès s'engagea à soulever les Perses et les Mèdes, tandis que Bélésis insurgerait Babylone. Au bout de l'année, les chefs rassemblèrent leurs soldats au nombre de quarante mille devant Ninive, sous prétexte de relever, selon l'usage, les troupes de l'année précédente. Sardanapale, tiré brusquement des voluptés du sérail, se montra tout à coup plein d'activité et de courage; il se mit à la tête de l'armée qui lui restait, affronta les rebelles et les battit complétement; il triompha encore des révoltés dans deux autres rencontres, et déjà les conjurés commençaient à désespérer du succès, lorsque Bélésis, appelant la superstition au secours d'une cause qui semblait perdue, leur déclara que s'ils voulaient tenir encore cinq jours, les dieux, dont il avait consulté la volonté en observant les astres, leur assureraient infailliblement la victoire.

En effet, quelques jours après, un puissant renfort qui arrivait de la Bactriane au secours du roi, prit parti pour les rebelles et leur donna la victoire. Sardanapale alors se renferma dans Nivive, bien déterminé à s'y défendre jusqu'à la mort. Le siége dura deux ans, car on ne savait encore qu'entourer une place et attendre que la famine la forçât d'ouvrir ses portes. Sardanapale ne redoutait rien, se confiant en un oracle qui avait déclaré que Ninive ne serait jamais prise, à moins que le fleuve ne devînt son ennemi. Mais voilà que, la troisième année, il tomba des pluies si abon-

dantes que les eaux du Tigre inondèrent une partie de la ville et renversèrent un mur dans une étendue de vingt stades. Alors le roi, persuadé que l'oracle était accompli, désespéra de son salut, et pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi, il fit dresser dans son palais un immense bûcher sur lequel il plaça son or, son argent, ses vêtements royaux; puis, s'enfermant avec ses femmes et ses eunuques dans une chambre construite au milieu du bûcher, il disparut dans les flammes. Ninive ouvrit ses portes aux assiégeants et fut en partie détruite. L'empire fut renversé, et les peuples qui avaient pris part à la révolte formèrent des États indépendants, les Mèdes sous Arbacès, les Babyloniens sous Bélésis. Quant à l'empire assyrien, il fut réduit aux modestes proportions de l'ancien royaume de Ninive (788 avant Jésus-Christ).

Second empire assyrien.

Ninive se releva assez promptement du désastre qu'elle venait d'essuyer, et, bien qu'elle ne régnât plus sur la haute Asie ni sur la Chaldée, elle ne tarda pas à redevenir une puissance redoutable. Contenus au nord et à l'est par les Mèdes et les Perses, au sud par les Babyloniens, les Ninivites tournèrent leurs armes à l'occident, où le commerce et la civilisation avaient entassé d'immenses richesses. La division qui régnait parmi les royaumes de Juda et d'Israël et la faiblesse des petites principautés syriennes semblaient d'ailleurs leur promettre une conquête facile.

Ce fut vers le milieu du huitième siècle que Phul ou Phal, roi d'Assyrie[1], voulant profiter des troubles qui agitaient le royaume d'Israël, résolut d'en tenter la conquête. Manahem venait de monter sur un trône qu'il avait souillé par le meurtre de son prédécesseur; il ne put détourner l'orage qui le menaçait, qu'en se reconnaissant tributaire de Phul, auquel il paya mille talents (742). A ce prix, Israël fut délivré, mais les rois d'Assyrie avaient retrouvé le

1. Le même que Bélésis, suivant quelques-uns; il aurait ainsi régné pendant quelque temps sur Babylone et sur Ninive.



chemin de la Judée. Vers ce temps régnait en Juda un prince impie et méchant, Achaz. Phacée, roi d'Israël, et Razin, prince de Damas, s'unirent contre lui. Le roi de Juda appela à son aide le successeur de Phul, Tiglat-Piléser IV. Ce monarque attaqua les rois ligués, tua Razin, s'empara de Damas, sa capitale, et en transporta les habitants dans ses États. Mais Achaz paya cher le service que lui avait rendu le roi d'Assyrie; il fut obligé de lui envoyer un tribut, de donner place dans le temple de Jéhovah à l'image impie d'une divinité assyrienne et d'aller rendre hommage lui-même, à Damas, au roi de Ninive. Le royaume d'Israël subit alors un premier démembrement; Tiglat-Piléser envahit la contrée de Galaad, la Galilée, la terre de Nephtali, et emmena les habitants captifs en Assyrie. C'est là le commencement de la captivité des dix tribus.

En vain Isaïe multipliait ses terribles avertissements, en vain il menaçait Israël de la colère du Seigneur. « Le Seigneur fera venir sur vous des temps si malheureux, par les armes du roi des Assyriens, qu'on n'en aura jamais vu de semblables depuis le jour qu'Éphraïm se sépara de Juda. Il appellera d'un coup de sifflet la mouche qui est à l'extrémité des fleuves d'Égypte et l'abeille qui est au pays d'Assur. » Le roi d'Israël ne voulut pas reconnaître les signes qu'Isaïe lui montrait, quoiqu'ils fussent clairs pour tous. L'Égypte aussi songeait à sortir de ses frontières, et à arrêter les progrès des Assyriens à l'ouest de l'Euphrate. La Palestine devenue le champ de bataille des deux empires ne pouvait manquer d'être écrasée dans le choc. Ce fut Israël qui tomba le premier. Salmanasar IV continua l'œuvre de son prédécesseur, marcha contre Osée et lui fit payer tribut; mais quelque temps après, Osée s'affranchit de cette dépendance et rechercha l'alliance de Sua, roi d'Égypte. Salmanasar revint en Israël, attaqua Samarie, la capitale, qui fut prise au bout de trois ans. Il transporta les Israélites dans le pays des Assyriens, et les établit dans les villes mèdes de Hala, de Habor, près du fleuve Gozan. Pour s'assurer la possession du pays qu'il avait conquis, le roi d'Assyrie y envoya des co-

lons tirés de la Babylonie, de Cutha, d'Avah, d'Hamath et de Sépharvaïm.

Salmanasar IV est-il le même que ce roi Sargon dont parle Isaïe[1], et qui éleva ce palais dont M. Botta a retrouvé à Khorsabad les magnifiques débris? C'est une question qui ne semble point encore résolue. Ce qui est certain, c'est que, grâce à cette importante découverte, de tous les rois de Ninive Sargon est peut-être celui que nous connaissons le mieux. Conquérant comme son prédécesseur, nous le voyons diriger ses efforts contre les provinces de l'ancien empire, qui avaient repris ou tenté de rétablir leur indépendance. Babylone elle-même retomba de nouveau sous le joug de son antique suzeraine. Sur tous les autres points, dans le pays d'Élam, en Arménie, dans la haute Mésopotamie, dans la basse Égypte et jusque dans l'île de Chypre[2], les armes assyriennes recouvrent leur ancienne suprématie, et sous ce règne glorieux la monarchie se trouve reconstituée (721-702).

Laissons, du reste, ce monarque raconter lui-même ses exploits à la postérité.

« Voici ce que j'ai fait, dit-il dans la grande inscription de Khorsabad, depuis le commencement de mon règne jusqu'à ma quinzième campagne.

« J'assiégeai, j'occupai Samarie et réduisis en captivité 27 280 personnes qui l'habitaient.

« Hanon, roi de Gaza, et Sebech, sultan d'Égypte, se réunirent à Rapih (Raphia) pour me livrer combat; ils vinrent en ma présence, je les mis en fuite. Sebech s'enfuit, et jamais on n'a revu sa trace.

« J'imposai des tributs à Pharaon, roi d'Égypte, à Samsiё, reine d'Arabie, à Itymyar le Sabéen, de l'or, des herbes odorantes, des chevaux, des chameaux[3].

1. Isaïe, chap. x.

2. On a retrouvé dans l'île de Chypre une stèle portant une inscription de Sargon; ce monument, connu sous le nom de stèle de Larnaca, est en ce moment au musée de Berlin.

3. Nous ne rappelons ici que les principales expéditions du roi Sargon, celles qui eurent pour théâtre des contrées dont les noms nous sont parfaitement connus. Nous laissons de côté, comme nous l'avons fait précédemment,

« Jaoubid d'Hamath n'était pas le légitime maître du trône. Il excita contre moi les villes d'Arpad, de Simyra, de Damas, de Samarie et se prépara à la bataille. J'emmenai toutes les troupes du dieu Assour; j'assiégeai dans la ville de Karkar, qui s'était déclarée pour le rebelle, lui et ses guerriers; j'occupai Karkar et je la réduisis en cendre. Je le pris lui-même, je lui fis arracher la peau [1], et je tuai les chefs des émeutiers dans chacune des villes et j'en ai fait un lieu de désolation.

« Tant qu'Iranzou de Van vivait, il était soumis et dévoué à mon empire, mais le sort l'enleva. Ses sujets placèrent son fils Aza sur le trône. Ursa l'Arménien intrigua avec les peuples du mont Mildis, de Zikarta, avec les grands de Van et les entraîna à la défection. Ils abandonnèrent le corps de leur maître Aza sur les sommets des montagnes. Ullousoun de Van, son frère, qu'ils avaient mis sur le trône, s'inclina vers Ursa et lui donna vingt-deux places fortes avec leurs garnisons. Dans la colère de mon cœur, je comptai les armées du dieu Assour, et je m'avançai pour attaquer ce pays. Ullousoun de Van sortit avec ses troupes et se tint, en lieu sûr, dans les ravins des hautes montagnes. J'occupai Yzirti, la ville de sa royauté, et les villes d'Yzibia, d'Armit, ses redoutables forteresses; je les réduisis en cendres; je tirai tout ce qui appartenait à Ursa l'Arménien; je pris de ma main deux cent cinquante membres de sa famille, j'occupai cinquante-cinq villes murées, et je les réduisis en cendres. Les vingt-deux villes fortes d'Ullousoun qu'Ursa avait prises, je les incorporai à l'Assyrie. Puis j'ai pris Sagadatti du mont Mildis, et je lui fis arracher la peau. »

Après avoir guerroyé pendant plusieurs années sur les frontières de la Médie, de l'Albanie dans les montagnes de la Cilicie, Sargon porte ses armes à l'ouest. « Azouri, roi d'Adsod, dit-il, s'obstinait à ne plus payer tribut à Assour, et il envoyait partout des messages qui m'étaient hostiles. Je

les entreprises que ce roi dirigea contre un certain nombre de tribus dont il a été impossible de déterminer la position géographique.

1. Dans l'inscription dite des barils, Sargon revient sur ce roi Jaoubid et dit : « Je le torturai et l'écorchai comme un tronc d'arbre. »

marchai contre lui avec mes guerriers qui ne se séparaient pas des vestiges de mes sandales; j'assiégeai, je pris Asdod; j'enlevai comme captifs ses dieux, sa femme, ses filles, ses fils, le contenu de son palais avec les habitants de son pays. Je rebâtis de nouveau ses villes, et j'y plaçai les hommes que mon bras avait conquis sur les pays du soleil levant; je mis au-dessus d'eux mon lieutenant pour les gouverner et je les traitai comme des Assyriens.

« Le roi de Méroé demeure dans un pays désert. . . . . Depuis les jours les plus reculés, ses pères n'avrient pas envoyé d'ambassadeurs aux rois, mes ancêtres, pour demander paix et amitié. Mais la terreur immense qu'inspirait ma majesté le fléchit; il reconnut la grandeur de Ninive, dirigea ses pas vers l'Assyrie et se prosterna devant moi[1].

« Mérodach Baladan, fils de Yakim, roi de Chaldée, ne respectait pas la mémoire des dieux; il se fia à la mer. Il s'était adjoint pour l'assister Khoumbanigas, roi d'Élam. Il avait excité contre moi toutes les tribus nomades. Il se prépara à une bataille et se porta en avant. En l'honneur du dieu Assour, le père des dieux, j'éveillai mon courage, je disposai mon armée en bataille, je séparai complétement de lui ses alliés, je remplis d'une terreur mortelle les rangs des insurgés. Lui, abandonna dans sa tente les insignes de la royauté, le trône en or, le parasol en or, le sceptre en or, le char en argent; clandestinement il se sauva. J'assiégeai, j'occupai Hisir Yakim, la ville de sa puissance, je la réduisis en cendre et je détruisis ses murs antiques.

« Les sept rois du pays de Yanagi, du pays de Jatnan[2] qui, à sept jours de navigation, au milieu de la mer du soleil couchant, ont établi leur demeure, et dont personne, parmi les rois mes pères, n'avait entendu prononcer le nom, avaient

1. Comparez Isaïe, chap. xx, 1. « Cette année-là, le Seigneur parla à Isaïe, fils d'Amos, et lui dit : « Le roi des Assyriens emmènera d'Egypte et d'Éthiopie une foule de captifs et de prisonniers de guerre jeunes et vieux, nus et « sans souliers.... et les incrédules seront saisis de crainte, et ils rougiront « d'avoir fondé leurs espérances sur l'Éthiopie et leur gloire sur l'Égypte. »

2. Les îles de Crète et de Chypre.

appris mes hauts faits en Chaldée, en Syrie. Ils fléchirent leur orgueil et s'humilièrent eux-mêmes; ils se présentèrent devant moi à Babylone, portant des métaux, de l'or, de l'argent, des vases, des bois d'ébène, et ils s'inclinèrent devant moi. »

Après la longue énumération de ses expéditions militaires et de ses conquêtes, le roi Sargon rend compte des travaux qu'il a entrepris dans l'intérieur de ses États, des villes qu'il a construites, des palais qu'il a élevés ou restaurés, des offrandes qu'il a faites aux dieux de l'Assyrie. C'est avec leur aide, dit-il, que pour remplacer Ninive « il a construit aux pieds des Mousri une ville qu'il a appelée de son nom Hisr Sargoun. Nisroch, Sin, Samas, Nebo, Ao, Ninip et leurs grandes épouses qui règnent en Mésopotamie, ont béni les merveilles splendides, les rues superbes de Sargoun. »

« Les dieux qui habitent cette ville, ajoute le monarque, m'ont béni et accordé pour un temps perpétuel la conservation de la ville et la durée de ce qu'elle contient.

« Mais celui qui attaque les œuvres de ma main, qui efface mes sculptures, qui enlève les vases qui contiennent mes richesses, qui dépouille mon trésor, qu'Assour, Samos, Ao et les dieux qui habitent cette ville exterminent son nom et sa demeure dans ce pays, qu'ils le fassent à perpétuité esclave de ses ennemis. »

A Sargon succéda Sennachérib (702-680), le roi le plus célèbre de la dynastie. L'inscription de Londres nous fournit sur son règne de précieux détails, qui confirment ceux de la Bible; elle peut se résumer dans ce qui suit :

« Sennachérib, le grand roi, le roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, roi des quatre régions, le pasteur diligent, le favori des grands dieux, l'équitable, le fort, le terrible, le premier parmi les souverains, le belliqueux, qui anéantit les impies, qui brise les mécréants. Assour, le grand Seigneur, m'a conféré la royauté sur les peuples, il a étendu ma domination sur tous ceux qui habitent l'univers. A partir de l'Océan supérieur, j'ai réduit sous ma puissance tous ceux qui portent haut la tête. . . . .

. . . .

« Dans ma première campagne, je vainquis Mérodach Baladan, roi de la basse Chaldée, et les armées d'Élam dans le voisinage de Kis. Au milieu de la bataille, il s'absenta furtivement; les chariots, les chevaux qui étaient dans la mêlée se tournèrent contre lui; seul, il s'échappa vers son palais qui se trouve à Babylone. Mais j'ouvris son trésor; je saisis de l'or, de l'argent, des ustensiles d'or et d'argent, son mobilier, ses vêtements, sa femme, ses hommes, ses grands, les hommes à la figure frisée, les esclaves mâles et femelles, les assistants de son palais, je les fis sortir et les vendis comme esclaves. Avec l'aide d'Assour, mon seigneur, j'assiégeai 79 grandes villes fortes de la Chaldée et 820 petites bourgades des environs. Les tribus d'Urbi, d'Aram, de Kaldu, qui se trouvaient dans les villes d'Orchoï, de Nipour, de Kis, de Chalanné, de Cuth, je les vendis aussi comme esclaves.... »

Dans le cours de sa deuxième campagne, Sennachérib tourna ses armes contre les tribus belliqueuses du nord et de l'est; il traversa la chaîne du Taurus et soumit des contrées où aucun de ses prédécesseurs n'avait encore pénétré.

« Dans ma troisième campagne, continue le grand roi, je marchai vers la Syrie. Louli était roi de Sidon; la grande réputation de ma majesté l'avait terrifié, et il s'était enfui sur les îles au milieu de la mer et avait abandonné son pays. Les villes de la grande Sidon et de la petite Sidon, Betzitti, Acco, Ecdippa, Srepta, les grandes villes, les citadelles, les places de pèlerinage et de dévotion, les temples, tout avait été terrifié par la gloire d'Assour, mon maître; ils se rendirent à moi. J'instituai Toubaal sur le trône de la royauté, je lui imposai le tribut de la dîme de suzeraineté.

« Abdilit d'Arval, Fabaal de Sidon, Mitenti d'Asdod, Kammousounatbi de Moab, Yaurammon d'Édom, les rois de la Phénicie entière, apportèrent avec lui en ma présence de nombreux tributs, ils s'inclinèrent devant moi[1].

« Mais Sidka d'Ascalon ne se soumit pas à moi; j'enlevai ses dieux de la maison paternelle, lui et sa femme, ses fils et

1. Il est fait allusion à toutes ces guerres dans les prophètes, et particulièrement dans Isaïe. Voy. chap. xv, xvi.

ses filles, ses frères, les rejetons de sa race, et je les conduisis en Assyrie.

« Dans le cours de ma campagne, j'assiégeai et je pris la ville de Bel Daganna, de Joppé, d'Azar, les villes de Sidka, d'Ascalon, qui ne s'étaient pas soumises à mon règne ; j'enlevai leurs captifs.

« Les vicaires, dignitaires et habitants d'Amgarron avaient trahi leur roi Padi, inspiré d'amitié et de zèle pour le roi d'Assyrie, le protégé de Ninip, et ils l'avaient livré à Ézéchias, le Juif.

« Mais leur cœur redoutait les rois d'Égypte ; car les archers, les chars, les chevaux du roi de Méroé, des multitudes innombrables se réunirent et marchèrent contre moi. Dans l'adoration du dieu Assour, je combattis avec eux et les mis en fuite. Les conducteurs des chars et les fils du roi d'Égypte ainsi que les conducteurs des chars du roi de Méroé furent atteints vivants par une main au milieu de la bataille ; j'assiégeai et je pris les villes d'Altakou et de Tamna, et j'enlevai leurs captifs. Alors je revins vers Amgarron, je tuai les vicaires et les dignitaires qui s'étaient révoltés, je mis en croix leurs cadavres sur les enceintes de la ville, je vendis comme esclaves les hommes de la ville qui avaient commis des violences, je fis sortir Padi, leur roi, de Jérusalem et je le réintégrai sur le trône de la royauté. . . . .

« Mais Ézéchias le Juif ne se soumit pas. Il y eut quarante-quatre grandes cités, villes murées, avec lesquelles je combattis en domptant leur orgueil et en affrontant leur colère. Aidé par le feu, le massacre, les combats et les tours de siéges, je les emportai ; j'en fis sortir 300, 150 personnes grandes et petites, mâles et femelles, des chevaux, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs, des moutons sans nombre et je les pris comme captures. Quant à lui, je l'enfermai dans Jérusalem (Ursalim), la ville de sa puissance, comme un oiseau dans sa cage.... Je donnai les villes que j'avais pillées à Mitenti, roi d'Asdod, à Padi, roi d'Amgarron, à Ismibil, roi de Gaza.

« Alors la crainte immense de ma majesté terrifia cet Ézéchias le Juif, et il envoya ses hommes vers moi à Ninive,

avec trente talents d'or et quatre cents talents d'argent, des métaux, des perles, de grands diamants, des troncs garnis de cuir, de l'ambre, des peaux de veau marin, du bois d'ébène, le contenu de son trésor, avec ses filles, les femmes de son palais, ses esclaves mâles et femelles. Il délégua son ambassadeur pour présenter ses tributs et faire sa soumission. »

Les inscriptions de Sennachérib confirment, on le voit, d'une manière éclatante le récit de la Bible, et, suivant M. Rawlinson, la concordance existerait jusque dans les chiffres de la rançon payée par le roi de Juda. Mais le roi de Ninive n'a pas tout dit, et ses annales se taisent sur le désastre qu'éprouva son armée dans sa tentative contre le royaume de Juda.

Ézéchias ne pouvait supporter l'humiliation que venait de lui infliger Sennachérib. Il voulut se venger et intéressa à sa cause le roi d'Égypte, menacé, comme lui, par les Assyriens[1].

Sennachérib, qui s'était avancé jusqu'à Lachis, sans doute pour surveiller les mouvements du roi d'Égypte, Tharaca, envoya au roi de Juda ses généraux Rabsacès et Thartan pour le sommer de rompre avec son allié. « Espères-tu quelque chose du roi d'Égypte? dirent ceux-ci aux ambassadeurs d'Ézéchias; ce n'est qu'un roseau cassé, et si un homme s'appuie dessus, il se brisera. Les dieux des nations ont-ils délivré leurs terres de la main du roi des Assyriens. Où sont maintenant les dieux d'Émath et d'Arphad? où sont les dieux de Sépharvaïm, d'Ana et d'Ava. Ceux de l'Arménie l'ont-ils délivré de la main du roi des Assyriens? »

A ces menaces les ambassadeurs du roi d'Assyrie joignirent des blasphèmes contre le Dieu des Juifs. Ézéchias effrayé invoqua le secours de Dieu qui, par la bouche d'Isaïe, lui promit une délivrance prochaine.

« Tu m'as attaqué par ton insolence, dit le Seigneur au roi d'Assyrie, et le bruit de ton orgueil est monté jusqu'à mes

1. Voir pour les détails l'*Histoire sainte* d'après la Bible.

oreilles. Je te mettrai donc un cercle au nez et un mors à la bouche, et je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu es venu[1]. » En effet, la nuit suivante l'ange du Seigneur passa dans le camp des Assyriens et frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennachérib s'enfuit éperdu et retourna à Ninive[2].

Dans sa quatrième campagne, nouvelle guerre contre Mérodac Baladan qui s'est révolté[3]. Cette fois, le grand roi lui enlève son trône, sur lequel il place son propre fils Assurnaddin (le rejeton de sa bénédiction).

Les campagnes suivantes furent dirigées contre les Élamites et les Chaldéens, qui s'étaient mis à la tête d'une grande coalition. Ce fut pour Sennachérib l'occasion de nouvelles victoires. « Je pris dans mes mains l'arc puissant que le dieu Assour m'a donné. Je me ruai comme le feu dévorant sur toutes les armées rebelles; comme le dieu Ao l'inondateur, je versai la stupeur sur mes adversaires. J'entassai les cadavres de leurs soldats comme des trophées, et je leur coupai les extrémités. Je mutilai ceux que je pris vivants comme des brins de paille, et pour punition je leur coupai les mains. »

Sennachérib rappelle ensuite les travaux qu'il a entrepris à Ninive, soit pour la restauration des anciens édifices, soit pour la construction de palais nouveaux. « J'ai agrandi tous les édifices de Ninive, ma royale cité. J'ai reconstruit ses rues anciennes, j'ai élargi les plus étroites; j'ai fait de la ville entière une cité resplendissante comme un soleil.... J'ai construit selon le vœu de mon cœur un palais d'albâtre et de cèdres, et j'y ai mis la commémoration de mon nom[4]. »

Après tant de travaux, Sennachérib périt assassiné dans

1. *Les Rois*, liv. IV, chap. XIX, 28.

2. Hérodote parle aussi de la destruction de l'armée assyrienne sur la frontière de l'Égypte; mais naturellement les prêtres égyptiens l'attribuaient à l'intervention de leurs dieux. Son récit, quelque bizarre qu'il soit, n'en confirme pas moins celui de la Bible. *Voy.* liv. II, chap. CXLI.

3. C'est ce même Mérodach Baladan dont parle le *Livre des Rois* (liv. IV, chap. XX), qui envoie une ambassade au roi Ézéchias. Sans doute il cherchait dans le roi de Juda un auxiliaire contre l'ennemi commun.

4. C'est le palais de Koiounjik, qu'on a récemment retrouvé.

le temple de Nisroch par ses deux fils, Sarrasar et Adramelech. Le premier chercha à se faire reconnaître roi de Ninive, mais poursuivi par Assar-Addon, le vice-roi de Babylone, son frère, les parricides furent contraints de se réfugier en Arménie. Délivré de ses compétiteurs, Assar-Addon monta sur le trône.

Assar-Addon régna huit ans (676-668). Ce fut le dernier roi de Ninive qui porta au loin les armes assyriennes. Les premières années de son règne furent employées à comprimer des révoltes qui avaient éclaté sur divers points de son empire et particulièrement dans le pays d'Élam, dans la Perse et dans la Médie. Ce prince nous apparaît ensuite entreprenant une campagne contre la Célésyrie, qu'il soumet. Puis il attaque le roi de Sidon, Abdimilcus, qu'il replace également sous le joug. Il s'avance jusqu''aux frontières de l'Egypte, toujours faible sous une domination étrangère ; enfin il marche contre Manassès, roi de Juda, qui fut vaincu et emmené captif à Babylone. Une nouvelle colonie d'Assyriens fut établie en Juda (676-678).

Nous ne savons rien du successeur d'Assar-Addon, Téglat-Piléser V, sous lequel Saosduchéus, vice-roi de Babylone, se rendit indépendant du roi de Ninive. Nous en savons un peu plus sur son frère et son successeur, Sardanapale V (660-647). Ce prince, lui aussi, fit rédiger des inscriptions historiques qui rendent compte de ses expéditions contre les Élamites, les Chaldéens et les peuples de l'Asie Mineure.

C'est au règne de Salmanasar V qu'il faut rapporter les magnifiques constructions de Koioundjik. C'est lui qui acheva et agrandit ce palais commencé par Sennachérib, où on a retrouvé le plus beau spécimen de la sculpture assyrienne. C'est ce prince, enfin, qui fonda cette bibliothèque dont on a recueilli les restes dans les ruines de ce palais, et que le monarque ninivite avait, dit-il lui-même, créée pour l'instruction de ses sujets.

Les tablettes, les cylindres d'argile cuite qui composent cette bibliothèque, sont certainement un des débris les plus précieux de l'antiquité assyrienne; il est permis d'espérer que le déchiffrement des caractères cunéiformes qui les recouvrent

jettera un jour nouveau sur la langue, la religion et l'histoire de cette contrée.

Sous le fils de Sardanapale V, Assourdan II, le même que le Chinaladan des Grecs, le Nabuchodonosor de la Bible, l'empire assyrien eut encore un moment de gloire. Ce prince inaugura son règne par des entreprises glorieuses contre les Babyloniens et les Mèdes. Babylone, qui s'était révoltée, retomba encore une fois sous la suzeraineté de Ninive (647). Phraorte, roi des Mèdes, venait d'ajouter la Perse à son royaume, et voulait s'affranchir des craintes que lui inspirait le voisinage des Assyriens. Il attaqua le roi de Ninive, qui le vainquit dans les plaines de Rhagau (635). « Alors, dit l'Écriture sainte, le règne de Nabuchodonosor devint florissant, son cœur s'éleva, et il voulut soumettre la terre à son empire. » On sait comment ce prince fut arrêté dans ses ambitieux projets. Son général Holopherne, après avoir dévasté les royaumes de Sidon, de Tyr et de Syrie, vint échouer sous les murs de Béthulie et mourut frappé de la main de Judith.

Cet échec de l'armée assyrienne, en occident, devint le signal d'un nouveau soulèvement contre Ninive.

De tous côtés, d'ailleurs, on voyait apparaître des symptômes menaçants, et tout faisait présager le moment où arriverait cette ruine annoncée par le prophète. Des hordes scythiques s'étaient élancées des bords de la mer Caspienne jusqu'à quelques lieues de Ninive. Les Mèdes s'agitaient et voulaient venger la mort de leur roi Phraorte. L'Égypte, elle aussi, avait repris l'offensive, et Apriès était venu mettre le siége devant la ville d'Asdod. Enfin Cyaxare, le nouveau roi de Médie, donna le signal d'une nouvelle guerre contre les Assyriens qui avaient alors pour roi Saruc. Le gouverneur de Babylone, Nabopolassar, lui prêta main-forte, et Ninive cette fois succomba après un siége long et meurtrier. Pour en finir avec cette redoutable puissance qui depuis des siècles opprimait l'Asie, les vainqueurs détruisirent, incendièrent ses palais, ses temples, et cette cité splendide, une des gloires de l'Asie, ne fut plus qu'un monceau de ruines (625).

Cet immense désastre, qui changea la face de l'Asie, n'est

rappelé sur aucun monument connu, et il n'a pas laissé la moindre trace dans les écrivains de l'antiquité, qui confondirent la prise et la ruine de Ninive avec la chute du premier empire en 788. Seul le peuple juif, par la voix de ses prophètes, nous a transmis le souvenir de cette grande destruction, où sa foi ardente et le sentiment de ses malheurs lui montrèrent le redoutable effet des vengeances divines.

« Le Seigneur est un Dieu jaloux et un Dieu vengeur, s'écrie le prophète ; le Seigneur fait éclater sa vengeance, et le fait avec fureur. »

« Le destructeur vient contre toi, ô Ninive ! Il vient assiéger tes forteresses. Assyrien, mets des sentinelles sur le chemin, fortifie tes reins, rassemble le plus de force que tu pourras. »

« Ce sera en vain ; car le Seigneur va punir l'insolence avec laquelle tu as traité Jacob et Israël. »

« L'ennemi fera marcher ses plus vaillants hommes ; ils iront à l'attaque d'une course précipitée, ils se hâteront de monter sur la muraille et ils prépareront des machines où ils seront à couvert. »

« Enfin ces portes par où les peuples entraient comme des fleuves seront ouvertes ; le temple est détruit jusqu'aux fondements. Ninive est remplie d'habitants comme une piscine remplie d'eau. Ils prennent la fuite. Elle crie : Demeurez ; mais personne ne tourne la tête. »

« Pillez l'argent, pillez l'or ; ses richesses sont infinies ; sa magnificence est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. »

« Ninive est pillée, elle est dépouillée de tout, elle est déchirée, les cœurs sèchent d'effroi, les genoux tremblent, les reins sont tout pénétrés de douleur, tous les visages sont noirs et défigurés. »

« Où est maintenant cette caverne de lions ? où sont ces pâturages de lionceaux ? où est cette caverne où se retiraient le lion, la lionne et leurs petits, sans que personne les y vînt troubler ? »

« Je viens à toi, dit le Seigneur des armées ; je mettrai le feu à tes chariots, et je les réduirai en fumée ; l'épée dévorera

tes jeunes lions, je te mettrai hors d'état d'enlever la proie de dessus terre et on n'entendra plus la voix insolente des ambassadeurs que tu envoyais. »

« O roi d'Assur! vos généraux se sont endormis, vos princes ont été ensevelis dans le sommeil, votre peuple a été dispersé dans les montagnes, et il n'y a personne pour le rassembler. »

« Il n'y a point de remède à votre blessure, votre plaie est mortelle ; tous ceux qui ont appris ce qui vous est arrivé ont applaudi à vos maux [1]. »

La malédiction des prophètes fut littéralement accomplie. Deux siècles seulement après cette terrible catastrophe, Xénophon, qui traversa ces lieux à la tête des Dix Mille, ne prononce pas même le nom de Ninive, non plus que les historiens d'Alexandre. La ville de Ninus, dont parlent Tacite et Ammien Marcellin, représente non la ville royale de Ninive, mais quelque bourgade obscure comme le village actuel de Ninoua ; c'est de nos jours seulement que la capitale de l'Assyrie devait être retrouvée sous le sol, où elle était ensevelie depuis 2500 ans.

Empire chaldéo-babylonien. Nabuchodonosor.

Lorsque Ninus eut conquis la Babylonie et détruit la race des rois indigènes, ce prince, dit Ctésias, soumit le pays à un tribut annuel, et en confia le gouvernement à un satrape ou vice-roi, qui résida à Babylone. Cette ville resta ainsi sous la dépendance de Ninive pendant toute la durée de l'empire assyrien. Mais, dans le cours du huitième siècle, les Babyloniens secouèrent le joug, et le chef des Chaldéens, Bélésis, nous l'avons vu, seconda très-habilement l'insurrection qui rendit l'indépendance aux sujets du grand roi, et fit de la Babylonie un royaume particulier. Après Bélésis, alors que, suivant l'expression d'Hérodote, chaque peuple vivait libre et sous ses propres lois, il y a lieu de penser qu'il y eut à Babylone de vives agitations, pendant lesquelles des chefs mili-

1. Nahum, chap. II, IV.

taires ou sacerdotaux se supplantèrent rapidement au pouvoir. Un d'eux, Nabonassar, pour effacer le souvenir de la domination étrangère, brûla tous les documents de l'histoire des rois ninivites qui avaient régné sur Babylone, et voulut commencer une ère nouvelle, à laquelle il donna son nom, l'ère de Nabonassar; elle s'ouvrit l'année 747.

Cependant les rois assyriens reprirent peu à peu, sous les successeurs de Nabonassar, leurs droits de suzeraineté sur les contrées voisines. Ainsi, on voit Salmanasar lever une colonie dans Babylone même et la déporter au pays de Samarie. C'était toutefois une ville toujours indocile, et dont les chefs étaient moins les officiers du monarque ninivite que des rois vassaux accordant une obéissance fort précaire. Un d'eux, Mardokempad, le Mérodach-Baladan de l'Écriture, entretint d'actives relations avec le roi de Juda Ézéchias menacé comme lui par les Assyriens. Mais cette alliance momentanée n'eut d'autre résultat que d'attirer la vengeance du roi d'Assyrie sur Babylone et sur Jérusalem. Le roi de Juda, Manassès, fut emmené captif à Babylone, qui retomba sous la domination directe de Ninive. Sennachérib de son côté voulant prévenir de nouvelles révoltes, donna pour roi aux Babyloniens son fils Assar-Addon.

C'est ainsi que Babylone demeura soumise aux Assyriens jusqu'au moment où Nabopolassar, chef des Chaldéens, se ligua avec Cyaxare contre les Ninivites et détruisit leur puissance.

Le véritable fondateur de la puissance chaldéo-babylonienne, c'est Nabopolassar, dont le règne s'étend depuis 625 jusqu'en 604. Babylone qui, sous ses obscurs prédécesseurs, était sujette tantôt des Ninivites, tantôt des Mèdes, sort enfin de cet état de dépendance et s'élève au plus haut point de puissance et de grandeur. « Je vais, dit le Seigneur, susciter les Chaldéens, cette nation cruelle et d'une incroyable vitesse, qui court toutes les terres pour s'emparer des maisons des autres. Elle porte avec soi l'horreur et l'effroi; elle ne reconnaît point d'autre juge qu'elle-même: elle réussit dans ses entreprises. Ses chevaux sont plus légers que les léopards et plus rapides que les loups qui courent le soir. Sa

cavalerie se répandra de toute part, et ses cavaliers voleront comme l'aigle qui fond sur sa proie. »

Les Chaldéens trouvèrent tout d'abord dans le roi d'Égypte un ennemi redoutable. Néchao, vainqueur à Mageddo du roi de Juda, Josias, s'était emparé de la Syrie et, à la tête de son armée victorieuse, s'était avancé jusqu'à l'Euphrate (610).

Nabopolassar chargea son fils Nabuchodonosor d'arrêter ses progrès, et lui donna le commandement de ses troupes. Néchao fut complétement défait à Charchémis. « Depuis ce temps-là, dit le livre des Rois, le roi d'Egypte ne sortit plus de son royaume, parce que le roi de Babylone avait emporté tout ce qui était à son ennemi, depuis le ruisseau d'Égypte jusqu'au fleuve d'Euphrate. » Nabuchodonosor poursuivit son adversaire jusqu'à la frontière de ses États; mais, ayant appris la mort de son père, il revint sur ses pas pour prendre possession d'un trône récemment élevé. Dans ces circonstances, dit l'historien Bérose, il mit ordre aux affaires d'Égypte, de Célésyrie et des pays adjacents, et confiant à des chefs dévoués la conduite des nombreux prisonniers qu'il emmenait, il partit avec peu de troupes, traversa le désert à grandes journées et arriva ainsi à Babylone, où les Chaldéens lui remirent le gouvernement.

Cette défaite du roi d'Égypte prépara la ruine du royaume de Juda. En effet, quelque temps après, le roi de Babylone marcha contre Joachim qui régnait sur cette contrée, et lui imposa un tribut. Mais trois ans ne s'étaient pas écoulés, que Joachim se révoltait. Le roi de Juda fut de nouveau attaqué, vaincu, chargé de chaînes et emmené à Babylone. Renvoyé dans ses États, il voulut s'appuyer sur l'Égypte; mais le roi d'Égypte se souciait peu de recommencer la lutte et abandonna Joachim à lui-même. Le fils de celui-ci, Jéchonias, régna à sa place, mais pendant trois mois seulement. Nabuchodonosor envoya contre lui son armée, puis marcha lui-même en Judée, et le jeune prince se vit obligé de se remettre entre les mains de son ennemi avec toute sa maison. Nabuchodonosor ne se contenta point de ces otages. Il s'empara de Jérusalem, dépouilla le temple et le palais de leurs trésors, emmena captifs les plus vaillants hommes de l'armée,

au nombre de dix mille, les artisans, les lapidaires, et il ne laissa dans la ville que les gens les plus pauvres. Il transféra aussi à Babylone Jéchonias avec sa mère, ses femmes et ses eunuques; puis, affectant de laisser à la nation une ombre d'indépendance, il plaça sur le trône de Juda l'oncle du jeune prince, Sédécias.

Ce prince, non moins aveugle que ses prédécesseurs, resta sourd aux avertissements de Jérémie, et les Juifs par une généreuse imprudence s'allièrent aux Tyriens et aux Sidoniens, ennemis du roi d'Assyrie. Nabuchodonosor irrité marcha de nouveau contre Jérusalem, mais il fut forcé presque aussitôt de lever le siége de cette ville pour aller combattre le roi d'Égypte, qui avait repris les projets de Néchao et s'était allié à Sédécias contre lui.

Vainqueurs d'Apriès, les Chaldéens revinrent en Judée, prirent les villes de Lachis et d'Asécha, et reparurent devant Jérusalem. Durant dix-huit mois, les Juifs repoussèrent toutes les attaques; mais la famine triompha de leur constance. Les Assyriens pénétrèrent par une brèche dans la ville, d'où le roi chercha à s'enfuir avec quelques serviteurs vers le Jourdain; mais il fut pris par les Chaldéens dans la plaine de Jéricho et amené au roi de Babylone qui fit mourir ses fils en sa présence, lui creva les yeux à lui-même et l'emmena à Babylone. Un mois après, Nabuzardan, le chef de l'armée royale, entra dans la ville, et aussitôt l'œuvre de destruction commença. Le temple du Seigneur et le palais du roi furent brûlés; le grand prêtre fut égorgé avec soixante des principaux habitants, et la plus grande partie du peuple fut emmenée en captivité.

Tant de malheurs ne pouvaient pas manquer de pousser les Juifs au désespoir. Le gouverneur chaldéen, Godolias, fut assassiné par Ismaël, prince de la famille royale. Les Juifs, craignant la vengeance de Nabuchodonosor, se retirèrent en Égypte, où ils espéraient trouver quelque sécurité. Mais Apriès, qui leur avait donné asile, attira sur ses États la colère du monarque assyrien. L'Égypte fut envahie, et livrée de nouveau aux ravages de l'armée chaldéenne.

Le roi de Babylone n'était point encore satisfait, et il aspi-

rait à la conquête de la Phénicie, dont les richesses l'attiraient. Depuis longtemps aussi la grande voix des prophètes avait annoncé au peuple tyrien les malheurs qui le menaçaient. « Voici, dit Ézéchiel, que j'amènerai contre Sour le roi Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, avec sa cavalerie et ses chars. Il élèvera des tours de bois, des remparts de terre, il fera frapper ses béliers. » Les Tyriens résistèrent longtemps, et le siége de la ville ne dura pas moins de treize ans; mais la ville fut emportée d'assaut par le roi de Babylone, qui traita les Tyriens comme les Juifs, et qui emmena en captivité les familles les plus distinguées du pays.

Après la prise de Tyr, Nabuchodonosor, à la tête d'une partie de son armée, attaqua les peuples de l'Idumée, de Moab et d'Ammon qui s'étaient associés à la dernière tentative de soulèvement des Juifs. Ces guerres, qui avaient été annoncées aussi par les prophètes, terminèrent la série des conquêtes de ce prince dans l'Asie occidentale.

Rentré dans ses États, Nabuchodonosor ne se rendit pas moins célèbre par son administration intérieure que par ses conquêtes au dehors. La guerre avait mis à sa disposition des richesses immenses et d'innombrables captifs qu'il employa à ces grands travaux d'embellissement et d'utilité publique qui firent de Babylone la plus célèbre ville du monde. « Elle est si magnifique, dit Hérodote, qui l'avait visitée dans le cours du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, que nous n'en connaissons pas une qu'on puisse lui comparer. Située dans une grande plaine, cette ville est de forme carrée ; chacun de ses côtés a six vingt stades de long. Un fossé large, profond et plein d'eau règne tout autour; on trouve ensuite un mur de cinquante coudées de roi d'épaisseur sur deux cents en hauteur.

« Il est utile d'ajouter à ce que je viens de dire, l'emploi qu'on fit de la terre des fossés, et de quelle façon la muraille fut bâtie. A mesure qu'on creusait les fossés, on en convertissait la terre en briques; et lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux. Ensuite pour servir de liaison on se servit de bitume chaud, et de trente couches en trente couches de briques on mit des lits de ro-

seaux entrelacés ensemble[1]. On bâtit d'abord de cette manière les bords du fossé. On passa ensuite aux murs qu'on construisit de même. Au haut et sur le bord de cette muraille, on éleva des tours qui n'avaient qu'une seule chambre, les unes vis-à-vis des autres, entre lesquelles on laissa autant d'espace qu'il en fallait pour faire tourner un char à quatre chevaux. Il y avait à cette muraille cent portes d'airain massif comme les jambages et les liteaux.

« L'Euphrate traverse cette ville par le milieu et la partage en deux quartiers. Ce fleuve est grand, profond et rapide ; il vient de l'Arménie et se jette dans la mer Érythrée. L'une et l'autre muraille forment un coude sur le fleuve, et à cet endroit commence un mur de briques cuites, dont sont bordés les deux côtés de l'Euphrate. Les maisons sont à trois et quatre étages. Les rues sont droites et coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. En face de celles-ci on a pratiqué, dans le mur construit le long du fleuve, de petites portes pareillement d'airain, par où l'on descend sur ses bords. Il y en a autant que de rues de traverse[2]. »

« Le mur extérieur sert de défense[3]. L'intérieur n'est pas moins fort, mais il est plus étroit. Le centre de ces deux quartiers de la ville est remarquable : l'un, par le palais du roi,

1. L'exactitude d'Hérodote dans cette description de Babylone a été reconnue jusque dans les moindres détails. Ainsi on a retrouvé dans les ruines du Kasr, l'ancien palais de Nabuchodonosor, des briques jointes ensemble par du bitume mêlé de roseaux très-souvent disposés en nattes. Voy. *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t, I, 4e livraison, chap. IV et V.

2. *Voy.* les inscriptions de Nabuchodonosor, *ibid.*

3. Le grand mur de Babylone, suivant M. Oppert, renfermait un espace de 513 kilomètres carrés, c'est-à-dire un territoire grand comme le département de la Seine et quinze fois l'étendue de la ville de Paris en 1859, sept fois celle de la même capitale en 1860.

Le second mur renfermait un espace de 290 kilomètres carrés, beaucoup plus grand que la ville de Londres.

Il faut appliquer à Babylone ce que nous avons dit de Ninive. La ville n'était pas habitée tout entière. Quinte-Curce ne parle que de 90 stades de pourtour couverts de maisons; le reste était cultivé et pouvait, pendant longtemps, fournir les moyens d'éviter une famine. C'est en parlant de Babylone qu'Aristote, voulant donner une idée exacte d'une ville telle qu'il la concevait, a dit (*Polit.*, III, 1) : « Ce n'est pas par les murs qu'on fait une ville. On n'aurait alors qu'à entourer le Péloponnèse d'un mur. Semblable à une telle ville est Babylone et toute autre ville dont le pourtour renferme plutôt un peuple qu'une cité. »

dont l'enceinte est grande et bien fortifiée; l'autre, par le lieu consacré à Jupiter Bélus, dont les portes sont d'airain, et qui subsiste encore actuellement. »

Tous ces travaux dont parle Hérodote, et qui avaient fait de Babylone la plus célèbre capitale du monde, n'étaient pas l'œuvre d'un seul règne. « Babylone, ajoute l'historien grec, a eu beaucoup de rois. Ce sont eux qui ont environné cette ville de murailles, et qui l'ont embellie par les temples qu'ils y ont élevés. Parmi ces princes on compte deux reines. La première précéda l'autre de cinq générations; elle s'appelait Sémiramis. Elle fit faire ces digues remarquables qui retiennent l'Euphrate dans son lit, et l'empêchent d'inonder la campagne. La seconde reine nommée Nitocris fut, à mon avis, plus prudente que la première. »

« Parmi plusieurs ouvrages dignes de mémoire, dont je vais parler, elle fit celui-ci. Ayant remarqué que les Mèdes, devenus puissants, ne pouvaient rester en repos, qu'ils s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes, et entre autres de Ninive, elle se fortifia d'avance contre eux autant qu'elle le put. Premièrement, elle fit creuser des canaux au-dessus de Babylone; par ce moyen, l'Euphrate, qui traverse la ville par le milieu, de droit qu'il était auparavant devint oblique et tortueux, au point qu'il passe trois fois par Ardéricca, bourgade d'Assyrie ; et encore maintenant ceux qui se transportent de cette mer-ci à Babylone rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce bourg trois fois en trois jours.

« Elle fit faire ensuite de chaque côté une levée digne d'admiration, tant pour sa largeur que pour sa hauteur, bien loin au-dessus de Babylone, et à une petite distance du fleuve, elle fit creuser un lac destiné à recevoir les eaux du fleuve quand il vient à se déborder. Il avait quatre cent vingt stades de tour : quant à la profondeur, on le creusa jusqu'à ce qu'on trouvât l'eau. La terre qu'on en tira servit à relever les bords de la rivière. Ce lac achevé, on en revêtit les bords de pierre. Ces deux ouvrages, savoir l'Euphrate rendu tortueux et le lac, avaient pour but de ralentir le cours de ce fleuve en brisant son impétuosité par un grand nombre de sinuosités, et d'obliger ceux qui se rendraient par eau à Ba-

bylone d'y aller en faisant plusieurs détours, et de les forcer, au sortir de ces détours, à entrer dans un lac immense. Elle fit faire ces travaux dans la partie de ses États les plus exposés à l'irruption des Mèdes, et du côté où ils ont moins de chemin à faire pour entrer sur les terres, afin que, n'ayant point de commerce avec les Assyriens, ils ne pussent prendre aucune connaissance de ses affaires.

« Ce fut ainsi que cette princesse fortifia son pays; quand ces ouvrages furent achevés, voici ceux qu'elle y ajouta : Babylone est divisée en deux parties, et l'Euphrate la traverse par le milieu. Sous les rois précédents, quand on voulait aller d'un côté de la ville à l'autre, il fallait nécessairement passer le fleuve en bateau, ce qui était, à mon avis, fort incommode. Nitocris y pourvut; le lac qu'elle creusa pour obvier aux débordements du fleuve lui permit d'ajouter à ce travail un autre ouvrage qui a éternisé sa mémoire.

« Elle fit tailler de grandes pierres; et lorsqu'elles furent prêtes à être mises en œuvre, et que le lac eut été creusé, elle détourna les eaux de l'Euphrate dans ce lac. Pendant qu'il se remplissait, l'ancien lit du fleuve demeura à sec. Ce fut alors qu'on en revêtit les bords de briques cuites en dedans de la ville, ainsi que les descentes qui conduisent des petites portes à la rivière ; et l'on s'y prit comme l'on avait fait pour construire le mur : on bâtit aussi au milieu de la ville un pont avec les pierres qu'on avait tirées des carrières, et on les lia ensemble avec du fer et du plomb. Pendant le jour on y passait sur des pièces de bois carrées qu'on retirait le soir, de crainte que les habitants n'allassent de l'un et de l'autre côté du fleuve, pour se voler réciproquement. Lorsqu'on eut fait passer dans le lac les eaux du fleuve, on travailla au pont. Le pont achevé, on fit rentrer l'Euphrate dans son ancien lit; et ce fut alors que les Babyloniens s'aperçurent de l'utilité du lac, et qu'ils reconnurent la commodité du pont[1]. »

Depuis Sémiramis, tous les rois qui avaient occupé le trône de Babylone, avaient travaillé à l'agrandissement et à l'embel-

1. Hérod., liv. I, chap. CLXXXV.

lissement de cette ville. Devenue le siége de l'empire ninivite, au moins par la résidence temporaire d'Assar-Addon qui y amena captif le roi de Juda Manassès, la cité chaldéenne grandit de jour en jour, jusqu'au moment où, par la destruction de Ninive, elle devint la capitale d'un nouvel empire. C'est alors que Nabopolassar commença la construction de la grande enceinte, qui devait être continuée et achevée par Nabuchodonosor.

Suivant M. Oppert, Nitocris, épouse de ce satrape de Babylone, aurait pris une part active à ces travaux, et il n'est pas invraisemblable que les entreprises qu'Hérodote attribue à cette princesse soient les mêmes dont le roi Nabuchodonosor fait honneur à son père déjà affaibli par l'âge, selon Bérose. « Cette opinion, ajoute M. Oppert, nous paraît d'autant plus plausible que le père de l'histoire ne fait pas de Nitocris l'auteur des murailles, mais simplement des travaux hydrauliques dont le destructeur de Jérusalem attribue l'exécution à Nabopolassar[1]. »

Quoi qu'il en soit, Nabuchodonosor continua, en la surpassant, l'œuvre de son prédécesseur. Sous son règne, Babylone devint la première ville du monde. Une cité nouvelle s'éleva sur la rive orientale de l'Euphrate, en face de la vieille cité de Nemrod. Un nouveau palais fut construit, beaucoup plus somptueux que l'ancien[2]; et dans la vaste enceinte de ce palais, le roi fit élever et planter comme une montagne artificielle ces fameux jardins suspendus qui devaient rappeler à la reine Amytis, Mède d'origine, les pittoresques aspects de son pays[3]. Les grands murs commencés sous Nabopolassar furent achevés, et des incriptions commémoratives qu'on a récemment retrouvées durent transmettre à la postérité le souvenir de ce gigantesque travail.

« Imgur-Bel et Nivitti-Bel, les grandes enceintes de Babylone, je les ai bâties en carré.... J'ai construit en paroi escar-

1. Rapport adressé à S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique, *Archives des missions scientifiques*, p. 223.
2. On croit reconnaître l'emplacement de ce palais dans le tumulus de Kasr (le château), un des débris les plus considérables de l'ancienne Babylone.
3. Le tumulus d'Amram suivant M. Oppert.

pée, en bitume et en briques, les fossés creusés [1], j'ai fait élever au milieu d'eux les rues.

« J'ai fait ajuster dans les grandes portes des battants en airain, des rampes et des grilles [2], et j'ai agrandi comme une merveille les rues de Babylone. Je me suis appliqué à protéger Babylone et la pyramide (le sépulcre de Bélus); et dans les terrains les plus élevés qui sont à la grande porte d'Istar, j'ai bâti en bitume et en briques, à partir du bord de l'Euphrate jusqu'au-dessous de la grande porte, dans toute l'étendue des rues, de grandes forteresses. J'ai placé leurs fondations au-dessous des eaux, j'ai fortifié avec art ces circonvolutions. . . . . Je fis mesurer Imgur-Bel, le grand mur de Babylone, l'inexpugnable, ce qu'aucun roi avant moi n'avait fait : 4000 mahargagar, voilà la superficie de Babylone [3]. »

D'autres inscriptions nous fournissent encore de précieux détails sur l'administration intérieure du monarque, sur les dépouilles enlevées aux populations conquises, et qui lui ont servi à construire les édifices qui faisaient l'orgueil de la cité babylonienne. Elles énumèrent les temples qu'il a restaurés ou fait construire à Babylone ou à Borsippa, entre autres le temple et le sépulcre de Bélus [4]. Elles mentionnent la restau-

1. Cette manière de bâtir est exactement conforme au récit d'Hérodote et nous explique très-bien comment les enceintes de Babylone ont pu disparaître entièrement.

2. Cf. Hérod., liv. I, chap. CLXXIX.

3. D'après les calculs de M. Oppert, ce chiffre répond aux 480 stades d'Hérodote.

4. C'était un des titres de gloire du monarque babylonien. Dans toutes ses inscriptions, il ne manque pas de se dire le reconstructeur de la Pyramide et de la Tour aux sept sphères. M. Rawlinson a retrouvé à Birs-Nimroud l'inscription commémorative de cette reconstruction. Elle est assez intéressante pour que nous la reproduisions ici.

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Être éternel, témoin de l'immuable affection de Mérodach, le puissant empereur qui exalte Nébo, le sauveur, le sage qui prête son oreille aux injonctions du Dieu suprême; le vicaire du Dieu qui n'abuse pas de son pouvoir, le reconstructeur de la Pyramide et de la Tour, fils aîné de Nabopolassar, roi de Babylone, moi.

Nous disons : Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même engendré; il « m'a enjoint de reconstruire ses sanctuaires. Nébo, qui surveille les légions « du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice.

« La Pyramide est le temple du ciel et de la terre, la demeure du maître

ration des quais de l'Euphrate et d'autres travaux entrepris pour enrichir le pays. Non content, en effet, d'orner et d'embellir « la ville de sa royauté, » comme il l'appelle dans les monuments, Nabuchodonosor songea aussi, en même temps qu'à sa défense, à la fertilité de la Babylonie et à l'extension de son commerce. C'est ainsi qu'il dériva de l'Euphrate le canal royal ou Naarmalcha, qu'il fit creuser un lac immense au-dessous de Siphara, pour servir à l'arrosement de la plaine, et qu'il assura la navigation du golfe Persique en fondant Teredon, à l'embouchure du fleuve.

Après avoir accompli ces grandes choses, Nabuchodonosor se crut un dieu, et voulut que chacun se prosternât devant

« des dieux, Mérodach; j'ai fait recouvrir en or pur le sanctuaire où repose « la souveraineté.

« La Tour, la maison éternelle, je l'ai refondée et bâtie; en argent, en « or, en autres métaux, en pierre, en briques vernissées, en cyprès et en « cèdre, j'en ai achevé la magnificence.

« Le premier édifice, qui est le temple des bases de la terre, et auquel se « rattache le plus ancien souvenir de Babylone, je l'ai refait et achevé; en « briques et en cuivre, j'en ai élevé le faîte.

« Nous disons pour l'autre, qui est cet édifice-ci :

« Le Temple des sept lumières de la terre, et auquel se rattache le plus « ancien souvenir de Borsippa, fut bâti par un roi antique (on compte de là « quarante-deux vies humaines), mais il n'en éleva pas le faîte. *Les hommes « l'avaient abandonné depuis les jours du déluge, en désordre proférant leurs « paroles.* Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique « crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue des « massifs s'était éboulée en formant des collines. Le grand dieu Mérodach a « engagé mon cœur à le rebâtir; je n'en ai pas changé l'emplacement, je « n'en ai pas attaqué les fondations. Dans le mois du salut, au jour heu- « reux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique « cuite des revêtements. J'ai inscrit la gloire de mon nom dans les frises des « arcades.

« J'ai mis la main à reconstruire la Tour et à en élever le faîte : comme « jadis elle dut être, ainsi je l'ai refondée et rebâtie; comme elle dut être dans « les temps éloignés, ainsi j'en ai élevé le sommet.

« Nébo, qui t'engendres toi-même, intelligence suprême, dominateur qui « exaltes Mérodach, sois entièrement propice à mes œuvres pour ma gloire. « Accorde-moi, pour toujours, la perpétuation de ma race dans les temps « éloignés, une fécondité septuple, la solidité du trône, la victoire de l'épée, « la pacification des rebelles, la conquête des pays ennemis! Dans les colonnes « de la table éternelle, qui fixe les sorts du ciel et de la terre, consigne le « cours fortuné de mes jours, inscris-y la fécondité.

« Imite, ô Mérodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a engendré, « bénis mes œuvres, soutiens ma domination!

« Que Nabuchodonosor, le roi qui relève les ruines, demeure devant ta « face! »

une statue qu'il avait fait élever. Trois Hébreux résistèrent; et témoin du miracle par lequel Dieu les avait préservés des flammes, le roi de Babylone, dit la Bible, rendit hommage au Dieu des Juifs. Mais son orgueil n'en subsista pas moins, et un jour qu'il se promenait dans son palais, il commença à dire : « N'est-ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le siége de mon royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire [1]? » A peine le roi avait-il prononcé ces paroles, qu'on entendit cette voix du ciel : « Voici ce qui vous est annoncé, ô Nabuchodonosor : votre royaume va passer en d'autres mains. On va même vous chasser de la compagnie des hommes; vous habiterez avec les bêtes de la campagne, et sept années se passeront sur vous jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les royaumes des hommes, et qu'il les donne à qui il lui plaît. »

Ce décret fut aussitôt accompli; et Nabuchodonosor, frappé de la plus abjecte démence, fut chassé de la société des hommes et réduit à se nourrir d'herbes comme les animaux. Ce ne fut qu'au bout de sept ans qu'il revint à lui et reprit possession du pouvoir. Quelque temps après, Nabuchodonosor mourut, après un règne de quarante-trois ans, en prédisant, dit-on, la ruine de l'empire assyrien (561). Son successeur fut son fils Évilmérodach, prince vicieux et cruel, qui fut tué par Nériglissor, son beau-frère (559). Nériglissor lui-même ne régna que quatre ans, et périt dans une grande bataille qu'il livra aux Médo-Perses, commandés par Cyrus. Son successeur, Laborosoarchod, ne fit que passer sur le trône, d'où le précipitèrent les grands du royaume, révoltés des instincts cruels qu'il montrait, malgré son extrême jeunesse. Ils élevèrent à sa place Nabonid, le Labynétos d'Hérodote, le Balthazar de Daniel. Cyrus venait alors de triompher des Lydiens, lorsqu'il ramena son armée victorieuse devant Babylone. Les circonstances de la prise de cette ville sont diversement racontées. Selon Hérodote, Labynétos, après avoir perdu une bataille, se renferma dans sa capitale, plein de

[1] Daniel, chap. IV, v. 27, 28, 29.

confiance dans ce réseau de canaux et de fortifications qui paraissaient la rendre imprenable, et dans les mesures qu'il avait prises d'avance, en prévision d'un siége [1]. Mais Cyrus tourna contre Babylone un des moyens de salut qu'avait voulu lui donner Nitocris : il mit l'Euphrate à sec, en dérivant ses eaux dans le réservoir latéral creusé par cette reine; puis, profitant du désordre d'une fête, il s'introduisit par le lit du fleuve devenu guéable, dans cette ville imprévoyante, qui n'avait pas même fermé les portes d'airain de ses hauts quais.

Le récit d'Hérodote s'accorde au fond avec la peinture si vive, si saisissante de Daniel, qui nous montre la main mystérieuse traçant sur le mur de la salle du festin ces funèbres caractères *Mané*, *Thécel*, *Pharès*, dont la vue épouvanta Balthazar. Mais tandis que l'un et l'autre font périr le roi de Babylone, Bérose, l'historien national des Chaldéens, représente Nabonid cherchant après sa défaite un refuge à Borsippa, et s'y renfermant. Bientôt Babylone est prise; le roi se rend alors à Cyrus et obtient de la générosité du vainqueur la faveur de terminer obscurément ses jours en Carmanie, après dix-sept ans de règne (538) [2].

Babylone resta sous les rois de Perse une des capitales de leur empire. Plusieurs fois la fière cité essaya de relever la tête; mais ses révoltes n'eurent d'autre résultat que d'appeler sur ses habitants les vengeances des vainqueurs. Darius renversa ses tours, ses murs et les fortifications immenses dont nous avons parlé. Un peu plus tard, Xerxès continua l'œuvre de son père, et mit la main sur la statue du dieu Nébo et sur les trésors du temple de Mérodach.

Le vainqueur des Perses, Alexandre, adopta une autre politique; frappé de la beauté et des avantages de la situation de Babylone, il songea à la faire sortir de ses ruines,

1. *Voy.* Hérod., liv. I, chap. CLXVIII.

2. On a essayé de concilier ces deux traditions, en supposant que deux princes avaient occupé, en même temps, le trône de Babylone, ce qui n'a rien d'invraisemblable. Suivant cette opinion, Nabonid, l'élu des grands, aurait associé à l'empire un petit-fils de Nabuchodonosor, Balthasar, fils d'Évilmérodach; ce serait le Balthasar de Daniel.

mais le grand homme mourut avant d'avoir achevé son entreprise.

Les Séleucides voulurent avoir une capitale bâtie par eux-mêmes et portant leur nom; il fondèrent Séleucie sur les bords du Tigre; et les priviléges qu'ils accordèrent à ceux qui venaient s'y établir firent déserter Babylone. La nouvelle capitale eut jusqu'à 600 000 habitants. Cette prospérité ne dura pas plus longtemps que celle des nouveaux maîtres de l'Orient. Quand les Parthes eurent saisi l'empire de l'Asie, ils firent contre Séleucie ce que Nicator avait fait contre Babylone, ils fondèrent une nouvelle cité, Ctésiphon; celle-ci à son tour fut remplacée par la ville arabe de Bagdad, qui subsiste encore, tandis que les autres sont en ruine ou ont disparu. Bagdad, la dernière venue, aurait la même grandeur que ses sœurs aînées, si le commerce du monde n'avait pas pris d'autres voies. C'est Alexandrie qui tua toutes ces villes, en attirant dans la mer Rouge et l'Égypte le commerce de l'Inde

Du temps de Pline, Babylone était déjà déserte. Aujourd'hui, il ne reste plus de l'immense cité qu'un amas de ruines et un inépuisable magasin de matériaux où les populations voisines viennent incessamment prendre ce qui est à leur convenance, surtout de belles briques cuites au feu et parfaitement moulées, des fragments de vases d'albâtre, des pots de terre, des tables de marbre et des tuiles vernies. Le débris le plus considérable est, nous l'avons dit plus haut, une colline appelée par les habitants Birs-Nemrod. Ce qui survit encore de ce monument sert d'abri aux bêtes fauves du désert.

Ainsi s'accomplit la prophétie d'Isaïe : « Je vais susciter contre Babylone les Mèdes, qui ne chercheront ni l'or ni l'argent, mais qui perceront de leurs flèches les petits enfants et n'épargneront pas le sein qui les nourrit. Et cette Babylone si fière entre tous les empires, la gloire et l'orgueil des Chaldéens, sera ce que le Seigneur a fait de Sodome et de Gomorrhe. Elle ne sera plus habitée dans la suite des générations. On ne verra même pas l'Arabe y dresser sa tente, ni le pâtre s'y reposer. Les bêtes féroces y auront leurs demeures; les maisons seront remplies de dragons, les

autruches y habiteront, et des monstres affreux se vautreront dans ces palais de volupté[1]. »

Religion.

Grâce aux savantes explorations dont les contrées voisines du Tigre et de l'Euphrate ont été le théâtre pendant ces dernières années, nous avons sur la mythologie assyro-babylonienne des notions un peu plus précises que celles qui nous avaient été transmises par les Grecs. Toutefois, il règne encore une grande obscurité sur cette religion qui, sauf quelques différences, était commune aux deux grandes cités sémitiques.

Nous ne pouvons donc songer à donner ici une exposition développée de ses origines et des variations qu'elle a pu subir; et nous nous bornerons à indiquer le plus exactement possible le caractère et les attributs des divinités que les monuments nous font connaître.

Le dieu principal de Ninive était *Assur*, le fondateur de l'empire assyrien, qui fut divinisé par ses descendants. C'était la divinité suprême des Assyriens, le chef des dieux, celui qui, dans l'inscription de Khorsabad, « donne la victoire au glaive du roi qui l'adore, et protége les fondements de la ville. » Il est souvent associé à Ninip Sandan, « le fils du Zodiaque, le promoteur des mouvements célestes; » à Nebo, « le gardien des légions du ciel et de la terre, l'intelligence suprême, celui qui a dans ses attributions l'institution des monarques, qui donne le sceptre aux rois et préside à leur sacre; » à Mérodach, « le grand seigneur qui confie au roi le commandement des nations. » « Mais, ajoute M. Oppert, à qui nous empruntons ces détails, il ne paraît pas que la divinité de Mérodach occupe une grande place à Ninive, ville peu renommée pour son savoir astronomique, tandis qu'à Babylone, surtout du temps de Nabuchodonosor, le culte de cette divinité était dans le plus grand éclat. »

Les inscriptions de Khorsabad nous apprennent qu'il y

1. Isaie, XIII.

avait aussi, dans cette résidence royale, des temples élevés par Sargon en l'honneur de Samas (le dieu Soleil) et de Sin (le dieu Lune), et nous savons que ce prince avait donné aux portes de la ville qu'il avait fondée les noms de quelques-uns de ses dieux. « Ao m'apporte mon bonheur : j'ai nommé les grandes portes de l'orient, portes du Soleil et d'Ao.

« Bel Dagon pose les fondements de ma ville, Mylitta Taouth.... J'ai donné aux grandes portes du midi les noms de portes de Bel Dagon et de Mylitta Taouth.

« Oannès active les œuvres de ma main, Istar conduit au combat les hommes : j'ai appelé les grandes portes de l'occident, portes d'Oannès et d'Istar.

« Nisroch Salman dirige les mariages, la souveraine des dieux préside aux enfantements; j'ai consacré les grandes portes du nord à Nisroch et à Mylitta [1]. »

On retrouve à Babylone la plupart des divinités que les Assyriens adoraient à Ninive. Les inscriptions de Nabuchodonosor nous apprennent que ce prince avait élevé des temples à Nébo, à Mylitta, à Zerpanit, au dieu Sin, au dieu Samas, au dieu Ao, à la déesse Nana, à Oannès, à Mérodach, à Belzarby; mais celles de ces divinités qui reparaissent le plus souvent dans les invocations du monarque babylonien sont Mérodach et Nébo. C'est à ces deux grands dieux qu'il adresse ses hommages les plus fervents; c'est à leurs sanctuaires qu'il prodigue les plus riches offrandes et les plus somptueux ornements.

Il y avait encore en Babylonie un assez grand nombre de divinités locales qui étaient particulièrement vénérées dans certaines villes. Nous lisons dans le livre des *Rois* que Salmanasar ayant envoyé des colons dans le royaume de Samarie qu'il venait de soumettre, « chaque nation se forgea son dieu dans la ville où elle habitait. »

« Les Babyloniens se firent leur dieu Sochot-Bénoth, les Cuthéens, Nergal; ceux d'Hamat adoraient Azima; les hommes d'Avas adoraient particulièrement Nibhas et Tartak; et les Sepharvaïtes faisaient passer leurs fils par le feu, en l'hon-

1. *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, 4e livraison, *passim*.

neur d'Adrammelech et d'Anammelech, dieux de Sepharvaïm[1]. »

Le culte des divinités dont nous venons de parler formait, à Babylone et à Ninive, le fond de la religion nationale; mais les Babyloniens, comme tous les peuples d l'Orient, avaient en outre une théogonie savante à laquell les prêtres chaldéens étaient seuls initiés, et qui embrassait l'histoire entière de l'univers et de sa formation successive. Dans ce système, toutes les puissances cosmiques qui avaient présidé à la création de l'ordre universel, procédaient les unes des autres par voie d'engendrement, et, partant du dieu poisson Oannès, aboutissaient au démiurge, à l'ordonnateur définitif, à Bel, la plus haute divinité des Babyloniens, le père des dieux, en général, qui organisa à la fois le monde et la société, qui forma l'homme et les animaux de son propre sang, qui régla dans le ciel le cours des astres, comme il institua ici-bas les lois qui gouvernent les hommes. C'est lui aussi qui préserva Xisuthrus des flots du déluge, qui fit bâtir la tour des Langues (tour de Babel), qui fonda Babylone, et, après avoir achevé son œuvre sur la terre et au ciel, disparut.

A ces conceptions primitives s'ajouta tout un ensemble de doctrines fondées sur l'astrologie. Les phénomènes dont le ciel est le théâtre devinrent la cause de tous les événements qui se passent sur la terre. Le cours du soleil et de la lune, le lever et le coucher des étoiles leur avaient appris les vicissitudes des jours, des mois, des saisons, des années, la règle des travaux de l'agriculture et des occupations de la vie civile. Dans les mouvements des astres, dans les circonstances variées de leur position, dans leurs rapports entre eux et avec le soleil et la lune, ils lurent le secret des destinées humaines et des accidents de l'histoire. Ils confondirent leurs vieilles croyances avec ces notions nouvelles, placèrent leurs dieux dans les astres et fondèrent une religion tout astrologique. « Les astres, dit Diodore, influent beaucoup, suivant les Chaldéens, sur la naissance des hommes, et déci-

1. *Les Rois*, ch. XVII, v. 30, 31.

dent de leur bon ou de leur mauvais destin. Les changements qui surviennent dans l'atmosphère sont autant de signes de bonheur ou de malheur pour les pays et les nations, aussi bien que pour les rois ou les individus. Les astres deviennent ainsi les interprètes des volontés divines, ou, pour mieux dire, des arrêts du destin. »

Le plus considérable et le plus influent de ces astres, celui qui circule au plus haut des cieux, reçut le nom de *El* ou *Bel*, qui lui devint commun avec le soleil et avec l'antique et suprême divinité des peuples sémitiques. Les autres planètes du système chaldéen étaient Mars, Vénus, Mercure et Jupiter; Mars était désigné par eux sous le nom de Nergal; Vénus est la même que Nana, Nanain dans les livres saints. Mercure était appelé Nébo, dont le nom se rencontre dans la composition d'une foule de noms assyriens. Jupiter est le même que Bel Gad.

Avec le soleil et la lune, avec les cinq planètes et les divinités qui les régissent, prirent place dans ce système les douze maîtres ou conseillers des dieux dont chacun préside à un mois de l'année et à un des douze signes du zodiaque. Puis à ces divinités principales se rattachaient d'autres puissances distribuées dans un ordre tout à fait scientifique et religieux, et entrant comme élément principal dans le culte des Chaldéens. Ce panthéisme sidérique était répandu non-seulement dans l'empire assyrien, mais encore dans les pays voisins où il pénétra profondément les croyances nationales. C'est ainsi que, suivant le témoignage du livre des *Rois*, les Juifs, qui avaient si souvent été mis en contact par la guerre avec les Assyriens, offraient de l'encens au soleil, à la lune, aux douze signes du zodiaque et à toute l'armée du ciel. Nous savons aussi que les princes de Juda avaient consacré des chevaux au soleil, à l'imitation des monarques d'Assyrie.

Ce système était trop savant, trop compliqué, on le comprend, pour qu'il pût répondre aux besoins grossiers, aux passions sensuelles de la foule. Tout nous prouve, en effet, que le naturalisme jouait un grand rôle dans le culte de Babylone. Les récits des historiens profanes, ceux des prophètes

hébreux, les monuments provenant des ruines de cette grande cité, tels que les cylindres, les pierres gravées, témoignent de la quantité et de la variété des idoles qu'on adorait dans ce pays. Le grand dieu et la grande déesse de la nature étaient, chez les Babyloniens, *Bel* ou *Baal* et *Beltis* ou *Mylitta*, le Jupiter et la Vénus des Grecs. Bel avait son temple à Babylone; c'était, nous l'avons dit, le même monument que la tour de Babel agrandie, enrichie par la magnificence et la piété des rois chaldéens. Mylitta avait aussi le sien, au centre même de Babylone, et une coutume infâme obligeait chaque femme du pays à y sacrifier sa pudeur, en se livrant, une fois en sa vie, à un étranger.

Hérodote, qui vit le temple de Bel dans le cours du cinquième siècle avant J. C., en a laissé la description suivante. « C'est, dit le curieux voyageur grec, un carré régulier, qui a deux stades en tous sens (ou en kilomètres, 0,27). On voit au milieu une tour massive, qui a un stade, tant en longueur qu'en largeur (en kilomètres, 0,135); sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite, de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. Dans la dernière tour est une chapelle, dans cette chapelle un lit bien garni, et près de ce lit une table d'or. On n'y voit point de statues; personne n'y passe la nuit, à moins que ce ne soit une femme du pays que le dieu désigne.

« Dans ce temple de Babylone, il y a une autre chapelle en bas où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter assis. Près de cette statue est encore une table d'or. On voit, hors de cette chapelle, un autel d'or, et un autre autel très-grand, sur lequel on immole du bétail. Les Chaldéens brûlent aussi, sur ce grand autel, tous les ans, à la fête de ce dieu, 1000 talents pesant d'encens. »

Tous ces renseignements se trouvent confirmés par le prophète Daniel, qui nous fournit d'intéressants détails sur le culte de Bel. Suivant l'écrivain sacré, soixante-dix prêtres étaient attachés au service du temple, et tous les jours on offrait au dieu douze grandes mesures de farine du plus pur froment, quarante brebis et six grands vases de vin. Il y

avait aussi dans ce temple un grand dragon que les Babyloniens adoraient, et que Daniel lui-même tua sous les yeux du roi.

Un tel culte devait exciter une profonde horreur chez les adorateurs de Jéhovah. De là leurs véhémentes invectives contre toutes ces idoles. De là ces éloquentes apostrophes des prophètes, qui offrent en même temps la peinture si vive de ce culte tout matériel, et qui n'était guère qu'une exploitation permanente de la superstition populaire au profit de la caste sacerdotale.

« Vous verrez à Babylone, dit l'un d'eux, des dieux d'or et d'argent, que l'on porte sur les épaules, et qui se font craindre par les nations.

« On emploie l'or pour ces dieux, comme on le fait pour une jeune fille qui aime la parure. On met sur leur tête des couronnes d'or, mais il arrive quelquefois que les prêtres de ces dieux leur dérobent l'or et l'argent, et s'en servent pour eux-mêmes. Ils en donnent même à des femmes impudiques qu'ils entretiennent et après que ces mêmes femmes le leur ont rendu, ils en parent encore leurs dieux; ils couvrent d'habits ces dieux d'argent, d'or, de bois, comme on en revêt des hommes.

« L'un de ces dieux porte un sceptre, comme un homme qui a le gouvernement d'une province. L'autre a une épée ou une hache à la main, mais il ne peut s'en servir pour se défendre contre les voleurs.

« Ils allument devant eux des lampes, et en plus grand nombre que pour eux-mêmes; mais ces dieux n'en peuvent voir aucune, et ils sont comme des poutres dans une maison.

« Ils disent que les reptiles qui sortent de la terre leur lèchent le cœur par respect, lorsqu'ils les rongent effectivement, eux et leurs habits.

« Les prêtres vendent les offrandes et en disposent comme il leur plaît; leurs femmes en prennent aussi tout ce qu'elles veulent et les mettent en réserve, sans en rien donner aux pauvres et aux mendiants.

« Ces prêtres ôtent à leurs dieux les vêtements qu'on

leur a donnés, et ils en habillent leurs femmes et leurs enfants.

« On voit aussi chez eux des femmes liées de vœux infâmes, et de cordons qui en sont le symbole. Elles sont assises dans les chemins, brûlant pour leurs dieux des noyaux d'olive[1]. »

Une telle corruption frappa vivement les prophètes hébreux, et leur fit prévoir l'inévitable ruine de cet empire en apparence si fort.

« Cette Babylone, s'écrie Isaïe, si distinguée entre les royaumes du monde, dont l'éclat inspirait tant d'orgueil aux Chaldéens, sera détruite comme Sodome et Gomorrhe, que le Seigneur a renversées[2]. »

Et le décret que les Chaldéens n'avaient pas su lire dans le ciel s'accomplit. La ville de Bel, déchue de son rang de capitale, vit ses honneurs passer à des cités nouvelles. La solitude et le silence régnèrent où habitait naguère un peuple immense, et la reine de l'Orient ne fut même plus une bourgade obscure, mais un monceau de ruines.

Quant à ces prêtres si savants du dieu Bel, ils se dispersèrent dans le monde grec, puis dans le monde romain, et y portèrent avec leur nom cette fausse science de l'astrologie qui régna sur les esprits jusqu'au seizième siècle de l'ère chrétienne.

Gouvernement.

Nous ne connaissons qu'imparfaitement la constitution des empires Assyrien et Chaldéo-Babylonien. Ce qui paraît hors de doute, c'est que, à Babylone comme à Ninive, le pouvoir du souverain était absolu. Le roi des rois, ainsi qu'il est désigné sur les monuments, réunissait en lui le double caractère de monarque et de chef de la religion. Les souverains de Ninive s'intitulent toujours *Vicaires des dieux*, et Nabuchodonosor, dans l'inscription de Borsippa, est nommé *le chef des prêtres*. En Assyrie donc et en Babylonie, ainsi qu'en Égypte, le prince était regardé comme le représentant de la

1. V. Baruch, ch. VI. — 2. V. Is., ch. XIII

divinité sur la terre, et comme tenant directement son autorité des dieux. Dans son palais, qui est en même temps une citadelle, le roi des rois est entouré d'une cour nombreuse, où les eunuques remplissent les premières fonctions. Le chef de ceux-ci exerce une surveillance générale sur tout ce qui vit à la cour. Il suit le roi à la guerre, ainsi que le chef des prêtres et la cour entière, y compris les femmes. Parmi les grands officiers du palais figurent, en outre, le préfet du palais et le chef des gardes, chargés des exécutions capitales. Un conseil des ministres, dont ces personnages faisaient probablement partie, dirige l'administration de l'État sous la haute autorité du roi.

L'empire était divisé en provinces ou satrapies, où commandaient des gouverneurs et des officiers inégaux entre eux par les titres, le rang, les fonctions, et où les pouvoirs militaires étaient tantôt réunis et tantôt séparés. Un des principaux devoirs des satrapes était le recouvrement des impôts qu'ils percevaient, soit en argent, soit en nature, et sur le produit desquels ils faisaient un prélèvement pour eux-mêmes. Ils étaient assistés d'un grand juge et d'un intendant général, à la suite desquels venaient une multitude de juges et de fonctionnaires subordonnés et répartis dans les divisions et subdivisions des provinces. Tout au bas de la hiérarchie était un administrateur local, qui ne pouvait rien sans l'assentiment d'une espèce de conseil qu'il présidait. Du reste, l'esprit du pouvoir absolu, du despotisme, n'éclatait nulle part plus que dans la justice criminelle. Cette justice était sommaire et les peines atroces.

Il y avait aussi à Babylone une classe de prêtres qui, sous la dénomination de Chaldéens, exerçaient une grande influence sur le gouvernement. « Les Chaldéens, dit Diodore de Sicile, sont les plus anciens des Babyloniens; ils forment dans l'État une classe semblable à celle des prêtres en Égypte. Institués pour exercer le culte des dieux, ils passaient toute leur vie à méditer les questions philosophiques, et ils se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire et font des prédictions sur l'avenir; ils essayent de détourner le mal et de procurer

le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices, soit par des enchantements. Ils sont versés dans l'art de prédire l'avenir par le vol des oiseaux, ils expliquent les songes et les prodiges. Expérimentés dans l'inspection des entrailles des victimes, ils passent pour saisir exactement la vérité. Mais toutes ces connaissances ne sont pas enseignées de la même manière que chez les Grecs. La science des Chaldéens est une tradition de famille; le fils qui en hérite de son père est exempt de toute charge publique. Ayant pour précepteurs leurs parents, ils ont le double avantage d'apprendre toutes ces connaissances sans réserve, et d'ajouter plus de foi aux paroles de leurs maîtres. Habitués au travail dès l'enfance, ils font de grands progrès dans l'étude de l'astrologie, soit à cause de la facilité avec laquelle on apprend à cet âge, soit parce que leur instruction dure plus longtemps.... Les Chaldéens demeurant toujours au même point de la science, reçoivent leurs traditions sans altération; les Grecs, au contraire, ne songeant qu'au gain, créent toujours de nouvelles sectes, se contredisent entre eux sur les doctrines les plus importantes, et jettent le trouble dans l'âme de leurs disciples qui, ballottés dans une incertitude continuelle, finissent par ne plus croire à rien[1]. »

Quoique, suivant Diodore, la caste des Chaldéens formât une corporation héréditaire, où les connaissances, les droits, le pouvoir se transmettaient de père en fils, il est à croire que les étrangers pouvaient y être admis, quand ils avaient reçu dès leurs plus jeunes années l'instruction nécessaire. L'histoire de Daniel et de ses compagnons le prouve suffisamment.

A la tête de la hiérarchie sacerdotale était une sorte de grand rabbin ou d'archimage qui accompagnait le roi partout, même à la guerre, et qui d'ordinaire exerçait dans les conseils un assez grand ascendant. C'est ainsi qu'après la mort du père de Nabuchodonosor le chef des Chaldéens administra les affaires jusqu'à l'arrivée de ce prince.

Voici, d'après le livre de Daniel, quelles étaient les attri-

1. Liv. II, chap. XXIX.

butions des Chaldéens; elles répondaient vraisemblablement à autant de classes distinctes et plus ou moins élevées dans la hiérarchie. Il y avait les scribes sacrés, interprètes des écritures; les tireurs d'horoscopes ou interprètes des astres; les magiciens ou ceux qui prononçaient les formules magiques; les conjurateurs ou ceux qui avaient le pouvoir de conjurer les puissances malignes. Cette science divinatoire leur assurait une immense influence et les rendait, pour ainsi dire, maîtres de la destinée de chacun. Ils annonçaient ordinairement dans des almanachs, dont l'usage remonte peut-être jusqu'à eux, tout ce que nos almanachs populaires annoncent encore aujourd'hui : les accidents de la température, les catastrophes physiques et les grands événements de l'histoire. Les Chaldéens ne résidaient pas uniquement dans Babylone, ils étaient disséminés dans la Babylonie entière; ils avaient en divers lieux des écoles plus ou moins florissantes : au rapport de Strabon, celle de Borsippa était une des plus célèbres.

Continuellement occupés, sous leur ciel sans nuages, à observer les astres dans un intérêt tout à la fois politique, scientifique et religieux, les Chaldéens avaient des observations qui remontent à plus de quatre mille ans de nous, si l'on en juge par celles que Callisthène envoya, dit-on, de Babylone à Aristote, et qui dataient de 1903 ans avant Alexandre[1]. Ils étaient parvenus à déterminer le mouvement moyen journalier de la lune, dont le cours fut pour eux le principe de la mesure du temps; et par la période de 223 lunaisons qu'ils reconnurent, ils arrivèrent à prédire les éclipses de lune. La plus anciennement calculée, celle du 10 mars 72· avant Jésus-Christ, leur est due, et leurs calculs ne diffèren› des nôtres que de quelques minutes. Moins habiles à calculer les éclipses de soleil, qui offrent de plus grandes dif-

1. Un des membres les plus distingués de l'Université, M. H. Martin, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, a élevé des doutes très-sérieux sur les prétendues dates des observations envoyées en Grèce par Callisthène. Il résulte du mémoire lu par ce savant professeur le 21 février 1862 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres que ni Aristote, ni Hipparque, ni Ptolémée n'ont connu d'observations chaldéennes antérieures à l'ère de Nabonassar.

ficultés, ils n'osaient, dit Diodore, les prédire. En déterminant les points équinoxiaux et solsticiaux, ils avaient, du même coup, trouvé à peu près l'année vraie avec ses quatre saisons, et divisé l'écliptique en douze parties égales, ce qui les mena à cette construction tout à la fois astronomique et symbolique qu'on appelle *zodiaque*, vraisemblablement inventée dans le cours du huitième siècle avant Jésus-Christ.

Commerce.

Babylone était naturellement appelée, par sa situation géographique, à une grande prospérité commerciale. Placée au point de jonction de la haute Asie et de l'Asie inférieure, à portée de deux grands fleuves qui la mettaient en communication avec le golfe Persique et la mer des Indes, elle devait être de bonne heure l'entrepôt des caravanes de l'Orient et de l'Occident, et en même temps le rendez-vous des navigateurs venus des cités de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde. Tout atteste, en effet, que cette ville fut dès la plus haute antiquité un des principaux centres du commerce de l'Orient.

Babylone recevait les produits des différentes contrées de l'Asie, et vendait en retour à celles-ci ceux de son industrie particulière. Parmi les objets qu'elle fabriquait en grande quantité dans ses nombreuses manufactures, les tissus de laine et de lin occupaient le principal rang. Les robes et les tapis n'étaient fabriqués nulle part avec une plus grande finesse et avec de plus vives couleurs qu'à Babylone. Ces manufactures si renommées ne se trouvaient pas seulement dans la capitale de l'empire, mais encore dans d'autres villes et bourgs de la Babylonie. Suivant Diodore de Sicile, Sémiramis avait établi sur les bords de l'Euphrate et du Tigre un grand nombre d'entrepôts destinés à recevoir, soit les produits du pays, soit ceux des contrées étrangères. Au temps de Strabon, les plus importantes manufactures de lin étaient à Borsippa, ville située à 10 myriamètres au-dessous de Babylone.

Outre les robes et les tapis, les Babyloniens confection-

naient aussi avec beaucoup d'art et de soin des objets de luxe, tels que des armes ciselées, des meubles, des bijoux, des amulettes, des pierres taillées, désignées sous le nom de cylindres babyloniens, et dont les symboles variés finiront sans doute par nous faire connaître plus intimement cette vieille civilisation.

En échange de ces objets, Babylone recevait des diverses contrées de l'Asie tous les produits nécessaires aux besoins et au luxe d'une grande capitale. L'Arménie lui envoyait ses vins par l'Euphrate, dont Hérodote a décrit la navigation d'une manière si intéressante. L'Inde lui fournissait des pierres précieuses et ses grands chiens, dont le goût était si répandu en Babylonie et en Perse, que Tritantémis, satrape de Babylone, avait consacré à l'entretien de ces animaux quatre villes ou bourgades de son gouvernement, et qu'il avait, en retour, exempté ces villes de tout autre tribut. De ce pays, ainsi que de la Perse, venaient aussi des étoffes de laine d'un grand prix. De l'Arabie et de l'Ethiopie, on lui apportait les parfums, les épices, l'or, l'ivoire et l'ébène.

Babylone était en communication avec les différentes régions qui lui fournissaient leurs produits par plusieurs grandes routes auxquelles elle servait de point de jonction. L'une de ces routes, partant de Babylone même, se dirigeait au nord, passait par Ecbatane, capitale de la Médie, puis, se prolongeant à l'est, traversait la ville de Rhagœ, franchissait le fameux défilé des Portes Caspiennes, d'où elle descendait dans l'Hyrcanie, et de là se rendait par Hécatompylos jusqu'à la ville qui fut appelée plus tard Alexandrie d'Arie. A Alexandrie, elle se divisait en deux branches, dont l'une prenait la direction du nord vers la Bactriane, et l'autre inclinait vers le sud et conduisait dans l'Inde par la Drangiane et l'Arachosie, en passant par les villes de Prophtasia, d'Arachotos et d'Ortospana. Là elle se divisait de nouveau en trois chemins, et c'est pour cela que ce point est appelé par les géographes de l'antiquité le *trivium* de la Bactriane. Le premier, se dirigeant à l'est et en droite ligne, s'avançait dans l'Inde en traversant les villes de Peu-

céla et de Taxila. De Taxila, la route, tournant au sud, traversait l'Hydaspe, l'Hyphase, et de là allait jusqu'au confluent du Gange et du Jomanès à Palibothra. Le second arrivait au même terme, en traversant l'Arachosie; le troisième, remontant au nord, entrait dans la Bactriane, et se continuait par Maracanda jusqu'au Iaxarte.

Une autre route mettait Babylone en relation avec les pays riverains de la Méditerranée. Elle se dirigeait droit au nord dans la Mésopotamie, arrivait à l'Euphrate, près d'Anthemusia, et de là tournait à l'ouest vers la mer. Une deuxième route commençait à Suse, remontait au nord vers l'Arménie qu'elle traversait dans sa partie méridionale, franchissait l'Euphrate, parcourait la Cilicie et entrait, par le défilé des Pyles Ciliciennes, dans la Cappadoce. De là elle se rendait en Phrygie et aboutissait à Sardes dans la Lydie. « Sur toute cette route, il y avait, dit Hérodote, qui l'avait parcourue en grande partie, des maisons royales, ou stathmes, qui servaient à loger les voyageurs avec toute leur suite. » C'étaient les caravansérails d'aujourd'hui. On comptait, ajoute l'historien grec, onze cents stations depuis Sardes jusqu'à Suse. Cette route est encore celle que suivent maintenant les caravanes qui partent de Smyrne pour Ispahan.

L'Euphrate était la voie naturelle du commerce que Babylone entretenait avec l'Arménie et avec les pays du Caucase. Les bateaux qui servaient au transport des marchandises étaient, au rapport d'Hérodote, faits avec des peaux et de forme ronde. On les abandonnait au cours du fleuve; lorsqu'on était arrivé à Babylone, et qu'on avait vendu ses marchandises, on roulait les peaux qui avaient servi de bateaux, et on les emportait avec soi en reprenant la voie de terre.

De grands travaux avaient été entrepris en vue de faciliter la navigation du fleuve; des digues avaient été élevées pour contenir ses eaux et les empêcher de se répandre dans l'intérieur des terres; des canaux sillonnaient le pays dans tous les sens et portaient partout la fécondité, ou faisaient communiquer les divers cantons de la Mésopotamie entre eux.

Quelques-uns de ces canaux, entre autres le canal royal ou *Naarmalcha*, étaient si larges et si profonds, qu'ils pouvaient porter des bâtiments marchands. Au moyen de ces dérivations nombreuses, on avait ralenti le cours du fleuve et brisé son impétuosité. Ce système de canalisation avait un autre but : il servait encore à défendre le pays contre les invasions des peuples voisins.

La capitale de l'empire possédait aussi, au temps de sa prospérité, une puissante marine ; ses vaisseaux allaient chercher à travers le golfe Persique les denrées précieuses du midi, les produits de l'Arabie et de l'Inde. Si l'on en croit Strabon, les Babyloniens avaient des comptoirs, des colonies dans ces parages ; et Gerrha, un des plus riches entrepôts du monde, était, suivant le célèbre géographe, une colonie de Chaldéens. Les perles si riches et si abondantes du golfe Persique, les magnifiques plantations de l'île de Tylos ne pouvaient manquer d'attirer leurs marchands. De cette île provenaient ces cannes légères si fort recherchées dans toute l'Assyrie. C'est ainsi que les denrées, les produits de l'Asie et de l'Afrique affluaient à Babylone et que de là ils se répandaient dans toutes les parties de l'Empire.

Art assyrien.

Les arts n'étaient guère moins développés en Assyrie que le commerce et l'industrie ; et l'architecture, la peinture, le dessin, la sculpture, y avaient atteint un très-haut degré de perfection. Les récits des historiens anciens, confirmés par les découvertes modernes, attestent que le génie assyrien avait su, à Ninive aussi bien qu'à Babylone, élever de superbes monuments, où il avait répandu à profusion les ornements soit en statues, soit en bas-reliefs, en peintures et en dessins de toute sorte. Babylone est restée presque tout entière ensevelie sous ses ruines ; et nous n'avons, pour connaître sa civilisation sous ses diverses formes, que les récits dont nous venons de parler. Mais voilà que tout à coup sa vieille rivale, son ennemie, Ninive, qui semblait depuis

tant de siècles n'avoir laissé aucune trace de son existence, vient de reparaître à nos yeux dans quelques-uns des monuments de sa splendeur. Elle a reparu avec ses arts, sa langue, ses mœurs, sa civilisation enfin ; et il est permis d'espérer que, par l'interprétation des innombrables inscriptions cunéiformes[1] qui couvrent ses monuments, la science

a	[illegible]	gh	[illegible]	dh	[illegible]	n	[illegible]	ch	[illegible]
i	[illegible]	tch	[illegible]	d'h	[illegible]	y	[illegible]	z	[illegible]
u	[illegible]	tchh	[illegible]	p	[illegible]	r	[illegible]	h	[illegible]
k	[illegible]	dj	[illegible]	f	[illegible]	l, r	[illegible]	thr	[illegible]
q	[illegible]	t	[illegible]	b	[illegible]	v	[illegible]	rp, q?	[illegible]
kh	[illegible]	th	[illegible]	m	[illegible]	w	[illegible]		
s	[illegible]	d	[illegible]	hm	[illegible]	s	[illegible]		

Caractères cunéiformes.

pourra bientôt pénétrer les mystérieuses profondeurs de l'histoire assyrienne.

On sait que c'est sur l'emplacement d'un pauvre petit village, nommé Khorsabad, qu'a été faite, par le consul de France, M. Botta, la première découverte d'un ancien pa-

1. On appelle caractères *cunéiformes*, ou ressemblant à un clou, les signes écrits qu'on a retrouvés dans de nombreuses inscriptions à Ninive, Babylone, Persépolis, Van, etc. Cette écriture se lit de gauche à droite. On en distingue, dit M. Vaïsse, plusieurs systèmes. Le plus compliqué est celui des briques et des cylindres gravés de Babylone; ensuite viennent les inscriptions de Khorsabad et de Van; enfin les inscriptions trilingues de Persépolis, d'Hamadan ou Ecbatane et de Bisoutoun. Ce système d'écriture se compose de 600 signes que MM. Burnouf, de Saulcy et Botta essayent en ce moment d'interpréter. Déjà MM. Burnouf et Lassen ont déterminé la valeur de 33 signes du système persan, c'est-à-dire la presque totalité; aussi le major anglais Rawlinson, qui a fait faire un grand pas à cette étude, a-t-il pu lire plusieurs de ces inscriptions. On trouvera plus loin, chap. IX, la traduction de la plus importante de celles qui ont été recueillies. La lecture de ces inscriptions est un grand triomphe de la science moderne. Quant à l'alphabet, voyez ci-dessous celui que donne M. Léon Vaïsse dans l'*Encyclopédie moderne*.

lais de Ninive. Cette découverte en amena d'autres[1], et nous connaissons maintenant un art dont on ne soupçonnait ni l'existence, ni la grandeur. Nous savons aussi à quelle époque furent élevés ces monuments, et les inscriptions nous ont appris qu'il faut en rapporter la fondation à la seconde période de l'histoire de Ninive, et au second empire assyrien. Ce furent les Sargon, les Sennachérib, les Sardanapale qui élevèrent ces palais. Ils employèrent à ces constructions gigantesques les immenses ressources que de grandes conquêtes avaient mises à leur disposition, et les innombrables captifs qu'ils avaient amenés à Ninive.

En général, les Assyriens avaient l'habitude d'élever des tertres considérables ou collines factices qui servaient de plate-forme aux temples, aux palais, aux villes qu'ils construisaient. On a vu que Sémiramis érigea souvent de ces collines. Ninive était presque entièrement bâtie sur des éminences artificielles, qui s'étendaient sur une ligne immense. Ses murs avaient quatre cent quatre-vingts stades de circuit, au dire de Ctésias, qui parlait comme témoin oculaire; ils étaient construits, à l'extérieur, de briques séchées au soleil; l'intérieur se composait de terres rapportées, ce qui explique comment, quand ce revêtement en briques fut enlevé, cette masse de terre mal cimentée s'éboula et se confondit avec le sol. Cette vaste enceinte présentait la forme d'un quadrilatère; elle se reconnaît encore sous la forme d'éminences consécutives, éparses dans la plaine.

Quant au monument découvert à Khorsabad, il se compose de quatre grands bâtiments distincts, formant une même habitation royale, élevés sur une terrasse commune et présentant la forme rectangulaire. Les nombreuses salles, grandes ou petites, dont on a retrouvé les vestiges dans l'intérieur, affectent la même forme, qui paraît avoir été un des caractères essentiels de l'architecture assyrienne. De vastes cours ou esplanades, comprises entre les bâti-

1. Entre autres, celle des palais de Koioundjik, de Nimroud.

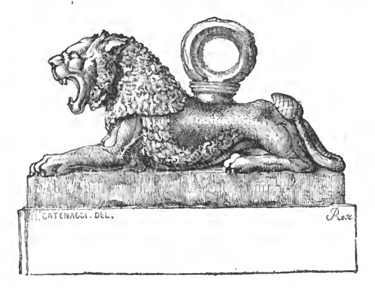
ments et le bord extérieur du monticule, sont pavées de briques cuites au four, et portant des inscriptions cunéiformes. Les grandes portes qui s'ouvrent sur ces esplanades et qui donnent accès aux principales parties de l'édifice, sont décorées de statues colossales représentant des



taureaux ailés à tête humaine ; la face de ces animaux symboliques est tournée vers l'extérieur, et leur corps est appliqué contre les parois de la porte. La proportion des taureaux, qui est toujours colossale, varie, suivant la largeur et l'importance de la porte, entre quatre ou cinq mè-

tres. Dix portes ainsi décorées ont été découvertes avec leurs sculptures plus ou moins endommagées. A côté, dans des enfoncements toujours rectangulaires, étaient placés des lions.

Ce qui offre le plus d'intérêt parmi les découvertes faites à Khorsabad, c'est assurément la sculpture. Les façades extérieures du palais, les murs des salles sont décorés de tableaux taillés dans la pierre avec une incroyable profusion,

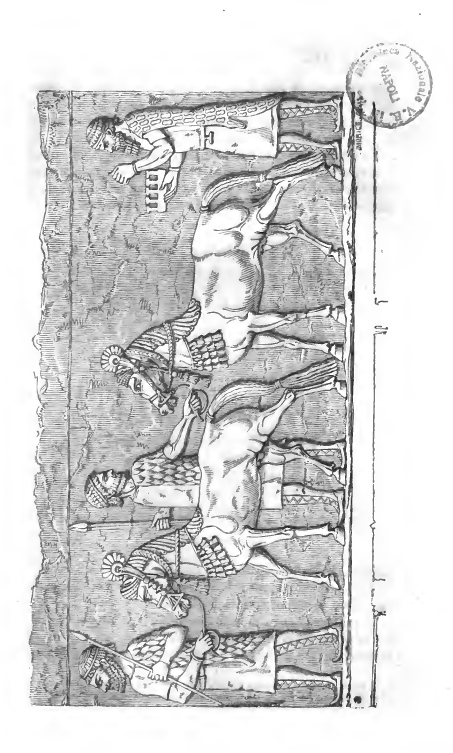


et exécutés avec une grande habileté. Ces tableaux représentent la vie sociale des Ninivites, sous ses formes les plus variées. Les cérémonies religieuses, les usages domestiques, les conquêtes des rois, l'humiliation, les supplices infligés aux vaincus, tout ce qui constituait enfin l'existence d'un grand peuple dans l'antiquité, vient se refléter sur ces murs dans des reliefs de la plus grande beauté. Ici, ce sont des divinités, des prêtres revêtus de l'emblème du dieu au culte duquel ils sont voués. Plus loin, c'est une procession composée d'une longue suite de personnages offrant au monarque des chars attelés de quatre chevaux, des tables magni-

fiques, des vases à tête de lion, de petites villes portées au bout des doigts comme emblèmes de celles qui sont soumises au grand empire assyrien. Ailleurs, ce sont des scènes de bataille présidées par le roi lui-même, et dans lesquelles figurent les types très-reconnaissables des nations vaincues par les Assyriens. Plus loin encore, ce sont des chasses où les différentes espèces de gibier sont représentées avec la plus scrupuleuse fidélité.

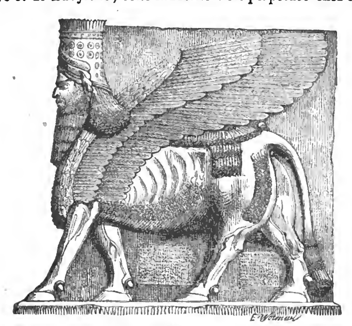
Ainsi se trouvent justifiés les récits de Diodore de Sicile parlant, d'après Ctésias, des grands travaux d'ornementation exécutés par Sémiramis à Babylone. « Sur les tours et les murailles, dit-il, on avait représenté toutes sortes d'animaux, parfaitement imités par les couleurs et les reliefs. On y voyait une chasse composée de différents animaux qui avaient plus de 4 coudées de haut. Dans cette chasse, Sémiramis était représentée à cheval, lançant un javelot sur une panthère ; auprès d'elle était Ninus, son époux, frappant un lion d'un coup de lance. » Telles sont précisément quelques-unes des représentations figurées sur les murs des salles du monument de Khorsabad. « Il règne dans tous ces travaux, dit un témoin oculaire, une grande simplicité de formes jointe à une ornementation aussi riche que minutieuse, de la naïveté souvent, toujours de la finesse, enfin dans les contours une excessive pureté, poussée quelquefois jusqu'à la sécheresse. L'art assyrien, ajoute ce témoin, est infiniment plus pur que l'art indien, souvent grotesque et monstrueux ; aussi fin, mais plus savant dans tous les détails anatomiques que l'art égyptien, il le surpasse beaucoup dans l'étude de la nature. Quelquefois même le ciseau du sculpteur ninivite n'est pas tellement inférieur à celui de Phidias, qu'on ne puisse risquer entre eux une comparaison. »

Si l'architecture et la sculpture étaient si perfectionnées, la peinture ne l'était guère moins. Un grand nombre de bas-reliefs, trouvés à Khorsabad, sont coloriés avec beaucoup d'art. Et ce ne sont pas seulement les armes des guerriers, les harnais des chevaux que l'artiste a peints des couleurs les plus vives ; les figures elles-mêmes présentent ce carac-



tère. On vient de voir dans Ctésias que cet usage de colorier les objets sculptés, existait à Babylone et nous savons, d'après le témoignage d'Hérodote, que les Assyriens avaient coutume de se teindre la barbe et les cheveux.

La fabrication des émaux paraît avoir été aussi un des éléments importants de l'art assyrien. Invention chaldéenne, l'émail se retrouve à chaque pas au milieu des ruines de Ninive et de Babylone; cette industrie s'est perpétuée chez les



Colosse de Khorsabad [1].

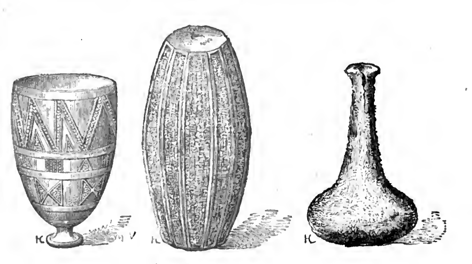
peuples qui ont remplacé les anciens Ninivites et les Babyloniens : l'émail est encore aujourd'hui le principal ornement des palais et des mosquées de l'Iran.

Cet art assyrien, qui avait produit des monuments si nombreux et des œuvres si remarquables, ne devait pas se renfermer dans les limites de l'empire ; propagé par la conquête

1. Cette gravure a été faite d'après l'un des deux colosses déposés au musée assyrien du Louvre. Ces deux colosses formaient l'entrée d'une des portes du palais ninivite récemment découvert à Khorsabad.

et par le commerce, il pénétra en Asie Mineure dans les îles de la Grèce, en Italie, et fournit aux artistes de ces contrées des modèles à imiter. « Lorsque les Grecs entrèrent en rapport avec les Assyriens, avec les Phéniciens leurs voisins, les Pélasges et les Hellènes, dit un savant antiquaire, avaient tout à apprendre en fait de beaux-arts, et il était naturel qu'ils se laissassent pénétrer par les principes de gens plus habiles et plus expérimentés[1]. » En effet, les artistes grecs commencèrent par imiter ceux de Ninive, et les plus anciens monuments de la Grèce ont conservé les traces de cette imitation. Les scènes représentées sur les frises, sur les bas-reliefs des temples, des palais, dans l'intérieur des vases peints, des coupes de métal, le choix des ornements, des types, des symboles, tout semble attester l'influence de l'Orient, et celle surtout de l'art assyrien.

Ce n'est pas seulement en Asie Mineure et en Grèce que le



commerce transportait des vases précieux, fabriqués en Assyrie. Les Phéniciens qui, au rapport de Strabon, von-

1. *Notice sur les monuments antiques du Louvre*, par M. Adrien de Longpérier.

daient de la poterie jusque dans les îles Sorlingues, avaient introduit des ouvrages d'art asiatique en Italie; les analogies frappantes qu'on a remarquées entre les vases trouvés à Agylla, et les coupes de bronze récemment découvertes sur les bords du Tigre attestent évidemment l'origine assyrienne des premiers, ou au moins l'influence de l'art ninivite.

Il n'y a rien dans ce que nous venons de dire de l'art ninivite qui ne puisse s'appliquer aux monuments de Babylone. Moins heureuse que sa rivale, la capitale des Chaldéo-Babyloniens est restée jusqu'à ce jour ensevelie sous ses ruines. Mais il n'en est pas moins certain qu'elle l'emportait sur la cité de Ninus par le nombre et la grandeur de ses monuments, de ses palais et de ses temples. Le genre de construction fut le même, ainsi que les matériaux employés, sur les bords de l'Euphrate et du Tigre; comme à Ninive, les artistes babyloniens couvraient leurs monuments d'inscriptions cunéiformes, de représentations guerrières ou symboliques, de descriptions de chasse et d'autres sujets. Malheureusement tous ces vestiges de la civilisation babylonienne ont disparu; et, suivant M. Fresnel, chargé, il y quelques années, par le gouvernement français, d'une mission scientifique dans ces contrées, telle est la profondeur des terres qui recouvrent le niveau primitif, qu'il ne faudrait pas creuser à moins de quatre-vingts pieds pour arriver au sol de la Babylone antique. Le plus important résultat qu'aient produit les fouilles exécutées jusqu'à ce jour, a été de déterminer avec plus ou moins de certitude l'emplacement des principaux monuments mentionnés par les historiens de l'antiquité. Ajoutons que ces monuments, qui faisaient l'orgueil de la cité de Nabuchodonosor, ne sont guère autre chose aujourd'hui que de véritables carrières de briques à l'usage des habitants du pays.



MER INTERIEURE
ÉGYPTE INFÉRIEURE
ÉGYPTE MOYENNE
ÉGYPTE SUPÉRIEURE
THÉBAÏDE
ARABIE PÉTRÉE
GOLFE ARABIQUE
ÉTHIOPIE
Memphis
Thèbes
Jérusalem
Sidon
Tyr
Petra
ÉGYPTE
ANCIENNE
Kilomètres
Dressé par A. Vuillemin
Librairie de L. Hachette et Cie
Gravé par E. George



CHAPITRE IV.

ÉGYPTE[1].

Le Nil. — Le haut empire jusqu'à l'invasion des Hycsos. — Domination des Hycsos. — Dodécarchie, rois saïtes. — L'Égypte sous les Perses (525-33). — Religion des Égyptiens. — Gouvernement et institutions politiques. — Lois et coutumes. — Littérature, arts et monuments de l'Égypte.

Le Nil.

Le Nil, c'est toute l'Égypte. Aussi le fleuve a-t-il donné au pays son nom primitif, Egyptos[2]. L'Égypte s'est appelée aussi la terre du fleuve *Potamia*[3]. Si le Nil était supprimé, rien ne viendrait rompre l'aride uniformité du désert; en détournant le cours supérieur du fleuve, on anéantirait l'Égypte. L'idée en est venue à un empereur d'Abyssinie, qui vivait au treizième siècle, et plus tard au Portugais Albuquerque. En effet, le Nil, dans toute la partie inférieure de son cours, offre cette particularité remarquable qu'il ne reçoit aucun affluent, et qu'à l'encontre de tous les fleuves, au

1. Principaux ouvrages à consulter : Hérodote et Diodore; parmi les nombreux ouvrages modernes, nous indiquerons seulement le grand ouvrage de la commission d'Égypte, d'où M. Lenormant a tiré son *Musée des antiquités égyptiennes;* Champollion-Figeac, *Égypte ancienne;* Letronne, *Mémoire sur la civilisation égyptienne de Psammetichus à Alexandre;* Bunsen, *Aegyptens stellung in der Welt-Geschichte.*

2. « L'Égypte, dit Hérodote, est un présent du Nil. » Liv. II, chap. x.

3. Ce n'était cependant pas le véritable nom de l'Égypte qui, suivant Plutarque, dont le témoignage est confirmé par les monuments, était désignée dans les temps les plus anciens sous le nom de *Kêm* ou *Kemi*, qui signifie *noir*. *Kemi* était la *Terre noire;* dénomination que suggéra naturellement l'aspect d'un sol formé par les alluvions du Nil, en opposition avec le sol ardent et sablonneux du désert qui borde les deux côtés de la vallée. Cette origine trouve son explication dans ce passage d'Hérodote : « L'Égypte, dit l'historien grec, ne ressemble ni à l'Arabie qui lui confine, ni à la Libye, ni même à la Syrie. C'est une terre noire et meuble formée par le limon du Nil, au lieu que le sol de la Libye est rouge et sablonneux, de même que celui de l'Arabie est plus argileux ou plus pierreux. » Liv. II, chap. xii.

lieu d'augmenter en avançant, il diminue, car il alimente les canaux de dérivation et rien ne lui rend ce qu'il perd ainsi.

Le Nil est sujet à des débordements périodiques. Cette merveille d'un fleuve sortant de son lit à époques fixes pour fertiliser la terre avait beaucoup frappé les anciens, qui ne savaient pas que toutes les rivières dont les sources ou le cours sont dans la zone torride, présentent un phénomène semblable. Ils avaient recours, pour s'en rendre compte, à mille suppositions bizarres, qu'on peut voir dans Hérodote et Diodore. La véritable cause de ces débordements, soupçonnée par quelques géographes de l'antiquité, comme Ératosthène et Agatharchide, est dans les pluies périodiques qui inondent la haute Abyssinie, d'où le Nil descend.

Le Nil, dit Hérodote, commence à la cataracte, partage l'Égypte en deux et se rend à la mer. Jusqu'à la ville de Cercasore, il n'a qu'un seul canal; mais au-dessous de ce point il se sépare en trois branches, qui prennent trois routes différentes; l'une s'appelle la bouche Pélusienne et va à l'est; l'autre la bouche Canopique et coule à l'ouest; la troisième va tout droit, jusqu'à la pointe du Delta, qu'elle partage par le milieu; ce canal se nomme Sébennytique.

Du canal Sébennytique partent deux autres canaux, qui vont pareillement se décharger dans la mer par deux différentes branches, la Saïtique, et la Mendésienne. La bouche Bolbitine et la bouche Bucolique, nommée aussi Phatnitique, ne sont pas l'ouvrage de la nature, mais des habitants qui les ont creusées.

Le haut empire jusqu'à l'invasion des Hycsos.

L'Égypte est la plus ancienne monarchie du monde. Au temps ou Hérodote visitait cette contrée, les Égyptiens se vantaient d'avoir précédé les autres peuples dans la civilisation. Cette prétention, qui pouvait paraître singulière aux Grecs, se trouve aujourd'hui justifiée par la lecture des inscriptions hiéroglyphiques et par l'étude des monuments. Il est bien

constaté que le royaume d'Égypte ne remonte pas à moins de 3500 à 4000 ans avant l'ère chrétienne. Les plus anciens monuments du pays, les grandes pyramides datent presque de cette époque.

On a cru longtemps que la civilisation égyptienne était originaire d'Éthiopie, et que de là elle s'était propagée peu à peu dans toute l'étendue de la vallée du Nil, en suivant le cours du fleuve. On admettait également que la Haute Égypte ou Thébaïde avait été le berceau de la nation et le plus ancien sanctuaire de la religion égyptienne. Cette opinion, que nous avions nous-même adoptée dans les premières éditions de ce livre, a du être abandonnée le jour où il a été démontré que les monuments de l'Égypte deviennent de plus en plus modernes à mesure qu'on remonte la vallée. Comme les pyramides de Memphis et les tombes qui les entourent sont l'œuvre des rois des cinq premières dynasties, il est clair que c'est l'Égypte Inférieure, et non la Haute Égypte, qui fut le siége primitif de la monarchie. Quant à Thèbes, si célèbre par le nombre et la grandeur de ses temples et de ses palais, elle n'apparaît que plus tard dans l'histoire, et c'est seulement après l'expulsion des Hycsos qu'elle devient définitivement la capitale de l'empire.

Les Égyptiens plaçaient à l'origine de leur histoire une période pendant laquelle ils avaient été gouvernés par les dieux. Ménès, disaient-ils, était le premier homme qui eût régné sur eux. Avec cet ancien roi, que quelques-uns ont cru être Misraïm lui-même, commence cette longue suite de dynasties mentionnées par l'historien Manéthon, et qui, depuis Ménès, fondateur de l'empire égyptien, jusqu'à Nectanebo le jeune, le dernier des Pharaons, embrassait une durée, selon les uns, de 3500, et, selon d'autres, de 5440 ans.

Parmi ces dynasties, qui sont au nombre de 30, quelques-unes semblent avoir été contemporaines et collatérales; les autres se sont succédé dans un ordre régulier. Jusqu'ici on n'a pu les recomposer entièrement, ni établir l'identité des noms portés sur les listes des auteurs avec ceux qui sont inscrits sur les monuments. De même, il n'a pas été possible

de donner à la chronologie égyptienne des bases certaines. Malgré les efforts aussi persévérants qu'ingénieux des égyptologues, malgré les lumières inattendues que de récentes découvertes, et, entre autres, celle du Sérapéum, ont jetées sur quelques parties de l'histoire d'Égypte, on n'est pas encore parvenu à asseoir solidement la succession des rois et la durée de leurs règnes. Ce n'est que dans les derniers temps de la monarchie, quand la Grèce entre en contact avec l'Égypte, que les événements peuvent être ramenés à des dates précises. De loin en loin, quelques synchronismes peuvent bien nous servir de points de repère et nous guider au milieu de cet inextricable labyrinthe des dynasties de Manéthon; mais ici encore les opinions diffèrent et les chiffres varient. Nous devons donc nous borner à embrasser les événements par groupes, à esquisser les faits généraux, à faire connaître les personnages les plus importants; quant à la chronologie, nous nous en tiendrons aux dates le plus récemment adoptées par les savants qui se sont particulièrement occupés de l'Égypte [1].

D'après cela, nous croyons voir se dessiner dans l'histoire de l'Égypte trois périodes marquées par des événements considérables et par de grandes révolutions. La première embrasse les temps les plus reculés, et comprend les douze premières dynasties. Des rois puissants régnèrent sur l'Égypte pendant cette période qui commence vers 3500 ans au moins avant Jésus-Christ; c'est celle du haut empire.

Mais au temps de la quatorzième ou quinzième dynastie, une invasion formidable éclate sur la vallée du Nil, et la civilisation égyptienne est menacée d'une destruction complète. C'est l'époque des rois pasteurs, dont la domination rappelle les plus effroyables désastres. C'est celle qu'on a désignée sous le nom de moyen empire.

Cependant la monarchie égyptienne sort de ses ruines, et se relève plus puissante que jamais sous les Pharaons de la

1. Nous suivons surtout l'intéressante notice des *Monuments égyptiens du Louvre*, publiée par M. de Rougé.

dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie. Le nouvel empire commence vers 1800 ans avant Jésus-Christ, et l'Égypte atteint le plus haut degré de puissance et de prospérité; mais cette brillante époque est bientôt suivie d'une longue décadence ; et la nation égyptienne s'achemine, à travers des alternatives de gloire et d'abaissement, vers la servitude que lui apportent les Perses au sixième siècle.

On trouve très-peu de textes relatifs aux dynasties du haut empire. C'est à quelques cartouches épars sur les monuments que se réduit ce qu'on sait des premiers règnes. Aussi passerons-nous vite sur cette première période, qui s'ouvre par le règne de Ménès.

« Ménès, le premier roi d'Égypte, dit Hérodote, fit bâtir, au rapport des prêtres, la ville de Memphis. Le Nil, jusqu'au règne de ce prince, coulait le long de la montagne sablonneuse qui est du côté de la Libye, mais ayant comblé le coude que forme le fleuve du côté du midi, et construit une digue environ à cent stades au-dessus de Memphis, il mit à sec son ancien lit, et lui fit prendre son cours par un nouveau canal, afin qu'il coulât à égale distance des montagnes. Il fit ensuite construire la ville dans l'endroit même d'où il avait détourné ce fleuve et qu'il avait converti en terre ferme. Il éleva aussi dans la même ville un grand et magnifique temple en l'honneur de Vulcain[1]. »

« Nous ne voyons pas de raisons sérieuses pour douter de la réalité de ces faits, dit M. de Rougé, quoique nous ne connaissions aucun monument contemporain de Ménès. »

« Nous ne savons rien de précis, ajoute ce savant, sur les deux premières dynasties : le premier monument auquel on puisse assigner un rang certain se place vers la fin de la troisième dynastie. C'est un bas-relief sculpté à Ouadi Magara; il représente le roi Snéwrou faisant la conquête de la presqu'île de Sinaï, et fondant le premier un établissement égyptien pour exploiter les mines de cuivre de cette localité[2]. »

1. Voy. *Notice sommaire sur les monuments égyptiens du Louvre*, pages 11 et 12.
2. Hérod., liv. II, chap. xcix.

Dès cette époque, l'Égypte présente le spectacle d'une nation qui semble parvenue à son complet développement. L'état barbare par lequel ont passé la plupart des peuples anciens et modernes, semble n'avoir laissé aucune trace dans son histoire. Dès les premiers siècles de son existence, et sous ses premières dynasties, la société égyptienne est en possession de tous les éléments essentiels de la civilisation. L'art a trouvé sa forme essentielle, et la religion ses principaux dogmes[1]. Les rois, investis d'un pouvoir presque absolu, peuvent disposer des ressources que leur offrent une contrée déjà riche et une nombreuse population. C'est ainsi qu'ils peuvent élever des monuments de toute sorte, et entreprendre ces expéditions lointaines auxquelles l'Égypte sera redevable de cette prépondérance qu'elle va bientôt exercer. Habitués à ne pas séparer du culte des dieux l'idée de la majesté royale, ils construisent des palais gigantesques; ils couvrent les bords du Nil de temples magnifiques; ils impriment à toutes leurs œuvres ce caractère de grandeur auquel on ne trouve rien de comparable dans l'antiquité ni dans les temps modernes.

La quatrième dynastie fut remarquable par le nombre de ses princes et la longue durée de leur règne. Quelques-uns d'entre eux se rendirent célèbres par leurs travaux. Ce sont les auteurs des pyramides de Gizeh, sur lesquels Hérodote nous a laissé d'intéressants détails, tout en se méprenant sur la place qu'ils occupent dans la chronologie égyptienne. « L'un deux, Chéops, dit l'historien d'Halicarnasse, ferma d'abord tous les temples et interdit les sacrifices aux Égyptiens; il les fit, après cela, tous travailler pour lui : les uns furent occupés à fouiller les carrières de la montagne d'Arabie, à traîner de là jusqu'au Nil les pierres qu'on en tirait, et à passer ces pierres sur des bateaux de l'autre côté du fleuve; d'autres les recevaient et les traînaient jusqu'à la montagne de Libye. On employait tous les trois mois cent mille

1. M. Mariette a trouvé sur les monuments de Sakkarah des légendes religieuses contemporaines de Chéops, où on voit déjà figurer les noms d'Osiris, d'Isis, de Nephthys, c'est-à-dire les noms des principales divinités du Panthéon égyptien.

hommes à ce travail. Quant au temps pendant lequel le peuple fut ainsi tourmenté, on passa dix années à construire la chaussée par où on devait traîner les pierres. Cette chaussée est un ouvrage qui n'est guère moins considérable, à mon avis, que la pyramide même. Je ne compte pas le temps qu'on employa aux ouvrages de la colline sur laquelle sont élevées les pyramides, et aux constructions souterraines que fit faire ce roi pour lui servir de sépulture. La pyramide même coûta vingt années de travail.

« Chéops, suivant le récit des Égyptiens, étant mort, son frère Chéphrem lui succéda et se conduisit comme son prédécesseur; il fit aussi bâtir une pyramide, mais elle n'approche pas de la grandeur de celle de Chéops (je les ai mesurées toutes deux) : elle a en hauteur quarante pieds de moins que la grande pyramide à laquelle elle est contiguë.

« Les mêmes prêtres m'apprirent que Chéphrem régna cinquante-six ans : ainsi les Égyptiens furent accablés cent six ans de toute sorte de maux, et pendant ce temps les temples restèrent fermés.

« Après Chéphrem, Mycérinus monte sur le trône ; mais comme il désapprouvait la conduite de son prédécesseur, il fit rouvrir les temples et rendit au peuple, réduit aux dernières extrémités, la liberté d'offrir des sacrifices. Il laissa aussi une pyramide, mais plus petite que celle de son père. »

La lecture des inscriptions a confirmé, en grande partie le témoignage d'Hérodote. On a retrouvé dans l'intérieur de la grande pyramide le nom de *Choufou*, qui est évidemment le Chéops de l'historien grec. On a lu également le nom de *Schaphra* sur un tombeau placé dans le voisinage de la pyramide de Chéphrem. Quant à celui de Mycérinus, il se lit *Menkéra* sur le couvercle de son cercueil qui a été retrouvé dans la troisième pyramide[1]. Ainsi Mycérinus serait le seul de ces rois qui, suivant l'expression de Bossuet, « aurait joui de son tombeau. » Sur ce point encore, les découvertes modernes donnent raison à Hérodote et à Diodore qui rappor-

1. On a cependant quelques doutes sur la date de ce cercueil, dont l'inscription semble appartenir à une époque postérieure.

tent que Chéops et Chéphrem s'étaient rendus si odieux pendant leur vie, que, pour échapper après leur mort aux outrages d'un peuple irrité, ils ordonnèrent à leurs parents de les enterrer secrètement dans un lieu inconnu[1].

Nous ne connaissons guère que les noms des rois de la cinquième dynastie; mais parmi ceux de la sixième figure un prince célèbre, lui aussi, par ses travaux. Il s'agit ici de ce prince Papi-Mairi, qu'on croit être le Mœris des Grecs, celui qui creusa le lac fameux auquel il donna son nom.

Le lac Mœris n'était pas seulement comme les pyramides un prodigieux effort de la puissance humaine; l'immensité du travail et l'énormité de la dépense y étaient justifiées par une utilité incontestable. Ce lac artificiel formé par la main de l'homme, à l'aide d'une digue immense, était situé sur le plateau supérieur de l'Heptanomide, le Fayoum moderne; il était destiné à recevoir l'excédant des eaux du Nil dans les temps de grande inondation, et à les rendre à l'Égypte Inférieure dans les temps de sécheresse. Les restes considérables de cette immense levée ont été retrouvés dans ces derniers temps, ainsi que les ruines de deux grands massifs pyramidaux qui ne peuvent être que les deux pyramides dont parle Hérodote, et qui s'élevaient du sein du lac surmontées de statues colossales[2].

Cette dynastie se termine par la reine Nitocris, surnommée par les Égyptiens la belle aux *joues roses*. D'après Manéthon, c'est elle qui acheva la pyramide de Mycérinus, dont elle voulait faire son tombeau.

La période qui s'étend entre la fin de la sixième dynastie et le commencement de la douzième est peut-être, de toutes les époques de l'histoire d'Égypte, celle qui offre le plus de

1. On a retrouvé dans le voisinage des pyramides au fond d'un puits plusieurs statues brisées, toutes semblables entre elles et portant le cartouche de Chéphrem. « Nul doute, dit M. Renan, que ce ne soient-là les statues du fondateur. Quelques-unes dans un moment de révolution, auront été renversées et précipitées dans ce puits. »

2. Un habile ingénieur, M. Linant, a retrouvé sur une étendue de plusieurs milles, entre le Birkel-el-Keroûn et la vallée du Nil, les restes d'une large digue d'une construction très-ancienne. C'est cet emplacement que M. Linant regarde comme ayant dû être occupé par le lac Mœris.

difficultés. Les lacunes que présentent les listes de Manéthon, l'absence de monuments contemporains, ne permettent guère à l'historien de s'orienter dans ce désert où se trouvent renfermées les septième, huitième, neuvième et dixième dynasties. Les deux premières ont été de courte durée; quant à la neuvième et à la dixième, on sait qu'elles ont régné à Héracléopolis. La onzième est un peu mieux connue, et les rois de cette dynastie, qui sur les monuments portent le nom de Nantew ou Antew, paraissent avoir joué un rôle glorieux. On a trouvé à Thèbes les tombeaux de ces princes, et le musée du Louvre possède deux de leurs cercueils.

Avec la douzième dynastie commence pour l'Égypte une nouvelle période de grandeur. Le pays, partagé sous les dynasties précédentes entre plusieurs États, est replacé sous la main d'un seul prince; et Thèbes, où un roi de la onzième dynastie établit le siége de son gouvernement, devient la capitale de l'empire.

Plusieurs princes ont illustré la douzième dynastie par leurs conquêtes au dehors, et par les monuments dont l'Égypte s'embellit sous leur règne. Les plus célèbres d'entre eux sont Amenemhé Ier et Sesourtasen Ier, qui semblent avoir régné simultanément, puis Amenemhé III et Sesourtasen III. Tandis que, sur la colonne d'Héliopolis dont il est l'auteur, Sesourtasen Ier prend le titre de souverain de la Haute et de la Basse Égypte, il est désigné sur un autre monument, placé près de la deuxième cataracte, comme vainqueur des *peuples armés de l'arc*. Ailleurs, des captifs asiatiques attestent les victoires de ce pharaon dans l'Asie occidentale. Ce prince passe aussi pour le premier fondateur du palais de Karnak, continué depuis, et agrandi par tant de princes.

Le règne de Sesourtasen III fut encore plus glorieux. Ce prince recula les frontières de ses États jusqu'à Semneh au sud de la seconde cataracte, et il acheva la conquête de la Nubie. C'est ce conquérant que Manéthon nomme Sésostris, et qui, dans les siècles postérieurs, fut confondu avec le grand Pharaon de la dix-neuvième dynastie, Ramsès. Les Grecs, à leur tour, réunirent sur la tête d'un seul et même

personnage les conquêtes de ces anciens rois; et c'est ainsi que se forma le Sésostris de la tradition classique.

Amenemhé III, son successeur, fut le fondateur de ce fameux labyrinthe, le plus grand de tous les monuments de l'antiquité. On en voit encore aujourd'hui les restes dans le Fayoum, où M. Lepsius a retrouvé le nom et le tombeau de ce prince sous lequel la domination égyptienne s'étendait sur la Lybie, la presqu'île du Sinaï et la Nubie entière.

Cette prospérité se maintint longtemps encore sous la treizième dynastie. La présence dans la Basse Égypte d'un certain nombre de monuments des rois de cette dynastie, nommés Sébekhotep, nous prouve que l'Égypte, sous leur règne, était encore florissante et libre. On a trouvé également dans l'île d'Argo, au fond de l'Éthiopie, d'immenses colosses qui n'ont pu être élevés que dans un temps de souveraineté glorieuse et paisible[1]. Mais au milieu des divisions qui éclatèrent vers la fin de cette dynastie, l'Égypte s'affaiblit et devint la proie des étrangers. C'est alors qu'eut lieu l'invasion des peuples pasteurs.

Domination des Hycsos.

La période qui suit est celle qu'on désigne ordinairement sous le nom de moyen empire ou empire intermédiaire; elle renferme l'occupation de la vallée inférieure du Nil par les pasteurs, et la lutte entreprise par les Égyptiens pour les expulser. Elle serait, par conséquent, du plus haut intérêt, si l'insuffisance des notions historiques et l'absence de monuments ne nous condamnaient à une ignorance presque complète sur la plus grande partie de cette période.

Ce fut au temps d'un roi appelé Amon-Timaos qu'éclata cette formidable invasion, qui arrêta le développement de la civilisation égyptienne et faillit la détruire.

« En ce même temps, dit Manéthon, Dieu étant irrité contre nous, il vint du côté de l'Orient une race d'hommes

1. Quelques-uns de ces monuments sont au Louvre, entre autres la figure en granite rose haute de trois mètres, la figure de Sébekhotep III.

ignobles, mais remplis d'audace, laquelle fit une irruption soudaine dans ce pays, qu'elle soumit sans combat et avec la plus grande facilité. D'abord ces étrangers, ayant saisi les chefs, traitèrent de la manière la plus cruelle les villes et les habitants, et renversèrent les temples des dieux. Leur conduite envers les Égyptiens fut la plus barbare, tuant les uns et réduisant à une dure servitude les enfants et les femmes des autres. Ils se donnèrent ensuite un roi nouveau, qui s'établit dans Memphis. Celui-ci plaça des garnisons dans les lieux les plus convenables, et soumit au tribut la province supérieure et la province inférieure. Il fortifia surtout la frontière orientale, se défiant de quelque invasion. Ayant remarqué de ce côté une ville avantageusement située, qui s'appelait Avaris, il la fortifia et y plaça une garnison de deux cent quarante mille hommes armés; chaque été il y venait pour payer la solde et pour exercer cette multitude, afin d'inspirer de l'effroi aux étrangers. Salatis et ses successeurs firent aux Égyptiens une guerre d'extermination. Toute cette race portait le nom d'Hycsos, c'est-à-dire rois pasteurs, car dans la langue sacrée *ik* signifie roi, et dans le dialecte commun *sos* signifie pasteurs. »

L'origine de ces pasteurs a été pour les savants un sujet de discussion. L'historien Josèphe, pour exalter l'antiquité de sa nation, les considère comme Juifs, et il en conclut que les ancêtres de sa race ont régné longtemps sur l'Égypte. Champollion pensait que les pasteurs représentés sur les monuments égyptiens comme une race d'hommes à peau blanche, à cheveux blonds ou roux et à yeux bleus, étaient un peuple du nord de l'Asie appartenant à la race scythique. Ces deux opinions ont dû être depuis abandonnées, et on est revenu à celle de Manéthon, qui ne voit dans ces pasteurs qu'une horde de peuples sémitiques, Phéniciens et Arabes. Selon toute vraisemblance, ces pasteurs sont ceux que les inscriptions mentionnent sous le nom de Chétas, et dont le nom reparaît souvent dans l'histoire des rois de la dix-neuvième dynastie.

L'invasion des peuples pasteurs amena une interruption violente dans la série des monuments égyptiens, et les docu-

ments nous manquent pour déterminer l'époque où elle eut lieu et pour en calculer la durée. Ce qui paraît probable, c'est que les pasteurs régnèrent sur l'Égypte pendant quatre à cinq siècles, et que cette époque de dure servitude correspond aux quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième dynasties (de 2200 à 1800 ans av. J. C.).

La domination des rois pasteurs ne se fit sentir à l'Égypte que par les maux de toute sorte qu'elle entraîna à sa suite. C'est à peine si dans le pays qu'ils occupèrent, on a pu retrouver un seul monument antérieur à leur arrivée [1].

Heureusement leur fureur se renferma dans la Moyenne et dans la Basse Égypte. La Thébaïde fut préservée; et c'est là que les princes indigènes conservèrent le précieux dépôt des traditions et de la civilisation nationales; là se réfugièrent les ennemis de la domination étrangère, là enfin s'organisa la résistance.

Après des siècles de souffrance, les rois de Thèbes, dont les noms commencent à reparaître dès la dix-septième dynastie, donnèrent le signal de la lutte et, avec le secours des autres princes demeurés indépendants, commencèrent contre les envahisseurs une guerre à mort qui se termina par l'expulsion de ces derniers. Amosis, le chef de la dix-huitième dynastie, leur enleva la plus grande partie de l'Égypte, les renferma dans Avaris, où ils avaient entassé leurs richesses, s'en empara et délivra définitivement le pays. Après avoir exterminé les pasteurs, disent les monuments, ce roi par-

1. Il paraît cependant, d'après de récentes découvertes de M. Mariette, que la domination des peuples pasteurs fut moins désastreuse que ne le prétend Manéthon, et qu'ils finirent par subir eux-mêmes l'influence de cette civilisation qu'ils avaient vaincue. Les monuments retrouvés dans les ruines d'Avaris et qui nous représentent quelques-uns des rois hycsos, semblent prouver que, sous leur règne, l'art égyptien ne s'était pas sensiblement affaibli. L'un d'eux, Apophis, dit le savant égyptologue, énonce par son seul titre de *soleil*, *fils du soleil*, sa croyance au dogme tout égyptien du dieu qui s'engendre lui-même. Sous son règne, l'écriture hiéroglyphique est officiellement adoptée, et avec elle tous les symboles de la mythologie égyptienne; seulement, on associa au culte des dieux du pays celui de Sutekh, le dieu national des pasteurs, et encore les pasteurs y mirent-ils tant de précaution que, en présentant le nouveau venu aux Égyptiens, ils lui donnèrent, non pas ses traits originaux, mais ceux d'une divinité égyptienne, etc., etc. (*Lettre de M. Mariette à M. de Rougé sur les fouilles de Tanis.*)



Peuples ennemis des Égyptiens.

courut en vainqueur, du nord au midi, la vallée du Nil. Alors commença la troisième période de l'empire égyptien, celle du nouvel empire, qui s'étend de la dix-huitième dynastie à la trentième et dernière.

Cette période de l'histoire égyptienne, qui est la plus féconde en événements, est aussi la plus riche en documents de toute sorte. Elle s'ouvre vers 1800 avant notre ère par deux grandes dynasties, la dix-huitième et la dix-neuvième, qui donnèrent à l'Égypte ses plus glorieux monarques et à l'art égyptien ses plus beaux monuments.

Au vainqueur des peuples pasteurs, à Amosis succéda Aménophis Ier, qui acheva la délivrance de l'Égypte et rétablit au nord et au sud la domination égyptienne ébranlée, sinon détruite par l'invasion. En poursuivant les peuples pasteurs, les Pharaons avaient pénétré jusqu'aux frontières de la Mésopotamie; là ils trouvèrent des États riches et puissants dont la conquête tenta leur ambition. Les souverains de la dix-huitième dynastie tournèrent contre ces contrées l'esprit belliqueux que la guerre de l'indépendance avait développé au sein de la nation. Sous Thoutmosis Ier, Thoutmosis II, et Thoutmosis III, les armées égyptiennes se répandirent en Asie, et après une brillante victoire remportée par ce dernier près de Mageddo, les rois des Rotennous [1], ceux de Sennaar et de Ninive, furent rendus tributaires. A l'extrémité méridionale de l'empire, les Éthiopiens furent également soumis. Ces brillantes victoires furent retracées en style officiel sur les murs du palais de Karnak, où cent quinze prisonniers asiatiques et cent quinze prisonniers africains, avec leurs noms écrits dans deux cent quatre-vingts cartouches, représentent autant de tribus ou de régions asiatiques et africaines soumises par Thoutmosis. C'est aussi l'époque où l'art égyptien atteint sa perfection, où s'achèvent par les soins d'Aménophis Ier, de Thoutmosis Ier et de leurs successeurs, ces palais de Karnak, de Medin-et-Abou et ces édifices fameux qui excitent encore aujourd'hui l'enthousiasme

1. Ces peuples, dont il est souvent fait mention sur les monuments, habitaient les parties élevées de la Syrie et de la Palestine.

des voyageurs. De toutes parts les temples renversés par les pasteurs se relèvent, les villes se rebâtissent et l'Égypte forte et unie est plus glorieuse et plus puissante que jamais.

Cette prospérité se maintint sous Aménophis II, sous Thoutmosis II jusqu'au règne d'Aménophis III, qui fut aussi un prince guerrier; c'est celui que les Grecs ont désigné sous le nom de Memnon, et dont le colosse brisé résonnait dans la plaine de Thèbes, au lever du soleil.

La succession directe de la famille royale fut interrompue vers la fin de la dix-huitième dynastie. Les monuments font connaître plusieurs rois de cette période, qui, plus tard, ne furent pas compris dans les listes. Parmi ces rois, considérés comme illégitimes, il faut citer, en particulier, un usurpateur qui se fit appeler Aménophis IV, qui, durant un règne de douze années, entreprit de changer les institutions civiles et religieuses du pays. Il se construisit une nouvelle capitale, établit de nouveaux usages, et ne visa à rien moins qu'à abolir le système religieux des Égyptiens, pour y substituer le culte du soleil. Aussi la mémoire de ce prince fut-elle maudite, et, après sa mort, son nom fut effacé de la liste des souverains nationaux.

A la faveur des troubles de l'Égypte, l'Asie avait secoué le joug, et la domination égyptienne s'était affaiblie au dehors; mais avec la dix-neuvième dynastie montèrent sur le trône deux grands hommes, qui restaurèrent le pouvoir et étendirent les conquêtes de l'Égypte plus loin que leurs prédécesseurs.

Rhamsès I[er], qui peut être considéré comme le chef de la dix-neuvième dynastie, a laissé peu de traces dans l'histoire; mais son fils, Séti I[er] ou Séthos, surnommé Méri-en-Phtah (chéri de Phtah), fut un des plus fameux conquérants de l'ancienne Égypte. Il renouvela les exploits des Thoutmosis contre les Arabes du désert, les Syriens, les Assyriens, et soumit les Éthiopiens qui s'étaient révoltés. C'est ce prince dont les exploits sont sculptés dans la grande salle hypostyle de Karnak, où ils forment, comme l'a dit M. Ampère, une séthéide sculptée et vivante.

Les listes des peuples soumis par Séthos représentent une

étendue de pays au moins égale aux plus brillantes conquêtes de Thoutmosis. Non-seulement les Khétas, mais la Mésopotamie, le Sennaar, les Rotennous y figurent. En Afrique, les Nubiens, les Lybiens sont également inscrits parmi les tributaires.

Mais Séthos fut encore surpassé par son fils, Rhamsès II Meiamoun, dont les exploits se confondirent avec ceux de son père. La gloire de ce prince fut si grande, qu'elle absorba celle de tous les anciens rois, et que son nom est devenu le plus puissant symbole de la grandeur égyptienne. C'est lui que les Grecs désignèrent sous le nom de Sésostris; c'est ce même monarque dont les prêtres égyptiens, au temps de Tacite, montraient avec orgueil les conquêtes partout gravées sur les murs de Thèbes. La poésie s'était emparée de ses exploits, et les avait retracés en style pompeux sur les murailles du temple de Karnak. Quelques fragments de cette grandiose épopée sont parvenus jusqu'à nous.

Quelque exagération qu'on suppose dans l'histoire officielle de ce prince, Rhamsès II paraît avoir été réellement un grand homme de guerre; pendant un règne de soixante-huit ans, il promena en Europe et en Asie ses armes victorieuses, couvrit l'Égypte de ses monuments, perfectionna l'administration, ajouta enfin à ses succès militaires toutes les grandeurs de la paix.

Suivant Diodore de Sicile, Rhamsès-Sésostris avait été merveilleusement préparé par son éducation au rôle de conquérant. Dès son enfance, son père avait réuni autour de lui les enfants nés le même jour, et lui avait fait faire, ainsi qu'à ses jeunes compagnons, l'apprentissage de la guerre par de rudes exercices, par de longues courses, par des luttes continuelles contre les animaux du désert et contre ses sauvages habitants. Après la mort de son père, Sésostris aspira à d'autres exploits et rêva d'autres conquêtes. L'Éthiopie fut la première contrée qu'il soumit. Il lui imposa un tribut en or, en ébène et en dents d'éléphant. Ensuite il équipa sur le golfe Arabique une flotte de quatre cents vaisseaux longs, les premiers de ce genre que l'Égypte eût vus. Tandis que cette flotte subjuguait les rivages de la mer Erythrée, Sésos-



Statue de Ramsès Méiamoun.

tris, à la tête de son armée de terre, envahissait l'Asie. Les peuples de cette contrée s'étaient révoltés, et avaient formé contre l'Égypte une vaste confédération dont le chef était le prince de Chétas. C'est ainsi que sont désignés sur les monuments les peuples de l'Asie occidentale, Phéniciens, Cananéens, Arabes, etc. Rhamsès faillit périr dans cette guerre lointaine. Entouré de deux mille cinq cents chars et séparé de son armée, il se vit surpris par les Chétas, dont ses espions lui avaient mal indiqué la position. Sorti victorieux d'un pareil péril, il força, par plusieurs défaites successives, les chefs des Chétas à lui demander la paix. Le traité qui intervint fut gravé sur une muraille de Thèbes, qui nous en a conservé des fragments importants.

Suivant Hérodote, qui n'est ici que l'écho des récits exagérés des prêtres égyptiens, d'autres expéditions portèrent au loin le nom du conquérant. L'historien grec rapporte qu'il s'avança jusqu'au delà du Gange; que, remontant ensuite vers le nord, il soumit les tribus scythiques jusqu'au Tanaïs, établit dans l'isthme qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne une colonie qui fonda l'État de Colchos, passa en Asie Mineure, où il laissa de ses victoires des monuments qu'on voyait encore au temps d'Hérodote, et pénétra jusqu'en Thrace, où la disette, la rigueur du climat, la difficulté des lieux mirent un terme à ses triomphes. Au bout de neuf ans, Sésostris revint dans ses États, traînant à sa suite une foule de captifs, chargé d'immenses dépouilles et couvert de gloire.

Son retour dans la vallée du Nil fut signalé par une nouvelle série d'importants travaux. D'une part, il s'efforça d'améliorer, par de bonnes institutions, la condition du peuple égyptien; de l'autre, il voulut immortaliser ses exploits et sa reconnaissance envers les dieux par de superbes monuments.

De nouveaux temples furent élevés et enrichis de dons magnifiques; celui de Phtah, à Memphis, fut orné de deux colosses monolithes de trente coudées de haut, qui le représentaient lui-même avec sa royale épouse. Il régularisa ensuite et perfectionna l'administration du pays; il divisa le

territoire en trente-six districts appelés nomes; à chacun desquels il préposa un monarque, chargé du recouvrement des impôts et des autres services. Il fit exécuter, depuis Memphis jusqu'à la mer, de nouveaux canaux qui répandirent dans tout le pays la fécondité, qui facilitèrent les communications intérieures et servirent en même temps à le défendre contre les irruptions du dehors. Un autre moyen non moins puissant contre les incursions toujours renaissantes des nomades de l'Arabie, fut une muraille qu'il bâtit depuis Péluse jusqu'à Héliopolis sur un espace de 120 kilomètres. On dit même qu'il eut l'idée d'ouvrir un canal de communication de la mer Rouge à la Méditerranée par le Nil, entreprise souvent commencée et qui ne fut menée à fin qu'au temps des Ptolémées.

Sésostris employa à toutes ces grandes constructions les nombreux captifs qu'il avait ramenés dans ses États. On conjecture avec quelque raison que les Juifs, établis en Égypte depuis Abraham, supportèrent leur part de ces rudes travaux. L'Écriture sainte rapporte, en effet, qu'au temps de Moïse il y avait un roi qui força les Israélites à bâtir la ville de Rhamsès, dans la Basse Égypte. La Bible ajoute qu'après un long règne ce roi mourut. Ces circonstances semblent s'appliquer tout naturellement à Rhamsès, qui régna soixante-huit ans, et qui fit construire dans la Basse Égypte une ville à laquelle il donna son nom.

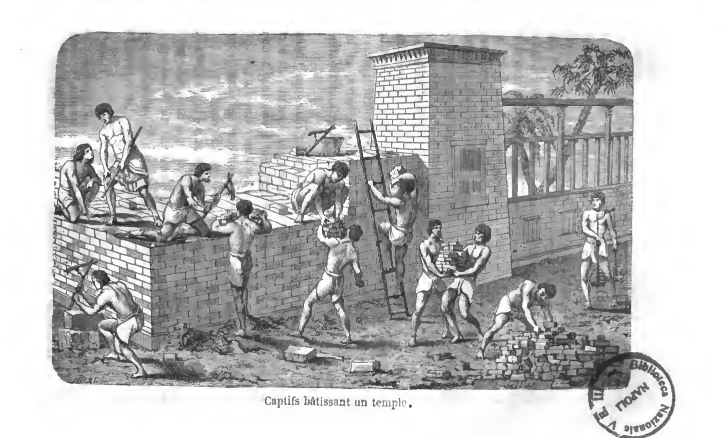
Les Égyptiens attribuaient à Sésostris, outre une foule d'établissements, le partage de la population en castes, la distribution des terres les plus fertiles entre les guerriers, ce qui devait assurer leur existence et leur permettre de se livrer exclusivement à la profession des armes; la création d'une espèce de cadastre et l'arpentage annuel des terres, afin de régler l'impôt d'une manière équitable. Mais toutes ces institutions étaient évidemment antérieures à Sésostris, et il est probable que, dans son administration politique et civile, comme dans sa vie militaire, il aura surpassé et fait oublier ses prédécesseurs. Sésostris, en effet, fut considéré par les Égyptiens comme un nouvel Osiris, comme le héros national par excellence. Des monuments nombreux attestent

encore aujourd'hui sa gloire réelle et justifient l'enthousiasme dont il fut l'objet. Cette gloire et cet enthousiasme ne firent que s'accroître avec les siècles; et lorsque, mille ou neuf cents ans après sa mort, Darius, devenu maître de l'Égypte, voulut que sa propre statue fût placée devant celle de Sésostris, à Memphis, le grand prêtre de Phtha s'y opposa, en disant que les actions du roi de Perse n'avaient pas encore égalé celles du monarque égyptien. Darius, ajoute-t-on, pardonna cette généreuse résistance inspirée par le sentiment de la grandeur nationale.

Il règne une assez grande obscurité sur la période qui s'étend depuis le règne de Ménéphtah Ier, fils de Rhamsès II, jusqu'à l'avénement de la vingtième dynastie. On y trouve la trace de révolutions qui doivent être liées avec la seconde invasion des pasteurs, et peut-être avec la crise qui amena la sortie des Hébreux. Il y eut, dit M. de Rougé, des divisions dans la famille du grand Rhamsès; deux souverains dont on retrouve la mémoire rapportée sur les monuments de Thèbes, Ménephtah II et Amen Mésés enlevèrent le trône à l'héritier légitime, Séti II, fils de Ménéphtah Ier. A ces luttes intestines, si favorables aux incursions étrangères, vint se joindre une nouvelle guerre des peuples pasteurs, qui renouvela pour l'Égypte les maux de la première invasion. C'est du moins ce qui résulte d'un passage de Manéthon, que nous a transmis Josèphe, et qui nous offre une curieuse version égyptienne de la sortie d'Égypte ; en voici le résumé.

Il restait de l'ancienne invasion des pasteurs un certain nombre de tribus qui s'étaient cantonnées dans la Basse Égypte, et qui, sous le nom d'Impurs, étaient en hostilité permanente avec les populations égyptiennes. Aménophis, voulant en délivrer ses États, les relégua dans les carrières, à l'orient du Nil. Avaris, l'ancienne forteresse des rois pasteurs, leur fut assignée pour principale retraite ; là ils se constituèrent en corps de nation, sous le commandement d'un prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiph, qui leur

1. V. sur ce point la *Notice sur les monuments égyptiens du Louvre*, par M. de Rougé, p. 17, 18.



Captifs bâtissant un temple.

donna des lois entièrement opposées à celles des Égyptiens. Puis, ayant relevé les fortifications d'Avaris, ils portèrent la guerre dans l'Égypte, qui fut envahie par une armée de 200 000 hommes. Aménophis, se rappelant une ancienne tradition qui annonçait que l'Égypte tomberait pour treize ans au pouvoir des Impurs, fut frappé d'épouvante. Il emporta avec lui les images des dieux, et s'enfuit dans l'Éthiopie avec son armée et une multitude d'Égyptiens. Pendant les treize années que dura cette retraite, ces Impurs firent essuyer à l'Égypte la plus effroyable tyrannie; non-seulement ils brûlèrent les villes et les bourgs, pillèrent et saccagèrent les temples; mais ils firent cuire les animaux sacrés, obligeant leurs prêtres et leurs prophètes à les immoler eux-mêmes, et chassant ces prêtres après les avoir dépouillés. On dit que cet Osarsiph, qui bouleversa ainsi les coutumes de l'Égypte, changea son nom en celui de Moïse. Manéthon ajoute que le roi Aménophis et son fils Séthi revinrent d'Éthiopie, combattirent les Impurs et les pasteurs, en tuèrent beaucoup et poursuivirent le reste jusqu'aux frontières de Syrie.

Cet Aménophis n'est autre probablement que Ménéphtah Ier, dont nous avons parlé plus haut. Quant à la sortie des Juifs, que les Égyptiens confondirent à dessein sans doute avec l'expulsion des pasteurs, elle dut être naturellement présentée par leurs annalistes sous les couleurs les plus propres dissimuler le grand désastre de la mer Rouge[1].

A Séthi II, le vainqueur des Impurs, succéda Ramsès III, qui fut aussi un grand conquérant, et qui inaugura par de brillants exploits l'avénement de la vingtième dynastie. « Il faudrait, dit M. de Rougé, un volume entier pour entreprendre l'appréciation de ce grand règne. » Qu'il nous suf-

1. On a remarqué depuis longtemps, dit M. Rougé, que la portion du récit de Manéthon par Josèphe, et concernant une dernière invasion des pasteurs, récit que les Égyptiens appliquaient à la sortie des Hébreux paraissait convenir à merveille au temps de Ménéphtah Ier et de Séthi II. On y voit, en effet, un Aménophis (Ménéphta Ier) et son fils Séthos obligé de fuir dans son enfance au fond de l'Éthiopie, d'où il revint plus tard en vainqueur expulser ses ennemis.

fise de dire ici que les envahisseurs furent définitivement vaincus, que les résistances intérieures qui avaient survécu aux troubles de l'époque furent comprimées, et que les victoires remportées par ce prince sur terre et sur mer relevèrent l'ascendant des rois d'Égypte en Éthiopie, en Libye et en Asie[1]. Le palais de Médin-et-Abou, commencé par les Thoutmosis, agrandi par Ramsès III, témoigne de la splendeur de l'art égyptien sous son règne (vers 1300 ans av. l'ère chrétienne).

Plusieurs des fils de Rhamsès III occupèrent le trône après lui, et portèrent vaillamment l'héritage de gloire que leur avait légué leur père. Sous leurs règnes, qui remplissent la XX[e] dynastie, l'Égypte maintint sa suprématie sur les rives de l'Euphrate, et une inscription nous montre les Rotennous et les Aamous[2] prosternés devant Ramsès IV et lui offrant le tribut. Le règne de Ramsès V ne fut pas non plus sans gloire, et une stèle gravée à Silsilis s'exprime ainsi sur son compte. « Le Nil, sous son règne, a multiplié ses dons; il a rempli les temples des dieux des travaux de son nom. . . . Il a satisfait les dieux par de bonnes lois. . . . . Il a remis

1. « Ces nombreuses expéditions en Asie avaient, dit M. de Rougé, établi des relations intimes entre les nations asiatiques et les Égyptiens. Les princes d'Asie s'étaient parfois alliés aux Pharaons, et Rhamsès-Sésostris avait lui-même épousé la fille du prince des Chétas. Ces rapports ne pouvaient manquer d'exercer quelque influence sur les arts, sur la religion et sur les mœurs des deux contrées. On voyait, dit M. de Rougé dans sa curieuse *Notice des monuments égyptiens du Louvre*, on voyait les Asiatiques venir jusqu'en Égypte, soit pour faire le commerce, soit pour consulter les médecins égyptiens, dont la science était déjà renommée, probablement les magiciens qui luttèrent avec Moïse. Un monument trouvé à Thèbes nous montre un prince de la Mésopotamie qui envoie chercher solennellement un dieu thébain pour venir au secours de sa fille, possédée d'un esprit malin. A la suite de ces alliances, quelques divinités asiatiques avaient été admises dans le Panthéon égyptien, et la Vénus des bords de l'Euphrate eut à Thèbes un temple et des prêtres qui l'invoquaient sous les noms d'Atesch et d'Anatha. D'un autre côté, on a retrouvé à Khorsabad un grand nombre de monuments où l'imitation du style égyptien se trahit par les sujets, les costumes et les ornements qu'avaient popularisés les artistes de Memphis. Cette domination de plus de cinq siècles que l'Égypte exerça sur l'Asie centrale, est un fait historique des plus importants; c'est de là que dérivent une foule de rapports entre les populations d'Égypte, de l'Assyrie et de la Phénicie. »

2. Les Aamous comprenaient la race jaune asiatique, dans une dénomination générale, comme les Rotennous comprenaient les tribus placées à l'ouest de la Mésopotamie.

dans toutes les conditions, comme ils étaient auparavant, les grands et les petits, pleins de joie, acclamant son nom. Lorsqu'il se couche, il conçoit des bienfaits pour son peuple; lorsqu'il s'éveille, il les enfante, comme le dieu son père[1]. »

Ramsès VIII a laissé aussi de beaux souvenirs, et des fouilles pratiquées en 1853 par M. Mariette, sur l'emplacement de Memphis, ont mis au jour des architraves immenses, des colonnes monolithes de quarante pieds de hauteur, qui attestent la puissance de ce roi et la tranquillité de l'Egypte sous son règne.

L'époque de ces Rhamsès ne fut donc pas tout à fait une époque de décadence, et la pompe des tombes privées atteste, au contraire, que sous leur règne, la prospérité publique fut loin d'être à son déclin[2].

Mais la décadence de la maison royale, sous les successeurs de Ramsès VIII, excita l'ambition de la caste sacerdotale, qui, à la faveur de la faiblesse des princes régnants, chercha à s'emparer du trône. Déjà, sous Ramsès VIII, une première tentative d'usurpation se reconnaît dans les bas-reliefs du temple de Chons à Thèbes; un peu plus tard, le grand prêtre d'Hammon, Her-Hor, se met lui-même à la tête de la conspiration, et, après Rhamsès XII, il apparaît sur les monuments la tête ornée de la double couronne royale, et devient ainsi le fondateur de la vingt-unième dynastie[3].

La domination des grands prêtres toutefois ne paraît pas s'être étendue à l'Égypte entière. Tandis que Her-Hor et ses successeurs Pianchi et Pinétem Ier occupaient le trône de Thèbes, une dynastie nouvelle s'élevait à Tanis, et continuait dans la Basse Égypte la lignée des souverains légitimes. Smendès, le chef réel de cette dynastie, ne tarda pas à entrer en lutte avec les usurpateurs, et il parvint à rétablir, au moins momentanément, son pouvoir sur la Thébaïde.

1. M. de Rougé, *Journal asiatique*, 5e série, t. XII, v. 46, août, sept. 1858.
2. *Mémoire sur la tombe d'Apis*, p. 2.
3. M. de Rougé a expliqué avec une pénétration et une science merveilleuses l'origine et les progrès de cette puissance sacerdotale qui finit par supplanter celle des rois. V. le *Journal asiatique*, 5e série, t. XII, p. 212 et suiv.

C'est ce que prouve le martellement des cartouches et des figures des grands prêtres sur les monuments qu'ils avaient décorés.

L'usurpateur Her-Hor avait trouvé l'Égypte encore en possession d'une suprématie incontestée en Asie, et on le voit, en effet, remercier Ammon de ce que « les chefs des Rotennous viennent se prosterner à ses pieds »; mais, selon M. de Rougé, « c'est la dernière fois qu'un Pharaon s'attribuera une domination aussi étendue, et il faudra redescendre jusqu'aux Ptolémées pour retrouver sur les monuments le nom de Rotennous. » Sous les successeurs de Her-Hor, l'Égypte perdit la prépondérance qu'elle exerçait depuis plusieurs siècles, et elle fut peu à peu renfermée dans ses limites naturelles. C'est la Judée d'abord, sous les règnes de David et de Salomon, puis l'Assyrie qui l'a remplacée peu à peu dans l'Asie occidentale. Thèbes partagea naturellement la décadence de la famille royale, et la suprématie passa à d'autres villes, comme elle était passée à d'autres familles, à Tanis d'abord, puis à Bubastis, et plus tard à Saïs.

La vingt et unième dynastie était originaire de Tanis; la vingt-deuxième est Bubastite, et son chef Scheschonk nous apparaît dans la Bible et sur les monuments comme un prince guerrier et conquérant. D'abord il rétablit en Égypte l'unité de domination, comme l'indique sa devise : « Celui qui arrive à la royauté en réunissant les deux régions. » Nous le voyons ensuite intervenir dans les affaires de la Judée à la fin du règne de Salomon. « Salomon, dit la Bible, voulut faire mourir Jéroboam, mais il s'enfuit en Égypte, vers Sésac (Scheschonk) et y demeura jusqu'à la mort du roi d'Israël. » Scheschonk ne se contenta pas de donner asile à Jéroboam; il déclara la guerre à Roboam, son ennemi. « La cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, marcha contre Jérusalem. Il avait avec lui douze cents chars de guerre et soixante mille hommes de cavalerie, et une multitude nombreuse de gens de pied qui étaient venus d'Egypte avec les Libyens, Troglodytes et Ethiopiens. Il se rendit maître des plus fortes places de Juda, et s'avança jusque dans Jérusalem. Il enleva les trésors de la maison

du Seigneur et ceux du palais du roi, et il emporta tout avec lui, même les boucliers d'or que Salomon avait fait faire [1]. » (vers 960).

Ici encore les monuments confirment le récit de l'Écriture sainte. Sur le mur méridional de la grande salle de Karnac, on voit le roi égyptien Scheschonk traînant aux pieds de ses dieux un grand nombre de prisonniers, qui portent sur la poitrine le nom des peuples et des pays auxquels ils appartiennent, et on lit sur la poitrine de l'un d'eux : *Joud malk*, c'est-à-dire *Juda roi*. Ce malheureux roi est Roboam qui figure parmi ces captifs les mains liées derrière le dos.

A Scheschonk succéda Osorkon Ier ; c'est lui qui, vingt-neuf ans après la prise de Jérusalem, combat Asa, roi de Juda. Il est appelé Zarak par la Bible, qui en fait un roi d'Éthiopie. « Zarak, dit l'Écriture[2], vint attaquer Asa avec une armée d'un million d'hommes, et trois cents chariots de guerre, et s'avança jusqu'à Marésa.

« Asa marcha au-devant de lui, et ils rangèrent leurs armées en bataille dans la vallée de Sephat, près de Marésa.

« Mais le Seigneur jeta l'épouvante parmi les Éthiopiens qui étaient en présence d'Asa et de Juda, et les Éthiopiens prirent la fuite. »

L'avénement de la vingt-deuxième dynastie a donné naissance à un problème historique qui n'est point encore résolu. La plupart des noms qui figurent sur la liste de ses rois présentent une physionomie étrangère et assyrienne[3]. Ces noms, qu'on retrouve déjà dans la famille du grand prêtre Her-Hor, doivent-ils être attribués à des alliances de famille, et prouvent-ils que les maîtres de l'Égypte, à cette époque, voulaient seulement plaire à la nouvelle puissance qui grandissait alors sur les bords du Tigre et de l'Euphrate[4]? ou

1. *Les Rois*, liv. II, chap. XII, v. 39. Parap., liv. II, chap. XII, v. 3, 9, 10.
2. Parap., liv. II, ch. XIV, v. 9, 10, 11.
3. Les noms de Nimroth, de Takelata, etc.
4. Voir sur cette question la belle étude de M. de Rougé dans le *Journal asiatique* et le mémoire de M. Mariette sur les 64 apis trouvés dans le Sérapéum (6e série, t. XII, p. 256).

bien l'une de ces révolutions si fréquentes alors dans la vallée du Nil aura-t-elle amené sur le trône une de ces familles sémites établies en Égypte à la suite des grandes guerres de la période précédente? C'est ce qu'il n'est pas facile de décider.

La vingt-troisième dynastie, qui régna vers le commencement du huitième siècle, ne compte que quatre rois. Aucun souvenir ne s'attache à leurs noms.

La vingt-quatrième est représentée par un seul nom, celui de Bocchoris, qui a été récemment retrouvé par M. Mariette dans les souterrains du Sérapéum.

Nous ne savons presque rien de l'histoire de l'Égypte en ce temps-là. Il ressort seulement de l'ensemble des faits que ses rois ont perdu leur ascendant au dehors, à la suite des révolutions qui ne cessent d'agiter le pays. La Thébaïde est déchue de son ancienne splendeur, et le siége du gouvernement est définitivement transporté dans la Basse Égypte. C'est de là que viennent les nouvelles dynasties, mais elles n'ont pas la grandeur des anciennes, et l'anarchie, qui leur donne naissance, est aussi la cause principale de leur prompte décadence.

C'est sans doute à cet état de l'Égypte que le prophète Isaïe fait allusion dans le passage suivant :

« Les princes de Tanis sont devenus insensés, les princes de Memphis se sont égarés; ils ont séduit l'Égypte, ceux qui étaient le soutien de ses peuples.

« Et je livrerai l'Égypte entre les mains d'un maître violent, qui les dominera avec empire [1]. »

Les rois d'Éthiopie profitèrent de cette décadence pour envahir l'Égypte, qui devint encore une fois la proie de la domination étrangère. L'un de ces rois, qui formèrent la vingt-cinquième dynastie, Sévech (le Sabaco d'Hérodote), fit Bocchoris prisonnier, et le brûla tout vivant, s'il faut en croire les historiens grecs, vers 720. Sévech, malgré cet acte de cruauté, ne tarda pas à subir l'influence de la civilisation égyptienne. Si l'on en croit Diodore de Sicile, ce prince éprouva un singulier scrupule, et un jour ayant vu en songe

1. Isaie, ch. xix, v. 3, 12.

le dieu de Thèbes, qui lui disait qu'il ne pourrait régner longtemps sur l'Égypte s'il ne faisait couper en morceaux tous les prêtres, il aima mieux abdiquer et retourner en Éthiopie que de se souiller par un meurtre.

Les stèles des Apis mentionnent deux autres rois appartenant à cette dynastie, Sévech II et Tahraka. Il nous reste peu de souvenirs de ces deux règnes. On rapporte toutefois au premier de ces princes un passage de la Bible où il est dit que le roi Osée, pour résister au roi d'Assyrie, Salmanazar, implora le secours et l'alliance d'un roi d'Égypte appelé Sua. Le prince désigné sous ce nom ne peut être que le roi éthiopien, dont l'intervention du reste fut inutile.

Le troisième roi de cette dynastie est Tahraka que les monuments, d'accord avec le témoignage de la Bible et avec celui de Strabon, nous représentent comme un prince guerrier qui vainquit les Assyriens. La statue de ce roi, retrouvée par M. Mariette dans les ruines de Médinet-Abou, nous apprend qu'il triompha des Nègres et des Coptes, au sud et au nord de son empire, et il paraît même qu'il regardait l'Assyrie comme une province de ses États. Cette prétention peut paraître au moins singulière, et il n'est guère probable que Tahraka ait rétabli l'antique suzeraineté de l'Égypte sur les pays voisins de l'Euphrate et du Tigre, au moment même où le second empire d'Assyrie venait d'écraser le royaume d'Israël et menaçait l'Égypte elle-même[1]. Tahraka a pu compter parmi ses victoires le grand désastre essuyé par Sennachérib en Judée; mais l'Écriture sainte, qui nous fournit des renseignements si exacts, si précis, sur les rapports des États juifs avec les puissances voisines, qui nous a fait connaître avec détail les entreprises postérieures de Néchao contre les rois chaldéo-babyloniens, ne présente aucune trace des expéditions de Tahraka en Assyrie.

1. « Quand on appelle les rois d'Égypte « maîtres de l'Asie, » on ne sait, dit M. de Rougé, s'il faut ajouter foi à ces titres fastueux. Lors même qu'on ne les proclame que maîtres de la Syrie, il n'est pas assuré pour cela que la domination des Égyptiens sur ces contrées fut réelle. »

2. V. Hérod., l. II, ch. CXXXVII, c. LII.

Nous ne savons pas comment finit la domination éthiopienne en Égypte. Il semblerait résulter d'un passage d'Hérodote que Sévech eut à lutter pendant les premiers temps contre un roi indigène qui s'était retranché dans les marais du Delta, et peut-être, comme au temps des Hycsos, une dynastie nationale subsista-t-elle parallèlement à la domination étrangère. Ce qui est certain, c'est que la retraite des rois éthiopiens fut suivie d'une réaction violente, et que leurs noms furent martelés sur les monuments qu'ils avaient élevés dans la Thébaïde.

Dodécarchie, rois saïtes.

Après avoir recouvré son indépendance, l'Égypte obéit pendant quelque temps à une sorte de gouvernement fédératif, et douze rois gouvernèrent le pays jusqu'au moment où le gouverneur de Saïs dans la Basse Égypte, vers l'année 670, rétablit l'unité, en se débarrassant de ses collègues avec le secours de mercenaires grecs, cariens et ioniens. Hérodote raconte ainsi cette révolution : « Un oracle avait prédit que celui d'entre eux qui ferait des libations à Vulcain dans une coupe d'airain serait seul roi. Or, un jour que les douze chefs sacrifiaient à Vulcain, il manqua une coupe pour les libations. Psammitichus se servit de son casque qui était d'airain et fit ainsi les libations. Ses collègues se souvinrent alors de l'oracle et, craignant d'être renversés par Psammitichus, ils le forcèrent à fuir dans les marais du Delta. Un nouvel oracle lui promit qu'il serait rétabli par des hommes d'airain venant de la mer. Un jour, en effet, des pirates cariens ou ioniens, couverts d'armures d'airain, débarquèrent près du lieu où se tenait Psammitichus; il les prit à son service, et, avec leur secours, s'empara de toute l'Égypte. » Cette révolution ouvrit une nouvelle période qui ne fut pas sans gloire. L'esprit de conquête se ranima sous la dynastie Saïte ; les entreprises maritimes recommencèrent; les guerres avec l'Assyrie rétablirent momentanément l'ancienne influence de l'Égypte au dehors.

Psammitichus inaugura la vingt-sixième dynastie par un

règne long et glorieux. Devenu seul roi avec le secours des étrangers, il continua d'en appeler un grand nombre autour de lui. Il fit venir des mercenaires d'Arabie, de Carie et d'Ionie, les combla de présents, et leur assigna pour cantonnement des terres situées entre la bouche Pélusiaque et la ville de Bubastis, dans un nome qui faisait partie de ceux où la caste militaire était établie. Il confia dans la suite aux étrangers les fonctions les plus élevées du pays. Dans une expédition qu'il fit en Syrie, il alla jusqu'à donner à ses auxiliaires tous les postes d'honneur et les plaça à la droite de l'armée. La caste militaire, blessée dans son orgueil, lésée dans ses intérêts, émigra et alla s'établir en Ethiopie. Cette désertion de 200 000 hommes, qui représentaient presque toutes les forces militaires du pays, devait naturellement affaiblir l'Égypte. En vain Psammitichus s'efforça de les rappeler; ils aimèrent mieux rester en Éthiopie. Psammitichus alors resserra plus intimement les liens avec les étrangers, et, pour s'assurer au moins l'alliance de la caste sacerdotale, il prodigua ses largesses aux temples des dieux; il fit construire à Memphis les propylées du temple de Vulcain, éleva ou plutôt agrandit l'édifice sacré où on nourrissait Apis, quand il s'était manifesté. Ce prince s'occupa aussi activement de l'administration de l'État, augmenta ses revenus en favorisant le commerce extérieur, établit des relations avec la Grèce et la Phénicie, et fit ainsi sortir l'Égypte de ce mystérieux isolement dans lequel l'avait renfermée la vieille politique des Pharaons. « Psammitichus, dit Diodore de Sicile, recevait avec hospitalité les étrangers qui venaient visiter l'Égypte ; il aimait tellement la Grèce, qu'il fit apprendre à ses enfants la langue de ce pays. Enfin, le premier des rois égyptiens il ouvrit aux autres nations des entrepôts de marchandises et donna aux navigateurs une grande sécurité ; car ses prédécesseurs avaient rendu l'Égypte inaccessible aux étrangers, en faisant périr les uns, et en condamnant les autres à l'esclavage. »

La conquête de la Syrie et de la Phénicie fut alors, comme elle l'a toujours été, l'ambition des rois égyptiens. Les ri-

ches cités de ces contrées où le commerce avait entassé depuis des siècles les trésors du monde, la possession des ports de la Phénicie et des magnifiques contrées du Liban, devaient naturellement tenter leur cupidité. Psammitichus vint mettre le siége devant Azoth, ville frontière de la Syrie et parvint à s'en emparer au bout de vingt-neuf ans.

Néchao, son fils (616), continua la guerre et fit de plus rapides progrès. Il battit près de Mageddo les Syriens et les Juifs, commandés par le roi de Juda, qui voulait s'opposer à son passage près de Mageddo (609), et s'empara de toute la Syrie. Mais à cette époque s'élevait entre le Tigre et l'Euphrate un empire redoutable qui allait atteindre, sous Nabuchodonosor, le plus haut degré de puissance : c'était la monarchie chaldéo-babylonienne. Le choc de ces deux puissances était inévitable. Les rois d'Égypte et de Babylone se rencontrèrent près de Circésium. Néchao fut vaincu, et une seule bataille lui enleva toutes ses conquêtes et le rejeta en Égypte (604).

Mais la guerre extérieure n'était pas la seule préoccupation de ce prince. Comme son père, il avait entrepris l'œuvre pacifique de l'extension du commerce égyptien. Les communications, devenues plus fréquentes avec les étrangers, et rendues plus faciles par l'institution d'une nouvelle corporation d'interprètes, avaient agrandi les idées de ce prince, et lui avaient inspiré les plus nobles projets, entre autres celui de joindre la mer Rouge avec le Nil au moyen d'un canal. Ce canal devait être d'une longueur de quatre journées de navigation, et avoir assez de largeur pour que deux trirèmes pussent y voguer de front. Il commençait un peu au-dessus de Bubastis et aboutissait à la mer Rouge. Au rapport d'Hérodote, 120 000 hommes périrent en le creusant. Néchao fit suspendre les travaux, sur la réponse d'un oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour les barbares.

Si le canal était abandonné, les expéditions maritimes ne le furent pas. Voulant étendre les relations commerciales de l'Égypte, il fit entreprendre la circumnavigation de l'Afrique. Il chargea des Phéniciens de faire le tour du continent africain, en partant du golfe Arabique et en revenant par le dé-

troit des Colonnes d'Hercule. Ce voyage dura trois années, et il fut accompagné de circonstances telles que les Phéniciens n'auraient pu les inventer, s'il n'eût été réellement accompli. Mais il resta sans résultat, et les connaissances acquises par ce voyage furent bien vite oubliées.

Psammitichus II, le Psammis de l'histoire, qui succéda à Néchao, ne régna que six ans, et mourut au retour d'une expédition contre les Éthiopiens. Après lui, son fils Apriès monta sur le trône (594), qu'il occupa pendant vingt-cinq ans. Il continua la politique de ses prédécesseurs, et à la tête d'une nombreuse flotte, il attaqua l'île de Chypre et la Phénicie, il prit d'assaut l'île de Sidon et répandit la terreur dans toutes les villes des Phéniciens. C'est ce même prince, désigné sous le nom d'Ophra par la Bible, qui vint au secours de Sédécias, roi de Juda, menacé par Nabuchodonosor. Mais son intervention fut inutile. Quelque temps après, Apriès ayant envoyé une armée contre Cyrène, l'expédition fut malheureuse et l'armée se révolta. Il chargea Amasis d'apaiser ce soulèvement. Celui-ci alla trouver les révoltés; mais tandis qu'il les haranguait, un Égyptien qui était derrière lui, lui mit un casque sur la tête, en s'écriant : « Qu'il soit notre roi! » Amasis ne résista point et marcha contre Apriès, qui se mit à la tête des mercenaires. Les deux armées se rencontrèrent à Momemphis et en vinrent aux mains. Les mercenaires combattirent avec courage; mais, inférieurs en nombre, ils furent défaits. Apriès fut conduit à Saïs et enfermé dans le magnifique palais qu'il avait habité comme roi. Il y était traité généreusement; mais les Égyptiens que ce malheureux prince avait vivement blessés dans leur orgueil national, en s'appuyant sur les étrangers, exigèrent qu'Amasis le leur abandonnât. Ils ne l'eurent pas plutôt entre leurs mains qu'ils l'étranglèrent (569).

Au commencement de son règne, les Égyptiens, dit Hérodote, n'avaient pas pour Amasis une grande considération, parce qu'il était d'une naissance obscure; mais il sut se relever par sa prudence et son habileté; il se compara, dans une circonstance solennelle, à un vase d'or employé



d'abord à de vulgaires usages, et qui, changé en statue de dieu, devient l'objet de la vénération de tous. Ce prince, homme d'esprit, sut parfaitement concilier avec ses plaisirs les affaires de l'État. C'était lui qui disait à ses amis : « Ne savez-vous pas qu'on ne bande un arc que quand on en a besoin, et qu'après qu'on s'en est servi on le détend. Si on le tenait toujours bandé, il se romprait, et l'on ne pourrait plus s'en servir au besoin. Il en est de même de l'homme : s'il était toujours appliqué à des choses sérieuses, sans rien donner à ses plaisirs, il deviendrait insensiblement et sans s'en apercevoir fou ou stupide. » Du reste, au rapport d'Hérodote, « l'Égypte ne fut jamais plus prospère ni plus florissante que sous le règne d'Amasis, soit par la fécondité que le fleuve lui procura, soit par l'abondance des biens que la terre fournit à ses habitants. Il y avait alors en ce pays 20 000 villes bien peuplées[1]. » Tout est compris sans doute, hameaux et villages, dans ce chiffre donné par les prêtres qui aimaient, sous la domination persique, à exagérer la splendeur de l'Égypte avant son asservissement.

Le grand commerce que faisait alors l'Égypte avec les étrangers, et surtout avec les Grecs, fut une des causes principales de cette prospérité. Amasis accorda à ce peuple si industrieux, si actif, une protection toute spéciale, et non-seulement il permit aux Grecs de s'établir à Naucratis, mais il autorisa le libre exercice de leur culte, et leur assigna des places où ils pussent élever à leurs divinités des temples et des autels. Le plus grand et le plus célèbre de ces temples s'appelait Hellénion. Il avait été bâti par les villes grecques de l'Asie Mineure : du côté des Ioniens, Chios, Téos, Phocée, Clazomène ; du côté des Doriens, Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phasélie, et du côté des Éoliens, Mitylène. Les Éginètes avaient également bâti pour eux un temple à Jupiter, les Samiens à Junon, et les Milésiens à Apollon. Amasis voulut même contribuer, pour une somme de 100 talents à la reconstruction du temple de Delphes qui avait été détruit par un incendie. En même temps il s'alliait aux Grecs de

1. Liv. II, ch. CLXXVII.

la Cyrénaïque, en épousant la fille d'un de leurs princes, Laodice, et il envoyait à la ville de Cyrène une statue dorée de Minerve avec son portrait. Il donna en outre à divers temples de la Grèce plusieurs statues et des ouvrages de grand prix qu'Hérodote assure avoir vus lui-même. L'historien grec dit aussi que, pour la première fois, l'île de Cypre fut soumise et réunie à l'Égypte par Amasis.

Ce prince magnifique ne pouvait oublier dans ses libéralités les divinités du pays. Il fit exécuter des travaux qui égalaient ceux qui avaient marqué les époques antérieures. Le temple d'Isis, dans la ville de Memphis, qu'Hérodote qualifie d'admirable, celui de Neith (Minerve) à Saïs, dont les propylées surpassaient tous les monuments de ce genre, tant par leur élévation que par la grosseur, et enfin la chambre monolithe qu'il fit ériger à Éléphantine, prouvent que, sous son règne, les arts n'avaient rien perdu de leur splendeur d'autrefois.

L'Egypte sous les Perses (525-33).

L'Égypte était donc aussi florissante au temps d'Amasis qu'à aucune autre époque. Mais cette prospérité dissimulait mal l'affaiblissement de l'esprit public et des institutions nationales. Depuis la conquête éthiopienne, la bonne intelligence entre la caste sacerdotale et celle des guerriers avait disparu. La caste militaire ayant émigré, la nation resta désarmée. Des étrangers odieux au peuple furent chargés de veiller à sa défense, et même employés dans des guerres et des conquêtes au dehors qui échouèrent. L'indignation publique se changea en révolte. Un aventurier hardi s'empara du trône, et trouva le pays si bien lancé dans les voies nouvelles que lui-même favorisa les étrangers, ce qui contribua à enrichir l'Égypte, mais ce qui excita aussi la cupidité des conquérants. Quand ceux-ci arrivèrent, l'Égypte n'eut rien à leur opposer qu'un peuple qui n'avait plus l'habitude des armes.

Les causes de la conquête persique sont racontées diversement. Nous les retrouverons plus loin, dans l'histoire de

Cambyse. Disons seulement ici que, quels qu'aient été les prétextes mis en avant, le véritable motif fut la richesse de l'Égypte. Les Perses se souvenaient aussi de son alliance avec Crésus. Cambyse, fils et successeur de Cyrus, ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il songea à s'emparer du seul grand État à l'occident de l'Euphrate qui eût échappé aux armes de son père. Amasis venait alors de mourir après un règne heureux de quarante-quatre ans, et son fils Psamménite lui avait succédé. Ce prince, en apprenant la marche des Perses, vint camper avec son armée en grande partie composée de Grecs et de Cariens, près de la bouche Pélusiaque. La bataille fut rude et sanglante; les Égyptiens vaincus tournèrent le dos et s'enfuirent en désordre à Memphis. Cambyse envoya à Psamménite un parlementaire pour l'engager à capituler. Les Égyptiens le mirent à mort. Memphis aussitôt assiégé fut pris. Cambyse traita généreusement le roi vaincu. Il paraît même qu'il était disposé à lui rendre le gouvernement de l'Égypte, si on ne l'eût soupçonné de chercher par des intrigues à recouvrer le pouvoir. Ces intrigues furent découvertes, et Cambyse le condamna à boire du sang de taureau. Quelque temps après, Psamménite mourut.

L'Égypte passa ainsi sous la domination étrangère, 525 ans avant J. C. Après sa victoire, Cambyse se rendit à Saïs, ordonna qu'on tirât le corps d'Amasis de son tombeau, le fit battre de verges et jeter dans un bûcher. Ce ne fut toutefois qu'après ses deux malheureuses expéditions contre les Ammoniens et les Éthiopiens que ses actes de cruauté et de folie commencèrent. Les inscriptions nous apprennent qu'il s'était d'abord fait reconnaître comme roi légitime de l'Égypte. On le voit même offrant des hommages à la grande déesse du pays, se faisant initier à ses mystères à Saïs, rétablissant ses prêtres et son temple dans tous leurs droits, et restaurant le culte dans sa pureté primitive.

Mais ces deux expéditions en Libye et en Éthiopie changèrent entièrement ses dispositions. La première de ces entreprises se termina par la perte d'une armée de 50 000 hommes ensevelis sous les sables du désert; dans la seconde, il fut contraint de revenir, après avoir perdu une partie de ses

soldats, réduits à la nécessité de se dévorer les uns les autres.

Ce double malheur exaspéra ce caractère violent, mal préparé à l'adversité. A son retour dans Memphis, au moment où un nouvel Apis venait de se manifester, il trouva les habitants se livrant aux fêtes par lesquelles, selon l'antique usage, on célébrait cet événement. Il s'imagina qu'ils se réjouissaient de ses malheurs. Sans écouter l'explication des prêtres, il condamna ceux-ci à mort; il se fit même amener le dieu, et lui perça la cuisse d'un coup de poignard; l'animal sacré, après avoir langui quelque temps, mourut[1]. Les Égyptiens attribuèrent, on le pense bien, à cet acte sacrilége le dérangement d'esprit dont Cambyse donna des preuves depuis ce moment, si toutefois la haine des prêtres pour le conquérant impie n'a pas chargé les couleurs sous lesquelles ils le dépeignirent à Hérodote. D'après cet historien, sa vie ne fut qu'un tissu de folies et de violences sans motifs, dont eurent à souffrir non-seulement les Égyptiens, mais les Perses.

En général, l'Égypte, à part quelques violences passagères, fut assez heureuse sous les rois de Perse. Les successeurs de Cambyse traitèrent les Égyptiens avec ménagement, toutes les fois qu'ils crurent pouvoir le faire sans danger. Cette conduite, du reste, n'a rien d'extraordinaire, car la domination persique ne fut oppressive dans aucun des nombreux pays soumis à l'empire de Cyrus. Ces contrées, comme le dit Hérodote, conservèrent souvent des rois de leur nation; on leur laissa leurs usages, leurs mœurs, leurs lois, leur religion, et l'on n'exigea d'elles qu'un tribut assez modéré, puisque de toute l'Égypte et de ses dépendances, qui comprenaient Cyrène, Barcé et le royaume de Libye, les Perses ne tiraient que 700 talents d'argent, sans compter la pêche du lac Mœris, la nourriture en blé des garnisons persiques et d'autres légers tributs. Ainsi, pendant cette période. malgré plusieurs révoltes, toujours infructueuses, on ne voit

1. Parmi ces sarcophages d'Apis retrouvés au Serapéum, on voit figurer celui du bœuf que le monarque persan avait tué dans un moment de colère mais auquel il n'en paya pas moins son tribut d'adoration.

pas que ce pays ait souffert d'une manière sensible dans sa religion, dans ses arts et ses institutions civiles.

Cambyse, en quittant l'Égypte, en confia le gouvernement à Aryandès, qui profita des premiers embarras de Darius pour affecter une sorte d'indépendance. Darius s'empressa de comprimer ce mouvement. Ensuite il prit à tâche de ménager les Égyptiens et de leur faire oublier les excès de son prédécesseur. Pour s'assurer la bienveillance de ce peuple essentiellement religieux, il pensa que le moyen le plus sûr était de montrer du respect envers ses dieux. Cambyse avait tué le bœuf Apis; Darius, arrivant à Memphis au moment de la mort de cet animal sacré, prit part au deuil des Égyptiens. Il avait de fréquents entretiens avec leurs prêtres, étudiait leur doctrine religieuse et les belles actions consignées dans leurs livres religieux[1]. Par cette conduite, Darius sut inspirer une telle vénération aux Égyptiens, qu'il est le seul des monarques perses auquel ils aient donné le nom de dieu, et qu'à sa mort ils lui rendirent les mêmes honneurs qu'aux rois du pays. L'Égypte resta donc fort tranquille pendant ce règne de trente-six années, et elle ne se souleva que quelque temps avant la mort de Darius.

Xerxès la soumit avant de passer en Grèce. Il rendit plus lourd le joug qui pesait sur elle, et lui donna pour gouverneur son propre frère Achéménès. Ce fut cet Achéménès qui commanda les 200 vaisseaux que l'Égypte fournit au grand roi pour son expédition. Le pays demeura tranquille durant tout ce règne; mais en apprenant que Xerxès avait été assassiné, les Égyptiens crurent l'occasion favorable pour se délivrer de la domination étrangère. En 460, Inaros, roi de Libye, c'est-à-dire d'un petit État indépendant sous la suzeraineté de l'Égypte, et Amyrtée, Égyptien de race royale, se mirent à la tête d'une insurrection. Avec le secours des Athéniens, ils battirent les Perses et tuèrent Achéménès, oncle d'Artaxerxès. Une nouvelle armée fut envoyée contre eux.

1. Un texte égyptien représente ce monarque « faisant revivre toutes les cérémonies funéraires, rétablissant les liturgies des Dieux dans leurs demeures, voulant que l'on fît leurs divines offrandes et que l'on célébrât leurs panégyries à toujours. »

Ils succombèrent en 455, après six ans de résistance. Inaros, trahi par les siens, fut mis en croix. Amyrtée se réfugia dans les marais de la basse Égypte, où il résista encore quelque temps. Artaxerxès lui permit de gouverner avec le titre de roi la province du Delta. Le fils d'Inaros, Thamyras, recouvra également le royaume de Libye que son père avait possédé, car les Perses, dit Hérodote, sont dans l'usage d'honorer les *fils de roi*, et même de leur rendre le trône que leurs pères ont perdu par la révolte.

Après la mort de Darius II (404), l'Égypte fut gouvernée par des rois indigènes. Ainsi, la première dynastie persique, qui forme la vingt-septième dynastie égyptienne, s'éteignit après une durée de 120 ans. Trois dynasties égyptiennes, la vingt-huitième, la vingt-neuvième, la trentième, formant ensemble neuf règnes successifs, remplissent la période de 64 ans qui s'écoule depuis Darius II jusqu'à Nectanébo II, dont le règne finit quelque temps avant l'invasion d'Alexandre.

Le premier de ces rois est Amyrtée, qui se souleva du vivant même de Darius, mais dont le règne ne compte qu'à partir de 404. Les historiens ne nous disent rien de cette révolution qui rétablit en Égypte la royauté nationale. Il est probable que les guerres qui éclatèrent alors entre le roi de Perse Artaxerxès II et Cyrus, fournirent aux Égyptiens l'occasion de secouer tout à fait le joug. Amyrtée eut pour successeurs cinq rois formant la dynastie mendésienne. Le premier est Néphéritès, qui régna dix ans, et qui entretint avec soin l'alliance des Grecs contre les Perses. Acoris, qui régna treize ans, réunit dans une grande ligue Evagoras, roi de Cypre, les Arabes, les Tyriens et les Libyens. Sous le règne de ce prince, vers 390 ou 380, Platon et Eudoxe vinrent visiter l'Égypte et y demeurèrent plusieurs années, fréquentant les colléges des prêtres d'Héliopolis, de Memphis, de Thèbes, et demandant à cette vieille civilisation quelques-uns de ses secrets. Psammuthis régna un an; Néphéritès II, quatre mois, et Muthis, une année. Viennent ensuite trois rois formant la dynastie sébennytique : Nectanébo Ier, qui régna dix-huit ans; Tachos, deux ans; Nectanébo II, huit ans.

En 344, les Perses recouvrèrent la possession de l'Égypte, après une lutte opiniâtre, et la gardèrent pendant les douze années de la trente et unième dynastie, ou seconde dynastie persique. L'Égypte fut conquise par Ochus, surnommé Artaxerxès III, qui renouvela les cruautés de Cambyse. Après avoir soumis Cypre et la Phénicie, il attaqua Nectanébo, le battit près de Péluse, et l'obligea de se réfugier en Éthiopie. Ochus renversa les murailles des villes principales, pilla les richesses des temples, enleva même les livres sacrés, et pour se venger de ce que les Égyptiens le comparaient à un âne, il voulut diviniser cet animal. Après avoir tué et mangé le bœuf Apis avec ses amis, il en fit autant du bouc adoré à Mendès. Son favori Bagoas, Egyptien de naissance, finit par concevoir une haine si furieuse contre ce prince, qu'il le tua, donna sa chair à manger aux chats, et fit avec ses os fabriquer des manches de poignard. Il mit en sa place Arsès, qui ne régna que de nom; puis, deux ans après, il le fit assassiner, et plaça sur le trône Darius Codoman, qui réussit à se débarrasser de ce faiseur de rois. Auparavant, Bagoas avait fait rapporter en Égypte les livres sacrés qu'Ochus avait enlevés. Les Égyptiens restèrent en repos jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, qui eut lieu trois ans après, en 331.

L'ancienne civilisation de l'Égypte se conserva presque sans altération sous la domination des Perses. Malgré les violences passagères de quelques-uns des rois étrangers, les institutions politiques et religieuses du pays, les lois civiles, l'administration, les usages, les arts, restèrent ce qu'ils étaient avant la conquête. Rien ne prouve mieux cette permanence de la civilisation égyptienne que les récits d'Hérodote et de Platon, qui visitèrent l'Égypte pendant cette période. La vieille Égypte se montre tout entière dans ce livre si intéressant que le Père de l'histoire a consacré à la description de ses mœurs, de sa religion et de ses institutions. En 460, époque présumée du voyage d'Hérodote en Égypte, tout ce qui se rattache à la constitution d'une nation était encore intact : la division des castes subsistait; les colléges des prêtres étaient aussi florissants, les fêtes reli-

gieuses étaient célébrées avec autant de pompe et de solennité qu'auparavant. Il en était de même à l'époque où Platon visita cette contrée, soixante-dix ou quatre-vingts ans plus tard.

Religion des Égyptiens.

La religion chrétienne n'a pas craint de se révéler à tous, et, malgré la profondeur de ses dogmes, elle a su se rendre accessible aux grands et aux petits, aux ignorants et aux savants, parce qu'elle est appropriée au genre humain tout entier. Il n'en fut pas de même des religions de l'antiquité; ce qu'il y eut de plus élevé, de plus philosophique en elles resta toujours renfermé dans le sanctuaire, pour l'honneur et le profit d'un certain nombre d'initiés, c'est-à-dire des prêtres. De même qu'il y avait en Égypte deux sortes de langues, la langue sacrée et la langue vulgaire, il y avait deux religions: l'une à l'usage des classes inférieures et qui n'était pas autre chose qu'un monstrueux assemblage de croyances grossières; l'autre, connue seulement des prêtres, renfermait quelques dogmes plus relevés, et formait une sorte de théologie savante, au fond de laquelle se retrouvait la grande idée de l'unité de Dieu. Hérodote nous apprend, en effet, que les Égyptiens de Thèbes reconnaissaient un Dieu unique, qui n'avait pas eu de commencement, et qui ne devait pas avoir de fin. Cette assertion du père de l'histoire est confirmée par la lecture des textes sacrés de l'ancienne Egypte, où il est dit de ce Dieu *qu'il est le seul générateur dans le ciel et sur la terre et qu'il n'est point engendré.... Qu'il est le seul Dieu vivant en vérité, celui qui s'engendre lui-même.... Celui qui existe depuis le commencement.... qui a tout fait et n'a pas été fait....*

Cette idée sublime, qui n'était que le reflet d'une révélation primitive, paraît avoir présidé à la construction des plus curieux temples de l'Égypte. C'est ainsi, du moins, qu'on peut s'expliquer ces grands édifices religieux, sans images sculptées, sans idoles, que M. Mariette a découverts près des Pyramides[1]. Malheureusement elle fut obscurcie de bonne

1. C'était sans doute d'édifices semblables à ceux dont nous parlons, que

heure, et défigurée par les conceptions des prêtres et par l'ignorance de la multitude. L'idée de Dieu se confondit peu à peu avec les manifestations de sa puissance; ses attributs et ses qualités furent personnifiés en une foule d'agents secondaires, distribués dans un ordre hiérarchique, concourant à l'organisation générale du monde et à la conservation des êtres. C'est ainsi que se forma ce polythéisme qui, dans la variété et la bizarrerie de ses symboles, finit par embrasser la nature entière.

Nous ne pouvons songer à énumérer ici les innombrables divinités dont la réunion constitue la mythologie égyptienne. Nous nous bornerons à indiquer celles qui occupaient la place la plus importante dans les croyances publiques. Il est possible, d'ailleurs, de ramener à un petit nombre de types tous ces personnages divins, nés de l'imagination populaire, aux différentes époques de l'histoire d'Égypte, et qui, sous la multiplicité des noms, expriment souvent les mêmes idées et représentent les mêmes puissances.

Au sommet de cette hiérarchie de dieux du premier, du second et du troisième ordre, apparaît le grand dieu de Thèbes, Ammon, *le Père des dieux*, *le Seigneur de l'éternité*, *le grand Dieu vivant en vérité*, dont le nom égyptien signifiait *mystère*, *adoration*. Mais ce Dieu abstrait, immatériel, incréé, disparut bientôt dans la magnificence de ses œuvres, et se confondit avec le soleil, le plus ancien objet du culte égyptien, suivant M. de Rougé : « Ce qui, sans doute, n'était d'abord qu'un symbole, ajoute ce savant, est devenu sur les monuments que nous connaissons le fond même de la religion. C'est le soleil lui-même que l'on y trouve habituellement invoqué comme l'Être suprême, et son nom égyptien *Ra*, ajouté à celui de la divinité locale, semble témoigner que cette identification constitue une seconde époque dans l'histoire des religions de la vallée du Nil. C'est ainsi qu'Ammon est devenu *Ammon ra* (Ammon soleil). »

Sous le nom de Phtah, les Égyptiens de Memphis con-

Strabon voulait parler quand il disait « qu'à Héliopolis et à Memphis, il y a des temples d'un ordre barbare à plusieurs rangées de colonnes, sans ornements ni dessins. »

nurent aussi une divinité supérieure créatrice, une autre forme de l'intelligence suprême organisant l'univers avec harmonie. C'est ce Dieu *Seigneur de la justice et roi des mondes*, que les Grecs, on ne sait pourquoi, assimilèrent à leur Vulcain. C'est sous ce nom, du moins, que le désigne Hérodote.

Un autre dieu dont le nom n'était pas moins vénéré, c'était Osiris, représentant le soleil levant, ou plutôt le soleil accomplissant sa révolution nocturne, et précédant le réveil du grand astre. Cette divinité, céleste et infernale tout à la fois, avait encore un autre caractère dont nous parlerons plus loin, celui de juge des enfers; et, à ce titre, son culte était populaire dans toute l'Égypte.

A ces dieux s'associent ordinairement deux personnages, dont l'un est désigné sous le nom de mère et d'épouse, et l'autre est qualifié de fils. « Ainsi, dit M. de Rougé, les Égyptiens ont distingué dans la génération éternelle de la Divinité un père et un fils, dont les deux personnalités ont été plus ou moins confondues ou distinctes suivant les temps et les lieux. Un personnage féminin, jouant le rôle maternel, venait s'ajouter aux deux premiers et complétait la triade divine, telle qu'on la voit adorée dans la plupart des temples. » La plus vénérée de ces triades, celle qui était particulièrement en honneur à Thèbes, c'est Ammon, Maut, ou la mère, la *Dame du Ciel*, la *Régente des Dieux;* Chons, le protecteur de la Thébaïde, tantôt distinct d'Ammon, tantôt se confondant avec lui et exprimant un de ses attributs.

Phtah avait aussi une épouse divine, Pacht qui, « dans ses deux rôles, semble caractériser la radiation solaire dans sa double action vivifiante et destructive; » d'un autre côté, Apis, né d'un rayon descendu du ciel, est qualifié la *seconde vie de Phtah, fils de Phtah.*

Osiris, dans sa légende, nous apparaît, lui aussi, toujours associé à Isis, sa sœur et son épouse, et à Horus son fils. Isis, qu'on a souvent considérée comme représentant la lune, porte aussi le nom d'Athor, qui fut assimilé par les Grecs à Aphrodite ou Vénus. Quant à Horus, dont le culte a subi tant de variations, il semble n'être qu'un des nombreux symboles du soleil.

Suivant le témoignage d'Hérodote, chaque province, chaque nome avait ses divinités particulières, mais Isis et Osiris étaient adorés dans toute l'Égypte. Aux yeux des Égyptiens, Isis passait pour la plus grande de toutes les divinités, et on célébrait en son honneur des fêtes magnifiques auxquelles on se préparait par des jeûnes et des prières. Osiris avait aussi la sienne, et ce jour-là chaque Égyptien immolait un pourceau devant sa porte. Les personnes qui jouaient un rôle dans cette fête se répandaient dans les bourgs et les villages voisins, précédées de joueurs de flûte, portant dans leurs mains les symboles de ce dieu et chantant des hymnes en son honneur. A Saïs, où l'on montrait le tombeau du dieu, on représentait la nuit, sur le lac voisin, les événements mystérieux de sa vie. De même qu'Isis avait pour symbole, dans le culte égyptien, la génisse, la vache sacrée, Osiris était représenté par le dieu Apis, qui naissait d'une vache mystérieusement fécondée par un éclair descendu du ciel. Apis devait être noir, avoir un triangle blanc sur le front, une marque pareille à une demi-lune, et une espèce de bourrelet ou nœud de la forme d'un scarabée sous la langue. Quand le dieu venait à mourir, l'Égypte était en deuil, et partout on se livrait à de solennelles lamentations. Dès qu'il se manifestait de nouveau, chacun se parait de ses plus riches habits, et on se livrait aux plus grandes réjouissances.

Une antre divinité qu'on retrouve également dans presque tous les temples de l'Égypte, mais qui était spécialement vénérée à Saïs, c'est *Neith*, dont les Grecs ont fait leur Minerve. Elle était considérée comme la mère du soleil, lequel s'engendrait lui-même dans le sein de *Neith*. Cette attribution, dit M. de Rougé, à qui nous empruntons ces détails, n'a pas échappé aux auteurs grecs, qui nous ont conservé une inscription où la déesse mère du Soleil se proclame la substance de tous les êtres et se vante que le voile qui la couvre n'a jamais été soulevé.

Il y avait encore une divinité qui occupait un rang important dans la religion égyptienne et qui, aux derniers temps de son histoire, sous les Ptolémées, semble avoir presque

entièrement éclipsé les anciennes divinités, Ammon, Phtah, Osiris : c'est Sérapis, le dieu auquel de si vastes édifices furent élevés à Memphis, à Alexandrie et dans d'autres villes.

Sérapis n'est qu'une abréviation d'Osiris Apis. Ce n'était pas autre chose qu'Apis mort; car, chaque mort étant assimilé à Osiris, Apis, lui aussi, devenait Osiris Apis, *Osar-Apis*. De ces deux noms, fondus en un seul, fut composé le nom nouveau d'une divinité fort ancienne. Sérapis fut, comme le dit M. Ampère, le dernier-né de la religion égyptienne, le dernier représentant de ce vieux culte.

Outre ces divinités principales, qui représentaient les faces diverses et les grandes forces de la nature, il y en avait une multitude d'autres, qui primitivement n'étaient que les symboles de ces divinités, et qui avaient fini par prendre leur place. Les animaux les plus connus en Égypte furent consacrés à différents dieux. Tels étaient le bélier, le chat, le singe, le crocodile, l'hippopotame, l'épervier, l'ibis, le scarabée, le bœuf, le chien, etc., etc. Les uns étaient adorés comme emblèmes de certaines divinités, les autres à cause de l'utilité dont ils sont pour l'homme. Chacun d'eux était nourri avec beaucoup de soin, et selon ses goûts, dans le temple du dieu auquel il était consacré, et, après sa mort, il était embaumé. Certaines villes étaient particulièrement destinées à chaque espèce, ou plutôt à quelques individus de chaque espèce; car il ne faut pas croire que tous les animaux de chaque famille fussent sacrés. Quelques-uns seulement étaient entretenus aux frais de l'État et servis par les plus grands personnages. Ainsi, les chats sacrés, après avoir été embaumés, étaient transportés à Bubaste, les éperviers à Buta, les ibis à Hermopolis. De même on n'adorait pas les mêmes animaux dans toutes les provinces. Les hippopotames n'étaient respectés que dans le nome de Paprémis. Les habitants de la province de Thèbes avaient le crocodile en grande vénération; ailleurs on lui faisait la guerre.

L'animal étant le symbole du dieu, les membres de l'un et de l'autre étaient confondus dans les représentations de l'art égyptien. De là ces figures bizarres, ces accouplements

étranges, ces déesses à tête de chat, d'hippopotame ou d'épervier, ces sphinx moitié femme et moitié lion. Malheur à qui frappait une de ces images de la Divinité. « Si, dit Hérodote, on tue quelqu'un d'entre eux de dessein prémédité, on est puni de mort; si on l'a fait involontairement, on paye l'amende qu'il plaît aux prêtres d'imposer; mais si on tue un ibis ou un épervier, même sans le vouloir, on ne peut éviter le dernier supplice. » Un soldat romain ayant tué par hasard un chat sacré, fut égorgé par le peuple en furie, malgré l'intervention du roi et le nom si redoutable de Rome. On dit que Cambyse fit placer en avant de son armée une rangée d'animaux sacrés, et que les Égyptiens se laissèrent mettre en déroute pour ne pas tirer sur eux. Au temps d'Adrien, Alexandrie fut dans un trouble extrême, parce qu'on ne trouvait pas de bœuf Apis[1].

Telle était la religion de ce peuple, un mélange de quelques idées sublimes et d'un culte abject. « Si vous entrez dans un temple, dit saint Clément d'Alexandrie, un employé s'avance d'un air grave, en chantant un hymne en langue égyptienne; il soulève un peu le voile, comme pour vous montrer le dieu; que voyez-vous alors? Un chat, un crocodile, un serpent, ou quelque autre animal dangereux. Le dieu des Égyptiens paraît!... C'est une bête sauvage, se vautrant sur un tapis de pourpre. »

Heureusement, sous cette enveloppe matérielle et grossière se cachaient des vérités profondes. Outre cette grande idée de l'unité de Dieu, qui résidait, nous l'avons vu, au fond d'un symbolisme si varié, la religion égyptienne avait proclamé de bonne heure l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie. « Ces peuples, dit encore Hérodote, sont les premiers qui aient annoncé que l'âme de l'homme est immortelle; que lorsque le corps vient à périr, elle entre toujours dans celui de quelque animal, et qu'après avoir passé successivement dans toutes les espèces d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, elle rentre dans un

1. Au dire de Diodore de Sicile, on dépensa, pour les seules funérailles d'un Apis, une somme de 600 000 sesterces.

corps d'homme, et que ces différentes transmigrations se font dans l'espace de 3000 ans. » L'idée de ces transmigrations successives de l'âme, qui n'exprimaient pas autre chose que les diverses épreuves subies par ce principe divin avant d'arriver à la perfection, passa de l'Égypte chez les Grecs, se transmit de Pythagore à Platon, et devint un des dogmes fondamentaux de la philosophie ancienne.

Cette idée de l'immortalité de l'âme n'avait pu, on le comprend, se dégager complétement de ce matérialisme sur lequel reposent toutes les religions de l'antiquité. La doctrine des prêtres égyptiens, au fond, n'était pas autre chose que le panthéisme. L'individualité de l'âme disparaissait dans leur système, et la suprême béatitude, la perfection absolue consistait dans son identification complète avec la divinité suprême qui anime le monde entier et qui prend mille formes, mille noms différents. Cette divinité, c'est Osiris, le dieu des régions infernales; c'est le soleil, le grand Dieu de l'Égypte, celui dont Osiris est le symbole.

Cette partie si intéressante et si curieuse des croyances des Égyptiens se trouve également reproduite dans de nombreux tableaux qui sont, en quelque sorte, l'histoire de l'âme à ses divers états. Après avoir accompli ces nombreux pèlerinages dans les régions qu'elle doit visiter, elle arrive enfin dans l'*amenthé*, l'enfer, où elle va subir son jugement. C'est là que, devant un tribunal composé de quarante-deux juges, présidé par le grand dieu Osiris, on examine sévèrement la conduite qu'elle a tenue pendant sa vie. C'est là que se fait la *pesée des âmes;* et suivant que les bonnes ou les mauvaises actions l'emportent dans les bassins de la fatale balance, elles sont condamnées à des supplices divers, ou réservées à un avenir de bonheur [1].

1. Rien de plus curieux et de plus intéressant que la confession du mort devant le tribunal d'Osiris. On trouve là tout le code, pour ainsi dire, de la conscience égyptienne. On est étonné, quand on l'examine de près, et qu'on voit quelle morale avancée, supérieure à celle des autres peuples de l'antiquité, les Égyptiens avaient su fonder sur une base aussi fragile que celle de leur religion, C'étaient sans doute ces lumières, ces délicatesses de la conscience qui avaient valu aux Égyptiens cette réputation de sagesse, dont l'Écriture sainte n'a pas dédaigné de se faire elle-même l'écho.

« Je n'ai pas commis de fautes, s'écrie le mort. Je n'ai pas blasphémé. Je

Les Égyptiens imitaient à l'égard du corps sur la terre ce qu'ils croyaient être pratiqué à l'égard des âmes dans l'amenthé, où elles passaient après la séparation du corps. « Lorsque le corps est prêt à être enseveli, dit Diodore, les parents en préviennent les juges, les proches et les amis du défunt; ils leur indiquent les juges des funérailles par cette formule : « Un tel doit passer le lac de la province où il est mort. » Aussitôt les juges, au nombre de plus de quarante, arrivent et s'asseyent dans un hémicycle placé au delà du lac. Avant de placer sur la barque qui doit la transporter la caisse qui contient le mort, chacun a le droit de porter contre lui des accusations. Si l'un des accusateurs parvient à prouver que le défunt a mené une mauvaise vie, les juges rendent un arrêt qui le prive de la sépulture légale. Si l'accusation est injuste, celui qui la porte est condamné à de fortes amendes. Si aucun accusateur ne se présente ou que l'accusation paraisse calomnieuse, les parents quittent le deuil, font l'éloge du mort, invoquent les dieux infernaux et les supplient de l'admettre dans la demeure réservée aux hommes pieux. La foule y joint ses acclamations accompagnées de vœux pour que le défunt jouisse aux enfers de la vie éternelle, dans la société des bons. » On trouve dans ces scènes de l'amenthé toute la représentation de l'enfer des Grecs et des Romains. Les divinités prirent d'autres noms, mais leurs fonctions restèrent les mêmes.

Disons, en terminant ce court exposé de la religion égyptienne, que si bien des fables ridicules, bien des erreurs grossières venaient s'y mêler, elle contenait néanmoins as-

n'ai pas trompé. Je n'ai pas volé. Je n'ai pas divisé les hommes par mes ruses. Je n'ai traité personne avec cruauté. Je n'ai excité aucun trouble. Je n'ai pas été paresseux. Je ne me suis pas enivré. Je n'ai pas fait de commandements injustes. Je n'ai pas eu une curiosité indiscrète. Je n'ai pas laissé aller ma bouche au bavardage. Je n'ai frappé personne. Je n'ai pas médit d'autrui. Je n'ai pas rongé mon cœur d'envie. Je n'ai mal parlé ni de mon roi ni de mon père. Je n'ai pas intenté de fausses accusations.... Je n'ai pas retiré le lait de la bouche des nourrissons. Je n'ai pas fait de mal à mon esclave en abusant de ma supériorité sur lui. J'ai fait aux Dieux les offrandes qui leur étaient dues. J'ai donné à manger à celui qui avait faim. J'ai donné à boire à celui qui avait soif. J'ai fourni des vêtements à celui qui était nu. » (Extrait du *Rituel funéraire.*)

sez de vérités élevées, assez de préceptes utiles, pour que l'Égypte méritât cette réputation de sagesse qu'aucune nation ne lui refusait, et pour qu'elle fût la grande école où allaient s'instruire les philosophes, les poëtes, les législateurs de l'ancien monde.

Gouvernement et institutions politiques.

Lorsque le roi venait à mourir, tous les habitants prenaient le deuil, déchiraient leurs vêtements, fermaient les temples, s'abstenaient des sacrifices et ne célébraient aucune fête pendant douze jours. Des troupes d'hommes et de femmes se répandaient dans les rues, et chantaient deux fois par jour des hymnes lugubres à la louange du mort. Tout le monde passait le nombre de jours indiqués dans l'affliction et dans le deuil. Le dernier jour, on plaçait le corps du roi mort à l'entrée du tombeau. On procédait alors, selon la loi, au jugement de tout ce que le roi avait fait pendant sa vie. Les prêtres prononçaient le panégyrique en racontant les belles actions du roi; des milliers d'assistants donnaient leur approbation à ce panégyrique, si le roi avait vécu sans reproche; dans le cas contraire, ils déclaraient par des murmures leur improbation. C'était la seule circonstance dans laquelle le peuple égyptien intervînt et fût admis à protester contre le mauvais gouvernement de ses rois. Cette opinion, qui ne s'appliquait qu'aux actes d'une vie passée, n'était pourtant pas sans efficacité. Un certain nombre de princes avaient été, de cette manière, privés de leur sépulture royale; et d'autres avaient pratiqué la justice avec zèle, dans la crainte que leurs corps ne fussent, après leur mort, traités ignominieusement, et leur souvenir à jamais maudit.

La division du peuple en classes était la base fondamentale de la constitution égyptienne; la royauté en était le sommet. Le nombre de ces classes varie dans Hérodote et dans Diodore de Sicile. Le premier en distingue sept : ce sont les prêtres, les guerriers, les bouviers, les porchers, les cabaretiers, les interprètes, les pilotes. Le second di-

vise autrement la population. Pour lui, il n'y a que cinq classes : les prêtres, les guerriers, les agriculteurs, les pasteurs, les artisans. Cette différence entre deux historiens, qui avaient tous deux vu et parcouru l'Égypte, indique que les renseignements qu'ils nous ont transmis sur cette matière n'étaient pas complets. D'un autre côté, il y avait dans la société égyptienne une multitude de conditions civiles dont ces deux historiens ne nous ont pas parlé. Les fonctions de juge, par exemple, celles d'architecte ou d'intendant des constructions, si importantes dans un pays comme l'Égypte, où l'on bâtissait sans cesse, celles d'intendant des greniers, que l'histoire de Joseph montre avoir été si considérables, n'apparaissent nulle part dans le tableau qu'ils nous ont laissé de la société égyptienne. Et pourtant ce sont ces fonctions dont les titres reviennent le plus souvent sur les monuments égyptiens.

On a toujours pensé jusqu'ici que le peuple égyptien était sévèrement divisé en castes. Un savant moderne, M. Ampère, combat cette croyance. La caste, en effet, n'existe qu'à trois conditions imposées à ses membres : s'abstenir de certaines professions qui leur sont interdites; se préserver de toute alliance en dehors de la caste; continuer la profession qu'on a reçue de ses pères. Or, pour ne parler que des classes sacerdotales et militaires, au sein desquelles les professions se transmettaient de père en fils, suivant Hérodote et Diodore de Sicile, à l'exclusion de toute autre, voici ce que nous apprennent les monuments : 1° les fonctions sacerdotales et militaires, loin d'être exclusives, étaient souvent associées les unes avec les autres, et chacune d'elles avec des fonctions civiles, le même personnage pouvant porter un titre sacerdotal, un titre militaire et un titre civil; 2° un personnage revêtu d'un titre militaire pouvait s'unir à la fille d'un personnage investi d'une dignité sacerdotale; 3° les membres d'une même famille, soit le père, soit le fils, pouvaient remplir l'un des fonctions militaires, l'autre des fonctions civiles : ces fonctions enfin ne passaient pas nécessairement aux enfants.

Il n'y avait donc pas de caste sacerdotale dans le sens ri-

goureux du mot, puisque les prêtres pouvaient être en même temps généraux ou intendants de province, architectes ou juges. Il en était de même de l'état militaire, dans lequel le même homme était chef des archers et intendant de l'Égypte méridionale, préposé aux constructions royales, et chef de soldats étrangers. L'hérédité n'était pas non plus la loi générale de la société égyptienne. Sans doute le fils héritait souvent de l'emploi de son père, et plus souvent dans les classes sacerdotales et militaires; mais ce fait, qui se retrouve dans une foule d'autres sociétés, ne prouve nullement que l'hérédité fût absolue et universelle. Il y avait jadis en France une classe essentiellement vouée à la guerre, c'était la noblesse ; il y en avait une autre au sein de laquelle les charges se transmettaient à peu près de père en fils, c'était la classe des magistrats. On n'en conclura pas cependant que la France ait jamais été soumise au régime des castes. Il serait plus juste de traduire par le mot corporation, ainsi que l'a fait M. Ampère, le mot grec auquel on a donné le sens de caste. Mais alors il faut modifier l'idée qu'on s'était faite jusqu'ici de la société égyptienne, d'après certains passages d'Hérodote et de Diodore, pris dans un sens trop absolu.

De toutes les classes entre lesquelles se partageait la société égyptienne, celles des guerriers et des prêtres jouissaient des plus grands honneurs. Les prêtres formaient dans l'État une sorte de noblesse privilégiée. Ils remplissaient les plus hautes fonctions, et possédaient la plus grande et la meilleure partie du sol; et pour rendre cette propriété inviolable, ils la représentaient comme un don d'Isis qui leur avait assigné un tiers de son royaume. Ces terres étaient exemptes de toute espèce d'impôts. Elles étaient ordinairement affermées moyennant une redevance qui constituait le trésor commun du temple, dont ces terres dépendaient, et qui était employée aux dépenses des divinités et à l'entretien des prêtres et de leurs nombreux subordonnés. « Ceux-ci ne dépensaient rien de leurs biens propres. Chacun d'eux recevait sa portion de viandes sacrées qu'on leur donnait cuites; on leur distribuait même chaque jour une grande quantité de

bœuf et d'oie. On leur donnait aussi du vin, mais il ne leur était pas permis de manger du poisson. »

Les prêtres étaient obligés à la plus extrême propreté sur eux et dans leurs vêtements. « Ils se rasent le corps entier tous les trois jours, dit Hérodote. Ils ne portent qu'une robe de lin et des souliers de biblus. Il ne leur est pas permis d'avoir d'autre habit ni d'autre chaussure. Ils se lavent deux fois par jour dans l'eau froide et autant de fois toutes les nuits; en un mot, ils ont mille pratiques religieuses qu'ils observent régulièrement. »

Après la classe sacerdotale venait, dans l'ordre d'importance, la classe militaire, qui, elle aussi, jouissait de grands priviléges. Selon Hérodote, la classe des guerriers était divisée en deux corps qui s'appelaient *calasiries* et *hermotybies*. Ils étaient distribués dans les différents nomes de l'Égypte de la manière suivante : les nomes des hermotybies étaient Busiris, Saïs, Chemmis, Paprémis, l'île Prosopitis et la moitié de Natho. Ces nomes fournissaient 160 000 hommes. Les calasiries occupaient les nomes de Thèbes, de Bubaste, d'Aphhis, de Tanis, de Mendès, de Sebennys, de Pharbétis, de Thmuis, d'Onuphis, d'Anysis, de Mycéphoris, d'Athribis. Ces nomes pouvaient mettre sur pied, lorsqu'ils étaient le plus peuplés, 250 000 hommes.

Nous voyons, par cette désignation des différents nomes occupés par la classe des guerriers, que presque toute la puissance militaire des Égyptiens s'était concentrée dans la Basse Égypte; dans l'intérieur du Delta, quatre nomes et demi étaient occupés par des hermotybies, et douze autres par des calasiries. Il n'y en avait, au contraire, qu'un seul de chacun d'eux dans la Haute et Moyenne Égypte, savoir les districts de Chemmis et de Thèbes. C'était vraisemblablement le besoin de défendre les frontières du nord, toujours menacées par les tribus arabes du désert, qui avait déterminé les rois d'Égypte à répartir ainsi les forces nationales.

La classe des guerriers, comme celle des prêtres, était très-richement dotée, et elle possédait à peu près le tiers du sol. Chacun d'eux, au rapport d'Hérodote, avait douze arou-

res de terres exemptes de toute espèce de charge et de redevance. Tous les ans mille hommes, tant des calasiries que des hermotybies, allaient servir de gardes au roi; pendant leur service, outre les douze aroures qu'ils avaient, on leur donnait par jour, à chacun, cinq mines de pain (un peu plus de deux kilog.), deux mines de bœuf (un peu plus d'un demi-kilog.), et quatre mesures de vin.

Telle fut l'organisation de la force armée en Égypte pendant la période la plus florissante de la monarchie égyptienne. Les Égyptiens, pendant des siècles, ne se servirent que de troupes nationales, et chez elles le service militaire fut considéré comme un privilége, comme une distinction. Mais, avec le temps, cette institution s'altéra profondément, et le règne de Psammitichus, nous l'avons dit, amena la désorganisation de l'armée. Ce roi permit aux étrangers de se fixer en Égypte, il leur concéda des terres et prit à sa solde un corps très-considérable de leurs troupes. La classe des guerriers indigènes vit dans cette mesure une violation flagrante de ses priviléges, s'irrita de ce que le roi confiait à des étrangers la défense du pays, et 200 000 guerriers quittèrent spontanément la garnison où le roi les avait, à dessein, relégués, et allèrent former des établissements au delà des cataractes.

Dès lors le nerf de la puissance militaire de l'Égypte fut brisé. Les mercenaires dont se composèrent en partie les armées égyptiennes, devinrent plutôt les instruments des rois que les défenseurs de la nation. La rivalité s'établit entre eux et le reste des guerriers, et l'Égypte fut livrée aux divisions intestines et à l'anarchie. Le jour où l'invasion persique arriva, le pays ne sut pas se défendre, et il suffit d'une victoire pour rendre Cambyse maître de toute la vallée du Nil.

Toute portion de la population libre qui n'appartenait ni au corps sacerdotal ni au corps militaire, composait, en Égypte, comme un troisième ordre de l'État, qui lui-même se subdivisait en plusieurs classes dont le nombre et les attributions sont assez mal déterminés par les historiens anciens.

Ainsi Hérodote répartit le peuple en cinq catégories, qui sont : les marchands, les interprètes, les marins, les bouviers

et les porchers. Diodore de Sicile ne cite que trois ordres : les pasteurs, les agriculteurs et les artisans. Ce désaccord n'est peut-être qu'apparent. Ainsi les artisans, les marchands, les interprètes appartenaient vraisemblablement à la même catégorie; les bouviers et les porchers n'étaient sans doute que des subdivisions d'une même classe, celle des pasteurs. Mais il reste toujours une différence importante entre Hérodote et Diodore de Sicile, le second admettant une classe particulière d'agriculteurs, que le premier ne connaît pas. Heeren croit qu'ils sont désignés par Hérodote sous le nom de κάπηλοι, hommes de métier, et alors il faudrait comprendre les agriculteurs parmi les artisans. La nature même de la propriété territoriale en Égypte autorise cette interprétation. En effet, suivant Diodore, tout le sol de l'Égypte était entre les mains des rois, des prêtres et des guerriers, et les agriculteurs n'étaient pas autre chose que des fermiers qui cultivaient, moyennant une redevance très-modérée, les domaines de la famille royale et ceux des classes privilégiées. Leur position était à peu près semblable à celle des modernes *fellahs*, qui n'ont pas de propriété à eux, et qui exploitent le sol de l'Égypte pour le compte du souverain.

La classe des pasteurs comprenait naturellement tous ceux qui faisaient de l'élève du bétail leur principale occupation. Il ne faut pas confondre ceux d'entre eux qui habitaient les villages et nourrissaient de grands troupeaux avec ces pasteurs nomades répandus sur les frontières. Ceux-ci étaient généralement odieux aux Égyptiens : Moïse et Hérodote l'attestent. Cette antipathie, qui remontait jusqu'aux temps de la domination des rois pasteurs, s'appliquait aussi aux tribus établies dans les contrées marécageuses du Delta, séjour qui, au rapport de Strabon, leur avait été assigné par les Pharaons. Ces tribus avaient bien adopté les mœurs égyptiennes; mais, restées à moitié barbares, elles se livraient au brigandage et entretenaient par leurs pillages la vieille haine qui animait contre elle les autres classes de la société.

La classe des porchers, qu'Hérodote distingue expressément de celle des bouviers, était méprisée et regardée comme impure. Elle se composait de gens auxquels on interdisait

non-seulement l'accès des temples, mais encore tout mélange avec d'autres tribus. Le porc était aux yeux des Égyptiens comme aux yeux des Juifs un animal immonde. Cependant un ancien usage permettait, dans une fête consacrée à Osiris, de sacrifier un animal de cette espèce. Les Égyptiens s'en servaient aussi, à l'époque des semailles, pour enfoncer les grains dans la terre, en chassant des troupeaux de porcs à travers les champs.

La classe des marins ou des pilotes devait se composer surtout d'individus voués à la navigation du Nil. L'inondation qui transformait périodiquement l'Egypte en un vaste lac, rendait leurs services indispensables. D'ailleurs il y avait ordinairement sur le Nil et sur les nombreux canaux qui sillonnaient le pays, un grand mouvement de bâtiments de toute espèce; car le transport des marchandises et des matériaux nécessaires à la construction des monuments publics se faisait par eau.

Les interprètes n'étaient pas moins indispensables aux besoins du commerce. Toutefois, ce fut seulement à l'époque des invasions étrangères, c'est-à-dire au temps de Psammitichus, qu'ils se constituèrent en classe.

Les institutions politiques ne subirent guère de changements dans un pays où les prêtres exerçaient une si grande influence sur la vie sociale. Malgré les nombreuses révolutions politiques que traversa l'Égypte, malgré les conflits assez fréquents de la caste sacerdotale et de la caste guerrière, le principe du gouvernement resta toujours le même, et ce principe fut le despotisme. Le pouvoir du roi se transmettait, dans l'ordre de primogéniture, à ses enfants mâles, à ses filles s'il n'avait pas de fils, enfin à ses frères et à ses sœurs s'il n'avait par de descendance directe. Il conserva toujours un caractère profondément religieux qu'il tenait peut-être de la première forme du gouvernement. On lit dans Diodore : « Les Égyptiens respectent et adorent leurs rois à l'égal des dieux. L'autorité souveraine dont la Providence a revêtu les rois, avec la volonté et le pouvoir de répandre des bienfaits, leur paraît être un caractère de la divinité. » Ce passage de l'historien grec est pleinement justifié par les récits des voya-

geurs modernes. A l'aspect des nombreuses représentations qui couvrent les monuments de la Thébaïde, l'un des plus savants et des plus ingénieux dit : « C'est une consécration perpétuelle du pouvoir royal par l'autorité divine, et cela sans l'intermédiaire du prêtre. C'est le roi qui est le prêtre, c'est lui qui offre l'encens ou les pains sacrés, c'est à lui que chaque dieu invoqué répond par cette légende qui ne manque jamais : « Nous t'accordons la force, la puissance et « la victoire. » Plus on étudie les monuments égyptiens, plus on est frappé de l'idée que la royauté participait jusqu'à un certain point au caractère de la divinité. » (Ampère.)

Cependant les prêtres avaient conservé une grande influence sur cette royauté. Ils avaient réglé par des lois impérieuses non-seulement la vie publique des rois, mais encore leur vie privée et journalière. Éveillé dès le matin, le roi devait d'abord recevoir les lettres qui lui étaient envoyées de toutes parts, afin de prendre une exacte connaissance de ce qui se passait dans son empire, et régler ses actes en conséquence. Ensuite, après s'être baigné et revêtu des insignes de la royauté, il offrait un sacrifice aux dieux. Les victimes étaient amenées à l'autel ; le grand prêtre se tenait près du roi, et, en présence du peuple, il suppliait à haute voix les dieux de conserver au prince la santé et les autres biens, lorsqu'il agissait selon les lois. En même temps il énumérait les vertus du roi, parlait de sa piété envers les dieux et de sa douceur envers les hommes. Il le représentait tempérant, magnifique, ennemi du mensonge, aimant à faire le bien, etc., et après ces louanges intéressées, qui étaient autant de conseils détournés, il lançait des imprécations contre les fautes commises par ignorance; car le roi étant irresponsable, toutes les fautes retombaient sur les ministres.

L'Égypte était divisée, sous le rapport de l'administration, en un certain nombre de districts auxquels les Grecs avaient donné le nom de nomes. Le chef-lieu du nome était le sanctuaire de telle ou telle divinité ; et chaque temple principal formait, avec le territoire qui en dépendait, un nome particulier qui se distinguait des autres par son culte et par

ses cérémonies. Le rapport intime entre le nome et le temple égyptien est suffisamment indiqué dans ce passage d'Hérodote : « Ceux, dit-il, qui ont fondé le sanctuaire de Jupiter Thébain, ou qui font partie du nome de Thèbes, s'abstiennent de brebis et tuent des chèvres; mais ceux, au contraire, qui ont élevé le sanctuaire de Mendès, s'abstiennent tous de chèvres et tuent des brebis. » Plus tard, quand les diverses parties de l'Égypte furent réunies sous la même domination politique, cette division du pays en nomes fut maintenue et régularisée; l'Égypte alors se trouva partagée en un certain nombre de circonscriptions administratives à la tête desquelles était un préfet, appelé nomarque. Au temps de Sésostris, le nombre de ces nomes ou préfectures était de trente-six. On en comptait dix dans la Haute Égypte, seize dans l'Égypte Moyenne, et dix dans la Basse Égypte. Toute l'administration se rattachait naturellement à cette institution. Il y avait au-dessous des nomarques d'autres magistrats qui leur étaient subordonnés et qui, sous le nom de toparques, administraient des districts et des cantons.

D'anciennes traditions, confirmées par les monuments encore subsistants, semblent prouver que, dans certaines circonstances, telles qu'un changement de règne ou de dynastie, il se tint des assemblées générales. Chaque nome envoyait un certain nombre de députés à l'assemblée qui se réunissait dans le Labyrinthe. On y faisait des sacrifices et on jugeait les affaires importantes; peut-être y traitait-on aussi des grands intérêts de la guerre et de toutes les grandes mesures d'administration générale.

Nous possédons peu de renseignements sur l'administration proprement dite; mais nous en savons davantage sur l'organisation judiciaire, grâce à Diodore de Sicile. Et d'abord cette organisation était indépendante du pouvoir royal; les rois ne jugeaient pas eux-mêmes; la juridiction appartenait à des tribunaux qui étaient tenus d'observer rigoureusement les lois. La classe sacerdotale était en possession de recruter la magistrature égyptienne. Les grandes villes de Memphis, d'Héliopolis, de Thèbes qui renfermaient les colléges sacerdotaux les plus florissants, fournissaient les principaux juges;

chacune en donnait dix. Ces trente juges choisissaient entre eux un président, et la place que celui-ci laissait libre était immédiatement remplie par un autre juge de la même ville. Ces magistrats étaient entretenus aux dépens du trésor royal, et le président avait des appointements considérables. Les affaires se traitaient par écrit, jamais de vive voix, pour prévenir tout ce qui pouvait troubler l'impartialité du juge en excitant les passions. L'accusateur présentait d'abord sa plainte par écrit et indiquait le dédommagement qu'il réclamait pour l'offense qui lui avait été faite. Le défenseur prenait également connaissance de la demande de la partie adverse, et répliquait aussi par écrit à chaque chef d'accusation. Il était permis à l'accusateur de faire encore une réplique et à l'accusé d'y répondre. Le tribunal était alors obligé de prononcer son jugement qui était rendu par écrit et scellé par le président. Celui-ci portait au cou une chaîne d'or, à laquelle était suspendue une image en pierre précieuse, qui représentait la vérité. Il fallait que le président mît cette chaîne pour que la séance pût commencer. Quand l'arrêt était rendu, le président imposait cette image de la vérité sur l'une des parties mises en présence, et le procès était jugé.

Lois et coutumes.

Les lois égyptiennes étaient trop remarquables pour que nous les passions sous silence. « L'Égypte, a dit Bossuet, était la source de toute bonne police. » En effet, quelque imparfaites que soient les notions que nous possédons à cet égard, il est facile de voir, d'après les écrivains anciens, que la législation égyptienne respectait tous les grands sentiments de l'âme humaine et qu'elle répondait aux besoins les plus élevés de l'ordre social. Rappelons quelques-unes de ces lois et laissons parler Diodore de Sicile. « D'abord, dit l'historien grec, le parjure était puni de mort parce qu'il est la réunion des deux plus grands crimes qu'on puisse commettre, l'un contre les dieux, l'autre contre les hommes. Celui qui voyait dans son chemin un homme aux prises avec un assassin ou subissant quelque violence, et ne le secourait pas lorsqu'il le

pouvait, était condamné à mort. S'il était réellement dans l'impossibilité de porter du secours, il devait dénoncer les brigands et les traduire devant les tribunaux. S'il ne le faisait pas, il était condamné à recevoir un nombre déterminé de coups de verges, et à la privation de toute nourriture pendant trois jours. Ceux qui faisaient des accusations mensongères subissaient, lorsqu'ils étaient découverts, la peine infligée aux calomniateurs. Il était ordonné à tout Égyptien de déposer chez le magistrat un écrit indiquant ses moyens de subsistance; celui qui faisait une déclaration fausse ou qui gagnait sa vie par des moyens illicites était condamné à mort. Celui qui avait tué volontairement soit un homme libre, soit un esclave, était puni de mort; car les lois voulaient frapper non pas d'après les différences de fortune, mais d'après l'intention du malfaiteur; en même temps par les ménagements dont on usait envers les esclaves, on ne les engageait à ne jamais offenser un homme libre. Une femme enceinte, condamnée à mort, ne subissait sa peine qu'après avoir enfanté : on pensait qu'il était souverainement injuste de faire participer un être innocent à la peine de la coupable, et de faire expier, par la vie de deux personnes, le crime commis par une seule. Les juges qui faisaient mourir un innocent étaient aussi coupables que s'ils avaient acquitté un meurtrier.

« Parmi les lois qui concernent les soldats, il y en avait une qui infligeait, non pas la mort, mais l'infamie à celui qui avait déserté les rangs, ou qui n'avait point exécuté l'ordre de ses chefs. Si plus tard il effaçait sa honte par quelque action d'éclat, il était rétabli dans son poste. Ainsi le législateur faisait du déshonneur une peine plus terrible que la mort, pour habituer les guerriers à regarder l'infamie comme le plus grand de tous les malheurs; en même temps ceux qui avaient été punis de cette façon pouvaient rendre de grands services pour recouvrer la confiance première, tandis que, s'ils avaient été condamnés à mort, ils n'auraient plus été d'aucune utilité pour l'État. L'espion qui avait dénoncé aux ennemis des plans secrets était condamné à avoir la langue coupée. Les faux monnayeurs, ceux qui falsifiaient les poids et les mesures, ou contrefaisaient les sceaux, ceux qui ré-

digeaient des écritures fausses ou altéraient les actes publics, étaient condamnés à avoir les deux mains coupées. Les lois concernant les femmes étaient très-sévères. Celui qui était convaincu d'avoir fait violence à une femme libre devait être mutilé, car on considérait que ce crime comprenait en lui-même trois maux très-grands : l'insulte, la corruption des mœurs et la confusion des enfants. Pour l'adultère commis sans violence, l'homme était condamné à recevoir mille coups de verges, et la femme à avoir le nez coupé. Le législateur voulait qu'elle fût privée de ses attraits, qu'elle n'avait employés que pour la séduction. »

Quelques-unes des lois civiles n'étaient pas moins remarquables. On attribuait au roi Bocchoris divers règlements relatifs aux transactions commerciales. Ainsi une dette était nulle si le débiteur affirmait, par un serment solennel, ne rien devoir au créancier qui n'était nanti d'aucun titre. Dans aucun compte, l'intérêt dû ne devait dépasser le capital. Les biens du débiteur étaient engagés pour ses dettes, mais non sa personne. Le législateur avait pensé que la personne du citoyen appartenait à l'État qui, à tout moment, peut le réclamer pour son service, soit dans la guerre, soit dans la paix. La contrainte par corps n'était donc dans aucun cas admise. Hérodote parle aussi d'une loi assez singulière, et qui autorisait les Égyptiens à emprunter, en mettant en gage la momie de leurs pères. Le prêteur était en même temps mis en possession du tombeau de l'emprunteur. Celui qui ne payait pas sa dette, était privé des honneurs de la sépulture de famille, et en privait aussi ceux de ses enfants qui mouraient pendant la durée de cet engagement sacré.

Quelques détails empruntés à Hérodote sur les mœurs des Égyptiens compléteront ce tableau. « Après les Libyens, dit l'historien grec, il n'y a point d'hommes si sains et d'un meilleur tempérament que les Égyptiens.... Ils sont persuadés que toutes nos maladies viennent des aliments que nous prenons.... Ils font leur pain avec de l'épeautre, espèce de maïs; ils boivent de la bière, et vivent de poissons crus, séchés au soleil, ou mis dans de la saumure; ils mangent

crus, pareillement, les cailles, les canards et quelques petits oiseaux qu'ils ont eu soin de saler auparavant; enfin, à l'exception des oiseaux et des poissons sacrés, ils se nourrissent de toutes les autres espèces qu'ils ont chez eux, et les mangent ou rôties ou bouillies.

« Aux festins que font les riches, on porte, après le repas, autour de la salle, un cercueil avec une figure en bois, si bien travaillée, qu'elle représente parfaitement un mort. On la montre à tous les convives, tour à tour, en leur disant : Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort; buvez donc maintenant et vous divertissez.

« Il n'y a, parmi les Grecs, que les Lacédémoniens qui s'accordent avec les Égyptiens dans le respect que les jeunes gens ont pour les vieillards; si un jeune homme rencontre un vieillard, il lui cède le pas et se détourne; et si un vieillard survient dans un endroit où se trouve un jeune homme, celui-ci se lève. Lorsque les Égyptiens se rencontrent, au lieu de se saluer de paroles, ils se font une profonde révérence en baissant la main jusqu'aux genoux.

« Leurs habits sont de lin, avec des franges autour des jambes; par-dessus ils s'enveloppent d'un manteau de laine blanche; mais ils ne le portent pas dans les temples. On ne les ensevelit pas non plus avec cet habit : les lois de la religion le défendent.

« La médecine est si sagement distribuée en Égypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une espèce de maladie et non de plusieurs. Aussi y a-t-il un grand nombre de médecins. Les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête; ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux d'estomac, d'autres pour les maladies internes. » Le soin du corps, le besoin de le soustraire après la mort à toutes les chances de destruction, était encore une des préoccupations un peu sérieuses des Égyptiens. De là la coutume des embaumements, qui se rattachaient, du reste, à l'ensemble des idées religieuses sur les destinées de l'âme après la mort. Il fallait que le corps fût mis à l'abri de toute profanation, de toute corruption afin que

l'âme pût le retrouver intact au jour de la résurrection. De là ces précautions infinies pour la conservation des cadavres; de là cette quantité énorme de momies qui remplissent nos musées et qu'on retrouve partout en Égypte. On peut lire dans Hérodote la curieuse description des procédés employés pour les embaumements, qui différaient suivant le rang et la fortune de chacun.

En général, le caractère de l'Égyptien était facile, ses mœurs douces et telles qu'on devait les trouver chez un peuple naturellement obéissant, profondément religieux, et de très-bonne heure civilisé. Tout porte à croire que la salutaire influence de la religion, que les soins assidus d'une administration bienveillante, active, joints à la beauté du climat et à la fécondité du sol, procurèrent au peuple une existence aisée, et lui firent oublier les vices et les inconvénients d'un état social d'où la liberté et l'égalité étaient entièrement bannies. Ajoutons, en terminant, que les Égyptiens savaient accroître, par le commerce et l'industrie, les richesses provenant de l'agriculture; qu'un grand nombre d'ouvriers étaient employés au tissage et à la teinture de riches étoffes; que l'art de travailler les métaux, de fabriquer la porcelaine et le verre, de préparer l'émail et le mastic pour les mosaïques, atteignit chez eux une grande perfection, et qu'enfin les produits de l'industrie égyptienne étaient exportés par terre et par mer dans les contrées les plus lointaines.

Littérature, arts et monuments de l'Egypte.

Une nation si célèbre dans l'ancien monde par sa sagesse, par les progrès qu'elle avait accomplis dans les sciences, dans les arts, devait avoir une littérature et des livres. Nous savons en effet que les Égyptiens possédèrent, dès les temps les plus reculés, de riches bibliothèques. Diodore de Sicile, en décrivant le tombeau d'un roi nommé Osymandias, mentionne parmi les pièces de cet immense palais la bibliothèque sacrée, dont la porte était surmontée de cet inscription : *médecine de l'âme*. On a nié l'existence du tombeau d'Osy-

mandias, et par conséquent celle de cette bibliothèque fameuse; mais on en a retrouvé une autre dans les ruines du Ramesséum, et celle-ci était placée sous la protection de deux divinités dont l'une, Thoth, était regardée par les Égyptiens comme le dieu des sciences et des arts; l'autre, Saphré, compagne de Thoth, portait le titre assez remarquable de *dame des lettres*.

Il est assez difficile de savoir au juste en quoi consistèrent les ouvrages dont se composaient ces antiques collections; toutefois les papyrus assez nombreux qui sont parvenus jusqu'à nous, peuvent nous donner une idée des richesses qu'elles renfermaient. Les uns contiennent des traités astrologiques et magiques, des traités de médecine, des apophthegmes, des calendriers sacrés; d'autres, des récits épiques et légendaires qui s'appliquent à des événements publics ou à des faits particuliers. Nous avons déjà parlé de ce poëme épique, destiné à célébrer les exploits du grand Rhamsès, et dont M. de Rougé a lu la traduction à l'Institut. D'autres textes ont été traduits par ce savant, et ils nous ont montré combien les religions de l'antiquité aimaient à employer pour l'enseignement de leurs dogmes la forme du conte et de l'apologue.

Les matières religieuses devaient occuper une grande place dans la littérature d'un peuple aussi grave, aussi sérieux que l'étaient les Égyptiens. Nous voyons, en effet, que le roi Menkérès, celui qui passait pour le constructeur d'une des grandes pyramides, avait composé un livre *du chemin du soleil*. Mais, le plus célèbre de tous ces ouvrages est celui auquel les égyptologues ont donné le titre de *rituel funéraire*, et qui renfermait toute la science philosophique et religieuse des Égyptiens. On en déposait dans chaque cercueil de momie un exemplaire plus ou moins complet, suivant la fortune du défunt. En général, le dogme de l'immortalité de l'âme fait le fond de tout ce livre, dans lequel on rencontre aussi des hymnes, des prières, des formules pour toutes les cérémonies relatives aux funérailles et au culte des morts. Un des chapitres les plus remarquables est celui qui traite *de la vie après la mort*. On y re-

trouve toute la série des pèlerinages que l'âme accomplit dans les régions diverses du ciel infernal. D'autres nous font connaître le mode d'apologie ou de confessions que le mort devait faire devant le tribunal d'Osiris avant que sa sentence fût prononcée. Quelques-uns des fragments les plus importants de ce livre ont été lus sur un des monuments de la douzième dynastie. C'est dire assez l'antiquité du rituel funéraire.

Toute cette science de l'homme et du monde, toutes ces notions d'une autre vie avaient été communiquées aux Égyptiens, disaient les prêtres, par Thoth, le premier Hermès, le Trismégiste ou trois fois très-grand, qui écrivit tous ses livres par l'ordre du dieu suprême. Le premier Thoth fut l'Hermès céleste ou l'intelligence divine personnifiée. Le second Hermès, qui ne fut qu'une imitation du premier, passait pour l'auteur de toutes les institutions sociales de l'Égypte. C'était lui qui avait organisé la nation égyptienne, établi la religion, réglé les cérémonies du culte, enseigné aux hommes l'astronomie et la science des nombres, la géométrie et l'usage des poids et mesures. C'était ce même dieu qui avait communiqué aux hommes la langue et l'écriture, les beaux-arts, et tout ce qui constitue enfin la civilisation. Toutes ces connaissances avaient été consignées dans les livres sacrés au nombre de quarante-deux, et les prêtres égyptiens qui en étaient les dépositaires devaient en savoir le contenu, en totalité ou en partie, selon l'ordre de leurs fonctions et de leur rang dans la hiérarchie. De même qu'Osiris, expression de la puissance et de la force, était le modèle des rois, Thoth ou Hermès était le type du prêtre, du ministre de la science et de la religion. Il personnifiait toutes les découvertes faites par les membres de la caste sacerdotale dont il était tout à la fois l'instituteur et l'image ; Hermès enfin, c'était la caste savante elle-même, c'était la science, selon les idées égyptiennes.

Mais ce qui assigne à l'Égypte une place à part parmi les peuples de l'ancien monde, ce sont les monuments qu'elle a élevés, et qui couvrent encore aujourd'hui la vallée du Nil.

Une première question se présente à l'aspect de ces prodigieuses constructions, qui de tout temps ont excité à un si haut degré l'étonnement des voyageurs. Comment les hommes ont-ils pu ériger de pareils monuments? Quelques-uns ont pensé que les prêtres, qui dirigeaient le plus souve ces grands travaux, employèrent des procédés mécaniqu dont le secret est resté enseveli dans les sanctuaires l'Égypte. Cette opinion, généralement adoptée au dix-huitième siècle, est aujourd'hui à peu près abandonnée. Déjà Diodore de Sicile avait dit positivement que les Égyptiens n'avaient pas de machines; ce qui semble donner raison à cet historien, c'est que sur les monuments où sont représentées toutes les occupations et toutes les industries des Égyptiens, on n'a trouvé jusqu'ici nulle trace de la machine la moins compliquée.

Si les Égyptiens avaient connu les machines, on en trouverait la trace, dit M. Letronne, dans un bas-relief du temps de Sésortasen, qui nous représente le transport d'un colosse; on le voit entouré de cordages, et tiré par plusieurs rangées d'hommes attachés à des câbles; d'autres portent des seaux pour mouiller les câbles et graisser le sol factice sur lequel le colosse est traîné. La force tractive de leurs bras était concentrée dans un effort unique, au moyen d'un chant ou d'un battement rhythmé, qu'exécutait un homme monté sur les genoux du colosse. Si mille hommes ne suffisaient pas, on en prenait dix mille, autant qu'on en pouvait réunir sur un point et pour une même action. C'est ainsi que, d'après le témoignage de Pline, Rhamsès avait employé cent vingt mille hommes pour dresser un des obélisques de Thèbes, fait qui seul annoncerait l'absence totale de la mécanique. Suivant Hérodote, on avait employé cent mille hommes à la construction de la grande pyramide. C'était donc à l'aide de procédés très-simples, et en se servant d'un grand nombre de bras, qu'on parvenait à élever à de si grandes hauteurs des masses colossales. Parmi ces procédés, le plan incliné paraît avoir joué le principal rôle. On enterrait les colonnes, les architraves à mesure qu'elles s'élevaient, et l'on allongeait graduellement le plan incliné sui-

vant le besoin. Une application du même procédé, c'est-à-dire un plan incliné en spirale, a fourni le moyen de dresser les obélisques sans autre secours que celui des leviers et d'une multitude de bras dont l'action était habilement combinée. Voilà quel est, sur un sujet si longtemps controversé, l'opinion des hommes compétents de notre âge. Cette opinion nous ramène en définitive, sauf quelques restrictions, à celle d'Hérodote.

C'est toujours dans des proportions gigantesques que l'art égyptien a conçu ses œuvres. La sculpture, comme l'architecture, dont elle n'était guère qu'une dépendance, visait au grand, au sublime. Les statues égyptiennes étaient des colosses. Une des formes qu'affectionnait volontiers la statuaire était celle du sphinx. On sait que le sphinx est une tête humaine placée sur un corps de lion accroupi et allongeant les deux pieds de devant. Comme il a fallu absolument trouver du mystère et de la science dans tout ce qui appartient à l'Égypte, on a prétendu que ses statues indiquaient symboliquement les débordements du Nil sous les constellations du Lion et de la Vierge; mais il est certain que le sphinx était pour les Égyptiens le signe au moyen duquel on écrivait hiéroglyphiquement les mots *Seigneur* ou *Divinité*. Le sphinx n'était donc pas autre chose qu'une désignation de la *royauté*.

C'était encore la Thébaïde qui renfermait les plus nombreux monuments de ce genre. C'est là que se trouvaient d'énormes colosses, parmi lesquels la statue de Memnon jouissait d'une si grande célébrité. Non loin de cette ruine gigantesque, on a retrouvé les restes de dix-huit autres colosses, dont les moindres avaient vingt pieds de hauteur.

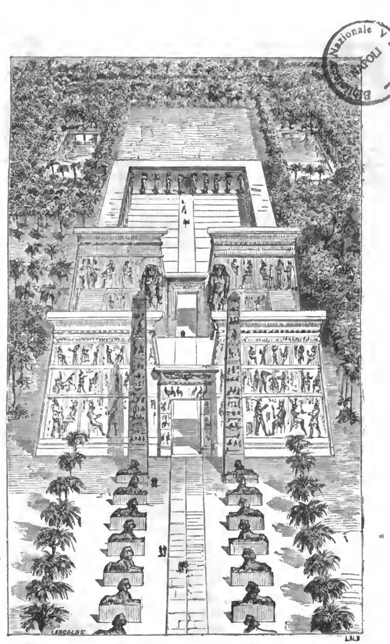
L'Égypte renfermait, en outre, une foule de statues de dimension naturelle que l'on peut admirer dans les différents musées de l'Europe. Un auteur arabe du douzième siècle, Abdallatif, assure que la beauté du visage de ces statues, et la justesse de leurs proportions sont ce que l'art de l'homme peut faire de plus excellent, et ce qu'une substance telle que la pierre peut recevoir de plus

parfait ; il n'y manque que l'imitation des chairs et des muscles. « J'ai vu, ajoute-t-il, deux lions placés en face l'un de l'autre, à peu de distance : leur aspect inspirait de la terreur. »

Il nous reste moins de monuments de la peinture. Les représentations trouvées dans les ruines de quelques maisons particulières, et dans les grottes sépulcrales de Beni-Hassan, attestent que les Égyptiens savaient donner à leurs dessins une grande finesse et une remarquable beauté.

L'époque qui suit l'expulsion des Hycsos est celle où l'architecture égyptienne atteignit sa plus haute perfection. C'est l'âge des Thoutmosis, des Rhamsès ; tout alors est grand et majestueux ; tout est, en même temps, élégant et achevé. Le génie égyptien, sous l'inspiration de ce mémorable événement, l'expulsion des étrangers et la délivrance du territoire, déploya toute sa richesse dans les merveilleuses constructions de la Thébaïde, dont les ruines frappent encore le voyageur d'admiration. Les plus remarquables de ces monuments thébains, tout à la fois temples et palais, étaient situés sur les bords du Nil. Deux groupes principaux, ceux de Karnac et de Louqsor, sont situés sur la rive droite du fleuve ; on voit, sur la rive gauche, ceux de Gournah, du Ramesséum et de Médinet-Abou.

Il est impossible de donner une idée de la prodigieuse salle des colonnes, qu'on appelle salle hypostyle de Karnac. « Imaginez, dit M. Ampère, une forêt de tours ; représentez-vous cent trente-quatre colonnes égales en grosseur à la colonne de la place Vendôme, dont les plus hautes ont vingt-trois mètres de hauteur et trois mètres et demi de diamètre, couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes. Les chapiteaux ont vingt et un mètres de circonférence ; la salle a cent trois mètres de long et près de cinquante de large. Cette salle était entièrement couverte, et on voit encore une des fenêtres qui l'éclairaient. Ce n'était point précisément un temple, mais un lieu de réunion destiné sans doute à ces panégyries ou assemblées solennelles dont nous avons parlé. Cette grande salle de Karnac a été achevée par Rhamsès Sésostris, mais elle avait été construite presque entièrement par son père



Vue cavalière d'un temple-palais de Thèbes (restauré d'après les monuments).

Séthi, dont les exploits sont représentés sur les murs et forment une véritable épopée.

Dans le voisinage de cette salle était le palais de Thoutmosis ; et, à un des angles de ce palais, une petite chambre fameuse connue sous le nom de chambre de Karnac. Elle a été transportée à Paris, où on peut la voir. Ce qui rend ce monument précieux, c'est qu'il présente une suite de rois antérieurs à la dix-huitième dynastie, et appartenant à une époque dont il ne reste presque aucun monument historique. De l'angle sud-ouest des ruines de Karnac part une allée de sphinx, qui allait rejoindre autrefois le palais de Louqsor. Cette double rangée de symboles mystérieux réunissait deux masses de palais, tels que l'Europe n'en connaît pas.

Louqsor, qui veut dire en arabe palais, est, comme Karnac, un assemblage de monuments de différents siècles. La partie la plus ancienne est l'œuvre d'Aménophis III, celui que les Grecs ont désigné sous le nom de Memnon, prince de la dix-huitième dynastie. Au nord de ce monument, une galerie de colonnes conduisait à un autre palais, construit par le grand Rhamsès, et qui couvre encore une superficie de 2500 mètres. C'est en avant de la cour qui précédait ce palais que Rhamsès avait fait élever les deux obélisques, dont l'un orne aujourd'hui une des places publiques de Paris.

Sur la rive gauche du Nil, non loin de Gournah, se trouvait le Ramesséum, confondu par beaucoup de savants avec le fameux tombeau d'Osymandias, lequel, nous l'avons déjà dit, n'a jamais existé tel que le décrit Diodore de Sicile. Le Ramesséum se composait d'une suite de cours et de salles entourées ou remplies de colonnes couvertes d'hiéroglyphes qui racontaient les exploits de Rhamsès le Grand. Un colosse en granit de dix-sept mètres représentait ce monarque assis sur son trône. C'est la plus grande ruine de statue qu'il soit possible de voir ; son pied seul a plus de quatre mètres de long.

A peu de distance du Ramesséum, on trouve un vaste emplacement tout couvert de ruines, parmi lesquelles sont



Salle hypostyle de Karnac.

deux colosses, dont l'un n'est pas autre chose que la célèbre statue de Memnon, c'est-à-dire le portrait d'Aménophis III. Ce colosse, haut de plus de dix-neuf mètres, représentait le pharaon assis, les mains étendues sur les genoux, dans une attitude de repos. C'était cette statue qui rendait, au lever de l'aurore, ces sons merveilleux dont parlent les historiens anciens. Les observations faites sur les lieux par les membres de la commission d'Égypte expliquent les causes de ce phénomène, qui ne peut pas être révoqué en doute. Suivant M. de Rozières, les rayons du soleil venant à frapper le colosse, après l'humidité de la nuit, causaient dans cette pierre rigide et un peu élastique un ébranlement, une vibration rapide qui produisait le son particulier que faisait entendre la statue. Ce bruit, qu'on ne remarqua que vers l'époque de Néron, quand la statue eut été brisée par un tremblement de terre, ne fut plus entendu depuis que Septime Sevère eut restauré le colosse mutilé. L'empereur, comme dit M. Letronne, y avait mis, en le réparant, une sourdine. Brisée, la statue parlait; entière, elle fut muette.

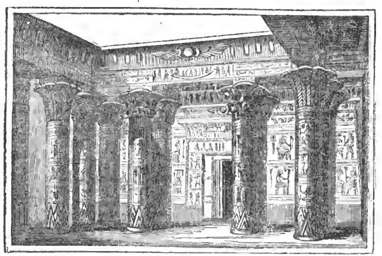
A Médinet-Abou sont les ruines d'un grand palais construit par Rhamsès Méiamoun, le grand Sésostris, celui dont les exploits sont aussi retracés sur les monumeuts qu'il a élevés. Nulle part, même à Karnac, on ne trouve une preuve plus certaine de la magnificence des pharaons. Il y a là une grande page d'une histoire inconnue à mettre en lumière.

Toutes ces ruines donnent à la Thébaïde un aspect de grandeur triste que rien ne peut reproduire. « Les Égyptiens, s'écrie un voyageur anglais, concevaient en hommes de cent pieds de haut.... Je me garderai bien d'écrire, car mes expressions ne vaudraient pas la millième partie de ce qu'on peut dire en parlant de tels objets. Si j'en faisais même une faible esquisse, je passerais pour un enthousiaste, peut-être même pour un fou. »

Il y avait aussi dans les autres parties de l'Égypte, surtout à Memphis, à Héliopolis, à Saïs, des monuments remarquables. On peut juger de leur magnificence par la repro-

duction que nous donnons ici du portique du grand temple de l'île de Philé, au sud de Syène.

Les obélisques, dont la forme est presque celle des pyramides, étaient ordinairement placés deux à deux devant la porte des temples, à quelque distance du *pylone*, ou entrée principale. Tous sont d'un seul morceau de granit rouge, formant un prisme quadrangulaire qui va se rétrécissant de la base au sommet et se termine en pyramide. Les inscriptions qui couvrent ces monuments désignent et célèbrent le roi qui les a élevés. Ces désignations sont ordinairement



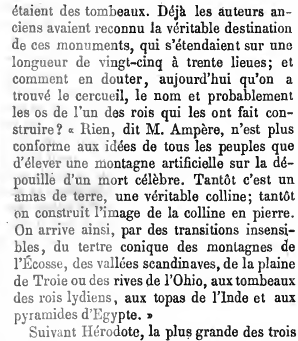
Portique du grand temple de Philé.

fort pompeuses, et expriment presque toujours, d'une manière assez vague, la puissance du pharaon fondateur; elles mentionnent les édifices qu'il a fait construire, les ennemis qu'il a vaincus. Les obélisques ne sont pas seulement remarquables par la masse, ils le sont encore par l'ornementation. On peut admirer à Rome, dit Champollion, la pureté, la précision, la franchise avec lesquelles sont sculptées les innombrables figures hiéroglyphiques qui couvrent les anciens obélisques dont les Césars dépouillèrent les temples de l'Égypte pour orner la ville éternelle. Nous pouvons,

sans aller à Rome, vérifier la justesse de cette appréciation, en contemplant l'obélisque qui décore la place de la Concorde, à Paris[1].

Nous avons déjà dit que les pyramides, au moins celles qui subsistent encore et qu'on appelle ordinairement les pyramides de Giseh, furent construites par les rois de la quatrième dynastie. On a imaginé beaucoup de systèmes pour expliquer l'origine et le but de ces prodigieuses constructions. Un fait est resté incontestable, c'est que les pyramides

1. Voici le résumé de la description que donne M. Champollion-Figeac de cet obélisque. Il a été enlevé du village de Louqsor, qui occupe une portion de l'ancienne Thèbes. Il est monolithe, ou d'un seul morceau de granit rose. On peut le diviser en deux parties : le prisme quadrangulaire, ou le fût, et le pyramidion, ou la partie taillée en forme de pyramide, qui surmonte le fût. La hauteur totale de l'obélisque est de 22^{m},83; sa plus grande largeur, la base du fût, 2^{m},44; à la base du pyramidion, 1^{m},75. Le poids total est de 220 000 kilogr. Les quatre faces de l'obélisque sont couvertes de caractères hiéroglyphiques, au nombre de 1600, distribués sur chaque face en trois bandes longitudinales et parallèles, les caractères de la bande du milieu étant sculptés à 14 centimètres de profondeur, ceux des deux autres à une profondeur moitié moindre. Les inscriptions se divisent sur chaque face en trois parties : 1° immédiatement au-dessous du pyramidion, *le bas-relief des offrandes*, qui occupe toute la largeur de chaque face; 2° en tête de chaque colonne d'hiéroglyphes, un encadrement surmonté de la figure de l'épervier symbolique avec la coiffure royale et terminé en franges; c'est la *bannière royale :* elle renferme les titres du prince nommé dans l'inscription; 3° l'inscription proprement dite, dont les signes, divisés en trois colonnes parallèles, se lisent de haut en bas. Quelques groupes de signes sont enfermés dans un encadrement régulier. Ces encadrements, ou *cartouches*, contiennent les noms propres des rois ou des divinités. Les cartouches de l'obélisque de Paris rappellent les noms de Rhamsès II, qui en commença les sculptures, et ceux de Rhamsès III, qui les acheva. Les inscriptions célèbrent la gloire des deux rois, leurs victoires, leur piété, et rappellent les monuments qu'ils ont élevés. Il suffira, pour avoir une idée de ces inscriptions, de connaître celles de l'une des faces. Nous prenons la face de l'ouest, où il n'est question que de Sésostris, et qui est reproduite dans notre gravure. Dans le *bas-relief des offrandes*, Sésostris, coiffé du pschent complet, symbole de son autorité sur la haute et basse Égypte, et surmonté du globe ailé du soleil, fait au grand dieu éponyme de Thèbes, à Amon-ra, l'offrande du vin. Aux louanges d'usage, la colonne médiale ajoute que Sésostris est le fils préféré du roi des dieux, celui qui sur son trône domine le monde entier. On mentionne le palais qu'il a fait élever dans l'hôph du midi (la partie méridionale de Thèbes). Le titre de bienfaisant lui est donné dans l'inscription de droite, qui ajoute : « Ton nom est aussi stable que le ciel; la durée de la vie est égale à la durée du disque solaire. » Sésostris porte, dans la *bannière* de l'inscription de gauche, le titre de chéri de la déesse de la vérité, engendré du roi des dieux pour prendre possession du monde entier. Les trois colonnes sont uniformément terminées par un *cartouche* contenant le nom propre du roi, le fils du soleil, le chéri d'Ammon, Rhamsès.



étaient des tombeaux. Déjà les auteurs anciens avaient reconnu la véritable destination de ces monuments, qui s'étendaient sur une longueur de vingt-cinq à trente lieues; et comment en douter, aujourd'hui qu'on a trouvé le cercueil, le nom et probablement les os de l'un des rois qui les ont fait construire? « Rien, dit M. Ampère, n'est plus conforme aux idées de tous les peuples que d'élever une montagne artificielle sur la dépouille d'un mort célèbre. Tantôt c'est un amas de terre, une véritable colline; tantôt on construit l'image de la colline en pierre. On arrive ainsi, par des transitions insensibles, du tertre conique des montagnes de l'Écosse, des vallées scandinaves, de la plaine de Troie ou des rives de l'Ohio, aux tombeaux des rois lydiens, aux topas de l'Inde et aux pyramides d'Egypte. »

Suivant Hérodote, la plus grande des trois pyramides n'avait pas coûté moins de vingt années de travail. D'après les mesures prises par les savants de l'expédition d'Égypte, sa hauteur, quand elle était encore intacte, était de 450 pieds ou 152 mètres; c'est à peu près le double de la hauteur des tours de Notre-Dame de Paris. La base est longue de 232m,75. Sauf un petit nombre de chambres, deux couloirs et deux étroits soupiraux, la pyramide est entièrement pleine. Les pierres dont elle se compose forment une masse véritablement effrayante d'environ 75 millions de pieds cubes, qui pourrait fournir les



Obélisque de Louqsor.

matériaux d'un mur haut de 6 pieds et long de 1000 lieues. On entre dans la grande pyramide du côté du nord par un corridor qui descend d'abord, puis remonte et conduit à la salle qu'on nomme la chambre du Roi. Cette chambre est placée au centre de la pyramide; elle est oblongue et d'environ 132 pieds de long sur 16 pieds de large. Elle est construite en granit. Cinq chambres plus basses sont placées au-dessus de la chambre du Roi; après les avoir visitées, on redescend la pente qu'on a gravie, on retrouve le corridor par lequel on est entré, et en suivant une nouvelle galerie, on arrive dans une autre chambre placée presque au-dessous de la première et qu'on appelle chambre de la Reine. Plus bas est une autre chambre encore taillée dans le roc.

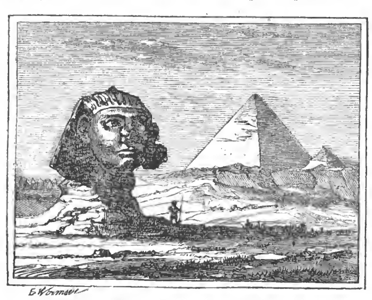
Telle est la disposition de la grande pyramide. Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être, c'est la parfaite orientation de ce monument. Ses quatre faces regardent exactement les quatre points cardinaux. La disposition des deux autres pyramides est analogue; seulement leur maçonnerie n'offre aucun vide, et les chambres qu'elles renferment sont taillées dans le roc. La seconde diffère par sa hauteur de la première; cette différence est rendue plus sensible par l'élévation du rocher sur lequel la première est assise; sa construction intérieure est loin aussi d'égaler en beauté celle de la grande pyramide. La troisième n'atteint pas en hauteur le tiers de la première, mais elle est plus ornée; et ce qui donne à cette pyramide un immense intérêt, c'est qu'on y a trouvé le cercueil en bois du roi Mycérinus par qui elle fut construite[1]. On n'a pas trouvé dans les deux autres les tombeaux des rois qui passent pour leurs fondateurs. Peut-être ces pharaons, si odieux à leurs peuples, comme l'atteste Hérodote, ont-ils été arrachés de leurs tombes, et, selon l'expression de Bossuet, « n'ont pas joui de leur sépulcre. »

Quand on parle des pyramides, il est difficile de ne pas parler du sphinx colossal qu'on voit au pied de ces gigantesques monuments, et qui en forme comme l'appendice. Ce

1. On sait qu'elle fut singulièrement embellie par la reine Nitocris au temps de la sixième dynastie.

sphinx représente la plus ancienne peut-être des divinités de l'Égypte. Il a près de 90 pieds de long et environ 74 pieds de haut : sa tête a 26 pieds du menton au sommet. Il est taillé dans le rocher sur lequel il repose; les assises du rocher partagent sa face en zones horizontales. On a profité, pour la bouche, d'une des lignes de séparation des couches[1].

« Cette grande figure mutilée, ajoute M. Ampère à qui nous empruntons ces détails, est d'un effet prodigieux ; c'est comme une apparition éternelle. Le fantôme de pierre paraît atten-



Le Sphinx et la grande pyramide.

tif; on dirait qu'il écoute et qu'il regarde. Sa grande oreille semble recueillir les bruits du passé; ses yeux tournés vers l'orient, semblent épier l'avenir; le regard a une profondeur et une vérité qui fascinent le spectateur. Sur cette figure, moitié statue, moitié montagne, on découvre une ma-

1. Déblayé en entier par M. Mariette, ce colosse s'est trouvé n'être qu'un rocher auquel la nature avait donné la forme grossière d'un sphinx. Les Égyptiens se sont contentés de lui sculpter la tête avec leur habileté ordinaire.

jesté singulière, une grande sérénité et même une certaine douceur. »

C'est encore à cette époque reculée, c'est à un roi de la douzième dynastie qu'il faut rapporter la construction du monument le plus grand et le plus accompli qu'ait produit l'art égyptien, le Labyrinthe. Cette merveille, qui l'emportait sur les pyramides, était l'ouvrage d'Amenemhé III. Les ruines actuelles du Labyrinthe retrouvées par M. Lepsius répondent sous tous les rapports à la description des anciens. Ce palais se composait de douze allées ou cours, dont six étaient exposées au nord et six au midi; elles étaient renfermées dans une enceinte formée par un mur extérieur, les chambres que renfermaient les bâtiments du Labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés. Un passage de Strabon semble indiquer que le Labyrinthe servait aux assemblées nationales de l'Égypte, dans les occasions solennelles.

Un autre monument dont la découverte appartient à un jeune Français que nous avons déjà nommé, c'est le Sérapéum de Memphis. Véritable nécropole placée dans le voisinage des pyramides, le Sérapéum, commencé sous la douzième dynastie, avait été successivement agrandi aux diverses époques de l'empire égyptien. Il fut achevé au temps de Psammitichus qui construisit, au-dessus des caveaux où reposaient les Apis, un temple magnifique. Ce temple, grâce à la popularité toujours croissante du culte d'Apis, devint très-célèbre, et il fut avec le Sérapéum d'Alexandrie le principal sanctuaire de la religion égyptienne; sous les derniers rois d'Égypte, sous les Ptolémées, et jusque sous les empereurs romains.

Ces monuments furent la plupart construits, ainsi que beaucoup d'autres dont nous ne parlons pas, antérieurement à l'arrivée des pasteurs. Dès cette époque, l'art et la civilisation étaient donc parvenus en Égypte à un très-haut degré de perfection; mais ce magnifique développement fut arrêté par l'invasion étrangère. Les pasteurs, animés d'une rage fanatique, détruisirent presque tous les monuments, de telle sorte que quand les pharaons rentrèrent dans leur antique héritage, ils n'y trouvèrent que des ruines. Les rois de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie furent obligés de

reconstruire entièrement les édifices religieux que les pasteurs avaient détruits[1].

L'immobilité est le principal caractère des gouvernements théocratiques. De là, en Égypte, cet esprit de résistance à toute espèce d'innovation, soit dans les lois civiles, soit dans les beaux-arts. En architecture, en peinture, en sculpture, l'artiste était tenu de se conformer à certains types convenus, à certaines formes traditionnelles consacrées par la religion. C'est du moins ce que Platon nous apprend : « Quand on a, dit-il, exposé les modèles dans les temples, il n'est permis aux peintres, ni à aucun de ceux dont le métier est de représenter des formes quelconques, de rien changer ou de s'écarter en quoi que ce soit de ce qui a été réglé par les lois du pays. Cette défense subsiste maintenant et pour ces représentations, et pour tout produit des arts. Aussi, quand vous y faites attention, vous trouvez que les peintures ou les sculptures faites depuis dix mille ans ne sont en rien plus belles ni plus laides que celles qui ont été faites de nos jours, et qu'elles sont travaillées selon le même art.... » De nos jours, l'étude des monuments semble avoir, en partie, infirmé ce jugement de Platon, et il a été constaté que l'art égyptien avait subi des transformations diverses, et avait eu ses périodes de prospérité et de décadence. On a remarqué dans certains monuments, des statues entre autres, remontant aux quatrième et cinquième dynasties, une finesse d'exécution, une simplicité de formes, une liberté de mouvements et d'attitude, qui n'ont rien de commun avec la roideur et la sécheresse conventionnelle des époques postérieures[2]. Suivant cette opinion, l'art égyptien aurait atteint tout d'abord la perfection, et la décadence aurait commencé précisément au temps de la plus grande puissance politique et militaire de l'Égypte, c'est-à-dire au temps des Rhamsès. La sculpture, en particulier, qui suppose une étude sérieuse de la nature, déclina d'une manière très-sensible sous les derniers princes de cette maison. Elle ne se releva que vers les derniers temps de la mo-

1. Voir la note de la page 102, au sujet des ravages des pasteurs.
2. Voyez surtout la statue de l'Hiérogrammate, qui est actuellement au

narchie, sous les rois de la dynastie saïte, et on peut croire que l'influence de l'art assyrien, qui avait produit ses œuvres les plus remarquables, ne fut pas étrangère à cette renaissance[1].

Outre ces monuments dont nous venons de parler, il y en avait d'autres qui étaient pour les Égyptiens l'objet d'un véritable culte : c'étaient les tombeaux. Ces tombeaux sont de véritables maisons; et c'est ainsi que les justifie ce passage de Diodore de Sicile : « Les Égyptiens appellent les demeures des vivants des gîtes, parce qu'on y demeure peu de temps; les tombeaux, au contraire, ils les appellent « maisons éternelles, » parce qu'on y est pour toujours. Voilà pourquoi ils ont peu de soin d'orner leurs maisons tandis qu'ils ne négligent rien pour la splendeur de leurs tombeaux. » Ces tombeaux se retrouvent en grand nombre aux environs de Memphis, dans la plaine actuelle de Sakkara et dans la Thébaïde où ils forment de véritables cités des morts. Les innombrables statues qui peuplaient « ces maisons, » les curieuses inscriptions qui les décorent nous ont non-seulement permis de déterminer avec exactitude les diperses époques de l'art égyptien; mais elles nous font connaître encore l'état social et la vie privée des Égyptiens, leurs croyances religieuses, et elles jettent sur histoire générale de cette contrée les lumières les plus inattendues[2].

L'Égypte eut d'autres arts encore et une autre science. La parfaite orientation de la grande pyramide, et l'usage antique d'une année de 365 jours, révèlent des connaissances astronomiques qui datent de bien loin; les nombreux canaux dont le pays était sillonné, les meubles, les bijoux, les tissus, les ustensiles de toute sorte qu'on trouve reproduits par la sculpture, attestent une industrie savante et exercée[3]. Mais

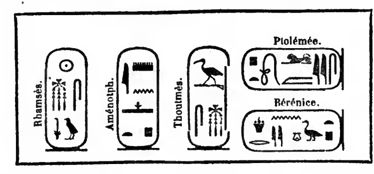
Louvre. Les statues de Chephren qu'on a retrouvées dans le voisinage de la pyramide qui porte son nom, sont, au dire de M. Renan, exécutées avec une rare habileté : ce sont des portraits pleins de vie et d'expression.

1. Voir à ce sujet la notice déjà citée des *Monuments du Louvre*, par M. de Rougé.

2. Les trois principaux groupes de tombeaux sont ceux de Sakkara, de Beni-Hassan et de Seban-el-Mobuk, près de Thèbes.

3. On peut voir dans les magnifiques collections du Louvre les admirables produits de cette industrie.

il y a un art célèbre entre ceux que l'Égypte vit naître : nous voulons parler de l'écriture hiéroglyphique. Tous les monuments sont couverts d'inscriptions dont l'antiquité ne nous avait point donné la clef, et que Champollion le jeune commença à déchiffrer en 1822. Parmi ces caractères sacrés, les uns ont une valeur purement idéographique ou symbolique, c'est-à-dire qu'ils représentent les objets eux-mêmes ou les idées que ces objets suscitent; les autres ont une valeur phonétique, c'est-à-dire représentent des sons, des lettres. Dans le tableau ci-dessous[1], on trouvera quelques hiéroglyphes ayant une valeur idéographique, et d'autres qui étaient employés d'une manière phonétique. Nous reproduisons, en même



temps, cinq cartouches royaux qu'on pourra lire à l'aide des signes du tableau.

On avait cru longtemps que les hiéroglyphes étaient une écriture mystérieuse réservée seulement aux prêtres, qui par ce moyen se maintenaient seuls en possession des connaissances qu'on possédait en Égypte de leur temps. Cette opinion, comme beaucoup d'autres, a dû être abandonnée, depuis qu'on a retrouvé partout l'emploi de l'écriture hiéroglyphique, non-seulement sur les monuments publics, mais sur les objets appartenant à la vie domestique et privée. Outre les hiéroglyphes proprement dits, les Égyptiens possédaient encore une écriture cursive appelée hiératique, et dont les ca-

1. Nous empruntons ce tableau à l'*Encyclopédie moderne*, t. XII, p. 400, article *Écriture*, de M. Léon Vaïse.

le soleil	homme	a
la lune	femme	e, i
le monde	enfant	o, ou
la vie	roi	b
la vigilance	reine	k
année	dieu	t
mois	Ammon	r, l
nuit	Set	m
quadrupède	Thot	n
plante	panégyrie	p
fleur	approuver	s
métal	action de force	ch
fluide	verbe de mouvement	f, ph
pierre de taille	genre féminin	v
habitation	nombre pluriel	h


PALESTINE
EN XII TRIBUS
Kilomètres
Amath
Aradus
Tripolis
Byblos
Sidon
Damas
Trachonites
Edraï
Golan
Astaroth
Dora
Galgala
Gazer
Joppé
Jamnia
Silo
Sichem
Ramoth Galaad
Ammonites
Rabbath-Ammon
Hesebon
Nebo
Aroer
Hebron
Gerara
Ber Sabée
Arad
L. Asphaltite
Amalécites
Désert de Pharan
Vallée des Salines
Pétra
Dressé par A. Vuillemin
Librairie de L. Hachette et Cie
Gravé par E. George


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

ractères sont une imitation plus ou moins éloignée des formes hiéroglyphiques. Enfin, on faisait usage d'une écriture plus abrégée encore que les Grecs appelaient démotique, et dont le déchiffrement est moins avancé que celui des deux autres. Espérons qu'ici encore la science moderne aura raison des difficultés qu'elle rencontre, et que cette vieille terre d'Égypte, qui avait si longtemps gardé ses secrets, finira par se révéler à nous tout entière.

CHAPITRE V.

LES JUIFS.

Moïse. — Josué; les Juges; Samuel (1585-1096). — Saül (1096-1056). — David (1056-1016). — Salomon (1016-976). — Schisme des dix tribus. — Les royaumes divisés d'Israël et de Juda (976-721). — Le royaume de Juda, depuis la destruction d'Israël jusqu'à la destruction de Jérusalem (721-587). — La captivité et le retour à Jérusalem. — Les Juifs sous la domination des Perses. — Les Juifs sous la domination grecque. — Les Machabées (166-107). — Nouveau royaume de Judée (107 av. J. C. 70 ap. J. C.)

Moïse.

Il y a dans l'antiquité un petit peuple qui, à ne considérer que son rôle politique, semble de beaucoup inférieur aux nations dont il est entouré, mais a exercé une bien plus puissante influence sur les destinées de l'humanité. C'est le peuple juif. Sa gloire est d'avoir été le dépositaire des plus anciennes traditions du monde, le gardien des antiques promesses faites au genre humain et de les avoir conservées au milieu de ses prospérités les plus brillantes, comme à travers les vicissitudes les plus douloureuses de son histoire.

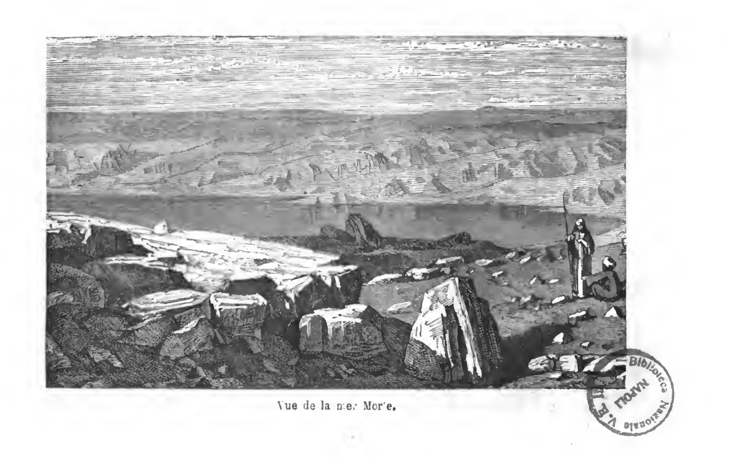
On trouvera ailleurs l'histoire des Hébreux telle qu'elle est racontée dans les livres saints[1]. Au point de vue de l'histoire générale, le seul où nous devions nous placer ici, nous ne

1. Voyez l'*Histoire sainte* de M. Duruy.

présenterons qu'un très-court résumé des traditions antérieures au temps où les Hébreux sont constitués en corps de nation, et nous ne tracerons qu'une rapide esquisse de leur histoire politique.

« A mesure, dit Bossuet, qu'on s'éloignait de l'origine des choses, les hommes brouillaient les idées qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres. Le sens humain abruti ne pouvait plus s'élever aux choses intellectuelles, et, les hommes ne voulant plus adorer ce qu'ils voyaient, l'idolâtrie se répandait par tout l'univers. Ce grand Dieu, pour empêcher le progrès d'un si grand mal, appela d'en haut son serviteur Abraham dans la famille duquel il voulait établir son culte et conserver l'ancienne croyance, tant de la création de l'univers que de la providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines. »

Abraham, l'élu du Très-Haut, était fils de Tharé ; il habitait la ville d'Ur, en Chaldée. Il appartenait à cette grande race de Sem sur laquelle le second père du genre humain, Noé, avait appelé les bénédictions de l'Éternel. Dieu lui annonça sa mission en disant : « Sors de ton pays, de ta parenté et de la maison de ton père et viens au pays que je te montrerai ; je ferai sortir de toi un grand peuple, je rendrai ton nom célèbre et toutes les nations de la terre seront bénies dans un de tes descendants. » Guidé par sa foi et fidèle à la parole de Dieu, Abraham quitta sa terre natale pour venir dans le pays que Dieu lui montrait. C'est ainsi que fut scellée l'alliance du peuple hébreu avec l'Éternel, alliance d'où devait sortir un jour le désiré des nations, le Messie. Après avoir traversé le désert, Abraham entra dans la terre de Chanaan où il erra longtemps à la tête de nombreux serviteurs qui conduisaient ses troupeaux, la principale richesse des patriarches. Son neveu Loth l'accompagnait. Une fois la disette le força d'aller chercher du blé dans le fertile pays d'Égypte. Une autre fois, il repoussa avec ses serviteurs les troupes d'un roi de Mésopotamie qui emmenaient Loth prisonnier. Il fut témoin de la catastrophe qui ruina Sodome et Gomorrhe en punition de leurs crimes. A la place de ces villes on voit aujourd'hui la mer Morte.



Vue de la mer Morte.

Après une longue et pieuse carrière durant laquelle il avait affermi les siens dans la croyance à un Dieu unique, Abraham mourut, laissant son héritage à son fils Isaac qui continua sa vie nomade et ses saints enseignements.

Jacob, qu'on appela aussi Israël, imita son père et son aïeul. Il avait douze fils qui devinrent les chefs des douze tribus entre lesquelles le peuple israélite resta divisé. De ces douze fils un des plus jeunes, Joseph, était odieux à ses frères, jaloux de la préférence que son père lui témoignait. Ils le vendirent comme esclave à des marchands qui allaient en Égypte. Mais le Seigneur était avec Joseph et tout lui réussissait heureusement. Attaché au service d'un des principaux officiers du roi, il fit éclater dans tous ses actes une sagesse et une vertu merveilleuses, si bien qu'il devint le premier ministre de Pharaon. Une année que ses frères pressés par la disette étaient venus acheter du blé en Égypte, après diverses épreuves, il se découvrit à eux, appela auprès de lui son père, qui depuis longtemps pleurait sa mort et établit sa famille au pays de Jessen, dans cette partie de l'Égypte dont Tanis était la capitale.

Les Hébreux demeurèrent dans ce fertile canton pendant 430 ans, vivant comme étrangers au milieu des populations égyptiennes et conservant la simplicité de leurs habitudes et la pureté de leurs croyances. Bientôt leur nombre s'accrut tellement qu'ils formèrent un grand peuple comptant 600 000 hommes en état de combattre. Les Pharaons s'alarmèrent de cet accroissement, et d'ailleurs ils ne pouvaient voir sans antipathie ces pasteurs dont les croyances et les mœurs différaient si fort de celles des Égyptiens. Les Hébreux devinrent bientôt l'objet d'une répulsion profonde et d'une cruelle jalousie. En ce temps-là, dit la Bible, venait de monter sur le trône un prince qui n'avait pas connu Joseph. Quelques-uns pensent, non sans raison, que ce roi était un de ceux qui délivrèrent l'Égypte de la domination des peuples pasteurs. Préoccupés du besoin de rétablir l'unité politique et religieuse dans leurs États, ces rois ne pouvaient manquer d'être hostiles aux Hébreux, que leur vie nomade et leur foi religieuse séparaient profondément du reste de la nation égyp-

tienne. Ce qui est certain, c'est qu'ils firent peser sur le peuple d'Israël la plus insupportable tyrannie. Ils le condamnèrent à bâtir les villes de Ramsès et de Pithon, et à exécuter ces grands travaux dont l'Égypte se couvrit sous leurs règnes. Non contents d'infiiger aux Hébreux ces rudes labeurs, le roi d'Égypte fit tuer tous les enfants mâles qui naîtraient parmi eux. Une femme israélite de la tribu de Lévi, après avoir caché pendant trois mois son enfant, l'avait exposé sur le Nil dans un berceau d'osier, à l'endroit où la fille de Pharaon avait coutume de venir se baigner. Celle-ci entendit en effet les cris de l'enfant et en eut pitié. Moïse, ainsi l'appela-t-elle parce qu'elle l'avait sauvé des eaux, fut élevé par sa mère adoptive dans le palais des rois et instruit dans toutes les sciences des prêtres égyptiens; mais il n'avait pas oublié son origine et un jour qu'il vit un Égyptien frapper un Hébreu, il le tua. Forcé de fuir à cause de ce meurtre, il se retira en Arabie dans la terre de Madian où il passa quarante ans à faire paître les troupeaux de son beau-frère Jethro. C'est là qu'il vit un jour dans le désert le buisson ardent, et qu'il entendit la voix du Dieu de ses pères qui le renvoyait en Égypte, pour tirer ses frères de la servitude. C'est là encore que, suivant l'éloquent interprète des Écritures, Bossuet, Dieu se fit connaître à ce grand homme plus qu'il n'avait jamais fait à aucun homme vivant. Moïse partit avec son frère Aaron, et revint demander au roi égyptien de laisser aller les Hébreux sacrifier dans le désert. Le roi ne céda qu'après avoir vu son peuple frappé de dix plaies cruelles : épouvanté enfin par la mort de tous les premiers-nés du peuple égyptien, il permit aux Israélites de partir et presque aussitôt, se repentant de les avoir laissés échapper à son pouvoir, il les poursuivit à la tête d'une nombreuse armée. Mais les eaux de la mer Rouge se séparèrent devant les Hébreux, qui passèrent à pied sec, tandis que l'armée égyptienne fut engloutie sous les flots rendus à leur cours accoutumé.

Moïse dirigea la marche des Hébreux vers ces déserts de l'Arabie où, loin de la corruption des villes d'Egypte, ils devaient plus aisément revenir au Dieu de leurs pères. Durant

40 ans, ils errèrent dans ces solitudes, luttant contre les tribus voisines de l'Arabie, retombant parfois dans les vieilles superstitions de l'Égypte, mais toujours environnés de la protection céleste.

Israël était délivré de la tyrannie du roi d'Égypte; mais il fallait séparer complétement le peuple de Dieu des autres peuples, et l'enchaîner définitivement aux croyances de ses pères. « Le moment était venu où la vérité, mal gardée dans la mémoire des hommes, ne pouvait plus se conserver sans être écrite. » Ce fut au mont Sinaï que Moïse donna à son peuple la loi et les commandements de Dieu, qui renfermaient en dix articles les principes fondamentaux de la religion, de la morale et de la société humaine.

1er Je suis le Seigneur, votre Dieu, vous n'aurez point de dieux étrangers, vous ne ferez point d'images taillées, ni aucune figure, pour les adorer, ni pour les servir.

2e Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur, votre Dieu.

3e Vous travaillerez durant six jours, mais vous vous reposerez le septième.

4e Honorez votre père et votre mère afin que vous viviez longuement.

5e Vous ne tuerez point.

6e Vous ne commettrez point de fornication.

7e Vous ne déroberez point.

8e Vous ne porterez point faux témoignage contre votre prochain.

9e Vous ne désirerez point la femme de votre prochain.

10e Vous ne désirerez point sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à lui.

Pour imprimer plus fortement dans les esprits l'idée de l'unité de Dieu, Moïse multiplia les prescriptions; et ceux qui les violèrent furent sévèrement châtiés. En même temps, il fondait l'organisation civile sur des lois bien supérieures à celles des autres peuples. Ce grand homme, qui avait proclamé si nettement la vérité morale et religieuse, devait approcher plus qu'aucun autre de la vérité sociale. En effet,

toutes les institutions qu'il donna aux Hébreux furent inspirées par des principes de justice, de bienveillance, de charité qu'on chercherait vainement dans les autres législations de l'antiquité. Ainsi, au lieu de la distinction des castes, les Juifs eurent l'égalité absolue des hommes devant Dieu et devant la loi, et cette égalité, Moïse voulut l'établir dans les conditions et dans les fortunes par l'institution de l'année sabbatique et du jubilé, période de sept ans et de quarante-neuf ans, au bout desquels l'esclave était affranchi et la propriété aliénée, restituée à son premier maître. Il résulta de cette institution, tant du moins qu'elle fut observée, que les Juifs n'eurent jamais ni cette aristocratie à la fois orgueilleuse et corrompue, ni cette populace affamée et violente, qui ont troublé de tant d'orages les anciennes républiques. Leurs chefs et leurs rois sortaient du peuple. Leurs prêtres ou lévites, dispersés dans tout Israël, réduits à la possession de quarante-huit villages, ne formaient pas une caste sacerdotale; et s'ils étaient héréditaires, ils n'avaient que l'hérédité de la pauvreté et du dévouement. Dans le monde ancien, où le principe de toute société était l'esclavage, les Juifs eurent moins des esclaves que des serviteurs. Ailleurs, le législateur ne s'est occupé ni du pauvre ni de l'indigent; il repousse ou flétrit l'étranger. Ici la loi était partiale pour le pauvre; elle défendait l'usure, commandait l'aumône, prescrivait la charité même envers les animaux, et appelait l'étranger au temple et aux sacrifices. Aussi tout ce que le monde ancien abaissait et repoussait, la loi mosaïque le relevait. Dans cette société, l'étranger n'était plus un ennemi, l'esclave était encore un homme, et la femme, assise dignement à côté du chef de la famille, y était entourée des mêmes respects.

Durant les quarante années qu'il resta au désert, Moïse eut à lutter fréquemment contre les révoltes des Hébreux, qui regrettaient l'abondance de la terre d'Égypte. Il triompha de tous les obstacles, de tous les ennemis, et conduisit son peuple jusque sur la frontière de la terre promise, en vue de laquelle il mourut sur le mont Nébo. L'Écriture a conservé le cantique sublime qu'il composa avant de mourir : « Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille, car je vais célébrer

Jéhovah ! Les œuvres de Dieu sont parfaites. Cependant ils ont péché contre lui.... Il avait pris Jacob pour son partage. Comme l'aigle défend son nid et instruit ses aiglons à prendre leur essor, le Seigneur, étendant ses ailes puissantes, t'a porté, peuple ingrat, et t'a conduit. Et maintenant, accablé de ses dons, ce peuple s'est éloigné de lui pour adorer des dieux que ses pères n'avaient pas connus.... Ils seront punis; mais Dieu prendra pitié de ses serviteurs.... quand il verra que leurs braves ont péri. Il dira : Où sont vos dieux et toute votre confiance? Comprenez maintenant que moi seul *je suis*. C'est moi qui fais mourir et c'est moi qui fais vivre; c'est moi qui frappe et moi qui guéris; c'est moi qui vis éternellement » (1585).

Au désert même, Moïse avait constitué son frère Aaron grand prêtre, enfermé le *Décalogue* dans l'*Arche d'alliance*, et écrit le *Pentateuque*, ou les cinq livres : *Genèse*, *Exode*, *Lévitique*, *Nombres* et *Deutéronome*.

Josué; les Juges; Samuel (1585-1096).

Lorsque les Israélites envahirent le pays de Chanaan, il était habité par un certain nombre de tribus obéissant à des chefs auxquels l'Écriture donne le titre de rois. Ces tribus étaient livrées à une corruption effroyable, et ces rois étaient divisés entre eux. Mais l'approche du danger les rapprocha, et il se forma des ligues entre les plus puissants pour s'opposer à l'invasion. Josué, qui avait été choisi par Moïse pour son successeur, n'en fut pas effrayé; il traversa le Jourdain, prit Jéricho, et passa tous les habitants au fil de l'épée. Les villes qui résistèrent éprouvèrent le même sort. Celle de Gabaon seule fit alliance avec Josué. Mais elle aurait payé cher cette défection, si Josué ne l'avait défendue contre les rois ligués pour la punir. Une seconde ligue, formée par les chefs du nord et de l'ouest, à la tête desquels était Jabin, vint également se briser contre les Israélites, et les trente-cinq rois qui se partageaient le pays furent vaincus. Quelques tribus seulement conservèrent leur indépendance dans les montagnes et sur les rivages de la mer, et servirent, jusqu'au temps

de David, à exercer le courage, la patience et la fidélité du peuple de Dieu.

On procéda alors au partage de la terre promise. Trois hommes, dans chaque tribu, furent choisis pour faire cette division. Ils parcoururent le pays, le mesurèrent et le distribuèrent aux tribus. Deux tribus et demie restèrent fixées au delà du Jourdain; celle de Lévi n'obtint point de propriétés, parce qu'elle recevait la dîme de tous les fruits de la terre. On lui assigna seulement pour demeure quarante-huit villes, disséminées dans le territoire des diverses tribus. Josué régla ensuite le gouvernement et l'administration intérieure. Il organisa les tribunaux, fixa la juridiction des magistrats et détermina leurs attributions diverses. Il mourut à l'âge de cent dix ans.

Les tribus juives, dispersées dans le pays de Chanaan, restaient unies entre elles par le lien commun de la religion. Le culte de Jéhovah et l'observation des lois de Moïse étaient le fondement du nouvel État. Le grand prêtre, représentant de Dieu parmi les tribus d'Israël, était le véritable chef de la nation. Les *anciens* de chaque tribu se réunissaient pour les affaires de leur tribu, mais sans aucune autorité politique. Cette absence d'un chef suprême empêcha les Hébreux d'achever la conquête du pays; et ils devinrent si faibles par leur division, qu'ils furent incapables de repousser les attaques des peuples voisins. De là des *servitudes* d'où ils furent tirés par des hommes forts et braves, qui, après la victoire, restèrent leurs *juges*. Ces chefs n'avaient pas une autorité déterminée ni constante. Sous le nom de juge, dit l'historien Josèphe, on mettait à la tête du peuple le citoyen le plus distingué par son courage et par ses talents militaires. Quand le danger était passé, quand la paix était rétablie, le juge redevenait un simple citoyen. Quelquefois, cependant, il restait magistrat et rendait la justice aux enfants d'Israël.

Ces juges, qui délivrèrent si souvent Israël de l'oppression étrangère, furent au nombre de quatorze, dont les plus célèbres sont Othoniel, Aod, Débora, Gédéon, Jephté, Samson, Héli, Samuel. Les Israélites, quelque temps après la mort

de Josué, furent attaqués et vaincus par Chusan, roi de Mésopotamie, qui les tint durant huit années dans l'esclavage. Othoniel les délivra et les gouverna quarante années (1550-1510). Après lui, il y eut une seconde servitude de dix-huit ans sous Eglon, roi des Moabites. Mais Aod, vaillant champion, fut envoyé vers lui pour lui porter le tribut : cette mission remplie, il retourna seul près du roi, le prit à l'écart, le tua et délivra les tribus d'Israël. Bientôt après, Dan, Juda et Siméon eurent les Philistins pour maîtres, jusqu'à ce qu'ils fussent délivrés par Samgar, qui tua 600 ennemis avec le soc d'une charrue.

Comme les Israélites continuaient à rester divisés, les peuples voisins triomphaient d'eux facilement. Il y eut une nouvelle servitude sous Jabin, roi d'Azor. Dans ce temps-là vivait en Israël une femme nommée Débora, qui rendait la justice sous un palmier, sur la montagne d'Éphraïm. Elle se mit avec le général Barac à la tête de l'armée et marcha contre Sisara, chef des troupes de Jabin. Sisara fut vaincu et tué dans sa fuite par une femme nommée Jahel. Débora célébra cette victoire par un de ces cantiques brûlant d'enthousiasme qui ranimaient dans Israël le sentiment national. Cet héroïque effort ne se soutint pas. Les Madianites assujettirent encore les Hébreux. Au bout de sept années de la plus dure servitude, Gédéon rassembla une armée de 32 000 guerriers et se disposa à marcher contre l'ennemi. Mais Dieu, dit l'Écriture, ne voulant pas que son peuple attribuât sa délivrance à ses propres forces, réduisit l'armée à 300 hommes. Gédéon leur donna des trompettes et des pots de terre qui renfermaient des lampes allumées, et pénétra avec eux dans le camp des Madianites au cri de : « L'épée de Dieu et de Gédéon. » En même temps le bruit des trompettes et la lueur des lampes jetèrent l'effroi parmi les Madianites, qui s'égorgèrent les uns les autres, ou prirent la fuite. Gédéon mourut, après avoir servi de bouclier à Israël pendant quarante ans. Il aurait pu prendre le titre de roi, mais il ne voulut pas d'autre titre que celui de juge. Il laissait de ses diverses femmes soixante et onze fils. Abimélech, un d'eux, se fit reconnaître roi de Sichem, et égorgea tous ses frères,

à l'exception d'un seul. Mais sa tyrannie souleva contre lui tout le peuple, et il fut tué par les révoltés. Bientôt après les Ammonites, profitant des divisions des Israélites, les soumirent à une nouvelle servitude, d'où ils furent tirés par Jephté, du pays de Galaad, qui vainquit les Ammonites et détruisit vingt de leurs cités. Ce vaillant homme avait promis, s'il revenait vainqueur, d'immoler la première personne qu'il rencontrerait. Son vœu téméraire fut cruellement accompli; ce fut sa fille qui, la première, s'offrit à ses regards. Elle dut se résigner au sacrifice de sa jeunesse et de sa vie.

En ce temps-là, une pauvre femme moabite, Ruth, vint vers un homme riche de Bethléem, nommé Booz. Celui-ci, touché de son amour pour sa belle-mère Noémi, la prit en mariage. De cette union devait naître Obed, qui donna le jour à Isaï ou Jessé, père du roi David.

Cependant les Israélites étaient tombés sous le joug des Philistins. Le libérateur cette fois fut Samson. A dix-huit ans, il avait révélé sa force prodigieuse en mettant en pièces un jeune lion. L'Écriture raconte ses longues aventures et ses exploits merveilleux contre les Philistins. Ceux-ci ne purent se rendre maîtres de lui que lorsqu'une femme nommée Dalila le leur eut livré en trahison. Mais l'ayant un jour amené, pour l'exposer aux moqueries, au milieu d'un temple où ils célébraient la fête de leur idole, Samson renversa deux colonnes qui soutenaient tout l'édifice et s'ensevelit sous les ruines du temple avec 3000 Philistins.

Cependant le désordre s'augmentait dans les tribus, l'idolâtrie se substituait partout au culte du vrai Dieu. Chacun faisait ce qu'il voulait dans Israël, dit l'Écriture. Vainement le pouvoir civil et le pouvoir religieux furent réunis entre les mains d'Héli : la faiblesse du grand prêtre pour ses enfants, Ophni et Phinées, vint encore augmenter les maux du pays. Les fils du grand prêtre profanaient le lieu saint, détournaient les offrandes faites au Seigneur et excitaient les murmures de tout le peuple. Vainement un prophète vint annoncer à Héli qu'il serait puni de ses faiblesses, que sa famille perdrait le pouvoir qu'il n'avait pas su exercer, et que ses fils périraient. Un enfant se chargea de rappeler in-

cessamment au malheureux père les menaces suspendues sur sa tête. C'était le jeune Samuel, fils d'une femme de Ramatha, accordé aux vœux de sa mère après une longue stérilité, et élevé dans le tabernacle, où il servait le grand prêtre à l'autel des sacrifices. La prédiction, souvent répétée par Samuel, ne tarda pas à s'accomplir. Les Israélites furent vaincus près de Silo; 30 000 hommes restèrent avec les fils d'Héli sur le champ de bataille, et l'arche sainte fut prise, par les Philistins. Héli, à cette fatale nouvelle, tomba à la renverse et se brisa la tête.

Quelques années plus tard, Samuel devint juge d'Israël. Son premier soin fut de rétablir dans toute sa pureté le culte national, en parcourant les villes et en exhortant partout les Hébreux à bannir du milieu d'eux les divinités étrangères. Le peuple régénéré retrouva son patriotisme et son courage. Les Philistins furent vaincus et renvoyèrent l'arche d'alliance, qui n'était pour eux qu'une source de calamités. Samuel profita du rétablissement de la paix pour achever son œuvre de restauration religieuse; il institua dans un grand nombre de villes des écoles de prophètes destinées à entretenir, par leurs chants et par leurs écrits, la foi religieuse et le sentiment national. « Dieu, dit Bossuet, se communiquait à eux d'une façon particulière et faisait éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication; mais jamais elle n'éclatait avec tant de force que durant les temps de désordres où il semblait que l'idolâtrie allait abolir la loi de Dieu. Durant ces temps malheureux, les prophètes faisaient retentir de tous côtés, et de vive voix et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendaient à la vérité. Les écrits qu'ils faisaient étaient entre les mains de tout le monde et soigneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siècles futurs. »

Samuel tenta d'introduire une grande nouveauté dans la constitution, afin de donner plus de stabilité au pouvoir. Elle consistait à rendre la dignité suprême héréditaire dans sa famille. Mais ses fils n'avaient pas son amour pour la justice. Ils se laissèrent corrompre par l'argent, vendirent les jugements et soulevèrent le peuple contre eux. En même

temps les ennemis du dehors menaçaient Israël. Le peuple s'inquiéta et voulut avoir un roi. « Donnez-nous, dit-il à Samuel, un roi comme en ont toutes les autres nations, un roi qui juge et nous commande. » Samuel résista d'abord et défendit l'ancien principe qui faisait de Jéhovah le seul roi d'Israël. Mais le peuple persista dans sa demande, et Samuel, contraint de céder, jeta les yeux sur un jeune homme de la tribu de Benjamin, d'une grande beauté et d'une force remarquable; il le sacra en répandant sur son front une fiole d'huile; puis il assembla le peuple à Masphath, et, après lui avoir reproché ses fautes et surtout son ingratitude envers Dieu, qu'il ne voulait plus avoir pour seul chef, il l'invita à élire son roi. Le sort tomba sur Saül, qui fut proclamé (1096).

Saül (1096-1056).

La royauté de Saül n'était toutefois qu'une royauté militaire. Longtemps le nouveau chef du gouvernement resta soumis à l'influence du sanctuaire, et Samuel continua à le diriger dans l'administration. Le prophète lui-même avait rédigé la nouvelle constitution, qui fut déposée dans le temple. Conformément à l'esprit de l'ancienne loi, on ne devait prendre les armes qu'au nom du Seigneur, dont l'arche était au milieu du camp. Quant au roi lui-même, il n'était qu'un capitaine toujours armé, n'ayant ni cour, ni résidence fixe, aux ordres de Jéhovah, dont Samuel restait l'interprète.

Saül justifia le choix du peuple par les victoires qu'il remporta sur les ennemis d'Israël. Nabal, roi des Ammonites, étant venu mettre le siége devant Jabès en Galaad, Saül rassembla 300 000 guerriers et fondit sur les Ammonites qui furent complétement vaincus. Alors tout le peuple, se réunissant de nouveau à Galgala, salua pour la seconde fois le vainqueur comme roi d'Israël. Mais Saül ne resta pas longtemps soumis aux ordres de Samuel; il voulut s'affranchir d'une tutelle qui commençait à lui paraître importune et s'empara des fonctions du sacerdoce. Les Philistins ayant de nouveau envahi le territoire d'Israël à la tête d'une ar-

mée innombrable, Saül osa offrir le sacrifice qui ne devait être offert que par Samuel. Le prophète déclara au roi que Dieu, en punition de sa faute, lui ôterait son royaume pour le donner à un homme selon son cœur, et qu'il avait déjà choisi.

Cependant la valeur de Jonathas, fils de Saül, maintint la supériorité d'Israël sur ses ennemis. Dans une nouvelle guerre contre les Philistins, il pénétra, accompagné seulement de son écuyer, dans le camp des ennemis et répandit le trouble parmi eux. Saül, pour achever leur défaite, se mit à leur poursuite, et prononça des malédictions contre celui qui prendrait quelque nourriture avant que la victoire fût achevée. Jonathas, ignorant le serment de son père, mangea un peu de miel sauvage, et fut condamné à mourir; mais les Israélites s'opposèrent à l'exécution de la sentence, et s'écrièrent : « Non, celui qui vient de sauver Israël ne mourra pas. Nous jurons, par le Seigneur, qu'il ne tombera pas un seul cheveu de sa tête; car il a agi aujourd'hui avec Dieu. »

Ces victoires avaient procuré à Saül beaucoup de gloire; mais il restait à punir les Amalécites, qui avaient autrefois refusé de livrer passage aux Israélites, lorsqu'ils arrivaient d'Égypte pour aller s'établir en Chanaan. Saül les attaqua à la tête d'une forte armée, les battit complétement, fit prisonnier leur roi Agag, mit à mort tous les Amalécites; mais, contrairement aux ordres de Samuel qui avait voué à l'extermination ce peuple tout entier, il épargna Agag. Dès lors la rupture entre le roi et le prophète fut complète. Samuel déclara à Saül que, puisqu'il avait rejeté les ordres du Seigneur, le Seigneur l'avait rejeté à son tour et qu'il cessait d'être roi.

Aussitôt le prophète quitta Saül et se rendit à Bethléhem, où il sacra le dernier des fils de Jessé, David, qui avait déjà signalé son courage en défendant son troupeau contre les lions et les ours. Depuis ce moment, Saül demeura livré à une mélancolie profonde dont il ne sortait que pour se livrer à des actes de cruauté. David seul pouvait, par les sons mélodieux qu'il tirait de sa harpe, dissiper ses noires

pensées. Aussi le jeune berger, dont on ne connaissait pas encore la mystérieuse élection, ne tarda pas à devenir nécessaire au roi, qui le combla de ses faveurs et le nomma son écuyer.

La défaite du géant Goliath révéla sa valeur. Personne n'avait osé affronter cet homme redoutable. David, n'ayant pour arme que sa fronde, eut le courage de se mesurer avec lui; d'un coup de pierre il le renversa, et, se jetant sur lui, il lui coupa la tête. Les Philistins, épouvantés de la mort de leur plus illustre guerrier, s'enfuirent précipitamment, et les Israélites les chassèrent jusqu'à Accaron, faisant de leurs troupeaux un grand carnage. A la suite de ce triomphe, Saül accorda à David la main de sa fille, et Jonathas conçut pour le jeune guerrier une affection qui ne se démentit jamais. Mais la jalousie entra dans l'âme du roi, quand il entendit les Israélites célébrer les victoires de David en chantant : « Saül en a tué 1000, et David en a tué 10 000. » Depuis ce jour, il lui voua une haine profonde ; il essaya même de le percer de sa lance pendant qu'il jouait de la harpe devant lui. David ne put échapper que par la fuite aux persécutions du roi. Il finit pourtant par désarmer son ennemi, à force de patience et de générosité.

Bientôt les Philistins recommencèrent leurs attaques contre Israël. « Saül, toujours possédé par l'esprit malin, dit l'Écriture, alla trouver la pythonisse d'Andor, et lui ordonna d'évoquer l'ombre de Samuel, mort depuis deux ans. Le prophète apparut au roi; il lui reprocha ses crimes et lui prédit que le lendemain lui et ses fils seraient dans le tombeau. » Le lendemain, en effet, les Philistins attaquèrent avec furie les Israélites sur la montagne de Gelboé. Jonathas fut tué, Saül lui-même fut blessé, et, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis, il se jeta sur son épée. David pleura amèrement la mort de son ennemi, et exhala dans un chant sublime les regrets que lui inspirait celle de Jonathas (1056).

David (1056-1016).

Alors les hommes de Juda élurent David pour roi. Mais les autres tribus prirent parti pour Isboseth, fils de Saül. Une guerre éclata entre les deux princes, et elle ne se termina qu'au bout de sept ans par la mort d'Isboseth (1049). Six mois après, les anciens d'Israël étant venus trouver David à Hébron, se soumirent à lui et le reconnurent comme roi de tout Israël. Il avait alors 37 ans.

Le règne de David est l'époque la plus glorieuse de l'histoire juive. D'une part, la monarchie s'organise à l'intérieur, et la suprématie de la tribu de Juda sur les autres tribus est établie; au dehors, elle étend sa prépondérance sur les peuples voisins, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. Pour constituer définitivement l'unité nationale, il fallait faire disparaître les derniers restes des nations chananéennes. C'est par là que David commença son règne. Il enleva aux Jébuséens, le peuple le plus belliqueux du pays, leur citadelle Jébus, et y établit le siége de sa puissance.

Les Philistins formaient sur les bords de la Méditerranée une confédération puissante, qui menaçait incessamment le royaume juif et lui faisait payer tribut. David ne put consentir à supporter cette honte; il affranchit ses compatriotes de cette servitude, et enleva même à ses ennemis redoutables le territoire de Geth. Il extermina aussi les Moabites, et soumit au tribut ceux qui échappèrent à la mort. Deux autres peuples qui habitaient au sud, entre les Philistins et les Moabites, les Amalécites et les Iduméens, furent également vaincus. A l'est, les Ammonites furent défaits à leur tour. Mais ces succès provoquèrent une vaste coalition dans laquelle entrèrent tous les peuples établis entre le Jourdain et l'Euphrate. David ne s'en effraya pas, et, marchant lui-même à la tête de son armée, il vainquit tous ses ennemis, se rendit maître des petits royaumes de Damas, de Sobah, d'Émath et subjugua les Iduméens orientaux, qui furent écrasés dans la vallée des Salines. Par toutes ces victoires, il étendit sa domination jusqu'à l'Euphrate. Au

sud, il enleva à l'autre branche des Iduméens les ports d'Asion-Gaber et d'Élath, à l'extrémité du golfe Élanitique, et il mit ainsi ses États en communication avec la mer Rouge, et avec les contrées les plus reculées de l'Asie et de l'Afrique.

Ce fut au milieu de tant de travaux et de conquêtes que David tomba tout à coup dans un double crime. Il fit mourir traîtreusement un de ses meilleurs officiers, après avoir séduit sa femme Betsabée. Il est vrai que son repentir fut égal à sa faute, et que les malheurs de ses dernières années en furent la rude expiation. D'abord, le premier fils que lui donna Betsabée mourut. Après la naissance d'un autre fils, nommé Salomon, toute la famille royale fut troublée par les désordres et les crimes de ses enfants. Amnon, son fils aîné, fit violence à Thamar, et fut assassiné par son frère Absalon. Absalon lui-même se révolta contre son père, et entraîna dix tribus dans sa rébellion. Il fallut que David quittât Jérusalem à pied; et dans cette fuite précipitée, il eut encore à essuyer les insultes de Séméï, qui lui jeta des pierres et l'accabla de malédictions. Cependant tous ceux qui étaient restés fidèles à David se réunirent autour de lui, et le roi vint, à la tête de 20 000 hommes, présenter la bataille aux rebelles dans la vallée d'Éphraïm. Absalon fut vaincu et tué par Joab, général du roi. Un autre fils de David, Adonias, se révolta aussi pendant la dernière année de son règne. David, qui destinait sa couronne à Salomon, le fit aussitôt sacrer et reconnaître par tout le peuple. Adonias, abandonné de ses partisans, se soumit et obtint sa grâce. Le roi-prophète ne survécut pas longtemps à toutes ces épreuves; il mourut après avoir donné à son fils les plus sages instructions, et laissant entre ses mains le plan du temple qu'il devait élever au vrai Dieu (1016).

David n'avait pas seulement fondé la puissance politique et matérielle de l'État juif, il avait aussi fixé ses institutions. « Saül n'avait été qu'un général d'armée, agissant d'après les ordres de Jéhovah transmis par Samuel, sans cour, sans demeure fixe. La nation n'était encore qu'un peuple adonné à l'agriculture et aux soins des troupeaux, sans richesse et

sans luxe, mais qui devint insensiblement un peuple guerrier. Sous David, réforme totale de la nation et changement du gouvernement; établissement d'une résidence fixe à Jérusalem, qui est en même temps le siége du sanctuaire; observation rigoureuse du culte de Jéhovah comme culte national et exclusif, accroissement considérable de l'État par des conquêtes; établissement graduel du despotisme et d'un gouvernement de palais dont les résultats politiques se font déjà sentir vers la fin du règne de David par les révoltes de ses propres fils. » (Heeren.)

Tels furent, en effet, les principaux résultats de ce règne mémorable. Non-seulement Jérusalem devint la capitale politique du royaume, la résidence du prince; elle fut aussi le sanctuaire de la religion. En même temps que David se faisait construire un palais, il établissait sur la colline de Moria l'arche sainte, errante jusque-là comme l'armée juive elle-même. Il était réservé à Salomon de continuer son œuvre et d'élever au Dieu d'Israël un temple digne de lui.

David ne fut pas seulement un organisateur politique, un conquérant heureux; ce fut aussi un roi-prophète. Il a vu et célébré avec une magnificence de style incomparable les splendeurs de la Jérusalem nouvelle qui devait s'élever un jour sur les ruines de celle qu'il bâtissait. Il est l'auteur de ces *Psaumes* où le repentir a trouvé les accents les plus touchants et les plus douloureux, où la prière est arrivée à la forme la plus délicate et la plus sublime. Admirable et sainte poésie faite pour consoler éternellement et pour soutenir les cœurs vraiment religieux!

Salomon (1016-976.)

Salomon ne se mit pas sans peine en possession du trône. Adonias manifesta de nouvelles prétentions, et Salomon, pour se débarrasser de cette opposition, le fit mettre à mort. Ensuite il s'affermit par des alliances au dehors avec les rois d'Égypte et de Tyr; puis, voulant inaugurer son règne par la religion plutôt que par la guerre, il se rendit à Gabaon, et y offrit mille holocaustes au Seigneur. Salomon fut

le plus sage et le plus glorieux des rois. Maître paisible des pays conquis par son père, il voyait sa domination reconnue depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée et au torrent d'Égypte. Prince peu guerrier, il vécut en paix avec les peuples voisins, et l'Écriture a exprimé la tranquillité profonde dont jouit Israël sous ce règne, en disant : « Depuis Dan jusqu'à Bersabée, chacun vivait dans l'abondance et la joie à l'ombre de sa vigne et de son figuier. » A la faveur de cette paix, Salomon résolut d'exécuter le grand projet de son père, et de construire un temple à Jérusalem. Ses relations avec la Phénicie lui en donnèrent les moyens : Hiram, roi de Tyr, lui fournit les ouvriers et les bois dont il avait besoin. Sept ans et demi furent employés à cette construction fameuse, où le roi prodigua tout le luxe et toute la richesse de l'Orient. La huitième année, Salomon en fit la dédicace au milieu d'un immense concours de peuple; l'arche d'alliance y fut placée dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu; vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis y servirent aux festins de la nation entière, convoquée à cette grande solennité. « Il y eut défense de sacrifier ailleurs; l'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. » (Bossuet.)

Après avoir élevé un temple à Dieu, Salomon se bâtit à lui-même un palais, puis il entoura Jérusalem de murailles; il bâtit ou il agrandit Héser, Mageddo, Gazer, Baalath et la grande ville de Palmyre, destinée à être l'entrepôt des caravanes qui se rendaient de Damas à Babylone.

Plus puissant encore que son père, il acheva, par le seul éclat de son nom, la réduction des tribus chananéennes qui avaient conservé un reste d'indépendance, telles que les Hévéens, les Héthéens, les Amorrhéens, et il les employa aux grands travaux dont il couvrait ses États, tandis qu'il réservait ses propres sujets pour l'armée et pour l'administration.

Le royaume fut soumis à une organisation nouvelle et partagé en douze intendances, à la tête desquelles étaient placés des officiers chargés de lever les tributs. « Ils devaient, dit l'Écriture, entretenir la table du roi et toute sa

maison, et chacun d'eux fournissait, pendant un mois de l'année, tout ce qui était nécessaire. » L'armée fut mise sur un pied nouveau, et la cavalerie seule s'éleva à plus de soixante mille hommes. Une telle puissance devait naturellement exciter le respect et l'admiration des peuples voisins; aussi les rois venaient de toutes parts lui rendre hommage, et, du fond de l'Arabie, la reine de Saba arriva en grande pompe pour voir le prince dont la sagesse était célèbre dans tout l'Orient. Un commerce immense augmentait sans cesse les richesses du royaume. Les flottes de Salomon, réunies à celles d'Hiram, allaient chercher l'or, l'argent, l'ivoire à Ophir et à Tarsis, sur les côtes de l'Arabie, voisines du golfe Persique, et sur les côtes d'Espagne. Enfin, ce grand roi fit que « de son temps l'argent devint commun à Jérusalem comme les pierres, et les cèdres comme les sycomores qui naissent dans les campagnes. »

Mais cette brillante prospérité, cette puissance formidable corrompit le cœur du roi, qui se laissa séduire par l'amour du plaisir, et oublia le Dieu de ses pères. Il aima un grand nombre de femmes étrangères, de Moab, d'Ammon, d'Idumée, de Sidon et du pays des Hétéens. « Elles étaient toutes des nations dont il avait été dit aux enfants d'Israël : « Vous ne prendrez pas pour vous des femmes de ce pays-« là, et vos filles n'en épouseront pas les hommes, car ils « vous pervertiraient le cœur pour vous faire adorer leurs « dieux. » En effet, on vit Salomon servir Astarté, déesse des Sidoniens, Moloch, idole des Ammonites, et bâtir un temple à Chamos, idole des Moabites. Ces alliances avec les peuples voisins, cette tolérance accordée aux divinités étrangères étaient absolument contraires à la vocation d'Israël et à la loi de Moïse. Une telle conduite irrita profondément une partie du peuple. Aussi les avis, les menaces ne manquèrent point à Salomon. Il ne les écouta pas; mais il put en voir lui-même commencer l'accomplissement avant de descendre au tombeau. L'Iduméen Ader arma le roi d'Égypte contre Israël; Rasin se rendit indépendant à Damas, et Jéroboam, en excitant les tribus à la révolte, prépara la division du royaume et commença sa ruine. Ce dernier était fils

de Nabath, de la tribu d'Éphraïm. Son intelligence avait attiré l'attention de Salomon, qui lui avait confié un emploi important à sa cour. Mais le roi ayant appris par la voix du prophète Abdias qu'il devait régner sur dix tribus de son royaume, voulut le faire mourir; Jéroboam s'enfuit vers Sésac, roi d'Égypte, et il y demeura jusqu'à la mort de Salomon, qui mourut quelque temps après, ayant régné quarante ans (976).

« Sa sagesse surpassa celle de tous les Orientaux et de tous les Égyptiens. Il était plus sage que tous les hommes, et sa réputation était répandue dans toutes les nations voisines. Il composa trois mille paraboles, et fit cinq mille cantiques. Il traita aussi de tous les arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît près des murailles, et il traita de même des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons. » Tous ces ouvrages sont perdus; il ne reste sous son nom que les *Proverbes*, ou recueil de maximes; l'*Ecclésiaste*, où toutes les conditions, toutes les joies de la vie humaine sont appréciées à leur juste valeur et caractérisées par cette conclusion : tout est vanité. On lui attribue aussi le *Cantique des cantiques*.

Schisme des dix tribus.

Les règnes de David et de Salomon représentent le plus haut degré de gloire et de puissance politique que les Hébreux aient jamais atteint. Mais cette prospérité même et la corruption qu'elle introduisit à la cour, ce développement de relations commerciales avec les puissances du dehors devaient naturellement réagir sur l'état intérieur du royaume d'Israël, et exercer une funeste influence sur les mœurs et les croyances du peuple. La religion, le seul lien qui tenait les Hébreux réunis, s'affaiblit par suite de l'invasion de l'idolâtrie sous Salomon. La royauté, quelque puissante et respectée qu'elle fût sous les derniers rois, ne se trouva pas assez forte pour fonder l'unité de la nation et pour établir solidement la prépondérance de Juda sur les autres tribus. Déjà des symptômes de révolte s'étaient manifestés vers la

fin du règne de Salomon, et le prophète Abdias avait clairement annoncé à ce prince la division de son royaume. Les dépenses considérables qu'avaient entraînées les grands travaux du dernier règne achevèrent de séparer le nord et le midi, et déterminèrent la rupture.

A peine Salomon était-il mort que Roboam, son fils, vint à Sichem, où tout Israël s'était rendu pour le proclamer roi. Le peuple, ayant à sa tête Jéroboam, lui demanda la diminution des impôts dont son père l'avait chargé, mais Roboam répondit durement. Alors le peuple se mit à dire : « Qu'avons-nous de commun avec David ? Israël, retirez-vous dans vos tentes ; et vous, David, pourvoyez maintenant à votre maison. » Et Israël se retira sous sa tente. En vain Roboam envoya Aduram, son ministre, pour arrêter cette défection, le peuple le lapida, et le roi, effrayé pour lui-même, s'enfuit à Jérusalem. Dix tribus se séparèrent du fils de Salomon, auquel Benjamin et Juda restèrent seuls fidèles, et se donnèrent pour roi Jéroboam. Ainsi fut consommée la division de l'État juif, celui d'Israël ou des dix tribus, plus étendu et plus peuplé, celui de Juda, plus riche et plus respecté, parce qu'il possédait l'arche d'alliance et le sanctuaire national de Jérusalem. Chaque année, tous les Hébreux devaient porter leurs offrandes au temple de Jéhovah. Pour empêcher ses nouveaux sujets d'aller, par scrupule religieux, s'établir dans le royaume de Juda, Jéroboam éleva des sanctuaires à Béthel et à Dan ; il y fit ériger des idoles, y établit des prêtres et ordonna à son peuple d'y venir sacrifier. Cette infraction à la loi religieuse favorisa dans Israël l'introduction de l'idolâtrie, dont l'établissement fut favorisé par les relations continuelles de ses rois avec les Syriens. Juda respecta mieux la loi mosaïque. Là aussi cependant l'idolâtrie pénétra, et il fallut plus d'une fois, pour la chasser, que des prophètes vinssent menacer le peuple et les rois, en leur promettant, pour prix de leur obéissance, un brillant avenir et la venue d'un Messie qui soumettrait le monde à la loi de Moïse.

La séparation du peuple hébreu en deux royaumes eut une autre conséquence : elle affaiblit singulièrement sa

puissance. Au temps de David, il avait dominé jusqu'à l'Euphrate; depuis le schisme, il ne posséda plus que la Palestine. Entourés d'ennemis, les Hébreux se firent entre eux des guerres sanglantes qui accrurent leur faiblesse et préparèrent leur asservissement aux Babyloniens. Mais cette agonie sera lente, car le royaume d'Israël ne tombera qu'au bout de 255 ans d'une déplorable anarchie, et celui de Juda après 389 ans.

Les royaumes divisés d'Israël et de Juda (976-721).

Jéroboam régna vingt-deux ans, sans gloire, dans Israël. Il avait donné l'exemple fatal de faire intervenir les étrangers dans les querelles nationales, en appelant à son aide l'Égyptien Sésac pour le défendre contre le roi de Juda. Nadab, son fils, lui succéda (955).

Dans Juda, Roboam ne se montra guère plus fidèle à la loi de ses pères. Des idoles s'élevèrent sur toutes les collines, sous tous les arbres touffus. La cinquième année de son règne, Sésac, roi d'Égypte, vint à Jérusalem. Il enleva les trésors de la maison du Seigneur et les richesses du roi. Il prit aussi les boucliers d'or que Salomon avait faits, et il retourna chargé d'un immense butin.

Roboam eut pour successeur, en 959, son fils Abiam, qui marcha sur ses traces, et eut à soutenir une guerre contre Jéroboam, qu'il vainquit. Asa, son fils (956-895), purgea Jérusalem de toutes les idoles que ses pères y avaient élevées et triompha de Zara, roi d'Éthiopie. Ensuite il s'allia avec Benadad, roi de Syrie, dont il voulait se faire un auxiliaire contre Baasa, roi d'Israël. Benadad, en effet, envahit les terres de Baasa, et fut obligé de renoncer à ses projets contre Juda. Asa mourut après un règne de quarante et un ans.

En Israël six rois s'étaient succédé pendant les trois règnes dont nous venons de parler. Tous s'étaient signalés par leur impiété. Nadab, fils de Jéroboam, gouverna un peu plus de deux ans (955-953), au bout desquels il fut assassiné par Baasa, qui régna en sa place (953-931). Le nouveau roi, pour s'affermir sur le trône, extermina toute la famille de

Jéroboam. Le même sort était réservé à sa maison. Zamri, son général de la cavalerie, se révolta contre son fils Ela, le fit mourir, et, montant sur le trône, détruisit toute sa famille (930). Mais il ne jouit que quelques jours du fruit de son crime. L'armée proclama son général Amri, qui vint aussitôt assiéger Zamri dans Thersa. Zamri, se voyant sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi, mit le feu au palais et s'y brûla avec tous les siens. Amri devint ainsi roi d'Israël. Son règne dura douze ans (930-919); il en passa six à Thersa; puis, ayant acheté la montagne de Samarie pour 100 talents d'argent, il y bâtit une ville qui fut nommée Samarie. Il eut pour successeur son fils Achab (919-896). Celui-ci surpassa par ses iniquités tous ceux qui l'avaient précédé. Il épousa Jézabel, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens, et il introduisit dans sa capitale le culte de Baal, auquel il dédia un autel.

Vers la même époque régnait en Juda, Josaphat, fils d'Asa (915-891). Ce prince, un des plus pieux qui soient montés sur le trône, commença par rétablir le vrai culte dans ses États. Les lévites allèrent de ville en ville pour prêcher le peuple et le ramener à l'ancienne foi. Josaphat triompha des Ammonites et des Moabites, se fit respecter des Arabes, des Philistins, et rendit au royaume de Juda l'éclat qu'il avait perdu. Il s'allia intimement avec Achab, fit épouser Athalie, fille de ce roi et de Jézabel, à son fils Joram, et, de concert avec le roi d'Israël, équipa une flotte dans le port d'Asiongaber, pour exploiter, comme les Phéniciens, le commerce de la mer Rouge et les côtes orientales de l'Afrique; mais l'expédition manqua. Peut-être les Phéniciens, qui redoutaient cette concurrence, ne furent-ils pas étrangers à ce mauvais succès.

Israël était alors livré à une horrible famine qui décima la population pendant trois années. Achab, regardant le prophète Élie comme l'auteur de ce fléau, le força à s'enfuir au désert. Il en revint une première fois pour confondre les prêtres de Baal, et une seconde fois pour annoncer à Achab et à Jézabel le châtiment qu'ils avaient mérité en faisant mourir le pauvre Naboth pour s'emparer de sa vigne. Achab

fut bientôt après atteint d'une flèche tirée au hasard, dans une bataille contre le roi de Syrie.

Ochosias, son fils, qui lui succéda (896), n'occupa le trône que deux ans. Il imita son père et sa mère, se fit l'adorateur de Baal, et, étant tombé malade, envoya consulter Béelzébuth, le dieu d'Accaron, « comme si, dit l'Écriture, il n'y avait pas un Dieu en Israël. » Joram, son frère, régna en sa place (895). Quelques semaines après, Joram, fils de Josaphat, monta sur le trône de Juda (891). Il fit massacrer ses six frères et tous les amis de son père. Perverti par les conseils d'Athalie, sa femme, il imita l'impiété des rois d'Israël. Il battit les Iduméens révoltés; mais il ne put les remettre sous le joug, et il fut vaincu à son tour par les Philistins et les Arabes, qui prirent et pillèrent Jérusalem. Il mourut au bout de sept ans (884). Ochosias, son fils, ne régna qu'un an. Il fut enveloppé dans le désastre de la maison d'Achab.

Le second fils de celui-ci, Joram, avait vu les peuples voisins se révolter contre lui. Misa, roi de Moab, qui payait au roi d'Israël un tribut de 100 000 agneaux et de 100 000 moutons, se rendit tout à fait indépendant. Il s'adressa alors au roi de Juda, Josaphat, qui vivait encore et qui lui répondit : « Ce qui est à moi est à vous, mon peuple est votre peuple, et mes chevaux sont vos chevaux. » Grâce à cette alliance et au secours du roi d'Édom, Joram triompha des Moabites et les rendit tributaires. Mais le roi de Syrie l'assiégea lui-même dans Samarie, sa capitale, et bientôt la ville fut en proie à une si horrible famine, que des mères mangèrent leurs enfants. Heureusement les Syriens, saisis d'une terreur panique, levèrent précipitamment le siége, et les Israélites pillèrent leur camp abandonné. Joram fit alors avec Ochosias, roi de Juda, le siége de Ramoth Galaad, pour enlever cette ville à Hazaël, roi de Syrie. Il fut blessé par les Syriens et obligé de revenir en Israël. Pendant qu'il y faisait soigner ses blessures, un disciple d'Élisée sacra Jéhu dans le camp et le fit reconnaître par l'armée. A cette nouvelle, Joram marcha au-devant du rebelle; mais les menaces de Jéhu lui firent tourner le dos. Il fuyait, quand Jéhu le

frappa d'une flèche qui le tua (883). Ochosias eut le même sort. Jéhu, poursuivant son œuvre d'extermination, alla droit à Jezraël, et, levant la tête vers une fenêtre, y aperçut une femme fardée et parée de ses plus beaux ornements: c'était Jézabel, la belle-mère de Joram. Jéhu la fit jeter par la fenêtre et fouler aux pieds des chevaux. Quand, peu après, on voulut l'ensevelir, on ne trouva plus que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains. Ainsi s'étaient accomplies les menaces d'Élie, qui avait dit : « Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezraël. » Les soixante-dix fils d'Achab furent également exterminés, et leurs têtes envoyées à Jezraël. Tout ce qui restait de la maison d'Achab, tous les grands de sa cour, ses amis, les prêtres de Baal périrent. Le temple de cette divinité fut détruit. Jéhu ne rentra point pour cela dans les voies du Seigneur; il n'abandonna point les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan, et se montra faible contre l'étranger. Hazaël, roi des Syriens, tailla en pièces ses armées et ruina tout le pays de Galaad et de Bazan. Jéhu eut pour successeur son fils Joachas (855).

Vers le même temps, le royaume de Juda était ensanglanté par les fureurs d'Athalie, veuve de Joram. A la mort de son fils Ochosias, en 883, cette femme fit périr tous les princes de la maison royale. Un seul, Joas, avait échappé au massacre, grâce aux soins de sa nourrice et de sa tante Josabeth, épouse du grand prêtre Joiada. Cet enfant resta six ans caché dans la maison du Seigneur : Athalie régna pendant ce temps sur la terre de Juda, et le culte de Baal remplaça à Jérusalem le culte du vrai Dieu. Mais la septième année, le grand prêtre assemble dans le temple les lévites et les chefs de l'armée, il leur déclare qu'il reste un fils d'Ochosias, leur fait jurer de le reconnaître et de le défendre. A cette nouvelle Athalie accourt, mais elle est mise à mort par ordre du pontife. Comme Jézabel, elle est foulée aux pieds des chevaux. En même temps le peuple entre dans le sanctuaire de Baal, renverse ses autels, brise ses images, et met à mort Mathan, son prêtre, devant l'autel même (877). La révolution accomplie, Joas régna heureusement, conseillé par Joiada; mais après la mort du grand pontife, il

poussa l'ingratitude jusqu'à faire lapider, dans le vestibule même du temple, Zacharie, le fils de Joiada. « Dieu me voit et me fera justice, » s'écria la victime en mourant. En effet, Hazaël, roi de Syrie, s'empara de Jérusalem et l'inonda de sang. Peu après, ce prince, méprisé de ses sujets, fut assassiné par deux officiers (837). Il avait régné quarante ans.

Amasias, fils de Joas, remporta une grande victoire sur les Iduméens dans la vallée des Salines, mais il fut vaincu et pris par le roi d'Israël, Joas, qui entra dans Jérusalem. Amasias parvint à remonter sur son trône, mais ne sut pas s'y maintenir : une conspiration le força de fuir à Lachis, où il fut assassiné (808).

Son fils Ozias reprit Élath, qu'il fortifia, soumit les Ammonites, les Philistins; mais ces succès remplirent d'orgueil Ozias, qui osa entreprendre sur l'office sacerdotal, et contre la défense de la loi offrir lui-même de l'encens sur l'autel des parfums; il fut frappé de la lèpre. Il fallut le séquestrer, tout roi qu'il était, selon la loi de Moïse, et ce prince fut condamné à vivre jusqu'à la fin de ses jours dans le plus complet isolement.

C'est sous le règne d'Osias que commença à prophétiser Isaïe, dont les écrits furent déposés dans le temple de Jérusalem et conservés avec un soin religieux. C'est surtout au Messie que se rapportent les paroles du grand prophète.... « Le juste de Sion sera comme une lumière éclatante et son sauveur brillera comme un flambeau allumé. Ceux qui n'avaient pas entendu parler de lui le verront, ceux à qui il est inconnu le contempleront. C'est le témoin donné à tous les peuples; c'est le chef et le précepteur des gentils.... Les gentils verront ce juste; tous les rois de la terre connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion. C'est lui que j'ai choisi, dit le Seigneur, et il enseignera la justice aux gentils.... »

« Le temps viendra où j'assemblerai les peuples de toutes les langues. Ils viendront et ils verront ma gloire. Je choisirai des hommes que je marquerai de mon sceau : je les enverrai aux nations, aux îles les plus reculées, à ceux qui

n'ont point entendu parler de moi et qui n'ont pas connu ma gloire.... »

Joathan, fils d'Osias, prit les rênes du gouvernement jusqu'à ce qu'il montât lui-même sur le trône de Juda (756). Ce prince eut un règne assez prospère. Vers la fin de sa vie, la paix fut troublée par les incursions de Rasin, roi de Syrie. Elles devinrent bien plus redoutables sous le règne d'Achaz, son successeur (741-726). Achaz marcha dans la voie des rois d'Israël, et se livra à toutes les superstitions idolâtriques des peuples étrangers; il immolait des victimes et offrait de l'encens sur les hauts lieux; il consacrait même son fils en le faisant passer par le feu. Cet abandon de la religion nationale n'amena que des désastres. Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, vinrent ensemble assiéger Jérusalem. Achaz fut obligé d'implorer le secours de Téglath-Piléser, roi des Assyriens, et de se constituer son vassal. Le roi des Assyriens se mit aussitôt en marche, s'empara de Damas, tua Rasin, et délivra ainsi le roi de Juda. Mais Achaz paya cher ce service; il ne put éloigner de ses États son redoutable allié qu'en lui livrant tous les trésors du temple. Heureusement le roi Ézéchias, son fils, rétablit, pour quelque temps du moins, la prospérité du royaume de Juda (727-697).

Pendant que ces princes se succédaient à Jérusalem, le royaume d'Iraël tombait en pleine décadence. Joachaz avait remplacé son père Jéhu, et avait régné 17 ans à Samarie (855-837). Israël fut livré pendant tout ce règne aux ravages d'Hazaël, roi de Syrie, et de Benadad, son fils. Joas, son successeur, fut plus heureux (839-823). Il reprit à Benadad les villes qu'Hazaël avait enlevées à son père, et battit trois fois le roi de Syrie. Il triompha également d'Amasias, roi de Juda, entra à Jérusalem par la brèche, et emporta à Samarie tout l'or, l'argent et les vases qui se trouvaient dans le temple. Il laissa le trône à son fils Jéroboam II (823-771), qui rétablit le royaume d'Israël dans ses anciennes limites, depuis Émath, au pied du Liban, jusqu'à la mer du Désert, ou lac Asphaltite, et reconquit les villes d'Émath et de Damas. Mais ce furent les derniers succès des rois de Samarie. L'impiété des successeurs de Jéroboam II plon-

gea Israël dans toutes sortes de maux et prépara la ruine du pays.

Il y avait longtemps, dit l'Écriture, que ceux d'Israël péchaient contre le Dieu qui les avait tirés d'Égypte, et qu'ils rendaient un culte à des divinités étrangères. Ils suivaient les coutumes criminelles des peuples que Dieu avait exterminés, à cause de leurs abominations. Ils avaient planté des bois profanes sur toutes les hauteurs, et élevé des statues sur tous les arbres chargés de branchages; ils y brûlaient de l'encens sur les autels, ils adoraient les astres du ciel, ils servaient Baal, et faisaient passer par les flammes leurs fils et leurs filles, et pratiquaient les divinations, les enchantements; en un mot ils commettaient toutes sortes d'abominations devant le Seigneur. En vain les prophètes Jonas, Osée, Amos, Abdias se répandirent en menaces prophétiques; Israël ferma l'oreille à tous ces avertissements. La décadence se fit sentir surtout depuis la mort de Jéroboam II. Zacharias son fils ne régna que six mois (771), au bout desquels il fut assassiné par Sellum, qui se mit à sa place et n'occupa le trône qu'un mois. Manahem, étant venu de Thersa à Samarie, l'attaqua, le mit à mort et monta sur le trône (770). Mais déjà Phul, roi d'Assyrie, arrivait. Manahem n'échappa à la ruine qui le menaçait qu'en donnant 1000 talents d'argent (757). Son fils Phacéia fut, après deux ans de règne, pris et tué dans Samarie par Phacée, son général (752). Sous le règne de ce prince, Téglath-Pilézer, roi des Assyriens, revint en Israël: il s'empara de Galaad, de la Galilée, de tout le pays de Nephtali, et transporta les habitants en Assyrie. Ces revers amenèrent la chute de Phacée. Il fut tué en 730 par Osée, qui régna huit ans, mais paya aussi tribut à Salmanazar. Dans le dessein de s'affranchir de cette honte, il chercha appui auprès du roi d'Égypte. A cette nouvelle, Salmanazar revint en Israël, fit Osée prisonnier et le chargea de chaînes. Samarie fut prise, et ses habitants transférés au pays des Assyriens, dans Hala et Habor, ville des Mèdes près du fleuve Gozan (721).

Des habitants de Babylone, de Cutha, d'Avah, d'Émath et de Sépharvaïm vinrent s'établir dans Samarie déserte, et de-

mandèrent quelque temps après à Salmanazar de leur envoyer un des prêtres emmenés en captivité, pour qu'il les instruisît dans la religion du pays. Mais la puissance des traditions nationales ne permit pas aux nouveaux venus de pratiquer purement le culte de Jéhovah, qui se trouva ainsi altéré par des éléments étrangers. On désigna sous le nom de Samaritains les descendants de ces colons, confondus avec les débris de la population juive restée dans le pays [1].

Le royaume de Juda, depuis la destruction d'Israël jusqu'à la destruction de Jérusalem (721-587).

Pendant que le royaume d'Israël succombait, celui de Juda se relevait sous Ézéchias (726-697). Dès le commencement de son règne, celui-ci fit la guerre aux idoles, brisa les statues, abattit les bois profanes, et mit en pièces le serpent d'airain dont les enfants d'Israël avaient fait une divinité. Le peuple retrouva son énergie et sa force en revenant aux mœurs et à la religion de ses pères. Aussi Ézéchias fut heureux dans presque toutes ses entreprises contre les petites nations du voisinage. Il battit les Philistins et ruina tout leur pays jusqu'à Gaza. Mais lorsqu'il refusa, la quatorzième année de son règne, de payer aux Assyriens le tribut auquel son père avait été soumis, Sennachérib s'empara des villes fortes de Juda. Ézéchias, pour délivrer ses États de l'invasion, fut obligé de donner à son ennemi tout l'or et l'argent qui se trouva dans le temple. Quelque temps après, pour venger cette humiliation, il rechercha l'alliance du roi d'Égypte. Sennachérib recommença aussitôt la guerre; pendant qu'il assiégeait Lachis, un de ses généraux marcha sur Jérusalem. Arrivé en vue des murs, l'Assyrien dit aux officiers d'Ézéchias : « Qu'espérez-vous du secours du roi d'Égypte?

1. Les derniers restes de cette fraction du peuple hébreu se sont perpétués jusqu'à nos jours. En 1820, les Samaritains de Naplouse (l'ancienne Sichem) étaient encore au nombre d'environ 500. En 1838, on n'en comptait plus que 150. Dans une supplique qu'ils adressèrent au gouvernement français en 1842, ils avouent qu'ils sont réduits à 40 familles. Leur vieux prêtre Salame vit encore, mais il ne paraît pas qu'après lui la connaissance de la langue et des traditions samaritaines doive se continuer.

Ce n'est qu'un roseau fragile, et si un homme s'appuie dessus, il se brisera. N'espérez pas que le Seigneur vienne vous délivrer du péril. Les dieux des nations ont-ils délivré leurs terres des mains des Assyriens? Où sont les dieux d'Émath et d'Arphath? où sont les dieux de Sépharvaïm et d'Ana? Ceux de Samarie sont-ils délivrés de mes mains? » Le roi Ézéchias, entendant ce langage, déchira ses vêtements, se couvrit d'un sac, entra dans le temple du Seigneur, et envoya consulter le fils d'Amos, le prophète Isaïe, qui répondit : « Ne craignez point. » En effet, Sennachérib étant venu mettre le siége devant Jérusalem à la suite d'une expédition malheureuse contre l'Égypte, l'ange du Seigneur frappa son armée et lui tua 185 000 hommes. Sennachérib, épouvanté, s'enfuit précipitamment (713). Manassès, fils d'Ézéchias, régna de 697 à 642. Loin de suivre les exemples de son père, il fut un des princes les plus impies de Juda. Il rebâtit les hauts lieux, dressa des autels à Baal, fit planter de grands bois, et adora les astres du ciel. Son père avait respecté les prophètes; il les persécuta et répandit des flots de sang dans Jérusalem. Le roi d'Assyrie, Asarhaddon, vint mettre un terme à ses fureurs. Il envahit ses États et l'emmena lui-même en captivité.

Manassès fut pourtant rétabli sur son trône. Mais un nouveau roi d'Assyrie voulut faire disparaître cette ombre d'indépendance laissée au royaume de Juda. Son gendre, Holopherne, vint mettre le siége devant Béthulie. La ville allait capituler, lorsqu'elle fut sauvée par Judith. Cette veuve, parée de ses plus riches vêtements, alla trouver le général ennemi dans sa tente. Celui-ci ayant donné un grand festin, tomba aussitôt appesanti par les verres de vin et s'endormit profondément; alors Judith lui ayant tranché la tête, la rapporta pendant la nuit dans la ville. Les ennemis, privés de leur chef, s'enfuirent en désordre, et le royaume de Juda fut en paix jusqu'à la fin du règne de Manassès. Amon, qui lui succéda (642-640), n'imita que son impiété; il fut assassiné la seconde année de son règne. Son fils Josias, au contraire (640-609), marcha dans les voies du Seigneur. Le grand pontife, ayant trouvé dans le temple le livre de la loi, le

fit lire au roi, qui, transporté de douleur, déchira ses vêtements parce que le peuple ne faisait rien de ce qui était prescrit. Pour ramener les Hébreux à l'observance des rites antiques par une cérémonie imposante, il vint au temple accompagné des prêtres, des prophètes et de tout le peuple, depuis le plus petit jusqu'au plus grand; puis il fit lire la loi, renouvela l'antique alliance d'Israël avec le Seigneur, jura et fit jurer au peuple d'y rester fidèle. Ensuite, il brûla les idoles, extermina les augures, profana les hauts lieux, purifia tout ce qui avait été souillé par les impuretés des religions étrangères, « de telle sorte qu'il n'y eut point de roi avant Josias qui lui eût été semblable et qui soit retourné comme lui au Seigneur de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force. »

Cependant la position du petit État juif devenait chaque jour plus critique entre les deux grands États conquérants d'Égypte et d'Assyrie. Josias ayant fait alliance avec Néchao, roi d'Égypte, marcha en même temps que lui contre le roi des Assyriens. Il fut battu et tué à Mageddo (609). Ses serviteurs rapportèrent son corps à Jérusalem; son fils Joachas fut sacré et proclamé à sa place. Mais le roi d'Égypte, Néchao, le fit prisonnier et l'emmena en Égypte où il mourut. Néchao mit à sa place Éliacim, qui prit le nom de Joachim. Alors vivait Jérémie qui faisait entendre ses sublimes lamentations, où il peignait les malheurs futurs de Sion. Joachim répondit à ces menaces en persécutant le prophète. Mais les menaces s'accomplissaient.

Néchao, maître de tous les pays à l'occident de l'Euphrate, assiégeait Carchémis, ville qui commandait le passage du fleuve et l'entrée de la Mésopotamie. Nabuchodonosor, que son père venait d'associer au trône de Babylone, marcha contre lui et le vainquit. La Judée, restée sans défense, ne pouvait éviter le joug. Jérusalem fut prise. Nabuchodonosor emporta avec lui tous les trésors de la maison du roi, les vases sacrés du temple, et emmena captif à Babylone Joachim lui-même avec dix mille guerriers. Ce fut le commencement de la captivité qui devait durer soixante-dix ans.

Cependant Joachim recouvra la liberté; en recherchant en-

core l'appui des Égyptiens, il ramena les Chaldéens dans Juda et fut mis à mort. Jéchonias, son fils, ne régna que trois mois. Sédécias lui succéda. Le nouveau roi, soutenu par l'Égypte, se révolta contre Nabuchodonosor. Aussi le roi de Babylone marcha pour la troisième fois contre Jérusalem, qui fut emportée d'assaut et détruite (587). Sédécias essaya de fuir par un chemin qui menait au désert. Mais une troupe de Chaldéens l'atteignit dans la plaine de Jéricho. Le malheureux prince fut amené devant Nabuchodonosor, qui égorgea ses fils, lui fit crever les yeux, et l'emmena chargé de chaînes à Babylone. Nabuzardan, général de l'armée babylonienne, transporta le reste du peuple; il ne laissa dans le pays que quelques pauvres paysans pour cultiver la terre. Le gouvernement fut confié à Godolias. Mais sept mois à peine écoulés, Godolias fut assassiné par Ismaël, prince de la race royale de Juda. Les Juifs redoutant la colère du roi de Babylone, se réfugièrent en Égypte; mais Nabuchodonosor ravagea l'Égypte et n'épargna pas les Juifs, qui furent emmenés en captivité. Ainsi fut détruit le royaume de Juda, après avoir duré trois cent quatre-vingt-neuf ans depuis l'avénement de Roboam.

La captivité et le retour à Jérusalem.

Le peuple juif, dispersé dans les différentes provinces de l'empire, n'ayant plus ni patrie, ni temple, ni autel, continua pourtant à subsister. Nabuchodonosor le traita avec humanité, lui laissa ses coutumes, lui permit d'acquérir des terres et d'avoir des juges particuliers. Il y eut même des Juifs qui s'élevèrent à de hauts emplois dans le palais du roi babylonien. Un d'eux, Daniel, de race royale, surpassait en sagesse, en lumières tous les devins et les mages de l'empire. Aussi avait-il fini par inspirer une grande confiance au roi de Babylone. Tout jeune encore, il avait donné des marques d'une sagesse merveilleuse en faisant reconnaître par le peuple l'innocence de la chaste Suzanne. Un peu plus tard, le roi, tourmenté par un songe effrayant, interrogea vainement la science de ses devins. Daniel seul put interpréter la terrible vision. Cette statue à la tête d'or, à la poitrine et aux bras d'argent,

au ventre et aux cuisses d'airain, aux jambes de fer, aux pieds d'argile, renversée par une pierre qui s'était détachée de la montagne, c'était l'image de la fragilité des grands empires asiatiques, si brillants à la tête, si fragiles à la base. Nabuchodonosor, charmé de tant de sagesse, combla le jeune Daniel de ses faveurs et l'éleva au-dessus de tous les dignitaires de l'empire.

Bientôt Daniel eut à faire entendre de plus sinistres prédictions. Un jour que le roi de Babylone Balthasar se livrait, suivant sa coutume, à tous les excès de la débauche, et buvait dans les vases sacrés du temple de Jérusalem, une main de feu traça sur la muraille des caractères bizarres et inconnus. Balthasar, épouvanté, se souvint de Daniel, le fit venir et lui demanda l'explication des trois signes mystérieux *Manè, Thécel, Pharès*. Daniel y reconnut l'arrêt prononcé contre l'empire chaldéo-babylonien. En effet, cette nuit-là même, Cyrus pénétrait dans la ville par le lit de l'Euphrate, et la capitale tombait au pouvoir des Perses.

Les Juifs sous la domination des Perses.

« Elle tombe, elle tombe cette grande Babylone, et ses idoles sont brisées : Bel est renversé; et Nabo, son grand dieu, dont les rois prenaient leur nom, tombe par terre. » Les Hébreux triomphèrent de la chute de l'empire chaldéen, et virent dans Cyrus le libérateur que leur avaient annoncé les prophètes. Le roi de Perse, devenu par sa conquête le maître de l'Orient, signala le commencement de son règne par un édit fameux qui permettait aux Juifs de retourner dans leur pays et de rétablir le temple (536). Quarante-deux mille exilés, appartenant presque tous aux tribus de Juda et de Benjamin, partirent sous la conduite de Zorobabel, prince de Juda. A peine arrivés au pays de leurs ancêtres, ils se mirent à reconstruire le temple de Jérusalem, et ils obtinrent des Phéniciens les matériaux nécessaires à l'exécution de cette sainte entreprise. Les Samaritains voulaient y participer; ils furent repoussés, en conçurent une jalousie profonde et cherchèrent par tous les moyens à arrêter les travaux. Ils parvin-

rent même à gagner quelques-uns des ministres du roi; de telle sorte que ce ne fut qu'au bout de vingt ans, et la seconde année seulement du règne de Darius, que les Juifs encouragés par les prophètes Aggée et Zacharie, purent reprendre et terminer leur œuvre. Le temple fut achevé et consacré au culte dans une fête solennelle (516). Xerxès, fils de Darius, laissa aux Juifs les priviléges que son père leur avait accordés, et son successeur Artaxerxès leur montra la même bienveillance.

Cependant il était resté dans le nouvel empire perse un grand nombre de Juifs qui, séparés du peuple vainqueur par leurs traditions, par leurs mœurs, leurs croyances, avaient des ennemis à la cour. Un Amalécite nommé Aman, ministre du roi Assuérus, le même qu'Artaxerxès, suivant quelques-uns, ayant conçu contre le Juif Mardochée une haine mortelle, résolut de perdre cet homme et sa nation tout entière. Heureusement les Juifs avaient une protectrice puissante, Esther, nièce de Mardochée, qu'Assuérus avait préférée à toutes les femmes de son royaume. Informée des projets d'Aman, Esther ne craignit pas de braver la loi qui défendait, sous peine de mort, de se présenter devant le roi sans son ordre, et elle lui révéla le complot du ministre. Aman fut condamné au supplice qu'il avait préparé pour Mardochée; ses six fils furent mis à mort, et Mardochée lui-même succéda à toutes les dignités de son ennemi. En souvenir de cette délivrance, les Juifs établirent une fête solennelle qu'ils célèbrent encore aujourd'hui.

Sous le règne d'Artaxerxès Longue-Main, un second départ eut lieu, et un grand nombre d'Israélites retournèrent dans leur patrie sous la conduite d'Esdras. En même temps Néhémie, officier d'Artaxerxès, obtenait un édit qui autorisait la reconstruction des murs de Jérusalem; lui-même dirigea les travaux qui furent plusieurs fois interrompus par les efforts des peuples voisins de la Judée. Esdras, joignant ses efforts à ceux de Néhémie, réforma l'administration, rétablit dans leur pureté antique les préceptes de la religion nationale, remit en ordre les livres juifs, et institua des réunions publiques pour la lecture et l'explication de la loi. La tâche était difficile, car le peuple retombait déjà

sous l'empire de ses anciennes habitudes et s'alliait, par des mariages, aux peuples idolâtres. En même temps les divisions politiques reparaissaient, et la guerre civile éclatait. Manassès, fils du grand prêtre Joiada, banni pour avoir épousé une femme étrangère, la fille de Sanaballat, gouverneur de Samarie, se retira dans cette dernière ville, et avec le concours des Juifs qui l'y avaient suivi, il éleva à Garizim un temple rival de celui de Jérusalem. Ainsi se perpétua le schisme qui avait été si funeste aux tribus juives, et qui déjà avait amené une première fois leur ruine. Quelques années après (397), un crime inouï ensanglanta le sanctuaire. Jonathan s'assura la dignité de grand prêtre en égorgeant de sa main, au pied de l'autel, Jésus son propre frère. Ces désordres engagèrent le satrape de Syrie à se montrer sévère envers les Juifs; aussi, un peu plus tard, en 351, ils prirent part à la révolte des Phéniciens contre les Perses. Cette insurrection fut cruellement punie par Ochus, qui envahit la Judée, prit Jéricho, et transporta un grand nombre de Juifs dans des contrées lointaines.

Les Juifs sous la domination grecque.

Ce fut sous le grand prêtre Jaddus qu'Alexandre commença sa glorieuse expédition. Les Juifs attachés à la domination perse refusèrent, à ce qu'il paraît, de se soumettre à lui. Le vainqueur, irrité, marcha contre Jérusalem. A son approche, le grand prêtre Jaddus sortit au-devant de lui revêtu de ses ornements pontificaux, et suivi d'une foule nombreuse de prêtres, de lévites et de gens du peuple. Alexandre fut frappé de la majesté de cette pompe religieuse; suivant le récit de Josèphe (aujourd'hui abandonné), il se rendit au temple pour y sacrifier au vrai Dieu, et il entendit la lecture du livre de Daniel, qui annonçait qu'un prince viendrait de l'occident renverser la monarchie des Perses. Alexandre reprit ensuite le cours de ses conquêtes, laissant aux Juifs la faculté de vivre selon leurs lois (332).

Après la mort du conquérant, la Judée passa alternativement sous la domination des maîtres de la Syrie et de l'Égypte.

Soumise d'abord par Ptolémée Soter, elle devint ensuite une province d'Antigone; puis après la bataille d'Ipsus, elle fut replacée sous la dépendance des Lagides. Ptolémée Philadelphe se montra très-favorable aux Juifs, et, voulant placer leurs livres saints dans la bibliothèque d'Alexandrie, il écrivit au grand prêtre Éléazar pour lui demander les livres de la loi, et des docteurs juifs capables de les traduire en grec. Cette traduction des livres hébreux en grec est désignée sous le nom de version des Septante.

La Judée resta soumise pendant près d'un siècle aux rois d'Égypte, qui la traitèrent avec douceur. Mais Ptolémée Philopator, ayant vaincu Antiochus le Grand à la bataille de Raphia (216), s'avança jusqu'à Jérusalem; malgré la résistance des lévites, il voulut pénétrer dans le saint des saints, où le grand prêtre lui-même n'avait le droit d'entrer qu'une fois l'an. Irrité de la courageuse résistance des prêtres, il se vengea par d'affreux supplices. Aussi dans la seconde guerre d'Antiochus contre l'Égypte, les Juifs se soumirent volontairement à ce prince, et l'aidèrent à chasser les troupes égyptiennes, qui, sous la conduite du général Scopas, s'étaient emparées du territoire et de la forteresse de Jérusalem (198). Antiochus confirma les Juifs dans tous leurs priviléges, et garda la Judée réunie à ses domaines, malgré sa promesse de donner ce pays avec la Cœlésyrie et la Phénicie pour dot à sa fille, qui devait épouser Ptolémée Épiphane. Depuis cette époque, les Juifs furent moins heureux, et les persécutions commencèrent. Héliodore, ministre de Séleucus Philopator, voulut s'emparer des trésors du sanctuaire : mais le sacrilége fut puni dans le temple même; Héliodore en fut emporté mourant.

Sous Antiochus Épiphane, la grande sacrificature fut vendue à prix d'argent. Il en résulta des dissensions dans la famille sacerdotale, et des factions dont le roi de Syrie profita pour exécuter ses projets. Le grand prêtre Onias fut chassé par son frère Jason, homme ambitieux qui affectait les mœurs grecques. Pour prix de la protection que lui accorda le roi de Syrie, Jason introduisit parmi ses compatriotes les coutumes étrangères (175); mais il fut chassé à son tour par son

frère qui avait adopté le nom grec de Ménélaos. Il en résulta une nouvelle guerre civile durant laquelle Antiochus s'empara de Jérusalem et fit peser sur les Juifs la plus insupportable tyrannie. Ce prince, étant resté longtemps à Rome comme otage, était revenu en Syrie la tête pleine des idées de la politique romaine et rêvant un empire d'Orient fondé, comme celui de Rome, sur l'assimilation des nationalités provinciales. La Judée fut naturellement le premier obstacle qu'il rencontra dans l'exécution de son projet. Voulant établir dans ses États l'unité de religion, il rendit un décret portant défense de reconnaître d'autres dieux que les siens; il plaça une idole dans le sanctuaire et jeta au feu les livres de la loi. En même temps il fit élever dans Jérusalem une forteresse où il mit une garnison chargée de punir ceux qui tenteraient de venir adorer Dieu dans son temple. Bientôt la persécution commença, et beaucoup de Juifs succombèrent. Ce fut alors qu'un vieillard nommé Éléazar, docteur de la loi, aimant mieux mourir qu'abjurer, refusa énergiquement de manger des viandes défendues. Une famille entière, sept enfants et leur mère, donnèrent, à la même époque, un exemple plus admirable encore de résignation et de fidélité à la loi. Tous moururent l'un après l'autre, et leur mère après eux.

Les Machabées (166-107).

C'est alors que le grand prêtre Mathathias, ne pouvant pas être plus longtemps le témoin de l'apostasie honteuse de quelques-uns de ses frères, quitta Jérusalem avec ses cinq fils, Jean, Simon, Judas, surnommé Machabée, Éléazar, Jonathas, et se retira avec eux sur la montagne de Modin. Là il appela tous ses compatriotes à la défense de la loi, et fut rejoint par un grand nombre de Juifs; il en forma un corps d'armée avec lequel il parcourut la Judée, massacrant les partisans d'Antiochus et renversant les autels des idoles. Ayant appris que mille de ses compagnons s'étaient laissé égorger plutôt que de combattre pendant le jour consacré au Seigneur, il fit approuver par les prêtres et les anciens la résolution de se défendre contre l'ennemi, même le jour du sabbat.

Ce décret assura la délivrance de la Judée. Toutefois Mathathias ne vit pas l'accomplissement de cette grande entreprise; il mourut en engageant les Juifs à reconnaître pour chef son troisième fils Judas Machabée (166).

Celui-ci, à la tête d'une petite troupe de 6000 hommes, parcourut les villes de la Judée, exterminant les adorateurs des idoles et relevant les fortifications détruites. Au bruit de ses succès, Apollonius, gouverneur de Samarie, marcha contre lui avec une puissante armée. Judas le vainquit et le tua; il prit son épée et s'en servit depuis dans toutes les batailles. Un autre officier d'Antiochus, Saron, ne fut pas plus heureux. Antiochus, obligé de partir pour la Perse, chargea Lysias du soin de poursuivre cette guerre. Celui-ci fit marcher contre les Juifs une armée de 47 000 hommes sous la conduite de Ptolémée, de Gorgias et de Nicanor. Judas, après avoir fait jeûner son armée tout un jour, attaque l'ennemi avec 3000 hommes seulement, et remporte une victoire complète. L'année suivante, en 165, Lysias reparaît à la tête d'une armée de 65 000 hommes, et vient présenter la bataille à Judas Machabée, qui n'en avait que 10 000; Judas remporte encore près de Bethsara une victoire à la suite de laquelle il rentre dans Jérusalem encore occupée par les troupes du roi de Syrie. La cité de David était dans un déplorable état; le temple avait été dévasté, le sanctuaire profané, les portes brisées; partout poussaient des herbes sauvages qui attestaient la désolation de la maison du Seigneur. Judas fut consterné de ce triste spectacle; il se mit aussitôt à l'œuvre, purifia le temple, répara les ruines, rétablit le culte, célébra par des fêtes magnifiques une nouvelle dédicace, et fit offrir des sacrifices pendant huit jours.

Tandis que cette restauration politique et religieuse s'accomplissait à Jérusalem, Antiochus poursuivait contre la Perse une expédition malheureuse. Il avait été obligé de fuir devant une révolte des habitants de Persépolis, et il revenait à Babylone, lorsqu'il apprit les succès de Judas Machabée. Furieux des revers de ses armées, il jura d'exterminer les Juifs et de détruire Jérusalem. Déjà, dit l'Écriture, il se mettait en marche, lorsqu'il tomba de son char, frappé tout

à coup d'un mal incurable qui lui rongeait les entrailles. Vaincu par la douleur, il reconnut la main qui le châtiait, et il s'humilia devant le Seigneur; mais ce tardif repentir ne put le sauver; il mourut au milieu des plus affreuses souffrances. Son fils, Antiochus V, surnommé Eupator, lui succéda.

Judas Machabée, cependant, poursuivait le cours de ses victoires et continuait de défendre la religion et la liberté de sa patrie contre les infidèles. Profitant des embarras qui accompagnent ordinairement les commencements d'un nouveau règne, il résolut de s'emparer de la forteresse de Sion, dont la garnison, renforcée d'un grand nombre de Juifs infidèles, rendait presque impossible le séjour de Jérusalem et la visite au temple. Timothée, à la tête d'une armée nombreuse, s'avança pour dégager la citadelle; Judas Machabée le vainquit complétement, poursuivit les fugitifs jusque dans Gazara, s'empara de cette place et passa au fil de l'épée tous ceux qui s'y étaient réfugiés. La nouvelle de cette défaite amena Lysias avec une armée plus formidable. 130 000 hommes, 32 éléphants dressés pour le combat, et 300 chariots armés de faux l'accompagnaient. Judas ne craignit pas d'affronter ce terrible ennemi. La bataille s'engagea dans la plaine de Bethsara. Elle est restée célèbre par le dévouement héroïque d'un des Machabées, Éléazar. Ce vaillant guerrier, apercevant un éléphant plus grand et plus orné que les autres, s'imagine que c'est lui qui porte Antiochus. Espérant délivrer sa nation d'un seul coup, il se précipite, l'épée à la main, au milieu des ennemis et perce à coups redoublés l'énorme animal qui, dans sa chute, écrase ceux qu'il portait et celui qui vient de lui donner la mort. Judas, voyant que sa petite troupe ne pouvait tenir tête à des forces aussi considérables, se retira à Jérusalem, dans l'enceinte du temple qu'il avait fait fortifier. Antiochus l'y poursuivit; mais une révolution survenue en Syrie ne lui permit pas de continuer la guerre.

Il fut obligé d'accorder la paix aux Juifs. Cette paix fut bientôt rompue par le successeur d'Antiochus, Démétrius Soter. Alcime, que la protection d'Antiochus V avait élevé à

la grande sacrificature et qui trouvait dans Judas un invincible obstacle à l'exécution de ses projets, se rendit auprès du nouveau roi et réclama son appui. Bacchide, général de Démétrius, conduisit Alcime à Jérusalem et lui donna une garde. Un conflit éclata bientôt entre les partisans du grand prêtre et les amis de Judas. Le général syrien Nicanor intervint comme médiateur; mais Judas, irrité de sa partialité, rompit les négociations et reprit les armes. Nicanor fut battu et perdit 5000 hommes. Furieux de cette défaite, il menaça, si on ne lui livrait Judas, de brûler le temple et l'autel du vrai Dieu. Cette fanfaronnade fut expiée par une nouvelle déroute dans laquelle il fut tué, à Béthoron. Judas pourtant comprenait qu'il lui serait difficile de lutter longtemps contre une puissance bien supérieure à la sienne, et il chercha des appuis au dehors. Les Romains conclurent avec lui un traité d'alliance, et Démétrius fut menacé des armes de la république.

Mais déjà Bacchide était parti contre Jérusalem à la tête de 22 000 hommes. Les Juifs, que la longueur de la guerre avait épuisés, se dispersèrent, et 800 hommes seulement restèrent auprès de Judas. Il ne voulut pas fuir, attaqua l'armée des Syriens et mit en fuite l'aile droite commandée par Bacchide. Mais l'ennemi, vainqueur à l'aile gauche, enveloppa cette poignée de combattants, et Judas, accablé par le nombre, périt enseveli dans son propre triomphe. « Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait Israël? »

Judas Machabée laissa dans ses frères de dignes héritiers de son courage et de ses vertus. Jonathas reprit héroïquement l'œuvre de la délivrance si malheureusement interrompue. Il renouvela l'alliance des Juifs avec Rome, et força Bacchide à laisser ses compatriotes en repos. Le général syrien quitta pour quelque temps le pays, et Jonathas put gouverner en paix le peuple d'Israël (157).

Les querelles des princes qui se disputaient le trône de Syrie affermirent l'indépendance de la Judée. Alexandre Bala, pour s'attacher Jonathas, lui envoya une robe de pourpre et une couronne d'or avec une lettre dans laquelle il le nommait grand prêtre des Juifs. Jonathas fit reconnaître son autorité dans Jérusalem, en répara et en augmenta les fortifications, puis leva des troupes pour aider Alexandre contre Démétrius, dont les promesses ne purent ébranler sa fidélité. Bientôt Démétrius Nicanor, fils de Démétrius Soter, réclama la couronne et trouva dans Apollonius un général habile qui lui soumit une partie de l'empire. Mais Jonathas arrêta ses succès; le héros juif défit Apollonius dans la plaine d'Azoth, brûla cette place avec son temple de Dagon, et rentra dans Jérusalem chargé de butin. La chute d'Alexandre Bala priva les Juifs d'un allié utile. Toutefois Démétrius, qui connaissait la valeur de Jonathas, ne jugea pas à propos de se commettre avec lui; il consentit même à affranchir pour 300 talents la Judée, la Samarie et la Galilée de tout tribut. Il reçut bientôt la récompense de cette générosité. Une révolte ayant éclaté quelque temps après dans Antioche, Démétrius fut assiégé dans son palais, et il ne dut son salut qu'à Jonathas, qui vint le délivrer à la tête de 3000 Juifs. Il semblait que ce service dût resserrer leur alliance; mais le prince syrien n'en conçut que de la jalousie, et chercha à faire périr son bienfaiteur. Jonathas dès lors dut l'abandonner aux attaques d'Antiochus Théos, qui le renversa du trône, se mit à sa place et s'empressa de faire alliance avec le puissant chef des Juifs. Il avait pour principal ministre Tryphon. Jonathas, soupçonnant la fidélité de cet homme, voulut dévoiler sa trahison et marcha contre lui; mais Tryphon eut l'adresse de l'attirer à Ptolémaïs, où il le fit égorger avec ses enfants et 1000 des siens (144).

Il eut pour successeur son frère Simon, le dernier des enfants de Mathathias. Simon s'allia avec Démétrius Nicanor, et délivra entièrement Israël du joug des étrangers, en chassant les Syriens qui occupaient encore la forteresse de Jérusalem. Libre alors de donner tous ses soins à l'administration, il s'appliqua à faire fleurir l'agriculture et le commerce.

Il s'empara du port de Joppé pour établir des communications entre la Judée et les pays étrangers, et surtout avec l'Italie et la Grèce. Sous son gouvernement, la prospérité renaquit dans Israël. « On voyait, dit l'Écriture, sur les places de Jérusalem des vieillards appuyés sur leurs bâtons, à cause du grand nombre de leurs années, et la ville était remplie de jeunes garçons et de jeunes filles qui dansaient et chantaient sur les places publiques. Pour reconnaître tant de bienfaits, les Juifs, assemblés à Jérusalem, déclarèrent l'autorité souveraine et la grande sacrificature héréditaires dans sa famille. »

Malheureusement Simon ne jouit pas longtemps du pouvoir qui venait de lui être conféré. Attiré dans un piége, il fut, comme son frère, assassiné avec ses enfants (135). Jean Hyrcan échappa seul au fer des assassins. Aussitôt il fut mis en possession du commandement qu'avait exercé si glorieusement son père. Il continua les succès de ses prédécesseurs et détruisit complétement la domination des Syriens en Palestine. La décadence complète du royaume de Syrie et le renouvellement de l'ancienne alliance avec Rome (129) donnèrent à Hyrcan les moyens de maintenir son indépendance, et même d'agrandir son territoire par la victoire qu'il remporta sur les Samaritains et les Iduméens. Mais avec lui finit cette suite de héros suscités pour la délivrance d'Israël; à peine affranchie de la domination étrangère, la nation juive fut divisée par des sectes religieuses qui ne tardèrent pas à devenir des partis politiques. Les uns, appelés pharisiens, du mot hébreu *Perouschim* (séparés), affichaient une grande sévérité de principes, accordaient la même autorité à la tradition qu'à la loi écrite, reconnaissaient l'immortalité de l'âme et une classe d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, les uns favorables, les autres nuisibles. En même temps ils aimaient à traiter les questions politiques, ce qui, outre leur sainteté apparente, les rendait chers à la multitude et redoutables à l'autorité. Les autres, appelés saducéens (de Sadoc leur chef), rejetaient les traditions et n'admettaient que les livres du Pentateuque et des prophètes. Ils niaient la résurrection des morts, l'immortalité de l'âme, le

dogme des saints et des récompenses futures, enfin l'existence des anges et des démons. Dans la pratique, ils étaient fort relâchés; aussi comptaient-ils dans leurs rangs la plupart des riches. De ces deux sectes, celle des pharisiens était la plus puissante; mais comme elle voulait, en politique, la séparation de la dignité de prince de celle de grand prêtre, Hyrcan, qui avait été élevé dans leurs principes, les abandonna pour s'attacher à leurs adversaires. Aussi, après sa mort, survenue en 107, les pharisiens firent condamner sa mémoire.

Nouveau royaume de Judée (107 av. J. C. 70 ap. J. C.).

Aristobule, fils d'Hyrcan, lui succéda. Son administration, très-courte, ne fut marquée que par des crimes. Il jeta dans les fers trois de ses frères et fit périr le quatrième. Dès qu'il vit son autorité affermie, il ceignit le diadème et prit le titre de roi, qui n'avait jamais été porté par les gouverneurs de la Judée depuis le retour de la captivité. Il en jouit à peine un an, et termina par une fin prématurée une existence pleine de remords. Son frère, Alexandre Jannée, le remplaça, et, comme Aristobule, ne crut pouvoir s'affermir sur le trône qu'en versant le sang d'un de ses frères et de ses autres parents.

Son règne fut une suite de guerres continuelles avec les peuples voisins : il voulait jouer le rôle de conquérant. Battu d'abord par Ptolémée Lathyre, il reprit l'avantage, comprima, à force de cruautés, une révolte excitée par les pharisiens, et mourut bientôt des suites de ses excès (79). Sa veuve Alexandra, à laquelle il avait légué le royaume, s'appuya sur ces mêmes sectaires qui avaient causé tant d'embarras à son mari, et qui devinrent les maîtres du gouvernement. Ils en profitèrent pour attaquer les Saducéens, et se venger sur eux des cruautés d'Alexandre (72). Jérusalem fut inondée de sang. Enfin Aristobule, un des fils d'Hyrcan, s'indigna de cette tyrannie, et essaya de s'emparer du pouvoir. Le peuple, fatigué de la domination des pharisiens, le seconda dans cette tentative, et Hyrcan, son frère, qui avait été désigné par Alexandre pour lui succéder, fut contraint de

lui abandonner le trône et le sacerdoce (69). La guerre ne pouvait pas manquer d'éclater entre les deux frères. Excité par son confident, l'Iduméen Antipater, Hyrcan attaqua son frère avec le secours d'Arétas, prince arabe, et l'assiégea dans Jérusalem (65). Les Romains se portèrent pour arbitres dans la querelle, et Pompée, alors tout-puissant en Asie, se prononça en faveur d'Hyrcan. Le parti qui soutenait Aristobule n'ayant pas voulu se soumettre à cette décision, Pompée se rendit maître de Jérusalem, éleva Hyrcan II à la dignité de grand prêtre et de prince, lui imposa un tribut, et emmena Aristobule et ses fils prisonniers à Rome (63). Ils parvinrent à s'échapper, et revinrent en Judée où ils excitèrent bientôt de nouveaux troubles. Antigone, l'un d'eux, revendiqua le pouvoir et détrôna Hyrcan, mais il fut à son tour dépouillé par Hérode, fils d'Antipater, qui fut proclamé roi par l'influence d'Octave et d'Antoine (39). Celui-ci s'empara de vive force de Jérusalem, et fit prisonnier Antigone, qui eut la tête tranchée. Hérode ne se crut pas en sûreté tant qu'il n'aurait pas anéanti tous ses rivaux : il fit mourir le vieux roi Hyrcan, Aristobule, le dernier prince de cette maison ; puis, pour consolider son pouvoir, il épousa Marianne, la sœur de ce dernier. Au prix de tant de cruautés, Hérode put régner en paix. Son dévouement aux Romains le défendit d'ailleurs contre les haines qu'avaient excitées ses cruautés.

Ce monarque cruel fut cependant surnommé le Grand. C'est qu'il avait couvert la Judée de monuments et rebâti Samarie sous le nom de Sébaste. Sur la côte, il construisit la ville qu'en l'honneur de l'empereur il nomma Césarée. Un théâtre, un cirque, un temple dédiés à Auguste attestent suffisamment l'influence que Rome exerçait sur la Judée. Il entreprit aussi la reconstruction du temple ; mais le plan en était si vaste et si magnifique, qu'il ne put le voir achever. C'est au moment où le prince des Juifs désertait les idées, les mœurs, les institutions nationales pour imiter Rome et la Grèce, que naquit celui qui devait donner au monde la loi nouvelle et fermer les temps anciens; c'est alors que Jésus-Christ vint au monde.

Hérode, dans son testament qui fut confirmé par Auguste, avait partagé son royaume entre ses trois fils; Archélaos en

obtint la plus grande moitié avec le titre d'ethnarque, c'est-à-dire la Judée, Samarie et l'Idumée. Les deux autres prirent le titre de tétrarques; l'un d'eux, Philippe, eut une partie de la Galilée et la Trachonite; l'autre, Antipas, eut la Pérée avec une partie de l'Iturée. Mais, depuis ce partage, la destinée de chacune de ces portions du royaume d'Hérode ne fut pas la même. Archélaos, par sa mauvaise administration, perdit ses États dès l'an 6 de l'ère chrétienne, et par suite la Judée et Samarie, ajoutées comme provinces romaines à la Syrie, furent gouvernées par des procurateurs parmi lesquels le plus célèbre est Ponce-Pilate (27-36), qui abandonna le Sauveur à la fureur des Juifs. Ces procurateurs étaient sous la dépendance du gouverneur de Syrie. D'un autre côté, Philippe régna dans sa tétrarchie jusqu'à sa mort, l'an 34 de l'ère chrétienne, et son territoire eut le même sort que la Judée et Samarie. Cependant, peu après, ce pays fut donné par Caligula, avec le titre de roi, à Agrippa, petit-fils d'Hérode, dévoué à la maison de Germanicus. L'an 37, Agrippa dépouilla son oncle Antipas, et ajoutant à ses domaines tout ce qui avait formé le territoire d'Archélaos, il réunit sous son autorité toute la Palestine. A sa mort, en 44, son fils était trop jeune pour gouverner, et la Judée fut de nouveau réduite en province romaine. L'oppression des procurateurs, et particulièrement de Gessius Florus, poussa les Juifs à la révolte (66). Un premier général envoyé contre eux ne fut pas heureux. Vespasien, qui lui succéda, réduisit en cendres plusieurs villes et vint mettre, en 69, le siége devant Jérusalem. Proclamé empereur en son absence, il quitta l'armée pour retourner à Rome, confiant à Titus, son fils, le soin de terminer cette guerre.

Quoique les Juifs fussent alors divisés en plusieurs factions, la ville de Jérusalem se défendit avec un incroyable acharnement. La fête de Pâques (70) avait attiré dans cette ville une immense multitude. Aussi la famine ne tarda pas à s'y faire sentir avec toutes ses horreurs; maître d'une partie de la ville, Titus fit faire aux Juifs des propositions de paix; ils les rejetèrent. Enfin l'assaut général fut donné: un soldat romain lança un tison enflammé dans un des ap-

partements qui entouraient le sanctuaire, le feu se communiqua avec rapidité à toutes les parties du temple, qui, malgré les efforts de Titus, fut entièrement consumé. Les assiégés prolongèrent encore un mois la résistance dans la ville haute. Plus de 1 300 000 Juifs périrent dans cet épouvantable désastre. Ces malheurs ne firent pourtant pas perdre aux Juifs l'espérance. Ils persistaient à attendre un messie libérateur et conquérant. Dispersés depuis la prise de leur capitale, ils parvinrent à se rallier, et essayèrent de la reconstruire. Pour anéantir jusqu'aux derniers restes de leur



Bas-relief de l'arc de Titus.

nationalité religieuse, Adrien voulut y élever un temple à Jupiter. Cette profanation souleva les Juifs, qui prirent les armes sous la conduite d'un aventurier, Barchochébas. L'insurrection n'aboutit qu'à de nouveaux malheurs : 580 000 hommes périrent. Adrien établit une colonie romaine à Jérusalem, qui prit le nom d'Ælia-Capitolina; défense fut faite aux Juifs d'y entrer, si ce n'est une seule fois chaque année. Ainsi fut consommée la ruine de la nation juive, et ses faibles restes se dispersèrent dans toutes les contrées du monde.

Nous donnons ici un bas-relief de l'arc de Titus qui représente, portés dans la pompe triomphale, quelques-uns des

objets sacrés du temple de Jérusalem, le chandelier à sept branches, les tables des pains de proposition et les trompettes sacrées.

CHAPITRE VI.

LES PHÉNICIENS.

Origine et principales villes des Phéniciens. — Colonies phéniciennes. — Commerce des Phéniciens. — Religion, art phénicien. — Influence des Phéniciens sur les pays étrangers.

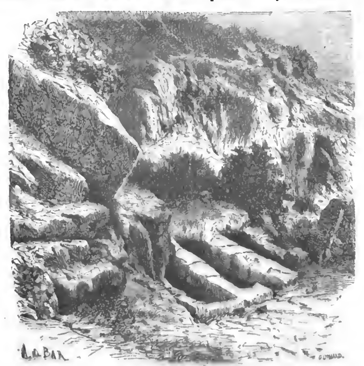
Origine et principales villes des Phéniciens.

Suivant une antique tradition recueillie par Hérodote, les Phéniciens auraient émigré originairement des rivages de la mer Érythrée. Chassés de leurs premières demeures par des tremblements de terre, ils vinrent s'établir vers les bords marécageux de l'Euphrate, et de là passèrent sur les côtes de la Méditerranée, où ils fondèrent Sidon, leur première ville. Ces peuples appartenaient à la famille de Cham, et faisaient partie de ces Chananéens qui formaient une nation puissante, lorsque, au quinzième siècle avant notre ère, les Israélites s'emparèrent de leur pays. A la suite de cette invasion, ils furent exterminés en partie, en partie forcés de se disperser dans les contrées voisines. Seuls du peuple entier, les Chananéens maritimes demeurèrent en possession de leurs places fortes sur la côte ou dans les îles qui s'élevaient en face du continent.

On a divisé les Chananéens maritimes en trois rameaux issus d'une même branche primitive : 1° les Sidoniens ou Phéniciens proprement dits, fondateurs de Sidon, *la ville des pêcheurs*, métropole de la plupart des autres cités phéniciennes, et, avant toutes, de Tyr, qui fut fondée vers l'an 1200 avant l'ère chrétienne. Cette tribu, la plus puissante de toutes, était établie entre Sidon et Acco ou Ptolémaïs, vers le milieu de la côte, entre deux autres tribus principales.

2° Les Syro-Phéniciens au nord, mélange de Chananéens et de Syriens ou Araméens anciennement établis sur la côte et dans les montagnes du Liban. Ils occupaient Byblos, le Gébal de la Bible, ville très-ancienne, Béryte, Aradus, Tripolis [1], etc.

3° Les Phéniciens, Philistéens ou simplement Philistins, avaient conservé au sud une complète indépendance. Souvent même ils devinrent redoutables non-seulement aux Hébreux, mais aux Sidoniens dont ils furent d'abord les rivaux sur mer. Ce fut seulement après Moïse qu'ils s'établirent dans la petite contrée qui prit leur nom, étendu plus tard à la Palestine entière. Ils y occupèrent ou fondèrent



Tombeaux anciens près de Djebel.

1. Une mission scientifique de M. E. Renan en Phénicie amena des ouilles faites par l'armée française ; nous donnons ici deux spécimens de monuments phéniciens, à Byblos (Gébal ou Djebel) et à Antaradus (Tortose).

les cinq villes de Gath, d'Ekron, d'Ascalon, d'Azoth et de Gaza, étroitement unies entre elles par une sorte de lien



Monument phénicien de Tortose.

fédératif, quoiqu'elles eussent chacune un chef. Antérieurement, ils avaient accompli de longues migrations, d'où ils

rapportèrent le nom de *Philistins*, qui veut dire *émigrés* ou voyageurs.



Monument phénicien de Tortose.

Le pays occupé par ces peuples, au temps même de leur splendeur et de leur puissance, ne comprenait qu'une bande

de territoire d'un peu plus de 220 kilomètres de longueur sur 44 dans sa plus grande largeur. Cette côte, semée de baies et de ports, était hérissée de hautes montagnes dont quelques-unes s'avançaient en promontoire dans la mer, et dont les cimes, couvertes de forêts, offraient aux Phéniciens les bois les plus précieux pour la construction de leurs vaisseaux. La plus grande partie de ces montagnes portait les noms de Liban et d'Anti-Liban. La mer, qui venait se briser avec impétuosité contre ces rivages escarpés, avait détaché plusieurs caps de la terre ferme; ceux-ci formèrent de petites îles qui ne tardèrent pas à se couvrir de nombreuses colonies et de cités florissantes. Aradus (Ruad), la dernière ville au nord de la Phénicie, était bâtie sur une de ces îles.

Trop à l'étroit dans cette île, la population aradite déborda sur le continent voisin, et y forma le long de la mer une chaîne de colonies assez rapprochées les unes des autres, parmi lesquelles Antaradus (Tortose), située en face d'elle sur le continent, et Marathus (Amrit) jouèrent un rôle assez important. Quant aux Aradiens eux-mêmes, on les voit figurer parmi les plus anciens habitants du pays de Chanaan; et ils sont mentionnés dans la Bible à côté des Sidoniens.

A huit ou neuf lieues d'Aradus, vers le sud, on apercevait Tripolis, et un peu plus loin, à la même distance, Byblos, qui, dans les traditions phéniciennes, passait pour une des plus anciennes villes du monde. Venaient ensuite Béryte, Sidon et, à vingt-cinq kilomètres de celle-ci, sur la limite méridionale du pays, la reine de toutes les cités phéniciennes, Tyr. Dans les intervalles qui séparaient ces villes principales s'en trouvaient d'autres moins considérables, mais aussi renommées par leur industrie, leurs fabriques et leurs manufactures telles que Sarepta, Bothrys, Orthosia.

Ces villes avaient été fondées ou dans des vues commerciales, ou par des citoyens émigrés à la suite de dissensions. Il serait difficile de déterminer à quelle époque eurent lieu ces migrations; ce qui est certain, c'est que la plus ancienne de toutes, la *fille aînée de Chanaan*, Sidon, dominait déjà au temps de Moïse, sur le rivage de Phénicie. Elle étendit aussi sa domination sur quelques-unes des villes de l'intérieur qui

furent enveloppées dans les conquêtes des Hébreux au temps de Josué. Quant aux autres, elles s'élèvent dans l'intervalle écoulé entre cette époque et le règne de Salomon. Tyr, la plus ancienne de toutes, la fille de Sidon, ne tarda pas à surpasser sa mère. Pour Tripolis, elle fut une colonie commune de Tyr, de Sidon et d'Aradus, ce qu'indique le nom qu'elle porte.

Ces villes ne formèrent jamais, par leur réunion, un seul État. Chacune d'elles conserva une organisation distincte, sous un roi particulier. Quelques-unes pourtant avaient d'autres villes sous leur dépendance; Sidon d'abord, Tyr ensuite, jouirent longtemps d'une suprématie incontestée sur les autres cités phéniciennes.

Quoique les villes phéniciennes fussent isolées, et que chacune d'elles eût sa constitution particulière, elles se réunissaient quelquefois pour repousser un danger commun. Mais cette confédération formée pour des besoins passagers ne tardait pas à se dissoudre. Le seul lien sérieux qui existât entre elles était la communauté de religion, le culte de Melkarth, l'Hercule tyrien, qui avait à Tyr un temple magnifique, où une ambassade de prêtres apportait chaque année leurs offrandes et leurs présents.

Le gouvernement des villes phéniciennes était un gouvernement monarchique tempéré par des assemblées générales, et par des conseils particuliers de prêtres et de magistrats qui jouissaient d'une certaine influence. Ces magistrats marchaient de pair avec le roi dans les cérémonies, et ils se concertaient avec lui pour l'envoi des ambassades. Les prêtres avaient aussi une grande part au gouvernement. Nous ne pourrions pas décider jusqu'où s'étendait leur autorité; mais si nous en jugeons par le rôle que jouèrent en Judée les prêtres phéniciens de Baal, ils devaient être très-puissants.

Nous ne savons rien de l'histoire intérieure des villes phéniciennes, et nous ne connaissons que les noms de quelques rois qui nous ont été révélés par les médailles, et par les inscriptions gravées sur des tombeaux. C'est ainsi que le sarcophage d'Eschmoun-Azar a tiré de l'oubli trois rois de Sidon[1].

1. Voici la partie la plus importante de l'inscription placée sur ce sarco-

Les médailles nous ont également fait connaître quatre rois de Byblos; mais nous ne savons à quelle époque ces princes ont vécu, ni quelle fut l'étendue de leur domination. Il paraît cependant que le roi de Sidon, Eschmoun-Azar, régnait sur un territoire assez étendu, puisque la riche plaine de Saron y était comprise.

L'historien Josèphe nous a conservé la série des rois de Tyr depuis Abibal, contemporain de Saül et de David. Malheureusement, il ne nous apprend presque rien de ces rois. Hiram, un fils d'Abibal, fut en guerre avec les Hébreux, puis fit alliance avec David et Salomon. Il recevait d'eux de l'huile, du vin, du blé, et leur fournissait en échange des marins pour la navigation du golfe Arabique et des charpentiers, des maçons, des matériaux pour la construction du palais et du temple. Ce temple peut donner une idée de l'habileté des Phéniciens dans l'art d'édifier. Hiram en éleva un à Baal; il entoura Tyr de murailles, et la réunit à la terre ferme au moyen d'un môle.

Après Hiram viennent des princes dont nous ne savons que les noms. Un d'eux, Ethbaal Ier, fut père de Jézabel, femme d'Achab. C'est de son temps que commencent les établissements des Phéniciens en Afrique. Josèphe dit que ce prince fonda les villes de Bothrys en Phénicie, et d'Auza en Libye. Après lui viennent Badegor et Mutgène, le père de Pygmalion et de Didon, qui bâtit Carthage 22 ans après la mort d'Ethbaal, vers 888.

En 734, sous Élylée, Tyr résista victorieusement à Salmanazar, roi d'Assyrie; mais Sidon, Acco et d'autres villes

phage qu'on peut voir au musée du Louvre. « Moi, je suis Eschmoun-Azar, roi des Sidoniens, fils de Tabnit, roi des Sidoniens, petit-fils d'Eschmoun-Azar, roi des Sidoniens, et ma mère est Am'aschtoreth, prêtresse de notre dame Aschtoreth la reine, fille du roi Eschmoun-Azar, roi des Sidoniens. C'est nous qui avons bâti le temple des Dieux, à Sidon, sur la terre maritime, et les *Yeschouroun* y célèbrent Aschtoreth. C'est nous encore qui avons bâti sur la montagne un temple à Eschmoun.... qui a la main appuyée sur un serpent, et il y a des Sémites qui le célèbrent. C'est nous enfin qui avons bâti des temples aux Dieux des Sidoniens, à Sidon, un temple au Baal de Sidon, et un temple à l'Aschtoreth du ciel de Baal. Puissent les maîtres des rois nous accorder la perpétuité et la beauté des terres à blé magnifique qui sont dans les campagnes de Saron, en récompense des grandes choses que j'ai faites.... » (*Journal asiatique*, 5e série, t. VII, p. 287, art. de M. Munck.)

phéniciennes se soumirent. Au temps d'Ethbaal II, sous lequel sans doute eut lieu le périple de l'Afrique[1], Tyr fut attaqué de nouveau par Nabuchodonosor. Le siége ne fut d'abord qu'un blocus; on n'approcha les machines de guerre que lorsque le roi de Babylone, débarrassé des Juifs, put rassembler toutes ses forces pour l'assaut. C'est pourquoi Ezéchiel s'écrie :

« Tyr a dit de Jérusalem avec des cris de joie : Les portes de cette ville si pleine de peuple sont brisées, ses richesses seront pour moi et je m'agrandirai de ses ruines.

« Voici ce que dit le Seigneur : Je viens contre vous, Tyr, et je ferai marcher contre vous plusieurs peuples, comme la mer fait monter ses flots.

« Ils détruiront les murs de Tyr, et ils abattront ses tours.... Elle deviendra au milieu de la mer comme un rocher pour servir à sécher les rets.... Et elle sera livrée en proie aux nations. »

« Les villes de sa dépendance qui sont dans les environs seront aussi passées au fil de l'épée.

« Je vais faire venir des pays du septentrion à Tyr, Nabuchodonosor, roi de Babylone, ce roi des rois; il viendra avec des chevaux, des chariots de guerre, de la cavalerie, et de grandes troupes composées de divers peuples. »

Les Tyriens résistèrent pendant 13 ans au roi de Babylone, qui emmena comme otages leurs familles les plus distinguées. De ces familles vinrent les rois Merbal et Hiram, demandés par les restes du peuple échappé au sabre et à la captivité et qui s'était établi dans une petite île triangulaire, distante de leur ville ruinée d'environ 3 kilomètres. C'est là qu'Alexandre trouva leur postérité dans ce qu'on appela la nouvelle Tyr.

Colonies phéniciennes.

L'histoire de la Phénicie est surtout celle de ses colonies et de son commerce. L'Hercule tyrien dont les expéditions sont retracées dans les récits allégoriques des historiens grecs

1. Voir le ch. IV.

est le symbole de cette vaste colonisation qui couvrit tous les rivages de la mer Méditerranée. D'après ces récits, Hercule entreprit son expédition avec une flotte nombreuse, rassemblée dans l'île de Crète : son dessein était de pénétrer dans l'Ibérie, pays riche en mines d'or où régnait Chrysaor, père de Géryon. Il traverse l'Afrique, y introduit l'agriculture et fonde la ville d'Hécatompyles. Il arrive ensuite au détroit des colonnes d'Hercule, et de là il passe à Gadès. Il soumet l'Espagne, où il s'empare des bœufs de Géryon, et visite la Gaule, l'Italie, la Sicile et la Sardaigne.

Cette tradition, rapportée par Diodore de Sicile, exprime assez bien l'ensemble des expéditions entreprises par le génie aventureux des Phéniciens, les stations principales de leur commerce et les résultats de leurs conquêtes. Les colonies phéniciennes durent naturellement s'étendre de l'est à l'ouest sur les bords de la mer Méditerranée; c'est ce qu'indique clairement la fable grecque. Les pays qu'elle désigne sont ceux où les Phéniciens avaient leurs principaux établissements, l'Afrique, l'Espagne, la Sicile et la Sardaigne. Le point de départ de ces expéditions est l'île de Crète, d'où l'agriculture et la civilisation se répandirent par la navigation et le commerce, depuis la partie orientale de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Les colonies phéniciennes n'étaient pas autre chose que de grands établissements de commerce. Elles étaient destinées à servir d'entrepôts, et à procurer des débouchés aux marchandises de la métropole. Il serait difficile de déterminer l'époque de la fondation de ces colonies, dont quelques-unes atteignirent un si haut degré de prospérité. Il est vraisemblable que ce fut pendant la période où le commerce et la navigation de Tyr prirent un développement si remarquable, c'est-à-dire dans l'intervalle de temps qui s'écoula du dixième au sixième siècle.

Les îles de la Méditerranée voisines de la Phénicie, comme Cypre, Rhodes et la Crète, les Sporades, les Cyclades et les îles plus éloignées, situées près de l'Hellespont, reçurent presque toutes des colonies tyriennes. Les villes de Cypre avaient été pour la plupart fondées par des Phéniciens. La

Crète fut de bonne heure visitée et colonisée par eux; les fables que nous avons rapportées le prouvent suffisamment. Le culte d'Hercule y était naturalisé, et la fable d'Europe, fille du Phénicien Agénor, que Jupiter enleva et vint déposer en Crète, où elle fut mère de Minos, venait certainement de la Phénicie, comme le culte pratiqué à Jalyssos, à Camiros, à Lindos, dans l'île de Rhodes et dans les autres villes de l'Archipel. Ce peuple avait aussi un établissement considérable dans l'île de Thasos vis-à-vis la côte de Thrace. Il avait reconnu, dans ses voyages de découvertes, que les montagnes de cette île renfermaient des mines d'or, et il ne tarda pas à les exploiter. Hérodote vit encore les puits et les galeries.

Les côtes occidentales et septentrionales de l'Asie Mineure offrent aussi quelques traces du passage des Phéniciens. On leur attribue la fondation des villes de Prénétos et de Bithynion, l'une située sur la mer Noire, et l'autre sur la Propontide. Il paraît aussi qu'ils avaient pénétré jusque dans les montagnes de la Pisidie et de la Carie; du moins on retrouvait dans ces contrées les débris d'une peuplade, celle de Solymes, dont le langage attestait leur parenté avec les Phéniciens, et qui adoraient leur grand dieu Baal. Plusieurs traits de leur langue, de leurs mœurs et de leur culte mettent aussi les Cariens en rapport avec la race phénicienne.

Toutefois, la colonisation phénicienne ne put arriver sur les côtes de l'Asie Mineure à un grand développement, parce que les Phéniciens rencontrèrent sur ces rivages les colons grecs, et avant eux les tribus thraces ou pélasgiques qui les en repoussèrent.

La même cause s'opposa vraisemblablement à leur établissement sur les côtes de la Grande-Grèce et du reste de l'Italie. Les Grecs, maîtres de la partie méridionale de la Péninsule, les Étrusques, qui formaient dans le centre une puissance considérable, durent leur fermer l'accès des rivages italiens. En Sicile, ils devancèrent les Grecs et s'établirent, sans beaucoup de peine, sur divers points du littoral. Les Phéniciens, dit Thucydide, occupaient les côtes de la Sicile et les petites îles voisines, longtemps avant que les Grecs y fussent allés; mais dès que ceux-ci commencèrent à y abor-

der, les premiers se retirèrent à Motya, à Solous et à Panorme. L'île de Malte, la Sardaigne, les îles Baléares, placées sur la route de l'Espagne et de la Gaule, ne pouvaient pas manquer d'attirer l'attention de ce peuple. Diodore de Sicile nous apprend qu'ils y avaient des stations pour leurs vaisseaux et des entrepôts pour leurs marchandises.

L'Espagne était, en Occident, le centre de leur commerce et de leur navigation. Les mines si riches de cette contrée avaient de bonne heure excité leur convoitise, et nulle part les Phéniciens n'avaient des colonies aussi nombreuses et aussi florissantes. C'était surtout dans la partie méridionale du pays, dans la Lusitanie et la Bétique, qu'ils s'étaient établis. Ils y avaient fondé les grandes colonies de Tartessus, de Carteja, de Gadès. Après ces villes, les plus célèbres étaient celles de Malaca et d'Hispalis qui, sous les noms de Malaga et de Séville, ont conservé leur ancienne importance. Enfin les établissements phéniciens dans cette contrée étaient si nombreux, que Strabon en compte plus de 200 remontant pour la plupart à une très-haute antiquité.

La colonisation phénicienne ne s'était pas arrêtée sur la côte africaine aux colonnes d'Hercule; elle s'était répandue sur une partie du littoral de ce continent baigné par l'Atlantique, où Strabon ne compte pas moins de 300 villes fondées par les Phéniciens ou les Carthaginois. Nous ne savons rien de ces colonies qui, jetées sur de lointains rivages et environnées de peuples barbares, disparurent assez promptement. Faut-il voir dans l'île de Madère la principale des îles Fortunées, la grande île située au-delà des colonnes d'Hercule et conquise, suivant la tradition, par les Phéniciens? Il est impossible de l'affirmer. Il serait plus difficile encore d'établir que cette île désigne le nouveau monde.

L'Afrique renfermait un assez grand nombre de colonies phéniciennes, dont quelques-unes dépassèrent en puissance et en richesses la mère patrie. Parmi ces villes Utique était la plus ancienne; après elle venait Carthage, et, après celle-ci, vers le sud-est, Adrumète, Tysdrus, la grande et la petite Leptis, d'autres encore d'une moindre importance. Ces colonies servaient d'entrepôts au commerce des Phéniciens

avec les régions occidentales et les tribus de l'Afrique intérieure.

Quoique la colonisation des Phéniciens fût particulièrement dirigée vers l'ouest, l'extension de leur commerce les conduisit vers d'autres rivages : ils cherchèrent à prendre pied sur les côtes de la mer des Indes, dans le golfe Arabique et le golfe Persique. Les rapports intimes qui s'établirent entre la Phénicie et la Judée, au temps de David et de Salomon, leur ouvrirent la navigation de la mer Rouge. Dans le golfe Persique, les îles de Tylos et d'Aradus attestent suffisamment que les Phéniciens fréquentaient ces parages et y avaient fondé de grands établissements.

« Ainsi, dit Heeren, ce peuple remarquable ne se répandit pas par l'envahissement et la conquête, mais par des voies plus pacifiques et par là même d'autant plus sûres. La marche triomphante de l'Hercule tyrien n'est pas marquée par le saccagement des villes et la dévastation des pays, comme le furent les expéditions des Mèdes et des Assyriens, mais par une longue suite de colonies florissantes qui introduisirent l'agriculture et les arts de la paix chez des peuplades grossières et barbares. »

Commerce des Phéniciens.

Placée à l'extrémité du continent asiatique, sur les rivages de la grande mer qui la mettait en communication directe avec l'Afrique et l'Europe, la Phénicie était naturellement appelée à servir d'entrepôt entre l'Orient et l'Occident. De bonne heure, en effet, elle couvrit de ses flottes le vaste bassin de la Méditerranée, et ce fut à l'aide de ses vaisseaux que l'Asie, l'Europe et l'Afrique communiquèrent entre elles.

Le commerce des Phéniciens embrassait la plus grande partie du monde connu. Toutefois, c'était avec leurs colonies qu'ils avaient les relations les plus régulières et les plus nombreuses. Ce commerce consistait surtout dans l'échange des produits et des denrées de l'Orient et de l'Occident. Nous allons indiquer rapidement quels en étaient les principaux objets et les différentes directions.

En Occident, le pays avec lequel les Phéniciens avaient le

plus de rapports était l'Espagne. Les métaux précieux que renfermait cette contrée devinrent pour eux une source inépuisable de richesses. On prétend que les premiers Phéniciens débarqués en Espagne y trouvèrent une telle quantité d'argent, qu'ils fabriquèrent de ce métal tous leurs ustensiles et jusqu'aux ancres de leurs vaisseaux. L'argent n'était pas le seul produit de ce pays : il y avait de l'or, du plomb, du fer, et les Phéniciens ouvrirent des mines d'étain sur la côte voisine de la Lusitanie. « L'Ibérie, s'écrie le prophète Ézéchiel, fit le commerce avec toi, à cause de tes grandes richesses; elle paya tes denrées avec de l'argent, du fer, de l'étain et du plomb. » En échange de ces métaux, les Tyriens livraient aux Espagnols des denrées de Tyr, du lin et les mille objets de l'industrie orientale.

Les entrepôts des Phéniciens en Espagne étaient aussi le point de départ d'excursions plus lointaines. Mais le mystère dont ils enveloppaient ces expéditions ne nous permet pas d'en assigner au juste la direction ni le terme. Il est probable qu'ils fréquentaient les côtes de la Bretagne, et qu'ils poussèrent leurs courses jusqu'aux pays qui produisaient l'ambre c'est-à-dire jusqu'aux rivages de la mer Baltique.

Nous manquons de renseignements positifs sur le commerce des Phéniciens avec leurs colonies d'Afrique, mais les relations intimes qui existèrent de tous temps entre Carthage et Tyr, attestent suffisamment son existence.

En Orient, tandis que leurs caravanes se répandaient dans la Babylonie, dans la Perse et pénétraient jusque dans la Petite-Bucharie et le Petit-Thibet, leurs flottes visitaient les côtes de l'Arabie, de l'Éthiopie, de l'Inde occidentale et rapportaient des épiceries, de l'ivoire, des bois d'ébène et de l'or, des singes, des paons, etc. C'était l'ensemble de ces rivages si riches de l'Arabie, de l'Afrique et de l'Inde, que d'antiques traditions désignaient sous le nom général d'Ophir. Il ne fallait pas moins de trois ans pour accomplir ces lucratifs voyages d'Ophir, ce qui prouve que cette navigation côtière était fort lente et le terme de sa course fort éloigné.

Le commerce phénicien, dans l'intérieur de l'Asie, suivait trois directions : le premier comprenait la région du sud, ou

arabico-indienne; la deuxième la région du centre, ou assyrico-babylonienne, et la troisième celle du nord, ou arménico-caucasique.

La première région fournissait l'or et les pierreries, l'encens, la myrrhe, la casse, la cannelle, etc. Les villes de Saba, d'Aden, de Harran étaient les principaux entrepôts de ce commerce. Ses grandes stations étaient dans l'Arabie occidentale la ville de Pétra, dans l'Arabie orientale celle de Gerra. « Tous les princes de Cédar, dit Ezéchiel, en s'adressant à Tyr, trafiquèrent avec toi et t'amenèrent leurs dromadaires. » Les principales tribus arabes qui étaient en relations assidues avec les Phéniciens étaient les Madianites et les Iduméens. Ces derniers avaient en leur possession les ports d'Ælath et d'Asiongaber, qui étaient les grands entrepôts des denrées de l'Arabie. De là les caravanes se rendaient dans les places commerçantes de la Méditerranée, telles que Gaza, Ascalon, d'où les marchandises transportées par mer, le long de la côte, arrivaient à Tyr et aux autres villes de la Phénicie.

Les Phéniciens entretenaient avec l'Egypte, la Palestine et la Syrie des rapports réguliers. Il résulte même du récit d'Hérodote que les Phéniciens commencèrent par importer chez les autres nations les denrées des Égyptiens et des Assyriens. Ézéchiel atteste ces relations : « Tu suspendis sur tes pavillons des étoffes de coton et des broderies rapportées d'Égypte. » Le coton était un produit indigène du sol égyptien, et les broderies de ce pays passaient pour des chefs-d'œuvre d'industrie. « Les peuples de Juda et d'Israël te donnèrent du froment de Mimiath, de l'hydromel de raisin, de l'huile et du baume en échange de tes denrées. Damas, attirée par tes richesses, trafiquait avec toi : elle t'apportait du vin de Chalybon et de la laine du désert. » Le vin de Chalybon était, ou passait pour le meilleur de l'Asie. La laine des troupeaux qui parcouraient les déserts de la Syrie, était également renommée pour sa finesse. C'était cette laine qui était mise en œuvre, teinte en pourpre dans les fabriques de Tyr et de Sidon, et qui, se répandant en étoffes brillantes dans le monde entier, formait une des principales branches du commerce phénicien.

La Syrie était une étape du commerce phénicien avec Babylone et Ninive : « Assur et Kismad te vendirent aussi leurs marchandises. » Les Syriens étaient au nord pour le commerce de la Babylonie, de l'Arménie et des contrées voisines de la mer Caspienne, ce que les Madianites, les Iduméens et d'autres tribus étaient au midi pour les produits de l'Arabie, les agents intermédiaires du commerce des Phéniciens. C'étaient des caravanes qui transportaient en Syrie les denrées achetées à Babylone, ou bien encore on chargeait des bateaux qui remontaient l'Euphrate jusqu'à Thapsaque. C'est là que se rendaient les marchands de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine. Damas, Héliopolis, Palmyre, étaient leurs principales stations. A quelques lieues de l'Euphrate se trouvait Hiérapolis, grand centre religieux, dont le temple célèbre offrait aux voyageurs, comme ceux d'Héliopolis et de Palmyre, un asile assuré. Quels étaient les objets de ce commerce? Ézéchiel ne le dit pas. Mais le négoce de Babylone nous est assez connu pour que nous puissions le deviner. Outre de magnifiques tissus de coton et de lin, les Babyloniens confectionnaient aussi les objets de parure et de luxe, des cannes délicatement ciselées, des pierres taillées, des eaux de senteur dont l'usage était déjà général en Orient. C'était aussi par les mains des Babyloniens que les Phéniciens recevaient les productions de l'Asie intérieure.

Le commerce avec les régions du nord nous serait tout à fait inconnu, si le prophète n'en eût parlé : « Thubal et Mésech trafiquèrent avec toi, et amenèrent dans tes marchés des esclaves et des vases d'airain. Thogorma te donna, pour tes denrées, des chevaux d'une race commune et d'une race noble, ainsi que des mulets. » Thubal et Mésech, de l'aveu de tous les géographes, désignent les contrées situées entre la mer Noire et la mer Caspienne, patrie des Tibaréniens et des Mosches, peut-être aussi la Cappadoce. Quant à Thogorma, c'est l'Arménie. Qui ne sait que ces produits dont parle le prophète sont encore aujourd'hui ceux de ces contrées? Les petits États du Caucase sont toujours les pays d'où on tire les plus beaux esclaves, et l'Arménie est, comme dans l'antiquité, un pays riche en chevaux de la plus belle espèce.

Les Phéniciens ne se bornaient pas à transporter dans toutes les parties du monde les produits des différents peuples; ils tiraient encore des revenus considérables de leur industrie particulière, et leurs teintureries jouissaient d'une grande célébrité. La pourpre de Tyr fut un des principaux objets du luxe des anciens. Une autre invention des Phéniciens fut la fabrication du verre, qui ne fut longtemps connue que d'eux seuls. Le sable ou *nitrum* qu'ils employèrent dans ce travail, se trouvait dans la partie méridionale de leur pays, près du petit fleuve Bélus, qui prenait sa source dans une des chaînes du Carmel. Les verreries, principalement établies à Sidon et à Sarepta, durèrent selon Pline, une longue suite de siècles. Le verre entrait comme ornement principal dans l'intérieur des grands édifices, revêtait les parois et les plafonds des appartements, et était ainsi devenu une des branches les plus importantes du commerce phénicien.

Pendant plusieurs siècles, les villes phéniciennes puisèrent dans le commerce des richesses considérables; mais ces richesses mêmes contribuèrent à leur chute : elles excitèrent la convoitise des monarques assyriens, et introduisirent au sein de la population une immoralité profonde. « Vous avez été dans les délices du paradis de Dieu, s'écrie Ézéchiel; votre vêtement était enrichi de toute sorte de pierres précieuses; les sardoines, les topazes, le jaspe, les chrysolithes, les onyx, les saphirs, les escarboucles, les émeraudes y brillaient avec l'or; on faisait retentir en votre honneur le son des tambours et des flûtes.... Mais vous vous êtes souillés par la multitude de vos iniquités et par les injustices de votre commerce; c'est pourquoi j'ai fait sortir du milieu de vous un feu qui vous a dévorés et je vous ai réduits en cendres. »

Religion.

Les Phéniciens, comme la plupart des peuples de l'Asie, eurent leurs livres sacrés, leurs théogonies qu'ils attribuaient au dieu Taaut, le même que le Thoth des Égyptiens, regardé comme le civilisateur de la Phénicie. Malheureusement, les traditions religieuses et historiques de cette contrée

ont péri, et le peuple auquel presque toutes les nations civilisées doivent l'écriture alphabétique, ne nous a pas laissé de littérature.

C'est dans le livre attribué à Sanchoniaton, et traduit en grec par Philon de Biblos, qu'il faut aller chercher les débris altérés de ces antiques monuments, et les éléments plus ou moins authentiques de la religion et de l'histoire phénicienne[1].

Ce qu'on entrevoit à travers cette mythologie très-compliquée et qui ne craint pas de faire plus d'un emprunt à la Bible, c'est une affinité étroite entre la religion de Babylone et celle de la Phénicie. On retrouve, en effet, dans les villes phéniciennes les mêmes divinités qu'à Babylone, El, Baal, Bel, Belitan, Adonis, Sammeroun, Milkon, Moloch, toutes divinités distinctes dans les religions locales, mais qui primitivement semblent n'avoir été que les noms différents d'un même dieu. Le grand dieu de la Phénicie, toutefois, c'est Baal, adoré surtout sous la forme du Soleil, principe de vie et de lumière; c'est Baal, le *maître souverain*, qui a organisé le monde, le gouverne, le conserve par lui-même ou par d'autres dieux ses enfants et ses auxiliaires. Comme divinité présidant à la production des êtres, c'est Baal Adonis; Baal Moloch, au contraire, est le symbole de la destruction. Il était encore désigné sous le nom de Melkarth, l'Hercule tyrien des Grecs; et les Tyriens lui avaient élevé un temple magnifique. Le Baal phénicien s'unit à d'autres divinités qui correspondent à ses manifestations diverses, et qui prennent les noms de Baaltis, de Mylitta, d'Astarté, d'Astaroth. Ces personnages, dont les attributions sont les mêmes, forment une seule et même déesse qui est la Lune, la *reine du ciel*, appelée aussi quelquefois Tanit.

1. M. Movers, qui a fait les plus importants travaux sur la religion phénicienne, croit que le mot Sanchoniaton *signifie la loi entière de Chon*, et représente le canon sacerdotal existant à la fois dans les principales villes de la Phénicie. Mais, suivant M. Renan, cette explication est une des plus graves erreurs de ce savant d'ailleurs si estimable. Voyez à ce sujet *le Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniaton*, dans les mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXIII, 2e partie.

On adorait encore, en Phénicie, plusieurs divinités appelées du nom commun de Cabires, c'est-à-dire les grands dieux, qui étaient au nombre de huit. Les sept premiers étaient assimilés à différents corps célestes; le huitième, Eschmoun, le plus fameux, représentait le système céleste tout entier; il avait un temple à Sidon où il était particulièrement adoré.

Au fond, cette religion n'était à vrai dire que la divinisation du monde matériel; « c'était, comme l'a dit Movers, qui l'a si bien étudiée, l'apothéose des forces et des lois de la nature, l'adoration des êtres dans lesquelles elles se produisent. »

A ce culte de la matière qui avait fini par engendrer dans les villes phéniciennes une effroyable corruption, s'ajoutaient des coutumes atroces empruntées aux anciens Cananéens, celle entre autres qui, dans certaines circonstances, consistait à brûler tout vifs des enfants en l'honneur de Baal Moloch, coutume que les Phéniciens importèrent avec eux dans quelques-unes de leurs colonies, et principalement à Carthage. Nous savons encore qu'à ces sacrifices odieux succédaient des fêtes empreintes tout à la fois d'une profonde tristesse et d'une joie frénétique. Des scènes funèbres entremêlées de monstrueuses orgies, voilà ce qui caractérisait, en général, ces fêtes d'Adonis, qu'on célébrait particulièrement à Byblos et à Tyr. De là ces saintes et fougueuses invectives des prophètes hébreux contre ces Sodomes de la Phénicie.

Art phénicien. Influence des Phéniciens sur les peuples étrangers.

Les colonies phéniciennes durent naturellement exercer une certaine influence sur l'état social des pays où elles se portèrent. On retrouve, en effet, des traces de cette influence dans toutes les grandes directions que suivirent ces colonies. La Crète, Cypre, presque toutes les îles situées le long des côtes de l'Asie Mineure portaient l'empreinte du culte phénicien. En Crète, le Minotaure n'était pas autre chose qu'une tradition phénicienne fondée sur le culte de Moloch, la grande divinité des Cananéens. Cypre avait reçu d'Ascalon

le culte d'Astarté, qui de là, sous le nom de Cypris, fut porté en Grèce et sur les rivages de l'Italie. A Rhodes, le soleil avait son temple, sa statue colossale, et Saturne y réclamait, comme en Phénicie et à Carthage des victimes humaines. Les Cabires de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace se rattachaient également à la religion phénicienne. Au fond de la mer Égée, Thasos était célèbre par son temple dédié à Hercule tyrien.

Avant les temps de Tyr et de Sidon, les Phéniciens paraissent avoir envahi une partie de l'Égypte et porté quelques-unes de leurs tribus sur la côte de la Libye, où se mêlant aux indigènes elles firent prévaloir leur langue et devinrent, s'il en faut croire quelques écrivains, les Numides et les Mauritaniens. De là le culte de Baal Ammon qui dominait chez ces peuples ; de là, même avant l'arrivée en Afrique de l'Hercule tyrien, le Melkarth phénicien poussant jusqu'aux colonnes d'Hercule sa course victorieuse.

Leur influence sur la civilisation primitive de la Grèce est attestée par la ressemblance des seize lettres du plus ancien alphabet grec avec les caractères phéniciens. Il ne nous reste, malheureusement, de la langue phénicienne que les inscriptions de quelques monuments tumulaires ou votifs, les légendes des médailles et le fameux passage du *Pœnulus* de Plaute, qui n'est peut-être pas du phénicien.

Ces inscriptions, cependant, ont jeté des lumières précieuses sur la langue, sur l'art, sur la religion de la Phénicie, et il est permis d'espérer que les récentes explorations d'un savant français sur les côtes de la Syrie répandront un nouveau jour sur l'histoire d'un peuple qui a joué un si grand rôle dans l'antiquité. Déjà il a été reconnu que la langue phénicienne, celle du moins qu'on parlait dans la mère patrie, était presque identique à l'hébreu. La découverte de certains monuments a également permis de constater les rapports étroits qui, au point de vue de l'art, rattachent la civilisation phénicienne à celle de l'Égypte et de l'Assyrie. Enfin la fraternité religieuse de ces contrées a été également établie, et une nouvelle page a été ainsi ajoutée à l'histoire du vieil Orient.

Au temps de leur autonomie, les Phéniciens eurent un art particulier qui a laissé de nombreux vestiges sur les côtes de Syrie. « Ce qui distingue les monuments phéniciens, dit M. Renan[1], c'est un même caractère de force massive et imposante, le dédain du fini dans les détails pourvu qu'on arrive à produire un effet général de puissance et de grandeur. C'est enfin le goût du monolithisme. » C'est surtout dans les tombeaux que ce révèle ce caractère par lequel l'architecture des Phéniciens se rapproche de celle qui a couvert de tant de monuments remarquables les bords du Nil. Ces sépultures qui présentent les formes les plus variées, et qui affectent souvent celles de la pyramide, étaient toujours taillées dans le roc, et, si l'on en croit M. Renan, aucun peuple n'y apporta plus de grandeur et plus d'originalité que les Phéniciens. Malheureusement, ces caveaux ont été dépouillés des objets qu'ils renfermaient, et qui auraient pu nous fournir de précieux renseignements sur les produits de la civilisation la plus industrielle de l'antiquité. Ce qui reste de ces monuments eux-mêmes tend à disparaître chaque jour devant les chercheurs de trésors, et il est à craindre que ces précieux débris ne soient aussi sacrifiés à cet instinct puéril et barbare qui porte le Syrien à briser toute pièce qu'il ne comprend pas[2].

D'autres constructions, appropriées aux besoins d'une population agricole et marchande, ont aussi laissé en Phénicie des vestiges grandioses. La région de Tyr présente des ruines d'établissements tout à la fois industriels et agricoles, reconnaissables surtout à ces grands pressoirs d'un aspect monumental qu'on rencontre à chaque pas dans la campagne. « Les Phéniciens, dit encore à ce sujet le savant archéologue que nous avons déjà cité, construisaient une piscine, un pressoir pour l'éternité. L'outillage industriel, chez nous si fragile, était colossal en Phénicie[3]. »

A ces constructions gigantesques, à ces imposants monuments d'une architecture primitive, il faut joindre les pro-

1. M. Renan, rapport à l'Empereur sur la mission scientifique de Phénicie.
2. Renan, *ibid.* — 3. Renan, rapport à l'Empereur.



duits plus délicats d'un art perfectionné par l'étude et par l'imitation des œuvres de l'Egypte et de l'Assyrie. Des sarcophages, des statuettes, des pierres gravées, en assez grand nombre, nous prouvent que la Phénicie eut aussi d'habiles représentants de l'art asiatique.

En même temps que les Phéniciens importaient dans les contrées où ils s'établissaient les croyances et le culte de l'Asie, ils y introduisaient aussi, avec les objets fabriqués en Égypte, en Assyrie, en Phénicie, les principes et les procédés de l'art oriental. Déjà, au temps d'Homère, on admirait en Grèce, comme de véritables chefs-d'œuvre, les vases exécutés par les artistes sidoniens, que les marchands de Phénicie apportaient aux princes grecs. Et ce n'était pas seulement en Grèce, en Asie Mineure que le commerce faisait circuler ces objets précieux; ces intrépides navigateurs qui, au dire de Strabon, vendaient de la poterie jusque dans les îles Sorlingues, avaient introduit aussi en Italie de nombreux produits de l'art asiatique. La ressemblance qui existe entre les monuments étrusques et ceux qu'on découvre chaque jour en Orient révèle dans les premiers une origine assyro-phénicienne. C'est ainsi que nous apparaît plus clairement la puissance, l'étendue de cette civilisation orientale, mère de celle de l'Europe, et que l'éducation des sociétés humaines se montre de plus en plus à nous comme l'œuvre de la tradition agrandie et développée par le temps.

CHAPITRE VII.

CARTHAGE.

Les Libyens. — De la fondation de Carthage à la bataille d'Himère (du neuvième siècle à 479). — De la bataille d'Himère à la première guerre punique (479-264). — Première guerre punique (264-241). — Guerre des mercenaires (241-238). — Conquête de l'Espagne (238-219). — Seconde guerre punique (219-201). — Dernières années d'Annibal (201-183). — Troisième guerre punique (149-146). — Gouvernement de Carthage. — Religion de Carthage. — Colonies. — Commerce.

Les Libyens.

Avant de faire l'histoire de Carthage, nous devrions dire quelques mots des populations au milieu desquelles elle vint s'asseoir : malheureusement c'est une histoire complétement perdue. Les anciens ne donnaient le nom d'Afrique qu'à la petite partie du pays placée au sud du cap Bon, le reste était la Libye. Non-seulement nous ne savons rien de ces Libyens, mais leur langue même a presque disparu, sauf quelques rares inscriptions tumulaires jusqu'à présent sans importance, une seule exceptée, découverte, en 1631, à Tougga, l'ancienne Tucca, à six journées au sud de Carthage; encore n'a-t-elle que sept lignes; elle est double ou bilingue, un côté est phénicien, l'autre libyen. Le dernier interprète de cette inscription a reconnu des similitudes frappantes entre son texte et l'ancien égyptien[1]. Hérodote avait déjà dit que la langue des Libyens d'Ammon participait de l'idiome parlé aux bords du Nil. Mais ces antiques Libyens ont très-probablement pour descendants les Berbères actuels qui s'étendent sur tout le nord de l'Afrique, depuis

1. Voyez le *Journal asiatique* de février et avril 1844, de mars et mai 1847. Il a été découvert dans un tumulus indien des bords de l'Ohio une pierre écrite, sur les vingt-deux caractères de laquelle M. Jomard en a trouvé cinq qui sont identiques avec autant de lettres des Touariks.

les vallées les plus septentrionales de l'Atlas jusqu'aux limites méridionales du Sahara, et depuis l'Égypte jusqu'à l'Atlantique, peut-être même jusqu'aux Canaries, où les anciens Guanches semblent avoir parlé un dialecte très-voisin de celui des Berbères du Maroc. Ces Berbères, appelés aujourd'hui *Amazighs* ou *Chilah* dans le Maroc, *Kabyles* dans les trois régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli, *Tibbous* entre le Fezzan et l'Égypte, et *Touariks* dans le Sahara, formaient anciennement les Numides, les Gétules, les Garamantes et les anciens habitants de la Mauritanie et de la Libye. Soumis en partie par Carthage, ils servirent dans ses armées comme mercenaires, ou composèrent les caravanes qu'elle dirigeait dans l'intérieur de l'Afrique.

Voici la description que donne Hérodote des habitants de la côte septentrionale de l'Afrique au cinquième siècle avant notre ère :

« Les premiers peuples que l'on rencontre à partir de l'Égypte sont les Adyrmachides. Ils ont presque les mêmes usages que les Égyptiens, mais ils s'habillent comme le reste des Lybiens. Leurs femmes portent à chaque jambe un anneau de cuivre. Cette nation s'étend depuis l'Egypte jusqu'à un port appelé Plynos. Les Giligammes touchent aux Adyrmachides ; ils habitent à l'occident jusqu'à l'île Aphrodisias. Dans cet intervalle est l'île de Platée, où les Grecs fondateurs de Cyrène s'étaient d'abord établis. Aziris, où ils s'établirent aussi, est sur le continent, ainsi que le port de Ménélas. C'est là qu'on commence à trouver le silphium. Le pays où croît cette plante s'étend de l'île de Platée à la Syrte. Ces peuples ont presque les mêmes coutumes que les autres.

« Les Asbystes qui viennent après les Giligammes, habitent le pays au-dessus de Cyrène, mais ils ne s'étendent pas jusqu'à la mer, dont les côtes sont occupées par les Grecs. Les chars à quatre chevaux sont beaucoup plus en usage chez eux que chez les autres Libyens, et ils s'étudient à imiter les coutumes des Cyrénéens.

« Les Auschises confinent aux Asbystes et habitent audessus de Barcé. Ils s'étendent jusqu'à la mer près des

Évespérides. Les Cabales demeurent vers le milieu du pays des Auschises; ils sont peu nombreux et s'étendent sur les côtes de la mer, vers Tauchire, ville du territoire de Barcé. Leurs usages sont les mêmes que ceux des peuples qui habitent au-dessus de Cyrène.

« Le pays des Auschises est borné à l'ouest par celui des Nasamons, peuple nombreux. En été, les Nasamons laissent leurs troupeaux sur le bord de la mer et se rendent à un certain canton nommé Augila pour y recueillir les dattes à l'automne; les palmiers y croissent en abondance et portent tous des fruits. Les Nasamons vont à la chasse des sauterelles, les font sécher au soleil, les réduisent en poudre et mêlent cette poudre avec du lait qu'ils boivent ensuite.... Voici leur manière de faire des serments et d'exercer la divination : ils mettent la main sur le tombeau des hommes qui ont parmi eux la réputation d'avoir été les plus justes et les plus honnêtes, et ils jurent par eux. Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres, ils y font leurs prières et y dorment ensuite. Si, pendant leur sommeil, ils ont quelque songe, ils en font usage pour leur conduite. Ils se donnent la foi, en buvant réciproquement de la main l'un de l'autre. S'ils n'ont rien de liquide, ils ramassent à terre de la poussière et la lèchent.

« Les Psylles étaient voisins des Nasamons; ils périrent autrefois de la manière que je vais dire : Le vent du midi avait de son souffle desséché leurs citernes, car tout leur pays était en dedans de la Syrte et sans eau. Ils tinrent conseil et résolurent d'aller combattre ce vent du midi. Je rapporte les propos des Lybiens. Lorsqu'ils furent arrivés dans les déserts, le même vent, soufflant avec violence, les ensevelit sous des monceaux de sable. Les Psylles détruits, les Nasamons s'emparèrent de leurs terres.

« Au-dessus de ces peuples, vers le midi, dans un pays rempli de bêtes féroces, sont les Garamantes, qui fuient le commerce et la société des hommes; ils n'ont aucune sorte d'armes, et ne savent pas même se défendre. Cette nation a pour voisins les Maces. Ceux-ci sont à l'ouest et le long de la mer. Ils se rasent de manière qu'il reste sur le haut de

la tête une touffe de cheveux. Quand ils vont à la guerre, ils portent pour armes défensives des peaux d'autruches. Le Cinyps (*Wadi Quama?*) descend de la colline des Grâces, traverse leur pays et se jette dans la mer. Cette colline est entièrement couverte d'une épaisse forêt, au lieu que le reste de la Libye dont j'ai parlé jusqu'ici est un pays où l'on ne voit point d'arbres : de cette colline à la mer il y a 200 stades.

« Les Gindanes touchent aux Maces. Les Lotophages habitent le rivage de la mer qui est devant le pays des Gindanes. Ces peuples ne vivent que des fruits du lotos : ce fruit a la grosseur de celui du lentisque et la douceur des dattes. Les Lotophages en font aussi du vin. Ils confinent le long de la mer aux Machlyes : ceux-ci font aussi usage du lotos, mais beaucoup moins que les Lotophages. Les Machlyes s'étendent jusqu'au Triton, fleuve considérable qui se jette dans un grand lac du même nom (*Shibkah el Lowdiah*) où l'on voit l'île de Phla.

« Immédiatement après les Machlyes on trouve les Auséens. Ces deux nations habitent autour du lac Triton, mais elles sont séparées par le fleuve de ce nom. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux sur le derrière de la tête, et les Auséens sur le devant. Dans une fête que ces peuples célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles, partagées en deux groupes, se battent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâton. Elles disent que ces rites ont été institués par leurs pères en l'honneur de la déesse née dans leur pays, que nous appelons Minerve, et elles donnent le nom de fausses vierges à celles qui meurent de leurs blessures; mais avant de cesser le combat, elles revêtent celle qui, de l'aveu de toutes, s'est le plus distinguée, d'une armure complète, à la grecque, avec un casque à la corinthienne, et, la faisant monter sur un char, la promènent autour du lac. Je ne sais de quelle façon ils armaient autrefois leurs filles, avant que les Grecs eussent établi des colonies autour d'eux; je pense cependant que c'était à la manière des Egyptiens.

« Tels sont les peuples nomades qui habitent les côtes ma-

ritimes de Libye. Au-dessus, en avançant dans le milieu des terres, on rencontre la Libye sauvage, au-delà de laquelle est une élévation sablonneuse qui s'étend depuis Thèbes en Egypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. On trouve dans ce pays sablonneux, environ de dix en dix journées, de gros quartiers de sel sur les collines. Du haut de chacune de ces collines on voit jaillir, au milieu du sel, une eau fraîche et douce; autour de cette eau on trouve les habitants qui sont les derniers du côté des déserts, et au-dessus de la Libye sauvage. Les premiers, en venant de Thèbes, sont les Ammoniens, à dix journées de cette ville; ils ont un temple avec des rites qu'ils ont empruntés de Jupiter thébéen. Il y a en effet à Thèbes une statue de Jupiter avec une tête de bélier. Entre autres fontaines, ils en ont une dont l'eau est tiède au point du jour, fraîche à l'heure du marché, extrêmement froide à midi. Aussi ont-ils soin à cette heure d'arroser leurs jardins; à mesure que le jour baisse, elle devient moins froide, et au coucher du soleil elle est tiède; puis elle s'échauffe de plus en plus jusqu'au milieu de la nuit. Alors elle bout à gros bouillons. Lorque le milieu de la nuit est passé, elle se refroidit jusqu'au lever de l'aurore. On l'appelle la fontaine du Soleil.

« A dix autres jours de chemin après les Ammoniens, on trouve sur cette élévation de sable une autre colline de sel semblable à celle qu'on voit chez les Ammoniens, avec une source d'eau. Ce canton est habité; il s'appelle Augila. C'est là que les Nasamons vont en automne recueillir les dattes. A dix autres journées du territoire d'Augila, on rencontre une autre colline de sel avec de l'eau, et une grande quantité de palmiers portant du fruit. Les Garamantes, nation fort nombreuse, habitent ce pays. Ils répandent de la terre sur le sel et sèment ensuite. Il n'y a pas loin de là chez les Lotophages. Mais du pays de ceux-ci il y a trente journées de chemin jusqu'à celui où l'on voit ces sortes de bœufs qui paissent en marchant à reculons. Ces animaux paissent de la sorte parce qu'ils ont les cornes rabattues en avant, et qu'elles s'enfonceraient dans la terre s'ils paissaient autrement. Ces Garamantes font la chasse aux Troglodytes éthiopiens. Ils

se servent pour cela de chars à quatre chevaux ; ces Troglodytes étaient, en effet, les plus légers et les plus vites de tous les peuples. Ils vivent de serpents, de lézards et autres reptiles, et ils parlent une langue qui n'a rien de commun avec celle des autres nations.

« A dix journées des Garamantes, on trouve une autre colline de sel avec une fontaine et des hommes à l'entour, ils s'appellent Atarantes. Les individus chez eux n'ont point de nom propre. Ils maudissent le soleil ; lorsqu'il est à son plus haut point d'élévation et de force, ils lui disent toutes sortes d'injures, parce qu'il les brûle ainsi que le pays. A dix autres journées de chemin, on rencontre une colline de sel avec de l'eau et des habitants aux environs. Le mont Atlas touche à cette colline. »

Ici, c'est-à-dire à la hauteur du lac Triton, s'arrêtent, pour l'intérieur du continent, les connaissances d'Hérodote, qui n'a guère payé tribut à la crédulité, dans cette description, que par la mention de ces collines de sel disposées de dix en dix journées de chemin. Encore ceci est-il un fait vrai, défiguré par les récits que les Libyens firent à l'historien grec. Le désert, en effet, est semé, mais non avec la régularité qu'Hérodote indique, d'oasis où se trouvent de l'eau et des habitants. Quant aux efflorescences salines et aux lacs salés, nos soldats les ont rencontrés partout dans l'Algérie au delà de l'Atlas, et le Sahara tout entier n'est probablement lui-même qu'un fond de mer desséché.

Hérodote marque bien que les peuples au delà du lac Triton ne sont point nomades. « Ils labourent une terre fertile, ont des maisons, et se nomment Maxyes. Ils laissent croître leurs cheveux sur le côté droit de la tête, rasent le côté gauche et se peignent le corps avec du vermillon. Leur pays, ainsi que le reste de la Libye occidentale, est beaucoup plus rempli de bêtes sauvages et plus couvert de bois que celui des nomades. Les Zauèces touchent aux Libyens Maxyes ; quand ils vont en guerre, les femmes conduisent les chars. Les Gyzantes habitent immédiatement après les Zauèces ; les abeilles font dans leur pays une prodigieuse quantité de miel. Les Gyzantes se peignent tous avec du vermillon et mangent

des singes. Ces animaux sont très-communs dans leurs montagnes.

« Auprès de ce pays est, au rapport des Carthaginois, une île fort étroite appelée Cyraunis; elle a 200 stades de long. On y passe aisément du continent. Elle est toute couverte d'oliviers et de vignes.

« Les Carthaginois disent aussi qu'au delà des colonnes d'Hercule il y a un pays habité où ils vont faire le commerce. Quand ils y sont arrivés, ils rangent leurs marchandises le long du rivage et remontent ensuite sur leurs bâtiments, où ils font beaucoup de fumée. Les naturels du pays, apercevant cette fumée, viennent sur le bord de la mer, et après y avoir mis de l'or pour prix des marchandises, ils s'éloignent. Les Carthaginois sortent alors de leurs vaisseaux, examinent la quantité d'or qu'on a déposée; et si elle leur paraît répondre au prix de leurs marchandises, ils l'emportent et s'en vont; s'il n'y en pas pour leur valeur, ils retournent sur leurs navires, où ils restent tranquilles : les autres reviennent ensuite et ajoutent quelque chose jusqu'à ce que les Carthaginois soient contents. Ils ne se font jamais tort les uns aux autres.

« Quant à la bonté du terroir, la Libye ne peut, à ce qu'il me semble, être comparée ni à l'Asie, ni à l'Europe. J'en excepte seulement le Cynips, pays qui porte le même nom que le fleuve dont il est arrosé. Il peut entrer en parallèle avec les meilleures terres à blé.... Il rapporte autant de grains que la Babylonie. Celui des Évespérides est aussi un excellent pays; dans les années où les terres se surpassent elles-mêmes en fécondité, elles rendent le centuple; mais le Cynips rapporte environ 300 pour 1. »

Ce que dit ici Hérodote de la fécondité extraordinaire de certaines parties de l'Afrique a été vérifié par les modernes. Le territoire de Carthage, aujourd'hui régence de Tunis, était sous ce rapport une des régions les plus favorisées du continent africain.

Nous avons déjà dit qu'Hérodote ne parle point des peuples de l'Atlas. Plus tard, les historiens grecs et latins nous les ont fait connaître. Un des derniers, Salluste, qui a laissé une

vive et fidèle description de la Numidie, dans son récit de la guerre de Jugurtha, essaya de retrouver l'origine de ces peuples. Il lut dans les livres d'Hiempsal, écrits sous l'influence des traditions puniques, que les Numides et les Maures étaient les descendants des compagnons d'Hercule. Après la mort du héros en Espagne, son armée s'était dispersée. Les Perses, les Mèdes et les Arméniens qui l'avaient suivi étaient revenus en Afrique, où les premiers, se mêlant aux Gétules, avaient donné naissance aux Numides; les autres, mêlés aux Libyens, eurent pour descendants les Maures. Procope, de son côté, parle aussi des Maures comme de Cananéens expulsés de la Palestine par Josué. Nous croyons peu à ces récits. Quand la civilisation grecque gagna lès Numides, les nouveaux érudits de ce peuple trouvèrent commode de se fabriquer une illustre origine. Ils ne pouvaient être ni Romains, ni Grecs : ils se servirent d'un vague souvenir gardé à travers les âges de colonies venues de l'Orient et des fabuleuses aventures de l'Hercule tyrien, pour se rattacher à ce qu'il y avait de plus illustre dans le monde, après Rome et la Grèce, à la Perse. Quand la civilisation chrétienne pénétra à son tour dans ces régions, quelques échos des traditions bibliques y retentirent tout naturellement. Hérodote est plus simple et plus vrai lorsque, résumant tout ce qu'il sait de l'Afrique, il dit : « Il y a deux peuples indigènes, les Libyens et les Éthiopiens, et deux peuples étrangers, les Grecs et les Phéniciens. » Il y a pourtant quelque chose à conclure des autres récits, quoiqu'ils soient mensongers dans leur forme actuelle, c'est la tradition persistante de grandes migrations venues de l'Asie, et qui se seraient étendues de l'est à l'ouest, le long de la côte septentrionale de ce continent. L'existence depuis l'Égypte jusqu'aux extrémités de l'Atlas d'une même langue qui n'est pas sans analogie avec les idiomes sémitiques, nous a déjà montré qu'un grand peuple s'est propagé dans ce sens sur le continent africain. Le long espace qu'il couvrit le força à se diviser en tribus, et la différence des lieux où ces tribus se fixèrent amena des différences de coutumes.

Le nord de l'Afrique, en effet, présente deux aspects bien

différents. Comme Hérodote le remarque avec sa netteté ordinaire, des colonnes d'Hercule à la petite Syrte le littoral hérissé de montagnes s'avance dans la mer et porte de fertiles vallées où purent se fixer des peuplades sédentaires. De la petite Syrte à la Cyrénaïque, le continent se creuse, au contraire; le désert avec toute son aridité vient mourir à la mer même. Il ne put y avoir là que des nomades. La Cyrénaïque, haut promontoire bien arrosé qui pénètre de 200 kilomètres dans la mer, en face de la Grèce, reproduit la nature et les avantages de la région de l'Atlas. Elle devait être et elle fut une station commode, une terre riche, civilisée et couverte de villes. De là Cyrénaïque à l'Égypte le désert et les nomades reparaissent. Les Libyens couvrirent donc toute cette côte, ici nomades, là sédentaires, tenant refoulées vers le sud les populations noires ou éthiopiennes. Deux peuples étrangers vinrent pourtant s'établir au milieu d'eux, sur ces deux promontoires qui font face à la Grèce et à la Sicile, les Grecs sur le premier, les Phéniciens sur le second, et en bien d'autres lieux encore de cette côte, où ils purent amener avec eux, ou attirer par leur exemple quelque peuplade cananéenne de la Palestine. Nous n'avons pas ici à parler des Grecs[1], mais il faut nous arrêter sur Carthage.

De la fondation de Carthage à la bataille d'Himère (du neuvième siècle à 479).

La fondation et l'histoire primitive de Carthage se trouvent enveloppées de fables à travers lesquelles il est assez difficile d'entrevoir la vérité. Selon la tradition poétique recueillie par Virgile et par Trogue-Pompée, cette ville aurait été fondée par Didon, femme de Sichée et sœur de Pygmalion, roi de Tyr. Ce prince ayant fait mourir Sichée, Didon s'enfuit avec ses trésors et quelques partisans, et alla fonder un établissement en Afrique, non loin de Tunis, dans le golfe où déjà s'élevait Utique. Suivant d'autres, Carthage dut sa fondation

1. Voyez dans l'*Histoire grecque* qui fait partie de cette collection tout ce qui regarde les Grecs de Cyrène.

à Zorut et à Carchédon; c'est l'opinion d'Appien, d'Eusèbe et de saint Jérôme. Justin veut que les fondateurs de la ville en aient humblement acheté l'emplacement aux indigènes et se soient soumis à un tribut. Peut-être n'est-il pas impossible de concilier ces traditions, diverses plutôt qu'opposées, en admettant que Didon aurait seulement agrandi l'enceinte de la ville où elle avait trouvé un asile, et accru sa puissance de manière à passer pour sa fondatrice. Il est certain, du moins, que les rivages de l'Afrique étaient, à l'époque présumée de la fuite de Didon, couverts de colonies phéniciennes, que toute la côte, depuis la petite Syrte jusqu'au delà d'Utique, était désignée sous le nom de Phénicie, et que ses habitants, par leur mélange avec les indigènes, avaient donné lieu à un peuple nouveau, aux Liby-Phéniciens.

Carthage était située sur une presqu'île liée au continent par un isthme large d'environ 4 kilomètres, entre Utique et Tunis. Une étroite langue de terre (Tænia) se dirigeait vers le couchant, entre le lac de Tunis et la mer. C'est au nord-est de cette bande de terre que se trouvaient les deux ports communiquant l'un avec l'autre et avec la mer par une seule entrée de 21 mètres qui se fermait avec des chaînes de fer. Le premier était le port marchand, le second le port militaire (voyez le plan).

Fille de Tyr, la reine de la navigation et du commerce dans l'ancien monde, Carthage surpassa bientôt sa mère. Mais avant d'arriver à cette prépondérance qu'elle étendit sur toute la Méditerranée occidentale, elle eut à lutter longtemps contre les peuplades environnantes; il lui fallut conquérir sur les indigènes ce territoire, où s'élevèrent dans la suite les nombreux établissements qui formèrent la base de son empire. Peu à peu elle s'affranchit du tribut promis aux indigènes, et étendit ses conquêtes dans l'intérieur de l'Afrique et sur le littoral de la Méditerranée. L'histoire ne nous a rien dit de ces premières luttes, ni comment Carthage s'éleva au-dessus des autres colonies phéniciennes. Le fait historique le plus ancien que nous connaissions, relativement à Carthage, est une contestation entre cette ville et Cyrène, au sujet des limites de leur territoire. Après bien des luttes,

il fut convenu que l'on confierait à deux champions choisis des deux côtés le soin de vider la querelle, et que le lieu où ils se rencontreraient serait la borne des deux États. Les frères Philènes procurèrent, dit-on, à leur patrie, aux dépens de leur vie, la possession de tout le pays compris entre les Syrtes. Deux autels élevés en leur nom, au lieu de leur mort, servirent de borne à l'empire des Carthaginois du côté de l'orient. L'acquisition du territoire des Syrtes plaça sous la dépendance de Carthage deux des plus puissantes tribus indigènes : les Lotophages et les Nasamons, qui devinrent les intermédiaires d'un commerce lucratif avec l'intérieur de l'Afrique.

Bientôt Carthage aspira ouvertement à la conquête des îles de la Méditerranée. Dès le milieu du sixième siècle avant J. C., sa marine était assez puissante pour que les flottes combinées des Carthaginois et des Étrusques remportassent sur les Phocéens une victoire complète. Les vainqueurs s'emparèrent de l'île de Corse. Mais Carthage ambitionnait surtout la Sicile. Malchus, qui avait combattu avec succès quelques chefs de tribus africaines, soumit une partie de cette île. La joie qu'avait excitée cette conquête fut troublée par une peste horrible qui désola Carthage, et qu'on essaya de détourner en immolant aux dieux des victimes humaines. Une descente en Sardaigne échoua. Malchus, qui commandait l'armée, fut rendu responsable de cette défaite et banni avec les débris de ses troupes. Mais le général et ses soldats marchèrent sur Carthage et s'en emparèrent. Dix sénateurs furent mis à mort. Malchus périt lui-même peu de temps après.

A cette époque fut conclu le premier traité de commerce entre les Carthaginois et les Romains. Il résulte de ce traité que les Carthaginois étaient déjà, vers 510, maîtres de la mer, d'une partie des îles de Sardaigne et de Sicile, et qu'ils avaient porté leur commerce jusque sur les côtes de l'Italie.

Ces agrandissements au dehors étaient particulièrement l'œuvre de la famille de Magon, grand homme de guerre et grand politique. Ses deux fils, héritiers de son génie et de

son ambition, continuèrent ses conquêtes. Ils portèrent la guerre en Sardaigne. Asdrubal y mourut après une carrière glorieusement remplie. Amilcar, son frère, lui succéda. C'était le temps où les Perses, sous Xerxès, envahissaient la Grèce. Les Carthaginois firent alliance avec les Perses, et attaquèrent les Grecs de Sicile avec une armée de trois cent mille hommes. L'expédition ne fut pas heureuse; Amilcar, vaincu par Gélon, périt sous les murs de Sélinonte.

De la bataille d'Himère à la première guerre punique (479-264).

Asdrubal et Amilcar laissaient des vengeurs dans leurs fils. Chacun d'eux en avait trois : Himilcon, Hannon et Giscon étaient fils d'Amilcar; ceux d'Asdrubal étaient Annibal, Asdrubal et Sappho. Toutes les affaires de Carthage étaient alors entre les mains de cette puissante famille. Investis du commandement des armées, du pouvoir judiciaire et de l'administration des finances, ils poursuivirent à travers les revers les plus désastreux et les plus brillants succès, la conquête de la Sicile. Le héros de cette guerre fut pourtant un autre Annibal, petit-fils d'Amilcar. Il commença par assiéger Sélinonte (409). La défense fut aussi vive que l'attaque; les femmes mêmes, les enfants, les vieillards montrèrent un courage au-dessus de leurs forces. Cependant la ville fut prise d'assaut et livrée au pillage. Quelque temps après Himère subit le même sort et fut entièrement rasée. Annibal fit égorger trois mille prisonniers dans l'endroit même où Amilcar avait été tué.

Ces brillants exploits inspirèrent aux Carthaginois le désir et l'espoir de s'emparer de la Sicile tout entière. La puissante ville d'Agrigente fut la première soumise. Les Syracusains, comprenant le danger qu'entraînerait pour la Sicile entière la perte de cette place, avaient pourtant envoyé à son secours trente mille hommes et cinq mille chevaux qui remportèrent d'abord une grande victoire sur les Carthaginois et les réduisirent aux dernières extrémités. Mais Himilcon vengea cette défaite, pressa tellement les Agrigentins qu'ils

abandonnèrent leurs murailles. Le général carthaginois entra dans la ville et fit égorger ceux qui étaient restés. Il assiégea au printemps de l'année suivante la ville de Géla, qui fut prise malgré les secours de Denys, tyran de Syracuse. Tout ce que put obtenir Denys fut d'établir sur le territoire de Syracuse les habitants de Géla et de Camarine. Comme les Carthaginois avaient néanmoins fait des pertes considérables, Himilcon proposa aux Syracusains un traité. Denys, dont la tyrannie n'était pas encore parfaitement établie à Syracuse, accepta ses propositions, et la paix fut conclue. Les Carthaginois, outre les anciennes conquêtes dans la Sicile, devaient rester maîtres de Sélinonte, d'Agrigente, d'Himère, de Géla et de Camarine. Les Léontins, les Messiniens et les autres peuples de Sicile conservaient leur indépendance; Syracuse demeurait soumise à Denys (405 avant J. C.).

Cependant cette paix ne pouvait durer longtemps. Les deux puissances signataires du traité ambitionnaient l'une et l'autre la domination de la Sicile entière. Denys n'eut pas plus tôt affermi son autorité dans Syracuse qu'il songea à recommencer la lutte. Quand il fut prêt, sans aucun sujet de plainte, sans déclaration de guerre, il abandonna au pillage et à la fureur du peuple les biens et les personnes des Carthaginois que le commerce avait attirés à Syracuse; cet horrible exemple fut imité dans la Sicile entière.

Après cette sanglante infraction aux traités, Denys envoya des députés aux Carthaginois pour demander qu'ils rendissent la liberté à toutes les villes de la Sicile, et leur déclara qu'en cas de refus la guerre recommencerait.

Le tyran de Syracuse ouvrit la campagne par le siége et la prise de la ville de Motya. Mais ce succès n'eut guère d'autre résultat que d'attirer sous les murs de Syracuse une des plus formidables armées que les Carthaginois eussent encore mises sur pied. Himilcon, son chef, porta le ravage et la désolation sur tout le territoire de cette ville. Il se rendit maître du faubourg d'Achradine, pilla les temples de Cérès et de Proserpine, et, pour fortifier son camp, renversa les tombeaux qui s'élevaient hors de la ville, entre autres celui de Gélon. Cette

impiété parut porter malheur aux Carthaginois. Une épidémie éclata dans leur armée ; un incendie dévora leur flotte, et Himilcon, qui avait osé établir sa tente dans le temple de Jupiter Olympien, fut réduit à implorer une capitulation honteuse pour ramener au moins à Carthage quelques restes de son armée.

Bientôt une de ces guerres civiles que la tyrannique domination de Carthage excita plus d'une fois, souleva contre elle les populations africaines. Indignées de ce que le général Himilcon avait lâchement abandonné leur compatriotes, elles se liguèrent contre leurs maîtres, armèrent jusqu'à leurs esclaves, s'emparèrent de Tunis, et, après avoir vaincu les Carthaginois, les forcèrent à se renfermer dans leurs murailles. Heureusement l'armée des insurgés était sans chef, sans discipline, sans provisions. La division et bientôt après la disette les forcèrent à se retirer (395).

Les hostilités recommencèrent en 383 dans la Sicile ; Magon reparut à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Il y trouva la mort avec dix mille de ses soldats. Son fils le vengea : il vainquit les Syracusains dans un grand combat, où Leptine, le plus habile général de Denys, succomba avec la plus grande partie de son armée. La mort de Denys, en 358, délivra Carthage de son ennemi le plus formidable. Pendant trente-sept années Syracuse, guidée par lui, avait tenu en échec de nombreuses armées et les flottes les plus considérables qu'on eût encore vues dans la Méditerranée.

Le second traité entre Rome et Carthage fut conclu quelques années après, en 352. Ce second traité renfermait à peu près les mêmes conditions que le premier, excepté que les habitants de Tyr et d'Utique y étaient formellement compris et joints aux Carthaginois.

Les troubles qui éclatèrent à la mort de Denys l'Ancien fournirent aux Carthaginois une occasion favorable pour réparer leurs défaites et reprendre leurs projets de conquêtes en Sicile. Les Syracusains, menacés d'une nouvelle guerre, eurent recours aux Corinthiens, leurs fondateurs, qui leur envoyèrent un général habile et un citoyen vertueux, Timo-

léon. Quand celui-ci arriva, les Carthaginois étaient déjà maîtres du port, et soixante hommes venaient de débarquer. Denys le Jeune n'eut pas plus tôt remis entre les mains du général grec le commandement de la citadelle, que la face des affaires changea. Le général carthaginois, Magon, frappé d'une sorte de terreur, se rembarqua et fit voile pour Carthage. Accusé de trahison, il prévint son supplice par une mort volontaire; son corps fut attaché à une croix et donné en spectacle (340).

Les Carthaginois, pour effacer leur honte, remirent en mer une flotte considérable chargée de soixante-dix mille combattants. Timoléon, sans s'effrayer du nombre des ennemis, marcha à leur rencontre, et secondé par un orage épouvantable qui envoyait à la face des ennemis le vent et la grêle, il remporta une victoire complète sur les bors du fleuve Crimise. Les Carthaginois laissèrent sur le champ de bataille dix mille hommes, et on leur fit quinze mille prisonniers.

Alors éclata cette conspiration d'Hannon, dont Justin seul nous a parlé. Hannon avait acquis par le commerce une immense fortune; son ambition visa plus haut : il médita d'asservir sa patrie. Il choisit, pour exécuter son dessein, le jour des noces de sa fille, afin de cacher plus aisément sous le voile de la religion et sous l'appât des plaisirs son criminel attentat. Il résolut d'empoisonner les sénateurs au milieu du festin qu'il se proposait de leur offrir dans son palais. En même temps on aurait dressé sous les portiques publics, des tables pour les citoyens qui devaient être les instruments de ses projets. Le complot fut découvert. Hannon essaya de soulever les esclaves; son projet échoua encore, mais il s'empara d'une forteresse avec deux mille hommes armés, là tandis qu'il appelait à son secours les Africains et le roi des Maures, il tomba aux mains des Carthaginois, qui le firent battre de verges, lui firent crever les yeux, rompre les bras et les jambes, et mirent en croix son corps déchiré. Ses fils et tous ses parents, même étrangers à son crime, furent livrés au supplice, afin que de cette odieuse famille il ne survécût personne qui pût imiter son exemple ou venger sa mort.

Cependant la guerre s'était rallumée en Sicile. Un homme d'un grand talent, mais de mœurs profondément corrompues, Agathocle, venait, aidé par la populace, de s'emparer du pouvoir à Syracuse. Les Carthaginois pénétrèrent jusque sous les murs de cette place. Tandis qu'ils l'assiégeaient avec des forces supérieures de terre et de mer, Agathocle tenta l'entreprise hardie, incroyable, d'une invasion en Afrique, Comptant sur la haine que Carthage avait inspirée aux populations indigènes et sur l'absence d'une partie des troupes carthaginoises, il résolut de reporter la guerre sous les murs mêmes de Carthage. Il fit ses préparatifs dans le plus grand silence, mit soixante vaisseaux en mer; puis, profitant d'une occasion favorable, il coupa la ligne des vaisseaux ennemis, débarqua sur les côtes de Carthage avant même qu'elle eût été avertie de son approche, et, pour interdire à ses soldats toute pensée de retraite, il incendia sa flotte sous leurs propres yeux. Son armée traversa des plaines riches, admirablement cultivées et couvertes de magnifiques maisons de campagne qui attestaient l'opulence de leurs propriétaires. Ce spectacle ranima les soldats d'Agathocle, dont le courage avait été un instant abattu, et bientôt l'armée se trouva à quelques stades de Carthage. La terreur régnait dans cette ville; une partie de la population voulait qu'on traitât avec l'ennemi. Cependant on reprit courage, et on mit à la tête de l'armée Bomilcar et Hannon. Mais, à la première rencontre, la cavalerie carthaginoise vint se briser contre l'infanterie sicilienne; Hannon succomba, et Bomilcar, qui par jalousie avait trahi son collègue, se retira avec son corps d'armée. Jamais Carthage n'avait couru d'aussi grands dangers. La terreur ranima les vieilles superstitions. On envoya à Tyr de riches offrandes et on offrit à la grande divinité nationale des Phéniciens, à Hercule, la dîme de tous les revenus de la république. En même temps on immola 200 enfants choisis dans les plus illustres familles de la ville, et plus de 300 personnes s'offrirent elles-mêmes à la mort.

Pendant ce temps-là Agathocle entraînait dans son parti les populations africaines, s'emparait d'Adrumète, de Thapsus et de 200 autres villes. Carthage avait rappelé Amilcar

de Sicile; avant de s'éloigner il voulut tenter un dernier effort, et livra l'assaut; il fut complétement battu, fait prisonnier et mis à mort. Agathocle était partout triomphant; les Numides lui donnaient des troupes; Ophellas, roi de Cyrène lui amenait 20 000 hommes. Dans ses ambitieuses espérances, il prenait lui-même le titre de roi et convenait avec Ophellas de partager entre eux l'Occident. Il devait céder l'Afrique au Cyrénéen; il se repentit d'avoir tant promis, et tua Ophellas; mais aussitôt une révolte générale éclata dans son armée et l'exposa lui-même au plus grand danger. Les Carthaginois saisissent l'occasion, gagnent un certain nombre d'officiers grecs, et mettent Agathocle dans la nécessité de se donner la mort ou de se tirer de cette situation critique par un prodige d'audace. Ce prodige, il le fait: il ramène à lui la plupart de ceux qui voulaient l'abandonner, reprend l'offensive, bat les Carthaginois, qui mettent en croix leur général Bomilcar, et réduit Carthage à toute extrémité. Jugeant alors sa puissance assez solidement établie en Afrique, il se détermine à repasser en Sicile.

Mais son fils Archagathos, à qui il avait laissé le commandement de l'armée d'Afrique, ne tarda pas à essuyer les plus grands revers. Battu sur divers points, il avait été obligé de se retirer dans Tunis, où il était bloqué par trois généraux carthaginois. Il fallut qu'Agathocle accourût à son secours. Le succès avait ranimé les Carthaginois; ils repoussèrent victorieusement toutes ses attaques. Ces revers, de nouvelles émeutes dans le camp forcèrent Agathocle à évacuer enfin l'Afrique et à repasser en Sicile. Un traité de paix fut conclu, par lequel les possessions des deux partis en Sicile restaient dans le même état où elles étaient avant la guerre. La république consentait de plus à payer au prince syracusain 300 talents et 200 000 médimnes de blé. Agathocle survécut quelques années seulement à cette lutte qui avait duré quatre ans. Il mourut en 289 avant J. C.

Quelque temps après la mort d'Agathocle, les Carthaginois et les Romains, alarmés de l'ambition de Pyrrhus, roi d'Épire, qui menaçait à la fois la Sicile et l'Italie, renouvelèrent leurs anciens traités, et conclurent une alliance offen-

sive et défensive contre ce prince. Pyrrhus, en effet, attaqua l'Italie et y remporta plusieurs victoires. Les Carthaginois se crurent obligés de secourir les Romains et leur envoyèrent une flotte de 120 vaisseaux commandée par Magon. Le sénat romain témoigna sa reconnaissance, mais n'accepta pas le secours, et le départ de Pyrrhus pour la Sicile délivra bientôt l'Italie de sa présence.

Les Syracusains, vivement pressés par les Carthaginois, avaient, en effet, imploré le roi d'Épire. Celui-ci qui ne cherchait qu'un prétexte contre Carthage, accepta avec empressement cette proposition. Son arrivée excita une joie extraordinaire; les Siciliens lui offrirent à l'envi leurs villes, leurs troupes, leur argent, leurs vaisseaux. Les conquêtes du roi d'Épire furent si rapides qu'il ne resta dans toute la Sicile aux Carthaginois que la seule ville de Lilybée. Ils négocièrent; mais le roi proposa de dures conditions que les Carthaginois rejetèrent. La guerre continua; Lilybée fut habilement défendue, et Pyrrhus à son tour dut lever le siége. Bientôt la dureté avec laquelle il traita les villes siciliennes excita contre lui un soulèvement universel. Il se vit obligé d'abandonner cette belle et riche contrée à ses anciens maîtres. En la quittant il s'écria : « Oh ! le beau champ de bataille que nous laissons aux Romains ! »

Première guerre punique (264-241).

« Les guerres entre Carthage et Rome étaient la suite inévitable de la rivalité de grandeur entre deux puissances conquérantes, aussitôt que leurs conquêtes viendraient à se rapprocher. C'est donc une question indifférente de savoir quel fut l'agresseur; et quand même on ne saurait disculper Rome de ce reproche, on ne peut s'empêcher de remarquer que, d'après les maximes d'une saine politique, la sûreté de l'Italie pouvait difficilement se concilier avec la domination absolue de Carthage sur toute la Sicile. » (Heeren.)

Au moment où la lutte éclata, Rome et Carthage étaient les deux plus grandes puissances de l'Occident. Le vaste empire de l'une s'étendait sur une partie des côtes de l'A-

frique, sur les deux tiers de la Sicile, sur la Sardaigne et la Corse. Carthage possédait en outre une marine formidable, de nombreuses armées et d'inépuisables trésors. Rome, pauvre encore, n'avait pour elle que la force de son gouvernement, la sagesse de son sénat, le patriotisme de ses enfants, le courage et la discipline de ses armées. Depuis plus de deux cents ans, elle luttait opiniâtrément contre les peuplades guerrières de l'Italie; et tout récemment elle avait porté, après le départ de Pyrrhus, les limites de sa domination jusqu'au détroit de Sicile. Si ses forces matérielles, si sa puissance territoriale étaient en apparence inférieures à celles de Carthage, elle l'emportait sur sa rivale par la supériorité de ses institutions et par la composition de ses armées essentiellement nationales. On allait donc voir aux prises les deux plus grandes nations de l'Occident, d'abord pour la possession de la Sicile, plus tard pour l'empire du monde.

Ce furent les Mamertins établis à Messine qui introduisirent les Romains en Sicile, en invoquant leur secours contre Hiéron, tyran de Syracuse, et les Carthaginois, qui, de concert, s'étaient armés pour chasser de l'île ces insupportables pillards. Pendant qu'ils attaquaient Messine, le consul Appius Caudex arriva à la tête des légions et à travers mille difficultés (264). Hiéron fut d'abord battu et obligé d'abandonner l'alliance carthaginoise. Ce fut ensuite le tour des Carthaginois eux-mêmes, qui se virent dès lors menacés dans leurs possessions. Ils furent obligés d'envoyer en Sicile des forces considérables, et se concentrèrent dans Agrigente, que sa position et ses fortifications semblaient rendre imprenable. Cette ville fut emportée malgré les deux armées de 50 000 hommes qui la défendaient. Les Carthaginois furent si indignés de la perte de cette ville et de la défaite d'Hannon, qu'il fut destitué et condamné à une forte amende.

Ces succès des Romains avaient agrandi leurs espérances, et ils méditaient déjà la conquête de la Sicile. Mais pour assurer cette conquête, il fallait une flotte, et ils n'en avaient pas. Une galère carthaginoise, échouée sur leurs côtes, leur servit de modèle, et, au bout de soixante jours, ils lancèrent à la mer 120 vaisseaux, qui joignirent la flotte carthaginoise

près de Myles. Duilius, qui commandait cette flotte, pour compenser l'infériorité de ses matelots, arma ses navires de mains de fer qui, s'abaissant sur les vaisseaux carthaginois, les rendaient immobiles et facilitaient l'abordage. L'amiral carthaginois, Annibal, fut battu complétement (260). Encouragés par cette victoire, les Romains attaquèrent la Sardaigne et la Corse. Pour tenir les Sardes dans une entière dépendance, le gouvernement carthaginois leur avait défendu de cultiver leurs terres, sous peine de mort. Aussi les Romains trouvèrent-ils dans cette île la haine de Carthage et d'assez faciles succès.

De nouveaux avantages en Sicile leur inspirèrent l'espoir d'accomplir en Afrique ce qu'avait tenté Agathocle. La grande victoire d'Ecnome leur en ouvrit le chemin (256). Carthage rappela à la hâte ses généraux de Sicile pour les opposer à Régulus, qui commandait l'armée de débarquement. Mais ils ne purent empêcher les Romains de s'emparer de plus de 200 villes. Tout tremblait en Afrique ; les populations épouvantées se réfugiaient dans l'intérieur de la capitale pour y chercher un abri, ou exaspérées contre des dominateurs cruels se révoltaient ; Carthage semblait à la veille de sa ruine.

Dans cette extrémité, les principaux sénateurs députèrent au général romain pour demander la paix. Régulus imposa les plus dures conditions : il fallait céder aux Romains la Sicile et la Sardaigne tout entières, rendre les prisonniers sans rançon, payer les frais de la guerre, et, de plus, se soumettre à un tribut annuel. La peur allait faire consentir à tout, lorsque le Lacédémonien Xantippe, qui se trouvait à Carthage, déclara qu'il restait encore trop de ressources pour ne pas résister. Mis à la tête de l'armée il sut attirer les Romains dans une plaine, et les battit par la cavalerie et les éléphants. Régulus entra dans Carthage, mais captif, et la guerre fut reportée en Sicile (255).

Toutefois, les Carthaginois eux-mêmes, ayant éprouvé des revers considérables, ouvrirent des négociations. Ils envoyèrent Régulus à Rome pour y traiter de l'échange des prisonniers. Tous les historiens, excepté Polybe, le plus grave de tous,

assurent que Régulus donna au sénat le conseil héroïque de persister dans sa lutte, et de laisser mourir captifs ceux qui n'avaient pas su rester libres. Si l'on en croyait le témoignage des Romains, témoignage assez conforme, du reste, à ce que nous savons de la barbarie carthaginoise, Régulus, à son retour, aurait été livré aux tourments d'une longue mort. On l'aurait exposé au soleil d'Afrique après lui avoir coupé les paupières, et privé de repos et de sommeil en l'enfermant dans un coffre hérissé à l'intérieur de pointes de fer.

Pendant huit ans les Romains furent vaincus en Sicile; ils perdirent successivement quatre flottes. Ces succès furent en grande partie dus à Himilcon et à Carthalon. Ils furent toutefois surpassés l'un et l'autre par Amilcar, père du grand Annibal, qui, posté sur le mont Ercte, entre Palerme et Éryx, tint en échec pendant six ans toutes les forces des Romains.

Le sénat cependant fit un prodigieux effort; au commencement de l'année 241, il mit en mer une flotte de 200 galères. Lutatius, qui la commandait, s'empara du port de Drépane; les Carthaginois s'empressèrent de faire passer en Sicile, sous le commandement d'Hannon, un armement de 400 vaisseaux chargés d'argent, de vivres et de munitions. Ces vaisseaux devaient être montés par les troupes de vétérans aguerris et formés par Amilcar; mais ces mesures furent déjouées par la vigilance du consul Lutatius. Il attaqua, près des îles Ægates, la flotte d'Hannon avant que ce général eût pu opérer sa jonction avec Amilcar, et remporta une victoire complète. Cet échec suffit pour ôter tout courage aux Carthaginois. Les pertes énormes qu'ils avaient déjà faites, la cessation de leur commerce, la perspective des sacrifices à faire pour soutenir la lutte contre Rome les déterminèrent à conclure la paix. Amilcar eut plein pouvoir de traiter comme il le jugerait convenable pour les intérêts de la république. Lutatius imposa des conditions assez onéreuses. Les Carthaginois devaient abandonner la Sicile aux Romains; ils s'engageaient en outre à leur payer 3200 talents (16 700 000 fr.) en dix ans.

Ainsi se termina la première guerre punique, après avoir duré près de vingt-quatre ans sans interruption. Elle commença la décadence de Carthage : dès que sa puissance politique fut ébranlée, sa fortune commerciale fut compromise. Carthage pour sauver ses intérêts eut beau sacrifier son honneur, tout se trouvait atteint du même coup, et d'ailleurs elle avait une rivale qui ne devait se reposer de ses conquêtes que quand elle aurait anéanti la seule puissance qui pût alors lui disputer l'empire de l'Occident.

Guerre des mercenaires (241-238).

A peine sortie de cette guerre, qui lui avait enlevé son principal boulevard, la Sicile, Carthage retomba dans une autre plus meurtrière et tout aussi dangereuse. La guerre des mercenaires éclata.

Les armées de Carthage se composaient, en général, d'étrangers dont on payait les services plus ou moins cher, suivant l'utilité qu'on en retirait. Après la guerre de Sicile, Giscon, qui avait succédé à Amilcar, fit passer les troupes mercenaires de Sicile en Afrique, bande par bande, pour donner à la république le temps de les payer et de les licencier. Mais il semblait bien dur aux Carthaginois de dépenser encore de l'argent après leurs pertes déjà si considérables. Tandis qu'on délibérait, l'armée arriva presque tout entière, et Carthage eut sur les bras une masse d'hommes mécontents et tout prêts à se révolter. Le sénat, tremblant, pria les chefs des mercenaires de les mener à Sicca, en donnant à chaque homme une pièce d'or pour les besoins les plus urgents. On agit avec tant de précipitation et d'aveuglement, qu'on les força à emmener avec eux leurs bagages, leurs femmes et leurs enfants, qu'ils demandaient à laisser dans les murs de la capitale, et qui auraient été des gages de leur fidélité.

Lorsqu'ils furent réunis à Sicca, ils se mirent à supputer avidement et à exagérer les sommes qu'on leur devait, et les récompenses qu'on leur avait promises dans les occasions périlleuses. Hannon, qu'on leur envoya d'abord, dit hum-

blement que la république ne pouvait pas tenir sa parole, qu'elle était accablée d'impôts, que, dans son dénûment, elle leur demandait la remise d'une partie de ce qu'elle leur devait. Aussitôt le mécontement éclate parmi les mercenaires; des attroupements se forment, et bientôt une armée de 20 000 insurgés marche sur Carthage et ne s'arrête qu'à quelques lieues de la capitale, à Tunis.

Alors les Carthaginois épouvantés firent tout pour les adoucir. On leur envoya des vivres en abondance, dont ils taxaient le prix à leur gré. Chaque jour le sénat leur députait quelqu'un de ses membres pour les assurer qu'ils n'avaient qu'à demander, qu'on était prêt à tout faire pour eux. Cette frayeur, cette condescendance des Carthaginois ne fit qu'augmenter leur audace et leurs prétentions. Dès qu'on fut d'accord sur le montant de la solde, ils demandèrent une indemnité pour les chevaux qu'ils avaient perdus; puis ils demandèrent qu'on leur payât les vivres qu'on leur devait au prix exorbitant où ils s'étaient vendus pendant la guerre. Les Carthaginois, ne sachant plus que faire, leur envoyèrent, ponr traiter avec eux, un de leurs généraux de Sicile, Giscon, qui avait toujours pris leurs intérêts à cœur, et qui s'était attiré leur confiance et leur affection. Giscon partit de Carthage emportant l'argent nécessaire. Arrivé à Tunis, il s'adressa d'abord aux chefs, puis il fit rassembler les soldats par nations. Il les harangua, sut calmer leur colère et leur fit accepter certains arrangements qui auraient tout concilié, lorsque deux séditieux, Spendius et Mathos élèvent la voix dans le camp, font entendre aux mercenaires africains qu'une fois les autres nations payées et licenciées, les Carthaginois éclateront contre eux et leur feront expier la révolte commune.

Ces paroles excitent dans le camp le plus effroyable tumulte. Les officiers qui veulent parler sont assaillis d'une grêle de pierres avant même qu'ils aient pu se faire entendre. Au milieu de cette confusion d'idiomes qui s'entre-choquaient, il n'y avait qu'un mot qui fût entendu de tous : « Frappe; » et dès qu'il était prononcé, il n'y avait pas moyen d'échapper.

Giscon cependant tenait tête à l'insurrection au péril mêm de sa vie. Il s'efforçait d'apaiser les mécontents en employant tout à la fois la douceur et la fermeté. Un jour, les Africains qui n'avaient pas reçu l'arriéré de leur solde vinrent en demander le payement. Comme ils l'exigeaient avec insolence, Giscon, dans un mouvement de colère, leur répondit qu'ils n'avaient qu'à s'adresser à Mathos, leur général. Cette réponse les transporta de fureur; ils se jetèrent sur lui, prirent son argent, et le chargèrent de chaînes lui et les Carthaginois qui l'accompagnaient.

Mathos, après avoir ainsi violé le droit des gens, envoya des députés aux villes d'Afrique, les exhorta à secouer le joug odieux de Carthage et à lui faire passer des secours. Les Africains n'étaient que trop disposés à entrer dans son alliance. Ils se réunirent aux mercenaires dont l'armée se trouva ainsi portée à 70 000 hommes. C'est alors que commença cette guerre d'Afrique, cette *guerre inexpiable*, qui dura trois ans et demi et qui mit Carthage à deux doigts de sa perte.

Les populations se jetèrent dans cette guerre avec une ardeur incroyable; les femmes mêmes, qui tant de fois avaient vu traîner en prison leurs maris et leurs parents pour le payement des impôts, se dépouillèrent avec empressement de leurs bijoux, de leurs parures. Les villes d'Utique, d'Hippone-Zaryte, qui avaient d'abord hésité, finirent par massacrer les soldats qu'y tenait Carthage, et les laissèrent sans sépulture. On en fit autant en Sardaigne. Hannon qu'on y envoya, fut saisi par ses troupes, qui le mirent en croix, puis appelèrent les Romains.

Cependant les Carthaginois, serrés de près par l'ennemi, avaient rendu à Amilcar Barca le commandement de l'armée. A peine ce grand homme fut-il à la tête de ses troupes, que la fortune de Carthage se rétablit. Dès la première action, les mercenaires battus abandonnèrent le siége d'Utique. En même temps Amilcar faisait rentrer dans l'alliance de Carthage les Numides, dont la cavalerie était si nécessaire dans ce pays de plaines. Le retour des Numides sous le drapeau carthaginois valut à Amilcar une nouvelle victoire dans

laquelle les mercenaires perdirent 10 000 hommes et 4000 prisonniers. Ceux-ci furent traités assez généreusement pour que les chefs des mercenaires, Mathos, Spendius et Autarite, craignant que l'humanité du général carthaginois n'encourageât les défections, résolussent de rendre impossible toute tentative de réconciliation. Ils supposèrent d'abord des lettres venues de Sardaigne et de Carthage même, qui les exhortaient à observer de près Giscon et les autres prisonniers, à se défier des intrigues secrètes qui se tramaient en faveur des Carthaginois, et surtout de la douceur apparente d'Amilcar. Autarite, chef des Gaulois, déclare ensuite qu'il n'y a de salut que dans une rupture complète avec Carthage, et que, pour s'interdire tout accommodement, il faut tuer Giscon et les prisonniers. Aussitôt Spendius fait sortir du camp Giscon et tous les autres captifs, au nombre de 700 : on leur coupe les mains et les oreilles, on leur casse les jambes et on les jette encore vivants dans une fosse. Quand Amilcar envoya demander au moins les cadavres, les barbares déclarèrent que tout député serait traité de même, et proclamèrent comme loi que tout prisonnier carthaginois périrait dans les supplices, que tout allié de Carthage serait renvoyé les mains coupées.

Alors commencèrent d'horribles représailles. Amilcar fit jeter aux bêtes ses prisonniers. Il ne put toutefois empêcher les villes d'Utique et d'Hippone d'embrasser de nouveau la cause des ennemis. Bientôt même Carthage fut assiégée par Spendius et Mathos. Le danger parut assez grave pour que le roi de Syracuse, Hiéron, lui envoyât des secours. Rome même permit aux marchands italiens de lui porter des vivres. Cependant Amilcar harcelait les mercenaires sur tous les points ; il finit par intercepter leurs convois, les chassa de la plaine à l'aide de la cavalerie numide, les poussa dans les montagnes, et parvint à enfermer une de leurs armées dans le défilé de la Hache, où ils ne pouvaient ni fuir, ni combattre, et où ils se trouvèrent réduits par la famine à l'horrible nécessité de se manger les uns les autres. Comme aucun secours ne leur arrivait de Tunis, les mercenaires éclatèrent contre leurs chefs. Autarite, Spendius et quelques

autres menacés par la multitude demandèrent un sauf-conduit et vinrent trouver Amilcar dans son camp. Le général carthaginois exigea que dix d'entre les rebelles, à son choix, lui fussent livrés, et que les autres se retirassent sans armes, sans autre vêtement qu'une tunique. Quand le traité fut signé, Amilcar dit aux envoyés : « Vous êtes des dix, » et il les retint. Les autres coururent aux armes; mais ils étaient si bien enveloppés que, de 40 000, il n'en échappa pas un seul.

L'autre armée ne fut pas plus heureuse. Amilcar l'extermina dans une grande bataille, et son chef Mathos, amené dans Carthage, fut le jouet d'une lâche populace qui se vengeait par l'insulte de la terreur que les mercenaires lui avaient inspirée.

Cette guerre désastreuse eut un autre résultat : la perte de la Sardaigne. Les mercenaires cantonnés dans cette île avaient, pendant la guerre, sollicité la protection des Romains, qui, refusant d'abord, avaient ensuite consenti à profiter des embarras de leur rivale. Les Carthaginois protestèrent contre une pareille prétention, et firent passer des troupes en Sardaigne. Les Romains, sous le prétexte que ces préparatifs étaient en réalité dirigés contre eux, leur déclarèrent la guerre. Les Carthaginois étaient hors d'état de résister, et la Sardaigne fut abandonnée aux Romains.

Conquête de l'Espagne (238-219).

Lorsque Carthage fut délivrée de tous ces embarras, elle songea à se dédommager de ses pertes par des conquêtes en Afrique et en Espagne. Amilcar, qui avait joué le principal rôle dans les guerres précédentes, fut encore chargé de la conduite de celle-ci. Le sénat n'était pas fâché d'ailleurs d'éloigner un homme dont on redoutait l'influence, et peut-être espérait-on qu'il périrait dans ces dangereuses expéditions. Il commença par attaquer les Numides, et les soumit. En une année, il parcourut toute la côte africaine de la Méditerranée occidentale, et il put écrire à ses amis de Carthage qu'il avait étendu l'empire de la république jusqu'au grand

Océan. Il entraîna ensuite à la conquête de l'Espagne les belliqueux habitants de l'Afrique, qui ne demandaient pas mieux que de servir sous un chef habile et généreux.

En Espagne, il trouva, à la tête des Celtibériens, deux frères intrépides qui furent tués dès le premier combat. Indortès, leur successeur, fut défait avec 50 000 hommes. Amilcar fit égorger le chef et renvoya libres 10 000 prisonniers, voulant effrayer les barbares et les gagner en même temps. Il soumit, après de longs combats, toutes les côtes occidentales et le centre de la Péninsule. Mais, dans une dernière rencontre, il périt victime d'un stratagème qui plus tard sauva son fils. Les indigènes lâchèrent contre son armée des bœufs et des chariots enflammés qui y jetèrent le désordre. Amilcar fut défait et tué, après neuf glorieuses campagnes dans la Péninsule.

Le parti des Barca, qui, grâce à ces victoires et aux richesses qu'elles lui donnaient, devenaient de jour en jour plus puissant à Carthage, parvint à faire désigner pour successeur d'Amilcar son gendre Asdrubal, chef du parti populaire. Asdrubal partit pour l'Espagne, et moitié par force, moitié par séduction, plaça sous la domination de Carthage une foule de chefs barbares. Mais le plus éminent service qu'il rendit à sa patrie fut la fondation de Carthagène, destinée à être l'entrepôt du commerce carthaginois en Espagne et le centre de sa domination politique dans la Péninsule. Asdrubal rencontra à l'autre extrémité de l'Espagne les Romains, qui, redoutant son habileté et son ambition, lui firent signer un traité par lequel il s'interdit de porter ses armes au nord de l'Èbre. Sagonte, bien que placée au sud de ce fleuve, devait conserver son indépendance.

Asdrubal gouverna pendant huit ans le pays qu'il avait conquis. Peut-être songeait-il à se rendre indépendant ou à asservir sa patrie, aidé de ses nombreuses créatures ; mais un coup imprévu l'arrêta dans ses projets. Il avait fait périr en trahison un chef lusitanien. Quelques années après, un esclave gaulois de ce chef vengea son maître en tuant Asdrubal au pied des autels.

De vifs débats suivirent sa mort. Il s'agissait de savoir si le

jeune Annibal, son beau-frère, serait appelé à lui succéder. Le parti Barca appuyait vivement sa nomination, qui fut combattue par Hannon, le chef du parti opposé. Hannon eut beau représenter combien il était imprudent de faire du commandement des armées le patrimoine d'une famille, ses remontrances furent vaines : Annibal fut nommé.

Seconde guerre punique (218-201).

Au moment où Annibal partit pour l'Espagne, Carthage était divisée en deux partis dont les vues différentes devaient avoir une fatale influence sur les événements qui vont suivre. Les exploits d'Amilcar en Sicile, en Afrique, en Espagne, les succès d'Asdrubal son gendre, avaient donné à la famille Barca la prépondérance dans la république. Les exploits brillants de ses chefs, leur habileté, la corruption leur avaient assuré de nombreux partisans. Le peuple, séduit par les succès militaires, s'était volontiers rangé autour de cette puissante maison. Mais un autre parti, représenté par les Hannon, était ouvertement hostile aux Barca. La querelle avait déjà éclaté au temps de la guerre des mercenaires; depuis elle ne fit que s'envenimer, et devint bientôt une lutte sérieuse entre l'aristocratie, jusque-là maîtresse du gouvernement, et le peuple, qui voulait à son tour être quelque chose dans l'État.

Ce fut à la fois pour rendre son parti prépondérant dans Carthage, pour venger les injures de son pays et pour satisfaire une haine héréditaire qu'Annibal lança sa patrie dans une nouvelle lutte contre Rome. Il voulait tirer Carthage de l'humiliation où l'avaient placée ses dernières défaites. Elle avait perdu ses établissements en Sicile; les Romains, au mépris de la foi jurée, venaient de lui ravir la Sardaigne. Il fallait punir tant d'outrages, et, pour reconquérir la Sicile et la Sardaigne, porter la guerre en Italie.

Ce grand homme, déjà vieux, racontait au roi Antiochus qu'étant encore petit enfant et sur les genoux de son père Amilcar, il le caressait et le flattait pour obtenir d'être mené en Espagne et de voir la guerre. Amilcar le lui avait promis,


Biblioteca Nazionale
NAPOLI


DES POSSESSIO
ET DES
DE LA SECONDE
Cantabres
Asturés
GAULE
Vascons
Ilergetes
Oretans
Oleades
Carthage la Neuve
Sagonte
Palma
Pityuses
Calpe
Abyla
Gadès
Det. d'Hercule
Tingis
Sala
Thakibath
GÉTU
GRAND DÉSER
Librairie de



CORSE
MER ADRIATIQUE
GRÈCE
ROME
Pérouse
Spolète
Albe
Herdonée
Capoue
Naples
Tarente
G. de Tarente
Sybaris
Crotone
Consentia
MER IONIENNE
Panorme
Drépane
Lilybée
Agrigente
Syracuse
Camarina
Catane
Pr. Pachynum
Hippone Zaryte
Utique
CARTHAGE
Clypea
I. Cossyra
I. Melita
I. Lopadusa
Adrumète
Thapsus
Thænæ
I. Cercina
PETITE SYRTE
Tacape
I. de Meninx
Sabratha
Œa
Leptis la Grande
GRANDE SYRTE
Autels des Philènes
CYRÉNAÏQUE
GÉTULES
Turaphylum
LOTOPHAGES
LIBYE PROPRE
DE LIBYE
GARAMANTES
Tusculum
Cornus
Caralis
Thala
Capsa
Lambæsa
Zama
Sicca
Tipasa
Baléares
IS DE CARTHAGE
YS VOISINS
GUERRE PUNIQUE
achette et Cie
Gravé par George

à la condition que, mettant la main sur un autel, il jurerait une haine implacable aux Romains. Après la mort d'Asdrubal, dès que les soldats l'eurent proclamé général et que son élection eut été ratifiée par le sénat, il songea à exécuter son serment. Mais, avant de s'engager dans une expédition si lointaine, il était nécessaire de s'assurer des barbares d'Espagne et d'affermir la domination carthaginoise dans cette contrée. Trois peuplades redoutables, les Olcades, les Carpétans, les Vaccéens, furent forcées par lui dans leurs meilleures places et vaincues sur les bords du Tage, au nombre de 100 000 hommes. C'est alors seulement qu'il osa attaquer Sagonte, ville alliée des Romains, commençant ainsi la seconde guerre punique malgré le vœu du sénat.

Pendant le siége (219), des ambassadeurs romains vinrent en Espagne reprocher à Annibal cette violation des traités. Le général répondit qu'il avait autre chose à faire que d'écouter des harangues; les députés alors passèrent à Carthage et demandèrent qu'on leur livrât Annibal; mais c'était demander plus qu'on ne pouvait leur accorder. Quand Sagonte eut été prise et ruinée, après la plus héroïque défense, une nouvelle députation vint exiger une éclatante satisfaction. Sur la réponse évasive du sénat, Fabius, chef de l'ambassade, relevant un pan de sa toge : « Je vous apporte, dit-il, la guerre et la paix; choisissez. » Les Carthaginois, partagés entre la crainte et la haine, lui crièrent : « Choisissez vous-même. » Il laissa retomber sa toge et répliqua : « Je vous donne la guerre. — Nous l'acceptons, dirent-ils; nous saurons la soutenir. » La pensée d'Annibal triomphait; il pouvait marcher librement à l'accomplissement de ses projets.

Avant de partir pour l'Italie, il envoya en Afrique 15 000 Espagnols qui devaient protéger Carthage contre une invasion romaine, laissa en Espagne 16 000 hommes sous les ordres de son frère Hannon, et 15 000 Carthaginois sous le commandement d'Asdrubal. Ces troupes formaient une véritable réserve qui, au premier appel, devait marcher sur l'Italie. Ces dispositions prises, Annibal partit et entra en Gaule à la tête d'une armée de 59 000 hommes.

On sait quelles fatigues, quels dangers il eut à essuyer soit au passage du Rhône, soit en franchissant les Alpes, dont le passage ne lui coûta pas moins de 30 000 hommes. Avec cette armée diminuée de moitié et épuisée par la fatigue il livra un premier combat au bord du Tésin (218). La victoire qu'il remporta sur le consul Scipion ranima le courage de ses soldats. L'avantage plus considérable qu'il obtint à la Trébie fut le signal d'un soulèvement universel parmi les peuplades de la Gaule cisalpine. Après cette journée, Annibal compta dans son armée 90 000 hommes. Il songea alors à pénétrer dans l'Italie centrale ; il franchit l'Apennin et gagna l'Étrurie. Il s'y trouva bientôt en présence d'une nouvelle armée romaine commandée par le consul Flaminius, l'attira dans une position défavorable, et le vainquit complétement sur les bords du lac de Trasimène (217).

Au milieu de la consternation produite par toutes ces défaites, Fabius fut élevé à la dictature. Pendant quelque temps il tint en échec le général carthaginois, grâce à son système de temporisation, qui usait lentement les forces de l'ennemi. Mais Fabius fut bientôt remplacé, et les consuls Térentius Varron et Paul Émile ses successeurs, abandonnant son système, fournirent à Annibal l'occasion d'un nouveau triomphe. La désastreuse bataille de Cannes, dans laquelle les Romains perdirent 70 000 hommes, 2 questeurs, 21 tribuns des légions, 80 sénateurs et un des deux consuls, faillit ruiner à jamais la république (216).

Toutefois Annibal s'était affaibli par ses victoires mêmes; aussi fut-il forcé de demander des secours à sa patrie. Dans ce but il envoya Magon en Afrique. En témoignage des heureuses nouvelles qu'il apportait, Magon fit verser dans le vestibule du sénat une grande quantité d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers romains sur le champ de bataille de Cannes; mais le chef du parti aristocratique, Hannon, déclara en plein sénat que si les soldats de Carthage étaient victorieux, il ne fallait rien envoyer; que si, au contraire, Annibal trompait sa patrie par de faux rapports, il fallait se garder encore davantage de lui venir en aide.

Hannon parlait ainsi soit par hostilité contre le parti Barca,

soit parce qu'il aurait voulu qu'on profitât de la victoire pour obtenir une paix avantageuse. Le sénat, partagé entre les deux factions, ne sut pas prendre un parti décisif; il se borna à envoyer à Annibal un renfort de 4000 Numides, 40 éléphants et une certaine somme d'argent. Ces préparatifs se firent avec négligence et lenteur; de sorte qu'Annibal, pour se maintenir en Italie, ne trouva guère de ressources que dans son génie.

Il eut beau conclure un traité d'alliance avec Philippe, roi de Macédoine : celui-ci, le croyant plus fort qu'il n'était, agit avec mollesse et se laissa battre à l'embouchure du fleuve Aoüs. Pendant ce temps-là, les Romains reprenaient partout l'avantage, le général Marcellus défit les Carthaginois devant Nole, devant Casilinum, et finit par les obliger à sortir de la Campanie (215-214). Au milieu de ces revers, Annibal essaya de surprendre Tarente, qui eût assuré ses communications avec la Macédoine. L'occupation de cette ville et la défection de Syracuse qui, après la mort d'Hiéron, avait appelé les Carthaginois, parurent un instant relever sa fortune. Mais le sénat romain fit de prodigieux efforts pour soumettre les deux grandes cités qui avaient donné en Italie et en Sicile le dangereux exemple d'appeler les Carthaginois, Capoue et Syracuse. Ce fut pendant le siége de la première, et pour la délivrer, qu'Annibal conçut l'audacieuse pensée d'enlever Rome par surprise. Il parvint en vue des murs, mais la ville était sur ses gardes; ce coup hardi manqua, et il rebroussa chemin jusque dans le Brutium, abandonnant Capoue, qui fut reprise par les Romains et traitée avec la dernière rigueur (211). Syracuse avait également succombé l'année précédente, malgré la belle défense d'Archimède. Presque en même temps, le Libyen Mutine livrait Agrigente; les Carthaginois quittèrent la Sicile pour la dernière fois (210).

Leurs affaires n'étaient pas plus prospères en Espagne. Cnéius et Cornélius Scipion avaient enlevé en quelques mois plus de 120 cités. Ils avaient même entraîné dans leur alliance un roi des Numides, Syphax. Il est vrai que Massinissa, fils d'un autre prince numide, avait chassé Syphax de

ses États et était passé en Espagne. Les Scipions, obligés de diviser leurs forces, avaient succombé.

L'arrivée du jeune Publius Scipion répara promptement ces désastres. Tout d'abord il s'empara de Carthagène, le centre de la domination carthaginoise en Espagne (211). Sa douceur, sa bienveillance ramènent peu à peu les chefs espagnols dans l'alliance de Rome. Asdrubal, deux fois battu, ramasse tout l'argent qu'il peut, rallie les débris des armées carthaginoises, et se dirige vers l'Italie pour aller rejoindre Annibal. Mais les consuls l'arrêtent sur les bords du Métaure, lui livrent bataille, le tuent et font jeter sa tête dans le camp de son frère. « Je reconnais la fortune de Carthage, » dit Annibal à cette vue. Il s'enferma alors dans les montagnes du Brutium, d'où il ne devait plus sortir que pour retourner en Afrique (207).

Cependant Scipion a compris qu'on ne peut délivrer l'Italie qu'en attaquant Carthage même. A la tête de 30 000 hommes, il débarque en Afrique; mais l'allié sur lequel il comptait, Syphax, s'est laissé gagner par les Carthaginois. L'alliance de Massinissa compense heureusement la défection de l'autre roi numide. Les Carthaginois vaincus se décident alors à rappeler Annibal, qui quitte à regret cette Italie qu'il a un instant espéré conquérir. A son arrivée, il conseille aux Carthaginois de demander la paix, et il en discute lui-même les conditions dans une conférence avec Scipion. Comme on ne peut s'entendre, il faut livrer un dernier combat. Les deux armées se rencontrent à Zama, et les Carthaginois essuient une défaite complète (202). Annibal, vaincu, rentre à Carthage, et quelque temps après la paix est conclue aux conditions suivantes : « Les Carthaginois restitueront aux Romains tout ce qu'ils leur ont pris injustement; ils remettront leurs prisonniers, abandonneront leurs éléphants, leurs vaisseaux, à l'exception de dix. Ils ne feront aucune guerre sans l'autorisation du peuple romain. Ils rendront à Massinissa les maisons, terres, villes et autres biens qui lui ont appartenu à lui ou à ses ancêtres, dans l'étendue du territoire qu'on leur désignera. Ils payeront en 50 années 10 000 talents euboïques. Enfin ils donneront cent otages choisis par le

consul entre les jeunes citoyens (201). » Ainsi on enlevait aux Carthaginois leur marine, c'est-à-dire qu'on brisait le nerf même de leur puissance, et on plaçait aux portes de Carthage un ennemi implacable, qui devait s'agrandir sans cesse à ses dépens, sans que Carthage, enchaînée par le traité qu'elle venait de conclure, pût se défendre contre ses attaques.

Quand on lut dans le sénat les conditions de cette paix, il y eut une grande hésitation, et Giscon fut d'avis qu'on les rejetât. Annibal s'élança aussitôt vers lui et l'arracha de son siége. Comme on s'indignait de ce procédé, il répondit que, sorti de sa patrie depuis l'âge de neuf ans, il n'avait pu se former aux usages carthaginois, que ses intentions étaient celles d'un bon citoyen. Il ajouta que rejeter la paix dans un danger si pressant, c'était vouloir la ruine de Carthage. Le sénat se rendit à l'opinion d'Annibal, et les ambassadeurs partirent immédiatement pour conclure la paix. Carthage livra cinq cents vaisseaux qui furent brûlés en pleine mer à la vue des citoyens consternés. Ce fut bien pis quand il fallut payer le premier terme du tribut; quelques sénateurs versaient des larmes. Annibal se prit à rire, et comme on lui reprochait d'insulter, par sa joie, au malheur public, il répondit : « Ce rire n'est pas l'expression de la joie, mais plutôt d'un délire causé par l'excès du malheur. Toutefois il est encore moins déplacé que votre douleur. Quoi ! au moment où l'on nous arrachait nos armes, quand on brûlait nos vaisseaux, vous ne pleuriez point, et aujourd'hui la perte de votre or est pour vous une calamité publique ! »

Carthage ne tarda pas à ressentir les conséquences de la paix humiliante qu'elle venait de conclure. Les Romains exigèrent immédiatement qu'Amilcar, qui, à la tête d'une armée de Liguriens et de Gaulois, guerroyait dans la haute Italie, fût rappelé. Il fallut que les Carthaginois déclarassen que c'était sans leur participation qu'Amilcar avait agi ; et en même temps, pour se concilier la bienveillance de leurs nouveaux maîtres, ils se hâtaient d'envoyer à Rome 200 000 mesures de blé, et autant aux légions qui servaient en Macédoine.

Dernières années d'Annibal (201-183).

Quand la guerre fut terminée, Annibal, rentré à Carthage, ne songea qu'à remettre promptement sa patrie en état de renouveler la guerre. Élevé à la dignité de suffète par l'influence de ses amis, il introduisit dans le gouvernement d'importantes réformes : Carthage était alors soumise à une oligarchie judiciaire qui, depuis quelque temps, disposait de tout dans la république, et tenait dans ses mains l'honneur, la fortune, l'existence même de tous les citoyens. Une étroite solidarité liait entre eux les membresde cette oligarchie, et quiconque, dit Tite Live, avait déplu à l'un d'eux se trouvait exposé à la haine de tous les autres. Annibal s'attaqua ouvertement à cette formidable puissance, et, comme il se sentait appuyé par la multitude, il fit passer une loi qui portait qu'à l'avenir on élirait chaque année de nouveaux juges et que personne ne pourrait être continué dans ses fonctions deux années de suite. Il porta dans les finances une sévérité impitoyable ; il força les dilapidateurs de la fortune publique à rendre compte de leur gestion et à restituer les sommes qu'ils avaient arrachées au peuple par leurs concussions ; enfin il montra à ses compatriotes étonnés que, sans nouvel impôt, ils étaient en état d'acquitter le tribut qu'on devait aux Romains.

En même temps qu'il accomplissait ces réformes, il créait, en ranimant l'agriculture, de nouvelles ressources à sa patrie. Il employait le loisir des troupes à planter sur la plage africaine ces oliviers dont il avait pu apprécier l'utilité en Italie. Ainsi Carthage, devenu un État purement agricole et commerçant, réparait promptement ses pertes sous la bienfaisante tyrannie d'Annibal, qui la destinait à devenir le centre d'une ligue universelle du monde ancien contre les Romains.

C'était, en effet, l'époque où un grand mouvement se préparait en Orient contre Rome. Antiochus, à l'instigation des Étoliens, songeait à faire une descente en Grèce pour y détruire la domination romaine et marcher ensuite sur l'Italie.

Annibal avait les yeux fixés sur l'Asie, en étudiait tous les mouvements, et se disposait à en profiter. Mais il était observé à son tour par les nombreux ennemis que lui avaient suscités ses réformes. Ceux-ci le dénoncèrent au sénat romain, qui envoya immédiatement une ambassade en Afrique pour demander son extradition. Annibal prévint ses ennemis; il partit la nuit sur une galère qu'il tenait depuis longtemps prête et se rendit en Asie. Il vint débarquer à Tyr, où il fut reçu avec empressement comme dans une seconde patrie, et de là il gagna Antioche. Le roi de Syrie était déjà parti pour l'Asie Mineure et se trouvait à Éphèse, où il faisait les préparatifs de son expédition en Grèce. Annibal, à son arrivée, dissipa toutes ses hésitations, toutes ses incertitudes, lui inspira la confiance la plus entière, et l'associa à toutes ses haines, à tous ses projets de vengeance contre Rome. Il lui représenta que, pour arrêter cette puissance ambitieuse qui menaçait d'engloutir toutes les autres, il fallait l'attaquer en Italie, il s'offrait lui-même pour conduire une expédition dans cette contrée, et assurait que Carthage n'attendait qu'une occasion pour reprendre les armes. Il y avait envoyé un émissaire, Ariston, pour s'entendre avec les membres de la faction barcine. Mais les démarches d'Ariston ne furent pas tellement secrètes que bientôt Carthage entière n'en fût informée : le parti aristocratique, le parti de la paix s'inquiéta, et les sénateurs, dont la plupart étaient dévoués à Rome, forcèrent Ariston à comparaître davant les magistrats. Il se borna à afficher dans l'endroit le plus apparent de la ville une déclaration qui compromettait les familles les plus illustres; puis il s'embarqua et prit la fuite.

Pendant ce temps-là, Antiochus, circonvenu par les conseils de Thoas, chef de l'ambassade étolienne, et par ses courtisans, jaloux de la gloire d'Annibal, avait cessé de montrer la même confiance au général carthaginois. Il avait refusé à celui-ci l'armée qu'il demandait pour recommencer en Italie une nouvelle guerre punique, et il était passé en Grèce, où, sur la foi des Étoliens, il croyait voir la plupart des peuples se soulever en sa faveur; mais c'est à peine si quelques peuplades vinrent se ranger sous ses drapeaux. Au lieu de suivre

les sages conseils d'Annibal, il perdit un temps précieux, se fit battre aux Thermopyles et fut obligé de repasser la mer en fugitif. Il fut suivi en Asie par les Romains, qui remportèrent sur lui la grande victoire de Magnésie (190). Forcé de conclure la paix, il dut s'engager à livrer Annibal. Mais celui-ci trouva un asile à la cour du roi de Bithynie. La haine des Romains vint l'y chercher, et les menaces de Flaminius allaient déterminer Prusias à trahir son hôte, lorsque Annibal se chargea lui-même de délivrer Rome de son plus retoutable ennemi : il s'empoisonna (183).

Troisième guerre punique (149-146).

Tandis qu'Annibal expirait dans l'exil, Carthage se débattait inutilement contre l'ambition de Massinissa. Sous prétexte que les Carthaginois lui avaient refusé le passage à travers leurs terres, il s'empara du riche canton d'*Empories*. Et comme les Carthaginois réclamaient contre cette usurpation, le sénat envoya en Afrique une commission chargée de juger le différend. Mais cette commission n'eut garde de se prononcer nettement ; « car, dit Tite Live, les circonstances voulaient qu'on laissât les Carthaginois et le roi de Numidie dans une complète mésintelligence ; autrement Scipion, qui avait une connaissance exacte de toute l'affaire, aurait tranché la difficulté. »

Encouragé par cette tolérauce, Massinissa renouvela ses incursions sur le territoire des Carthaginois ; et, laissant ceux-ci protester contre ses injustes agressions, il s'emparait du territoire connu sous le nom des Grandes-Plaines et de la province de Tysca.

C'était une singulière situation que celle de Carthage à cette époque. Aux termes du traité conclu après la bataille de Zama, elle n'avait pas le droit de faire la guerre aux alliés du peuple romain ; elle ne pouvait, par conséquent, se défendre contre les violences de Massinissa. Il ne lui restait qu'un moyen d'obtenir justice ; elle pria les Romains de décider, une fois pour toutes, ce qu'elle devait abandonner, ou, s'ils ne voulaient point la protéger comme alliée, de la défendre comme sujette.

Les Romains montrèrent alors quelque impartialité, et affectèrent une certaine indignation contre Massinissa. C'est que le roi de Macédoine, Persée, se préparait en ce moment à la guerre, et qu'il cherchait partout des alliés contre Rome. Il fallait empêcher les Carthaginois d'entrer dans la coalition. On envoya donc une nouvelle ambassade en Afrique. Mais Persée ayant été vaincu dans l'intervalle, Caton, qui était à la tête de l'ambassade, se montra si partial que les Carthaginois refusèrent d'accepter son arbitrage.

Durant leur mission, les envoyés romains avaient traversé une contrée remarquable par sa fertilité et sa richesse. En entrant dans Carthage ils ne furent pas moins étonnés de la prospérité qui s'offrait partout à leurs regards, et ils affectèrent de voir dans cette renaissance un danger sérieux pour Rome. Caton, à son retour, laissa tomber quelques figues qu'il portait dans sa toge ; et comme on en admirait la beauté : « La terre qui les produit, dit-il, n'est qu'à trois journées de Rome. » Depuis cette époque, il termina toujours ses discours par ces mots : « Et de plus, je pense qu'il faut détruire Carthage. »

La destruction de Carthage fut résolue; on n'attendit plus qu'une occasion.

Les divisions qui régnaient dans l'intérieur de la ville ne pouvaient manquer de produire quelque conflit d'où sortirait une nouvelle guerre. Trois factions déchiraient cette malheureuse république : les partisans de Barca et du parti populaire, ou pour mieux dire le parti national, qui avait à sa tête Amilcar, surnommé le Samnite ; la faction aristocratique, que les historiens anciens désignent sous le nom de parti romain ; les amis de Massinissa ou le parti numide, qui ne se montraient pas moins hostiles que l'aristocratie au parti national. Vers l'année 152, le parti populaire, ayant obtenu la prépondérance dans les affaires publiques, fit condamner à l'exil 40 citoyens partisans de Massinissa. Les bannis se retirèrent en Numidie et pressèrent vivement le roi de déclarer la guerre ; il s'empara en effet de la ville d'Oroscope. Les Carthaginois perdirent enfin patience et déclarèrent la guerre. Il y eut entre les deux armées un

grand combat, pendant lequel Massinissa, malgré ses 88 ans, remplit tout à la fois les devoirs du général et du soldat. Les Carthaginois furent vaincus. Le jeune Scipion, qui assistait en spectateur inactif à cette bataille, répéta souvent depuis qu'il n'avait jamais éprouvé un plaisir aussi vif que dans cette journée, où il avait vu aux prises plus de 100 000 combattants. Une nouvelle défaite, qui coûta 50 000 hommes aux Carthaginois, fit comprendre à ceux-ci toute la gravité de la situation. Ils sentirent que Rome ne leur pardonnerait pas cette guerre faite au roi numide. Pour prévenir une attaque inévitable, il n'y eut pas de concessions auxquelles ils ne consentirent. Ils condamnèrent à mort Asdrubal, Carthalon et quelques autres qui avaient conseillé la guerre. Puis ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour offrir toute espèce de satisfaction au sénat. « Que devons-nous faire? » dirent les députés. « Vous le savez, » répondirent les sénateurs, sans vouloir s'expliquer plus clairement.

A la même époque, Utique, qui avait toujours été la fidèle alliée de Carthage, se donna aux Romains. Dès lors le sénat ne cacha plus ses projets de guerre. Les deux consuls Manilius et Censorinus reçurent l'ordre de partir pour l'Afrique. A cette nouvelle les Carthaginois envoient une nouvelle ambassade, qui rencontre l'armée romaine en Sicile. On lui déclare que Carthage pourra conserver ses lois, sa liberté, son territoire, à la condition qu'elle livrera 300 otages choisis parmi les premières familles de la république. Les otages sont livrés; mais les généraux refusent encore de faire connaître les véritables projets du sénat. « Vous saurez à Utique ce que vous avez à faire pour obtenir la paix, » telle est leur réponse.

Les consuls passent en Afrique; ils signifient alors aux Carthaginois qu'il faut livrer leurs armes, devenues inutiles, puisqu'ils désirent sincèrement la paix. Les Carthaginois apportent 2000 machines et 200 000 armures complètes. Alors le consul Censorinus leur annonce l'arrêt du sénat : « Les Carthaginois abandonneront leur ville, s'établiront à trois lieues de la mer; Rome nous a envoyés pour détruire Carthage. »

Quand cette réponse fut connue dans Carthage, il y eut un mouvement d'indignation et de fureur. On massacra les ambassadeurs qui avaient conseillé de livrer aux Romains les 300 otages; on se jeta sur les Italiens qui se trouvaient dans la ville, puis on se prépara à une résistance désespérée. Les temples, les édifices publics furent transformés en ateliers où on fabriquait 100 boucliers par jour, 300 épées, 500 lances, 1000 traits. Il y eut un moment où on manqua de cordages pour les vaisseaux et les machines de guerre; les femmes donnèrent leurs chevelures.

Les consuls furent repoussés dans deux assauts; leur camp fut désolé par la peste; la flotte fut brûlée. L'armée romaine courut trois fois le risque d'être exterminée. Dans une de ces rencontres, elle dut son salut à Scipion. L'entreprise jugée d'abord facile semblait devoir échouer. Mais Scipion parvint au consulat et fut chargé du commandement de l'armée d'Afrique. A son arrivée, il commença par rétablir la discipline parmi les troupes, puis entreprit un siége régulier. Carthage, nous l'avons déjà dit, était située sur un isthme; Scipion l'isola du continent par une muraille, et de la mer par une digue prodigieuse. Les Carthaginois, privés ainsi de toute communication avec le dehors, se virent bientôt exposés à toutes les horreurs de la famine. Inspirés par le désespoir, ils exécutèrent un travail plus étonnant encore que celui de Scipion : ils percèrent dans le roc une autre entrée dans leur port, et lancèrent contre les Romains étonnés une flotte construite avec les charpentes de leurs maisons détruites. Scipion attaqua cette flotte, et la força à se renfermer dans le port, en établissant sur les bords de la mer des machines qui barraient le passage. Asdrubal, qui commandait les forces carthaginoises et qui avait établi dans Carthage une sorte de gouvernement de terreur, perdit courage, et, par l'entremise du roi de Numidie Gulussa, il entama des négociations avec le général romain. Mais ses propositions furent repoussées, et le siége continua. Scipion finit par enlever le port de Cothon, et ouvrit ainsi l'entrée de Carthage à l'armée romaine, qui pénétra jusqu'à la place publique. Restait la citadelle Byrsa; pour y

arriver il y avait à traverser des rues longues, étroites, bordées de chaque côté de maisons à six étages. Les Romains engagés dans ces rues y furent accablés d'une grêle de traits et de pierres. Pour chaque maison, pour chaque étage il y avait un siége à faire; on n'avançait que lentement, pas à pas, au milieu des cadavres. Ce combat dura six jours. Enfin, Scipion parvint, après une lutte horriblement meurtrière, jusqu'au pied de la citadelle. (Voyez le plan de Carthage.)

Il y avait 50 000 hommes dans cette citadelle, et avec eux Asdrubal, sa femme et ses enfants. Quelques Carthaginois vinrent dire au général romain que tous ceux qui s'étaient renfermés dans l'enceinte de Byrsa étaient prêts à se rendre, s'il promettait de ne pas les égorger. « Je vous le promets, dit Scipion, mais les transfuges n'obtiendront point de grâce. » Toute cette multitude sortit. Asdrubal et les transfuges s'étaient réfugiés dans le temple d'Esculape; ils s'y défendirent d'abord avec le courage du désespoir ; enfin, épuisés de faim et de fatigue, ils se retirèrent dans la partie élevée du temple. Asdrubal suppliant vint se jeter aux pieds de Scipion. Le général romain le montra, ainsi prosterné, aux transfuges. Ceux-ci accablèrent d'injures leur ancien chef, mirent ensuite le feu au temple et s'ensevelirent sous ses ruines. La femme d'Asdrubal, qui était restée avec les derniers défenseurs de Carthage, monta au sommet de l'édifice, parée de ses plus beaux habits, prononça des imprécations contre son indigne époux, poignarda ses enfants, et se lança avec eux dans les flammes.

On dit que Scipion, à la vue de tant de ruines et sous l'impression de cette grande catastrophe, ne put s'empêcher de verser des larmes. Il lui arriva de dire avec Homère : « Viendra un jour où périra Troie, la ville sacrée, où périront avec elle Priam et le peuple de Priam. » Polybe, qui se trouvait alors à ses côtés, lui demanda quel sens il attachait à ces paroles : « C'est Rome qui occupe ma pensée, répondit Scipion; je crains pour elle l'instabilité des choses humaines. »

Dix commissaires du sénat, envoyés en Afrique pour régler

avec Scipion le sort du pays conquis, ordonnèrent de détruire les restes de Carthage et dévouèrent aux dieux infernaux quiconque voudrait les relever. Toute la partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Carthaginois fut réduite en province romaine.

Gouvernement de Carthage.

Nous ne connaissons qu'imparfaitement l'histoire intérieure de Carthage et l'organisation de son gouvernement. Nous allons toutefois essayer de rassembler, à l'aide des témoignages de l'antiquité, contrôlés par la critique moderne, les éléments divers de sa constitution.

Cette constitution, comme celle de presque tous les peuples, se forma successivement, et se modifia au gré des circonstances et des besoins de la nation carthaginoise. Colonie de Tyr, Carthage dut avoir d'abord un gouvernement modelé sur celui de la mère patrie; et les traditions nous montrent, en effet, à l'origine, une sorte de royauté. Cette forme de gouvernement ne dura pas longtemps, ou du moins elle se transforma et se rapprocha de plus en plus de la forme républicaine. Carthage devint comme Rome une grande république aristocratique. Toutefois, l'aristocratie de Carthage ne formait pas une noblesse héréditaire, fondée sur de vieux souvenirs de gloire et de conquête; elle tirait, en général, son origine et son éclat de l'étendue de la fortune. « On pense à Carthage, dit Aristote, que celui qui veut exercer une fonction publique doit avoir non-seulement de grandes qualités, mais encore de grandes richesses. » D'ailleurs, les magistratures n'étant point lucratives, et entraînant naturellement de grandes dépenses, les riches étaient à peu près les seuls qui pussent y aspirer. Et comme, dans un État essentiellement commerçant, les fortunes étaient très-mobiles l'aristocratie carthaginoise devait se renouveler sans cesse. Mais le pouvoir et l'influence politiques se perpétuaient là où les richesses, honorées par de grands talents et par de grandes vertus, assuraient à certains noms le crédit et la popularité. C'est ainsi que la famille de Magon, celles des Hannon, des Barca, furent en possession de fournir à la républi-

que, pendant plusieurs générations, des administrateurs, des magistrats et des chefs d'armes.

Quels que fussent néanmoins le pouvoir et l'influence de ces maisons, la constitution de Carthage ne fut jamais complétement aristocratique; l'élément monarchique et l'élément populaire s'y trouvaient représentés : l'un par les deux suffètes, l'autre par l'assemblée du peuple.

Les suffètes, que l'on a comparés avec assez de raison aux rois de Sparte et aux consuls de Rome, différaient des uns et des autres, en ce que cette dignité n'était point héréditaire dans deux familles comme à Sparte, et qu'elle n'était point annuelle comme à Rome. Ils étaient, en général, choisis dans les grandes familles de la république, parmi les membres les plus influents du sénat; mais il fallait que leur élection fût ratifiée par le peuple. Les suffètes exerçaient une haute influence et avaient une grande autorité. Quoique, parfois, on les voie prendre en main le commandement des armées de terre et de mer, ce commandement n'était point inhérent à leurs fonctions; et tout porte à croire, au contraire, que l'on abandonnait plus volontiers aux suffètes ce qui concernait l'administration civile. C'étaient eux qui présidaient le sénat et qui dirigeaient ses délibérations. Du reste, leurs attributions nous sont assez mal connues. La durée de leur magistrature ne l'est pas davantage; il paraît, toutefois, que le pouvoir des suffètes était viager.

Après les suffètes, les généraux occupaient le premier rang dans la république. C'était ordinairement la gérusia, ou grand conseil, dont nous parlerons tout à l'heure, qui nommait les généraux; le sénat et le peuple ratifiaient ensuite la nomination. Quelquefois l'armée se permettait de proclamer un général; mais cette nomination irrégulière était soumise à la sanction du sénat et du peuple.

Les Carthaginois adjoignaient à leurs généraux quelques membres de la gérusia, qui, munis de pleins pouvoirs, traitaient ensemble des affaires d'État, contractaient des alliances, etc., mais laissaient le général en chef maître absolu des opérations militaires. La plus grande responsabilité pesait sur lui, et il n'était pas rare de le voir, après la cam-

pagne, expier par la mort les fautes qu'il avait commises et les revers qu'il avait éprouvés. « Dans les nominations des généraux comme dans celles des rois, les Carthaginois, dit encore Aristote, s'attachaient à deux choses : au crédit et aux richesses. »

La direction générale des affaires publiques appartenait au sénat, c'est-à-dire à une assemblée permanente composée des hommes qui avaient acquis par leurs richesses une grande influence. Les écrivains anciens ne nous donnent pas de détails bien précis sur l'organisation intérieure du sénat carthaginois. Cependant tout nous fait présumer que les membres qui le composaient étaient fort nombreux. Il était partagé en deux sections : l'une, désignée sous le nom de *grande assemblée* (σύγκλητος), paraît avoir été un corps délibérant composé de plus de membres que l'autre, appelée *gérusia*. C'était dans celle-ci que venaient siéger les membres les plus anciens, ou du moins les plus considérables du conseil. C'était là aussi que se discutaient d'abord les questions les plus importantes. Ce conseil privé, qui n'était, on le voit, qu'un démembrement de la grande assemblée, était investi de hautes attributions : il était chargé de faire la police de l'État, de juger les magistrats et les généraux prévaricateurs. Il avait fini aussi par se réserver la connaissance des affaires les plus importantes, et par s'arroger le droit de décider dans les grandes circonstances.

Justin nous a conservé, sur l'origine de ce conseil privé, un témoignage qui jette un grand jour sur la constitution de Carthage. « La famille de Magon, dit-il, menaçant par sa trop grande puissance la liberté, il fut choisi parmi les sénateurs 100 juges, qui eussent à demander compte de la conduite des généraux à leur retour, pour que ceux-ci se conduisissent de manière à ne pas se commettre avec les lois et les tribunaux du pays. » « Un tel tribunal, dit Heeren, est tout à fait conforme à l'esprit d'une république aristocratique, où la police est le principal soutien du gouvernement; mais il ne dégénère que trop facilement en espionnage et en tyrannie, comme le conseil des dix et l'inquisition d'État, son auxiliaire, à Venise. » Aussi, dans la dernière

période de la république carthaginoise, ce conseil restreint était devenu tellement oppressif, qu'une réforme était absolument nécessaire. Ce fut Annibal, nous l'avons vu, qui se chargea de l'exécuter.

Le sénat disposait de la plus grande partie du pouvoir législatif, et, au moyen de la gérusia, ou conseil privé, des plus importantes attributions du pouvoir exécutif. « Il exerçait, dit encore Heeren, le même pouvoir que le sénat romain. Toutes les transactions avec l'étranger lui étaient confiées. Les rois ou suffètes qui le présidaient y faisaient des rapports; il recevait les ambassadeurs; il délibérait sur toutes les affaires de l'État, et son autorité était si grande, qu'il décidait même de la guerre et de la paix, quoique, pour la forme, la ratification dépendît quelquefois du peuple. »

Le peuple, en effet, avait aussi à Carthage des assemblées. Dans certains cas, son intervention était nécessaire. Quand les pouvoirs supérieurs, qui se composaient des deux sections du sénat et des suffètes, n'étaient pas d'accord, c'était le peuple qui décidait. Le peuple ne pouvait donc qu'approuver ou rejeter les propositions qui lui étaient faites; mais on ne voit nulle part qu'il ait eu, en quoi que ce soit, le droit d'initiative. Et c'est en cela surtout que la constitution de Carthage différait de celle de Rome. Il se forma, il est vrai, dans les derniers temps, un parti populaire, nombreux, puissant, qui avait ses représentants dans le sénat, exerça une grande influence sur les affaires, soutint les Barca contre leurs adversaires et les maintint longtemps au pouvoir. Mais ce parti ne put consommer la révolution qu'il paraît avoir rêvée; et loin de consolider la fortune de Carthage, en assurant l'intervention régulière du peuple dans le gouvernement, il n'ajouta qu'une nouvelle cause de désordre à celles qui existaient déjà; il ne fit que hâter la décadence de la république.

En parlant du gouvernement de Carthage, il n'est guère possible de passer sous silence ces réunions politiques, ordinairement suivies de festins, et désignées sous le nom de *syssities*. « Les Carthaginois, dit un ancien historien,

traitaient leurs affaires de nuit, et, à cet effet, se réunissaient en sociétés le soir. » Qui ne reçonnaît, dans cette institution, des associations politiques à peu près semblables à nos cercles, à nos clubs modernes? Il est probable que c'était dans ces réunions que se préparaient d'avance les projets de loi qui devaient être ensuite soumis aux délibérations de l'assemblée. Ce qui est certain, c'est que, d'après Polybe, les grands prenaient assez souvent des résolutions en secret, et en dehors des assemblées régulières. Ce qui est également vrai, c'est que cet émissaire d'Annibal, dont nous avons parlé, Ariston, envoyé à Carthage pour traiter avec le parti des Barca, s'adressa d'abord à ces sociétés. Quant à l'influence qu'elles purent exercer sur la marche régulière des affaires, il est impossible de l'apprécier.

Ce qui fit la force de l'organisation romaine, ce qui assura sa longue durée, ce fut la politique que le sénat adopta à l'égard des peuples vaincus, et la manière dont il régla leurs rapports avec la métropole. Ce fut en les constituant dans une vaste hiérarchie où chacun d'eux jouissait de certains droits, de certains avantages, qui les rapprochait plus ou moins de la condition du peuple-roi, qu'il parvint à créer cette puissante unité où résidaient la grandeur et la solidité de l'empire. Carthage aurait pu rattacher ainsi les unes aux autres et toutes à la métropole les nations qu'elle avait soumises; mais il semble, au contraire, qu'elle n'ait vu dans ses sujets que des peuples à exploiter, qu'une source plus ou moins abondante, non de puissance, mais de revenus. Loin de leur conférer des droits, des priviléges, elle les traitait, en général, avec une extrême rigueur. Elle leur faisait payer de lourds impôts, qu'elle percevait durement. Les gouverneurs qu'elle déléguait pour administrer les villes sujettes devaient, avant tout, faire entrer de grosses sommes dans le trésor. Les habitants des campagnes ne trouvaient pas beaucoup plus de douceur dans leurs maîtres; en plusieurs circonstances, on enleva aux cultivateurs jusqu'à la moitié de leurs revenus. Un historien moderne dit avec raison que, pour comprendre tout ce que cette tyrannie

mercantile avait d'oppressif, il faut regarder le gouvernement de Venise, lire les statuts des inquisiteurs d'État et connaître la manière despotique et bizarre dont s'exerçait au Pérou le monopole espagnol, lorsqu'on y portait les marchandises de luxe rebutées de l'Europe, et que l'on forçait les pauvres Indiens d'acheter tout ce dont Madrid ne voulait plus. Il n'y a plus alors à s'étonner si, dès qu'un ennemi mettait le pied sur le sol de l'Afrique, les villes et les campagnes se soulevaient immédiatement et passaient de son côté. Les succès d'Agathocle en Afrique, ceux des Romains au commencement de la première guerre punique, s'expliquent aisément par cet état d'hostilité permanent auquel étaient, pour ainsi dire, condamnés les peuples soumis à la république.

Le gouvernement de Carthage était tout aussi dur, aussi tyrannique à l'égard des colonies. Elle les obligeait tantôt d'acheter et tantôt de vendre; elle les condamnait à fermer leurs ports aux marchands étrangers, à venir chercher dans ceux de Carthage les produits des contrées lointaines, et c'est par cet odieux monopole qu'elle gagna ces immenses richesses qui servirent d'abord à l'accroissement de sa puissance, et qui furent ensuite la cause principale de sa ruine.

Le seul lien un peu fort qui réunît les diverses parties de ce vaste édifice était le lien religieux. La métropole avait soin de transporter, là où elle établissait ses colonies, ses dieux et son culte.

Religion de Carthage.

La religion de Carthage fut celle de Tyr. Toutefois, cette religion s'altéra par le contact des Carthaginois avec les peuples étrangers, et il s'y introduisit des éléments empruntés aux différents cultes de l'ancien monde. Ces influences extérieures ne détruisirent pourtant pas le fond de la religion primitive, et les Carthaginois comptèrent toujours parmi leurs divinités principales Baal ou Moloch, le grand roi du ciel le Soleil. A ce dieu les Carthaginois associèrent la puissante déesse Astarté. Après Baal et Astarté, il faut men-

tionner le dieu Melkarth, l'Hercule tyrien, le génie tutélaire de la cité phénicienne. Parmi les divinités d'origine étrangère étaient Cérès, Proserpine, dont le culte fut transporté de Sicile en Afrique.

Il n'y eut pas en Afrique, comme en Asie, de corps particulièrement chargé du dépôt des traditions religieuses et de la célébration du culte. Les fonctions sacerdotales étaient remplies par les premiers personnages de l'État, qui les recherchaient pour les honneurs extérieurs dont elles étaient environnées; de telle sorte qu'elles étaient ambitionnées même par les fils des rois.

Du reste, le caractère de la religion carthaginoise fut, comme celui de la nation qui la professa, triste et dur jusqu'à la cruauté. La terreur était son mobile; elle avait soif de sang et s'environnait des plus noires images. A voir les abstinences, les tortures volontaires, et surtout les horribles sacrifices dont elle faisait un devoir aux vivants, on s'étonne peu que les morts aient dû leur sembler dignes d'envie. Elle imposait silence aux sentiments les plus sacrés de la nature; elle dégradait les âmes par des superstitions tour à tour atroces et dissolues; et l'on est réduit à se demander quelle influence vraiment morale elle put exercer sur les mœurs du peuple. Aussi le portrait des Carthaginois est-il loin d'être flatteur; à la fois durs et serviles, tristes et cruels, égoïstes et cupides, inexorables et sans foi, il semble que l'esprit de leur culte ait conspiré avec la jalouse aristocratie qui pesait sur eux, avec leur existence toute commerciale et industrielle, à fermer leurs cœurs aux émotions généreuses, aux besoins d'un ordre élevé. Ils pouvaient avoir quelques nobles croyances, mais dont la pratique se ressentait peu. Une déesse présidait à leurs conseils publics; mais ces conseils, ces assemblées se tenaient la nuit, et l'histoire dépose des terribles mesures qui s'y agitaient. Le dieu de la clarté solaire fut le patron de Carthage comme celui de Tyr; il y donna l'exemple des grandes entreprises et des hardis travaux; mais le sang souillait son culte, et tous les ans des victimes humaines tombaient au pied de ses autels, aussi



et particulièrement vouées à l'agriculture; les autres, placées sur le littoral, étaient de véritables comptoirs, des entrepôts destinés au commerce. « Carthage, dit Aristote, envoie sans cesse, dans les contrées d'alentour, des colons choisis parmi ses citoyens, à qui elle assure une agréable aisance. Le gouvernement vient au secours des indigents, en les habituant au travail. » La fondation de ces colonies était donc pour Carthage un moyen de prévenir le trop grand accroissement de la population, et d'améliorer, par une distribution de terres, le sort de la classe pauvre.

En général, ces villes étaient tenues dans une étroite dépendance; le tribut qu'elles payaient formait la ressource principale du trésor public, et c'est avec leurs subsides que Carthage faisait en grande partie ces guerres auxquelles elle dut son affranchissement. La jalousie inquiète de la métropole allait jusqu'à leur interdire le droit d'élever des fortifications; aussi étaient-elles occupées sans peine par tout aventurier ou conquérant qui les attaquait.

Le territoire carthaginois proprement dit, qui s'étendait du nord au sud sur une longueur de 40 myriamètres et une largeur de 27, comprenait, outre la capitale, un assez grand nombre de villes maritimes, telles que Hippone-Zaryte, Utique, Tunis, Clypéa et quelques autres; le canton dans lequel ces villes étaient situées portait le nom particulier de Zeugitane. Dans l'intérieur des terres, les colonies les plus importantes étaient Vacca, Bulla, Sicca, Zama. La partie méridionale du pays portait le nom de Byzacène, qu'elle tenait des Byzantes, une des tribus principales de cette contrée. La côte était également couverte de villes florissantes, parmi lesquelles Adrumète, la petite Leptis, Tysdrus, Tacape occupaient le premier rang.

Le canton situé auprès de la petite Syrte portait le nom d'Emporia. Ses villes, comme l'indiquait le mot, étaient essentiellement commerçantes. Elles devaient leur prospérité non-seulement à la richesse du sol, à l'abondance des troupeaux, mais encore à l'avantage de leur situation, qui leur permettait d'être les entrepôts du commerce intérieur de l'Afrique.

Outre ce territoire, Carthage possédait encore la région

des Syrtes comprise depuis Tacape jusqu'au monument des Philènes ; mais cette vaste région, de 73 myriamètres, fut toujours habitée par des nomades. La grande Leptis, qui était une colonie de Sidon ; Œa, étaient les seules villes un peu considérables de cette contrée.

Il y avait aussi à l'ouest de la Zeugitane, le long de la côte jusqu'au détroit de Gadès, une chaîne de comptoirs non interrompue, qui mettait les Carthaginois en relation avec les indigènes, et facilitait à leurs marchands la dangereuse traversée de Carthage en Espagne. Nous connaissons à peine les noms de ces villes ; les plus importantes paraissent avoir été Collops, Pithecusa, Iol, Siga, etc. On attachait assez d'importance à leur possession pour qu'Annibal, avant de franchir les Pyrénées, les fît garnir de troupes.

La domination de Carthage s'était de bonne heure étendue hors de l'Afrique. Les grandes îles de la Méditerranée attirèrent d'abord ses marchands et ses soldats. La Sardaigne, au centre de la Méditerranée occidentale, était d'une haute importance comme station navale et terre très-fertile ; après plusieurs expéditions, ils s'en emparèrent presque entièrement. Pour assurer leur conquête, ils y fondèrent deux villes, Caralis et Sulci, sur la côte méridionale. La Sardaigne devint le second grenier des Carthaginois, et leur fournit des pierres fines et des métaux précieux. C'est sans doute ce qui explique le soin avec lequel ils en écartaient les étrangers. Ils noyaient impitoyablement les navigateurs qu'ils rencontraient dans les parages de la Sardaigne ou vers les colonnes d'Hercule. Les Carthaginois conservèrent cette île jusqu'après la première guerre punique ; elle tomba alors au pouvoir des Romains.

La Corse était d'une importance moindre que la Sardaigne, à cause de la stérilité du sol et de l'état sauvage de ses habitants. Toutefois Carthage avait besoin de s'assurer une semblable position, ne fût-ce que pour empêcher d'autres peuples de venir s'y établir et pour protéger son commerce avec les côtes de la Gaule. C'est pour cela que les Carthaginois s'unirent aux Étrusques contre les Phocéens, qui voulaient s'y établir.

La Sicile était d'un bien autre prix. Aussi il n'y eut pas de sacrifices auxquels les Carthaginois ne consentissent pour s'en rendre maîtres. Toutefois ils ne purent jamais l'occuper entièrement, et leur domination dut se concentrer dans le sud-ouest de l'île. Sans fonder eux-mêmes de nouvelles villes, ils s'emparèrent de celles que les Phéniciens y avaient établies, de Mothya, de Panorme, de Solous, etc.; puis, à la faveur des divisions qui régnaient dans les cités grecques, ils s'étendirent peu à peu sur la côte méridionale. Mais ils rencontrèrent à l'Orient une puissance qui opposa une sérieuse résistance à leurs progrès : c'était Syracuse, qu'ils ne purent abattre. Plus tard, Rome, en leur faisant perdre la Sicile par le traité qui termina la première guerre punique, leur fit perdre l'empire de la Méditerranée.

Dans les Baléares, les Carthaginois fondèrent une ville, Érèse, qui offrait aux navigateurs un port excellent, et qui se distinguait par l'élégance de ses édifices. C'était dans ces îles que Carthage allait chercher ces redoutables archers, qui formaient, avec les Numides, la meilleure partie de ses milices.

Entre la Sicile et l'Afrique se trouvaient deux îles, Gaulos et Mélita, que Carthage avait de bonne heure occupées. A Mélita (Malte) elle avait d'importantes tisseranderies.

L'Espagne servit à dédommager Carthage de la perte de la Sicile. Depuis longtemps déjà les Carthaginois visitaient les côtes de la Péninsule, où leurs ancêtres, les Phéniciens, avaient fondé de nombreux et importants établissements. Gadès était leur principal entrepôt dans cette contrée. C'était du port de cette ville que partaient les Carthaginois pour leurs courses lointaines sur les côtes occidentales de l'Afrique. L'Ibérie soumise devint le centre d'un immense commerce. Les produits de la terre et l'abondance des mines furent une source de richesses; et Carthagène, fondée sur la côte orientale, devint en quelque sorte le centre et la capitale d'un nouvel État aussi florissant que la métropole elle-même.

Carthage ne possédait pas seulement des colonies dans les pays qui lui étaient directement soumis; les besoins de son commerce avaient donné naissance à une foule d'établisse-

ments répandus sur les côtes occidentales de l'Afrique. La mémorable relation d'Hannon nous montre ce général commandant une expédition composée de 60 vaisseaux et de 30 000 colons, tant hommes que femmes et enfants. Il les répartit en 6 villes, de sorte que chacune eut 5000 habitants. Parmi ces villes, les géographes anciens citent Karicum-Teichos, Gilla, Acra, Mélite et Arambe. Nous ne savons pas quelles furent les destinées de ces établissements. Il est probable qu'après avoir longtemps servi d'échelles au commerce carthaginois, ils finirent par succomber sous les attaques des barbares qui habitaient l'intérieur du pays.

A l'époque où Hannon alla explorer les côtes de l'Afrique, on envoya Himilcon reconnaître la côte occidentale de l'Europe et particulièrement celle d'Espagne. Rien ne prouve que les Carthaginois aient fondé des colonies sur la côte nord de l'Espagne de la Gaule, ni dans les îles de la Grande-Bretagne; mais que leurs flottes visitassent fréquemment ces contrées, c'est ce qui est incontestable.

Commerce.

Carthage fut pendant plusieurs siècles l'entrepôt du commerce et des richesses de l'ancien monde. Ses vaisseaux lui amenaient chaque jour les produits des contrées les plus lointaines, et ses caravanes, qui traversaient les déserts, lui apportaient les trésors de l'intérieur de l'Afrique et même de l'Orient.

On a pu juger de l'extension de son commerce maritime par l'énumération que nous avons faite des provinces qu'elle possédait et des colonies qu'elle y avait fondées. De ces divers points arrivaient dans ses ports des vaisseaux chargés des marchandises les plus précieuses. Les Carthaginois recevaient de la Sicile, de la Sardaigne de grandes quantités de blé; mais ils prenaient encore dans ces deux îles, ainsi que dans la Corse, du miel et de la cire. Il est probable qu'ils exploitaient aussi les mines de métaux qui sont en Sardaigne, et que, pour leur commerce de pierres fines, ils surent tirer parti des sardoines que l'on rencontre très-fré-

quemment dans ce pays. Ils trouvaient à Lipara et dans les petites îles qui l'entouraient, du bitume, et à Ilva (l'île d'Elbe) du minerai de fer. Les îles Baléares, où ils achetaient de nombreux esclaves, leur fournissaient en outre du vin, de l'huile et une laine très-fine et très-recherchée. Les mulets des îles Baléares étaient aussi fort estimés. Les produits naturels de l'Espagne formaient une branche très-importante du commerce de Carthage, mais ce qui attira particulièrement son attention dans ce pays, ce fut l'exploitation des mines. Ce que nous avons dit des entreprises maritimes des Carthaginois sur les côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe prouve suffisamment qu'ils avaient étendu leur commerce fort loin dans ces contrées. Les vaisseaux de Carthage, après avoir franchi le détroit de Gadès, remontaient au nord jusqu'aux îles Cassitérides, d'où ils revenaient chargés d'étain; on prétend même qu'ils allaient chercher l'ambre jusque sur les côtes de la mer Baltique. Carthage entretenait aussi des relations avec la Gaule, malgré la concurrence de Massilia.

Dans la partie orientale de la Méditerranée, le commerce des Carthaginois était beaucoup moins étendu que dans la partie occidentale. Toutefois ils avaient encore, pour les produits de leur industrie, de nombreux débouchés en Grèce et en Italie. C'était là principalement que, outre les pierres fines et les esclaves noirs, ils vendaient les objets sortis de leurs manufactures.

Leur commerce par terre était très-actif et très-étendu. Des caravanes chargées des trésors de l'Orient arrivaient du fond de l'Arabie, en passant par les stations du désert, depuis l'Égypte jusqu'à Ammon, et depuis Ammon jusqu'à la grande Leptis, ou jusqu'aux tentes des premières tribus nomades soumises aux Carthaginois. D'un autre côté, ils envoyaient jusqu'au Niger du sel et d'autres produits, et recevaient des grains d'or en échange. En outre, ils tiraient de l'intérieur de l'Afrique des esclaves noirs, des dattes et des pierres précieuses. Les tribus nomades étaient les intermédiaires de ce grand commerce. C'étaient elles qui se chargeaient de porter les marchandises à leur destination. Parmi

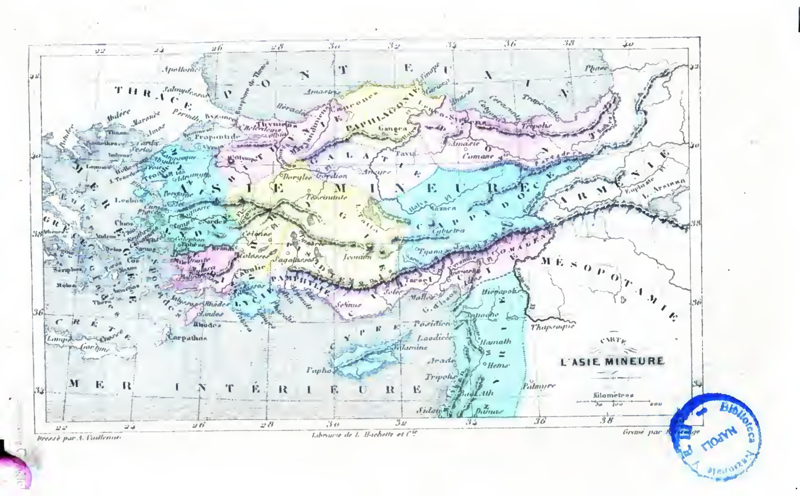
ces tribus, celle des Nasamons paraît avoir poussé le plus loin ses expéditions commerçantes dans l'intérieur de l'Afrique. Du reste, le mystère dont les marchands carthaginois enveloppaient généralement leurs voyages de terre et de mer ne nous permet pas de tracer d'une manière exacte et tant soit peu complète les routes qu'ils suivaient. Qu'on ajoute à cela la profonde obscurité qui règne dans la géographie ancienne de l'Afrique intérieure, on comprendra aisément comment nous sommes si peu éclairés sur un des côtés les plus importants de l'histoire de Carthage.

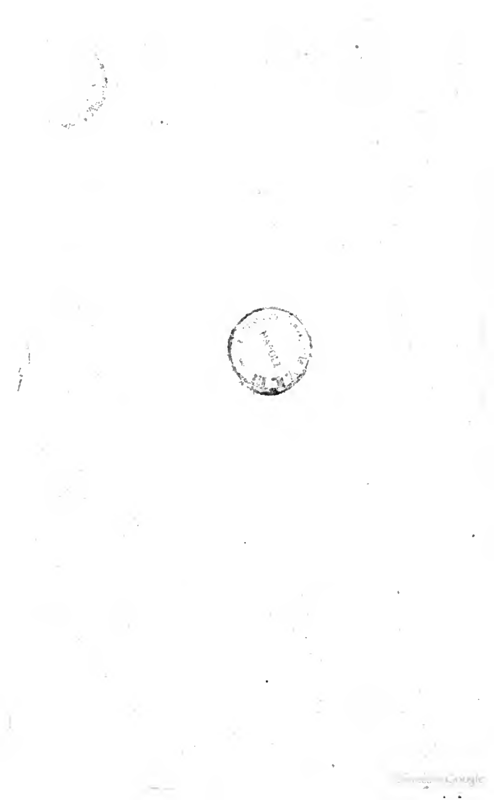
L'agriculture et l'industrie concoururent avec le commerce à la prospérité de Carthage. Si l'on en croit Heeren, l'amour de l'agriculture semble même avoir surpassé à Carthage l'amour du commerce. Ce qui est certain, c'est que le territoire carthaginois était couvert de magnifiques plantations de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers; qu'on y voyait d'immenses prairies où paissaient de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis, et que partout enfin le sol, bien cultivé, sillonné par de nombreux canaux, offrait l'aspect de l'aisance unie à la beauté.

Dans les arts industriels, la fabrication des tissus était arrivée à un très-haut degré de perfection. Nous avons parlé des manufactures de l'île de Malte qui produisaient des tissus renommés pour leur finesse et leur beauté.

Telles furent les sources principales de cette prodigieuse fortune qui fit de Carthage la première puissance maritime de l'ancien monde. Malheureusement, pour soutenir cette fortune, Carthage comptait trop sur son argent et sur l'assistance des autres. « Rome avait assis sa grandeur sur un rocher, dit un savant historien, tandis que celle de sa rivale roulait sur un sable d'or. »

Terminons par quelques belles paroles de Montesquieu : « Les anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté rendaient à Rome les fortunes à peu près égales; mais à Carthage les particuliers avaient les richesses des rois. — De deux factions qui régnaient à Carthage, l'une voulait toujours la paix et l'autre toujours la guerre; de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une ni d'y bien faire l'autre. — Pen-


CARTE
L'ASIE MINEURE
Kilomètres
PONT EUXIN
THRACE
ASIE MINEURE
PAPHLAGONIE
GALATIE
CAPPADOCE
ARMÉNIE
MÉSOPOTAMIE
LYDIE
PAMPHYLIE
LYCIE
CHYPRE
CRÈTE
MER INTÉRIEURE
Apollonie
Salmydessus
Amastris
Héraclée
Propontide
Gangra
Amasie
Comane
Tavia
Ancyre
Gordion
Dorylée
Pessinunte
Mazaca
Cybistra
Tyana
Iconium
Colosses
Sagalassus
Célènes
Lesbos
Chios
Samos
Lemnos
Délos
Mélos
Théra
Rhodes
Lindos
Carpathos
Paphos
Salamine
Laodicée
Posidion
Arade
Tripolis
Hamath
Hems
Palmyre
Thapsaque
Hiérapolis
Antioche
Tarse
Soles
Sélinus
Damas
Sidon
Trapézonte
Cotyore
Cérasonte
Tripolis
Sinope
Phase
Dressé par A. Vuillemin
Librairie de L. Hachette et Cie
Gravé par



dant qu'à Rome la guerre réunissait d'abord tous les intérêts, elle les séparait encore plus à Carthage. — Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait par cela même du désavantage; l'or et l'argent s'épuisent, mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais. — Les Romains étaient ambitieux par orgueil et les Carthaginois par avarice. Les uns voulaient commander, les autres voulaient acquérir; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Montesquieu ajoute encore, à propos du respect pour les lois si grand à Rome, si faible à Carthage, ces mots qui sont vrais partout : « Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction. »

CHAPITRE VIII.

LES SYRIENS ET LES PEUPLES DE L'ASIE MINEURE.

Le pays, ses habitants et sa religion. — La Syrie indépendante. Populations de l'Asie Mineure. — Lydie.

Le pays, ses habitants et sa religion.

La Syrie est comprise entre la Cilicie, la Judée, la mer Intérieure et l'Euphrate. Traversée par plusieurs ramifications du Taurus, de l'Amanus et du Liban, elle a de délicieuses vallées et des plaines fertiles qu'on trouve toujours au pied des grandes montagnes. Cette fertilité contraste avec le désert qui, à l'est, vient s'étendre entre l'Euphrate et les pays montueux du nord de la Syrie. L'Oronte est le principal cours

d'eau. On divisait cette région en Syrie supérieure au nord, et Cœlésyrie ou *Syrie creuse* au sud.

Les divisions politiques de la Syrie changèrent souvent sous les Romains, elles étaient :

La *Comagène* au nord, capitale Samosate, patrie de Lucien.

La *Cyrrhestique*, au sud de la Comagène, capitale Hiérapolis, ou la ville sainte (aujourd'hui Bambig), avec un temple fameux d'Astarté; une autre ville de cette province, Zeugma, avait un pont de bateaux sur l'Euphrate qui la mettait en communication avec Apamée, située de l'autre côté du fleuve.

La *Piérie*, à l'ouest, et limitrophe, par le nord, de la Cilicie; ville : Myriandros, ancienne colonie phénicienne s'élevant non loin des défilés de la Cilicie et d'Issus.

La *Séleucide*, près de la mer, avec la forte place de Séleucie.

La *Chalcidice*, à l'est de la précédente, qui devait son nom à sa capitale Chalcis.

La *Chalybonitide*, plus à l'est encore, et regagnant, à travers le désert, l'Euphrate, ou Thapsaque, était le passage le plus fréquenté qu'il y eût sur le fleuve.

La *Palmyrène*, oasis au milieu du désert, avec une ville, Palmyre, nommée aussi Thadmor.

La *Cœlésyrie*, au sud, entre le Liban et l'Antiliban, dans la vallée de l'Oronte. Elle avait pour capitale Damas, sur le Chrysorrhoas, qui se divise, dans ses environs, en une foule de petits ruisseaux, et au milieu d'une vallée délicieuse. La Cœlésyrie renfermait en outre Héliopolis, aujourd'hui Baalbeck, fameuse par son temple du Soleil, dont on va encore aujourd'hui admirer les ruines imposantes. Ces ruines, qui couvrent une étendue de 4 à 5 kilomètres, appartiennent à des édifices qui datent de l'époque romaine, probablement du temps d'Antonin le Pieux. Les ruines de Palmyre, plus gigantesques dans leur ensemble, sont bien moins remarquables, dans le détail, que les débris du temple du Soleil.

La *Laodicène*, sur les confins de la Phénicie, avec une capitale du même nom.

L'*Apamène*, au nord de la précédente, capitale Apamée, grande et forte place dans une région très-fertile. Cette province renfermait encore Émèse, célèbre par son temple de Baal, et la ville d'Hamath, nommée aussi Épiphanie.

La *Cassiotide*, à l'ouest, sur les côtes, avec la grande ville d'Antioche s'élevant dans une plaine très-fertile, sur les bords de l'Oronte, à 40 stades d'un bois de lauriers et de cyprès qui abritait le bourg de Daphné, renommé pour son



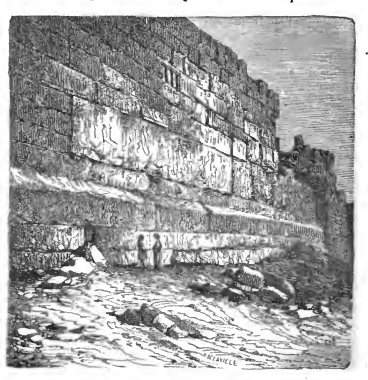
Ruines du temple du Soleil à Baalbeck.

temple d'Apollon et de Diane. Laodicée, aujourd'hui Latakieh, était dans la même province.

Les Syriens étaient de race araméenne et très-proches parents des tribus sémitiques qui les entouraient. Placés sur un sol fertile, ils ne furent ni nomades comme les Arabes, ni navigateurs comme les Phéniciens, mais agriculteurs et commerçants; car d'une part ils touchaient à l'Euphrate, et de l'autre à la mer. C'étaient deux routes ouvertes devant eux et qu'ils exploitèrent. Les caravanes d'ailleurs qui faisaient passer les précieuses denrées de l'Orient dans la Phénicie prenaient nécessairement leur route à travers leur

pays, et sollicitaient les habitants à se mêler à leurs courses fructueuses.

La religion des Syriens avait de nombreux rapports avec les cultes des nations voisines. Le Bel des Chaldéens se retrouve ici sous le nom de Baal; c'était le souverain seigneur, et ce maître suprême n'était pas autre chose pour la foule



Grandes assises de Baalbeck.

que le soleil lui-même, ou Jupiter, ou quelque autre planète. Ils semblent aussi avoir adoré la lune sous le nom de Baal-Gad. Une divinité toute nationale en Syrie était Atargatis ou Dercéto, adorée principalement à Bambyce, et qui, dans l'origine, se confondait sans doute avec la Dercéto phénicienne, cette déesse demi-femme et demi-poisson, qui avait des temples à Joppé, à Ascalon et à Azoth. Le culte d'Atar-

gatis avait de grandes ressemblances avec celui de la Cybèle de Phrygie. On finit même par identifier les deux déesses. Leurs prêtres se livraient à des danses sauvages au son du tambour et des flûtes, se flagellaient jusqu'au sang et se mutilaient dans des transports frénétiques. Un trait caractéristique des religions de la Syrie, c'est l'abstinence de la chair de poisson et le respect pour les colombes. Quant aux sacrifices sanglants, aux pratiques à la fois lugubres et orgiastiques, à ce mélange de douleur et de luxure qu'on retrouvait en Phénicie aux fêtes d'Adonis, ils étaient malheureusement communs à bien des peuples de l'Asie occidentale.

La Syrie indépendante.

Les Syriens étaient d'abord partagés en plusieurs tribus, sous des chefs particuliers. De ces tribus, quelques-unes devinrent prépondérantes et assujettirent les peuplades voisines. Ainsi se formèrent de petits royaumes que nous connaissons par l'Écriture, mais dont nous ne pouvons toujours retrouver la position géographique. Tels furent ceux de Sobah, d'Hamath, d'Arpad, de Maacha, de Gessur, de Rohob et de Damas.

Ce n'est que quand les Hébreux sortirent de la Palestine, sous les règnes belliqueux de Saül et de David, qu'ils rencontrèrent les Syriens. Le livre de Samuel dit que Saül combattit les rois de Sobah. Hadad-Ézer était contemporain de David. Il essaya de faire ce que les rois avaient accompli en Judée, de rallier toutes les tribus syriennes, de réunir toutes les forces nationales, pour arrêter les conquêtes des Hébreux. Il ne réussit qu'en partie et fut vaincu par David, dont plusieurs petits chefs syriens avaient sollicité l'alliance. Les hommes de Damas, qui voulurent venger sa défaite, furent écrasés. Il fallut se soumettre. Les Syriens devinrent tributaires de Jérusalem. Une nouvelle tentative pour profiter d'une prise d'armes des Ammonites ne réussit pas mieux, malgré l'appel fait par Hadad-Ézer aux Syriens de la rive gauche de l'Euphrate. 40 000 hommes périrent dans la plaine d'Hélame. Le grand chef syrien disparaît depuis le

jour où son peuple était tombé. Un de ses serviteurs, Rézon, n'accepta pourtant pas cette défaite. Il fonda le royaume de Damas, qu'un de ses successeurs, contemporain du roi de Juda, Abiam, étendit sur la plus grande partie de la Syrie.

Pendant qu'un État puissant se reconstituait en Syrie, l'anarchie affaiblissait les Hébreux; Ben-Hadad Ier, roi de Damas, profita de ces discordes pour faire acheter chèrement son alliance aux rois rivaux d'Israël et de Juda. Asa, qui lui prodigua les trésors du temple, fut son appui, et les Syriens ravagèrent Israël. Ils enlevèrent à ce royaume plusieurs villes et obligèrent le roi Amri à permettre aux marchands syriens d'entrer librement dans Samarie et d'y bâtir des maisons.

Ben-Hadad II, qui succéda à son père vers 901, voulut mettre fin au royaume d'Israël. Il vint assiéger Samarie suivi de 32 rois ou chefs de tribus. Mais l'indiscipline régnait dans son camp; il fut honteusement forcé de fuir. Une seconde invasion amena une bataille dans laquelle, dit-on, 100 000 Syriens périrent; Achab aurait pu prendre et tuer le roi de Damas, il préféra faire alliance avec lui. Sa victoire sans doute n'avait pas été si complète, car la guerre recommença entre eux, et Achab, quoique soutenu par le roi de Juda, Josaphat, fut tué dans le combat. Joram, son successeur, attaqué dans Samarie, vit la cité réduite à la plus horrible famine; une panique qui saisit les troupes araméennes la sauva. Peu de temps après, Ben-Hadad fut étranglé par un de ses officiers, Hazaël. Malgré ses revers, son règne avait eu un tel éclat, que les Syriens l'adorèrent après sa mort comme un dieu.

Hazaël, reconnu roi de Damas, perdit d'abord Ramoth de Galaad; mais il battit Jéhu, son fils Joachaz, et ravagea impitoyablement Israël. Joas, roi de Juda, attaqué à son tour, fut contraint de racheter Jérusalem en livrant aux Araméens les trésors du temple. Un an après le meurtre du grand prêtre Zacharie par Joas, Jérusalem elle-même fut prise et saccagée. La mort délivra enfin les Israélites de leur terrible ennemi. Ben-Hadad, fils et successeur d'Hazaël, perdit toutes

les places conquises par son père ; Jéroboam II paraît même s'être emparé de Damas. Les jours de malheur étaient arrivés pour les Syriens, car à l'Orient grandissait une puissance qui allait mettre sous sa domination tous les peuples d'Aram, comme ceux d'Israël et de Phénicie.

Résin, pour conjurer le péril, essaya de former une ligue avec les rois de Juda et d'Israël; Phacée consentit, mais Achaz refusa, et, attaqué par les Syriens et le roi d'Israël, implora les secours de Téglath-Piléser. Le roi de Ninive accourut, prit Damas, mit Résin à mort, enleva une partie de la population syrienne, qu'il transporta sur les bords du fleuve Cyrrhus. La Syrie repeuplée par des colons assyriens, mise sous la surveillance de garnisons et de chefs établis par le conquérant, n'était plus qu'une province du grand empire d'Assur. La décadence de Ninive ne fut d'aucun avantage pour les Syriens. L'Égypte alors les menaça, puis Babylone. Vaincus avec les Hébreux à Mageddo, ils virent le pharaon défait par les Chaldéens à Circésium et rejeté en Égypte. Dès lors ils ne furent plus que la proie certaine et comme le butin des maîtres de l'Asie, de Nabuchodonosor, de Cyrus et d'Alexandre. Nous retrouverons plus tard un nouveau royaume de Syrie, celui des Séleucides. C'est aussi dans les siècles postérieurs et même au temps de la domination romaine que Palmyre, la vieille cité de Salomon, brillera de son plus vif éclat.

Populations de l'Asie Mineure.

L'Asie Mineure est cette péninsule qui s'avance comme un immense promontoire entre le Pont-Euxin et la mer de Cypre, refoulant devant lui les flots de la mer Égée. La chaîne du Taurus couvre ses côtes méridionales de hautes montagnes, repaire dans tous les temps de populations insaisissables et toujours prêtes à descendre sur la mer et les plaines qui s'étendent à leur pied, pour piller les marchands et les laboureurs. Cette région montagneuse forme, de l'ouest à l'est, la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie, qui s'inclinent au sud vers la mer; la Pisidie, l'Isaurie et la Lycaonie, qui descendent, au nord, du haut

des montagnes vers l'intérieur. A l'ouest sont, sur une côte profondément dentelée et sillonnée par de nombreux cours d'eau qui en fécondent le sol, la Troade, la Mysie, la Lysie, l'Eolide, l'Ionie et la Doride. En face de la côte du sud, nous ne trouvons que deux grandes îles, Rhodes et Cypre. Au large de la côte de l'ouest s'étend tout un labyrinthe d'îles gracieuses, Lemnos, Lesbos, Chios, Samos, Cos et les Sporades, refuge des populations et du commerce. Au nord, vers le Pont-Euxin, qui communique à la mer Égée par l'Hellespont, la Propontide et le Bosphore de Thrace, sont la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont; au centre enfin, la partie la moins favorisée de cette région': la Phrygie, la Cappadoce et une province formée plus tard, la Galatie.

L'Asie Mineure est séparée du reste de l'Asie par l'Amanus, prolongement du Taurus vers l'est, et qui ferme si exactement la Péninsule, qu'il n'y a pour entrer en Syrie que deux étroits passages, distants l'un de l'autre de 5 parasanges (25 kilomètres), et appelés, l'un au nord, portes Amaniques, l'autre au sud, portes de Syrie.

L'Halys, aujourd'hui Kizil-Irmak, le plus grand fleuve de l'Asie Mineure, marquait dans cette péninsule la limite de deux races. Les populations à l'ouest de ce fleuve, les Lydiens, les Phrygiens, les Mysiens et les Cariens, étaient en général du même sang que les Thraces d'Europe; celles de l'est, c'est-à-dire les Cappadociens, les Ciliciens, les Pamphyliens et les Solymes, anciens habitants de la Lycie et de la Pisidie, appartenaient à la souche syro-arabe. L'Halys séparait donc deux groupes de langues: les unes, à droite, étant d'origine sémitique; les autres, à gauche, d'origine indo-germanique. Il faut excepter l'Arménie, placée en dehors de l'Asie Mineure, et qui semble, par sa langue, faire partie du rameau indo-germanique. Nous en parlerons ailleurs.

Malgré cette parenté des idiomes parlés à l'ouest de l'Halys, il y avait entre eux bien des différences. Les peuples de l'ouest, Cariens, Lydiens et Mysiens, se reconnaissaient une même origine et offraient en commun des sacrifices à Zéus

Karios dans la ville de Mylasa. Mais les Cauniens, bien qu'ils parlassent la même langue que les Cariens, n'y prenaient point part. Les Bithyniens, les Mariandyniens et les Paphlagoniens formaient au nord-est des précédents un second groupe où l'origine thrace était plus frappante, car on retrouvait chez les populations des deux rives du Bosphore, non-seulement même langue, mais mêmes mœurs; l'amour de la guerre, du sang et du pillage.

Des Cariens et des Lydiens aux Bithyniens et aux Paphlagoniens, la différence était grande. Les Mysiens et les Phrygiens formaient la transition et nouaient le lien de parenté qui unissait tous ces peuples. C'était avec raison que le nœud gordien se trouvait en Phrygie.

Les traditions, d'accord avec les langues, mêlaient tous ces peuples. Les Phrygiens, appelés Bryges en Europe quand ils habitaient au pied du mont Bermion, et dont le nom signifiait en langue lydienne *hommes libres*, les Thraces et les Mysiens, venus, suivant Strabon, de la contrée que les Romains appelèrent Mœsie, au bord du Danube, sont représentés comme des émigrants ayant passé d'Europe en Asie. L'historien Xanthus de Lydie plaçait l'arrivée des Phrygiens en Asie après la guerre de Troie. Hérodote renverse cette tradition, et parle d'un corps nombreux de Teucriens et de Mysiens qui, avant cette guerre, auraient passé d'Asie en Europe, où ils se seraient avancés jusqu'au Pénée, chassant les Thraces, qui franchirent alors le Bosphore et s'établirent en Bithynie. Un autre historien faisait des Mysiens une colonie lydienne, ce que les Italiens appelaient un *ver sacrum*, ou colonie envoyée hors du pays pour apaiser la colère divine. La langue des Mysiens était, en effet, moitié lydienne et moitié phrygienne. Enfin plusieurs légendes identiques se retrouvaient à la fois en Europe et en Asie : celle de Midas, par exemple, en Phrygie et en Macédoine, près du mont Bermion. De tous ces faits résultent la parenté de ces peuples, les antiques rapports de la Thrace et de l'Asie Mineure, et par suite de la Grèce et de l'Asie.

Nous parlerons plus tard de la Cappadoce, du Pont, de la Bithynie et des Galates qui, entre les temps d'Alexandre et

ceux des Romains, formeront des États plus ou moins considérables. Nous n'avons rien à dire de la Lycaonie, pays de plaines montueuses et froides, mais riche en troupeaux, et où se trouvait la ville d'Iconium (Koniah), ni de l'Isaurie, canton du Taurus, couvert de petites forteresses, et dont les habitants firent aux Romains une résistance désespérée, ni même des Pisidiens, qui habitaient au sommet du Taurus. Un voyageur moderne a retrouvé les ruines considérables de deux villes de ce peuple, Selgé et Sagalassos; celle-ci dans une situation très-escarpée, si escarpée qu'on a peine à concevoir, dit un autre voyageur, comment Alexandre a pu la prendre d'assaut. Celle-là sur une crête de rocher d'une prodigieuse hauteur, qui domine perpendiculairement une riche et profonde vallée toute remplie de villages. Il a été parlé ailleurs des Lyciens, peuple d'origine grecque, célèbre dans l'antiquité par sa modération, sa justice et son habile organisation[1]. Les Pamphyliens, les Ciliciens n'ont pas d'histoire, bien que ces derniers aient joué un certain rôle à un moment des temps anciens, quand Rome, ayant détruit toutes les marines militaires, laissa la mer libre et que des pirates ciliciens s'en saisirent. Nous devons ajouter que les nombreuses et magnifiques ruines qui jonchent le sol de la Cilicie, entre autres celles de Solis, attestent l'ancienne prospérité de cette contrée. Située aux portes mêmes de la haute Asie, elle avait vu passer à travers ses plaines, à travers les défilés de ses montagnes, tous les conquérants, depuis Ninus jusqu'à Alexandre et ses successeurs. Dans le défilé du Gluck-Bogaz, les célèbres *Pylæ Ciliciæ*, des bas-reliefs, dont les figures ont un caractère essentiellement assyrien; d'autres, que quelques savants considèrent comme des monuments érigés par Xerxès, perpétuent dans ce pays le souvenir des anciens maîtres de l'Orient.

La Paphlagonie ne forma un État indépendant qu'au

1. Voyez l'*Histoire grecque* de M. Duruy, p. 169 et 203 de la 2e édition. MM. Spratt et Forbes ont fait, en 1852, en Lycie, un important voyage d'exploration. Il résulte de leurs travaux que la langue lycienne était un mélange de grec et de perse, de même que l'architecture du pays rappelle dans les roches sépulcrales de Myra les sépultures royales de Persépolis, et dans les temples et les théâtres l'architecture grecque.

deuxième siècle avant J. C., et pour quelques années seulement. C'était une proie que se disputaient incessamment les rois de Pont et de Bithynie. Restent la Carie et la Phrygie, sur lesquelles nous avons quelques rares renseignements; la Troade et la Lydie, qui sont mieux connues, parce qu'elles furent plus en rapport avec les Grecs.

Les Cariens, qui se disaient descendants d'un frère de Lydus et de Mysus, paraissent avoir une grande puissance dans les temps reculés, sous le nom de Léléges. Ils couvrirent la mer Égée de leurs vaisseaux et les îles de leurs colonies, car lorsque Nicias fit, en 426, la purification de Délos, on reconnut que la plupart des morts ensevelis dans l'île, et qu'on exhuma, étaient Cariens. Les Phéniciens et les Grecs les refoulèrent peu à peu sur le continent asiatique. Ce fut Minos, roi de Crète, disait-on, qui chassa leurs pirates de la mer Égée. L'établissement de colonies grecques en Asie Mineure et jusque sur leurs côtes, où les Doriens fondèrent ou agrandirent Cnide et Halicarnasse, les renferma dans leur pays. Les conquérants vinrent même bientôt les chercher, Crésus d'abord, Cyrus ensuite, qui leur laissa toutefois leurs chefs nationaux. Les Cariens prirent une part très-active au soulèvement des Ioniens contre les Perses, et furent, comme eux, replacés sous le joug. Parmi leurs chefs indigènes, devenus vassaux et tributaires du grand roi, on distingue la reine Arthémise, qui combattit pour Xerxès à Salamine; Lygdamis, qui fit mettre à mort le poëte Panyasis, et dont Hérodote fut contraint de fuir la tyrannie; Mausole, qui passait pour le prince le plus opulent de son siècle, et à qui sa femme, Arthémise II, fit élever, en 353, ce tombeau fameux qui passa pour une des sept merveilles du monde. Les plus célèbres artistes du temps travaillèrent à cet ouvrage, qui donna le nom du roi à tous les monuments funèbres. Une majestueuse pyramide, haute de 25 coudées, et couronnée par un char de marbre à quatre chevaux, surmontait l'édifice, large à son pourtour de 411 pieds, haut, avec la pyramide, de 140, et entouré de 36 colonnes. Ada, sœur d'Arthémise, et chassée du trône par son frère, y fut rétablie par Alexandre. Ce peuple, qui eut aussi de fréquents

démêlés avec l'île de Rhodes, placée sur ses côtes, avec les Lyciens, que Mausole soumit comme il avait soumis les Rhodiens, finit mal. Les marchands d'hommes trouvaient si facilement à s'approvisionner dans ce pays, que le nom de Carien devint synonyme de celui d'esclave. On les retrouve partout servant comme mercenaires en Égypte, en Grèce et même chez les Hébreux au temps de David[1].

Les Phrygiens donnent moins encore à l'histoire, mais ils doivent aussi avoir exercé anciennement une grande influence et avoir atteint une certaine civilisation, car un des modes de la musique grecque qui tenait le milieu entre le mode lydien, plus aigu, et le mode dorien, plus grave, était appelé mode phrygien. Les musiciens Olympos, Marsyas, Hyagnis, qu'on retrouve dans les légendes grecques, étaient Phrygiens. Le culte de Cybèle, avec ses prêtres nommés *galles*, voués au célibat, et qui, comme ceux de la grande déesse syrienne, gagnaient sur le peuple un ascendant d'autant plus sûr qu'ils l'effrayaient par leurs danses frénétiques et leurs mutilations volontaires, pénétra dans la colonie grecque de Cyzique.

Les principales villes de la Phrygie étaient *Laodicée* (Eski-Hissar), *Apamée-Cibotos* (Dinaïs), *Célènes*, *Synnada*, *Gordium*, où se conservait un char présentant cette particularité que le joug était lié au timon par un nœud si artistement fait, qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts. Un oracle promit l'empire de l'Asie à celui qui saurait le délier; Alexandre le coupa. Deux autres lieux en Phrygie sont célèbres : Thymbrée, dont la plaine vit la défaite des Lydiens par Cyrus, et Ipsus, où se livra la grande bataille qui décida que l'empire d'Alexandre n'aurait pas un seul maître.

La Phrygie était renommée par ses laines, qui étaient changées, à Milet, en tissus somptueux, pour sa bonne agriculture, ses fromages et ses salaisons. Ce pays forma très-anciennement un royaume florissant. Le souvenir de ses

1. C'est l'explication que l'on donne du nom de *Cari* que portaient les gardes du corps de David.

richesses est venu jusqu'à nous dans les traditions relatives à Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait. Une chose certaine, c'est qu'il y eut là un État qui précéda les Lydiens dans la domination de l'Asie Mineure, et qui peut-être servit de lien entre les civilisations de la haute Asie et celles de la Lydie, de la Troade et de la Grèce. Malheureusement il ne reste de toute cette prospérité que quelques légendes suspectes et des monuments couverts d'inscriptions encore inexpliquées, que l'on trouve surtout dans la vallée supérieure du Sangarius. « Ils sont, dit un voyageur, d'une époque inconnue, mais de beaucoup antérieure à la domination grecque et romaine : leur caractère tout indigène nous révèle le style architectural des vieux Phrygiens. Rien n'y indique l'influence d'un goût étranger; l'art phrygien s'y produit aussi éloigné des principes de l'art grec que de l'ancien style perse ou de la curieuse originalité du style lycien. La langue même des inscriptions y est purement phrygienne; et cette langue, avec l'alphabet encore incomplétement déchiffré qui nous en a conservé les rares débris, reste enfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de Midas. Dans toute l'étendue de pays où se trouvent ces restes vénérables du peuple indigène, on ne voit que de très-rares débris de monuments appartenant à l'époque romaine; il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre la persécution du paganisme, peut-être aussi contre l'invasion musulmane[1]. »

Ces monuments sont tous funéraires et taillés dans les rochers; quelques-uns ont des proportions colossales. « Les caractères des inscriptions que l'on y a trouvées ont une grande analogie avec les lettres grecques de la forme la plus ancienne, et notamment avec l'alphabet du monument boustrophédon de Sigée. Or, cet alphabet était déjà abandonné par les Hellènes plus de six siècles avant J. C.; la langue dont il nous reste un si faible spécimen était donc, selon

1. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, p. 153.

toute probabilité, celle que parlaient les Phrygiens avant que le royaume de Midas fût envahi par les Perses. On reconnaît néanmoins dans cette langue un fond grec, qui semblerait indiquer une communauté d'origine; mais les mots inexpliqués, et ce sont les plus nombreux, appartiennent à une langue inconnue[1]. »

Un autre grand État de l'Asie Mineure est celui de Troie, mais son histoire appartient à celle de la Grèce[2].

Lydie.

Entre le pied du mont Tmolus et le fleuve Hermus, sur la rive droite du Pactole, s'élève une haute montagne qui domine une plaine large et fertile, dans laquelle s'ouvre, vers l'est, les vallées de l'Hermuz et du Caystre. Au pied de cette montagne était Sardes, aujourd'hui Sortkalé, la capitale des rois lydiens. Le pays avait d'abord été habité par des Pélasges appelés Méoniens; mais bientôt une race nouvelle soumit et chassa les anciens habitants, et ses rois régnèrent sur la contrée jusqu'à la conquête persique. Il y eut trois dynasties successives : celle des Atyades, celle des Héraclides et celle des Mermnades. Des deux premières on ne sait à peu près rien, si ce n'est leur nom. On place communément le commencement des Atyades au seizième siècle, celui des Héraclides au treizième, celui des Mermnades vers 738.

Atys, le premier roi, aurait eu deux fils : Lydus son successeur, qui aurait donné son nom au pays et au peuple, et Tyrrhénus, qui aurait conduit en Italie une colonie de son nom, les Tyrrhéniens d'Étrurie. Candaule, le dernier des Héraclides, fut assassiné à l'instigation de sa femme, par Gygès, le chef de la dynastie des Mermnades (738). Il avait trouvé appui, dit-on, pour cette révolution, chez les Cariens, dont nous avons montré l'affinité avec les Lydiens. De son avénement date la période historique de la Lydie. Cet État avait deux ennemis : les Grecs, qui étaient venus s'établir

1. Texier, *l. c.*
2. Voyez dans notre collection *Histoire grecque*, 2e édition, p. 33.

sur ses côtes et qui lui interceptaient l'approche de la mer; les Cimmériens et les Thraces, qui faisaient de continuelles incursions dans l'Asie Mineure. Longtemps ces peuples remplirent la Lydie d'épouvante par des invasions subites; Éphèse les vit avec terreur camper sur les bords du Caystre, et sous le règne de Candaule, la ville de Magnésie, non loin du Méandre, fut complétement détruite par les Trères. Sardes même fut prise. Callinos, poëte élégiaque d'Éphèse, essaya d'être le Tyrtée de l'Ionie : « Jusques à quand cette indolence, ô jeunes gens ? quand aurez-vous un cœur vaillant? Ne rougissez-vous pas devant vos voisins, de vous abandonner aussi lâchement vous-mêmes ? Vous voulez vivre dans la paix ; mais la guerre embrasse la contrée tout entière.... Et qu'en mourant on lance un dernier trait, car il est honorable pour un brave de combattre contre les ennemis, pour son pays, pour ses enfants, et pour sa légitime épouse. La mort viendra à l'instant que marquera le fil des Parques. Eh bien ! marchez devant vous la lance haute; que votre cœur, sous le bouclier, se ramasse en sa vaillance, au moment où commencera la mêlée. Car il n'est pas possible à un homme d'éviter la mort décidée par le destin; non, eût-il les immortels mêmes pour ancêtres de sa race, souvent celui qui s'en va pour éviter le combat et le retentissement des traits, la mort le frappe dans sa maison; mais il n'y a dans le peuple nulle affection pour lui ; il n'y laisse nul regret. L'autre, au contraire, petits et grands le pleurent, s'il lui arrive mal. Oui, la mort d'un guerrier à l'âme vigoureuse excite les regrets de la nation tout entière. Vivant, on l'estime à l'égal des demi-dieux. Aux yeux de ses concitoyens, il est comme un rempart, car il a suffi seul à l'œuvre de vingt autres[1]. »

Nous ne savons si Callinos réussit à rendre quelque courage aux Ioniens, déjà amollis par trop de richesses; mais les Lydiens réussirent à se débarrasser des barbares. Le successeur de Candaule, Gygès, commença aussitôt, sans être inquiété, la soumission des Grecs de l'Asie Mineure; il

1. Traduction de M. Pierron, *Histoire de la littérature grecque*, 2e édition, p. 126, dans notre collection.

l'avis, de les consommer en festins et en repas, où ils s'inviteraient tour à tour. Les ordres de Thrasybule furent suivis. Il avait prévu que, lorsque l'envoyé de Sardes verrait la grande quantité de vivres prodigués sur la place publique et les citoyens occupés de fêtes et de divertissements, il ne manquerait pas d'en informer Alyatte; c'est ce qui arriva. Le héraut, après avoir communiqué à Thrasybule les propositions du roi de Lydie, revint à Sardes, et, au lieu d'une simple trêve, la paix fut conclue. Car Alyatte, qui avait cru jusque-là que la famine désolait Milet, et que le peuple y était réduit aux dernières extrémités, détrompé par le récit de son envoyé, consentit à la paix. » Il avait été plus heureux contre Smyrne, qu'il prit. Alyatte eut aussi une guerre avec les Mèdes. Au moment où les deux peuples allaient engager un combat décisif, une éclipse de soleil sépara les deux armées. Leurs communs alliés, les rois de Babylone et de Cilicie profitèrent de ce prodige pour faire conclure la paix; elle fut scellée par un mariage entre la fille d'Alyatte et Astyage, fils de Cyaxare.

Après un règne de 58 ans, ce prince laissa, en 559, le trône à son fils Crésus, qui poursuivit contre les Grecs de l'Asie Mineure les projets de ses prédécesseurs. En vain Thalès de Milet conseilla aux Ioniens de nommer un sénat qui siégerait à Téos, position centrale, et de là gouvernerait toute l'Ionie comme une seule ville; ils ne voulurent pas renoncer à leur indépendance municipale et laissèrent leurs villes succomber, les unes après les autres, sous les coups de Crésus. Éphèse, gouvernée par Pindaros, fils de l'une de ses sœurs, tomba la première en son pouvoir, quoique les habitants, pour mettre leur ville sous la protection de Diane, eussent enveloppé leurs murs d'une corde qu'ils avaient attachée à l'autel de la déesse, dont le temple s'élevait non loin de la cité. Crésus fit ensuite la guerre aux Ioniens et aux Éoliens, mais successivement, employant, dit Hérodote, des raisons légitimes lorsqu'il en pouvait donner, ou des prétextes frivoles à défaut de raisons.

Quand il eut subjugué les Grecs d'Asie, et qu'il les eut forcés à payer un tribut, Crésus voulut équiper une flotte

pour attaquer les îles voisines. Bias de Priène ou, selon d'autres, Pittacos de Mytilène, vint alors à Sardes. « Qu'y a-t-il de nouveau en Grèce ? lui demanda Crésus. — Prince, répondit-il, les insulaires achètent une grande quantité de chevaux, afin de venir attaquer Sardes et de vous faire la guerre. — Puissent les dieux, repartit Crésus, leur inspirer le dessein d'attaquer les Lydiens avec de la cavalerie! — Il me semble, seigneur, reprit alors Bias, que vous désirez ardemment les rencontrer à cheval sur le continent, et vos espérances sont fondées; mais depuis qu'ils ont appris que vous faisiez équiper une flotte pour les attaquer, pensez-vous qu'ils souhaitent autre chose que de surprendre les Lydiens en mer, et de venger sur vous les Grecs du continent que vous avez réduits en esclavage ? » Crésus reconnut la justesse de cette réponse, et fit alliance avec les Ioniens des îles.

Mais il n'avait pas renoncé à faire de nouvelles conquêtes. Tournant ses vues d'un autre côté, il subjugua presque toutes les nations à l'ouest du fleuve Halys, les Lyciens et les Ciliciens exceptés. Le royaume de Lydie avait alors atteint son plus haut point de grandeur; la réputation de Crésus, sa générosité, le souvenir qu'il conservait des services rendus attiraient à Sardes une foule d'étrangers. La tradition racontait que Solon, après avoir visité l'Égypte, était venu, comme l'avaient fait Bias et Pittacos, à la cour de Crésus, qui le reçut avec distinction et le logea dans son palais. Mais le sage d'Athènes blessa bientôt l'orgueil du monarque lydien; malgré ses richesses et sa puissance, il ne le regarda pas comme le plus heureux des hommes; il mit au-dessus de lui Tellos, un Athénien qui, malgré sa pauvreté, éleva une belle et nombreuse famille, et mourut pour son pays avec tant d'honneur, que ses concitoyens lui élevèrent, aux frais du public, un monument dans l'endroit même où il était tombé. Solon ne donna pas même à Crésus la seconde place. Cléobis et Biton, jeunes Argiens fils de la prêtresse de Junon, avaient été plus heureux que lui. Un jour, n'ayant pas trouvé de bœufs pour les atteler au char de leur mère, appelée au temple par un sacrifice, ils s'étaient eux-mêmes attachés au joug et avaient traîné le char l'espace de six

stades. Leur mère pria la déesse d'accorder à ses enfants le plus grand bonheur que pût obtenir un mortel. Après le sacrifice et le festin, les deux jeunes gens s'endormirent dans le temple même, et ne se réveillèrent plus. « Athéniens, dit Crésus irrité, faites-vous donc si peu de cas de ma félicité ? » Solon répondit : « Seigneur, vous avez certainement des richesses considérables et vous régnez sur un peuple nombreux ; mais je ne puis vous dire heureux avant de savoir si vous avez fini vos jours dans la prospérité. L'homme comblé de richesses n'est pas plus heureux que celui qui n'a que le simple nécessaire, à moins qu'il n'ait tous les biens qu'on peut envier et ne termine heureusement sa carrière; jusque-là ne l'appelez pas heureux, dites seulement qu'il est fortuné. » Solon partit et bientôt la colère des dieux éclata d'une manière terrible sur le roi de Lydie[1]. Atys, celui de ses enfants qu'il préférait, fut tué dans une chasse où, malgré l'avertissement d'un songe, il l'avait laissé partir. Crésus pleura deux ans la mort de son fils; mais la destruction de l'empire d'Astyage, son beau-frère, et les accroissements rapides de celui des Perses lui firent mettre un terme à sa douleur. Il songea aux moyens de réprimer cette puissance avant qu'elle devînt plus formidable ; mais auparavant il voulut consulter les oracles de la Grèce et celui de Jupiter Ammon en Libye. Ceux de Delphes et d'Amphiaraüs prédirent à ce prince que, s'il entreprenait la guerre, il détruirait un grand empire, et lui conseillèrent de rechercher l'amitié des États de la Grèce qu'il aurait reconnus les plus puissants. Crésus interpréta cette réponse avec ses espérances, et, plein de joie, il fit de riches présents aux Delphiens, qui, de leur côté, accordèrent au roi de Lydie tous les priviléges dont ils disposaient. Crésus, assuré de vaincre les Perses, voulut savoir si son empire, sans cesse agrandi, aurait une longue durée : la pythie lui répondit : « Quand un mulet sera roi des Mèdes, fuis alors, Lydien efféminé, sur les bords de l'Hermus; garde-toi de résister, et ne rougis point de ta lâcheté. »

1. Il est malheureux que ce récit ne concorde pas avec la chronologie : Solon était de retour à Athènes quand Crésus monta sur le trône.

Crésus, pensant bien qu'un mulet ne monterait jamais sur le trône des Mèdes, conclut que lui ni ses descendants ne seraient privés de la puissance souveraine; sans crainte alors, il fit une alliance inutile avec les Lacédémoniens, et marcha contre Cyrus. Un Lydien nommé Sandanis, homme sage, voulut donner à Crésus un dernier conseil et lui dit : « Seigneur, vous vous disposez à faire la guerre à des peuples qui ne sont vêtus que de peaux; ils se nourrissent non de ce qu'ils voudraient avoir, mais de ce qu'ils ont, parce que leur pays est aride et stérile; ils ne font point usage du vin, l'eau est leur unique boisson; ils ne connaissent ni les figues, ni les fruits agréables. Vainqueur, qu'enlèverez-vous à des gens qui n'ont rien? Vaincu, considérez que de biens vous allez perdre! S'ils goûtent une fois les douceurs de notre pays, ils ne voudront plus y renoncer : nul moyen pour nous de les chasser. Quant à moi, je rends grâces aux dieux de ce qu'ils n'inspirent pas aux Perses le désir d'attaquer les Lydiens. » Crésus, sourd à ces conseils, traversa le fleuve Halys, soumit la Cappadoce, et transporta en d'autres contrées tous les habitants du pays.

Nous raconterons ailleurs, dans l'histoire de la Perse, la catastrophe qui termina cette lutte, imprudemment provoquée. Crésus, battu à Thimbrée, fut pris dans Sardes; son empire s'écroula avec lui. La Lydie devint une province de la Perse. C'était un riche pays. Outre les paillettes d'or que le Pactole roulait dans ses flots, Crésus faisait exploiter près de Pergame une mine de ce précieux métal. Les Lydiens étaient commerçants, industrieux; on vantait leurs onguents, leurs tapis et l'habileté des esclaves tirés de leurs pays. Ils avaient très-anciennement frappé de la monnaie d'or. Mais ils aimaient aussi le plaisir, la mollesse : on leur attribuait l'invention de plusieurs jeux. La corruption de leurs mœurs était aussi grande que le fut leur servile obéissance envers leurs maîtres étrangers. Après Cyrus, eux et les Phrygiens se montrèrent timides et soumis, à la différence des Mysiens, rudes montagnards qui furent toujours difficiles à tenir dans la dépendance.

CHAPITRE IX.

LES MÈDES ET LES PERSES JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES[1].

Les Mèdes. — Les Perses; conquêtes de Cyrus (559-529). — Cambyse (529-521). — Le mage Smerdis (521); avénement de Darius et révoltes contre ce prince (521-515). — Les Scythes. — Expédition de Darius contre les Scythes (508?); conquête de la Thrace (506?). — Expéditions dans la Cyrénaïque et dans l'Inde. — Gouvernement des Perses. — Religion des Perses. — Mœurs des Perses.

Les Mèdes.

Au delà des montagnes qui ferment au nord et à l'est le bassin du Tigre et de l'Euphrate, s'étend une vaste région qui de toute antiquité fut habitée par des penples d'origine japétique, et qui se donnaient à eux-mêmes le nom d'Ariens (Honorables). Mais, tandis que cette antique dénomination se perdit peu à peu chez les Ariens orientaux qui ne sont guère connus que sous le nom d'Indous ou d'Indiens, elle ne cessa jamais d'être en usage chez leurs frères d'Occident. Hérodote nous apprend que le vrai nom des Mèdes, leur nom national est celui d'Ariens, et que le nom des Perses est Artéens, qui en est une forme dérivée. D'un autre côté, les Grecs, après l'expédition d'Alexandre, désignèrent sous le nom d'Ariane la contrée qui s'étend de l'Indus à la mer Caspienne, et des monts Paropasimus à la mer Érythrée. Enfin la dénomination d'Iran, appliquée à cette même région par les Orientaux, n'est, comme l'Aryana des Grecs, qu'une légère altération du nom national Aïryana (demeure des Aryas).

1. Principaux ouvrages à consulter : Hérodote, Ctésias, Xénophon, Diodore de Sicile et la Bible. Il n'est pas encore possible de concilier avec les données des Grecs les traditions nationales des Persans. On retrouvera celles-ci dans Malcolm, *Histoire de Perse*.

L'Ariane était habitée par des peuples de la même famille, et rien ne prouve mieux cette communauté d'origine que la ressemblance des idiomes. Strabon dit expressément que les Perses, les Mèdes, les Bactriens, les Sogdiens parlaient des langues à peu près semblables, et cette assertion est pleinement confirmée par les informations modernes.

Coupée dans sa partie centrale par de grandes chaînes de montagnes et par d'inhabitables déserts, l'Ariane se divisait en plusieurs contrées tout à fait distinctes, où s'étaient formés autant de centres de population. Au nord s'étendait, au milieu de plaines fertiles, la Bactriane, siége d'un des plus anciens royaumes d'Asie, mais dont l'histoire nous est inconnue. A l'est, arrosée par l'Élymander qui descend des pentes méridionales de l'Indoukoh, et va se perdre dans un lac intérieur, était l'Arachosie (aujourd'hui Afghanistan), avec ses âpres montagnes et ses belles vallées. Au sud-ouest, la Perse, l'Élam de la Bible, est aussi un pays montueux qui, de tous temps, a été habité par des populations belliqueuses et très-jalouses de leur indépendance. A l'ouest, enfin, la Médie, comme la Perse, se partage entre de riches campagnes et des vallées abruptes. Nous nous occuperons d'abord des Mèdes qui précédèrent les Perses dans la domination de l'Asie.

Ainsi que tous les peuples de l'Orient, les Mèdes étaient partagés en un certain nombre de tribus, parmi lesquelles s'en trouvait une prépondérante : c'était celle des *Mages*. Hérodote en nomme cinq autres : les *Budiens*, les *Struchates*, les *Arizantes*, les *Buses* et les *Parétacéniens*. Ces tribus vécurent longtemps isolées, indépendantes les unes des autres ; et, après s'être quelque temps réunies sous un roi, elles furent enveloppées, comme toutes les autres peuplades de la haute Asie, dans les conquêtes des Assyriens. La Médie resta donc soumise à la domination des Ninivites jusqu'au huitième siècle, c'est-à-dire jusqu'à la révolution dont le Mède Arbacès fut le principal auteur, en 788. Les Mèdes, toutefois, eurent quelque peine à reconstituer leur nationalité ; ils eurent à lutter contre les dissensions intestines et contre les attaques des souverains de Ninive, qui s'efforçaient de les replacer

sous leur domination. A la mort d'Arbacès, les Mèdes n'ayant pas élu de roi, les cantons se gouvernèrent eux-mêmes. Mais ils se fatiguèrent bientôt de l'anarchie, et ils rétablirent la royauté au profit d'un des hommes les plus habiles et les plus sages du pays, Déjocès.

« Il y avait, dit Hérodote, chez les Mèdes, un sage nommé Déjocès; il était fils de Phraorte. Ce Déjocès, épris de la royauté, se conduisit ainsi pour y parvenir. Les Mèdes vivaient dispersés en bourgades. Déjocès, considéré depuis longtemps dans la sienne, y rendait la justice avec d'autant plus de zèle et d'application que dans toute la Médie les lois étaient méprisées, et qu'il savait que ceux qui sont injustement opprimés détestent l'injustice. Les habitants de sa bourgade, témoins de ses mœurs, le choisirent pour juge. Déjocès fit paraître dans toutes ses actions de la droiture et de la justice. Cette conduite lui attira de grands éloges de la part de ses concitoyens. Les habitants des autres bourgades, jusqu'alors opprimés par d'injustes sentences, apprenant que Déjocès seul se conformait aux règles de l'équité, accoururent avec plaisir à son tribunal, et ne voulurent plus être jugés que parl ui.

« La foule des clients augmentait tous les jours par la persuasion où l'on était de l'équité de ses jugements. Quand Déjocès vit qu'il portait seul tout le poids des affaires, il refusa de monter sur le tribunal où il avait jusqu'alors rendu la justice, et renonça formellement à ses fonctions. Il prétexta le tort qu'il se faisait à lui-même en négligeant ses propres affaires, tandis qu'il passait les jours entiers à terminer les différends d'autrui. Les brigandages et l'anarchie régnèrent plus que jamais dans les bourgades de la Médie. Les Mèdes s'assemblèrent et tinrent conseil sur leur état actuel. Les amis de Déjocès y parlèrent à peu près en ces termes : « Puisque la vie que nous menons ne nous permet plus d'ha- « biter ce pays, choisissons un roi; la Médie étant alors gou- « vernée par de bonnes lois, nous pourrons cultiver en paix « nos campagnes, sans craindre d'en être chassés par la vio- « lence et l'injustice. » Ce discours persuada les Mèdes de se donner un roi.

« Aussitôt on délibéra sur le choix. Toutes les louanges, tous les suffrages se réunirent en faveur de Déjocès; il fut élu roi d'un consentement unanime. Il commanda qu'on lui bâtît un palais conforme à sa dignité, et qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté de sa personne. Les Mèdes obéirent; on lui construisit, à l'endroit qu'il désigna, un édifice vaste et bien fortifié, et on lui permit de choisir dans toute la nation des gardes à son gré.

« Ce prince ne se vit pas plus tôt sur le trône, qu'il obligea ses sujets à lui bâtir une ville, à l'orner, à la fortifier, sans s'inquiéter des autres places. Les Mèdes, dociles à cet ordre. élevèrent cette ville forte et immense qu'on appelle Ecbatane, dont les diverses enceintes concentriques sont construites de manière que chacune ne surpasse l'enceinte inférieure que de la hauteur de ses créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, en facilita les moyens. Il y avait en tout sept enceintes; dans la dernière étaient le palais et le trésor du roi. Le circuit de la plus grande égale à peu près celui d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc; ceux de la seconde en noir; ceux de la troisième en pourpre; ceux de la quatrième en bleu; ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé. Quant aux deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, et ceux de l'autre dorés.

« Ce palais construit, Déjocès ordonna au peuple de se loger dans les autres enceintes, et il établit pour règle que personne du peuple n'entrerait chez le roi; que toutes les affaires s'expédieraient par l'entremise de certains officiers qui en feraient leurs rapports au monarque; que personne ne fixerait ses regards sur le prince, et qu'on ne rirait ni ne cracherait en sa présence.

« Déjocès institua ce cérémonial imposant afin que les personnes qui avaient été élevées avec lui ne pussent lui montrer une familiarité inconvenante, ni conspirer contre sa personne. Il croyait qu'en se rendant invisible à ses sujets, il passerait pour être d'une espèce différente.

« Ces règlements faits, et son autorité affermie, il rendit sévèrement la justice. Les procès lui étaient envoyés par écrit; il les jugeait et les renvoyait avec sa décision. Quant à la po-

lice, s'il apprenait que quelqu'un eût fait une injure, il le mandait, lui infligeait une peine proportionnée au délit; et, pour cet effet, il avait dans toutes ses provinces des émissaires qui veillaient sur les actions et les discours de ses sujets. »

Déjocès acheva de constituer la nation des Mèdes, en rassemblant toutes leurs tribus en un seul corps. Il mourut après un règne de 53 ans, laissant à Phraorte, son fils, un pouvoir bien affermi.

Phraorte ne se contenta pas du royaume de Médie; il attaqua d'abord les Perses, et ce fut le premier peuple qu'il assujettit. Puis, avec les forces réunies des Perses et des Mèdes, il subjugua les autres nations de l'Asie, et marcha de conquête en conquête jusqu'à son expédition contre les Assyriens de Ninive. Quoique très-affaiblis à cette époque, les Ninivites vainquirent les Mèdes, et Phraorte périt à la bataille de Ragau avec la plus grande partie de son armée.

A sa mort, son fils Cyaxare lui succéda. Il fut encore plus belliqueux que son père. Il donna d'abord aux Mèdes une bonne organisation militaire; il établit différents corps dans l'armée, les soumit à une discipline sévère, puis tourna ses efforts contre les peuples ses voisins. Nous avons déjà parlé de la guerre qu'il fit aux Lydiens et pendant laquelle arriva cette éclipse de soleil qui arrêta les combattants (voy. p. 309). Après avoir soumis toute l'Asie jusqu'au fleuve Halys, Cyaxare marcha contre Ninive pour venger son père par la destruction de cette ville. Déjà il avait vaincu les Assyriens en bataille rangée, déjà il assiégeait Ninive, lorsqu'il fut assailli par une nombreuse armée de Scythes, ayant à leur tête Madyas leur roi. C'était en chassant d'Europe les Cimmériens que ces barbares s'étaient jetés sur l'Asie; la poursuite des fuyards les avait conduits jusqu'au pays des Mèdes. Cyaxare entreprit d'arrêter l'invasion, et perdit une bataille qui enleva aux Mèdes l'empire de l'Asie pour 28 ans. Les Scythes se répandirent dans tout le pays, et ne s'arrêtèrent que sur les frontières de la Palestine et de l'Egypte, où Psammitichus les gagna à force de présents et les empêcha ainsi d'aller plus loin. Ils ruinèrent toutes les contrées qu'ils occupaient par eurs violences et leurs brigandages. Outre les tributs ordi-

naires, ils exigeaient encore de chaque particulier un impôt arbitraire; et, indépendamment de ces contributions, ils parcouraient tout le pays, pillant et enlevant à chacun ce qui lui appartenait. Les Mèdes ne purent se délivrer de la présence des barbares que par la trahison. Cyaxare et ses sujets invitèrent chez eux la plus grande partie des Scythes et les massacrèrent après les avoir enivrés. C'est ainsi que les Mèdes recouvrèrent, en même temps que leur indépendance, la domination des contrées qu'ils possédaient auparavant. Cyaxare se ligua ensuite avec le chef des Babyloniens contre les Ninivites, et s'empara de Ninive, qui fut détruite cette fois de fond en comble (606). Cyaxare mourut après un règne de 40 ans.

Astyage, son fils, lui succéda. Ce prince avait une fille nommée Mandane, qu'il maria au Perse Cambyse. Après ce mariage, il vit en songe une vigne qui sortait du sein de sa fille et qui couvrait toute l'Asie. Ayant demandé aux mages l'interprétation de ce songe, il apprit que le fils qui naîtrait de Mandane régnerait un jour à sa place. Aussitôt Astyage fit venir sa fille auprès de lui, et la retint sous une garde sévère, bien décidé à faire périr l'enfant qu'elle mettrait au monde. Lorsqu'il fut né, Astyage fit appeler Harpagus, qui lui était tout dévoué, et lui ordonna de mettre à mort l'enfant de Cambyse. Harpagus ne voulut pas se souiller lui-même d'un crime; il chargea un des pâtres d'Astyage d'exposer l'enfant sur une montagne déserte, pour qu'il y trouvât une mort certaine. Mais le pâtre n'exécuta pas cet ordre, et éleva le fils de Cambyse, qu'on avait nommé Cyrus, à la place du sien qui était mort en naissant. Cependant Cyrus grandit dans son village; une aventure amena sa reconnaissance. « Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci l'élurent pour leur roi, lui qui était connu sous le nom du fils du bouvier. Il distribua aux uns les places d'intendants de ses bâtiments, aux autres celles de gardes du corps; celui-ci était l'œil du roi, celui-là devait lui présenter les requêtes des particuliers; chacun avait son emploi, selon ses talents et le jugement qu'en portait Cyrus. Le fils d'Artembarès, homme de distinction chez les Mèdes jouait avec lui. Ayant refusé

d'exécuter ses ordres, Cyrus le fit saisir par d'autres enfants et maltraiter à coups de verges. On ne l'eut pas plus tôt relâché, qu'outré d'un châtiment si indigne de sa naissance, il alla à la ville porter ses plaintes à son père contre le fils du bouvier d'Astyage. Dans la colère où était Artembarès, il se rendit auprès du roi avec son fils, et se plaignit du traitement odieux qu'il avait reçu. « Seigneur, dit-il en découvrant les épaules de son fils, c'est ainsi que nous a outragés un de vos esclaves, le fils de votre bouvier. » A ce discours, à cette vue, Astyage voulant venger le fils d'Artembarès, par égard pour son père, envoya chercher Mitradate et son fils. Lorsqu'ils furent arrivés : « Comment, » dit le prince à Cyrus en le regardant, « étant ce que tu es, as-tu osé traiter d'une manière si indigne le fils d'un des premiers de ma « cour ? — Je l'ai fait, seigneur, avec justice, répondit Cyrus. « Les enfants du village, du nombre desquels il était, m'a- « vaient, en jouant, choisi pour leur roi. Je leur paraissais le « plus digne. Tous exécutaient mes ordres. Le fils d'Artem- « barès n'y eut aucun égard et refusa de m'obéir. Je l'en ai « puni. Si cette action mérite quelque châtiment, me voici « prêt à le subir. »

« La ressemblance des traits de cet enfant avec les siens, sa réponse noble, son âge qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, tout concourait à frapper vivement l'esprit d'Astyage. Il demeura quelque temps sans pouvoir parler; mais enfin, revenu à lui et voulant renvoyer Artembarès, afin de sonder Mitradate : « Artembarès, » lui dit-il, « vous n'aurez aucun sujet de vous plaindre de moi, « ni vous ni votre fils. » Ensuite il ordonna à ses officiers de conduire Cyrus dans l'intérieur du palais. Resté seul avec Mitradate, il lui demanda quel était cet enfant. Le bouvier soutint d'abord qu'il en était le père; mais à la vue des instruments de torture, il avoua tout. Aussitôt Astyage fit venir Harpagus, lui répéta ce qu'il venait d'apprendre, ajoutant que l'enfant vivait et qu'il en était content; « car enfin, » dit-il, « la manière dont on l'avait traité me faisait beaucoup « de peine, et j'étais très-sensible aux reproches de ma fille. « Mais puisque la fortune nous a été favorable, envoyez-moi

« votre fils pour tenir compagnie au jeune prince nouvelle-« ment arrivé, et ne manquez pas de venir souper avec moi ; « je veux offrir, pour le recouvrement de mon petit-fils, des « sacrifices aux dieux, à qui cet honneur est réservé. » Harpagus s'étant, à ces paroles, prosterné devant le roi, s'en retourna chez lui, également flatté de l'heureuse issue de sa faute et de ce qu'il était invité au festin que le roi donnait. Il ne fut pas plus tôt rentré chez lui, qu'il appela son fils unique, âgé d'environ 13 ans, et l'envoya au palais d'Astyage.

« Dès que cet enfant fut arrivé, le roi le fit égorger; on le coupa ensuite en morceaux, dont les uns furent rôtis et les autres bouillis. L'heure du repas venue, on servit à Astyage et aux autres seigneurs du mouton, et à Harpagus le corps de son fils. Lorsqu'il parut avoir assez mangé, Astyage lui demanda s'il était content de ce repas. « Très-content, » répondit Harpagus. Aussitôt ceux qui en avaient reçu l'ordre apportant dans une corbeille couverte la tête, les mains et les pieds de son fils, la lui présentèrent en lui disant de la découvrir et d'en prendre ce qu'il voudrait. Il le fit, et en découvrant la corbeille il reconnut les restes de son fils. Il ne se troubla point et sut se posséder. Astyage lui demanda s'il savait de quel gibier il avait mangé; il répondit qu'il le savait, mais que tout ce que faisait un roi lui était agréable. »

Les sujets d'un despote savent comme lui dissimuler et n'oublier jamais une injure. Harpagus attendit longtemps, mais se vengea enfin en excitant Cyrus à la révolte. Astyage, après l'avoir reconnu pour son petit-fils, avait consulté les mages qui prétendirent que le songe était accompli; puisque Cyrus avait été roi, il n'y avait plus de danger qui menaçât la couronne d'Astyage. Celui-ci le laissa aller en Perse auprès de son père Cambyse : c'est là que les secrets messagers d'Harpagus vinrent le chercher, éveiller son ambition et lui promettre une victoire facile, en lui montrant les nombreux ennemis qu'Astyage s'étaient faits, par ses rigueurs, jusqu'au milieu de sa cour. Cyrus, en effet, rassembla les chefs des tribus perses, leur exposa ses vues, leur montra en perspective la fortune, la puissance, l'indépendance surtout, et les décida à attaquer le roi des Mèdes. Astyage ne sachant pas

qu'Harpagus le trahissait, commit la faute de lui confier le commandement de ses armées. Tout, en effet, était disposé pour faciliter la conquête de Cyrus. Les Mèdes, s'étant mis en campagne, en vinrent aux mains avec les Perses. Tous ceux à qui Harpagus n'avait point fait part de ses projets se battirent avec courage. Le reste de l'armée passa à l'ennemi. Astyage, furieux, fit mettre en croix les mages qui lui avaient conseillé de laisser partir Cyrus. Puis il fit prendre les armes à ce qui restait de Mèdes dans ses États, jeunes et vieux, les mena contre les Perses et leur livra bataille. Il la perdit avec la plus grande partie de ses troupes, et tomba lui-même entre les mains de l'ennemi. Il avait régné 35 ans. L'empire de l'Asie, qui était resté entre les mains des Mèdes pendant 128 ans, tomba ainsi entre celles des Perses (559).

Les Perses; conquêtes de Cyrus (559-529).

La patrie des Perses est la province montagneuse qui porte encore de nos jours le nom de *Faristan*, c'est-à-dire l'habitation des Fars, des Perses. Elle est appelée Élam dans l'Ancien Testament, et Élymaïs chez les auteurs grecs. Les anciens Perses faisaient partie des nations ariennes ou iraniennes. Ils restèrent longtemps nomades, à demi sauvages, et durent à leur genre de vie et à leur climat souvent rigoureux la vigueur indomptable qui les animait. Ils étaient encore en partie nomades sous Cyrus, et ce prince savait bien tout ce que devait son peuple à un sol ingrat, à un ciel qui n'est pas toujours clément, lorsqu'il représentait à ses compagnons que la mollesse des peuples ne venait que de la douceur de leur climat et des richesses de leur terre. Aussi un certain Artembarès ayant voulu persuader à ses compatriotes d'échanger leur pays petit et montagneux pour une contrée plus vaste et meilleure, Cyrus combattit énergiquement sa proposition. « Les contrées les plus délicieuses, dit-il, ne produisent ordinairement que des hommes mous et efféminés, et la même terre qui porte les plus beaux fruits n'engendre point des hommes belliqueux. » Les Perses ajoute Héro-

dote, convaincus que le sentiment de Cyrus était le meilleur, préférèrent un pays incommode avec l'empire, à un excellent avec l'esclavage.

Les Perses se divisaient en dix tribus : celles des Pasargades, des Maraphiens et des Maspiens formaient l'aristocratie du pays. Les Pasargades l'emportaient sur tous les autres; la famille des Achéménides, d'où descendaient les rois des Perses, était une branche de cette tribu. Les Panthialéens, les Déruséens, les Germaniens cultivaient la terre. Les Daens, les Mardes, les Dropiques et les Sagartiens s'occupaient du soin des troupeaux. Les voyageurs modernes retrouvent encore quelque chose de ces vieilles mœurs dans les montagnes du Farsistan.

La Perse ne put échapper aux invasions des conquérants qui s'emparèrent successivement de l'Asie orientale; elle fut tour à tour soumise aux Assyriens et aux Mèdes. Elle obéissait à ces derniers, lorsque éclata la révolution qui lui rendit l'indépendance. Dans la vie simple, agreste qu'ils menaient sur leurs montagnes, les Perses avaient conservé toute l'énergie de leurs mœurs primitives; aussi le jour où ils se trouvèrent en présence des Mèdes, déjà amollis et énervés par la civilisation, ils triomphèrent sans beaucoup de peine.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la manière dont s'accomplit la révolution qui substitua les Perses aux Mèdes dans la domination de l'Asie. Les récits d'Hérodote et de Xénophon diffèrent d'une manière assez sensible. On a vu dans le paragraphe précédent comment Hérodote raconte la chute d'Astyage. Dans la *Cyropédie*, Astyage, grand-père de Cyrus, meurt naturellement et a pour successeur son fils Cyaxare II, qui n'est pas même nommé dans Hérodote. Cyaxare, menacé d'une guerre formidable, met son neveu à la tête de ses armées, et soumet les deux empires de Lydie et de Babylone. Cyrus lui succède légitimement, et transporte sans secousse chez les Perses l'empire auparavant possédé par les Mèdes.

L'opinion de Xénophon n'explique pas d'une manière satisfaisante un fait historique incontestable, l'asservisse-



ment des Mèdes à dater de Cyrus. Une succession paisible ne pouvait avoir pour résultat que l'élévation des Perses au niveau des Mèdes et la fusion des deux peuples. Mais telle n'est pas la situation de ces deux puissances, dont l'une, depuis Cyrus, paraît exercer sur l'autre une véritable suprématie. Le récit d'Hérodote paraît donc beaucoup plus vraisemblable, et surtout plus conforme aux mœurs et aux habitudes nécessairement violentes d'un peuple montagnard et guerrier. Il faut se rappeler d'ailleurs que Xénophon n'écrivait pas dans la *Cyropédie* un livre d'histoire, mais un traité de politique. C'est le despotisme idéal qu'il voulait opposer à la république idéale aussi de Platon. Se proposant de présenter dans Cyrus le modèle des rois et des guerriers, Xénophon a dû taire la spoliation d'Astyage et l'usurpation de son trône.

A travers toutes les traditions qui, du temps d'Hérodote, défiguraient déjà l'histoire du fondateur du nouvel empire, on entrevoit que Cyrus parvint, par son habileté, à se faire nommer chef de toutes les tribus des Perses, et qu'il réunit ces tribus en corps de nation. C'est alors seulement qu'il prit le nom de Cyrus, qu'on lui donne toujours dans l'histoire, et qui signifie *soleil;* car son véritable nom était Agradatus. Il ne tarda pas à justifier ce titre glorieux par l'éclat de ses actions et par l'étendue de ses conquêtes.

Au moment où les tribus perses se réunirent sous le commandement de Cyrus, trois peuples principaux se partageaient la domination de l'Asie. C'étaient : 1° les Mèdes, dont la puissance s'étendait depuis l'Halys jusque vers l'Indus : leur cavalerie avait une grande réputation, et Cyaxare avait donné à leur armée une organisation qu'avant lui on ne connaissait pas en Asie; 2° les Chaldéo-Babyloniens, qui dominaient sur tout le pays compris entre le Tigre et la mer de Syrie; 3° les Lydiens, qui, sous leur roi Crésus, avaient conquis la plus grande partie de l'Asie Mineure jusqu'au fleuve Halys. Les Mèdes furent les premiers attaqués. Astyage, leur roi, sachant que Cyrus cherchait à soulever les Perses, le manda auprès de lui. Cyrus répondit qu'il irait le trouver plus tôt qu'il ne souhaitait. Sur cette réponse, As-

tyage fit prendre les armes à tous les Mèdes, et donna le commandement de ses armes à son général Harpagus. La trahison de ce chef et la défection d'une partie de ses soldats entraînèrent une déroute complète. Astyage remit aussitôt sur pied une nouvelle armée qu'il mena lui-même contre les Perses; il leur livra bataille, la perdit et tomba entre les mains de l'ennemi. Cette défaite amena la ruine de l'empire mède.

Hérodote ne suit pas très-rigoureusement l'ordre des événements dans le récit des actions de Cyrus. Il dit lui-même qu'il ne mentionnera que les principales, et l'on peut conclure de ses paroles que Cyrus attaqua les Lydiens avant de soumettre les nations de la haute Asie. Mais entre la chute d'Astyage et celle de Crésus, l'historien Ctésias place plusieurs expéditions que rien n'empêche d'admettre : une contre les Bactriens, qui se rendirent d'eux-mêmes; une autre contre les Saces, qui virent leur roi Amorgès pris dans un combat. Cyrus se serait alors tourné vers le nord et l'ouest, imposant un traité aux Hyrcaniens, et rangeant sous son empire les peuples voisins du Caucase. Le roi d'Arménie fut fait prisonnier, mais le vainqueur lui rendit la liberté, en considération de son fils et à des conditions qu'il accepta. Les Colchidiens et les autres peuples du Pont-Euxin cédèrent à ses armes, et tout lui fut soumis dans l'Asie Mineure jusqu'au fleuve Halys.

L'empire des Perses touchait alors en même temps aux deux grands États de Babylone et de Lydie et les menaçait l'un et l'autre. Nériglissor régnait à Babylone depuis la mort d'Évilmérodac (560). Il s'émut le premier en songeant que Cyrus, maître des sources de l'Euphrate et du Tigre, pouvait tout à coup paraître sous les murs de sa capitale. Il fit des préparatifs de défense qui appelèrent le roi des Perses contre lui. Une grande bataille fut livrée; il y périt avec la plus grande partie de son armée. Cependant Cyrus n'attaqua point encore Babylone. Laborosoarchod succéda à Nériglissor (555), mais il ne régna que neuf mois, et fut assassiné par un parti attaché à la famille de Nabuchodonosor. Le pouvoir fut remis entre les mains de Laby-

nid ou Nabonid, fils de Nabuchodonosor II, le même que le Balthasar de Daniel, prince fastueux et amolli, qui, alors que sa chute était imminente, ne songeait qu'à vivre dans les festins et à embellir encore sa capitale, relevant les murailles des quais, et poursuivant les travaux entrepris par Nitocris durant la démence de Nabuchodonosor. C'était le tombeau de son empire qu'il ornait jusqu'à sa dernière heure.

Une provocation adressée à Cyrus d'un autre côté de l'Asie retarda la chute de Babylone. Crésus, beau-frère d'Astyage, s'inquiéta des progrès du nouvel empire. Il fit alliance avec le roi de Babylone, avec l'Égypte, avec les Lacédémoniens même; puis prenant l'offensive, il passa l'Halys au moyen d'un canal de dérivation qui fut exécuté par les conseils de Thalès, et vint livrer bataille à Cyrus dans la Ptérie. La perte fut grande des deux côtés, et la nuit sépara les combattants sans que la victoire se fût déclarée pour l'un ou l'autre parti.

Crésus pourtant se retira sur sa capitale; il croyait la campagne finie, pour cette année, et renvoya ses troupes, tout en pressant ses alliés, les Babyloniens, les Égyptiens, les Lacédémoniens même, de lui envoyer des secours à Sardes pour le printemps. Mais Cyrus envahit la Lydie à l'improviste, et parut bientôt sous les murs de Sardes. Crésus n'avait alors à sa disposition que la cavalerie lydienne. Nulle n'était plus brave ni plus habile dans les combats; l sortit de Sardes avec elle pour tenter la fortune. « La bataille se donna dans les plaines vastes et nues qui sont en avant de la ville. Cyrus, qui redoutait la cavalerie lydienne, suivit le conseil du Mède Harpagus. Il rassembla tous les chameaux qui portaient, à la suite de son armée, les vivres et les bagages, et les fit monter par des hommes vêtus en cavaliers, avec ordre de marcher à la tête des troupes. Il commanda en même temps à l'infanterie de suivre les chameaux, et posta tous ses cavaliers derrière les fantassins Cyrus avait ainsi disposé son armée, parce que le cheval ne peut soutenir ni la vue ni l'odeur du chameau[1]. Par ce

1. Cette antipathie des chevaux pour les chameaux est une erreur, car il n'y

stratagème il rendait inutile la cavalerie, sur laquelle Crésus fondait l'espérance d'une victoire. Les deux armées s'étant avancées pour combattre, les chevaux n'eurent pas plus tôt aperçu et senti les chameaux qu'ils reculèrent, et les espérances de Crésus furent perdues. Les Lydiens cependant ne se laissèrent pas épouvanter : ils descendirent de cheval et combattirent à pied contre les Perses ; mais après une perte considérable de part et d'autre, ils prirent la fuite et se renfermèrent dans leurs murailles, où les Perses les assiégèrent. »

Crésus, espérant que le siége traînerait en longueur, envoya chez ses alliés des émissaires qui devaient demander les plus prompts secours. Déjà les troupes lacédémoniennes étaient prêtes et les vaisseaux équipés, quand un autre courrier apporta la nouvelle que Sardes était pillée et Crésus prisonnier. Cyrus avait promis une récompense à celui qui monterait le premier sur la muraille. Un certain Hyrœadès, Marde de nation, regardant un jour un côté de la citadelle qu'on n'avait pas fortifié, parce qu'il semblait inaccessible, vit un Lydien en descendre pour aller chercher son casque qui avait roulé jusqu'en bas, et remonter par le même chemin. Il suivit ses traces, d'autres Perses montèrent après lui, puis une grande multitude d'hommes ; la ville fut prise le quatorzième jour du siége. L'empire des Lydiens fut renversé, et le roi devint captif du nouveau maître de l'Asie, qui le traita avec générosité, et souvent même le consulta pour ses entreprises.

Mais tant de simplicité dans le récit de la fin d'un puissant empire et d'un grand monarque ne pouvait convenir à l'imagination des Grecs. Il se forma bientôt sur ces événements une légende merveilleuse qu'Hérodote recueillit et que nous transcrivons. C'est un de ces beaux récits où l'on voit en jeu les oracles de la Grèce, la crédulité des peuples, les dieux sauvant fort à propos la réputation de leurs prêtres, et la douce moralité de l'harmonieux conteur.

a pas de caravane où ces deux sortes d'animaux ne se trouvent mêlés côte à côte. Il est vrai cependant qu'à une certaine époque de l'année les chameaux répandent une odeur fétide.

« Crésus avait un fils doué de toutes sortes de bonnes qualité, mais qui était muet. Au temps de sa prospérité, Crésus avait tout mis en usage pour le guérir, et, entre autres moyens, il avait eu recours à l'oracle de Delphes. La pythie avait répondu : « Insensé Crésus, ne souhaite pas d'entendre « en ton palais la voix tant désirée de ton fils; il commencera « à parler le jour où commenceront tes malheurs. » Après la prise de la ville, un Perse allait tuer Crésus sans le connaître. Le roi, accablé du poids de ses malheurs, ne faisait rien pour l'éviter; mais le jeune prince muet, saisi d'effroi à la vue du Perse qui se jetait sur son père, fit un effort qui lui rendit la voix : « Soldat, » s'écria-t-il, « ne tue pas Crésus ! » Tels furent ses premiers mots, et dès lors, il conserva la faculté de parler.

« Crésus était entre les mains des Perses. Il avait régné 14 ans et détruit un grand empire, suivant la réponse de l'oracle; mais cet empire était le sien. Les Perses qui l'avaient fait prisonnier le menèrent à Cyrus. Celui-ci le fit monter, chargé de fers et entouré de 14 jeunes Lydiens, sur un grand bûcher dressé exprès, soit pour sacrifier à quelque dieu ces prémices de la victoire, soit pour accomplir un vœu, soit enfin pour éprouver si Crésus, dont on vantait la piété, serait garanti des flammes par quelque divinité. Crésus, sur le bûcher, se rappela des paroles de Solon : « Que nul homme ne peut « se dire heureux tant qu'il respire encore, » et il lui vint à l'esprit que ce n'était pas sans la permission des dieux que ce sage les avait proférées. On assure qu'à cette pensée, revenu à lui-même, il sortit par un soupir du long silence qu'il avai gardé, et s'écria par trois fois : « Solon ! » Cyrus, frappé de ce nom, lui fit demander par ses interprètes quel était celui qu'il invoquait. Ils s'approchèrent et l'interrogèrent. Crésus, d'abord, ne répondit pas; forcé de parler, il dit : « C'est un « homme dont je préférerais l'entretien à toute la richesse des rois. » Ce discours leur paraissant obscur, ils l'interrogèrent de nouveau. Vaincu par leurs instances et leurs importunités, Crésus reprit : « Un jour Solon d'Athènes vint à ma cour. Il « contempla mes richesses, et n'en fit aucun cas. Tout ce « qu'il m'a dit alors s'est confirmé par l'événement, et les avis

« de ce philosophe ne me regardent pas plus que tous les « hommes en général, et surtout ceux qui se croient heureux. » Ainsi parla Crésus. Le feu était déjà allumé, et le bûcher s'enflammait par les extrémités. Cyrus, apprenant par ses interprètes la réponse de ce prince, se repentit de l'ordre qu'il avait donné; il songea qu'il était homme et que cependant il faisait brûler un homme qui n'avait pas été moins heureux que lui. D'ailleurs, il redouta la vengeance des dieux, et, réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, il commanda d'éteindre promptement le bûcher, et d'en faire descendre Crésus, ainsi que ses compagnons d'infortune; mais les plus grands efforts ne pouvaient surmonter la violence des flammes.

« Dans ce moment, si l'on en croit les Lydiens, Crésus, instruit du changement de Cyrus, à la vue de cette foule empressée à éteindre le feu sans pouvoir y réussir, implore à grands cris Apollon, le conjure, si ses offrandes lui ont été agréables, de le secourir, de le sauver d'un péril si pressant. Ses prières étaient accompagnées de larmes. Soudain, au milieu d'un ciel pur et serein, des nuages se rassemblent, un orage éclate, une pluie abondante éteint le bûcher. Ce prodige apprit à Cyrus combien Crésus était cher aux dieux par sa vertu. Il le fait descendre du bûcher, et lui dit : « Crésus, quel homme vous a conseillé d'entrer sur mes terres « avec une armée, et de vous déclarer mon ennemi au lieu « d'être mon ami? — Votre heureux destin et mon infortune « m'ont jeté, seigneur, dans cette malheureuse entreprise. Le « dieu des Grecs en est la cause; lui seul m'a persuadé de « vous attaquer. Eh! quel est l'homme assez insensé pour « préférer la guerre à la paix? Dans la paix, les enfants fer- « ment les yeux de leurs pères; dans la guerre, les pères en- « terrent leurs enfants; mais enfin il a plu aux dieux que les « choses se passassent de la sorte. »

« Après ce discours, Cyrus ordonna qu'on lui ôtât ses fers, et le fit asseoir près de lui. Dans le moment, on pillait encore la ville de Sardes. Crésus conseilla au roi vainqueur d'arrêter ses soldats, et lui indiqua un moyen de leur enlever ces richesses qui devaient les corrompre et les porter à la révolte.

Cyrus trouva le conseil très-sage, et, pour remercier son captif, il lui promit de lui accorder ce qu'il demanderait. « Seigneur, répondit Crésus, la plus grande faveur serait de me « permettre d'envoyer au dieu des Grecs, celui de tous que j'ai « le plus honoré, les fers que voici, avec ordre de lui demander s'il est permis de tromper ceux qui ont bien mérité de « lui. » Mais la pythie fit cette réponse aux Lydiens qu'on avait envoyés : « Crésus a tort de se plaindre : Apollon lui « avait prédit qu'en faisant la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire; il aurait dû envoyer demander au dieu « s'il entendait l'empire des Lydiens ou celui de Cyrus. Il n'a « pas non plus, en dernier lieu, compris la réponse d'Apol« lon relativement au mulet. Cyrus fut ce mulet, les auteurs « de ses jours étant de deux nations différentes. » Crésus, apprenant cette réponse, reconnut qu'il ne devait attribuer ses malheurs qu'à lui seul. » (Hérodote.)

Aussitôt après la soumission de la Lydie, les colonies grecques avaient offert à Cyrus de le reconnaître pour roi aux mêmes conditions que Crésus; mais le vainqueur répondit par cet apologue : « Un joueur de flûte, apercevant des poissons dans la mer, se mit à jouer, espérant qu'au son de cet instrument ils sauteraient à terre; mais, trompé dans son attente, il prit un filet, enveloppa une grande quantité de poissons qu'il tira sur le bord; et, comme il les voyait se débattre : « Cessez, leur dit-il, cessez maintenant de danser, puisque « vous n'avez pas voulu le faire au son de la flûte. »

Cyrus, cependant, fit une exception pour Milet. Il n'exigea pas que cette grande ville se soumît sans condition; il se contenta du tribut qu'elle payait à Crésus, et la détacha ainsi de la cause de ses frères. Les autres Ioniens de la côte, car les insulaires étaient à l'abri de toute attaque, fortifièrent leurs villes et se rassemblèrent pour organiser la résistance au Panionion, lieu sacré du mont Mycale, que les Ioniens ont dédié en commun à Neptune Héliconien. Là on résolut unanimement de demander des secours à Sparte. Les Spartiates répondirent par un refus. Mais, voulant se rendre compte des affaires de l'Ionie, et pensant que leur nom aurait quelque poids auprès de Cyrus, ils envoyèrent des députés en Asie.

Un d'eux alla jusqu'à Sardes pour lui déclarer, au nom des Lacédémoniens, qu'il se gardât bien de faire tort à une ville de la Grèce, qu'autrement Sparte ne le souffrirait point.

« Quand le Lacédémonien eut parlé, on dit que Cyrus, s'adressant aux Grecs qui se trouvaient en ce moment près de lui, demanda : « Quelles gens sont donc ces Lacédémoniens? « En quel nombre sont-ils pour oser parlera ainsi? » Sur la réponse qu'ils lui firent, il dit au député : « Je n'ai jamais « redouté cette espèce de gens qui ont, au milieu de leur « ville, une place où ils s'assemblent pour se tromper les « uns les autres par des serments réciproques; si les dieux « me conservent la santé, ils auront plus sujet de s'entretenir « de leurs malheurs que de ceux des Ioniens. » Cyrus lança cette parole menaçante contre tous les Grecs, parce qu'ils ont dans leurs villes des marchés où l'on vend et où l'on achète, usage tout à fait étranger aux Perses. Ce prince donna ensuite le gouvernement de Sardes à un Perse nommé Tabalus, et ayant chargé le Lydien Pactyas de transporter en Perse les trésors de Crésus et de la Lydie, il retourna à Ecbatane, emmenant Crésus avec lui.

« A peine avait-il quitté Sardes, que Pactyas, maître de tous les trésors renfermés dans cette ville, soudoya les troupes, excita les habitants de la côte à la révolte et vint assiéger Tabalus jusque dans la citadelle. Cyrus voulait punir cette révolte par la destruction de la ville. Crésus lui persuada de se contenter de désarmer les Lydiens. Mazarès, un Mède, fut chargé de mettre ce conseil à exécution, d'asservir ensuite tous ceux qui s'étaient ligués avec les rebelles, et surtout de prendre Pactyas vivant. Ces ordres donnés, Cyrus continua sa route vers la Perse. Mazarès marcha aussitôt contre Sardes; mais Pactyas, saisi d'épouvante à son approche, s'enfuit à Cyme. Le général perse exécuta d'abord les ordres du roi à l'égard des Lydiens, qui, depuis ce moment, adoptèrent une nouvelle manière de vivre et devinrent les plus efféminés des hommes; puis il somma les Cyméens de livrer Pactyas. Avant de répondre ils consultèrent l'oracle d'Apollon Didyméen, chez les Branchides en Carie. Le dieu répondit qu'il fallait

livrer Pactyas. Un Cyméen, Aristodicos, étonné de cette réponse, demanda à être envoyé lui-même au temple pour consulter l'oracle une seconde fois. La réponse ayant été la même, Aristodicos se mit à faire le tour de l'édifice en chassant les oiseaux qui y faisaient leurs nids. Aussitôt une voix sortit du fond du sanctuaire et fit entendre ces mots : « O le « plus sacrilége des hommes, oses-tu bien chasser de mon « temple mes suppliants? » Aristodicos, sans s'émouvoir, répondit : « Seigneur, comment pouvez-vous prendre la dé« fense de tels suppliants et prescrire en même temps aux « Cyméens de livrer celui qui s'est réfugié près d'eux? — « Oui, reprit la voix, je vous l'ai prescrit, impie que vous « êtes; mais pour hâter votre perte, et pour que vous ne ve« niez plus demander à un oracle si on doit livrer ses sup« pliants. » Les Cyméens, balancés entre la crainte des dieux et celle des Perses, conduisirent Pactyas à Mitylène. Mais apprenant que les Mityléniens avaient déjà résolu de se soumettre aux Perses, ils envoyèrent un vaisseau qui transporta le fugitif à Chios. Les habitants de cette île le livrèrent aux envoyés de Mazarès, à condition qu'on leur donnerait l'Atarnée, pays de la Lydie, vis-à-vis de Lesbos. »

Mazarès marcha aussitôt après contre ceux qui s'étaient joints à ce rebelle. Priène fut prise; il en vendit les habitants comme esclaves, ravagea la vallée du Méandre et le territoire de Magnésie; mais peu de temps après il tomba malade et mourut. Harpagus, un autre Mède, continua la guerre contre les Ioniens. Il prenait leurs villes en élevant contre leurs murs des terrasses qui en atteignaient le faîte. Phocée fut ainsi assiégée; mais ses habitants donnèrent un grand exemple. Voyant qu'il leur était impossible de résister, ils prièrent Harpagus de retirer ses troupes pendant qu'ils délibéreraient sur les conditions qu'on leur avait proposées. Ils lancèrent alors leurs vaisseaux à la mer, y firent monter les femmes, les enfants, placèrent au milieu d'eux les statues de leurs divinités, et se dirigèrent vers Chios. Arrivés dans cette ville, ils voulurent acheter aux habitants les îles Œnusses; mais ceux-ci, redoutant pour leur commerce le voisinage d'un peuple actif et entreprenant, repoussèrent cette de-

mande. Les fugitifs remirent à la voile et allèrent en Corse, où vingt ans auparavant ils avaient bâti la ville d'Aléria. Avant de s'éloigner pour toujours de cette mer, ils revinrent à Phocée, surprirent la garnison persique et l'égorgèrent. Puis faisant les plus terribles imprécations contre ceux qui se sépareraient de la flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer rougi au feu, jurant de ne pas retourner à Phocée avant que cette masse revînt sur l'eau comme ils l'avaient jetée. Pourtant, au moment du départ, la moitié du peuple sentit sa constance fléchir et revint dans la ville. Le reste fit voile pour l'Occident.

Les Téiens suivirent l'exemple des Phocéens, et allèrent en Thrace peupler et rebâtir la ville d'Abdère, fondée quelque temps auparavant par Timésias de Clazomène. Les autres villes tombèrent successivement au pouvoir du vainqueur et acceptèrent ses lois; plusieurs insulaires, qui avaient des domaines sur le continent, comme ceux de Chios et de Lesbos, crurent même prudent de désarmer sa colère par une soumission volontaire. Milet seule, qui avait traité avec Cyrus, ne fut pas inquiétée. La Carie, la Lydie eurent le sort de l'Ionie. Xanthos se signala par une défense héroïque. Les habitants brûlèrent leurs femmes, leurs enfants, leurs villes, et se firent tuer jusqu'au dernier.

Pendant qu'Harpagus domptait l'Asie Mineure, ajoute Hérodote, Cyrus subjuguait en personne toutes les nations de l'Asie Supérieure. Lorsqu'il les eut toutes vaincues, il songea à attaquer les Assyriens. En marchant contre Babylone, il arriva sur les bords du Gyndès, affluent du Tigre. Comme il essayait de le traverser, un de ces chevaux blancs qu'on appelle sacrés, emporté par le courant, disparut. Cyrus, irrité de l'insulte du fleuve, le menaça de le rendre si petit et si faible, que dans la suite les femmes mêmes pourraient le traverser sans se mouiller les genoux. Aussitôt il suspend l'expédition, partage son armée en deux corps, creuse de chaque côté du fleuve 180 canaux et y détourne le Gyndès. Cette entreprise l'occupa tout l'été. Au printemps suivant, il parut devant Babylone, battit une armée sortie de la place et commença le siége.

Nabonid, qui depuis longtemps se sentait menacé, avait fait d'immenses préparatifs de défense, rassemblé des vivres, creusé un fossé autour de la ville et reconstruit les murs; aussi le siége ne l'inquiétait pas. Nous avons déjà dit comment Cyrus réussit pourtant à le mener à bonne fin. Il plaça ses meilleures troupes, partie à l'endroit où le fleuve entre dans la ville, partie à l'endroit d'où il en sort; puis, avec le reste, il se rendit au lac de Nitocris, et détourna, à l'exemple de la reine de Babylone, par le canal de communication, le fleuve dans le lac. Les eaux s'y écoulèrent, et l'ancien lit de l'Euphrate devenant guéable, les Perses entrèrent dans la ville. Si les Babyloniens avaient su découvrir à temps le dessein de Cyrus, ils auraient fait aisément périr l'armée tout entière. Ils n'auraient eu qu'à fermer les petites portes d'airain qui conduisaient au fleuve, et qu'à monter sur le mur dont il est bordé; ils l'auraient prise comme dans un filet. Mais les Perses survinrent lorsqu'ils s'y attendaient le moins. Si l'on en croit les Babyloniens, les extrémités de la ville étaient déjà au pouvoir de l'ennemi que ceux qui demeuraient au milieu n'en avaient aucune connaissance, tant elle était grande. Ses habitants célébraient ce jour-là une fête, et, dans l'ivresse du plaisir, ils oubliaient le danger qui les menaçait. C'est ainsi que l'imprévoyance générale livra Babylone, et que l'empire d'Assyrie s'écroula.

Deux ans après, en 536, Cyrus donna, par un édit, la permission aux Juifs de retourner dans leur patrie et de rebâtir le temple de Jérusalem[1].

Le roi de Perse régna encore huit ans après la prise de Babylone. On n'est pas d'accord sur la manière dont il mourut. Xénophon, qui trace un portrait imaginaire où il ne veut pas laisser voir un défaut, montre Cyrus occupé jusqu'à la fin de son règne à consolider ses conquêtes, à unir dans un vaste ensemble d'administration tant de provinces étrangères les unes aux autres, et le fait mourir paisiblement au

1. C'est dans cette année 536 que ceux qui ont suivi la succession indiquée par la *Cyropédie* de Xénophon placent la mort de Cyaxare II et le commencement de l'empire de Cyrus, qui jusque-là n'aurait été, contre toute vraisemblance, que le lieutenant de son oncle.

faîte de la gloire et de la puissance. Ctésias et Hérodote, au contraire, racontent sa fin tragique dans une guerre contre les peuples nomades qui habitaient au nord de son empire. Suivant le premier, Cyrus tomba dans un combat contre les Derbices, peuple des bords de l'Oxus; suivant le second, il périt dans une expédition contre les Massagètes, sur les rives de l'Araxe.

« Thomyris, veuve du dernier roi, dit Hérodote, régnait alors sur les Massagètes. Cyrus lui envoya des ambassadeurs, sous prétexte de la rechercher en mariage; mais cette princesse, comprenant qu'il était plus épris de sa couronne que de sa personne, leur interdit l'entrée de ses États. Cyrus alors marcha ouvertement contre les Massagètes et s'avança jusqu'à l'Araxe. Il jeta un pont sur ce fleuve et fit élever des tours sur les bateaux qui devaient passer ses troupes à l'autre bord. Thomyris, cependant, lui envoya, à son tour, un ambassadeur qui lui parla ainsi : « Roi des Mèdes, « cesse de hâter une entreprise dont tu ignores la fin; et, « content de régner sur tes propres sujets, laisse-nous régner « sur les nôtres. Si tu ne veux pas suivre mes conseils, si tu « as tant d'envie d'éprouver tes forces contre les Massagètes, « discontinue le pont que tu as commencé; nous nous reti- « rerons à trois journées de ce fleuve pour te donner le temps « de passer dans notre pays; ou, si tu aimes mieux nous « recevoir dans le tien, retire-toi de ton côté à pareille dis- « tance. »

« Cyrus, ayant convoqué les principaux personnages de sa cour, leur demanda conseil. Ils s'accordèrent tous à recevoir Thomyris et son armée sur les terres de l'empire. Crésus, présent à la délibération, proposa un avis contraire : « Si « nous recevons, dit-il, l'ennemi dans notre pays et qu'il « nous batte, n'est-il pas à craindre que vous ne perdiez « votre domination? Car si les Massagètes ont l'avantage, « au lieu de retourner en arrière, ils attaqueront vos pro- « vinces. Je veux que vous remportiez une victoire; mais « sera-t-elle jamais aussi complète que si, après avoir dé- « fait vos ennemis sur leur territoire, vous n'aviez plus qu'à « les poursuivre? Si vous êtes vainqueurs, rien, au con-

« traire, ne pourra vous empêcher de pénétrer sur-le-champ « jusqu'au centre des États de Thomyris. Indépendamment « de ces motifs, ne serait-il pas honteux pour Cyrus de re- « culer devant une femme? Il faut donc franchir le fleuve. « Une fois sur l'autre bord, voici ce que nous ferons : Je « sais que les Massagètes ne connaissent pas les délices de la « Perse. Qu'on égorge une grande quantité de bétail, qu'on « l'apprête et qu'on la serve dans le camp. On y joindra du « vin pur en abondance dans les cratères, et toute sorte « de mets. Ces préparatifs achevés, nous laisserons au camp « nos plus mauvaises troupes, et nous nous retirerons « vers le fleuve avec le reste de l'armée. Les Massagètes, « si je ne me trompe, voyant tant d'abondance, y courront, « et c'est alors que nous trouverons l'occasion de nous « signaler. »

« Cyrus, ayant accepté cet avis, fit dire à Thomyris de se retirer parce qu'il avait dessein de traverser la rivière. Il déclara ensuite son fils Cambyse pour son successeur, lui remit Crésus entre les mains, en lui recommandant d'honorer ce prince, quand même cette expédition ne réussirait pas, et les renvoya en Perse, puis traversa le fleuve. La nuit venue, Cyrus s'endormit dans le pays des Massagètes, et eut une vision. Il lui sembla voir en songe l'aîné des fils d'Hystaspe avec deux ailes aux épaules, dont l'une couvrait l'Asie de son ombre, et l'autre couvrait l'Europe. Cet aîné des enfants d'Hystaspe, nommé Darius, avait alors environ vingt ans. Son père, de la race des Achéménides, l'avait laissé en Perse, parce qu'il n'était pas encore en âge de porter les armes. Cyrus, à son réveil, réfléchit sur ce songe, et ayant mandé Hystaspe, il lui dit : « Hystaspe, votre fils « est convaincu d'avoir conspiré contre moi. Je vais vous « apprendre comment je le sais à n'en pouvoir douter. Les « dieux prennent soin de moi et me découvrent ce qui doit « m'arriver. La nuit dernière, j'ai vu dans mon sommeil « l'aîné de vos enfants avec deux ailes aux épaules, l'une « couvrant l'Europe, et l'autre l'Asie. Après cela, je ne puis « douter qu'il ne forme quelque trame contre moi. Partez « donc promptement pour la Perse et ne manquez pas, à

« mon retour, après la conquête de ce pays-ci, de me représenter votre fils, afin que je l'examine. »

« Cyrus s'étant avancé à une journée de l'Araxe, laissa dans son camp ses plus mauvaises troupes, et retourna vers le fleuve avec les meilleures. Les Massagètes vinrent attaquer ce camp avec le tiers de leurs forces et passèrent au fil de l'épée ceux qui le gardaient. Voyant ensuite toutes choses prêtes pour le repas, ils se mirent à table, et, après avoir mangé et bu avec excès, ils s'endormirent; mais les Perses survinrent, en tuèrent un grand nombre et firent encore plus de prisonniers, parmi lesquels Spargapisès, leur général, fils de Thomyris.

« Cette reine envoya aussitôt un héraut à Cyrus : « Prince « altéré de sang, lui dit-elle, que ce succès ne t'enfle point : « tu ne le dois qu'au jus de la vigne, qu'à cette liqueur qui « rend insensé. Tu as remporté la victoire sur mon fils, non « dans une bataille et par tes propres forces, mais par l'appât « de ce poison séducteur. Écoute et suis un bon conseil. « Rends-moi mon fils, et après avoir défait la plus facile par- « tie de mon armée, je veux bien encore que tu te retires « impunément de mes États. Sinon, j'en jure par le soleil, « le souverain maître des Massagètes, oui, je t'assouvirai de « sang, quelque altéré que tu en sois. »

Cyrus ne tint aucun compte de ce discours. Quant à Spargapisès, étant revenu de son ivresse, il pria Cyrus de lui faire ôter ses chaînes. Il ne se vit pas plus tôt en liberté qu'il se tua. Thomyris rassembla alors toutes ses forces et livra bataille. Les deux armées étaient à quelque distance l'une de l'autre : on se tira d'abord une multitude de flèches; les flèches épuisées, on fondit les uns sur les autres à coups de lance, et on se mêla l'épée à la main. On combattit longtemps de pied ferme avec un avantage égal et sans reculer. Enfin la victoire se déclara pour les Massagètes. La plus grande partie de l'armée des Perses périt en cet endroit. Cyrus lui-même fut tué après un règne de vingt-neuf ans accomplis. Thomyris, ayant fait chercher ce prince parmi les morts, maltraita son cadavre et lui fit plonger la tête dans une outre pleine de sang humain, en disant : « Quoique vivante et vic-

« torieuse, tu m'as perdue en faisant périr mon fils, mais je « t'assouvirai de sang comme je te l'ai promis[1]. »

Cambyse (529-521).

Cyrus, en mourant, laissait deux fils : l'aîné, Cambyse, monta sur le trône; Tanyoxarcès, le plus jeune, eut le gouvernement de la Bactriane, du pays des Parthes, des Chorasmiens et des Carmaniens, avec l'exemption de tout tribut, mais en reconnaissant la suprématie politique de son frère. A peine en possession de l'empire, Cambyse voulut se signaler, lui aussi, par des conquêtes, et il jeta ses vues sur l'Égypte dont les richesses avaient toujours excité l'avidité des monarques asiatiques, et qui s'était attiré la colère des Perses par son alliance avec Crésus. Hérodote assigne encore d'autres motifs à cette expédition, tels qu'une insulte personnelle faite à Cambyse par Amasis, qui lui envoya en mariage une fille d'Apriès, au lieu de sa propre fille que Cambyse avait demandée. Ce qui acheva de décider le roi de Perse, ce fut l'arrivée d'un officier mercenaire du roi d'Égypte nommé Phanès, qui, ayant eu à se plaindre d'Amasis, se réfugia à la cour de Cambyse, l'informa de la situation du pays, et lui fournit les moyens d'exécuter ses projets avec sûreté. Cambyse, par les conseils de ce Grec, conclut un traité d'aillance avec les Arabes, maîtres des passages qui conduisaient dans la vallée du Nil.

« Il n'y a pas, dit Hérodote, de peuple plus religieux observateur de ses serments que les Arabes. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Ce médiateur, debout entre les deux contractants, tient une pierre aiguë et tranchante avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux, en invoquant Urotal et

1. Hérodote, livre I, chapitre ccv-ccxiv. Il ajoute : « On raconte diversement la mort de Cyrus, pour moi je me suis borné à ce qui m'a paru le plus vraisemblable. »

Alilat, les seuls dieux qu'ils reconnaissent. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne ses amis pour garants. Lorsque le roi d'Arabie eut ainsi conclu un traité avec les ambassadeurs de Cambyse, il fit remplir d'eau des outres de cuir et en fit charger tous les chameaux qu'il avait dans ses États. Cela fait, on les mena dans les lieux arides où il alla attendre l'armée de Cambyse. » Psamménite, qui venait de succéder à Amasis son père, marcha au-devant de l'ennemi jusqu'auprès de la bouche pélusiaque du Nil. Les Grecs et les Cariens à la solde de Psamménite, indignés de ce que Phanès avait amené contre l'Égypte une armée d'étrangers, s'en vengèrent sur ses enfants, qu'il avait laissés en ce pays lorsqu'il partit pour la Perse. Ils les menèrent au camp, et ayant placé, à la vue de leur père, un cratère entre les deux armées, on les conduisit l'un après l'autre en cet endroit, et on les égorgea sur le cratère. Lorsqu'on les eut mis à mort, on mêla avec leur sang, dans le même cratère, du vin et de l'eau, et tous les auxiliaires en ayant bu, on en vint aux mains. Le combat fut sanglant; il y périt beaucoup de monde de part et d'autre; mais enfin les Égyptiens tournèrent le dos et s'enfuirent à Memphis.

« J'ai vu, dit Hérodote, sur le champ de bataille une chose fort surprenante. Les ossements de ceux qui périrent à cette journée forment deux monceaux séparés : ceux des Égyptiens d'un côté, ceux des Perses de l'autre. Les têtes des Perses sont si tendres qu'on peut les percer en les frappant avec un caillou; celles des Égyptiens, au contraire, sont si dures qu'à peine peut-on les briser à coups de pierres. Les Égyptiens, en effet, commencent dès leur jeune âge à se raser la tête, de sorte que leur crâne durcit au soleil; les Perses, au contraire, ont le crâne faible, parce que dès leur jeunesse ils vivent à l'ombre et ont la tête toujours couverte. »

Cambyse, vainqueur, leur envoya un héraut, Perse de nation, pour les engager à traiter avec lui. Ce héraut remonta le fleuve sur un vaisseau mitylénien. Dès que les Égyptiens le virent entrer dans Memphis, ils sortirent en foule de la

citadelle, brisèrent le navire, mirent en pièces ceux qui le montaient et en transportèrent les membres dans la citadelle. Les Perses, furieux, firent aussitôt le siége de la place qui fut emportée.

Le dixième jour après la prise de la citadelle de Memphis, Psamménite fut conduit, par ordre de Cambyse, devant la ville avec quelques Égyptiens. On les y traita avec la dernière ignominie, afin de les éprouver. Cambyse fit habiller la fille de ce prince en esclave, et l'envoya, une cruche à la main, chercher de l'eau; elle était accompagnée de plusieurs autres filles de qualité, vêtues de la même façon qu'elle. Ces jeunes filles, passant auprès de leurs pères, fondirent en larmes et jetèrent des cris lamentables. Ces personnages, voyant leurs enfants dans un état si humiliant, ne leur répondirent que par des sanglots, des cris et des gémissements; mais le roi, quoiqu'il les vît et les reconnût, se contenta de baisser les yeux.

Ces jeunes filles sorties, Cambyse fit passer devant Psamménite son fils, accompagné de 2000 Égyptiens de même âge que lui, la corde au cou et un frein dans la bouche. On les menait à la mort pour venger les Mityléniens qui avaient été tués à Memphis; car les juges royaux avaient ordonné que, pour chaque homme massacré en cette occasion, on ferait mourir dix Égyptiens des premières familles. Psamménite les vit et reconnut son fils qu'on menait à la mort; mais tandis que les autres Égyptiens placés autour de lui pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Lorsque ces jeunes gens furent passés, il aperçut un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table. Cet homme, dépouillé de tous ses biens, et ne subsistant que des aumônes qu'on lui faisait, allait de rang en rang par toute l'armée, implorant la compassion de chacun et celle de Psamménite et des Égyptiens qui étaient dans le faubourg. Le prince, à cette vue, ne put s'empêcher de verser des larmes, et se frappa la tête en l'appelant par son nom. Étonné de sa conduite, Cambyse lui en fit demander les motifs. « Fils de Cyrus, lui dit Psamménite, les malheurs de ma maison sont trop grands pour qu'on puisse les pleurer; mais

le triste sort d'un ami qui, au commencement de sa vieillesse, est tombé dans l'indigence après avoir possédé de grands biens, m'a paru mériter des larmes. »

« Cambyse trouva cette réponse sensée. Les Égyptiens disent qu'elle fit verser des pleurs non-seulement à Crésus, qui avait suivi ce prince en Égypte, mais encore à tous les Perses qui étaient présents. Cambyse fut lui-même si touché de compassion, qu'il commanda sur-le-champ de délivrer le fils de Psamménite et de lui amener le roi. Ceux qui allèrent chercher le jeune prince le trouvèrent sans vie, on l'avait exécuté le premier; mais ils amenèrent Psamménite à Cambyse, qui le traita généreusement. Il lui aurait même rendu le gouvernement de l'Égypte si on ne l'eût pas soupçonné de chercher, par ses intrigues, à troubler l'État. Ayant, en effet, sollicité les Égyptiens à la révolte, il fut découvert, et Cambyse le condamna à boire du sang de taureau dont il mourut sur-le-champ. »

Cambyse alla de Memphis à Saïs pour exécuter une indigne vengeance sur le cadavre d'Amasis; il le fit tirer de son tombeau, déchirer à coups d'aiguillon, livrer à mille outrages, puis jeter dans un bûcher, ce qui était une double insulte à la religion des Perses, qui, regardant le feu comme un dieu, ne veulent pas le souiller en y jetant un cadavre, et à celle des Égyptiens, qui commande de conserver pieusement les restes des morts.

La conquête de l'Égypte avait épouvanté les peuples voisins. Les Libyens se soumirent sans combat. Ils s'imposèrent un tribut et envoyèrent des présents. Les Cyrénéens et les Barcéens imitèrent cet exemple. Mais Cambyse se plaignit des premiers, qui ne lui avaient envoyé que 500 mines d'argent (47 472 fr.), qu'il distribua lui-même à ses troupes. Il résolut ensuite de faire la guerre à trois nations différentes : aux Carthaginois, aux Ammoniens et aux Éthiopiens. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il fut d'avis de diriger son armée navale contre les Carthaginois, un détachement de ses troupes de terre contre les Ammoniens, et d'envoyer d'abord des espions chez les Éthiopiens, sous prétexte de porter des présents à leur roi. Pendant qu'on allait chercher dans

la ville d'Éléphantine des Ichthyophages qui savaient la langue éthiopienne, Cambyse ordonna à son armée navale d'aller à Carthage; mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parce qu'ils étaient liés avec les Carthaginois par les plus grands serments, et qu'en combattant contre leurs propres enfants, ils auraient cru violer les droits du sang et de la religion. Sur le refus des Phéniciens, le reste de la flotte ne s'étant pas trouvé assez fort pour cette expédition, les Carthaginois évitèrent le joug que leur préparaient les Perses. Cambyse ne crut pas qu'il fût juste de forcer les Phéniciens, parce qu'ils s'étaient donnés volontairement à lui, et parce qu'ils formaient presque toute l'armée navale.

Lorsque les Ichthyophages furent arrivés d'Éléphantine, Cambyse les envoya en Éthiopie avec de riches présents pour le roi. Mais celui-ci comprit le but de leur voyage et ne voulut voir en eux que des espions. « Portez au roi de Perse cet arc de ma part, leur dit-il; le roi d'Éthiopie conseille à celui de Perse de venir lui faire la guerre lorsque les Perses pourront bander un arc de cette grandeur aussi facilement que moi. En attendant, qu'il rende grâce aux dieux de n'avoir pas inspiré aux Éthiopiens le désir d'agrandir leur pays par de nouvelles conquêtes. »

Ayant ainsi parlé, il débanda son arc et le donna aux envoyés. Il prit ensuite l'habit de pourpre, et leur demanda ce que c'était que la pourpre, et comment elle se faisait. Quand les Ichthyophages lui eurent appris le véritable procédé de cette teinture : « Ces hommes, dit-il, sont trompeurs, leurs vêtements le sont aussi. » Il les interrogea aussi sur le collier et les bracelets d'or. Les Ichthyophages lui ayant répondu que c'étaient des ornements, il se mit à rire, et les prenant pour des chaînes, il leur dit que les Éthiopiens en avaient chez eux de plus fortes.

Les espions s'en retournèrent après avoir tout examiné. Sur leur rapport, Cambyse, transporté de colère, marcha aussitôt contre les Éthiopiens, sans avoir pris aucune des mesures qui pouvaient assurer le succès de son expédition. Arrivé à Thèbes, il détacha de son armée environ 50000 hommes qu'il chargea d'aller réduire les Ammoniens et de mettre le

feu au temple où Jupiter rendait ses oracles. Pour lui, il continua sa route vers l'Éthiopie avec le reste de l'armée. Ses troupes n'avaient pas encore fait la cinquième partie du chemin que les vivres manquèrent tout à coup. On mangea les bêtes de somme, mais bientôt elles firent défaut. Néanmoins l'armée continua sa marche. Les soldats se nourrirent d'herbages tant que la campagne put leur en fournir; mais lorsqu'ils furent arrivés dans les pays sablonneux, la famine en porta quelques-uns à une action horrible. Ils se mettaient dix à dix, tiraient au sort, et mangeaient celui que le sort désignait. Cambyse, ayant eu connaissance de ce fait, abandonna l'expédition contre les Éthiopiens et revint à Thèbes, après avoir perdu une partie de son armée.

On ne sut jamais ce qu'étaient devenues les troupes qu'on avait envoyées contre les Ammoniens. Il est certain qu'elles n'allèrent pas jusqu'à leur destination, qu'elles ne revinrent point en Égypte. Les Ammoniens racontèrent que cette armée ayant fait, par le milieu du désert, à peu près la moitié du chemin, il s'éleva du sud un vent impétueux qui l'ensevelit sous des montagnes de sable.

Cambyse n'avait eu d'abord aucun sentiment d'hostilité contre la religion et les institutions de l'Égypte; il nous reste même des inscriptions qui le montrent sacrifiant aux dieux égyptiens avec toutes les formalités du rituel, d'où l'on peut conclure que le conquérant avait suivi une politique sage et conciliante à l'égard de la caste sacerdotale[1]. Mais, quand il revint à Memphis après la désastreuse issue de l'expédition contre Ammon et l'Éthiopie, il trouva les Égyptiens en fête: le dieu Apis venait de se manifester, et on célébrait son apparition par de grandes réjouissances. Cambyse, témoin de cette joie, s'imagina qu'elle venait de ses revers; il appela les magistrats de Memphis, et, malgré leurs explications, les condamna à mort comme imposteurs. Il manda ensuite les

1. Cette rectification à la tradition historique sur Cambyse a été faite par MM. Letronne et Ampère d'après les inscriptions qui couvrent la statuette Naophore du musée grégorien au Vatican. Voyez sur cette statuette un mémoire de M. de Rougé dans la *Revue archéologique* d'avril 1851.

prêtres, les fit battre de verges, et ordonna de tuer tous les Égyptiens que l'on trouverait célébrant la fête.

Le roi de Perse, élevé dans une religion qui n'admettait pas les idoles et ne comprenant rien à celles des Égyptiens, s'en moquait hautement. Il se fit amener Apis lui-même, et dit en le voyant : « Certes, voici un dieu digne des Égyptiens ; » et en même temps il le frappa de son épée dans la cuisse. Le dieu mourut quelque temps après de cette blessure[1].

Les Égyptiens dirent dans la suite qu'en punition de cet attentat, Cambyse fut frappé de démence, et que depuis ce moment il se livra à toute sorte de cruautés. Il ordonna le meurtre de Smerdis son frère. Prexaspe, un de se confidents, fut chargé de l'exécution. Bientôt ce fut le tour de la plus jeune de ses sœurs. Il avait voulu épouser cette sœur, contrairement aux coutumes de la Perse. Pour rassurer sa conscience, il fit assembler les juges de son empire pour savoir d'eux s'il n'y avait pas quelque loi qui permît au frère d'épouser sa sœur. Les juges répondirent qu'ils ne connaissaient point de loi qui autorisât un pareil mariage, mais qu'il y en avait une qui permettait aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils voulaient. Nombre de Perses périrent aussi. Un jour il fit enterrer vifs jusqu'à la tête douze personnages de sa cour. Une autre fois, s'adressant à Prexaspe, il lui demanda ce que les Perses pensaient de lui. « Seigneur, ils vous comblent de louanges ; mais ils croient que vous avez un peu trop de penchant pour le vin. — Les Perses prétendent donc, reprit le prince transporté de colère, que le vin me fait perdre la raison? Apprends s'ils disent vrai. Si je frappe au milieu du cœur de ton fils que tu vois debout dans ce vestibule, il sera constant que les Perses se trompent. » En disant ces mots, il bande son arc et frappe le fils de Prexaspe. Le jeune homme tombe, Cambyse fait ouvrir son corps pour voir où le coup a porté, et la flèche se trouve au milieu du cœur. Alors, s'adressant tout joyeux au père : « Tu vois bien que les Perses ont perdu l'esprit. As-tu vu quelqu'un frapper le

1. M. Mariette a retrouvé l'épitaphe de cet Apis dans le Serapeum

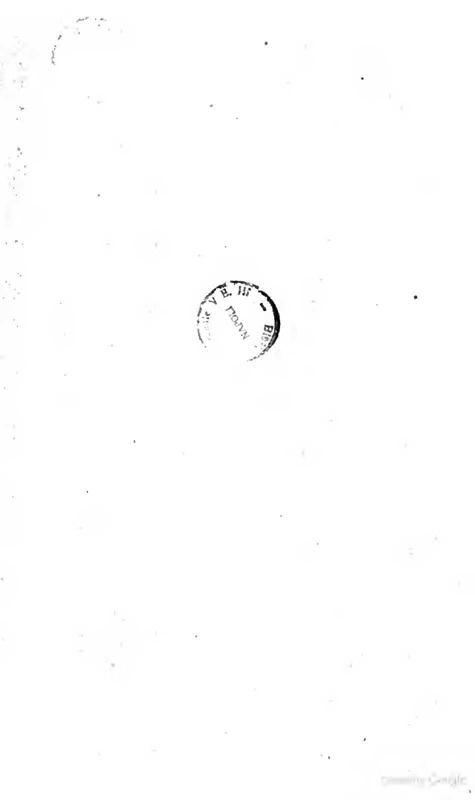
but avec plus de justesse? » Une autre fois, il voulut tuer Crésus. Si les gens de sa cour étaient ainsi traités, que n'avaient pas à souffrir les Égyptiens! il blessait leurs lois, leurs usages, insultait à leur religion et faisait brûler les statues de leurs dieux.

Pendant que Cambyse se livrait, en Égypte, à ces extravagances, exagérées peut-être par la haine des prêtres qui les racontèrent à Hérodote, une révolution éclata en Perse, et rendit momentanément la souveraineté aux Mèdes. Cette révolution s'exécuta sous l'influence et au profit des mages, qui formaient en Médie une caste puissante, et qui exerçaient aussi à la cour des rois de Perse un très-grand pouvoir. Il ne s'agissait pas seulement pour eux de s'emparer de l'autorité, mais bien de rétablir la prépondérance des Mèdes. L'éloignement de Cambyse, le mécontentement général qui régnait dans l'empire, l'affaiblissement des mœurs et du caractère national des Perses, tout semblait faciliter ce mouvement. Deux mages, qui étaient frères, se chargèrent de l'exécution. Cambyse avait laissé l'un d'eux en Perse pour y administrer ses biens : ce fut l'auteur de la révolte. Ce mage n'ignorait pas la mort de Smerdis; il savait qu'on la tenait cachée, qu'elle n'était connue que d'un petit nombre de Perses, et que la plupart croyaient ce prince vivant. Comme il avait un frère qui s'appelait aussi Smerdis et qui ressemblait parfaitement au fils de Cyrus, que Cambyse avait fait mourir, il le plaça sur le trône, et envoya des hérauts dans toutes les provinces, et particulièrement en Égypte, pour défendre à l'armée d'obéir à Cambyse, et lui ordonner de ne reconnaître, à l'avenir, que Smerdis, fils de Cyrus. Aussitôt qu'il apprit cette révolte, Cambyse voulut partir pour la Perse; en s'élançant sur son cheval, il se blessa de son cimeterre, et mourut quelque temps après, de cette blessure, à Ecbatane, en Syrie.



15
20
25
30
35
40
45
Anthropophages
Mélanchlènes
Budins
D'EUROPE
Neurides
Agathyrses
Tanaïs
SAUROMATES
Chersonèse Taurique
PONT EUXIN
THRACE
PHRYGIE
ARMÉNIE
Leuco Syriens
G.de CAPPADOCE
Crète
MER
INTÉRIEURE
Tripolis
Sidon
Tyr
Damas
Jerusalem
L. Asphaltite
Bouches du Nil
Péluse
Memphis
Oasis d'Ammon
Thèbes
BABYLONE
GOLFE ARABIQUE
Éthiopie
Milles Romains
Kilomètres
Dressé par A. Vuillemin
Librairie de


CARTE DE L'EMPIRE DES PERSES SOUS DARIUS Ier
EN XX SATRAPIES
SCYTHIE D'ASIE
MASSAGÈTES
CHORASMIENS
SOGDIANE
Maracanda
Darides
MARGIANE
BACTRIANE
Bactres
Hecatompylos
PARTHIE
Aria
DRANGIANE
Désert
Carmania
Persepolis
Pasagarde
Harmozia
Ethiopiens
GÉDROSIE
Paricaniens
Gandarides
Caspire
INDE CITÉRIEURE
MER ERYTHRÉE
Hachette et Cie
Gravé par E. George



Le mage Smerdis (521); avénement de Darius et révoltes contre ce prince (521-515).

Cambyse mort, le Pseudo-Smerdis [1] se crut affermi sur le trône. Il régna paisiblement pendant quelques mois, et, pour se rendre populaire, il exempta ceux de ses sujets qui avaient trois enfants de toute espèce d'impôts et du service militaire.

Cependant le mystère dont il vivait entouré, afin de n'être pas reconnu, inspira des soupçons. Un certain Otanès, dont la fille était devenue l'une des femmes de Smerdis, put se convaincre que celui-ci n'était qu'un imposteur, et aussitôt il communiqua sa découverte à quelques-uns des grands de la Perse, qui se réunirent immédiatement et délibérèrent entre eux sur les moyens de renverser l'usurpateur. Les conjurés étaient au nombre de sept; parmi eux se trouvait un membre de la famille des Achéménides, Darius, fils d'Hystaspe, gouverneur de Suse. Celui-ci fut d'avis qu'on attaquât aussitôt le palais du mage avant que le bruit de la conspiration se répandît. Tous se rangèrent à cet avis; incontinent ils marchèrent sur le palais, tuèrent ceux des mages qu'ils y rencontrèrent en poussant de grands cris et en racontant aux Perses qui accouraient ce qui s'était passé. Furieux de l'audacieuse usurpation des Mèdes, les Perses mirent l'épée à la main, tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent. Les Perses célébrèrent longtemps et avec beaucoup de pompe cette journée, dans laquelle ils avaient échappé de nouveau à la domination étrangère. Cette fête s'appelait la magophonie (le massacre des mages); et tant qu'elle durait, il n'était pas permis aux mages de paraître en public.

La révolution faite, les sept conjurés, s'il faut en croire le récit d'Hérodote, délibérèrent sur la forme de gouvernement qu'il convenait de donner à la Perse, et, après une discussion sérieuse sur les avantages et les inconvénients de cha-

1. L'inscription de Bisoutoun, dont nous parlons plus loin, le désigne toujours sous le nom de Gomatès.

cune des trois formes monarchique, aristocratique, populaire, on s'arrêta à la première, qui fut jugée la meilleure. Quant à la manière dont il fallait élire le nouveau roi, il fut décidé que le lendemain matin les sept chefs se rendraient à cheval devant la ville, et qu'on proclamerait celui dont le cheval saluerait le premier de ses hennissements le soleil levant. L'écuyer de Darius assura la victoire à son maître.

Ce qui précède est le récit d'Hérodote. Mais l'Europe savante a été récemment émue par la lecture d'une inscription cunéiforme jusque-là rebelle à toute interprétation, et qui est venue donner la plus éclatante confirmation à la véracité de l'historien grec, sur la plupart des points, et compléter son récit par la révélation de plusieurs faits nouveaux.

A une lieue environ au nord de Kirmanschah, à gauche de la route de Bagdad à Hamadan, dans le Kurdistan persan, se trouve le rocher Bisoutoun, qui a une hauteur perpendiculaire de 456 mètres. Sur ses flancs sont sculptées des figures colossales entourées d'inscriptions cunéiformes en si grand nombre, qu'il faudrait deux mois, disait Ker Porter, pour copier seulement les inscriptions et les figures. Un de ces bas-reliefs représente un roi dans une attitude tranquille et recevant des ennemis prisonniers. Il foule à ses pieds un rebelle vaincu. Ce roi est Darius, ces captifs sont les chefs qui, profitant du désordre causé par l'usurpation du mage, se sont soulevés dans presque toutes les provinces. L'inscription raconte l'avénement de Darius et énumère les vingt-trois provinces auxquelles il commande. Seulement, au lieu de la conspiration des sept seigneurs perses, elle représente, ce qui est tout naturel dans un acte officiel du nouveau monarque, la révolution comme une restauration de la dynastie légitime, opérée par Darius seul, aidé « d'hommes fidèles. »

Darius, le grand roi, dit : « Cet empire que le mage Gomatès enleva à Cambyse avait appartenu à notre race depuis les temps les plus reculés. Le peuple le craignait beaucoup, parce qu'il aurait tué beaucoup de ceux qui avaient connu le véritable Smerdis. Et personne n'osait dire quoi que ce fût au sujet de Gomatès le mage, jusqu'à ce que je vinsse. J'invoquai Ormuzd; Ormuzd me soutint; et par la grâce d'Or-

muzd, je tuai, avec quelques hommes dévoués, Gomatès le mage et ses principaux adhérents. Ce fut dans la ville de Sicktachotis, dans la province de Nisœa en Médie, que je le tuai et que je lui enlevai l'empire. » Nous donnons la suite de l'inscription à partir de ce moment, car elle comble une lacune importante de l'historien grec. Le roi Darius déclare: « Lorsque j'eus tué le mage Gomatès, un homme nommé Athrina, fils d'Upadarma, se révolta en Susiane.... Et un homme babylonien nommé Naditabira se révolta, lui aussi, en Babylonie. Ainsi il dit en mentant au peuple: « Je suis Na-« buchodonosor, le fils de Nabonid. » Alors le peuple babylonien tout entier passa à ce Naditabira.... Alors j'envoyai une armée en Susiane; lui, Athrina, fut amené enchaîné devant moi. Je le tuai. Alors je marchai vers Babylone. L'armée de ce Naditabira, qui se nommait Nabuchodonosor, défendait le Tigre. Elle se tenait là, et était sur des bateaux.... Je fis une autre manœuvre; je me tournai contre l'ennemi; Ormuzd m'accorda son secours.... Je franchis le Tigre. Ensuite je tuai beaucoup de monde à Naditabira. Alors je marchai contre Babylone. Lorsque je fus venu à une ville nommée Zazâna sur l'Euphrate, Naditabira s'approcha avec son armée. Nous livrâmes la bataille. Ormuzd me prêta son secours. Je tuai beaucoup de monde de l'armée de Naditabira.... Ensuite je pris Babylone et je tuai ce Naditabira. »

Ce résumé officiel ne pouvait renfermer les riches détails que donne Hérodote, et dont voici le récit succinct. Darius fut obligé de rassembler toutes ses forces pour soumettre la cité rebelle. Les Babyloniens avaient fait de grands préparatifs de défense, et, pour avoir moins à craindre de la famine, ils avaient égorgé presque toutes les femmes. Le souvenir de la prise de leur ville par Cyrus tenait leur vigilance en éveil, ils repoussèrent toutes les attaques et déjouèrent toutes les ruses. Darius commençait à douter du succès de son entreprise, lorsque, le vingtième mois du siége, un de ses officiers, Zopyre, un des sept qui avaient conspiré contre le mage, s'avisa d'un stratagème qui rendit le roi de Perse maître de la place. Zopyre proposa à Darius de s'introduire dans Babylone comme transfuge et comme victime des cruautés de son maître. Pour

mieux tromper les Babyloniens, il se coupa le nez et les oreilles, se mit le corps en sang à coups de fouet, et se présenta en cet état au roi de Babylone. Les Babyloniens l'accueillirent volontiers, et lui accordèrent le commandement d'un corps de troupes. Quelques jours après son arrivée, il sortit à la tête de l'armée, et, ainsi qu'il avait été convenu avec Darius, il surprit et tailla en pièces un corps de mille hommes que le roi lui avait opposés. Dans une seconde sortie, il tua deux mille ennemis, et, dans une troisième, quatre mille. Ces succès le rendirent tout-puissant parmi les assiégés, qui lui confièrent la garde des remparts. Ce fut la perte des Babyloniens. Darius ayant, au jour convenu, fait approcher toutes ses forces, Zopyre leur ouvrit deux des portes de la place. Babylone tomba ainsi pour la seconde fois en la puissance des Perses, qui en abattirent les murs et enlevèrent les portes. Trois mille des Babyloniens les plus distingués furent ensuite mis en croix. Quant à Zopyre, l'antiquité admira beaucoup son dévouement, que nous appellerions aujourd'hui une trahison odieuse; il obtint la ville de Babylone pour en jouir sa vie durant, et on rapporte que Darius déclarait souvent qu'il eût mieux aimé que Zopyre ne se fût pas traité si cruellement que de devenir maître de vingt autres villes comme Babylone. Et, si l'on en croit Plutarque, un jour qu'il tenait une grenade et que quelqu'un lui demandait quel bien il voudrait multiplier autant que les grains de ce fruit, il prononça le nom de Zopyre.

Après la prise de Babylone, Hérodote fait marcher Darius contre les Scythes. L'inscription de Bisoutoun montre que le grand roi eut de bien autres affaires sur les bras, avant d'être libre de commencer cette grande entreprise.

« Pendant que j'étais à Babylone, les provinces suivantes devinrent rebelles contre moi, la Perse, la Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie, la Margiane, la Sattagydie, la Scythie.... Un homme de Perse, nommé Martiya, se souleva en Susiane et parla ainsi au peuple : « Je suis Umanès, « roi en Susiane. » Alors je me mis en marche vers la Susiane, et les Susiens, tremblant devant moi, prirent ce Martiya, qui était leur chef, et le tuèrent.... »

Le roi Darius déclare : « Un homme nommé Phraortès se révolta en Médie [1]; il parla au peuple ainsi : « Je suis Xa-« thritès de la race de Cyaxarès. » Puis le peuple mède qui était au pays devint rebelle contre moi, et fit défection vers ce Phraortès; il était roi en Médie.... L'armée perse et mède qui était auprès de moi m'étant fidèle, j'envoyai cette armée avec mon serviteur, le Perse Hydarnès, que je fis chef. Je parlai ainsi aux guerriers : « Allez, battez cette armée mède « qui ne m'obéit point. » Ormuzd m'accorda son secours, l'armée d'Hydarnès battit l'armée rebelle. »

Le roi Darius déclare : « Ensuite j'envoyai mon serviteur Dâdarsès, un Arménien, en Arménie. Je lui parlai ainsi : « Marche et bats ce peuple rebelle qui ne m'obéit pas. » Puis Dâdarsès marcha pour subjuguer l'Arménie. Les rebelles lui livrèrent bataille. Ormuzd m'accorda son secours; mon armée tua beaucoup de monde de l'armée ennemie.

« Pour la deuxième fois les rebelles attaquèrent Dâdarsès, Ormuzd me porta du secours; mon armée battit fortement l'armée des rebelles.

« Pour la troisième fois les rebelles attaquèrent Dâdarsès. Ormuzd m'accorda son secours; mon armée tua encore beaucoup de monde de l'armée ennemie. Ensuite Dâdarsès m'attendit en Arménie, jusqu'à ce que j'arrivasse en Médie. »

Ces trois combats, qui n'étaient probablement pas trois victoires, n'avaient pu amener la soumission des Arméniens, car il fallut que Darius envoyât contre eux un nouveau général et une nouvelle armée. Il semble même que les rebelles avaient forcé les Perses de reculer jusqu'en Assyrie ; échec grave, puisque la Médie n'était pas encore domptée.

« Le nommé Vaumica (Omisès) est mon serviteur; je l'envoyai en Arménie, et lui parlai ainsi : « Marche, anéantis « cette armée rebelle qui ne m'obéit pas. » Puis Omisès marcha afin qu'il se rendit maître de l'Arménie. Ensuite les re-

1. Cette révolte que l'inscription révèle est mentionnée par Hérodote, I, 130; mais comme les auteurs grecs ne nous parlent que d'une révolte des Mèdes contre Darius Nothus en 408, on voulait qu'Hérodote eût parlé de celle-là, et on le faisait en conséquence vivre jusqu'après cette année. Notre inscription précise le texte d'Hérodote.

belles marchèrent contre Omisès, pour livrer une bataille. Il y a là en Assyrie une contrée nommée.....; c'est là qu'ils firent le combat. Ormuzd m'accorda son secours ; mon armée tua beaucoup de monde de l'armée des rebelles.

« Pour la deuxième fois les ennemis se mirent en marche contre Omisès pour tenter le combat. Il y a une contrée en Arménie nommée Antigarâ; c'est là qu'ils combattirent. Ormuzd m'accorda son secours; mon armée tua beaucoup de monde de l'ennemi. Ensuite Amisès m'attendit en Arménie jusqu'à ce que j'arrivasse en Médie.

« Ensuite je partis de Babylone, je marchai contre la Médie pour la pacifier. Il y a une ville en Médie nommée Gudurus; c'est là que Phraortès, qui se nommait roi de Médie, me rencontra avec son armée pour me livrer une bataille; nous fîmes la bataille. Ormuzd m'accorda son secours; je tuai beaucoup de monde de cette armée de Phraortès.

« Ensuite ce Phraortès alla avec des cavaliers fidèles à Raga, contrée en Médie de ce nom. Puis j'envoyai une armée contre lui. Phraortès fut pris et amené vers moi. Je lui coupai le nez, les oreilles, la langue, et conduisis son.... Il fut tenu enchaîné à ma cour ; tout le peuple le voyait. Ensuite je le fis crucifier à Ecbatane, lui et les hommes qui avaient été ses complices; je les.... à Ecbatane, dans le fort.

« Un homme nommé Céthratakhma, un Sagartien, était rebelle contre moi. Il parla ainsi au peuple : « Je suis roi en « Sagartie, étant de la race de Cyaxarès. » Ensuite je déléguai une armée perse et médique. Un Mède nommé Khmaçpâda, mon serviteur, je le fis chef de cette armée. Je leur parlai ainsi : « Marchez et battez cette armée rebelle qui ne « m'obéit point. » Khmaçpâda alla avec son armée; il livra une bataille avec Céthratakhma. Ormuzd m'accorda son secours; mon armée anéantit l'armée insurrectionnelle et prit Céthratakhma, et il fut amené devant moi. Ensuite je lui coupai le nez et les oreilles.... Il fut tenu enchaîné à ma cour, tout le peuple le voyait; plus tard je le fis crucifier à Arbelles.

« La Parthie et l'Hyrcanie étaient rebelles contre moi; elles se déclarèrent pour Phraortès. Hystaspe est mon père, les re-

belles se mirent en marche pour l'attaquer. Ensuite Hystaspe marcha, avec l'armée qui m'était fidèle, contre eux pour livrer bataille. Ormuzd me porta du secours; l'armée d'Hystaspe tua beaucoup de monde à l'armée insurrectionnelle. »

L'inscription raconte encore l'insurrection et la défaite des Parthes et des peuples de la Margiane, de la Perside et de l'Arachosie, un second soulèvement de Babylone, puis résume ces longues guerres et ces victoires par ces mots :

« Voici ce que j'ai fait par le secours d'Ormuzd : J'ai livré dix-neuf combats aux provinces rebelles; je les ai domptées et j'ai emmené neuf rois captifs. »

Suit l'énumération de ces neuf rois, qu'on retrouvera plus loin et qui sont représentés dans le bas-relief la corde au cou et les mains liées derrière le dos.

« Qui que tu sois, lis cette inscription; sache que je n'ai rien dit que je n'aie fait; et que j'ai fait beaucoup d'autres choses que je n'ai pas dites.

« Si tu ne caches pas cette inscription, qu'Ormuzd te soit ami, te donne une nombreuse postérité et une longue vie.

« Si tu la caches, qu'Ormuzd te soit ennemi, et qu'il ne te vienne pas de postérité.

« Ormuzd et les autres dieux qui existent m'ont été propices parce que je n'étais ni irréligieux, ni menteur, ni tyran.

« Qui que tu sois qui un jour voie cette inscription et ces images, n'y fais aucune dégradation. Tant que tu les conserveras, tu te conserveras toi-même. Si tu les dégrades, qu'Ormuzd te soit ennemi : reste sans postérité, et qu'Ormuzd trompe tes espérances dans tout ce que tu entreprendras. »

L'inscription nomme ensuite ceux qui aidèrent Darius à tuer le mage : Intaphernès, Otanès, Gobryas, Hydarnès, Mégabyse et Aspatinès.

Enfin viennent des inscriptions détachées qui désignent chacun des captifs.

« Celui-ci est Gomatès, le mage qui a menti, car il disait : « Je suis Bartius, fils de Cyrus, et je suis roi. »

« Celui-ci est Atrinès, qui a menti, car il disait : « Je suis « roi de Susiane. »

« Celui-ci est Naditabira, qui a menti, car il disait : « Je « suis Nabuchodonosor, fils de Nabonid, et je suis roi de « Babylone. »

« Celui-ci est Phraortès, qui a menti, car il disait : « Je « suis Xathirès, de la race de Cyaxarès, et je suis roi des « Mèdes. »

« Celui-ci est Martiya, qui a menti, car il disait : « Je suis « Umanès, et je suis roi de Susiane. »

« Celui-ci est Céthratakhma, qui a menti, car il a dit : « Je suis roi des Sagartiens, de la race de Cyaxarès. »



Darius et les chefs rebelles (bas-relief de Bisoutoun).

« Celui-ci est Veisdates, qui a menti, car il a dit : « Je suis « Bartius, fils de Cyrus, et je suis roi. »

« Celui-ci est Aracus, qui a menti, car il a dit : « Je suis « Nabuchodonosor, fils de Nabonid, et je suis roi de Baby- « lone. »

« Celui-ci est Phraortès, qui a menti, car il a dit : « Je suis « roi de la Margiane. »

« Celui-ci est Sarucus, le Scythe[1]. »

1. Voy. le *Journal de la Société asiatique* de Londres, t. X, où se trouve le mémoire de M. Rawlinson, avec une traduction latine de l'inscription de Bisoutoun; le *Journal asiatique* publié par la Société asiatique de Paris, numéros de février à juillet 1851, qui renferme une traduction nouvelle et française

Hérodote, à son tour, a conservé un fait dont l'inscription ne parle pas : c'est la mort du puissant satrape de Lydie, Orétès, qui affectait l'indépendance et que Darius fut réduit à faire assassiner, étant trop faible et trop occupé par les révoltes qui ébranlaient tout l'empire pour l'attaquer à force ouverte. Cet Orétès avait tué le gouverneur de Dascylion et son fils, quoiqu'ils fussent tous deux des Perses de distinction. Outre une infinité d'autres crimes, il avait assassiné un courrier de Darius, porteur d'ordres qui ne lui étaient pas agréables. Mais comme il avait une garde de 1000 Perses et des forces considérables, puisque son gouvernement comprenait la Phrygie, la Lydie et l'Ionie, Darius imagina, pour s'en débarrasser, le moyen suivant. Il convoqua les Perses les plus qualifiés et leur demanda : « Qui d'entre vous me promettra d'exécuter une chose où il ne s'agit que d'habileté, et où il n'est pas nécessaire d'employer la force et le grand nombre? » En même temps il leur rappela les crimes d'Orétès et la nécessité de le punir. Aussitôt 30 Perses s'offrirent à l'envi à le servir. Darius, ne voulant pas montrer de préférence, ordonna que le sort déciderait. Il tomba sur Bagéus. Voici comment s'y prit celui-ci. Il écrivit plusieurs lettres sur différentes affaires, les scella du sceau de Darius, et partit pour Sardes avec ces dépêches. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il alla trouver Orétès et donna les lettres l'une après l'autre au secrétaire du roi pour en faire lecture. Il avait intention de sonder ainsi les gardes. Ayant remarqué qu'ils avaient beaucoup de respect pour ces lettres du roi, il en donna une autre ainsi conçue : « Perses, le roi Darius vous défend de servir désormais de gardes à Orétès. » Aussitôt ils mirent bas leurs piques. Encouragé par cette soumission, Bagénus mit

par M. Oppert; enfin, la *Revue archéologique* de décembre 1846. M. Oppert croit pouvoir assigner à quelques-uns de ces événements les dates suivantes : décembre 520, Darius force les Babyloniens à se retirer derrière les murs de leur capitale; janvier 519, commencement du siége de Babylone; août 518, fin du siége, qui a duré vingt mois; pendant ce siége soulèvement des Mèdes et des Arméniens; décembre 519, première bataille contre les Mèdes; novembre 518, défaite des Mèdes par Darius; mai, août et décembre 519, et mai 518, batailles livrées par les Arméniens aux troupes de Darius; avril 516, première défaite des Parthes.

entre les mains du secrétaire la dernière lettre qu'il portait : « Le roi Darius ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer Orétès. » A l'instant même les gardes tirent leur cimeterre et tuent le gouverneur.

Un des crimes d'Orétès avait été la mort de Polycrate, tyran de Samos[1]. Il l'avait attiré à Sardes et l'avait fait mettre en croix. Syloson, frère de Polycrate, obtint de Darius, auquel il avait rendu, du temps de Cambyse, quelque léger service, qu'une armée perse le rétablît dans Samos. Cette île, naguère si puissante, devint ainsi tributaire du grand roi.

Darius, après avoir étouffé toutes les révoltes et donné à son empire une organisation nouvelle, que nous étudierons bientôt, comprit que le meilleur moyen d'avoir la paix à l'intérieur, était d'occuper au dehors l'activité guerrière que les Perses conservaient encore. D'ailleurs, le nouveau monarque devait tenir à ne pas rester au-dessous de ses deux prédécesseurs. Le premier avait conquis l'Asie, le second l'Afrique ; Darius songea à soumettre l'Europe. De vieilles rancunes contre les Scythes, qui avaient naguère dominé vingt-huit ans sur l'Asie occidentale, tournèrent d'abord ses armes contre eux.

Les Scythes.

Ces peuples, que nous connaissons surtout par Hérodote, vivaient de chair de cheval et du lait de leurs juments, trait par des esclaves auxquels ils crevaient les yeux. Ils habitaient sur des chariots qui les transportaient incessamment d'un point à l'autre de l'espace compris entre le Borysthène et le Palus Méotide. Une de leurs tribus, les Scythes royaux, exerçait sur le reste de la nation une sorte de suprématie, et fournissait le roi par lequel l'unité religieuse et politique de la race était maintenue. Chaque horde avait néanmoins son chef séparé, son culte et ses coutumes particulières. On distinguait encore les Scythes sédentaires et laboureurs, établis le long du Borysthène et de l'Hypanis, et les Callipides, les Alazons, que la colonie grecque d'Olbia avait quelque

1. Voy. l'*Histoire grecque* de M. Duruy, 2e édition, p. 199-200.

peu hellénisés, à l'ouest de l'Hypanis (Bog). Hérodote, qui visita ces Scythes sédentaires, les regarde comme de même sang que les autres peuplades scythiques, parenté que quelques érudits modernes ont combattue. Les Scythes appartenaient probablement à la race mongolique, et dans ce cas ils seraient le type ancien des Huns et des Bulgares[1]. On retrouve, en effet, encore aujourd'hui dans la pompe funèbre des grands khans Tchenghiz, des coutumes qui rappellent celles qu'Hérodote a décrites chez les Scythes. Il est vrai que les tribus les plus différentes et les plus éloignées ont souvent les mêmes coutumes. Cette ressemblance ne suffit donc pas pour prouver l'identité d'origine, qui peut être montrée seulement par l'identité des idiomes. Malheureusement, il ne nous reste rien de la langue scythique, si ce n'est quelques mots qui tendent à combattre l'hypothèse de l'origine indo-européenne. La question est donc, en réalité, encore douteuse.

« Ils reconnaissent plusieurs dieux, mais n'élèvent de temple et d'autel qu'au seul Mars. Ce temple est ainsi construit : on entasse des fagots de menu bois et on en fait une pile de trois stades en longueur et en largeur, mais moins haute. Sur cette pile on pratique une espèce de plate-forme carrée, dont trois côtés sont inaccessibles ; le quatrième va en pente, de manière qu'on puisse y monter. Tous les ans on y jette cinquante charretées de menu bois pour réparer l'affaissement produit par les injures des saisons. Au haut de cette pile, chaque nation scythe plante un vieux cimeterre de fer, qui tient lieu de simulacre de Mars. Ils offrent chaque année, à ce cimeterre, des sacrifices de chevaux et d'autres animaux, et lui immolent plus de victimes qu'au reste des dieux. Ils sacrifient aussi le centième de tous les prisonniers, mais non de la même manière que les animaux : ils font d'abord des libations avec du vin sur la tête de ces victimes humaines,

1. Cette origine est acceptée par Niebuhr, Boeckh et Schafarick (*Slavische Alterthumer*, Prague, 1843), mais combattue par Humboldt, Ukert et Klaproth, qui affirme, sans donner, il est vrai, de preuve à l'appui de cette assertion, qu'aucune tribu turque ou mongole n'a émigré à l'ouest de l'Asie centrale, si ce n'est bien longtemps après Hérodote.

les égorgent ensuite sur un vase, portent ce vase au haut de la pile, et en répandent le sang sur le cimeterre. Pendant qu'on porte ce sang au haut de la pile, ceux qui sont au bas coupent le bras droit avec l'épaule à tous ceux qu'ils ont immolés, et le jettent en l'air. Après avoir achevé le sacrifice de toutes les autres victimes, ils se retirent, le bras reste où il est tombé, et le corps demeure étendu dans un autre endroit.

« Voici les usages qu'ils observent à la guerre : un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats, et la porte au roi. Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi, il a part à tout le butin; sans cela il en serait privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une incision à l'entour, vers les oreilles, et, la prenant par le bout, il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite cette peau entre ses mains, après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de bœuf, et quand il l'a bien amollie, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride du cheval qu'il monte, et s'en fait honneur; car, plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes, plus il est estimé vaillant et courageux. Il s'en trouve beaucoup qui cousent ensemble des peaux humaines comme des capes de berger, et qui s'en font des vêtements. Plusieurs aussi écorchent jusqu'aux ongles inclusivement la main droite des ennemis qu'ils ont tués, et en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme est, en effet, épaisse, et de toutes les peaux c'est presque la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent les hommes depuis les pieds jusqu'à la tête, et lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois, ils les portent sur leurs chevaux.

« Les Scythes n'emploient pas à l'usage que je vais dire, toutes sortes de têtes indifféremment, mais celles de leurs plus grands ennemis. Ils scient le crâne au-dessous des sourcils et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir par dehors d'un morceau de cuir de bœuf sans apprêt. Les riches non-seulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf, mais ils le dorent aussi en dedans et s'en servent, tant les pauvres que les riches, comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs proches, si, après avoir

eu quelques querelles ensemble, ils ont remporté sur eux la victoire en présence du roi. S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenaient les ont attaqués, quoiqu'ils fussent leurs parents, et comment ils les ont vaincus. Ils en tirent vanité, et appellent cela des actions de valeur.

« Chaque gouverneur donne tous les ans un festin où l'on sert du vin avec de l'eau dans un cratère. Tous ceux qui ont tué des ennemis boivent de ce vin. Ceux qui n'en ont pas tué n'en goûtent point. Ils sont honteusement assis à part, et c'est pour eux une grande ignominie. Tous ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis boivent en même temps dans deux coupes jointes ensemble.

« Lorsque les Scythes font un traité, ils versent du vin dans une grande coupe de terre, et les contractants y mêlent de leur sang en se faisant de légères incisions au corps avec une épée. Après quoi ils trempent dans cette coupe un cimeterre, des flèches, une hache et un javelot. Ces cérémonies achevées, ils prononcent une longue formule de prières et boivent ensuite une partie de ce qui est dans la coupe, et après eux les personnes les plus distinguées de leur suite.

« Quand le roi vient à mourir, ils enduisent le corps de cire, fendent le ventre, et après l'avoir rempli de souchet broyé, de parfums, de graines d'ache et d'anis, ils le recousent. On porte le corps à travers toutes les provinces ; les habitants témoignent leur douleur en suivant le convoi d'une province à l'autre, et en se faisant à eux-mêmes de cruelles incisions. Quand il est arrivé dans le pays des Gerrhes, on le place, au lieu de sa sépulture sur un lit de verdure et de feuilles entassées. Autour de lui on met après les avoir étranglés, une de ses femmes, son échanson, son cuisinier, son écuyer, son ministre, un de ses serviteurs, un de ses chevaux, et les prémices de toutes les choses à son usage. Cela fait, on élève sur le lieu de sa sépulture un tertre très-haut. L'année révolue, ils prennent encore cinquante jeunes Scythes des serviteurs du roi, les étranglent avec pareil nombre de ses plus beaux chevaux, leur ôtent les entrailles et mettent de la paille

à la place. Ils font subir aux chevaux la même opération, et les disposent sur des pieux autour du tombeau royal, avec un mors et une bride. Puis ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont étranglés, les placent chacun sur un cheval, après leur avoir fait passer, le long de l'épine du dos jusqu'au cou, une perche, dont l'extrémité inférieure s'emboîte dans le pieu qui traverse le cheval. Lorsqu'ils ont arrangé ces cinquante cavaliers autour du tombeau ils se retirent.

« Voici un usage qui s'observe chez les Issédons. Quand un Issédon a perdu son père, tous ses parents lui amènent du bétail : ils l'égorgent; et, l'ayant coupé par morceaux, ils dépècent de même le cadavre du père de celui qui les reçoit dans sa maison; et mêlant toutes ces chairs ensemble, ils en font un festin. Ils ôtent les cheveux de la tête, et après l'avoir parfaitement nettoyée, ils la dorent et s'en servent comme d'un vase précieux dans les sacrifices solennels qu'ils offrent tous les ans. »

Les Scythes étaient séparés, au sud, par le Danube, d'une population thrace appelée les Gètes. « Les Gètes, dit Hérodote, se croient immortels et pensent que celui qui meurt va trouver leur dieu Zamolxis. Tous les cinq ans ils tirent au sort quelqu'un de leur nation et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zamolxis avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comme se fait cette députation. Trois Gètes tiennent chacun une javeline la pointe en haut; tandis que d'autres prennent par les pieds et par les mains celui qu'on envoie à Zamolxis, le balancent et le jettent en l'air de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le dieu leur est propice; s'il n'en meurt pas ils accusent la victime d'être un méchant. Alors ils en députent un autre et lui donnent leurs ordres tandis qu'il est encore en vie. Ces mêmes Thraces tirent aussi des flèches contre le ciel, quand il tonne et qu'il éclaire. »

A l'est, le Tanaïs séparait les Scythes des Sarmates, qui occupaient un territoire de plusieurs journées de chemin au nord-est du Palus Méotide. Pour Hérodote et Hippocrate, les Sarmates étaient une branche des Scythes, parlant un dialecte de leur langue, et distingués seulement de leurs voisins

par les habitudes guerrières de leurs femmes; mais cette opinion est combattue par plusieurs écrivains modernes, qui font des Sarmates, les uns, une tribu médique, les autres, une tribu mongole, et se refusent à les confondre avec les Slaves modernes, lesquels ne seraient autres que les peuples anciennement connus, dans l'Illyrie et sur les bords de la Baltique, sous les noms de Serbes et de Vindes. Tout le pays, à l'est et au nord-est du Tanaïs, entre l'Oural et la mer Caspienne, était traversé par des marchands grecs qui allaient chercher l'or de l'Altaï et de l'Oural. De l'autre côté de la mer Caspienne étaient les Massagètes, que Cyrus avait déjà rencontrés, et qu'Hérodote identifie avec les Scythes[1].

Les Cimmériens, qui étaient peut-être la partie la plus septentrionale de la grande race thrace, avaient primitivement fixé leurs demeures entre les Gètes du Danube et le Palus Méotide. Mais, entre les années 630 et 618, un grand mouvement avait ébranlé les nations scythiques. Les uns avaient chassé les Cimmériens, les autres envahi la Médie et la haute Asie. Les Cimmériens s'étaient rejetés sur l'Asie Mineure et avaient ravagé la Paphlagonie, la Phrygie, la Lydie et l'Ionie. Repoussés, ils s'arrêtèrent vraisemblablement dans la partie de la péninsule où plus tard Sinope s'éleva, et où peut-être doit-on les reconnaître dans ces Chalybes, qui travaillaient si habilement le fer de leurs montagnes. Hérodote paraît ne connaître qu'une invasion des Cimmériens dans l'Asie Mineure, sous Ardys, mais Strabon parle de plusieurs invasions, et Callisthène fait prendre Sardes par les Trères, tribu de la Thrace, et par les Lydiens. Il faut conclure de tous ces récits qu'au VIIe siècle une partie de l'Asie Mineure avait été souvent dévastée par les nomades. Le souvenir en était vivant encore, et ce souvenir explique le but et

1. Boeckh (*Introductio ad Inscript. Sarmat. corpus*, p. 83) fait des Sarmates une tribu mède ou persique, et les ancètres des Slaves; Schafarik combat cette identité des Sarmates et des Slaves, mais fait des Sarmates une tribu mède et radicalement distincte des Scythes. Il ne s'appuie, il est vrai, que sur des autorités assez faibles : Diodore (livre II, chapitre XLIII), Méla (livre I, chapitre XIX), et Pline (livre VI, chapitre VII). Quant à la liste des noms sarmates, donnée par Boeckh comme identique avec les noms mèdes, elle ne trouve rien, car on trouverait la même analogie avec les noms scythes.

l'importance de l'expédition dirigée par Darius contre les anciens déprédateurs de l'Asie. Les Scythes étaient d'ailleurs une puissance redoutable. « De tous les peuples que nous connaissons, dit Hérodote, les Scythes sont ceux qui ont trouvé le moyen le plus sûr de garder leur liberté : c'est de ne pas se laisser joindre quand ils ne veulent pas l'être. » Thucydide va plus loin : il déclare qu'ils seraient irrésistibles s'ils étaient unis.

Expédition de Darius contre les Scythes (508?); conquête de la Thrace (506?).

Hérodote dit lui-même : Darius punit l'insulte que les Scythes avaient faite les premiers aux Mèdes, en entrant à main armée dans leur pays, et en devenant, après une victoire complète, les maîtres de l'Asie Supérieure pendant vingt-huit ans. En vain Artabane, son frère, chercha à le détourner de cette expédition, en lui représentant la pauvreté des Scythes et les difficultés de l'entreprise; Darius partit de Suse avec 700 000 hommes. Dans cette armée étaient les trois fils d'un Perse nommé Œobazus. Le père pria Darius de lui laisser un de ses enfants. Ce vœu était un doute sur sa fortune ou une hésitation à le servir qui offensèrent le despote. Il répondit à Œobazus qu'il les lui rendrait tous les trois. Il les fit tuer sur l'heure et laissa leurs cadavres sur la route.

Cependant, par ses ordres, un pont de bateaux avait été jeté sur le Bosphore de Thrace, par Mandroclès de Samos. Arrivé là, il chargea les Ioniens de faire voile par l'Euxin jusqu'à l'Ister, et de construire un autre pont sur ce fleuve; sa flotte était de 600 voiles.

Les Thraces de Salmydessos, et ceux des environs d'Apollonie, de Mésembrie, se rendirent à lui sans combat. Les Gètes, au contraire, voulurent se défendre; mais ils furent réduits sur-le-champ en esclavage. L'Ister franchi sans peine, Darius laissa aux Ioniens la garde du pont qu'ils avaient construit.

Cependant, l'arrivée des Perses avait jeté un grand trou-

ble parmi les peuples de la Scythie. Les uns voulaient combattre, les autres s'y refusaient; il fut convenu que l'on ne présenterait pas la bataille aux Perses, qu'on céderait peu à peu le terrain, en comblant les puits et les fontaines; que l'on détruirait toutes les productions de la terre, et qu'enfin on attirerait l'ennemi droit sur les terres de ceux qui avaient refusé d'entrer dans la confédération, pour les forcer ainsi à combattre.

Ce plan réussit complétement. Les Perses ne rencontrèrent devant eux que le désert. Ils pénétrèrent jusqu'au fleuve Oaros où ils construisirent huit grands châteaux, à soixante stades les uns des autres. Mais l'ennemi ne paraissant pas, ils les laissèrent inachevés et se remirent sur les traces des Scythes qui se tenaient toujours à une distance d'une journée de chemin. Darius pourtant se lassa de cette poursuite inutile, et provoqua leur chef Indathyrse au combat. Le Scythe répondit en ces termes : « Je vais te dire pourquoi nous ne t'avons pas combattu sur-le-champ. Comme nous ne craignons ni qu'on nous prenne nos villes, puisque nous n'en avons point, ni qu'on fasse du dégât sur nos terres, puisque nous ne les cultivons pas, nous n'avons pas de motif pour livrer bataille. Si cependant tu veux nous y forcer, nous avons les tombeaux de nos pères ; trouve-les, et essaye de les renverser ; tu connaîtras alors si nous combattrons pour les défendre. Au lieu de la terre et de l'eau que tu me demandes, je t'enverrai des présents plus convenables. » Ces présents consistaient en un rat, une grenouille, un oiseau et cinq flèches. Personne ne pouvait pénétrer le sens de cette singulière offrande. Darius voulut y voir un gage de soumission, l'abandon que les Scythes lui faisaient de la terre, de l'eau et de l'air. Mais Gobrias donna une autre interprétation : « Perses, dit-il, ces présents signifient que, si vous ne vous envolez pas dans les airs comme les oiseaux, ou si vous ne vous cachez pas sous terre comme des rats, ou si vous ne sautez pas dans les marais comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie, et que vous périrez par ces flèches. »

Cependant le nombre de jours fixé par Darius pour son

retour sur l'Ister était passé. Un parti de Scythes, à qui on avait confié la garde des environs du Palus Méotide, se rapprocha de ce fleuve, et, s'étant abouché avec les Ioniens, les engagea fortement à rompre le pont qu'ils étaient chargés de garder, et à retourner dans leur patrie. L'affaire fut mise en délibération. Miltiade d'Athènes, qui commandait dans la Chersonèse de l'Hellespont, fut d'avis de suivre le conseil des Scythes et de rendre la liberté à l'Ionie; mais Histiée, tyran de Milet, s'y opposa. Il représenta aux autres chefs grecs qu'ils ne régnaient dans leurs villes que par Darius; que si la puissance de ce prince était détruite, ils perdraient, eux, leur autorité, les villes préférant toutes la démocratie à la tyrannie. Le sentiment d'Histiée prévalut, et les Perses échappèrent à une perte certaine.

Darius finit par comprendre l'inutilité de son entreprise; il revint sur le Danube, en sacrifiant une partie de son armée, traversa la Thrace et s'embarqua à Sestos pour repasser en Asie, après avoir confié à Mégabyze le commandement de 80 000 hommes qu'il laissa en Europe.

Mégabyze, renonçant à toute entreprise contre les Scythes, tourna ses efforts contre les Thraces, qu'il subjugua complétement. Il attaqua ensuite la Macédoine et demanda au roi Amyntas la terre et l'eau, signe de soumission que ce prince accorda sans résistance. Mégabyze occupa aussi Périnthe et Byzance, la clef du Bosphore de Thrace, et les îles d'Imbros et de Lemnos dans la mer Égée, puis il repassa en Asie et vint à Sardes, où il trouva Darius occupé d'autres projets. Il y eut, en effet, vers ce temps, deux expéditions faites aux deux extrémités opposées de l'empire.

Expéditions dans la Cyrénaïque et dans l'Inde

La Cyrénaïque venait d'être le théâtre de troubles graves au milieu desquels le roi Arcésilas avait été obligé de prendre la fuite. Réintégré quelque temps après avec le secours des Samiens, il punit sévèrement ceux qui avaient pris part à la révolution, condamna les uns à mort, et exila les autres. Mais il ne tarda pas lui-même à périr, dans Barcé, victime de la

vengeance des exilés. Sa mère Phérétime, qui jouissait d'une grande considération à Cyrène, où elle assistait même aux délibérations du sénat, s'enfuit en Égypte, et supplia le satrape Aryandès de venger son fils, sous prétexte qu'il n'avait été assassiné que parce qu'il favorisait le parti des Perses.

Aryandès lui donna une armée considérable. Son intention n'était pas seulement de punir les Barcéens, mais de subjuguer la Libye tout entière. D'abord les Perses vinrent mettre le siége devant Barcé, et, au bout de neuf mois, forcèrent les habitants à promettre de payer tribut au roi. Le serment prêté, les Barcéens, comptant sur la foi du traité, ouvrirent leurs portes, sortirent de leur ville et y laissèrent entrer l'ennemi. Les Perses déclarèrent alors que le traité n'existait plus et s'emparèrent de la place. Ils livrèrent à Phérétime ceux d'entre les Barcéens qui avaient eu la plus grande part à l'assassinat de son fils; aussitôt elle ordonna qu'on les mît en croix autour des murailles, et ayant fait couper le sein à leurs femmes, elle en fit border le mur. Les Perses réduisirent le reste des habitants en esclavage. Ces captifs envoyés au roi Darius en reçurent des terres en Bactriane, avec une bourgade à laquelle ils donnèrent le nom de Barcé.

L'autre expédition eut lieu contre les Indiens. Il nous reste peu de détails de cette entreprise, qui eut pour résultat d'ouvrir l'Inde aux sujets du grand roi. C'est à cette guerre que se rattache le voyage de Scylax de Caryandie. La flotte, suivant Hérodote, partie de la ville de Caspatyre, vers le haut Indus, dans la province de Pactyice, descendit le fleuve vers l'Océan jusqu'à la mer; ensuite, faisant voile vers le couchant, elle arriva, après trente mois de navigation, à l'extrémité de la mer Rouge, dans le même port d'où le roi d'Égypte avait fait partir les Phéniciens pour entreprendre le tour de l'Afrique. A la suite de l'expédition de Scylax, Darius soumit les Indiens riverains du fleuve, et ses flottes fréquentèrent la mer des Indes.

Gouvernement des Perses.

Le règne de Darius fut marqué par de grands changements dans l'organisation intérieure de l'empire perse. Cette organisation n'avait été qu'ébauchée par Cyrus; et l'empire n'était guère alors qu'une vaste agglomération de tribus et de peuples différents, qui n'étaient rattachés que par un faible lien au pouvoir central. Les institutions des Perses étaient celles d'un peuple conquérant, obéissant à un chef qui pouvait disposer de la vie et de la fortune de ses sujets comme d'un bien qui lui appartenait. « Les Perses, dit Hérodote, considèrent l'Asie comme leur propriété et le domaine du roi régnant. » Une sorte de despotisme militaire était donc la base du gouvernement, et on ne voit pas que les sujets aient eu d'autres garanties contre les vices d'un pareil système que la modération du prince.

Dans les idées des Orientaux, le roi n'est pas seulement le souverain, mais le propriétaire du pays. La division établie chez nous entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, pour garantir l'indépendance de chacun d'eux, est parfaitement inconnue aux peuples asiatiques. Le roi est la source de tout, le centre de tout; et le peuple n'intervient en aucune façon dans les affaires publiques.

Les seules limites que le pouvoir royal reconnût, en Perse, étaient celles qui lui étaient imposées par la religion. On retrouve partout, en Asie, un corps de prêtres, qui exerçait à la cour une influence plus ou moins puissante, et qui tempérait, jusqu'à un certain point, l'autorité du monarque. Ces prêtres étaient les instituteurs des rois, les gardiens de la loi, les dépositaires des rites sacrés. En Perse, on les appelait mages. C'est du moins le seul nom qui ait été employé parmi les Perses, depuis le commencement de la dynastie des Achéménides. C'était, on le sait, celui des prêtres de Médie. Il est probable que quand les Perses, après la conquête de la Babylonie et des contrées voisines, adoptèrent le costume et les usages des Mèdes, ils empruntèrent aussi à leurs nou-

veaux sujets le nom de mages[1]. Ce qui est certain, c'est que ces mages ne tardèrent pas à prendre à Persépolis une très-grande influence. Sous les successeurs de Cyrus, ils jouèrent à la cour un grand rôle. C'est ce que prouve suffisamment la révolution accomplie par le mage Gomatès, révolution tout à la fois politique et religieuse. C'était probablement parmi eux qu'étaient choisis les conseillers dont parle la Bible dans le livre d'Esther, ce tableau si vivant de la cour des rois de Perse.

Au-dessous de ce conseil on voit les sept eunuques, officiers ordinaires du prince, quelquefois consultés, mais plus ordinairement voués à des fonctions purement domestiques; ils étaient en général les exécuteurs des volontés royales. Quelquefois, dans les cas extraordinaires, tels qu'une grande expédition, on invitait les satrapes, les commandants des troupes à prendre part aux délibérations, mais il n'était pas toujours prudent d'exprimer une opinion; car alors on assumait une terrible responsabilité, et, en cas d'insuccès, on payait souvent de sa tête la liberté dont on avait usé.

Le palais, qui portait chez les Perses, comme aujourd'hui chez les Turcs, le nom de *Porte*, était inaccessible à la foule, et il était très-difficile d'être admis en présence du monarque, dont une étiquette sévère défendait l'approche. Les ministres, les courtisans employés dans l'intérieur du palais se tenaient, selon leur rang et leurs fonctions, dans les cours extérieures. Le nombre de ces serviteurs, des satellites, des maîtres de cérémonies était innombrable. Il fallait s'adresser à eux pour arriver jusqu'au prince, ce qui les fit appeler les oreilles, les yeux du roi, etc.

Quant à l'administration des provinces, elle était fort simple. Un corps de troupes était établi dans le pays conquis, pour en assurer la possession et y maintenir l'obéissance. A côté étaient placés des fonctionnaires chargés de lever les tributs, et de les envoyer au roi. Dans les premiers temps,

1. Le nom de mages vient du pehlvi. *Mag* ou *mog* signifie dans cette langue, en général, un prêtre.

ces tributs n'avaient rien de fixe, et les gouverneurs de provinces prenaient arbitrairement ce qui leur plaisait. Cette organisation se régularisa sous Darius. D'abord il donna un centre à ce vaste empire, qui n'avait pas encore de capitale sous les rois conquérants et nomades, comme Cyrus et Cambyse. Il paraît avoir fixé sa résidence à Suse. C'est de là que artirent désormais les ordres que le souverain transmettait ux nombreux agents répandus dans ses États.

Le premier devoir des satrapes ou gouverneurs des provinces, ainsi que des intendants placés sous leurs ordres, était la perception des tributs en nature ou en métaux précieux; mais leurs fonctions ne se bornaient pas là; ils étaient également chargés de protéger l'agriculture et tous les intérêts du pays. Les Perses attachaient une grande importance à la culture de la terre; la loi de Zoroastre en faisait une obligation sacrée à ses disciples. « Le roi, dit Xénophon, visite chaque année une partie de l'empire, et il fait visiter par des délégués ce qu'il ne peut voir par lui-même. Il honore par des présents les magistrats dont le district est bien cultivé et abonde en fruits ou en arbres, et il agrandit leur juridiction. Ceux, au contraire, dont la province est mal cultivée ou dépeuplée, soit par négligence, soit à cause des vexations, sont punis ou destitués[1]. »

L'administration perse était donc, en général, assez favorable aux vaincus[2]; si elle les dépossédait de toute espèce de droits politiques, au moins elle leur assurait une grande tranquillité et une certaine prospérité matérielle. Le despotisme de Cyrus, de Darius, était certainement un progrès sur l'état antérieur de la Perse et de l'Asie entière. Si les peuples eurent à souffrir, ce fut surtout de la part de ces satrapes avides, ambitieux, et qui trop souvent pour se maintenir en faveur auprès du roi, ne trouvaient rien de mieux à faire que de lever sur leurs administrés les plus grandes sommes d'argent possibles.

1. Les bas-reliefs de Persépolis nous représentent des processions, où l'on voit des chevaux, des chameaux, des moutons, des ânes, de l'huile, du beurre, des graines et des fruits de toute sorte qu'on offre au grand roi.
2. V. Hérod., liv. I, ch. CXXXIV.

Ce fut vraisemblablement pour prévenir ces exactions que Darius régla le tribut, soit en argent, soit en nature, que chaque nation devait lui payer tous les ans. Ces impôts firent dire aux Perses que Darius était un marchand, Cambyse un maître et Cyrus un père; le premier, parce qu'il faisait argent de tout; le deuxième, parce qu'il était dur et négligent; le troisième, parce qu'il était doux, et qu'il avait fait à ses sujets le plus de bien qu'il avait pu. Voici comment Darius avait réparti l'impôt entre les vingt satrapies de son empire.

Les Ioniens, les Magnètes d'Asie, les Éoliens, les Cariens, les Lyciens, les Milyens, les Pamphyliens composaient la première satrapie, et payaient ensemble 400 talents d'argent.

Les Mysiens, les Lydiens, les Lazoniens, les Cabaliens, les Hygenniens étaient taxés à 500 talents et formaient la deuxième satrapie.

Les Hellespontiens, les Phrygiens, les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens, les Mariandyniens et les Syriens formaient la troisième satrapie et payaient 360 talents.

Les Ciliciens donnaient tous les jours un cheval blanc, 360 en tout, et 500 talents d'argent, dont 140 se distribuaient à la cavalerie, qui formait la garnison de ce pays : les 360 autres talents entraient dans les coffres de Darius ; c'était la quatrième satrapie.

La suivante s'étendait depuis les frontières de la Cilicie jusqu'à celles de l'Égypte, mais ne comprenait pas le pays des Arabes, qui était exempt de tout tribut. Cette satrapie, qui renfermait ainsi toute la Syrie, la Phénicie, la Palestine et l'île de Chypre, payait 350 talents.

De l'Égypte, des Libyens voisins d'Égypte, des villes de Cyrène et de Barcé, qui étaient comprises dans le gouvernement de l'Égypte, il revenait au roi un tribut de 700 talents, sans compter le produit de la pêche du lac Mœris et 700 talents en blé ; car on en fournissait 120 000 mesures aux Perses en garnison dans le château blanc de Memphis, et aux troupes qui étaient à leur solde. Cette satrapie était la sixième.

La septième comprenait les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices et les Aparytes. Ces nations étaient du même gouvernement et payaient 170 talents. Suse et le reste du pays des Cissiens formaient le huitième gouvernement, et rendaient au roi 300 talents.

De Babylone et du reste de l'Assyrie, il lui revenait 1000 talents d'argent et 500 jeunes eunuques; c'était la neuvième satrapie. D'Ecbatane et du reste de la Médie, des Paricaniens et des Orthocorybants, qui faisaient le dixième guovernement, il tirait 450 talents. Les Caspiens, les Pausices, les Darites composaient le onzième gouvernement; ils payaient ensemble 200 talens. Tout le pays, depuis les Bactriens jusqu'aux Œgles, formait la douzième satrapie, et rendait un tribut de 360 talents.

Le treizième département payait 400 talents. Il s'étendait depuis la Pactyie, l'Arménie et les pays voisins jusqu'au Pont-Euxin. Les Sagartiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Myciens et les peuples qui habitent les îles de la mer Érythrée, payaient un tribut de 600 talents; ils étaient compris dans la quatorzième satrapie. La quinzième renfermait les Saces, qui donnaient 200 talents. Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens et les Ariens étaient taxés à 300 talents. Cette satrapie était la seizième.

Les Paricaniens et les Éthiopiens asiatiques rendaient 400 talents; ils composaient le dix-septième gouvernement. Le dix-huitième renfermait les Matianiens, les Sapires et les Alarodiens. Ils étaient taxés à 200 talents. Les Mosches, les Tibaréniens, les Macrons, les Mosynœques, les Mardes payaient 300 talents; ils formaient le dix-neuvième département. Les Indiens payaient autant à eux seuls que tous les autres ensemble, et ils étaient taxés à 360 talents de paillettes d'or; c'était le vingtième gouvernement. En réunissant toutes ces sommes, on verra que Darius retirait par an un tribut de 14 560 talents euboïques. La Perse, on le voit, était la seule province qui ne fût point mise au rang des pays tributaires. Ses peuples se bornaient à payer un don gratuit.

Telles étaient les grandes divisions administratives et finan-

cières de l'empire au temps de Darius. Cette organisation fut modifiée dans la suite et perfectionnée; mais elle subsista, dans ses circonscriptions principales, jusqu'à la conquête de l'Asie par Alexandre.

C'était le roi qui nommait et révoquait les satrapes. La moindre désobéissance était regardée comme une rébellion et entraînait presque toujours la perte du coupable. Le plus simple soupçon suffisait pour perdre un satrape; le roi envoyait un exprès chargé de ses pleins pouvoirs, qui remettait aux gardes l'ordre de tuer le sujet rebelle, ce qui s'exécutait immédiatement. Dans le principe, le pouvoir civil était séparé du pouvoir militaire.

Pour établir des communications rapides entre les différentes provinces de l'empire, on avait établi des courriers répartis par stations, distantes entre elles d'une journée de chemin, qui portaient les ordres du roi aux satrapes, et les dépêches de ceux-ci à la cour. Cette institution, qui favorisait singulièrement l'action du pouvoir central, était encore une des innovations de Darius.

Mais, quelles que fussent les précautions prises par les rois de Perse pour surveiller les satrapes et les plier à l'obéissance, ils ne purent prévenir les révoltes fréquentes, les guerres civiles qui désolèrent l'empire dans ses derniers temps. La réunion du pouvoir militaire et du pouvoir civil dans leurs mains, contrairement à ce que Cyrus avait institué, et l'agrandissement de leurs gouvernements rendit l'insubordination plus facile. Les satrapes finirent par se considérer comme de véritables princes souverains, et leurs provinces ne furent plus pour eux des pays confiés à leur administration, mais des domaines à exploiter. Dès lors le pouvoir central s'affaiblit en s'avilissant, et la chute prompte de l'empire, au temps d'Alexandre, montra la faiblesse du lien politique qui en réunissait les différentes parties.

Religion des Perses.

Les Perses attribuaient leurs institutions religieuses à un ancien législateur nommé Zoroastre. A quelle époque vivait

ce personnage fameux dans les traditions de l'Orient? Quel fut le lieu de sa naissance, le berceau de ses doctrines? On ne saurait le dire. Les uns le font contemporain de Darius; les autres le placent du quinzième au vingtième siècle avant J. C. Suivant ceux-ci, Zoroastre était Bactrien; ceux-là le disent Mède d'origine, et ils prétendent qu'il aurait d'abord prêché sa religion en Médie; mais l'opposition qu'il rencontra dans ce pays l'obligea à émigrer en Bactriane, où il trouva de nombreux et zélés partisans. Toutefois, là aussi le prophète aurait rencontré de la résistance, et la nouvelle doctrine aurait été repoussée par une partie de la population. C'est alors qu'aurait eu lieu la grande séparation des tribus ariennes, dont les unes se seraient dirigées vers l'Inde, où elles se sont définitivement établies; tandis que les autres, appuyées par certains chefs de tribus, et entre autres par Viçtaspa, ami de Zoroastre, auraient fait triompher le zoroastrisme non-seulement en Bactriane, mais encore dans la Médie et dans la Perse.

Quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur ces diverses questions, il est certain que la doctrine de Zoroastre remontait à une très-haute antiquité. C'est du moins ce que semble attester l'état moral de la société à laquelle elle s'adresse, société toute primitive encore, et qui diffère essentiellement de celle que gouvernèrent Cyrus et ses successeurs.

Le Mazdéisme [1], c'est le nom qu'on donne à cette doctrine, est une des religions les plus pures qui soient nées en Asie avant le christianisme. Elle est renfermée dans le *Zend-Avesta*, le code sacré des Perses, attribué à Zoroastre lui-même; mais dont il ne nous reste malheureusement que des fragments, traduits dans une langue [2] qui n'est pas celle dont s'est servi le prophète. Une tendance marquée vers le monothéisme, une répugnance profonde pour toute représentation matérielle de la divinité, une morale élevée et pratique en même temps, un culte d'une extrême simplicité, tels sont les caractères essen-

1. De Mazda, le nom du principe du bien, de Dieu.
2. Le pehlvi.

tiels de ce système qui se rapproche, sur plus d'un point, de la loi de Moïse.

Zoroastre et ses disciples ne reconnaissent qu'un seul et unique vrai dieu, qui est Ormuzd (Ahoura Mazda); mais ce dieu n'est pas tout-puissant : il a besoin, pour assurer son empire, de lutter sans cesse contre un autre principe, Ahriman[1], qui est la personnification du mal. Ormuzd a sous ses ordres toute une hiérarchie d'esprits divins. D'abord les six Amchaspands, qui représentent les principaux attributs de Dieu : la bonté, la vérité, la justice, la piété, les richesses, l'immortalité. Venaient ensuite les Yzeds, qui étaient de bons génies répandus dans tout l'univers et veillaient à la conservation de ses diverses parties. Enfin, au-dessous des Yzeds se plaçaient ler Férouers, formes pures des choses, créatures célestes répondant aux créatures terrestres, dont elles sont les types immortels. Les astres, les animaux, les hommes, les anges, tout être, en un mot, avait son *férouer*, qu'on implorait par des prières et des sacrifices; protecteur invisible qui veillait incessamment sur l'être auquel il était attaché. Lorsqu'un homme mourait, son férouer demeurait au ciel; aussi les prières pour les morts étaient, dans le mazdéisme, adressées aux férouers des morts. Les cérémonies funèbres étaient célébrées en leur honneur, et les dix derniers jours de l'année leur étaient consacrés. Plus l'homme avait été grand et juste, plus son férouer était puissant.

Ormuzd avait formé la terre aussi pure que le ciel. C'était un lieu de délices donné à l'homme; mais à peine avait-il déclaré que ce lieu était créé pour le bonheur de l'humanité, que le mal, représenté par Ahriman, apparut et travailla à renverser ou à pervertir ce qu'Ormuzd, le bon principe, avait fait. Comme Ormuzd a sous lui des anges, Ahriman a pour serviteurs des daëvas, ou démons, les ennemis des Yzeds, qui troublent la terre, et y sèment le vice et la mort. « Tout ce qu'il y a de bon en ce monde vient d'Ormuzd, disait un roi sassanide aux Arméniens, pour les convertir au

1. *Agra manyoun*, le mauvais esprit.

mazdéisme; tout ce qu'il y a de mal vient de son frère Ahriman. Ormuzd a créé l'homme ; mais les peines, les maladies et la mort remontent à Ahriman. Les malheurs publics et particuliers, les guerres et les entreprises désastreuses émanent du mauvais principe ; mais le bonheur, la royauté, la gloire, les honneurs, la santé du corps, la beauté du visage, l'éloquence, les longs jours de la vie, découlent du bon principe. Tout ce qui n'est pas pur et parfait montre le mélange des deux principes. » De là l'opposition de deux mondes ennemis : l'un, le monde de la lumière, qui ne produit que du bien ; l'autre, le monde des ténèbres, qui ne produit que du mal. Leur lutte pourtant finira un jour ; Ormuzd à la fin l'emportera, et enfermera dans leur sombre séjour, aux enfers, Ahriman et ses daëvas. Un jour, viendra de l'orient un grand prophète qui achèvera l'œuvre que le fidèle mazdéen aura commencée, et qui frappera d'un dernier coup la puissance du prince des ténèbres.

L'attente de ce grand événement était sans doute un puissant motif d'encouragement et de consolation pour le mazdéen, au milieu des misères de cette vie. Mais il en trouvait un autre plus puissant encore dans la croyance à l'immortalité de l'âme. Cette doctrine est hautement proclamée dans le Zend-Avesta, et c'est par ses bonnes œuvres que le mazdéen doit s'ouvrir les portes du ciel.

Une religion d'un spiritualisme aussi prononcé ne pouvait avoir qu'un culte d'une extrême simplicité. On sait, en effet, qu'elle n'admettait pas les représentations figurées de la divinité.

« L'usage des Perses, dit Hérodote, n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels ; ils traitent, au contraire, d'insensés ceux qui le font ; c'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. Ils ont coutume de sacrifier sur le sommet des plus hautes montagnes ; quand ils veulent immoler une victime, ils ne dressent point d'autel, n'allument point de feu, ne font pas de libations, et ne se servent ni de flûtes, ni de bandelettes sacrées, ni d'orge mêlée avec le sel. Un Perse veut-il offrir un sacrifice à quel-

qu'une des divinités du pays, il conduit la victime dans un lieu pur, et, la tête couverte d'une tiare couronnée le plus ordinairement de myrte, il invoque le dieu. Il n'est pas permis à celui qui offre le sacrifice de faire des vœux pour lui seul en particulier; il faut qu'il prie pour la prospérité du roi et celle de tous les Perses en général. Quand il a placé sur l'herbe les morceaux de la victime, un mage, là présent, entonne un hymne, et le sacrifice est accompli. »

Le feu jouait un grand rôle dans le culte des Perses. C'est encore aujourd'hui devant le feu sacré que le prêtre des Parsis célèbre les cérémonies religieuses. « Les Perses, dit Hérodote, tiennent le feu pour divin. » Xénophon, en le désignant sous le nom de Vesta, et en l'associant à Mythra, semble reconnaître que les Perses le tenaient pour un dieu. Il ne paraît pas cependant que le mazdéisme primitif ait vu dans le feu autre chose qu'un emblème de la pureté morale, un symbole de la divinité.

La morale de cette religion était simple et pure comme son dogme. Le mazdéen, le fidèle adorateur d'Ormuzd, a pour mission de combattre le mal sous toutes ses formes. Or, la profession la plus favorable à l'accomplissement de cette œuvre est celle de l'agriculteur. Le prêtre, le guerrier et l'agriculteur sont les plus puissants soutiens de la loi mazdéenne; mais parmi les créatures qui sont le plus agréables à Ormuzd, l'agriculteur occupe un des premiers rangs. « C'est un saint homme, dit Ahoura Mazda, que celui qui s'est construit sur la terre une habitation dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté; il avance la loi d'Ormuzd, autant que s'il offrait cent yaçnas (sacrifices). »

La simplicité et la pureté des mœurs engendrent l'amour de la vérité. Aussi « il n'y a rien de si honteux pour le mazdéen que de mentir, et, après le mensonge, que d'avoir des dettes, et cela pour plusieurs raisons, mais surtout parce que, disent les Perses, celui qui a des dettes ment nécessairement. »

Le mazdéisme recommande aussi la douceur envers les hommes, et même envers les animaux.

« Il y a, chez les Perses, une loi qui ne permet à personne, pas même au roi, de faire mourir un homme pour un seul crime, ni de punir un de ses esclaves d'une manière trop atroce pour une seule faute. Ils assurent que jamais personne n'a tué ni son père ni sa mère, mais que toutes les fois que de pareils crimes sont arrivés, on découvre que ces enfants sont supposés ou adultérins. Il est, continuent-ils, contre toute vraisemblance qu'un enfant tue les véritables auteurs de ses jours. »

Parmi les animaux utiles à l'homme, il n'en est guère qui lui rendent plus de services que le chien. Aussi la législation le prend-elle sous sa protection. « Il n'y aurait point de sûreté pour les habitations sur la terre créée par Ahoura Mazda, fait remarquer le législateur lui-même, s'il n'y avait pas des chiens qui veillent pour le bétail et pour le village. »

Tels sont les principaux traits de cette doctrine qui régna pendant de longs siècles sur les ancêtres des Darius, des Xerxès, et qu'admiraient les Grecs eux-mêmes, si fiers de leurs propres lois.

Elle se modifia, cependant, en traversant les âges ; et la conquête des pays voisins de la Perse introduisit au sein du mazdéisme des éléments nouveaux qui altérèrent son spiritualisme primitif. Elle résista, assez bien à l'influence du polythéisme grec, et, associée sous les Sassanides à la restauration de l'empire, elle jeta encore un vif éclat pendant deux ou trois siècles. Mais elle ne put se défendre contre l'islamisme, et le culte de Zoroastre n'a plus maintenant que de rares sectateurs, les Parsis ou Guèbres répandus aujourd'hui dans le nord-ouest de l'Hindoustan, et dans quelques provinces de la Perse, où ils vivent au milieu des mahométans, comme les Juifs au milieu des nations chrétiennes.

La doctrine de Zoroastre était renfermée, avons-nous dit, dans le *Zend-Avesta*, dont la partie la plus ancienne était l'œuvre du prophète lui-même, qui l'avait écrite dans la langue désignée sous le nom de zend. Mais, depuis les conquêtes des Achéménides, qui avaient fait sortir la Perse de

son isolement et qui l'avaient mise en rapport avec d'autres peuples, cette langue s'était altérée, et il s'était formé dans l'Empire un nouvel idiome dans lequel les mots sémitiques entraient comme élément principal : cette langue fut le pelhvi, qui atteignit son plus complet développement sous les Sassanides. C'est dans cet idiome qu'a été traduite la plus grande partie du Zend-Avesta. Parmi les derniers sectateurs du mazdéisme, parmi les Guèbres, il en est peu qui le comprennent encore aujourd'hui.

Les conquêtes de Cyrus et de ses successeurs avaient amené une révolution complète dans les mœurs et les habitudes des Perses. Comme il arrive presque toujours, le vainqueur avait subi l'influence des peuples vaincus, et les nouveaux conquérants de l'Asie occidentale avaient vite adopté la civilisation des contrées où ils s'étaient établis. La cour des rois de Perses se modela sur celles d'Ecbatane et de Babylone, et il suffit de lire le livre d'Esther pour se faire une idée de la magnificence et de l'éclat dont aimaient à s'entourer les Achéménides. Aujourd'hui encore, nous pouvons retrouver jusque dans les débris qui jonchent le sol de la Perse les imposants vestiges de leur grandeur passée. Depuis le golfe Persique jusqu'à la Médie, on rencontre des ruines qui révèlent une architecture puissante, et, dans les bas-reliefs, un art plus développé déjà que celui de l'Égypte. C'est aux environs de l'ancienne Persépolis, à Istakhar, que se voient les ruines les plus importantes; elles portent le nom de Tschil-Minar, ou les quarante colonnes, de trône de Dchemchid, etc. « Une chaîne élevée de rochers en marbre gris, de la plus grande beauté, présente une ouverture en forme semi-circulaire, dont les deux bras enveloppent encore le fond de l'édifice, tandis que le devant avance beaucoup dans la plaine. Le sol est une plate-forme taillée dans le roc et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux ; la position et la nature du terrain, utilisées par l'architecte, donnent à l'édifice l'aspect d'un amphithéâtre qui représente trois terrasses élevées les unes sur les autres. Le tout est construit en marbre tiré des montagnes, et dont les blocs énormes sont réunis, sans chaux ni mortier. d'une manière si admirable, qu'on a

de la peine, avec l'attention la plus forte, à en découvrir les jointures. »

« Des escaliers de marbre conduisent des terrasses inférieures aux terrasses supérieures; ils sont si larges et si commodes, que dix cavaliers, placés sur un même rang, pourraient les monter. L'escalier de la première terrasse conduisait à un portique dont il ne reste que quatre pilastres, qui formaient, deux à deux, l'entrée au nord et au sud. Deux animaux fabuleux, d'une forme colossale, sont taillés dans chacun de ces pilastres, et semblent être les gardiens des portes. Entre les pilastres se trouvent quatre colonnes. tout le reste est en ruine. De cette première terrasse on monte par de semblables escaliers, quoique moins larges, à la seconde terrasse qui contenait quatre colonnades différentes, dont il existe encore un certain nombre de colonnesi Elles sont cannelées, hautes de 17 mètres, et si grosses, que trois hommes peuvent à peine les embrasser. De doubles têtes d'animaux, réunis par la nuque, remplacent les chapiteaux. Elles laissent entre elles un creux où il y avait probablement des solives qui supportaient un toit plat; de sorte que le tout formait un grand péristyle. Par ce péristyle on arrive enfin à plusieurs édifices isolés; l'un, qui est le plus grand, est sur le même plan; les autres, plus reculés, forment, réunis, comme une troisième terrasse. Ils contiennent tous quantité de chambres de différentes grandeurs, et qui paraissent avoir été habitées. L'intérieur de ce monument offre une foule de représentations figurées qui inspirent à l'antiquaire un intérêt d'autant plus vif, qu'elles se rapportent à la destination de ces édifices. Nous avons mentionné les animaux fabuleux qu'on voit à l'entrée en guise de gardiens. Les parois des escaliers sont couvertes de plusieurs figures humaines qui paraissent représenter une procession, et qui se distinguent l'une de l'autre par les costumes et par les attributs les plus variés. Les parois et entrées des édifices du fond ne sont pas moins riches en bas-reliefs. On y voit des personnages de rang élevé, avec leur suite et leurs insignes, ou des combats d'animaux sauvages ou d'animaux fabuleux, entre eux ou contre des hommes.

« Dans le mur du rocher d'où sort la plate-forme qui sert de fondement à l'édifice, on aperçoit deux grands tombeaux. Une façade considérablement élevée au-dessus du sol, et derrière laquelle se trouve une chambre carrée, est taillée dans le roc même. Il a fallu, pour y parvenir, pratiquer une ouverture, et toutes les recherches pour trouver l'ancienne entrée sont restées sans succès ; le roc a été taillé à pic pour rendre le monument tout à fait inaccessible[1]. »

On trouve dans la plaine d'Istakhar d'autres ruines, dont les plus importantes sont à Nakch-i-Roustam. Plus au nord, sur la route d'Ispahan, Ker-Porter a cru reconnaître le tombeau de Cyrus et l'emplacement de Pasargade. — Tels qu'ils sont, les restes de ces monuments suffisent pour nous faire apprécier le degré de perfection que les arts avaient atteint, en Perse, au temps des Achéménides. Ils sont en même temps une nouvelle preuve de l'influence que la civilisation assyrienne exerça sur cette contrée. Il est certain, en effet, que les palais des rois de Perse furent construits sur le modèle de ceux de Ninive et de Babylone. Les ornements qui les décorent ne diffèrent en rien des sculptures assyriennes. Des figures colossales de taureaux ailés à face humaine étaient placées, comme dans les capitales de la Babylonie et de l'Assyrie, à l'entrée des résidences royales. Le reste de l'ornementation ne s'éloigne guère de ce qu'on voit sur les murs des cités assyriennes. Les inscriptions cunéiformes rappellent celles que présentent les palais de Ninive et de Babylone ; elles en ont donné l'intelligence et facilité la lecture[2] ; enfin, la civilisation médo-persane, telle que nous la connaissons par les auteurs sacrés et profanes et par les monuments, est une civilisation purement assyrienne.

1. Heeren, d'après Ker-Porter.
2. « On n'arrive à l'intelligence des textes provenant de Ninive et de Babylone que par l'interprétation des inscriptions trilingues des Achéménides. » Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. XII, ch. 1, p. 121

CHAPITRE X.

GUERRES MÉDIQUES (501-479).

Révolte de l'Ionie (501-494). — Première guerre médique (492-490). — Seconde guerre médique (485-479).

Révolte de l'Ionie (501-494)[1].

Quelques citoyens des plus riches de Naxos, exilés par le peuple, s'étaient retirés à Milet, dont Aristagoras était gouverneur. Ils supplièrent celui-ci de leur fournir des secours pour les aider à rentrer dans leur patrie. Aristagoras s'adressa à Artapherne, satrape de toutes les côtes maritimes de l'Asie Mineure, et l'engagea à soutenir les Naxiens, en lui représentant que rien ne serait plus facile que de rendre le roi de Perse maître non-seulement de Naxos et des îles qui en dépendent, mais encore de toutes les Cyclades et de l'Eubée. Artapherne y consentit, et lui fournit 200 vaisseaux pour mettre à exécution son projet. Les Perses attaquèrent donc l'île de Naxos; mais ils la trouvèrent bien fortifiée, et, après avoir assiégé la ville pendant quatre mois, après avoir dépensé tout l'argent qu'ils avaient apporté, ils durent se retirer sur le continent. Aristagoras craignit qu'on ne lui imputât le mauvais succès de cette entreprise, et il prit la résolution de se révolter. Hystiée, son parent, que Darius retenait à la cour de Suse, seconda secrètement son projet, et bientôt la plupart des villes grecques furent en armes. Aristagoras se rendit aussitôt à Lacédémone pour y solliciter des secours. Il ne put corrompre le roi Cléomène, mais fut plus heureux à Athènes. Là il invoqua la communauté d'origine qui existait entre les habitants de Milet et

1. Pour plus de détails, voy. l'*Histoire grecque* de M. Duruy, 2e édition, p. 224-298, et surtout Hérodote.

les Athéniens, appuya ses raisons de magnifiques promesses, et persuada l'assemblée. « Ainsi, dit Hérodote, Aristagoras, qui ne put surprendre Cléomène seul, réussit à tromper 30 000 Athéniens; tant il est plus aisé d'en imposer à beaucoup d'hommes qu'à un seul. »

Les Athéniens se trouvèrent ainsi engagés dans la querelle des villes grecques de l'Asie Mineure avec le grand roi. Ils mirent en mer 20 vaisseaux, et quand ils eurent été joints par le reste des alliés, Aristagoras les fit débarquer et dirigea une expédition contre Sardes, qui se rendit sans résistance, excepté la citadelle, défendue par Artapherne avec une nombreuse garnison. Un soldat ayant mis le feu à une maison, l'incendie se communiqua de proche en proche, et la ville fut réduite en cendres. Le temple de Cybèle, la grande divinité du pays, fut consumé avec la ville. Cet incendie servit ensuite de prétexte aux Perses pour mettre le feu aux temples de la Grèce. Sur la nouvelle de cette invasion, les Perses accoururent au secours des Lydiens. Ils ne trouvèrent plus les Ioniens à Sardes; mais, ayant suivi leurs traces, ils les atteignirent à Éphèse et les battirent. Les Athéniens, découragés par cet échec, abandonnèrent leurs alliés et revinrent chez eux.

Cependant, Darius avait appris que Sardes avait été brûlée par les Ioniens et les Athéniens; il demanda quel peuple c'était que les Athéniens, et sur ce qu'on lui dit, il prit son arc, y mit une flèche, et la tira vers le ciel, en s'écriant : « O Jupiter! puissé-je me venger des Athéniens! » Il ordonna ensuite à un de ses officiers de lui répéter à trois reprises, toutes les fois qu'on lui servirait à dîner : « Seigneur, souvenez-vous des Athéniens! »

Cependant les Ioniens continuaient la guerre; ils s'emparèrent de Byzance et de toutes les villes de l'Hellespont, soulevèrent la Carie, et reçurent les secours de l'île de Cypre révoltée aussi contre Darius. Mais les Cariens et les Cypriotes furent battus, les villes de l'Hellespont reprises et une armée formidable de terre et de mer menaça Milet. Les Ioniens et leurs alliés, ayant réuni 353 galères, à trois rangs de rames, attaquèrent, près de l'île de Lada, la flotte des Perses, forte

de 600 voiles. Ils furent vaincus par la trahison des Samiens; les Perses s'emparèrent ensuite de Milet et transportèrent ses habitants à l'embouchure du Tigre, à Ampé, sur la mer Érythrée. Hystiée, qui s'était échappé de Suse pour se joindre aux rebelles, fut pris lui-même et mis à mort par Artapherne. Toutes les îles se soumirent, depuis la Thrace et l'Hellespont jusqu'à l'extrémité de la Carie. Les Phéniciens, jaloux depuis longtemps de la prospérité de l'Ionie, qui seule leur disputait le monopole du commerce de l'Asie avec l'Europe méridionale, laissèrent partout des traces horribles de leur passage.

Première guerre médique (492-490).

Darius se souvint alors des Athéniens. Mardonius, son gendre, mis à la tête d'une puissante armée de terre et de mer, fut chargé d'envahir la Grèce par la Thrace. Mais la flotte fut détruite en partie par une violente tempête, tandis qu'elle doublait le mont Athos. Les tribus sauvages et belliqueuses de la Thrace surprirent l'armée des Perses, et lui tuèrent un grand nombre de soldats. Mardonius fut contraint de retourner en Asie sans avoir pu mettre le pied en Grèce (492).

Il fallait venger ce nouvel outrage. En 490, Datis et Artapherne traversèrent la mer Égée dont ils soumirent les îles, saccagèrent Érétrie dans l'Eubée, et débarquèrent dans l'Attique avec 110000 hommes. Les Platéens seuls de tous les Grecs osèrent envoyer aux Athéniens 1000 soldats; les Spartiates armèrent des troupes; mais une loi bizarre les obligeait d'attendre la pleine lune pour se mettre en marche: ils n'arrivèrent qu'après la victoire. 10 000 guerriers d'Athènes, et les 1000 Platéens étaient allés camper à Marathon. Dix généraux, parmi lesquels étaient Miltiade et Aristide, se partageaient d'abord le commandement qui fut ensuite abandonné au seul Miltiade. La déroute des Perses fut prompte et complète (490).

Darius, occupé à réprimer une révolte en Égypte, laissa à la Grèce plusieurs années de repos; il avait cependant fait



Dressé par A. Vuillemin.

Librairie de L. Hachette et Cie.

Gravé par E. ...



d'immenses préparatifs contre elle, lorsqu'il mourut en recommandant à son fils Xerxès de ne pas oublier l'injure de Marathon.

Seconde guerre médique (485-479).

Au moment où Darius se préparait à attaquer en même temps les Égyptiens, qui s'étaient révoltés, et les Athéniens, dont il avait à tirer vengeance, il s'éleva entre les princes, ses fils, de grandes contestations au sujet de la couronne. Il fallait terminer ces différends, parce que les lois défendaient au prince d'entreprendre une expédition sans avoir désigné son successeur. Darius, avant d'être roi, avait eu trois enfants d'une première femme, fille de Gobrias; mais, depuis qu'il était monté sur le trône, il en avait eu quatre d'Atossa, fille de Cyrus. Artabazane était l'aîné des enfants de la première femme, Xerxès l'aîné de ceux de la seconde. Artabazane croyait avoir des droits incontestables à la couronne. Xerxès rappelait que sa mère, Atossa, était fille de Cyrus, à qui les Perses étaient redevables de leur indépendance, et qu'il était né quand son père était roi et non plus simple particulier. Ces raisons et plus encore l'influence d'Atossa l'emportèrent. Darius nomma Xerxès son successeur.

Le nouveau monarque songea d'abord à pacifier l'Égypte. Il attaqua les rebelles la deuxième année après la mort de Darius, les subjugua, et rendit leur servitude plus dure. Il n'avait d'abord montré aucune intention d'attaquer les Grecs. Mais Mardonius, qui avait un échec à réparer et qui entrevoyait dans une guerre contre la Grèce les moyens de satisfaire son ambition, ne cessa de rappeler à son beau-frère la vengeance que Darius s'était promise. Ses instances, celles des Aleuades, princes de Thessalie, et celles des Pisistratides réfugiés à Suse, décidèrent le nouveau roi, malgré les conseils contraires de son oncle Artaban.

Xerxès employa quatre années à faire des levées et à amasser des provisions; il se mit en marche dans le courant de la cinquième avec des forces immenses (480). A peine fut-il

arrivé à Sardes, qu'il envoya des hérauts dans la Grèce demander la terre et l'eau, et ordonner que dans toutes les villes on se préparât à le recevoir. En même temps, il faisait construire un pont sur le détroit de l'Hellespont, afin de passer d'Asie en Europe. Les Phéniciens et les Égyptiens furent chargés de cette tâche. Mais à peine les ponts étaient-ils achevés qu'une affreuse tempête rompit les cordages et brisa les vaisseaux. A cette nouvelle, Xerxès indigné fit donner, dans son imbécile colère, trois cents coups de fouet à la mer et trancher la tête à ceux qui avaient présidé à la construction des ponts. Il fallut recommencer tout ce travail qui dura plusieurs mois, après quoi Xerxès quitta Sardes et s'approcha de la mer. S'il faut en croire Hérodote, les prodiges les plus sinistres éclatèrent à ses yeux; les mages qui l'accompagnaient interprétèrent favorablement tous ces signes, et il arriva plein de confiance à Abydos. Là, le grand roi voulut contempler l'ensemble de ses forces. On éleva sur un tertre un trône de marbre blanc, d'où ses regards purent embrasser à la fois ses armées de terre et de mer. On lui donna aussi le spectacle d'un combat naval, dans lequel les Phéniciens de Sidon remportèrent la victoire. Il paraît qu'en voyant l'Hellespont couvert de ses vaisseaux, le rivage entier et les plaines d'Abydos remplies de ses gens de guerre, il se félicita de son bonheur; mais que peu après il versa des larmes. Artaban, qui l'avait toujours détourné de cette expédition, lui ayant demandé la cause de ce changement: « Lorsque je réfléchis, répondit Xerxès, sur la brièveté de la vie humaine, et que de tant de milliers d'hommes il n'en restera pas un seul dans cent ans, je suis ému de compassion. » Après avoir accompli certaines cérémonies pour se rendre les dieux favorables, les troupes passèrent le détroit; elles mirent sept jours et sept nuits à défiler. On fit ensuite, dans la plaine de Doriscos, le dénombrement de cette armée, qui, suivant Hérodote, s'élevait à près de 1 800 000 hommes. L'histoire ne fournit pas d'autre exemple d'une réunion aussi grande de peuples différents par le costume et par les armes.

« En tête de l'armée, dit Hérodote, dont nous abrégeons le

pittoresque et intéressant récit, étaient les Perses. Ils avaient des bonnets de feutre qu'on appelle tiares, des tuniques de diverses couleurs et garnies de manches, des cuirasses de fer travaillées en écailles de poissons, et de longs hauts-de-chausses qui leur couvraient les jambes. Ils portaient une espèce de bouclier qu'on appelle gerrhes, avec un carquois au-dessous, de courts javelots, de grands arcs, des flèches de canne, et, outre cela, un poignard suspendu à la ceinture. Ils étaient commandés par Otanès, père d'Amestris, femme de Xerxès.

« Les Mèdes marchaient vêtus et armés de même. Ils avaient à leur tête Tigrane, de la maison des Achéménides. Les Cissiens étaient armés et habillés comme les Perses; mais, au lieu de tiares, ils portaient des mitres. Anaphès, fils d'Otanès, les commandait. Les Hyrcaniens avaient aussi la même armure que les Perses, et reconnaissaient pour général Migapanès.

« Les Assyriens avaient des casques tissus d'une façon extraordinaire. Leurs boucliers, leurs javelots et leurs poignards ressemblaient à peu près à ceux des Égyptiens. Ils portaient, en outre, des massues de bois hérissées de nœuds de fer et des cuirasses de lin. Les Chaldéens faisaient corps avec eux; les uns et les autres étaient commandés par Otaspès.

« Le casque des Bactriens approchait de celui des Mèdes. Leurs arcs étaient de canne, à la mode de leur pays et leurs dards fort courts. Les Saces avaient des bonnets foulés et terminés en pointe droite, des hauts-de-chausses, des arcs, des poignards et des haches. Hystaspe, fils de Darius et d'Atossa, commandait les Bactriens et les Saces.

« Les Indiens portaient des habits de coton, des arcs de canne, et des flèches aussi armées d'une pointe de fer. Ces peuples servaient sous Pharnazathrès, fils d'Artabatès. Les arcs des Ariens ressemblaient à ceux des Mèdes, et le reste de leur armure à celle des Bactriens. Ils étaient commandés par Sisamnès, fils d'Hydarnès.

« Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Gandariens et les Dadyces étaient armés comme les Bactriens. Ar-

tabase commandait les Parthes et les Chorasmiens; Azanès, les Sogdiens; Artyphius, les Gandariens et les Dadyces.

« Les Caspiens étaient vêtus d'une saie de peaux de chèvres. Ils avaient des arcs et des flèches de canne, à la mode de leur pays, et des cimeterres. Ariomardès les commandait. Les Sarangéens avaient des habits de couleur éclatante; leur chaussure, en forme de bottines, montait jusqu'aux genoux; leurs arcs et leurs javelots étaient à la façon des Mèdes. Phérendatès était leur commandant. Les Pactyices avaient aussi une saie de peaux de chèvres, et pour armes des arcs et des poignards. Ils étaient commandés par Artyntès.

« Les Outiens, les Myciens et les Paricaniens étaient armés comme les Pactyices. Arsaménès, fils de Darius, commandait les Outiens et les Myciens, et Syromitrès, les Paricaniens.

« Les habits des Arabes étaient amples et retroussés avec des ceintures. Ils portaient au côté droit des arcs très-longs. Les Éthiopiens, vêtus de peaux de léopard et de lion, avaient des arcs de branches de palmier de quatre coudées au moins, et de longues flèches de canne à l'extrémité desquelles était une pierre pointue. Ils avaient de plus des javelots armés de cornes de chevreuils travaillées comme un fer de lance, et des massues pleines de nœuds. Quand ils vont au combat, ils se frottent la moitié du corps avec du plâtre, et l'autre moitié avec du vermillon. Les Éthiopiens et les Arabes étaient sous les ordres d'Arsamès, fils de Darius.

Les Éthiopiens orientaux servaient avec les Indiens. Ils avaient sur la tête des peaux de front de cheval enlevées avec la crinière et les oreilles. Les oreilles se tenaient droites, et la crinière servait d'aigrette. Leurs boucliers étaient faits avec des peaux de grues.

« Les Libyens avaient des habits de peaux et des javelots durcis au feu.

« Les casques des Paphlagoniens étaient faits de tissus; leurs boucliers étaient petits, ainsi que leurs piques. Ils avaient des dards et des poignards.

« Les Lygiens, les Matianiens, les Mariandyniens et les Cappadociens étaient armés comme les Paphlagoniens.

« L'armure des Phrygiens approchait beaucoup de celle des Paphlagoniens. Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens, dont ils sont une colonie.

« L'armure des Lydiens ressemblait, à peu de chose près, à celle des Grecs. Les Mysiens avaient des casques à la façon de leur pays, avec de petits boucliers et des javelots durcis au feu. Les uns et les autres avaient pour chef Artapherne, fils de celui qui avait commandé avec Datis la première expédition en Grèce.

« Les Thraces d'Asie (les Bithyniens) avaient sur la tête des peaux de renards, pour habillement une tunique, et par-dessus une robe de diverses couleurs très-ample, avec des brodequins de peaux de jeunes chevreuils. Ils portaient des javelots, des boucliers légers et de petits poignards.

« Les Cabaliens-Méoniens et les Lasoniens étaient armés et vêtus comme les Ciliciens. Les Mysiens avaient de courtes piques, des habits attachés avec des agrafes, des casques de peau, et quelques-uns des arcs à la lycienne. Les Mosches portaient des casques de bois, de petits boucliers et des piques dont la hampe était petite et le fer grand.

« Les Tibaréniens, les Macrons et les Mosynœques étaient armés à la façon des Mosches. Les Mares portaient des casques et de petits boucliers de cuir avec des javelots. Les habitants de la Colchide avaient des casques de bois, de petits boucliers de peaux de bœuf crues, de courtes piques et des épées. Les Alarodiens et les Sapires étaient armés à la façon des Colchidiens. »

Tels étaient, avec ceux qui étaient venus des îles de la mer Érythrée, les peuples qui composaient l'infanterie. Outre cette immense armée, il y avait un corps d'élite composé de 10 000 hommes qu'on appelait les Immortels. Ils surpassaient toutes les autres troupes par leur magnificence et par leur courage. Il en était de même des Perses, dont l'armure et les vêtements brillaient d'une multitude d'ornements en or. Leurs femmes les suivaient dans des chariots couverts, et ils avaient un grand nombre de domestiques richement vêtus.

La cavalerie était de 80 000 chevaux ; il y avait en outre

une multitude de chameaux et de chariots. Quant à la flotte, elle se composait de 1207 trirèmes fournies par les peuples maritimes, c'est-à-dire par les Phéniciens, qui en avaient donné 300, les Égyptiens 200, les Cypriens 150. Le reste venait des Ciliciens, des Pamphyliens, des Lyciens, des Cariens, des Ioniens et des Doriens.

Le dénombrement achevé, et l'armée rangée en bataille, Xerxès en fit la revue. Il parcourut à cheval, l'une après l'autre, toutes les lignes de la cavalerie et de l'infanterie. La revue des troupes de terre finie, il monta sur un vaisseau sidonien, où il s'assit sous un pavillon d'étoffe d'or. Après avoir tout examiné, il fit venir Démarate, et lui demanda s'il pensait que les Grecs oseraient lui résister : « Les Grecs, répondit Démarate, ont été élevés à l'école de la pauvreté : ils n'écouteront jamais vos propositions. Les Lacédémoniens, pour ne parler que de ceux-là, iront à votre rencontre, et vous présenteront la bataille, quand même tout le reste des Grecs prendrait parti pour vous. Leur armée ne fût-elle que de 1000 hommes, fût-elle de moins encore, ils vous combattront. — Quoi, lui répondit Xerxès, 1000 hommes livreraient bataille à une armée si nombreuse ? J'ai bien peur qu'il n'y ait dans ce propos beaucoup de jactance et de vaine gloire. Il y a parmi mes gardes des Perses qui se battraient contre trois Grecs à la fois. Si ces gens avaient un maître, la crainte pourrait leur inspirer du courage, et contraints par les coups de fouet, ils marcheraient, quoique en petit nombre, contre des troupes plus nombreuses. — La loi, répliqua Démarate, est pour eux un maître absolu; ils la redoutent beaucoup plus que vos sujets ne vous craignent. Ils obéissent à ses ordres; et ces ordres, toujours les mêmes, leur défendent la fuite, quelque nombreuse que soit l'armée ennemie, et leur commandent de vaincre ou de mourir. Du reste, si mes discours ne sont pas justifiés par l'événement, je consens à garder le silence le reste de ma vie. »

Xerxès, au lieu de se fâcher, se mit à rire; puis il donna ses ordres, et l'armée, divisée en trois corps, partit pour la Grèce, forçant tous les peuples qu'elle rencontra sur sa route à l'accompagner dans son expédition. Sur les bords du

Strymon, les mages firent un sacrifice de chevaux blancs, dont les entrailles présagèrent d'heureux succès. Au passage appelé les Neuf-Voies, ils enterrèrent tout vifs autant de jeunes garçons et de jeunes filles des habitants du pays.

Une telle armée devait ruiner les pays qu'elle traversait. « Aussi, dit Hérodote, il y eut des peuples qui furent réduits à une si grande misère, qu'ils furent obligés d'abandonner leurs villes et de s'expatrier. »

Pendant que l'armée de terre s'avançait ainsi du côté de la Macédoine, la flotte, au lieu de doubler le mont Athos, le traversait au moyen d'un canal laborieusement construit, et arrivait près des embouchures du Pénée. Le grand roi séjourna quelques jours en Piérie ; c'est là que les hérauts qu'il avait envoyés en Grèce le rejoignirent. « Les uns revinrent, dit Hérodote, les mains vides ; les autres avec la terre et l'eau. » Parmi les peuples qui avaient fait leur soumission étaient les Thessaliens, les Dolopes, les Ænianes, les Perrhèbes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Achéens de la Pthiotide, les Thébains et le reste des Béotiens, excepté les Thespiens et les Platéens. Les Grecs qui s'étaient ligués pour repousser l'invasion barbare se lièrent entre eux par un serment ainsi conçu : « Ceux qui, étant Grecs, se sont donnés aux Perses, sans y être forcés par la nécessité, payeront au dieu de Delphes, après le rétablissement des affaires, la dixième partie de leurs biens. »

Les hérauts de Xerxès n'allèrent ni à Athènes ni à Sparte. Darius en avait envoyé précédemment à ces villes ; mais les Athéniens les avaient jetés dans le Barathre, et les Lacédémoniens dans un puits, où ils leur dirent de prendre de la terre et de l'eau, et de les porter à leur roi.

Il fallait fermer aux barbares l'entrée du pays ; les États grecs réunis à l'isthme de Corinthe prirent la résolution de garder le défilé des Thermopyles, par lequel on passait de la Thessalie dans la Grèce centrale. On envoya l'armée navale dans l'Artemision, sur les côtes de l'Eubée.

Tandis que la flotte de Xerxès partait de la ville de Therme, 10 vaisseaux, excellents voiliers, cinglèrent droit à

l'île de Sciathos, où les Grecs avaient trois vaisseaux en observation : un de Trézène, un d'Égine et un d'Athènes. Ceux-ci, apercevant de loin l'ennemi, prirent la fuite. Les barbares se mirent à leur poursuite, enlevèrent d'abord le vaisseau trézénien et égorgèrent à la proue le plus bel homme de l'équipage. La trirème d'Égine leur causa quelque embarras par la valeur de Pythès, un de ceux qui la défendaient Le vaisseau pris, Pythès ne cessa pas de combattre jusqu'à ce qu'il tomba à demi mort. Les Perses, étonnés de son courage, le pansèrent avec de la myrrhe, l'enveloppèrent de bandelettes, et, de retour au camp, le montrèrent à toute l'armée avec admiration. Quant au vaisseau athénien, il alla s'échouer à l'embouchure du Pénée. Lorsque les Grecs, stationnés dans l'Artemision, apprirent l'approche de l'ennemi, ils furent tellement épouvantés qu'ils abandonnèrent l'Artemision, et se retirèrent à Chalcis pour garder le passage de l'Euripe. Ils laissèrent néanmoins des sentinelles sur les hauteurs de l'Eubée, afin d'observer l'ennemi.

Cependant, la flotte de Xerxès abordait aux rivages de la Magnésie. Arrivée à la hauteur de Sépias, elle fut assaillie par une violente tempête qui engloutit quatre cents vaisseaux et une innombrable multitude d'hommes. De son côté, Xerxès, avec l'armée de terre, ayant traversé la Macédoine et la Thessalie, était venu camper près de la ville de Trachis. A quelque distance de là étaient les Thermopyles, où l'attendaient les Grecs. Léonidas gardait le passage avec trois cents Spartiates et cinq mille Grecs. Xerxès, en ayant été informé par ses éclaireurs, ne pouvait croire qu'ils osassent affronter la bataille. Il laissa passer quatre jours espérant que les Grecs prendraient la fuite. Le cinquième, comme ils ne se retiraient pas, il envoya contre eux un détachement de Mèdes et de Ciliciens, avec ordre de les faire prisonniers et de les lui amener. Les Mèdes fondirent avec impétuosité sur les Grecs, mais il en périt un grand nombre. De nouvelles troupes vinrent à la charge, et le combat dura tout le jour. Le roi lui-même vit alors clairement qu'il avait beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Les Mèdes se voyant si rudement repoussés, se retirèrent, et les Perses prirent leur place. C'était la troupe des

Immortels qui allait se mesurer avec les soldats de Léonidas. Elle éprouva le même sort, les Spartiates en détruisirent la plus grande partie.

Le roi commençait à éprouver quelque embarras, lorsque Éphialte lui découvrit un sentier qui tournait la montagne, ce qui permettait aux Perses d'envelopper les braves compagnons de Léonidas. Celui-ci renvoya une partie des Grecs qui l'accompagnaient, afin de ne pas les exposer à une mort certaine; puis, s'avançant jusqu'à l'endroit le plus large du défilé, il engagea de nouveau le combat, décidé lui et tous les siens non plus à vaincre, mais à mourir. Léonidas tomba après avoir fait des prodiges de valeur. Un combat sanglant s'engagea sur son coprs; les Grecs mirent quatre fois en fuite les ennemis et conservèrent l'avantage jusqu'à l'arrivée des troupes conduites par Éphialte. Les Perses ensevelirent ces braves sous un monceau de traits.

Telle fut l'issue du mémorable combat des Thermopyles. Xerxès apprit qu'une poignée d'hommes libres défendant leur patrie valait des millions d'esclaves. L'armée navale du roi de Perse rencontra partout la même résistance. Près de la rade d'Artemision, les Grecs, après avoir lutté tout un jour contre des forces bien supérieures, prirent 30 vaisseaux aux barbares. Puis une tempête survint, qui jeta une partie de la flotte persique sur les écueils de l'Eubée. Quelques jours après, le combat recommença, et la perte fut encore considérable du côté des barbares. Sur ces entrefaites arriva la nouvelle de la mort de Léonidas. Les Grecs alors prirent la résolution de se retirer vers le Péloponnèse; ils s'arrêtèrent à Salamine.

Cependant l'armée de terre avait pénétré de la Trachinie dans la Doride, puis dans la Phocide, où tout fut mis à feu et à sang. L'armée barbare se partagea ensuite en deux corps dont le plus considérable s'achemina vers Athènes sous la conduite de Xerxès, et entra en Béotie. L'autre marcha avec des guides vers Delphes, pour en ravir les trésors. Mais les Grecs ont depuis raconté qu'au moment où les barbares approchaient du temple de Minerve, la foudre tomba sur eux, et que des quartiers de roche, se détachant du sommet du

Parnasse, en tuèrent un grand nombre. Ceux qui échappèrent s'enfuirent jusqu'en Béotie, croyant, dans leur effroi, avoir vu deux guerriers d'une taille extraordinaire qui les poursuivaient et les frappaient. Xerxès, de son côté, était arrivé dans l'Attique, après avoir livré aux flammes Thespies et Platée, qui avaient refusé d'embrasser ses intérêts. Son armée campa sur une colline en face de la citadelle d'Athènes, qu'elle attaqua aussitôt. Quelques vieillards qui la défendaient furent bientôt accablés et égorgés. La citadelle fut réduite en cendres.

Lorsque les Grecs, assemblés à Salamine, apprirent la prise d'Athènes, ils en furent tellement consternés, que quelques-uns des généraux voulaient qu'on reculât jusqu'à l'isthme de Corinthe, pour couvrir le Péloponnèse. Thémistocle combattit cette résolution, qui, si elle eût été exécutée, aurait fait perdre aux Grecs l'occasion de combattre dans un lieu favorable, et eût amené inévitablement la ruine du pays. Son avis l'emporta, et on résolut d'attendre l'ennemi où l'on se trouvait.

Dans le camp des Perses on agitait aussi la question de savoir si on se battrait sur mer. Malgré des avis contraires, Xerxès se prononça dans ce sens, et aussitôt la flotte vint se ranger devant Salamine. Un jour se passa encore en délibérations irritantes sur la flotte grecque ; Thémistocle y mit fin en faisant avertir secrètement Xerxès que les Grecs allaient se disperser et éterniser la guerre, s'il ne les enveloppait pour empêcher leur fuite. Ce stratagème réussit. La mêlée fut terrible. Les barbares combattaient avec confusion, sans discipline, sans tactique, à l'exception des Phéniciens qui étaient rangés vis-à-vis des Athéniens, et des Ioniens qui faisaient face aux Lacédémoniens. Thémistocle avait habilement donné aux Grecs l'avantage du vent. La ligne perse fut bientôt rompue, mise en désordre et toute la flotte forcée de fuir. Ariabignès, frère de Xerxès, général de l'armée navale, périt avec un grand nombre de personnages de distinction. La perte des Grecs ne fut pas considérable. Ils se disposaient à une seconde victoire, comptant que le roi livrerait une nouvelle bataille avec ce qui lui restait de vais-

seaux. Mais Xerxès craignit qu'ils ne songeassent à faire voile vers l'Hellespont, pour lui enlever ses moyens de retraite, en rompant les ponts qu'il avait fait construire, et il résolut de se retirer en toute hâte dans ses États. Afin de donner le change aux Grecs, il fit tous les préparatifs d'une nouvelle action, et quelques jours après il se dirigea, par terre, vers l'Hellespont, laissant Mardonius en Grèce avec 300 000 hommes. Il arriva en quarante-cinq jours au détroit, n'ayant plus avec lui qu'une très-petite partie de ceux qui naguère avaient si joyeusement franchi ce passage (480).

Mardonius hiverna en Thessalie. Avant de recommencer la guerre au printemps, il chercha à entraîner les Athéniens dans son parti. Il leur fit porter par Alexandre, roi de Macédoine, des propositions d'alliance. Les Athéniens lui répondirent : « Ne cherchez pas à nous persuader de faire alliance avec les barbares, jamais vous n'y parviendrez. Allez reporter à Mardonius la réponse des Athéniens : Tant que le soleil fournira sa carrière accoutumée, nous ne ferons pas d'alliance avec Xerxès ; mais, pleins de confiance dans la protection des dieux et des héros dont, sans aucun respect, il a brûlé les temples et les statues, nous irons à sa rencontre et le repousserons courageusement. »

Cette réponse détermina Mardonius à se remettre en mouvement ; l'armée des Perses rentra en Béotie, et bientôt après dans l'Attique, d'où les Athéniens s'étaient encore enfuis, à Salamine et sur leurs vaisseaux. Mardonius s'empara pour la seconde fois de la ville déserte, dix mois après la première occupation par Xerxès.

Mais la nouvelle de l'approche des Péloponnésiens détermina le général perse à quitter l'Attique et à se replier sur la Béotie, où son immense cavalerie pouvait se déployer librement, et où Thèbes était prête à le recevoir. En sortant d'Athènes, il y mit le feu et fit abattre tout ce qui subsistait encore, murs et édifices, sacrés ou profanes. Rentré en Béotie, il se retrancha le long de l'Asope, en face de Platée. L'armée grecque vint camper auprès de cette ville, au pied du mont Cithéron.

Mardonius voyant que les Grecs ne descendaient pas dans

la plaine, envoya contre eux toute la cavalerie commandée par Masistios, personnage d'une grande distinction. Cette cavalerie attaqua les Grecs avec vigueur et leur fit beaucoup de mal. En même temps elle les accablait d'insultes et leur reprochait de n'être que des femmes. Les Grecs répondirent à ces injures par un énergique effort. Masistios fut tué. Sa mort répandit le deuil et la consternation parmi les Perses. Cependant les Grecs abandonnèrent leur position pour se rapprocher de Platée, dont le territoire offrait plus de commodité à cause de l'abondance de ses eaux. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils se rangèrent par nations près de la fontaine de Gargaphie et d'un temple consacré à un héros platéen, les uns sur des collines peu élevées, les autres dans la plaine. Les troupes grecques réunies s'élevaient à 111 000 soldats. L'armée des barbares montait à 300 000 hommes, sans compter 50 000 Grecs alliés.

Il y avait déjà plusieurs jours qu'on était en présence, et l'action ne s'engageait point, parce que des deux côtés les présages n'étaient point favorables ; enfin Mardonius, fatigué de ces lenteurs, fit passer l'Asope à ses soldats et les lança contre les Grecs. Lorsque les autres généraux barbares virent les Perses s'ébranler, ils arrachèrent leurs étendards, et les suivirent confusément sans garder leurs rangs, en poussant de grands cris. La bataille de Platée commença.

Pausanias se voyant pressé, à l'aile qu'il commandait, par la cavalerie ennemie, appela à son secours les Athéniens. Ceux-ci s'étaient déjà mis en mouvement, lorsqu'ils furent eux-mêmes attaqués par les Grecs de l'armée du roi et contraints de s'arrêter pour leur faire tête. Pausanias avait longtemps retenu l'ardeur des siens ; quand il donna le signal, les Lacédémoniens marchèrent impétueusement à l'ennemi. Les barbares, mal armés et sans discipline, furent aisément mis en désordre, malgré l'audace et le courage de quelques-uns d'entre eux, surtout des Perses. On les voyait saisir les lances des Grecs, et les briser entre leurs mains. Mais comme ils se jetaient un à un ou par groupe isolé sur les Spartiates, ceux-ci les taillaient en pièces sans beaucoup de peine. Tant que vécut Mardonius, ils se défendirent vaillam-

ment. Mais après sa mort, lorsque les plus braves de l'armée, au milieu desquels il combattait, eurent été renversés, le reste tourna le dos et abandonna la victoire aux Lacédémoniens. « A cette journée, dit Hérodote, les Spartiates vengèrent la mort de Léonidas sur Mardonius, et Pausanias, fils de Cléombrote, remporta la plus belle victoire dont il ait encore été fait mention. »

Cependant les Perses étaient réfugiés derrière la forte enceinte de leur camp. Les autres corps barbares vinrent les y joindre. Pour les Grecs alliés du grand roi, ils furent aussi mis en fuite par les Athéniens, après une vive résistance. Alors les vainqueurs coururent au retranchement. Les Athéniens, plus habiles que les Spartiates dans l'attaque d'une place, renversèrent une partie du rempart, et aussitôt les Grecs se précipitèrent en foule dans le camp. Les Perses furent si effrayés de tant d'audace, qu'ils se laissèrent tuer presque sans résistance, et que de 300000 hommes qu'ils étaient, il n'y en eut pas 3000 qui échappèrent, si l'on excepte les 40 000 avec lesquels Artabaze, prévoyant l'issue de la bataille, s'était sauvé au commencement de l'action (479).

Le même jour que les barbares furent vaincus à Platée, ils le furent aussi à Mycale en Ionie. Les Perses ayant appris que la flotte des Grecs songeait à les attaquer, s'étaient rapprochés du rivage, afin de se mettre sous la protection des troupes de terre, qui campaient à Mycale, où Xerxès les avait laissées pour garder l'Ionie. Les Grecs, commandés par Léotychidas, les suivirent dans ces parages, et descendirent à terre, quand ils les virent se réfugier dans leur camp. En ce moment même, le bruit d'une victoire remportée par les Grecs, sous les ordres de Pausanias, se répandit dans l'armée et excita encore son courage. Les barbares durent céder à l'énergie de l'attaque. La plupart d'entre eux furent tués dans le combat ou dans la fuite; leurs vaisseaux furent brûlés, et l'Ionie enlevée encore une fois au grand roi. Plus de 40 000 Perses avaient péri.

A la nouvelle du double désastre de Platée et de Mycale, Xerxès laissa ce qui lui restait de forces à Sardes pour con-

tinuer la guerre; lui-même, dans le plus grand trouble, prit le chemin de Suse.

Telle fut cette mémorable guerre, qui dura deux ans, et attesta d'une manière si éclatante la supériorité de la race grecque. Les Perses apprirent que leurs adversaires étaient invincibles sur le champ de bataille; mais s'ils durent renoncer à toute tentative pour les soumettre par la force, ils cherchèrent à les asservir par l'intrigue et la corruption. Ce n'est pas impunément que les Grecs furent mis en contact avec cet Orient si riche et si voluptueux. Ces trésors trouvés après la bataille dans le camp des Perses, ces tentes tissues d'or et d'argent, ces lits dorés, argentés, ces cratères, ces coupes, ces chars brillants, ces bracelets, ces colliers, tout cet appareil du luxe oriental, devenu leur proie, altéra leur simplicité antique, excita leur convoitise, éveilla chez eux des passions fatales, qui tuèrent les anciennes mœurs, enfantèrent de déplorables rivalités, amenèrent des trahisons honteuses et vengèrent, en partie, les humiliations que la Perse avait subies en livrant les vainqueurs à l'influence corruptrice des vaincus.

La première victime de cette corruption fatale fut Pausanias, le vainqueur même de Platée. Il avait été chargé de poursuivre, avec Aristide, la guerre contre les Perses; à la tête de 80 galères, fournies par le Péloponnèse et par la Grèce centrale, il vint aborder dans l'île de Cypre et en expulsa toutes les garnisons persiques. Se dirigeant ensuite vers l'Hellespont, il tua ou chassa les barbares qui occupaient Byzance, et rendit à cette ville la liberté. C'est alors qu'il se laissa gagner par le satrape Artabaze, moyennanf une forte somme d'argent et l'espérance d'épouser une fille de Xerxès. En même temps, cet homme, qui avait montré autrefois tant d'éloignement pour les mœurs des Perses, imitait leur mollesse et leur luxe, traitait durement les alliés et leur rendait son commandement insupportable. Le châtiment ne se fit pas longtemps attendre : Pausanias, convaincu de trahison, n'échappa à une condamnation certaine qu'en se réfugiant dans un temple de Minerve où on le laissa mourir de faim.

Pausanias entraîna Thémistocle dans sa chute; les Lacé-

démoniens accusèrent celui-ci d'avoir trempé dans la trahison qui devait livrer la Grèce à Xerxès. Thémistocle, déjà exilé d'Athènes, s'enfuit d'Argos à la cour d'Admète, roi des Molosses, d'où il se rendit en Perse. Le grand roi lui fit un magnifique accueil; il lui donna un grand nombre d'esclaves, lui abandonna trois villes, chargées de pourvoir à l'entretien de sa table: Magnésie, sur les rives du Méandre, près de plaines fertiles en blé, pour son pain ; Myonte, au bord d'une mer poissonneuse, pour le luxe de ses repas, et Lampsaque, riche en vignobles, pour son vin. Xerxès ne comblait l'exilé de tant de faveurs que parce qu'il espérait en faire un instrument de ses vengeances contre les Grecs. Suivant quelques historiens, il avait résolu d'envahir de nouveau la Grèce, et il proposa à Thémistocle le commandement de ses armées. L'Athénien se rendit aux désirs du roi, qui s'engagea par serment à ne pas marcher sans lui contre les Grecs; un taureau fut égorgé pour la confirmation de ce serment; Thémistocle but une coupe pleine du sang de la victime, et expira sur-le-champ [1]. Cette mort, ajoute-t-on, fit renoncer Xerxès à son entreprise; et le vainqueur de Salamine laissa par sa mort la plus belle défense de sa vie, et la preuve du dévouement avec lequel il avait servi sa patrie.

1. On a déjà vu Psammenit mourir ainsi, suivant Hérodote. Il est inutile de dire que le sang de taureau n'a aucune propriété vénéneuse particulière.

CHAPITRE XI.

LA PERSE DEPUIS LES GUERRES MÉDIQUES JUSQU'A L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE (479-334).

Depuis la bataille de Platée jusqu'au traité de Cimon (479-449). — Depuis le traité de Cimon jusqu'à l'expédition des Dix mille (449-400). — Depuis l'expédition des Dix mille jusqu'à la paix d'Antalcidas (400-387). — Depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la mort d'Artaxerxès (387-358). — Depuis la mort d'Artaxerxès jusqu'à l'expédition d'Alexandre (358-334).

Depuis la bataille de Platée jusqu'au traité de Cimon (479-449).

Les guerres médiques portèrent à l'empire perse un coup dont il ne se releva jamais. L'histoire de cet empire, depuis la fin du règne de Xerxès, jusqu'à la mort de Darius Codoman, n'est qu'un long tissu de révolutions intérieures et de guerres malheureuses. Le prestige qui entourait cette grande puissance depuis les victoires de Cyrus étant détruit, le lien qui réunissait les diverses parties de l'empire se relâcha de jour en jour, et les révoltes des peuples vaincus coïncidant avec les attaques des Grecs anéantirent peu à peu ses ressources et préparèrent les conquêtes d'Agésilas et d'Alexandre. Les divisions des Grecs qui ouvrirent la porte aux intrigues du grand roi et lui permirent d'intervenir dans les affaires de la Grèce, retardèrent seules la ruine de l'empire. Mais le jour où toutes les forces helléniques seront réunies entre les mains d'Alexandre, cette vaste monarchie se trouvera livrée sans défense aux attaques de son redoutable adversaire.

Les grands faits qui dominent cette période sont donc 1° la continuation de la guerre des Grecs contre les Perses et l'abaissement continu de l'empire; 2° l'intervention du grand roi dans les querelles des peuples grecs, à l'effet de les af-

faiblir les uns par les autres; 3° les insurrections des provinces qui tendent à se séparer de l'empire pour rétablir leur ancienne indépendance; 4° enfin les révolutions de palais, qui enfantent les guerres civiles, détruisent la loi de succession, et minent peu à peu le gouvernement.

Cimon fut le héros de la nouvelle période des guerres médiques qui s'ouvre en 477 et se ferme en 449. Encouragés par les grandes victoires qu'ils venaient de remporter, les Grecs entreprirent de chasser les Perses de toute la mer Égée, et d'assurer l'indépendance decette Grèce asiatique, la première cause et le premier théâtre de cette guerre. En 476, les Grecs détruisirent en Thrace les derniers restes de l'invasion. Le Perse Bogès commandait un corps de troupes dans la ville thrace d'Éion; attaqué en 476, il déploya dans cette dernière lutte une activité et un courage qu'aucun de ses compatriotes n'avait encore montrés. Après avoir longtemps soutenu les efforts des assiégeants, Bogès, voyant toute sa résistance inutile, se donna la mort plutôt que de subir la captivité. Ses esclaves et ses soldats imitèrent l'exemple de leur intrépide chef; ils jetèrent dans les eaux du Strymon leur or, leur argent et leurs effets précieux, puis allumèrent un immense bûcher où, après avoir égorgé leurs femmes et leurs enfants, ils se précipitèrent eux-mêmes au milieu des flammes. Éion prise, tout se soumit sur cette côte aux armes victorieuses de Cimon.

Dix ans plus tard, ce même général, placé à la tête d'une flotte de 300 navires, fit voile vers la Carie, où toutes les villes d'origine grecque abandonnèrent le grand roi. Il assiégea et prit d'assaut celles des indigènes qui avaient des garnisons perses. Plusieurs villes de la Cilicie tombèrent aussi en son pouvoir. Pour arrêter ces progrès menaçants, Xerxès fit sortir des ports de la Phénicie 400 galères. Une partie de cette flotte, commandée par Tithrauste, vint stationnner dans les eaux de Cypre. Cimon n'en fut pas plus tôt informé qu'il l'alla provoquer. Après un combat acharné, les Athéniens remportèrent la victoire. Ils coulèrent à fond un très-grand nombre de navires ennemis, et en prirent plus de cent avec leurs équipages.

faites des Perses avaient eu leur contre-coup sur les bords du Nil. Les Égyptiens, informés de la mort de Xerxès et des troubles que cet événement avait excités dans l'empire, jugèrent le moment propice pour recouvrer leur indépendance. Ils expulsèrent le gouverneur perse, élurent pour roi Inaros de Maréa (460), et s'adressèrent à Athènes, qui décréta aussitôt un secours de 300 trirèmes. Artaxerxès, pour étouffer cette révolte, rassembla une armée de 300 000 hommes, dont il confia le commandement à Achéménès, son oncle paternel. Arrivé en Égypte, Achéménès établit son camp dans le voisinage du Nil. Mais la bataille qui s'engagea entre lui et les Égyptiens, soutenus par leurs alliés, se termina par sa complète défaite. Artaxerxès chercha à opérer une utile diversion, en envoyant des agents en Grèce avec de l'or pour engager Sparte à déclarer la guerre à Athènes. Les Lacédémoniens n'acceptèrent, pour cette fois, ni les propositions, ni les présents des Perses. Artaxerxès fut réduit à mettre sur pied une nouvelle armée, que commandèrent Artabaze et Mégabize, deux hommes distingués par leur valeur.

Les généraux perses, avertis par l'issue de la première bataille, se gardèrent bien d'attaquer de front l'armée ennemie. La flotte athénienne était à l'ancre dans l'île Prosopitis, les Perses détournèrent par des canaux l'un des deux bras du fleuve, et mirent ainsi les navires à sec. Les Égyptiens, épouvantés, firent leur paix avec les Perses. Les Athéniens, abandonnés de leurs alliés, et voyant leurs navires devenus inutiles, les incendièrent pour les empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi, et se préparèrent à mourir glorieusement. Les généraux perses redoutèrent leur désespoir et conclurent un traité qui permettait aux Athéniens de se retirer, sans danger, de l'Égypte (455).

Cette expédition des Athéniens avait arrêté un instant le cours de leurs conquêtes. Ils n'avaient pu s'emparer de l'île de Cypre. Vers 450, Cimon reçut le commandement d'une nouvelle flotte de 200 vaisseaux, et répara par des succès éclatants les revers que ses compatriotes venaient d'essuyer. Après s'être emparé de Malos et de Cition, il vint mettre le siége devant Salamine, la capitale de l'île. Artaxerxès, qui compre-

nait que la prise de cette place entraînerait infailliblement la perte de l'île entière, demanda la paix. Elle lui fut accordée aux conditions suivantes : « Les colonies grecques d'Asie seront indépendantes de la Perse. Les armées du grand roi n'approcheront pas à la distance de trois journées de la côte occidentale. Aucun vaisseau perse ne se montrera entre les roches cyanées et les îles chélidoniennes; » c'est-à-dire depuis l'extrémité du Bosphore de Thrace jusqu'au promontoire de la Pamphylie. A ces conditions, les Athéniens et leurs alliés consentirent à ramener leurs flottes, et à ne plus inquiéter les sujets de la Perse. Telle fut la fin de cette mémorable guerre, qui, depuis l'incendie de Sardes, avait été continuée pendant cinquante-deux ans presque sans interruption. Cimon était mort avant la conclusion de ce glorieux traité, qu'il avait préparé par ses victoires.

Depuis le traité de Cimon jusqu'à l'expédition des Dix mille (449-400).

« Après Cimon, dit Plutarque, rien de grand ne se fit, ou ne fut tenté contre les barbares. Les Grecs se tournèrent contre eux-mêmes, à l'avantage de la Perse et pour le malheur de la Grèce. » Tout s'acheminait, en effet, vers cette guerre fatale du Péloponnèse qui allait user les forces de la Grèce, consoler le grand roi des humiliations qu'il avait subies, et lui assurer, à l'aide de l'intrigue et de la corruption, une influence qu'il n'avait jamais pu obtenir par la force des armes.

Artaxerxès mourut en 425, ne laissant qu'un fils légitime, Xerxès II. Sept autres étaient nés de femmes qui ne tenaient à la cour qu'un rang inférieur. Mais ils ne laissaient pas d'être redoutables par les emplois qu'ils remplissaient dans les provinces, par leur ambition et leurs intrigues. A peine Xerxès eut-il pris possession de la couronne qu'il fut tué par Sogdien, l'un d'eux.

Le nouveau souverain commença son règne par un acte de sagesse; il fit lapider le perfide ministre qui l'avait aidé à renverser Xerxès. Ensuite il chercha à attirer à sa cour son

frère Ochus, qui gouvernait l'Hyrcanie. Mais Ochus résista, et le chef de la cavalerie, les satrapes d'Égypte et d'Arménie passèrent de son côté. Ochus se vit ainsi proclamer roi sous le nom de Darius II. Sous ce prince l'empire entra en pleine décadence. Les satrapes devinrent dans leurs provinces des souverains indépendants ; une femme, Parysatis, et trois eunuques, gouvernèrent exclusivement l'esprit du roi, et l'armée royale n'eut plus pour noyau que des troupes mercenaires grecques. Nous ne rapportons point les cruautés, les trahisons, les assassinats, les mutilations racontés par Ctésias, qui vint en Perse sous le règne suivant. La reine, épouse de Darius, celle-là même qui le dirigeait dans ses cruelles actions, raconta depuis à Ctésias que de treize fils, il ne lui en était resté que quatre.

Quelques nations tributaires s'agitèrent encore sous ce règne. Il y eut un mouvement sérieux chez les Mèdes, et une révolte des Égyptiens. Darius ne put parvenir à dompter ceux-ci, et reconnut leur chef Amyrtée comme roi d'Égypte vers 314.

C'était le temps où la guerre du Péloponnèse embrasait la Grèce entière. Les Perses en profitèrent pour affaiblir leurs ennemis les uns par les autres, en secourant tantôt Sparte, tantôt Athènes, suivant les circonstances. L'homme qui pratiqua le plus habilement cette politique fut Tissapherne, satrape d'Asie Mineure. « Ce barbare, dit Plutarque, ne se piquait ni de franchise ni de droiture ; fourbe et dissimulé, la méchanceté dans les autres était un titre à sa prédilection. En outre, il était plus ennemi des Grecs qu'aucun autre Perse. » Tissapherne soutint d'abord les Lacédémoniens contre Athènes, qui avait le plus de titres à la haine des Perses ; mais les désastres de cette ville et l'arrivée d'Alcibiade à sa cour changèrent ses dispositions. « Alcibiade se mit à décrier les Spartiates auprès du satrape, et le dissuada de leur donner des secours assez puissants pour détruire entièrement les Athéniens. Il lui conseillait de secourir faiblement les premiers, de laisser les deux peuples s'affaiblir mutuellement, afin qu'après les avoir épuisés l'un par l'autre, il fût facile au roi de les soumettre. »

Tissapherne suivit ce conseil, et au lieu d'envoyer sa flotte au secours des Lacédémoniens, alors prépondérants, il la mit au service d'Athènes. Alcibiade rétablit promptement la domination athénienne dans la mer Égée, et rentra quelque temps après triomphant dans sa patrie. Ces succès étaient trop grands ; ils rejetèrent les Perses dans l'alliance de Sparte. Lysandre, qui venait d'être placé à la tête des armées spartiates, se rendit auprès de Cyrus le Jeune , récemment nommé gouverneur d'une partie de l'Asie Mineure ; il le flatta, s'empara habilement de son esprit et lui fit accorder, pour la paye des équipages de Sparte, trois oboles par homme, c'est-à-dire plus qu'Athènes ne donnait à ses rameurs, de sorte que ceux-ci désertèrent en foule. Aussi Lysandre put-il battre l'Athénien Antiochus à la hauteur d'Éphèse. Il fut quelque temps après remplacé par Callicratidas, Spartiate sévère, brave, mais incapable de rechercher par des bassesses l'alliance du roi. Deux fois cependant il se présenta au palais du jeune Cyrus ; accueilli par les rires dédaigneux des courtisans, il s'en retourna en chargeant de malédictions ceux qui les premiers s'étaient mis dans la dépendance des barbares, et, s'adressant à ceux qui étaient auprès de lui, il jura que, dès qu'il serait de retour à Sparte, il mettrait tout en œuvre pour réconcilier les Grecs entre eux et les rendre redoutables à leurs vrais ennemis.

Malheureusement Callicratidas succomba, et ses vœux patriotiques restèrent sans exécution. Lysandre reçut un nouveau commandement, et recouvra si bien son empire sur le jeune Cyrus qu'il en obtint des sommes considérables. Ce fut avec ces secours qu'il organisa la flotte qui, à Ægos-Potamos, mit fin à la guerre du Péloponnèse (405).

Cette même année Darius II mourut, laissant deux fils: Artaxerxès, qui devait lui succéder, et le jeune Cyrus, qui n'avait si puissamment contribué aux victoires de Lysandre que pour obtenir les secours de Sparte dans le dessein qu'il méditait déjà. Cyrus, qui connaissait la prédilection de sa mère Parysatis pour lui, fondait sur cet amour l'espérance

d'être préféré à son frère pour la couronne. Mais le crédit de Parysatis fut impuissant; Artaxerxès II monta sur le trône. Cyrus, comme s'il eût été dépouillé d'un droit, ne respira plus alors que vengeance et songea à renverser son frère. Son palais devint l'asile des mécontents; un premier complot qu'il trama contre Artaxerxès fut découvert. Condamné à mort, il ne dut son salut qu'à l'intervention de sa mère: Mais ce pardon, au lieu de l'apaiser, l'irrita, et tandis que sa mère continuait de protéger son parti à la cour, il prépara dans son gouvernement les moyens de se rendre maître de l'empire. Il leva des troupes sous prétexte de les conduire contre les brigands de la Cilicie, et il essaya de se procurer le secours de ces Grecs dont il avait apprécié le courage. Les agents qu'il envoya dans le Péloponnèse enrôlèrent pour lui 13 000 Grecs, qui vinrent se joindre à Sardes aux 70 000 Asiatiques dont se composait déjà son armée (401).

Partie de Sardes en Lydie, l'armée traversa la Phrygie, la Cappadoce, la Syrie; ce ne fut qu'à son arrivée à Thapsaque, sur l'Euphrate, que Cyrus déclara ouvertement ses desseins. Les soldats se mirent à murmurer, croyant qu'on les menait à l'extrémité de l'empire. « On disait que le chemin jusqu'à Bactres était de quatre mois, et que le nombre de troupes que le roi avait rassemblées montait à 400 000 hommes. Ces bruits excitèrent une grande indignation parmi les soldats, qui voulaient massacrer leurs chefs comme des traîtres. Cyrus les apaisa en leur accordant une augmentation de solde. Dès lors il ne rencontra plus d'obstacles et parvint jusqu'à peu de distance de Babylone, dans un lieu nommé Cunaxa.

Artaxerxès avait, de son côté, rassemblé des troupes de toutes les parties de ses vastes États. Lorsqu'elles approchèrent, dit Xénophon, on aperçut une poussière semblable à un nuage blanc qui s'abattit bientôt sur toute la plaine. Dès qu'on put joindre l'ennemi, les Grecs entonnèrent l'hymme du combat, et s'ébranlèrent. Leur impétuosité fut telle que les Perses prirent la fuite. Les deux frères, s'étant rencontrés dans la mêlée, se battirent avec acharnement, et le roi,

blessé d'un coup de javelot, ne fut sauvé que par le dévouement de ceux qui l'entouraient. Mais Cyrus fut tué par un soldat inconnu, et sa mort entraîna la déroute des siens.

Les Grecs, perdus au milieu de cet immense empire, semblaient voués à une mort certaine. Néanmoins ils firent bonne contenance, et Artaxerxès sachant bien à quoi s'en tenir sur leur courage, fut le premier à proposer une trêve qui fut acceptée et jurée de part et d'autre. Tissapherne fut chargé par son maître de fournir aux Grecs tout ce qui leur serait nécessaire jusqu'à leur retour dans leur patrie.

Cette trêve cachait un piége. Les barbares nourrissaient contre ces valeureux Grecs la haine la plus profonde et en même temps la plus lâche. Sous prétexte de régler les différends à l'amiable, ils invitèrent Cléarque et les principaux chefs à une entrevue. Ceux-ci s'y rendirent avec une escorte de 200 hommes. Lorsqu'ils furent arrivés à la tente de Tissapherne, on fit entrer les généraux Proxène de Béotie, Ménon de Thessalie, Agias d'Arcadie, Cléarque de Lacédémone et Socrate d'Achaïe. Les capitaines restèrent à la porte. Peu après, au même signal, on arrêta ceux qui étaient dans la tente, on tailla en pièces ceux qui étaient dehors, et des cavaliers courant çà et là dans la plaine, tuèrent tous les Grecs qu'ils rencontrèrent. Ceux qu'on avait arrêtés furent menés au roi qui leur fit trancher la tête.

Cette perfidie répandit la consternation parmi les Grecs. Toutefois, ils ne perdirent pas courage, et entraînés par l'éloquence persuasive d'un Athénien nommé Xénophon, qui n'était ni général, ni capitaine, ni soldat, mais qui servait en qualité de volontaire, ils nommèrent immédiatement d'autres chefs, et résolurent de se frayer un chemin à travers les barbares et de retourner dans leur patrie. Alors commença cette mémorable retraite qui dura seize mois et que Xénophon a décrite. Elle s'opéra par une marche de 2400 kilomètres à travers des déserts, des montagnes, des fleuves, et en combattant constamment soit les armées du roi

de Perse, soit les peuples ennemis. 6000 seulement survécurent à tant de fatigues et de dangers et repassèrent en Europe. Ils n'y restèrent pas longtemps; la plupart d'entre eux, entraînés sans doute par le désir de se venger du roi de Perse, allèrent s'unir aux Lacédémoniens qui faisaient alors la guerre au grand roi (399).

Depuis l'expédition des Dix mille jusqu'à la paix d'Antalcidas (400-387).

Artaxerxès, après la mort de son frère, avait confié à Tissapherne le gouvernement de toutes les satrapies maritimes, avec la mission de punir au moins les Grecs asiatiques. Ceux-ci, tremblant pour leur indépendance, envoyèrent des députés aux Lacédémoniens, qui promirent des secours, et même engagèrent Tissapherne à ne point attaquer les Grecs. Mais déjà il avait commencé la guerre par le siége de Cyme.

Les Lacédémoniens firent alors partir Thymbron avec 5000 hommes. Arrivé en Asie, il enrôla les débris de l'armée des Dix mille et commença les hostilités par la prise de Magnésie. Mais l'échec qu'il éprouva sous les murs de Larisse lui fit ôter le commandement. Il fut remplacé par Dercyllidas qui prit plusieurs villes de la Mysie, puis conclut une trêve avec le satrape Pharnabaze, et conduisit son armée dans la Chersonèse qu'infestaient les barbares de la Thrace. Il délivra ce pays, et construisit d'une mer à l'autre un mur destiné à protéger les Chersonésiens contre de nouvelles incursions.

Pendant la trêve récemment conclue avec les Lacédémoniens, Pharnabaze s'était rendu auprès du roi de Perse et le persuada de s'allier aux Athéniens. Artaxerxès revint donc à l'ancienne politique qui consistait à abaisser les puissances de la Grèce l'une par l'autre, et offrit à Conon le commandement de toutes les forces maritimes de son empire. Tandis que le général athénien rassemblait ses vaisseaux sur les côtes de la Cilicie, Pharnabaze et Tissapherne réunissaient les troupes de leurs satrapies, et mettaient sur pied 30 000 hommes qu'ils dirigeaient sur Ephèse.

Instruit de l'approche des Perses, Dercyllidas marcha contre eux avec 7000 hommes. Lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, les chefs, au lieu de combattre, convinrent d'un armistice, pendant lequel Pharnabaze devait envoyer prendre les ordres du roi, pour conclure un traité de paix définitif.

C'est alors que Lysandre, après avoir assuré le trône à Agésilas, lui fit donner le commandement de l'armée d'Asie. Agésilas était le plus grand homme que possédât la Grèce à cette époque. La simplicité de ses mœurs, la bienveillance de son caractère qui contrastait si singulièrement avec la hauteur, la dureté de quelques-uns de ses prédecesseurs, lui eurent bientôt concilié l'estime et l'affection des villes d'Asie. A l'approche de ce redoutable adversaire, Tissapherne réunit 10 000 hommes de cavalerie, 50 000 d'infanterie, et alla à la rencontre des Lacédémoniens qui, après avoir ravagé la Phrygie et la Carie, s'avançaient sur la Lydie. Une embuscade placée à propos par Agésilas et que les Perses ne surent pas éviter amena pour eux un désastre. Les Grecs tuèrent plus de 6000 hommes, firent un plus grand nombre de prisonniers et un butin considérable. Tissapherne effrayé se retira à Sardes, et Agésilas fut libre de s'avancer vers les satrapies supérieures; mais ne pouvant obtenir dans les sacrifices des augures favorables, il ramena son armée vers les bords de la mer. Artaxerxès, fort irrité de cette défaite, fut pressé par sa mère de punir Tissapherne. Parysatis ne pouvait pardonner au satrape d'avoir dénoncé son fils Cyrus, lorsque ce dernier entreprit son expédition contre son frère. Le roi confia donc à Tithrauste le commandement de l'armée et lui donna l'ordre d'arrêter Tissapherne en même temps qu'il fit prévenir par écrit les villes et les satrapes d'obéir au nouveau gouverneur. Arrivé à Colosses en Phrygie, Tithrauste surprit Tissapherne au bain, lui coupa la tête et l'envoya au roi. Puis il entama une conférence avec Agésilas et conclut une trêve de six mois.

Jamais l'empire n'avait été plus sérieusement menacé, lorsqu'une ligue formée en Grèce contre la domination tyrannique des Lacédémoniens força ceux-ci à rappeler Agé-

silas. En même temps Conon, qui commandait la flotte des Perses, était allé trouver le grand roi à Babylone, pour l'assurer de son zèle ; il s'engageait à combattre les Spartiates sur mer partout où il les rencontrerait, si le roi était disposé à lui fournir l'argent et les munitions nécessaires pour cette entreprise. Artaxerxès, charmé que les Grecs voulussent bien se charger de le délivrer ainsi d'un dangereux ennemi, le combla d'éloges et de présents, lui fit délivrer les sommes d'argent qu'il demanda, et lui donna pour collègue Pharnabaze.

Tandis qu'Agésilas ramenait son armée en Europe et livrait aux ennemis l'indécise bataille de Coronée, Sparte perdait l'empire de la mer; Conon et Pharnabaze remportaient sur la flotte lacédémonienne une grande victoire à la hauteur de Cnide et enlevaient 45 galères. Aussitôt les habitants de Cos et de Téos chassèrent les garnisons lacédémoniennes. Il en fut de même à Ephèse, à Mitylène, et à Prythrée. Toutes les villes suivirent ce mouvement, rétablirent leur ancien gouvernement et firent alliance avec Conon.

Pharnabaze fit voile alors pour les Cyclades avec Conon; il aborda à l'île de Cythère, s'en rendit maître sur-le-champ, et, après y avoir laissé une garnison suffisante, se porta sur Corinthe. Débarqué dans cette ville, il eut une conférence avec les députés de la ligue contre Sparte. Il conclut avec eux un traité d'alliance, mit à leur disposition des sommes d'argent, puis repartit pour l'Asie, tandis que Conon entrait dans le Pirée avec 80 trirèmes et promettait à ses concitoyens de reconstruire l'enceinte d'Athènes. Cette enceinte, ainsi que la longue muraille qui s'étendait du Pirée à la ville, avait été démolie. Conon rassembla une multitude d'ouvriers qu'il prit à ses gages ; aidés par les gens de la flotte qu'on leur adjoignit, ils parvinrent promptement à relever la plus grande partie des murailles (390). Mais Téribaze, qui commandait en Asie les troupes de terre, devint jaloux de la fortune de Conon ; sous prétexte qu'il employait les forces du roi à soumettre aux Athéniens les villes de la Grèce, il le fit arrêter, conduire à Sardes, et le mit aux fers dans une maison où il fut peut-être assassiné.

Ce traitement infligé à Conon amena la disgrâce de Téribaze; Artaxerxès, qui ne trouvait pas les Lacédémoniens suffisamment humiliés, le remplaça par Struthas, qui leur fit la guerre avec succès. Mais Athènes à peine sortie de ses ruines rêvait déjà le rétablissement de son empire. Thrasybule, un de ses généraux, força plusieurs villes à rentrer dans son alliance et à lui payer tribut. Au nombre de ces villes était Aspende; ses habitants profitèrent d'une nuit pour tomber sur les Athéniens et tuer Thrasybule. Les Perses virent le danger de trop relever Athènes et écoutèrent les propositions des Lacédémoniens. Aussi bien une formidable révolte venait d'éclater dans l'île de Cypre, et Artaxerxès avait besoin de réunir toutes ses forces contre elle.

Depuis quelque temps, les Lacédémoniens avaient envoyé à la cour du grand roi un négociateur habile pour le détacher de l'alliance d'Athènes, c'était Antalcidas. Il avait été d'abord assez froidement accueilli; « car le roi Artaxerxès haïssait à mort tous les Lacédémoniens et les estimait les plus effrontés hommes du monde. » Mais Antalcidas déploya une telle souplesse, qu'il finit par se faire agréer du grand roi. « Celui-ci lui fit la meilleure chère dont il se put aviser; un jour, dit-on, le roi prit un chapeau de fleurs qu'il trempa dans une huile de parfum la plus précieuse et la plus odorante que l'on eût apprêtée pour le festin, et l'envoya à Antalcidas, tellement que tout le monde s'émerveilla de voir si grande faveur que le roi lui faisait, mais aussi était-ce un homme tel qu'il fallait pour vivre entre les délices et superfluités persiennes, et qui méritait que l'on lui envoyât un tel chapeau, attendu qu'il avait bien eu le cœur de danser au bal devant les Perses, auquel il contrefaisait par dérision Léonidas et Callicratidas, deux des plus vaillants hommes qui furent oncques en toute la Grèce. »

Antalcidas, au surplus, devait plaire au roi de Perse, car les Lacédémoniens, disait-il, étaient disposés à concourir à la grandeur de l'empire. Téribaze rentré en grâce auprès d'Artaxerxès, joignit son influence à celle du négociateur, et bientôt un traité de paix fut conclu. Il portait que les villes

grecques de l'Asie, avec les îles de Cypre et de Clazomène seraient sujettes de la Perse, qu'il serait permis à Athènes de conserver sa juridiction sur les îles de Lemnos, d'Imbros, de Scyros, mais que toutes les autres républiques se gouverneraient par leurs propres lois. Tout peuple qui refuserait de se soumettre à ces conditions encourrait l'indignation du grand roi, qui, réuni aux Spartiates, leur ferait la guerre par terre et par mer.

Pour que cette dernière condition ne fût pas illusoire, Antalcidas monta une flotte perse de 80 navires, et Agésilas se tint prêt à marcher au premier signal contre les cités rebelles. Ces démonstrations suffirent pour intimider Thèbes, Athènes et Argos; de toutes parts on licencia les flottes et les armées.

Le traité d'Antalcidas, conclu pour satisfaire aux vœux égoïstes et aux vengeances particulières de Sparte, rétablit non-seulement la domination du grand roi sur les colonies grecques de l'Asie Mineure, mais il lui rendit encore l'empire de la mer, et il prolongea l'agonie d'un empire qui ne se soutenait plus que par la rivalité de ses ennemis.

Depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la mort d'Artaxerxès (387-358).

Le traité d'Antalcidas avait été conclu avec d'autant plus d'à propos pour le roi de Perse, avons-nous dit, qu'il avait alors une guerre formidable sur les bras. Le roi de Cypre, Evagoras, avait, en effet, obtenu d'Acoris, roi d'Égypte, comme lui révolté contre l'empire, des secours considérables; et Hécatomnos, souverain de Carie, avec lequel il entretenait des intelligences secrètes, lui avait fait passer une somme d'argent pour la paye des soldats étrangers. « Evagoras était maître de la plupart des villes de Cypre, et dans la Phénicie il possédait Tyr et quelques autres cités. Il avait une flotte de 90 trirèmes dont 20 fournies par les Tyriens, et 70 par les Cypriotes. Son armée de terre se composait de plus de 6000 hommes et d'un grand nombre de troupes alliées. Bien pourvu d'argent, il avait pris à sa solde

beaucoup de mercenaires. Un roi des Arabes, et quelques autres princes mécontents de la Perse lui avaient envoyé des troupes.

Artaxerxès, pour arrêter cet ébranlement des provinces occidentales, mit sur pied des forces considérables. L'armée se composa de 300 000 hommes, y compris la cavalerie; il équipa plus de 300 trirèmes, et confia le commandement des troupes de terre à Orontès, son gendre, celui de la flotte à Téribaze. Ces deux chefs vinrent aborder en Cypre, et conduisirent activement la guerre. Evagoras, incapable de leur faire tête, lança sur la mer un grand nombre de bâtiments corsaires qui prirent ou coulèrent à fond les convois des Perses. Aussi la disette se fit-elle bientôt sentir dans leur camp. Les mercenaires se révoltèrent, et ce ne fut qu'avec peine que les généraux parvinrent à apaiser la rébellion. Evagoras n'en souffrait point, car Acoris lui avait envoyé du blé, de l'argent et toutes sortes de munitions. Mais il commit l'imprudence de risquer un combat naval; il fut vaincu et Cition tomba aux mains des Perses.

Evagoras laissa alors à son fils Pythagoras le commandement de ses forces, et avec 10 trirèmes parvint, une nuit, à s'échapper de Salamine. Il aborda en Égypte, et obtint du roi qu'il pousserait plus vigoureusement la guerre. A son retour, il trouva Salamine si vivement pressée qu'il fut obligé de parlementer. Téribaze déclara qu'il ne cesserait les hostilités qu'à la condition qu'Evagoras évacuât toutes les villes de Cypre, à l'exception de Salamine, où il conserverait l'autorité souveraine, en payant tribut au roi de Perse, et en lui obéissant comme un esclave à son maître.

Evagoras accepta ces conditions, quelque dures qu'elles fussent, sauf la dernière; il déclara qu'il serait soumis comme un roi peut l'être à un roi. Téribaze n'y donna pas son consentement. Alors Orontès, le second général des Perses, écrivit secrètement une lettre à Artaxerxès dans laquelle il accusait Téribaze de n'avoir pas pris d'assaut Salamine quand il le pouvait, d'avoir reçu des parlementaires et eu des conférences avec l'ennemi, enfin de s'être concilié, dans une intention de révolte, l'affection des comman-

dants de troupes par des distinctions honorifiques, par des présents et par des promesses. Le roi répondit à Orontès d'arrêter Téribaze et de le lui envoyer. Cet ordre fut exécuté ; Téribaze, conduit devant le roi, demanda à être jugé, mais il fut pour le moment mis en prison ; et comme le roi était alors en guerre aveo les Cadusiens, son jugement fut ajourné.

Orontès, qui avait seul maintenant le commandement des troupes, voyant qu'Evagoras avait repris courage, et que les soldats, mécontents de l'arrestation de Téribaze, montraient de l'insubordination, rouvrit les négociations avec les assiégés et conclut la paix aux conditions proposées. Ainsi un petit prince grec avait tenu en échec pendant dix ans toutes les forces de l'empire (376).

L'arrestation de Téribaze amena la révolte de son gendre Gao. Celui-ci entraîna les capitaines qui commandaient sous lui, fit alliance avec Acoris et pressa les Lacédémoniens, en leur promettant de fortes sommes d'argent, d'attaquer le roi. A ce moment, les Spartiates, honteux enfin du traité d'Antalcidas et de l'abandon des cités asiatiques, voulaient se laver de cette tache et cherchaient un prétexte plausible pour déclarer la guerre à Artaxerxès. Ils acceptèrent avec joie l'alliance que Gao leur offrait. Mais la mort de ce personnage, qui périt assassiné, empêcha l'exécution de l'entreprise. Les Lacédémoniens renoncèrent à tout projet sur l'Asie, et reportèrent leur ambition sur la Grèce.

La guerre d'Égypte avait commencé en même temps que celle de Cypre. En 377, Artaxerxès fit contre Acoris une tentative qui ne réussit pas, et qu'il reprit quand Evagoras eut fait sa soumission. Résolu cette fois à frapper un grand coup, il attira, par l'appât d'une forte solde, tous ceux des Grecs qui avaient du courage à vendre, et réunit 20 000 mercenaires à la tête desquels fut placé l'Athénien Iphicrate. Le satrape Pharnabaze avait déjà passé plusieurs années en préparatifs, menaçant sans cesse et n'étant jamais prêt. « Je m'étonne, lui dit un jour Iphicrate, que vous soyez si prompt à parler et si lent à agir. » A quoi Pharnabaze répondit : « Je suis maître de mes paroles, mais le roi est maître de

mes actes. » Enfin, au commencement du printemps de l'année 374, l'armée et la flotte perses s'avancèrent vers l'Égypte. Nectanébo Ier, alors roi des Égyptiens, fit garder tous les passages qui donnaient accès dans ses États, construisit une forteresse sur chacune des bouches du Nil, et attendit l'ennemi de pied ferme. Les Perses cependant parvinrent à forcer la bouche Mendésienne, enveloppèrent les Égyptiens et les taillèrent en pièces. Iphicrate s'empara même du fort qui gardait de ce côté l'entrée du pays.

Mais après ce succès, il s'éleva entre les généraux perses une querelle qui fit avorter l'expédition. Iphicrate, sachant que Memphis était sans défense, proposa de marcher immédiatement sur cette ville, avant que les Égyptiens y eussent concentré leurs troupes. Ce plan parut trop audacieux pour ne pas cacher quelque trame secrète. On craignit qu'Iphicrate ne voulût s'emparer de l'Egypte pour son propre compte. Pendant que la calomnie discréditait ainsi ce grand capitaine, les Égyptiens, qui avaient eu le temps de se reconnaître, envoyaient à Memphis une garnison suffisante, puis l'inondation venant seconder leurs efforts, les Perses furent obligés d'évacuer l'Égypte. Iphicrate, pour ne pas s'exposer au sort de Conon, jugea prudent de quitter secrètement le camp des Perses. Pharnabaze le poursuivit de ses haines jusque dans sa patrie, et envoya des députés qui l'accusèrent d'avoir fait manquer l'expédition d'Égypte. Les Athéniens répondirent que s'ils le trouvaient coupable ils le puniraient ; ils lui confièrent le commandement de leur flotte.

Quelques années plus tard, la guerre recommença. Tachos, qui régnait alors en Égypte, engagea les Lacédémoniens à embrasser son parti. Les Spartiates étaient mécontents d'Artaxerxès, parce que son intervention toute récente avait fait comprendre les Messéniens dans le traité de paix général que les Grecs avaient conclu en 367. Cette ligue força de nouveau le grand roi à faire d'immenses préparatifs. Il lui fallait tout à la fois tenir tête au roi d'Égypte, aux villes grecques de l'Asie, aux Lacédémoniens et à leurs alliés, ainsi qu'aux satrapes et généraux qui commandaient sur les

côtes, et qui s'étaient jetés dans ce vaste mouvement. Parmi ces derniers, on remarquait surtout Ariobarzane, satrape de Phrygie; Mausole, souverain de la Carie; Orontès, satrape de la Mysie; Autophradatès, satrape de la Lydie; enfin, les Lyciens, les Pisidiens, les Pamphyliens, les Ciliciens; puis les Syriens, les Phéniciens, presque tous les habitants, en un mot, des côtes occidentales. Ce soulèvement fut si général que le roi perdit la moitié de ses revenus, et que le reste ne suffisait pas pour subvenir aux frais de la guerre.

Les rebelles choisirent Orontès pour généralissime. Dès qu'il fut investi du commandement et qu'il eut reçu des sommes considérables pour payer d'avance à 20 000 hommes une année de solde, il trahit ceux qui s'étaient confiés à lui. Se flattant que le roi le comblerait de présents et lui donnerait toute la satrapie maritime en récompense de sa défection, il fit d'abord arrêter ceux qui lui avaient apporté l'argent et les envoya prisonniers à Artaxerxès. Ensuite il livra aux émissaires du roi un grand nombre de villes et les troupes étrangères.

Il se fit dans la Cappadoce une trahison semblable, qui présentait cependant quelques circonstances particulières. Artabaze, général du roi, entra dans la Cappadoce à la tête d'une forte armée; Datame, satrape de cette province, marcha contre lui, après avoir rassemblé une cavalerie nombreuse et 20 000 hommes de troupes étrangères. Mais le beau-père de Datame, Mithrobarzane, qui voulait rentrer en grâce auprès du roi, passa à l'ennemi avec le corps de cavalerie qu'il commandait. Aussitôt Datame appela ses mercenaires sous les armes, et se mit à la poursuite des déserteurs, les atteignit au moment même où ils allaient joindre l'armée royale, et attaqua tout à la fois les fugitifs et les troupes d'Artabaze. Celui-ci, surpris de tout ce bruit, soupçonna que la défection du beau-père de Datame n'était qu'un piège, et ordonna à ses soldats de tailler en pièces les cavaliers transfuges. Datame sortit victorieux de cette affaire, mais à quelque temps de là le roi se défit par un assassinat de ce rebelle redoutable.

Cependant Tachos avait équipé à grands frais 200 trirèmes

et pris à sa solde 10 000 hommes d'élite qu'il avait fait venir de la Grèce; il avait en outre 80 000 fantassins égyptiens. Ce corps des mercenaires avait pour chef le roi de Sparte. Agésilas. L'armée s'était déjà mise en mouvement et était arrivée en Phénicie, lorsque le roi apprit qu'une insurrection éclatait derrière lui en Égypte et que son fils Nectanébo était l'âme du mouvement. Tachos, saisi de frayeur, n'hésita pas à se rendre auprès du roi de Perse et à implorer son pardon. Artaxerxès non-seulement lui pardonna, mais encore lui confia le commandement des troupes destinées à marcher contre les Égyptiens.

Artaxerxès ne vit pas la fin de cette guerre; il mourut après un règne de quarante-trois ans. Malgré les révoltes fréquentes qui troublèrent l'empire, les provinces furent, en général, assez heureuses sous ce prince pour que, en souvenir de la douceur de son administration, on ordonnât que tous les rois ses successeurs prissent le surnom d'Artaxerxès.

Depuis la mort d'Artaxerxès jusqu'à l'expédition d'Alexandre (358-334).

Le règne de son successeur Ochus ou Artaxerxès III présente les mêmes caractères. Au dedans des révoltes; au dehors des intrigues en Grèce. En Égypte, la guerre continua entre Tachos et Nectanébo II, qui l'emporta avec le secours d'Agésilas. Dans l'Asie Mineure un des satrapes, Artabaze, prit les armes; et, n'ayant qu'une faible armée à opposer aux 70 000 hommes que le roi faisait marcher contre lui, il sollicita les secours de Charès, qui commandait les Athéniens, alors occupés à réduire les îles de Chios, de Rhodes et de Cos, liguées contre eux. Charès accepta les propositions d'Artabaze, mit son armée à sa disposition, et battit celle du grand roi. Artabaze récompensa le général athénien en lui donnant de fortes sommes d'argent avec lesquelles il pourvut à l'entretien de son armée (356). Le roi de Perse écrivit aux Athéniens pour se plaindre de Charès, qui fut désavoué. A ses plaintes il avait joint la menace d'envoyer contre eux une flotte de 300 voiles.

Ochus n'était monté sur le trône qu'après avoir assassiné deux de ses frères. Il ne s'y crut point affermi tant qu'il resterait un membre de la famille royale. Le massacre de 180 victimes suffit à peine pour rassurer son ambition. Après avoir consolidé ainsi son pouvoir par la terreur, Ochus se renferma au fond de son palais, se déchargeant sur ses généraux du soin de contenir les peuples révoltés. Mais l'impéritie de ceux-ci et la mollesse du roi n'étaient propres qu'à encourager les tentatives d'indépendance. Les rois de Phénicie et de Cypre suivirent l'exemple des Égyptiens, et levèrent aussi le drapeau de la révolte. Ochus sortit enfin de sa mollesse, et se mit lui-même à la tête de ses armées.

La révolte avait pris en Phénicie un caractère grave. Sidon, qui avait donné le signal de l'indépendance, s'entendait avec l'Égypte, et Nectanébo avait envoyé à son secours un grand nombre de mercenaires. Ochus, parti de Babylone avec l'armée, appela encore à lui les satrapes de la Syrie et de la Cilicie. Mais Tennis, roi de Sidon, battit complétement les troupes royales. Elles furent plus heureuses en Cypre. Comme cette île avait joui d'une longue paix, le pays était riche; aussi une multitude de mercenaires, attirés par l'appât du gain, accoururent pour prendre service dans l'armée perse. Les Cypriotes, écrasés par des forces supérieures, durent se soumettre. Protagoras, roi de Salamine, osa seul soutenir un siége. Evagoras, qui réclama la souveraineté de cette ville comme un bien de ses ancêtres, le pressa vigoureusement; mais calomnié auprès du roi de Perse, il fut obligé de renoncer à l'espoir de recouvrer son héritage. Protagoras, s'étant soumis volontairement, conserva son gouvernement.

La réduction de Cypre entraîna celle de la Phénicie. Tennis, roi de Sidon, s'engagea à servir le roi contre l'Égypte. Ochus tenait beaucoup à faire cesser la longue rébellion de cette province; il envoya des députés dans les principales villes de la Grèce pour les inviter à prendre part à l'expédition. Les Athéniens et les Lacédémoniens répondirent qu'ils voulaient bien conserver l'amitié des Perses, mais qu'ils ne pouvaient leur fournir aucun secours. Les Thébains et les

Argiens envoyèrent 3000 soldats. Les Grecs d'Asie donnèrent 6000 hommes.

Ochus ayant rallié tontes ses forces, s'avança vers Péluse. Le roi d'Égypte, enivré des succès qu'il avait remportés précédemment, oublia qu'il les devait à deux généraux grecs; il se crut lui-même un habile capitaine, et ne vonlut partager le commandement avec personne. Sa présomption et son impéritie le perdirent. L'armée égyptienne fut complétement vaincue sous les murs de Péluse (344). Cette ville, qui était la clef de l'Égypte, se rendit et sa soumission amena celle du reste du pays. Nectanébo II s'enfuit en Éthiopie avec ses richesses. Ochus prit possession de l'Égypte, démantela les villes les plus considérables, profana les temples, insulta la religion en tuant le bœuf sacré et en mettant un âne à la place d'Apis. Il enleva les livres des prêtres qu'il fit transporter en Grèce, et, après avoir nommé Phérendate gouverneur d'Égypte, retourna à Babylone.

C'était surtout au Rhodien Mentor et à l'eunuque Bagoas qu'Ochus était redevable de ses succès. Tous deux furent magnifiquement récompensés. Mentor reçut le commandement des provinces de l'Asie Mineure, et Bagoas le gouvernement des satrapies de la haute Asie. Ce dernier, fort de son alliance avec Mentor, acquit bientôt une si haute autorité qu'il devint en quelque sorte maître de l'empire. Ochus s'était rendu odieux à ses sujets par ses violences. Bagoas exploita à son profit cette haine et le fit empoisonner par son médecin.

Bagoas plaça ensuite sur le trône Arsès, le plus jeune des fils du roi, et fit assassiner tous ses frères, afin de tenir sous sa dépendance et dans l'isolement un monarque à peine adolescent. Le jeune roi, indigné de ces crimes, manifesta l'intention d'en punir l'autenr; Bagoas le prévint, et tua Arsès dans la troisième année de son règne. La famille royale étant ainsi éteinte, et personne ne se présentant dans l'ordre naturel de succession, Bagoas fit monter sur le trône un de ses amis nommé Darius. Ce Darius était fils d'Arsamès et petit-fils d'Ostanès, qui était frère d'Artaxerxès. Son premier acte fut de se débarrasser de Bagoas qui conspirait déjà contre

lui. Il le fit venir comme pour lui accorder une faveur, et lui présenta une coupe ; elle était pleine de poison.

Darius était digne de porter le sceptre. Il passait pour le plus brave des Perses. Mais il arrivait au trône au moment même de l'avènement d'Alexandre. Le dernier jour de l'empire était venu.

CHAPITRE XII.

CONQUÊTES D'ALEXANDRE EN ORIENT[1].

État de l'empire perse. — Batailles du Granique (334) et d'Issus (333). — Bataille d'Arbèles (331) ; conquête de tout l'empire. — Résultats de la conquête d'Alexandre, fondation de villes, colonies, etc.

État de l'empire perse.

Lorsque l'empire perse fut attaqué par Alexandre, il était depuis longtemps en pleine décadence. Au nombre des causes qui amenèrent cette ruine prématurée, il faut d'abord placer son immense étendue qui ne permettait guère au grand roi d'établir partout une autorité forte et régulière. Les véritables souverains des provinces éloignées étaient les satrapes, auxquels les rois avaient peu à peu abandonné la plus grande partie du gouvernement. Depuis que le pouvoir militaire et le pouvoir civil étaient confondus dans leurs mains, depuis que leurs gouvernements avaient été agrandis par la réunion de plusieurs satrapies, depuis qu'ils s'étaient habitués à conserver plusieurs années de suite le commandement des provinces qui leur étaient confiées, ils se regardaient moins comme les représentants du pouvoir central, que comme des princes à peu près indépendants. Si le souverain voulait leur retirer sa confiance et les dépouiller de leurs

1. Pour plus de détails, voir l'*Histoire grecque*.

gouvernements, ils cherchaient la plupart du temps à s'y maintenir par les armes. Il n'était pas rare de les voir assassiner les courriers qui leur apportaient des ordres désagréables, comme fit cet Orétès dont parle Hérodote. Ce même Orétès avait des forces si grandes que Darius n'osait l'attaquer. Sa garde se composait de 1000 Perses, et son gouvernement comprenait la Phrygie, la Lydie et l'Ionie. Il y en avait d'autres qui, pour s'affranchir des soins de l'administration, nommaient des lieutenants par lesquels ils faisaient administrer leur province, se bornant à en percevoir les revenus. On conçoit aisément que de pareils désordres devaient détruire toute subordination, et que l'esprit de révolte, favorisé par les satrapes eux-mêmes, devait amener la dissolution de la monarchie.

D'ailleurs « cette multitude de provinces assujetties aux Perses ne composait pas un empire uniforme ni un corps d'État régulier, dont tous les membres unis par les liens communs d'intérêts, de mœurs, de langage, de religion, fussent animés d'un même esprit de gouvernement et conduits par des lois semblables; c'était plutôt un assemblage confus, mal assorti, de différents peuples, autrefois libres et indépendants, dont quelques-uns, arrachés de leur patrie et des tombeaux de leurs pères, se voyaient avec peine transportés dans des contrées inconnues ou ennemies. Ces différentes nations, qui non-seulement vivaient sans avoir de liaison ni de relation entre elles, mais qui conservaient une diversité de lois, d'usages et de culte, souvent même une antipathie de caractère et d'inclination, ne soupiraient qu'après la liberté et le rétablissement dans leur patrie. Tous ces peuples ne s'intéressaient donc point à la conservation d'un empire qui seul mettait obstacle à de si vifs et si justes désirs, et ils ne pouvaient s'affectionner à un gouvernement qui les traitait toujours en étrangers et en vaincus, et qui ne leur donnait jamais part à son autorité ni à ses priviléges. »

A ces causes si puissantes d'affaiblissement et de ruine, il faut ajouter celles qui provenaient des désordres inséparables des gouvernements de sérail. L'incertitude de la suc-

cession au trône était, à chaque changement de règne, un motif de troubles graves et souvent accompagnés d'effusion de sang. Bien que l'empire appartînt à l'aîné des fils légitimes du roi, et que les enfants naturels fussent exclus, les intrigues des femmes et des eunuques parvenaient pourtant assez souvent à frayer à ceux-ci le chemin du trône. Dans ce cas, le poignard ou le poison servait à écarter les prétendants; ou bien on leur crevait les yeux afin de les rendre incapables de régner.

Dans un pareil gouvernement, les femmes, on le comprend, exerçaient une très-grande influence. C'était à elles qu'était confiée l'éducation de l'héritier présomptif de la couronne, et il leur était facile de la diriger au gré de leurs caprices et de leurs passions. L'ascendant qu'elles obtenaient de cette manière se prolongeait pendant toute leur vie ; les affaires publiques se trouvaient ainsi livrées à leur discrétion, et le gouvernement devenait une affaire d'intrigue. Les récits d'Hérodote et de Ctésias sur l'ambition et le pouvoir d'Amestris, de Parysatis et d'autres, en fournissent des exemples frappants.

La mollesse et la corruption profonde qui s'étaient introduites en Perse à la suite des brillantes conquêtes de Cyrus et de Cambyse contribuèrent aussi à la ruine de l'empire. Cette sévérité de discipline, cette rudesse de mœurs qui distinguaient les compagnons du fondateur de l'empire, avaient depuis longtemps fait place au luxe le plus effréné, au relâchement le plus complet. Et ce n'était pas seulement dans les cours de Suse, d'Ecbatane, de Babylone que se déployaient cet éclat de richesses et cet appareil de voluptés qui entouraient ordinairement le grand roi ; il ne pouvait faire un voyage, une expédition, sans traîner tout son harem à sa suite ; et les grands officiers de la couronne imitaient son exemple. Contemplons plutôt, dans Hérodote, le spectacle qui s'offrit aux Grecs lorsque, après la bataille de Platée, ils s'emparèrent du camp des Perses : « Ils trouvèrent, dit l'historien grec, des tentes tissues d'or et d'argent, des lits dorés, argentés, des cratères, des coupes et autres vases à boire qui étaient d'or, et sur des voitures des chaudières

d'or et d'argent dans les sacs. Ils enlevèrent aux morts leurs bracelets, leurs colliers et leurs cimeterres qui étaient d'or. Les Éginètes achetaient l'or comme si c'eût été du cuivre....

« En fuyant, Xerxès avait laissé à Mardonius son ameublement qui consistait en vaisselle d'or et d'argent, et en tapis de diverses couleurs; Pausanias, voyant toutes ces richesses, ordonna aux boulangers et aux cuisiniers de Mardonius de lui préparer un repas, comme si c'eût été pour leur maître. Cet ordre exécuté, Pausanias vit des lits d'or et d'argent richement couverts, des tables d'or et d'argent, et l'appareil d'un festin splendide. Surpris d'une si grande magnificence, il ordonna, pour se divertir, à ses serviteurs de lui apprêter à manger à la manière de Lacédémone. Comme la différence entre ces deux repas était prodigieuse, Pausanias ne put s'empêcher de rire. Il envoya chercher les généraux grecs, et lorsqu'ils furent arrivés, il leur dit, en leur montrant l'appareil des deux festins ; « Grecs, je vous « ai mandés pour vous rendre témoins de la folie du géné- « ral des Perses qui, ayant une si bonne table, est venu pour « nous enlever celle-ci qui est si misérable. » On trouva encore, longtemps après, des coffres pleins d'or et d'argent et d'autres richesses. »

De pareilles armées pouvaient bien écraser, par leur nombre, quelque peuple amolli ; mais on comprend que tous leurs efforts devaient échouer contre l'inébranlable patriotisme d'une nation pauvre et brave. Ces immenses cohues, composées moins de soldats que de somptueux équipages, d'esclaves, de harems, devaient se dissiper au premier choc de ces petites armées grecques où l'on savait obéir et commander, vaincre ou mourir.

Batailles du Granique (334) et d'Issus (333).

Depuis longtemps l'idée d'une guerre contre l'empire perse pour venger les vieilles injures de la Grèce était une idée nationale chez tous les peuples de la confédération hellénique, et il n'avait manqué à Philippe, père d'Alexandre, que le temps de l'entreprendre. Monté sur le trône avant la

mort du roi de Macédoine, Darius, qui voyait l'orage se former, avait songé à transporter en Europe le théâtre d'une lutte inévitable; mais dès que Philippe eut cessé de vivre, il ne parut plus s'inquiéter de cette guerre, Alexandre lui semblant trop jeune pour risquer une si grosse aventure. Cependant, quand il apprit avec quelle promptitude et quelle énergie le jeune roi s'était fait reconnaître généralissime des Grecs, Darius comprit la nécessité d'organiser ses forces. Il construisit une flotte nombreuse, mit sur pied des troupes considérables, et leur donna les meilleurs chefs, entre autres Memnon le Rhodien, homme distingué par sa bravoure et ses talents militaires. Memnon, devançant le roi de Macédoine, se porta sur la ville de Cyzique dont il s'empara pour fermer à Alexandre une des portes de l'Asie. Mais déjà deux généraux macédoniens y avaient passé, Attale et Parménion.

Quand Alexandre eut achevé la réduction des cités grecques et fait expier aux Thébains leur révolte et le concours qu'ils avaient prêté à Mardonius, il s'avança à la tête d'une trentaine de mille hommes vers l'Hellespont. De leur côté, les satrapes et les généraux du roi de Perse délibéraient sur les moyens de repousser l'invasion. Memnon le Rhodien conseillait de ne pas combattre, mais de dévaster la campagne afin de ne laisser à l'ennemi qu'un désert et d'empêcher, faute de vivres, les Macédoniens d'avancer. Il voulait, en outre, qu'on fît passer en Europe des forces de terre et de mer, pour transporter en Grèce le théâtre de la guerre. Ce plan, le seul qui pût sauver l'empire, fut rejeté comme indigne de la majesté du grand roi. On résolut donc de combattre. Toutes les troupes, bien supérieures en nombre à celles des Macédoniens, furent réunies et dirigées sur la Phrygie et l'Hellespont. Elles vinrent camper sur les bords du Granique.

Informé du mouvement des barbares, Alexandre se porta rapidement en avant et vint établir son camp en face de l'ennemi, de manière à n'en être séparé que par le cours du Granique. Les Perses déployèrent aussitôt leur nombreuse cavalerie. L'aile gauche était commandée par Memnon le

Rhodien qu'appuyaient le satrape Arsamès, Spitrhidatès, gouverneur d'Ionie, et Arsitès, chef de la cavalerie paphlagonienne. A l'aile droite, Rhéomitrès dirigeait les cavaliers mèdes et bactriens. L'infanterie, qui s'élevait à près de 100000 hommes, était au centre.

Ce fut Alexandre qui, à la tête de la cavalerie thessalienne, donna le signal de la bataille, en lançant le premier son cheval contre les Perses. Ceux-ci accueillirent l'ennemi intrépidement, et Alexandre se trouva un moment exposé aux plus sérieux dangers. Il n'en triompha pas moins : les Perses abandonnèrent le champ de bataille, après avoir perdu 10000 hommes d'infanterie et au moins 2000 cavaliers. Parmi les morts se trouvaient les chefs les plus considérables de l'armée : le satrape d'Ionie Spithridatès, qui lutta corps à corps avec Alexandre; Pharnace, beau-frère de Darius, et Mithrobarzane, général des Cappadociens; 20000 furent faits prisonniers. Memnon rallia les débris de l'armée vaincue et se retira à Milet; puis, n'ayant pu tenir dans cette ville, il rétrograda jusqu'en Carie.

La bataille du Granique avait livré à Alexandre la partie occidentale de l'Asie Mineure. Il était d'autant plus difficile de le combattre que, se présentant partout en libérateur, il était partout aussi accueilli avec empressement. Darius comprit la nécessité de concentrer le commandement de ses forces entre les mains d'un seul homme; il choisit le plus capable et invita tous les gouverneurs à obéir aux ordres de Memnon. Ce général se montra digne de la confiance du grand roi. Après avoir défendu inutilement la forte place d'Halicarnasse, il résolut de transporter la guerre en Europe, afin de rappeler Alexandre dans ses États, enrôla une foule de mercenaires, équipa 300 navires et attaqua les grandes îles de la mer Égée. Il soumit d'abord Chios, et se porta ensuite sur Lesbos où il s'empara facilement d'Antissa et de Méthymne. Le bruit de ses succès se répandit promptement; la plupart des Cyclades lui envoyèrent des députations, et une grande fermentation agita la Grèce dont les peuples espérèrent un moment être délivrés par lui de la domination de la Macédoine. Déjà les Grecs passaient en grand nombre

dans son camp, lorsqu'il fut emporté par la maladie. Avec lui périt le plus intelligent défenseur de l'empire.

Darius chercha vainement autour de lui un général digne de remplacer celui qu'il avait perdu; il n'en trouva point, et crut les circonstances assez graves pour se mettre lui-même à la tête de son armée. Il fit faire d'immenses levées dans tout son empire; et de Babylone, rendez-vous général de ses troupes, il se dirigea sur la Cilicie.

Pendant ce temps, Alexandre s'avançait en vainqueur à travers l'Asie Mineure, s'emparait des Pyles ciliciennes et venait prendre position près d'Issus. Au lieu d'attendre l'armée ennemie dans les plaines de la Syrie, Darius alla la chercher dans un pays montagneux où les Perses ne pouvaient profiter de l'avantage du nombre. Aussi le combat était à peine engagé qu'on put aisément deviner quel serait le vainqueur. Darius, serré de près par l'ennemi, fut obligé de fuir. Sa mère, sa femme, ses deux filles tombèrent entre les mains du vainqueur, qui les traita avec tous les égards dus à de si hautes infortunes. Le grand roi ne s'arrêta dans sa fuite qu'à Babylone. Là il écrivit à Alexandre pour lui redemander ses prisonniers, promettant une forte rançon. Il lui offrait toute l'Asie en deçà de l'Euphrate, s'il voulait devenir son allié. Ces propositions furent dédaigneusement repoussées.

Bataille d'Arbèles (331); conquête de tout l'empire.

Tandis que Darius remettait sur pied une armée deux fois plus forte que celle qu'il avait perdue à Issus, le roi de Macédoine assiégeait et prenait Tyr et Gaza, et s'emparait de l'Égypte qui, depuis longtemps mécontente de la domination perse, accueillit Alexandre avec joie (332-331). S'imaginant que les Grecs devaient leurs victoires à la supériorité de leurs armes, Darius réforma celles des Perses; il fit construire 200 chars armés de faux, essaya de discipliner ses troupes par des exercices continuels, puis alla attendre l'ennemi dans la plaine de Ninive, près du village d'Arbèles. Il essaya vainement d'empêcher les Macédoniens de passer le Tigre; Alexandre franchit ce fleuve malgré son effrayante

rapidité. Lorsqu'il apprit les dispositions du roi de Perse, le héros macédonien ne put s'empêcher de dire : « En réunissant ses troupes sur un seul point, Darius m'a délivré de toute inquiétude. Une seule journée va finir tant de fatigues et de périls. »

Lorsque les deux armées furent en présence, les trompettes sonnèrent la charge, et les soldats poussèrent un immense cri de guerre. D'abord les chars armés de faux, lancés avec force, effrayèrent les Macédoniens. Mazée, un des généraux les plus distingués du roi de Perse, secondait à la tête de la cavalerie, l'action de ces chars. Mais les Macédoniens frappant sur leurs boucliers avec leurs lances produisirent un tel bruit que les chevaux attelés aux chars rebroussèrent chemin, pour la plupart, et portèrent le désordre dans les rangs même des Perses. Mazée n'en soutenait pas moins la lutte avec succès ; un détachement de cavalerie, qu'il lança sur le camp des Grecs parvint même à s'en emparer. Leur laissant piller ses bagages, Alexandre se porta, avec l'élite de ses cavaliers, sur Darius qui, abandonné par ses gardes, prit la fuite. Le combat se prolongea pendant quelque temps encore jusqu'au moment où les barbares, apprenant que le roi avait quitté le champ de bataille, se dispersèrent de tous côtés, laissant sur le terrain le plus riche butin et un nombre immense de morts.

La bataille d'Arbèles avait marqué le dernier jour de l'empire perse ; Alexandre n'avait plus qu'à prendre possession de ses grandes capitales abandonnées. Darius ne s'était arrêté qu'à Ecbatane en Médie ; et tandis qu'Alexandre entrait dans Babylone, dans Suse, et s'emparait des trésors accumulés depuis des siècles, le monarque fugitif faisait appel à la fidélité des provinces du Nord et songeait à y organiser la résistance. Alexandre, de son côté, marchait sur Persépolis, métropole de l'empire, et vengeait la Grèce de l'incendie de ses temples, en mettant le feu, au milieu d'une orgie, au palais des rois, successeurs de Cyrus. Ce ne fut qu'après s'être emparé de toutes les capitales de la Perse, qu'il se remit à la poursuite de Darius. Cet infortuné prince essayait alors de rassembler les forces de la Bactriane et des

autres satrapies de l'Asie Supérieure. Serré de près par l'ennemi, il se retirait sur Bactres avec 30 000 hommes lorsqu'il fut assassiné par Bessus, satrape de Bactriane, qui se réfugia au fond de sa province, où il se fit proclamer roi, et provoqua un vaste soulèvement. Alexandre l'y poursuivit. Après avoir soumis rapidement l'Hyrcanie, le pays des Mardes, l'Asie, la Drangiane, l'Arachosie, il se dirigea vers le nord, et, franchissant en seize jours la chaîne du Paropamisus, il marcha sur la Bactriane. Les principaux chefs de l'armée de Bessus, séduits par les promesses d'Alexandre, l'arrêtèrent et le conduisirent au roi de Macédoine, qui le livra aux parents de Darius. Ceux-ci, après l'avoir longtemps torturé, coupèrent son corps en morceaux et dispersèrent ses membres.

La Bactriane rapidement traversée, Alexandre pénétra dans la Sogdiane qu'il trouva couverte de peuplades belliqueuses et défendue par de nombreuses forteresses que Cyrus avait autrefois bâties, pour assurer la frontière septentrionale de son empire. Alexandre enleva ces places et franchit le fleuve Iaxarte au delà duquel il battit les Scythes. Une révolte de Spitamène, dans la Sogdiane, le rappela en arrière. Il triompha encore de cet ennemi, et, le Nord pacifié, il se dirigea sur l'Inde, où sa brillante renommée l'avait précédé.

De ce côté il n'y avait guère que les peuplades établies sur la rive droite de l'Indus qui reconnussent la domination du grand roi et qui lui payassent tribut. Leur pays formait une satrapie particulière d'où les rois perses tiraient la somme énorme de 360 talents par an. Les peuples qui l'habitaient étaient soumis à des rois particuliers ou vivaient sous des constitutions libres. Les plus puissants d'entre eux étaient les Assacéniens, qui possédaient plusieurs villes fortes sur les bords de l'Indus. Ces contrées présentaient l'aspect de la plus profonde tranquillité et d'une prospérité brillante.

Alexandre soumit tous ces peuples, puis franchit l'Indus et pénétra dans le pays des cinq fleuves ou Penjaub, riche et fertile région obéissant à des rois dont les principaux étaient Taxile, entre l'Indus et l'Hydaspe, et, au delà de ce

dernier fleuve, Porus, qui avait une armée de 30000 hommes de pied, 200 éléphants, et 350 chars de guerre. Plus au nord était un autre souverain, Abisarus, qui avait aussi des forces redoutables. Ces princes et leurs sujets étaient, en général, fort belliqueux, et opposèrent une résistance opiniâtre au conquérant. Il parvint cependant à en triompher, et s'avança jusqu'à l'Hyphase, où le mécontentement de ses soldats le força de s'arrrêter. Tout ce qu'on leur racontait de la force et du courage des nations qui habitaient au delà du Gange, les effraya tellement qu'ils forcèrent le héros à la retraite. En redescendant au sud, Alexandre rencontra des populations plus belliqueuses encore. Les Oxydraques, les Malliens montrèrent un courage que les guerriers grecs n'avaient pas encore rencontré jusque-là. Les brahmanes, dominateurs du pays, poussaient ces peuples à défendre énergiquement leur indépendance, excitaient des révoltes dans les districts déjà soumis et suscitaient mille embarras au conquérant. Malgré ces obstacles, Alexandre subjugua toute la vallée de l'Indus et descendit jusqu'à l'embouchure du fleuve.

Arrivé là, Alexandre résolut d'établir par mer, entre l'Inde et la Perse des relations régulières. Il fallait pour y réussir, reconnaître les contrées méridionales de l'empire et les côtes de la mer Érythrée. Dans ce but, il confia le commandement d'une escadre à Néarque et le chargea d'explorer les rivages mal connus de cette mer jusqu'aux embouchures de l'Euphrate. Pour lui, il revint avec l'armée de terre par l'intérieur du pays. Il traversa le pays des Orites, franchit, non sans beaucoup de peine, les déserts de la Gédrosie et de la Carmanie, et atteignit enfin la Perse. Il assistait à Salmonte à des jeux scéniques, lorsque Néarque, qu'il croyait perdu, vint, avec quelques-uns de ses compagnons, lui apprendre l'entrée de sa flotte dans le golfe Persique. Après avoir écouté leur récit avec un vif intérêt, il leur ordonna d'aller l'attendre aux embouchures de l'Euphrate. Il se remit lui-même en route et atteignit les frontières de la Susianne. De là il se rendit à Ecbatane, soumit les Cosséens et rentra à Babylone. Il y trouva les ambassadeurs d'un grand

nombre de peuples. Les uns venaient lui offrir des couronnes, les autres des présents magnifiques; d'autres encore demandaient à conclure des traités d'alliance avec lui, tous apportaient leurs hommages au conquérant de l'Asie et au maître du monde. Mais le grand homme touchait à sa fin; et l'œuvre immense qu'il avait entreprise, la fusion de l'Orient et de l'Occident, n'était pas accomplie. Le vainqueur avait bien adopté les vaincus; tout récemment il avait célébré le mariage de 10 000 Macédoniens avec des jeunes filles de la Perse, lui-même il avait épousé une des filles de Darius; enfin il avait incorporé à son armée 30 000 barbares qu'il façonnait à la discipline des Grecs. Mais il avait encore à faire passer dans l'esprit de tous les pensées qui l'animaient, à effacer les antipathies nationales, à fondre son empire en un tout indestructible, à creuser des ports, à construire des routes, à bâtir des villes où s'échangeraient les idées et les produits de l'Asie et de l'Europe, et des temples où se confondraient leurs religions. Babylone devait être la capitale de l'empire universel. Tout à coup il fut arraché à cette œuvre gigantesque. La fatigue, les débauches, bien plus que le poison, l'emportèrent à trente-trois ans.

Résultats de la conquête d'Alexandre, fondation de villes, colonies, etc.

La mort d'Alexandre amena la ruine du grand empire qu'il avait fondé. Il était bien difficile, en effet, que tant de nations différentes d'origine, de mœurs, de langues, restassent longtemps soumises à une même domination, plus encore, que tant de généraux ambitieux abdiquassent leurs prétentions aux mains d'un seul. Alexandre avait certainement employé les moyens les plus propres à consolider son empire, à réaliser l'unité qu'il avait rêvée ; et peut-être, s'il eût vécu davantage, la vieille Asie eût-elle subi une sorte de régénération sociale ; mais, quand il succomba, son œuvre n'était qu'ébauchée, et il ne se trouva personne capable de mettre à exécution ses vastes plans. « Les mémoires d'Alexandre,

dit Diodore de Sicile, renfermaient entre autres grands projets, les suivants : Il ordonnait de construire 1000 bâtiments de guerre, plus grands que les trirèmes, dans les chantiers de la Phénicie, de la Syrie, de la Cilicie et de l'île de Cypre. Ces navires devaient être employés à une expédition contre les Carthaginois et les autres nations qui habitaient les côtes de la Libye, de l'Ibérie et tout le littoral jusqu'en Sicile. Une route devait être pratiquée le long des côtes depuis l'Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. Il ordonnait d'élever six temples magnifiques dont chacun devait coûter 1500 talents, d'établir des chantiers et de creuser des ports dans les emplacements les plus propices pour recevoir tant de navires. Il voulut opérer une plus grande fusion entre les populations de ses États, transporter des colonies d'Asie en Europe et réciproquement, et effectuer par des mariages une véritable communauté d'intérêts entre les deux continents. Après la lecture de ces écrits, les Macédoniens, malgré leur respect pour la mémoire de leur roi, décidèrent qu'il ne serait pas donné suite à ces projets grandioses. »

Le plan d'Alexandre, tel qu'il ressort des récits de ses historiens, tendait à établir en Asie une organisation sociale et politique entièrement nouvelle; c'était la substitution d'une véritable unité morale à cette unité factice, violente et toute matérielle qu'avaient établie les anciens conquérants. Un système d'éducation uniforme, la lecture des chefs-d'œuvre littéraires de la Grèce, les représentations théâtrales, le service militaire et le commerce devaient faciliter cette fusion, cette assimilation des races sur lesquelles Alexandre fondait les plus grands desseins qu'un homme eût jamais conçus. Babylone et Alexandrie, dont l'emplacement avait été choisi avec tant de justesse et d'opportunité, devaient être le double centre d'un mouvement commercial auquel la reconnaissance de la mer des Indes et l'établissement de nombreuses colonies dans l'intérieur des terres ouvraient des routes nouvelles et fournissaient de nombreux entrepôts. Le conquérant avait déjà fait explorer d'une manière plus exacte les golfe Persique et Arabique; il avait

rétabli la navigation du Tibre et de l'Euphrate, en renversant les barrages que les Perses y avaient placés; il voulait construire à Babylone un port capable de contenir 1000 vaisseaux, semer des colonies le long des côtes du golfe Persique, conquérir enfin celles de l'Arabie et de la Méditerranée. La mort renversa ces vastes plans.

Mais quelques-uns de ses successeurs restèrent fidèles à sa pensée. Séleucus, Ptolémée, appliquèrent dans les provinces qui leur furent dévolues quelques-unes des grandes vues du conquérant; ils continuèrent dans la mesure de leurs forces et de leur génie, ce grand mouvement d'expéditions et de découvertes dont leur maître avait donné le signal; ils fondèrent des villes, entretinrent soigneusement avec les contrées les plus reculées de l'Asie des rapports réguliers et permanents, de telle sorte que l'Inde, ce pays si riche, si anciennement civilisé et si peu connu, ne cessa plus d'être visité par les Occidentaux. Les Séleucides, les Lagides eurent même leurs représentants à la cour des rois indiens. Mégasthène, sous Séleucus, résida plusieurs années auprès de Sandracottus, roi des Prasiens. Daïmachos fut également accrédité auprès d'Allitrobatès, fils de Sandracottus. Pline nous parle aussi des ambassadeurs que les Ptolémées entretenaient à la cour de Palibothra, et il cite l'un d'eux, Denys.

Tandis que les rois d'Égypte s'emparaient du commerce de l'Inde méridionale, multipliaient les ports sur la mer Rouge, qu'ils découvraient pour ainsi dire une seconde fois, et faisaient d'Alexandrie le centre principal de ce commerce, les rois de Syrie s'attachaient surtout à celui qui se faisait par l'Oxus et la mer Caspienne. Alexandre, quelque temps avant sa mort, avait fait construire des vaisseaux pour reconnaître cette mer; après lui, Séleucus et Antiochus y entretinrent une flotte. Le premier songeait même à joindre la mer Caspienne au Pont-Euxin par un canal, et il allait se mettre à l'œuvre lorsqu'il fut assassiné. De leur côté, les Ptolémées reprirent les travaux commencés par les anciens pharaons et rétablirent le canal de communication entre le Nil et la mer Rouge.

Le développement du commerce dut, on le comprend, profiter à la science. Alexandre s'était mis en rapport avec les brahmanes de l'Inde, dépositaires d'antiques traditions, les renseignements qu'il puisa auprès d'eux ne furent pas perdus pour la science, et les inspirations de la sagesse indienne vinrent bientôt se confondre avec les compositions plus ingénieuses et plus systématiques de la philosophie grecque.

La langue grecque répandue dans toute l'Asie ne tarda pas à devenir la langue officielle, celle de l'administration et du commerce. Depuis Alexandre, elle fut l'idiome le plus universellement répandu à l'ouest de l'Indus. Au rapport de saint Jérôme, il n'y avait, dans l'Asie romaine, qu'un seul peuple, les Galates, qui ne parlât pas cette langue. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte des pays que parcourent le Tigre et l'Euphrate, pour se faire une idée de l'influence qu'y exerça la conquête grecque. Les noms des provinces, des villes, des fleuves, des montagnes sont grecs. Cette influence est moins marquée dans la Médie et dans la Perse, où l'hellénisme rencontra une résistance plus vive dans l'orgueil des castes et dans la puissance des traditions religieuses. Mais il n'en fut pas de même dans l'Arménie, la Parthiène et dans la Bactriane. Plutarque parle d'un roi arménien, Artavasde, qui composait des tragédies dans la langue de Sophocle. Quelques-uns des rois parthes montrèrent un penchant si prononcé pour les usages, les mœurs, les arts de la Grèce, qu'ils finirent par se rendre impopulaires parmi leurs sujets encore barbares. La Bactriane eut des princes vraiment grecs, dont les monnaies attestent qu'ils conservaient religieusement la langue de la mère patrie. Dans l'Inde même, Apollonius de Thyane rencontra, au premier siècle de l'ère chrétienne, un roi qui conversa avec lui sans interprète, et il cite un canton où tout le monde parlait grec. Enfin tel fut le prestige de cette civilisation qu'elle subjugua ces barbares eux-mêmes, qui, sous le nom d'Indo-Scythes, renversèrent la domination des rois de la Bactriane et établirent leur empire au nord et au sud du Caucase indien.

Ainsi, malgré la mort prématurée d'Alexandre, malgré les

guerres longues et acharnées qui éclatèrent bientôt après, et qui détruisirent sur une foule de points les germes précieux qu'y avait déposés son génie, la civilisation que le conquérant avait portée dans la haute Asie subsista pendant plusieurs siècles. Qui sait jusqu'où se fût étendue la révolution, si les desseins formés par Alexandre avaient pu recevoir leur entier accomplissement? Le monde eût sans doute changé de face, et la civilisation, contenue dans les bornes étroites des contrées où les Grecs s'établirent, se fût répandue dans les pays nouveaux que la conquête venait de faire connaître. Soumises à l'influence de ce génie actif et entreprenant, toutes les parties de ce vaste empire eussent bientôt été reliées entre elles par ces communications, dont Alexandre avait le premier conçu l'idée et facilité les moyens. Les richesses de l'Inde transportées à Alexandrie et de là dans le reste de la terre; les arts de la Grèce propagés jusqu'aux contrées de la Scythie et sur les bords de l'océan Indien; les nations auparavant ennemies ou divisées, unies désormais sous un même gouvernement et rapprochées par les mêmes besoins; l'échange des productions du sol et des connaissances de l'esprit établi entre tous les peuples, et la circulation du commerce favorisant celle des lumières; partout des remparts élevés contre la barbarie et des asiles ouverts à la science et aux arts : tels auraient été les grands résultats d'un règne tout occupé des intérêts de l'humanité, s'il se fût prolongé jusqu'au terme ordinaire de nos destinées.

Les historiens anciens ne nous ont transmis que des renseignements fort incomplets sur les établissements fondés par Alexandre, sur leur nombre, leur situation, leur organisation intérieure, et leurs relations avec les populations au milieu desquelles ils étaient placés. Cependant, la pensée du conquérant est facile à reconnaître. Ces colonies évidemment se rattachaient à un vaste ensemble de mesures destinées à relier entre elles les diverses parties de l'empire. Elles n'avaient exclusivement pour but ni la conservation des pays conquis, ni l'extension du commerce, ni le mélange des vainqueurs et des vaincus, mais tous ces résultats à la fois. L'emplacement de la plupart d'entre elles fut si admirable-

ment choisi que, malgré les nombreuses révolutions survenues en Orient depuis la conquête d'Alexandre, quelques-unes sont restées jusqu'à nos jours des cités importantes, soit comme entrepôts de commerce, soit comme positions militaires.

On trouve peu de colonies macédoniennes en Asie Mineure. Le grand nombre de cités helléniques répandues sur ses côtes y rendait inutiles de nouveaux établissements; et ses nombreux rapports avec la Grèce l'avaient depuis longtemps familiarisée avec les mœurs de cette contrée. Ce ne fut qu'à partir de la Cilicie que commença cette chaîne de fondations qui devaient s'étendre depuis la Méditerranée jusqu'aux rives du Iaxarte et de l'Indus.

Les passages de la Cilicie dans la Syrie étaient trop importants pour qu'Alexandre ne les fît pas soigneusement garder. Deux colonies y furent établies; l'une, sur les bords de la mer, fut désignée sous le nom d'Alexandrie; l'autre, établie dans l'intérieur des terres, s'appela Nicopolis, en mémoire de la victoire d'Issus remportée dans cette région.

En Syrie, Alexandre établit des garnisons composées de soldats trop âgés ou trop fatigués pour le pouvoir suivre dans ses lointaines expéditions. Les lieux où elles furent placées ne tardèrent pas à acquérir une certaine importance, entre autres Pella, Gérasa, Hippos. Ces établissements étaient destinés à défendre le pays contre les Arabes du désert, et à surveiller la vallée de l'Oronte.

La plus importante et la plus célèbre des fondations du conquérant fut celle qui garde encore son nom, Alexandrie. Après la prompte soumission de l'Égypte, il avait d'abord songé à bâtir une ville dans l'île de Pharos; mais le peu d'étendue de cette île le détourna de ce dessein. Il choisit un emplacement beaucoup plus favorable entre le lac Maréotis et la mer. C'est là que s'éleva la ville fameuse qui devait effacer Tyr et Carthage, et devenir l'entrepôt du commerce universel, le lien de l'Orient et de l'Occident, le foyer principal de cette civilisation gréco-asiatique qui naquit de l'expédition d'Alexandre.

Dans l'intérieur de l'empire, quatre points semblent avoir

particulièrement attiré l'attention d'Alexandre : 1° les pays arrosés par le Tigre et l'Euphrate, siége autrefois de la puissance des Assyriens, et centre principal du commerce de l'Asie occidentale ; 2° la Médie et l'Arie, provinces situées sur la grande route de l'Inde ; 3° la Bactriane, pays intermédiaire entre l'Inde, la Chine, l'Asie occidentale et les peuples barbares du Nord ; 4° le bassin de l'Indus, contrée extrêmement riche, et naturellement appelée à une grande prospérité commerciale.

1° *Région de l'Euphrate et du Tigre.* — A l'endroit où la grande route de l'ouest franchit l'Euphrate, il fonda la ville de Nicéphorion. Il établit une seconde colonie sur cette même route, en Mésopotamie, à Carrhes, et une troisième à l'endroit où elle se bifurque pour se diriger sur la Médie d'une part, et de l'autre sur Babylone. Cette dernière portait le nom d'Alexandrie ; elle était située dans l'Arbélitide, sans doute près du lieu où Darius avait été vaincu. A son retour de l'Inde, Alexandre visita les côtes du golfe Persique et l'embouchure du Tigre. Il éleva au fond de ce golfe, sur la rive orientale du fleuve, une nouvelle Alexandrie, destinée à devenir le marché commun de Babylone et de Suse, un des centres du commerce de l'Inde avec la Syrie et l'Asie Mineure. L'Alexandrie de Babylonie que le conquérant bâtit quelque temps avant sa mort, non loin du lac Pallacopas, devait tenir en échec les Arabes du désert, et attirer à elle le commerce de ces contrées. Kufah est devenue plus tard très-importante précisément dans cette position.

2° *Région de la Médie et de l'Asie.* — La Médie était le grand chemin qui conduisait de l'occident à l'orient de l'Asie. A l'extrémité de cette province se trouvaient les Pyles caspiennes qu'il était très-important de garder pour préserver les pays méridionaux des invasions des peuples du Nord. « Aussi, dit Polybe, cette province avait été entourée d'une ceinture de villes grecques, d'après le système d'Alexandre, qui voulait la protéger ainsi contre les barbares, ses voisins. L'une de ces villes, Héraclée, était située près des Portes caspiennes. » Ammien Marcellin la met au rang des villes les plus florissantes de l'Asie.

Au delà de ces Portes, la grande route suit le versant septentrional des montagnes et se dédouble à l'endroit où elle est traversée par l'Arius, pour se diriger au nord-est vers les contrées de l'Oxus et du Iaxarte, au sud-est vers l'Inde. Au bord du désert, Alexandre fonda une colonie à laquelle il donna aussi son nom, et où plus tard les rois parthes eurent leur sépulture. Dans la Margiane, il y eut une autre Alexandrie qui, détruite par les barbares, fut rebâtie par Antiochus dont elle prit le nom.

Alexandrie d'Arie, au point de jonction des routes de l'Inde et de la Bactriane, était naturellement appelée à prendre un grand développement. La ville d'Hérat, qui renferme encore aujourd'hui près de 100 000 habitants, et qui est toujours un des principaux centres du commerce asiatique, prouve qu'Alexandre avait bien choisi l'emplacement de cette colonie.

Prophthasia, dans la Drangiane, fut chargée d'assurer les communications avec les pays du sud, surtout avec la Carmanie. L'Alexandrie d'Arachosie servit, dans la suite, de limite à l'empire des Parthes du côté de l'Inde. Alexandre en avait fait la métropole d'une satrapie particulière.

La grande route de l'Inde, après avoir traversé Prophthasia et Arachotos, se divisait de nouveau à Ortospana en trois branches. La première conduisait en droite ligne jusqu'à l'Inde ; la seconde, après un détour vers le sud, aboutissait au même terme ; la troisième remontait au nord dans la Bactriane, et formait proprement la voie de communication entre l'Inde et Bactres. Les colonies macédoniennes s'accumulèrent dans ces contrées pour protéger le grand chemin de l'Asie centrale. La plus importante était Alexandrie du Caucase, dont on a cru retrouver les ruines dans le voisinage de Kaboul, à Beghram, si riche en antiquités grecques de cette époque. Alexandrie du Caucase ou du Paropamisus devint le chef-lieu d'une satrapie qui comprenait, outre le pays des Paropamisades, toute la contrée qui s'étendait jusqu'au fleuve Cophène. Plusieurs cités nouvelles se formèrent à la distance d'une journée de chemin les unes des autres. Suivant Diodore de Sicile, le conquérant macédonien y éta-

blit 7000 barbares, 3000 hommes de troupes irrégulières et tous ceux des mercenaires qui voulurent s'y fixer. Ce pays dut à son admirable situation d'être un des principaux centres de la puissance gréco-bactrienne, et c'est un de ceux où l'influence grecque se conserva le plus longtemps.

3° *Région de la Bactriane et de la Sogdiane.* — Justin rapporte qu'Alexandre bâtit dans ces deux provinces douze villes. Strabon réduit ce nombre à huit. Elles étaient destinées, comme celles que Cyrus avait autrefois construites dans les mêmes lieux, à maintenir dans l'obéissance les belliqueuses peuplades de ces contrées. Elles étaient toutes situées sur des hauteurs; la plus puissante fut Alexandrie du Iaxarte qui, construite en dix-sept jours, fut peuplée de prisonniers qu'Alexandre racheta à leurs maîtres, d'habitants enlevés aux anciennes villes de Cyrus et d'un certain nombre de soldats macédoniens. Elle devait tenir en respect les Scythes, qui habitaient la rive septentrionale du fleuve. Aussi cherchèrent-ils à entraver sa construction. L'Alexandrie du Iaxarte arriva vite à une haute prospérité, et, sous le nom moderne de *Khojend*, elle occupe encore aujourd'hui un rang distingué parmi les cités asiatiques.

Les autres colonies de la Bactriane et de la Sogdiane disparurent promptement, soit par l'effet des désertions qui s'opérèrent après la mort d'Alexandre, soit par suite des attaques des populations barbares au milieu desquelles elles étaient disséminées. Quelques-unes néanmoins subsistèrent assez longtemps pour que le souvenir glorieux de la conquête d'Alexandre se soit perpétué dans ces contrées, au milieu des bouleversements et des invasions de toute sorte dont elles furent le théâtre. Des officiers anglais, MM. Burns et Elphinston, ont retrouvé, il y a quelques années, dans les plaines du Turkestan et dans les hautes vallées de l'ancien Oxus, des peuplades qui se prétendent issues des conquérants macédoniens. Nous verrons, du reste, s'élever dans ces mêmes régions un empire gréco-bactrien dont les conquêtes s'étendront, à l'orient, plus loin même que celle d'Alexandre. Ce furent évidemment quelques-unes de ces

colonies qui servirent de fondement à cette civilisation dont on a constaté récemment la persistance pendant plusieurs siècles, à l'aide des nombreuses monnaies retrouvées sur les deux versants de l'Hindo-Koh, l'ancien Paropamisus ou Caucase indien.

Alexandre ne visita pas en personne la mer Caspienne et n'eut le temps de rien faire de ce côté. L'idée en vint plus tard aux Séleucides, qui non-seulement explorèrent une partie des rivages de cette mer, mais cherchèrent encore à la joindre au Pont-Euxin, au moyen d'un canal pratiqué dans l'Isthme du Caucase.

4° *Bassin de l'Indus.* — Les établissements macédoniens étaient assez nombreux dans la vallée de l'Indus, surtout vers l'embouchure du fleuve. Arrien parle de deux villes fondées dans l'intérieur du pays. Des deux cités de l'Hydaspe, l'une, désignée sous le nom de Bucéphalie, était évidemment destinée à couvrir ses conquêtes et à favoriser les progrès ultérieurs de ses armes dans cette contrée. L'autre, Nicée, avait sans doute été construite sur le champ de bataille où Porus fut vaincu. Une nouvelle Alexandrie fut bâtie au confluent de l'Acésine et de l'Indus. Plus bas, dans le pays de Sogdes, s'éleva une autre cité qui porta encore le nom du conquérant.

Le delta de l'Indus devait avoir une importance particulière pour Alexandre ; aussi en explora-t-il les rivages très-attentivement. Il y fit creuser des ports, y établit des chantiers, bâtit enfin sur les deux branches qui formaient le delta deux villes, Barcé et Xilénopolis, qui avec les villes dont nous venons de parler, le rendaient maître de la navigation du fleuve. D'autres stations, dont les historiens anciens parlent vaguement, furent répandues dans le voisinage du fleuve.

La route qu'Alexandre suivit à son retour de l'Inde, fut jalonnée encore par quelques villes nouvelles. Il a été question plus haut de la navigation de Néarque et des préparatifs faits pour la reconnaissance des côtes de l'Arabie et de la mer Caspienne, entreprises qui toutes rentraient dans le grand plan commercial et politique du conquérant. Ses suc-

cesseurs imitèrent son exemple : ils ajoutèrent d'autres villes grecques à celles qui existaient déjà. Au rapport d'Appien, Séleucus avait pour sa part fondé seize Antioche, cinq Laodicée, neuf Séleucie, trois Apamée et une Stratonicée. Les deux plus célèbres furent Antioche sur l'Oronte, qui devint bientôt la capitale de l'empire des Séleucides, et Séleucie sur le Tigre, véritable république grecque transportée en Orient.

Les Ptolémées, de leur côté, couvrirent de comptoirs les côtes de la mer Rouge. C'est ainsi que la pensée d'Alexandre, animant ses propres successeurs, imprima à tout l'Orient un mouvement prodigieux, et enfanta, par le mélange des peuples et des idées, cette grande phase de la civilisation que devait couronner un jour le christianisme.

CHAPITRE XIII.

DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE (323-301).

De la mort d'Alexandre à celle de Perdiccas (323-321). — De la mort de Perdiccas à celle d'Eumène (321-316). — De la mort d'Eumène au traité de 311. — Du traité de 311 à la bataille d'Ipsus, en 301.

De la mort d'Alexandre à celle de Perdiccas (323-321).

Alexandre avait bien prévu le sort réservé à son empire. Comme on lui demandait, quelques moments avant qu'il expirât, à qui il laissait sa couronne, il avait répondu : « Au plus fort, car je prévois que mes amis me feront un grand combat funèbre. » En effet, à peine le grand homme eut-il fermé les yeux que la phalange et la cavalerie faillirent en venir aux mains ; il fallut toute l'autorité des chefs les plus populaires dans l'armée pour apaiser une querelle qui menaçait de devenir sanglante. Il s'agissait maintenant de

savoir comment allait se gouverner l'empire. Il n'y avait personne dans la famille d'Alexandre qui fût capable de continuer son ouvrage. Elle se composait de deux princes dont l'un était imbécile et l'autre enfant, et de plusieurs femmes ambitieuses, passionnées, et jalouses l'une de l'autre. Évidemment ce n'était pas dans cette maison que devaient se trouver les successeurs du conquérant. On pouvait bien stipuler pour Philippe Arrhidée et pour l'enfant qui allait naître de Roxane, une des femmes d'Alexandre; mais on oubliera bien vite les droits qui leur auront été un instant reconnus. La seule loi qui présidera à tous ces arrangements sera l'ambition des généraux, qui, pour la plupart, sont remarquables par leur intelligence, et dont la fortune inouïe du maître qu'ils viennent de perdre a exalté les espérances. La première chose dont on convint provisoirement fut qu'on reconnaîtrait pour roi Arrhidée, fils de Philippe, et qu'il partagerait le trône avec l'enfant de Roxane, si, comme il arriva, elle donnait le jour à un fils. Perdiccas, à qui Alexandre en mourant avait remis son anneau, fut nommé régent. Les plus considérables des généraux se partagèrent ensuite entre eux les satrapies et jurèrent obéissance à Philippe Arrhidée et au régent.

Le partage fut arrêté ainsi : Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Égypte; Laomédon, la Syrie; Philotas, la Cilicie; Pithon, la Médie; Eumène, la Paphlagonie et la Cappadoce, que les circonstances avaient empêché Alexandre de visiter et de soumettre; Antigone eut la Pamphylie, la Lycie et la grande Phrygie; Cassandre, la Carie; Ménandre, Lydie; Léonat, la Phrygie de l'Hellespont. En Europe, Lysimaque reçut la Thrace et les contrées qui avoisinent la mer du Pont. Antipater garda la Macédoine et les provinces qui en dépendent. Quant aux satrapies de l'Asie Supérieure, on convint de les laisser sous l'autorité des anciens gouverneurs. Les régions de l'Inde limitrophes de ces satrapies restèrent également sous l'autorité des rois vassaux, Taxile et Porus. La satrapie de Paropamisades fut laissée à Oxyartès, père de Roxane. Sibyrtius eut en partage l'Arachosie et la Gédrosie; Stasanor de Soles, l'Arie et la Drangiane; Philippe, la Bactriane et la

Sogdiane; Phratapherne, la Parthiène et l'Hyrcanie; Peuceste, la Perse proprement dite; Tlépolème, la Carmanie; Atropatès, la Médie; Archon, la Babylonie; Arcésilas, la Mésopotamie. Séleucus eut le commandement du principal corps de cavalerie appelée *les hétaires*.

Une fois ces arrangements pris, chacun des généraux se rendit dans la province qui lui avait été assignée. Perdiccas, à qui était dévolue l'administration générale, ne tarda pas à dévoiler ses plans ambitieux, en persécutant ceux qui lui portaient ombrage. C'est ainsi qu'il fit mourir 300 soldats qui avaient méconnu son autorité. Il traita de même Méléagre comme ayant conspiré contre lui. Cependant, avant de s'attaquer, les premiers héritiers d'Alexandre eurent à se défendre contre deux soulèvements partis de deux points opposés de l'empire, mais produits tous deux par la répugnance des Grecs à obéir aux Macédoniens.

Du vivant même d'Alexandre, il avait fallu une surveillance sèvère pour déjouer toutes les intrigues qui s'agitaient dans la Hellade, et surtout parmi les Athéniens. En Asie, les Grecs qui servaient dans son armée lui avaient plus d'une fois manifesté, par des conspirations ou par des révoltes, la répugnance que leur inspiraient ces guerres lointaines et surtout le système politique, dégagé de tout préjugé national, qu'il avait adopté à l'égard des peuples vaincus. Aussi, tandis que les Asiatiques restaient tranquilles, les Grecs s'agitaient partout. Les uns, ceux d'Europe, crurent le moment venu d'échapper à la suprématie macédonienne et de rétablir leur indépendance; les autres, établis dans les satrapies supérieures ne purent supporter cette espèce d'exil que leur avait infligé le conquérant, et songèrent à revenir dans leur patrie. Tandis qu'à l'instigation de Démosthène, leurs compatriotes d'Europe prenaient les armes et se faisaient écraser de nouveau par l'armée macédonienne dans la guerre lamiaque (voy. l'*Histoire grecque*, p. 656), les colons grecs de la haute Asie se levaient au nombre de plus de 20 000 hommes et s'apprêtaient à regagner la Grèce.

A la nouvelle de cette insurrection, Perdiccas réunit un

corps de 3000 hommes d'infanterie macédonienne et de 800 cavaliers. Il donna le commandement de cette troupe d'élite à Pithon, ancien garde d'Alexandre, avec des lettres pour les satrapes qui devaient lui fournir 10 000 fantassins et 800 cavaliers. Pithon, qui avait ses desseins particuliers, voulait traiter les Grecs avec douceur, et songeait à réunir leurs forces aux siennes, afin de se constituer une souveraineté indépendante dans les satrapies supérieures. Mais Perdiccas, soupçonnant ce projet, donna en secret aux officiers l'ordre formel de ne faire aucun quartier aux rebelles et de distribuer aux soldats les dépouilles. Quand la bataille s'engagea, les Grecs, gagnés par un de leurs chefs, vendu à Pithon, ne firent qu'une molle résistance. Après cette facile, victoire, Pithon ordonna aux vaincus de déposer les armes et de se retirer dans leurs foyers sous la foi du serment. Ces conditions furent acceptées, et les Grecs vinrent se mêler aux Macédoniens dans leur camp. Mais les Macédoniens, en conséquence des ordres secrets de Perdiccas, les attaquèrent à l'improviste, les passèrent au fil de l'épée et se partagèrent leurs biens.

Peu de temps après, Perdiccas lui-même fit une expédition. Il emmena avec lui le roi Philippe et l'armée royale, et marcha contre Ariarathe, souverain de la Cappadoce. Ariarathe vaincu fut mis en croix avec toute sa famille, et le gouvernement fut remis à Eumène.

C'était en s'appuyant sur la famille royale, en profitant du respect des Macédoniens pour le sang d'Alexandre, que Perdiccas espérait faire triompher ses prétentions. Il s'était d'abord allié à Antipater, en lui promettant d'épouser sa fille Nicœa, afin d'assurer son influence en Europe; pour devenir lui-même membre de la famille du conquérant, il demanda à Olympias la main de Cléopatre, sœur d'Alexandre. Mais les généraux avaient les yeux ouverts sur toutes ses démarches; Antigone devina ses ambitieux projets, les signala à Antipater, lui fit partager ses craintes, auxquelles il associa Ptolémée et Cratère, et tous ensemble firent cause commune contre Perdiccas. Le régent leur fit déclarer la guerre au nom des rois. Tandis qu'Eumène, avec une armée considérable,

devait occuper les bords de l'Hellespont et s'opposer au passage des troupes macédoniennes en Asie, Perdiccas se dirigea sur l'Égypte. Alors commencèrent ces guerres furieuses qui ensanglantèrent l'Europe et l'Asie pendant plus de vingt ans, qui n'eurent d'autres mobiles que l'ambition et d'autre but que l'établissement d'un certain nombre de souverainetés indépendantes. Il y a peu de périodes dans l'histoire aussi fécondes en vicissitudes subites que celle où nous sommes placés. Il est difficile de l'envisager d'une seule vue ; nous la diviserons en quatre sections : l'une qui embrasse le temps jusqu'à la mort de Perdiccas, en 321 ; la seconde, jusqu'à la mort d'Eumène, en 316; la troisième, jusqu'au traité de 311; la quatrième, jusqu'à la défaite et à la mort d'Antigone, à la bataille d'Ipsus, en 301.

Il avait été convenu entre les généraux qui composaient la ligue formée contre Perdiccas, qu'Antipater marcherait vers la Cilicie pour combattre Perdiccas lui-même ; tandis que Cratère attaquerait Eumène, et après l'avoir vaincu, viendrait rejoindre Antipater. Mais l'habileté et la bravoure d'Eumène renversèrent ce plan. Cratère essuya une grande défaite en Asie Mineure, et resta sur le champ de bataille. Néoptolème, ennemi personnel d'Eumène, subit le même sort. A la nouvelle de cette victoire, Perdiccas n'en fut que plus ardent à marcher sur l'Égypte. Arrivé près du Nil, il établit son camp à peu de distance de la ville de Péluse. Mais bientôt la désertion se mit dans son armée, et un grand nombre de ses officiers passèrent sous les drapeaux de Ptolémée. Perdiccas n'en persista pas moins à passer le Nil, et il perdit 2000 hommes dans cette opération, ce qui le rendit très-impopulaire parmi les soldats. Ptolémée, de son côté, traitait généreusement ceux qui tombaient entre ses mains, et renvoyait à leur familles les corps de ceux qui avaient succombé. Cette conduite, qui contrastait si singulièrement avec les manières hautaines de Perdiccas acheva de discréditer ce dernier. Plusieurs chefs accusèrent Perdiccas auprès des soldats; toute l'infanterie manifesta bientôt les dispositions les plus menaçantes, et quelques cavaliers, pénétrant dans sa tente, se précipitèrent sur lui et l'égorgèrent. Le lendemain

l'armée se réunit en assemblée ; Ptolémée y parut, se montra affectueux pour les Macédoniens, fit l'apologie de sa conduite, et comme les vivres manquaient, il ordonna qu'on distribuât aux troupes venues pour l'attaquer toute sorte de provisions et du blé en abondance. Cette conduite excita au plus haut degré les sympathies de l'armée macédonienne, et Ptolémée aurait obtenu, s'il eût voulu, la tutelle des rois; mais il aima mieux consolider son pouvoir en Égypte que d'accepter une mission si dangereuse, et il engagea les officiers à reporter leurs suffrages sur Pithon et sur le général Arrhidée qui furent, en effet, proclamés tuteurs des rois et chefs de l'armée.

Ainsi trois des principaux personnages, Perdiccas, Cratère et Léonat, avaient déjà disparu de ce théâtre d'ambition et d'intrigues; et Eumène, maître, après sa victoire, de l'Asie Mineure, allait avoir à soutenir seul la lutte contre les alliés.

De la mort de Perdiccas à celle d'Eumène (321-316).

Comme Pithon et Arrhidée ne tardèrent pas à se démettre de la régence, Antipater fut nommé à leur place. Aussitôt celui-ci procéda à un nouveau partage des provinces, qui se fit à Trisparadisos en Syrie, et ne changea presque rien au premier; seulement Antigone, qui avait donné le signal de la coalition contre Perdiccas, fut investi du commandement de l'armée royale et chargé de soumettre Eumène proscrit. Bientôt Eumène fut attaqué en Cappadoce. Un de ses généraux, Apollonidès, le trahit, et il perdit 8000 hommes avec tous ses bagages. Pressé par Antigone, et voyant ses soldats déserter en foule, il se renferma dans la forteresse de Nora, et y attendit des circonstances plus favorables pour reparaître sur la scène.

Cependant Antigone, encouragé par ses succès, fort du nombre de ses soldats, maître des revenus de plusieurs satrapies considérables, conçut à son tour de hautes espérances. Tout en affectant beaucoup d'égards et d'amitié pour Antipater, il songeait à se rendre indépendant du régent aussi bien que des rois. Il chercha même à entraîner Eumène dans

ses intérêts, et il se rapprocha de lui afin sans doute d'exploiter au profit de son ambition particulière les talents de ce général. Dans ce but, il appela dans son camp Hiéronyme de Cardie, ami et compatriote d'Eumène, qu'il avait suivi dans la forteresse de Nora. L'ayant gagné par de magnifiques présents, il le renvoya auprès d'Eumène pour engager ce dernier à faire cause commune avec lui. En même temps, il réunissait ses officiers en conseil, les initiait à ses projets, qui consistaient à parcourir l'Asie, à en expulser les satrapes, et à distribuer ensuite des gouvernements à ceux qui l'auraient bien servi. Une armée de 60 000 hommes devait assurer l'exécution de ce vaste plan.

La nouvelle de la mort d'Antipater vint encore fortifier Antigone dans ses plans. Il donna des ordres aux satrapes en maître, et entreprit de chasser de leurs gouvernements deux d'entre eux qui lui résistaient, Arrhidée, gouverneur de la Phrygie de l'Hellespont, et Clytus, gouverneur de Lydie. Tandis que ce dernier passait en Grèce, pour aller dénoncer à Polysperchon, le nouveau régent, les entreprises audacieuses d'Antigone, celui-ci s'emparait d'Éphèse et d'une foule d'autres villes de la Lydie et de l'Ionie. Eschyle le Rhodien conduisait quatre vaisseaux portant 600 talents d'argent, qui devaient être envoyés en Macédoine pour le service des rois; Antigone s'empara de cette somme, disant qu'il en avait besoin pour payer ses mercenaires. Il était évident que cet homme ambitieux n'agissait plus que pour son propre compte, et qu'il était en pleine révolte contre les rois légitimes.

Tout lui réussissait; Cassandre, fils d'Antipater, mécontent de n'avoir pas obtenu le gouvernement de la Macédoine, venait de passer en Asie pour associer ses intérêts à ceux d'Antigone, et lui promettait l'alliance de Ptolémée. Il s'agissait maintenant de savoir quel parti prendrait Eumène. Celui-ci avait d'abord paru se rapprocher d'Antigone, et il avait profité des ouvertures qui lui avaient été faites pour s'échapper de la forteresse de Nora, dans laquelle il était renfermé depuis plus d'un an. Mais comme parmi tous ces ambitieux qui convoitaient la succession d'Alexandre, il

était le seul qui fût sincèrement dévoué à la famille du conquérant, il ne pouvait se faire l'instrument d'Antigone. Il venait d'ailleurs de recevoir une lettre de Polysperchon qui l'engageait, au nom des rois, à préférer le rôle de défenseur de la famille royale et à continuer la guerre contre son ambitieux adversaire. On s'engageait à lui rendre sa satrapie dont il avait été dépouillé, et on lui promettait tout l'argent et toutes les ressources dont il aurait besoin pour soutenir en Asie la cause de la maison royale. Une nouvelle lettre où Olympias faisait appel à son dévouement, et lui demandait des conseils sur la conduite qu'elle avait à tenir, décida Eumène à rejeter toutes les propositions d'Antigone et à affronter tous les périls pour sauver les rois d'une ruine prochaine.

Eumène rallia donc autour de lui tous ceux qui tenaient encore à la maison royale, notamment 3000 Argyraspides, vétérans d'Alexandre, et pour couvrir son autorité du grand nom du conquérant, raconta aux chefs qu'il avait vu en songe Alexandre lui-même, vivant et revêtu des insignes de la royauté, prononcer des arrêts, distribuer des ordres aux généraux et régler avec énergie toutes les affaires; en conséquence, il était convenable de prendre dans le trésor royal l'argent nécessaire pour faire fabriquer un trône d'or sur lequel seraient déposés le diadème, le sceptre, la couronne et les autres ornements royaux; tous les matins, les commandants militaires offriraient un sacrifice, avant de se réunir autour de ce trône, pour y délibérer sous l'inspiration du roi, comme si, vivant encore, il présidait à l'administration de l'empire.

La proposition d'Eumène fut unanimement accueillie. On dressa une tente magnifique, on y plaça le trône portant le diadème, le sceptre et les armes dont Alexandre se servait ordinairement. Tout près se trouvait un autel où les chefs de l'armée brûlaient de l'encens et adoraient Alexandre comme un dieu. C'est là aussi qu'ils tenaient conseil et délibéraient. Eumène lui-même ne se montrait jamais que comme l'égal des autres chefs, et par sa douceur, par le culte superstitieux qu'il affectait pour la mémoire d'Alexandre, il

avait acquis un immense ascendant. Quand le bruit se répandit que la guerre allait continuer, on vit accourir de toutes parts des mercenaires, et Eumène, qui avait de l'argent en abondance, se trouva bientôt à la tête d'une armée considérable.

Antigone et Ptolémée, voyant s'élever cette puissance formidable, s'inquiétèrent; tous deux cherchèrent à l'affaiblir par des tentatives de corruption auprès des chefs et particulièrement auprès des commandants des Argyraspides. Mais Eumène, à force de prudence et de sagesse, parvint à déjouer toutes ces menées. Alors il marcha sur la Phénicie pour y armer une flotte, rendre ainsi Polysperchon maître de la mer, et lui faciliter les moyens de faire passer aisément des troupes de Macédoine en Asie.

Quelque temps auparavant, Ptolémée s'était emparé de cette importante province, et son général Nicanor en avait chassé Laomédon. Eumène allait pourtant la remettre aisément sous la main des rois, quand l'approche d'Antigone, avec des forces supérieures, l'obligea à quitter ce pays et à gagner les satrapies de la haute Asie. Arrivé dans la Susiane, non sans avoir rencontré de nombreux obstacles, il se fit remettre par les trésoriers de l'empire les sommes d'argent dont il avait besoin, puis invita les satrapes, au nom des rois, à joindre leurs troupes aux siennes pour combattre tous ensemble Antigone. Les satrapes répondirent à son appel avec empressement. Bientôt plus de 20 000 hommes se trouvèrent prêts à marcher. Malheureusement il y avait peu d'accord dans cette armée. D'un côté, les généraux se disputaient le commandement; de l'autre, les Macédoniens prétendaient à la suprématie sur le reste des troupes, et les chefs des Argyraspides voulaient qu'on leur abandonnât le choix du général en chef. Eumène, qui redoutait l'effet de ces divisions, conseilla de n'élire personne, mais de réunir tous les jours un conseil de guerre où l'on arrêterait toutes les mesures à prendre. Cette proposition fut agréée. Antigone cependant s'avançait soutenu par Séleucus, nommé récemment satrape de Babylonie, et par Pithon, satrape de Médie. Eumène, quoique malade, se fit porter en litière au

milieu de l'armée, et prit si bien ses dispositions qu'il remporta une victoire complète et força son adversaire à se retirer en Médie. Il ne jugea pas à propos de se mettre à sa poursuite, car son armée était fatiguée et manquait de vivres. Il prit ses quartiers d'hiver sur les frontières de la Médie, à 25 étapes d'Antigone. Celui-ci ayant refait son armée vint l'attaquer dans sés cantonnements. La cavalerie d'Eumène fut d'abord mise en déroute, et ses bagages tombèrent au pouvoir d'Antigone. Mais les Argyraspides, à la tête de l'infanterie, se jetèrent sur la phalange avec tant d'impétuosité qu'ils lui tuèrent plus de 5000 hommes et dissipèrent le reste. Eumène chercha alors à rallier les débris de la cavalerie, pour reprendre ce que l'ennemi lui avait enlevé. Mais les satrapes se retirèrent du champ de bataille; et les Argyraspides, pour recouvrer leurs femmes, leurs enfants qui étaient, avec leurs bagages, entre les mains de l'ennemi, entrèrent en pourparlers avec Antigone, se saisirent d'Eumène et le lui livrèrent.

Antigone se trouva, par cette révolution inattendue, maître de toute l'armée ennemie. Il fit d'abord arrêter Antigénès, le chef des Argyraspides, et le brûla vif. Il traita de même quelques autres chefs qui lui avaient toujours été hostiles. Quant à Eumène, il l'aurait bien sauvé, malgré son attachement pour Olympias et les rois ; mais, sur la demande des Macédoniens, il le fit mettre à mort. Avec Eumène périt le dernier défenseur de la maison royale et de l'unité de l'empire. Sa mort assura le triomphe momentané d'Antigone et rendit aux satrapes de la haute Asie une complète indépendance.

De la mort d'Eumène au traité de 311.

A partir de ce moment, Antigone se conduisit en véritable despote. Il commença par se débarrasser des satrapes qui lui portaient le plus d'ombrage. Il fit traduire devant un conseil de guerre Pithon, qui fut condamné à mort et exécuté ; il destitua Peucestès, satrape de Perse, distribua les autres gouvernements de la haute Asie à son gré, et força Séleucus

à s'enfuir en Égypte. En même temps il puisait à pleines mains dans les trésors d'Ecbatane et de Suze, où il trouvait plus de 100 millions de notre monnaie, mettait sur pied une armée formidable, et n'aspirait à rien moins qu'à se rendre maître de toute l'Asie. Au moyen de courriers et de signaux de feux établis de distance en distance, il savait ce qui se passait dans toutes les parties de l'empire, et faisait parvenir promptement ses ordres sur tous les points.

Mais tandis qu'Antigone rêvait la succession d'Alexandre, ses ennemis se disposaient à la lui disputer. En vain il s'efforçait d'endormir Ptolémée par de bonnes paroles; en vain il recherchait l'alliance de Polysperchon, qu'il voulait opposer à Cassandre, il ne put empêcher Ptolémée et Séleucus de s'unir intimement contre lui et d'associer à leurs projets Lysimaque et Cassandre. Cependant on essaya d'arrêter encore cette guerre par des négociations. Les ambassadeurs de Cassandre et de Lysimaque vinrent trouver Antigone en Syrie et lui posèrent les conditions suivantes : Antigone remettra la Cappadoce et la Syrie à Cassandre, la Phrygie hellespontienne à Lysimaque, toute la Syrie à Ptolémée, et la Babylonie à Séleucus. Ils demandèrent, en outre, le partage des trésors dont Antigone s'était emparé après la défaite d'Eumène. Enfin, ils ajoutèrent que si leurs demandes étaient rejetées, ils se réuniraient tous pour déclarer la guerre à Antigone. Celui-ci répondit brusquement qu'il était tout préparé à la soutenir. Ptolémée, Lysimaque et Cassandre s'unirent par un traité et rassemblèrent leurs troupes. Antigone, de son côté, appela sous les armes tous ceux sur lesquels il pouvait compter, puis se dirigea vers la Syrie.

L'occupation de cette province donnait à celui qui la possédait la prépondérance dans la Méditerranée orientale; c'est pour cela qu'Antigone vint mettre immédiatement le siége devant Tyr. Au bout de trois mois les assiégés, réduits à une affreuse disette, capitulèrent. Déjà les villes de Gaza et de Joppée avaient été emportées; de sorte qu'Antigone était maître de tout le littoral. Il se trouvait alors à la tête d'une flotte de 240 vaisseaux. Il en envoya une partie en Grèce

pour appuyer Polysperchon et Alexandre son fils, devenus ses alliés, et, avec le reste, il essaya de s'emparer des îles qui lui restaient encore. Comme il craignait que Ptolémée ne fît quelque tentative sur la Syrie, il y laissa son fils Démétrius, jeune homme de 22 ans, et qui donnait alors les plus brillantes espérances. Pour lui, il se rendit dans l'Asie Mineure, afin de surveiller les mouvements des généraux de Cassandre. Bientôt la Carie tout entière passa sous ses lois. En même temps son lieutenant en Grèce, Ptolémée, chassait des villes de la Phocide et de la Béotie les garnisons de Cassandre, et les Athéniens forçaient leur gouverneur Démétrius à entrer dans son alliance.

Ainsi, tout réussissait à Antigone de ce côté. Mais ces succès furent un instant compromis par la défaite de son fils à Gaza. Ptolémée passant brusquement le désert était venu camper devant cette ville. En vain les conseillers de Démétrius lui disaient de ne point se mesurer avec une armée aussi considérable, avec un chef aussi habile. Démétrius n'écoutant que l'ardeur de son âge voulut combattre. Il échoua contre les savantes dispositions de Ptolémée. En vain fit-il des prodiges de courage, il fut obligé d'abandonner le champ de bataille. Cette victoire de Ptolémée entraîna la perte de la Phénicie entière. Sidon, Tyr se soumirent, et Séleucus put rentrer dans son gouvernement de Babylonie (312).

Séleucus fut accueilli avec empressement par les habitants de ce pays. On n'avait pas oublié ses quatre années d'administration pendant lesquelles il s'était fait remarquer par sa douceur et par sa modération. En passant à Carrhes, il joignit aux 800 hommes que lui avait fournis Ptolémée, les Macédoniens qui s'y étaient établis. Sa petite armée se grossit encore sur la route; et les habitants de Babylone ayant pris parti pour lui, il put se rendre maître de la citadelle que défendait Démophile, et délivrer ses enfants et ses amis qui y avaient été enfermés après son départ. Nicanor, gouverneur de Médie, vint l'attaquer à la tête de 12000 hommes. Mais Séleucus le surprit au milieu de la nuit, et mit son corps d'armée en pleine déroute. Peu de temps après, il s'empara de la Médie et de la Susiane.

En Syrie, les affaires d'Antigone s'étaient relevées. Son fils Démétrius gagna sur un général de Ptolémée une victoire qui répara l'échec de Gaza et amena l'évacuation de la Syrie par les troupes égyptiennes. Ptolémée démantela les villes les plus considérables, Acco, Joppé, Samarie, Gaza, et repartit pour l'Égypte avec toutes les richesses qu'il put emporter.

La Syrie et la Phénicie recouvrées, il fallait s'opposer aux succès croissants de Séleucus dans la haute Asie. Après une courte expédition contre les Arabes Nabathéens, Démétrius profita du moment où Séleucus était en Médie, pour attaquer brusquement Babylone, qui fut emportée d'assaut et livrée au pillage. Cette expédition, du reste, n'eut guère d'autre résultat que de rattacher plus intimement les habitants de ce pays à Séleucus, qui rentra quelque temps après à Babylone, en expulsa la garnison d'Antigone, et se retrouva plus puissant qu'auparavant.

Antigone et Démétrius n'en conservaient pas moins la supériorité sur tous les autres points. Aussi le traité qui intervint en 311, leur assurait-il d'importants avantages. La première condition que chacun garderait ce qu'il possédait, montre assez que ce fut Antigone qui dicta la paix; la seconde, que les villes grecques conserveraient leur indépendance, contenait le germe d'une nouvelle guerre; et la troisième, qu'Alexandre Aigos, le fils de Roxane, serait élevé sur le trône de Macédoine aussitôt qu'il serait majeur, ne pouvait avoir d'autre résultat que de hâter la mort de ce prince.

Du traité de 311 à la bataille d'Ipsus (301).

Antigone se chargea de l'exécution du traité. Il mit à la disposition de son fils Démétrius des forces considérables, avec lesquelles celui-ci alla remettre les villes grecques en liberté, en commençant par Athènes, où Cassandre tenait garnison. Denys commandant de la garnison de Munychie, et Démétrius de Phalère, gouverneur de la ville au nom de Cassandre, mirent sur pied de nombreuses troupes; mais quelques soldats d'Antigone forcèrent l'enceinte et le Pirée

fut enlevé. Denys se réfugia dans Munychie, Démétrius de Phalère dans l'intérieur de la ville. Le lendemain on conclut un accommodement qui garantissait à Athènes son indépendance. Démétrius de Phalère quitta cette ville, qu'il avait gouvernée pendant dix ans, et se retira en Égypte auprès de Ptolémée. Quant aux Athéniens, dans l'enthousiasme qu'excitait parmi eux le rétablissement de leur indépendance, ils décrétèrent qu'on élèverait des statues d'or à Antigone et à Démétrius, placées à côté de celles d'Harmodius et d'Aristogiton ; qu'on leur dresserait un autel avec cette inscription : *Aux sauveurs*, et qu'on ajouterait aux dix anciennes deux tribus nouvelles sous le nom de Démétriade et d'Antigonide ; enfin que tous les ans on célébrerait en leur honneur des jeux, des processions et des sacrifices.

Démétrius s'arracha aux fêtes que lui donnait Athènes pour délivrer Mégare ; puis il reçut l'ordre de se porter avec une armée dans l'île de Cypre, afin d'enlever cette position à Ptolémée. Tandis qu'Antigone était occupé à fonder dans la haute Syrie, sur les bords du fleuve Oronte, une ville qui reçut le nom d'Antigonie, Démétrius mettait le siége devant Salamine, et livrait à Ptolémée un des plus sanglants combats dont l'histoire fasse mention. Le gouverneur d'Égypte vaincu fut obligé de renoncer à la possession de Cypre (306). A la suite de cette victoire, Antigone prit le nom de roi et accorda le même titre à son fils. De son côté Ptolémée, malgré sa défaite, ceignit également le diadème. Les autres généraux imitèrent cet exemple. Cette usurpation du reste n'était plus qu'une simple formalité, depuis l'extermination complète de la famille d'Alexandre accomplie en Macédoine par Olympias et Cassandre.

Antigone, encouragé par l'importante conquête qu'il venait de faire, tourna ses vues vers l'Égypte ; il se mit lui-même à la tête de ses troupes, et traversa la Cœlésyrie avec 80 000 hommes d'infanterie, 8000 cavaliers et plus de 80 éléphants. Son fils Démétrius devait commander une flotte de 250 vaisseaux et seconder l'armée de terre. Mais à peine cette flotte était-elle en pleine mer, qu'une violente tempête jeta plusieurs trirèmes vers la ville de Raphia dont

la rade est d'un accès difficile. Les plus forts bâtiments résistèrent seuls à la violence des flots et vinrent jeter l'ancre à deux stades de l'embouchure du Nil. Ptolémée, qui avait mis toutes ses places en état de défense, parut bientôt et rangea ses troupes en bataille le long du rivage. Démétrius fut obligé de renoncer au débarquement, et, instruit que la côte voisine était inabordable à cause des marais et des étangs, il rebroussa chemin avec sa flotte. Cette retraite forçait l'armée de terre à l'inaction, et ce qu'il y avait de plus fâcheux, le manque de vivres et de fourrages se faisant sentir, le découragement gagna l'armée. Antigone retonrna en Syrie. Cette guerre n'eut d'autre résultat que d'affermir Ptolémée dans la possession de l'Égypte (306).

Antigone songea à se dédommager aux dépens des Rhodiens. Rhodes était un objet d'envie pour les rois successeurs d'Alexandre. Tous se dispntaient l'alliance de cette ville. Mais la sagesse de son gouvernement avait toujours su la maintenir dans la plus stricte neutralité. Une longue paix et l'accroissement de sa prospérité avaient été la récompense de cette conduite. Elle était arrivée à un tel degré de puissance qu'avec ses seules ressources, elle pouvait faire la guerre aux pirates et purger la mer de lenrs brigandages. Alexandre l'avait honorée entre toutes les villes, en la choisissant pour y déposer son testament. Les Rhodiens avaient montré une égale amitié pour les successeurs de ce grand homme ; mais ils inclinaient plus particulièrement pour Ptolémée. C'était en effet avec l'Égypte qu'ils entretenaient les relations les plus actives ; ce pays était le centre principal de leur commerce et le grenier où ils s'approvisionnaient pour leur blé. Antigone, qui le savait bien, essaya néanmoins d'entraîner les Rhodiens dans son parti. Déjà, à l'époque où il faisait la guerre à Ptolémée, au sujet de l'île de Cypre, il leur avait envoyé des députés, pour les engager à conclure un traité d'alliance avec lui et à aider Démétrius de leurs vaisseaux. Les Rhodiens ayant rejeté ses propositions, Antigone avait donné l'ordre de capturer tous les bâtiments qui se rendraient de Rhodes en Égypte et de confisquer leurs cargaisons. L'officier chargé de cette mission fut repoussé ;

Antigone saisit ce prétexte pour déclarer la guerre aux Rhodiens.

Jamais on n'avait mis à la mer un armement plus formidable que celui que Démétrius commanda pour cette expédition. Sa flotte était composée de 200 vaisseaux longs et plus de 170 bâtiments de transport, sur lesquels étaient embarqués environ 40 000 hommes avec une prodigieuse quantité de traits et de machines de guerre. Cette flotte était suivie de près de 1000 bâtiments appartenant à des particuliers; car depuis bien des années le territoire des Rhodiens n'ayant pas été ravagé par l'ennemi, on voyait accourir une foule de gens avides de partager avec les vainqueurs les riches dépouilles des insulaires (305).

Les Rhodiens ayant fait le recensement de leurs forces, trouvèrent environ 6000 citoyens et 1000 étrangers en état de porter les armes. Par un décret du peuple, les esclaves les plus vigoureux furent rachetés et incorporés dans les rangs de la milice citoyenne. En même temps, pour exciter le patriotisme dans l'âme de tous, on décréta que les corps de ceux qui périraient dans cette guerre recevraient, aux frais du trésor public, les honneurs funèbres, que leurs parents infirmes seraient entretenus aux frais de l'État, leurs filles dotées et leurs enfants mâles adultes revêtus d'une armure complète et couronnés en plein théâtre aux fêtes de Bacchus. Le dévouement pour la cause publique éclata dans toutes les classes; riches et pauvres rivalisèrent d'ardeur.

Démétrius s'était pourvu de tous les matériaux nécessaires pour pousser le siége avec vigueur. Entre autres engins destinés à battre en brèche les murs de la ville, il fit élever cette fameuse *hélépole*, la plus formidable de toutes les machines inventées jusqu'alors. Ce fut dans la construction de ces appareils et dans la manière de les disposer que Démétrius déploya ce talent merveilleux qui lui valut le surnom de Poliorcète. Ses efforts vinrent pourtant se briser contre l'admirable patriotisme des Rhodiens. Tout le monde s'intéressait au sort de cette ville; en même temps que Ptolémée, Cassandre et Lysimaque lui fournissaient des secours; 50 députés, envoyés par les Athéniens et les autres cités de la

Grèce, venaient dans le camp de Démétrius le solliciter de faire la paix. Antigone à son tour voyant tant d'efforts et de combats inutiles, engagea son fils à traiter avec l'ennemi. La paix fut conclue aux conditions suivantes : la ville de Rhodes gardera son indépendance et ses revenus ; les Rhodiens fourniront à Antigone des troupes auxiliaires, excepté dans le cas où il ferait la guerre au roi d'Égypte ; ils donneront comme otages 100 citoyens que Démétrius choisira lui-même (304).

Le retour de Démétrius en Grèce et l'occupation par ses troupes d'un certain nombre de villes qui obéissaient à Cassandre ranimèrent les inquiétudes de ce dernier. Il resserra son alliance avec Lysimaque, roi de Thrace; et tous deux envoyèrent des députés à Ptolémée et à Séleucus pour leur faire comprendre que la guerre qui les menaçait intéressait tous les rois, et qu'Antigone une fois maître de la Macédoine ne manquerait pas d'attenter à l'indépendance des autres États. Ptolémée et Séleucus connaissaient trop Antigone pour ne pas apprécier ces raisons.

Une quatrième ligue se forma. Tandis que Lysimaque passait en Asie, Cassandre pénétra en Thessalie pour y combattre Démétrius. Les succès des deux rois arrachèrent Antigone aux fêtes et aux jeux qu'il célébrait alors à Antigonie. et l'amenèrent promptement en Asie Mineure. Averti bientôt après que Séleucus descendait des satrapies supérieures avec une armée considérable, il se décida à appeler immédiatement son fils Démétrius qui se hâta de conclure une trêve avec Cassandre, et mit aussitôt à la voile avec toute sa flotte. Il était temps qu'il arrivât, car Ptolémée venait lui aussi de soumettre la Cœlésyrie. Bientôt les armées de Lysimaque et de Séleucus rencontrèrent celle d'Antigone près d'Ipsus en Phrygie. Une bataille décisive s'engagea ; la ligue remporta une victoire complète : Antigone y perdit la vie ; Démétrius s'enfuit en Cilicie, et de là à Salamine ; qnant aux vainqueurs, ils se partagèrent les États du vaincu, sans trop s'inquiéter de leurs alliés, Ptolémée et Cassandre, dont l'un sur un faux bruit s'était retiré en Égypte et l'autre était resté en Europe (301).

L'empire d'Alexandre se trouva alors partagé en quatre

royanmes, l'Égypte, la Syrie, la Thrace, la Macédoine. Lysimaque ajouta à son gouvernement l'Asie antérieure jusqu'au Taurus; tout le reste demeura à Séleucus; seulement on donna la Cilicie à Plistarque, frère de Cassandre.

« La suite des guerres qui s'étaient succédé sans interruption depuis la mort d'Alexandre avait empêché qu'on pût faire quelque chose pour l'administration intérieure qui paraît avoir été presque entièrement militaire. Néanmoins, ces bouleversements continuels furent réparés jusqu'à un certain point par la fondation de nouvelles villes; on vit tous ces princes ennemis rivaliser entre eux sous ce rapport, soit par vanité, pour éterniser lenr mémoire, soit par politique, pour affermir leur domination. Toutefois, ce ne fut qu'un bien faible dédommagement des calamités sans nombre qui accablaient les habitants de ces contrées, aux dépens desquels les armées avaient coutume de vivre. Les progrès que firent parmi les peuples vaincus la langue et la civilisation grecques achevèrent d'effacer tous les traits qui les caractérisaient comme nations. Leurs langues devinrent bientôt de simples dialectes populaires. » (Heeren).

C'est ce travail intérieur du génie grec importé par Alexandre en Asie, que nous allons constater dans les chapitres suivants.

CHAPITRE XIV.

L'ÉGYPTE SOUS LES LAGIDES (323-30)[1].

Ptolémée I Soter (323-285). — Ptolémée II Philadelphe (285-247). — Ptolémée III Évergète (247-222). — Ptolémée IV Philopator (222-205). — Ptolémée V Épiphane (205-181). — Ptolémée VI Philométor (181-146). — Ptolémée VII Eupator et Ptolémée VIII Évergète ou Physcon (146-117). — Ptolémée IX Sother ou Lathyros (117-81). — Ptolémée X Alexandre et Ptolémée XI Aulétès (81-52). — Ptolémée XII, Ptolémée XIII et Cléopatre (52-30).

Ptolémée I Soter (323-285).

C'est en Égypte que les résultats de la conquête d'Alexandre se sont manifestés avec le plus de puissance et d'éclat. C'est là que s'est résumé tout le travail de la pensée humaine dans les siècles antérieurs; là enfin que, par le commerce, par la science s'est accomplie cette union de l'Orient et de l'Occident que le génie d'Alexandre avait rêvée.

Ptolémée, qui fut le chef de cette dynastie sous laquelle l'Égypte reprit une position si brillante dans l'ancien monde, était fils de Lagos, un des officiers de Philippe, père d'Alexandre. Associé de bonne heure aux destinées du grand homme, Ptolémée lui montra toujours un dévouement passionné; il l'accompagna dans cette mémorable guerre d'Asie, se distingua dans presque toutes les grandes batailles que livra le roi, sur les bords du Granique, à Issus, dans les plaines d'Arbèles, le suivit dans la Bactriane, dans l'Inde, et après sa mort obtint le gouvernement de l'Égypte et de la Libye. Ce gouvernement forma bientôt le royaume gréco-égyptien qui devait durer trois siècles.

1. Principaux ouvrages à consulter : Champollion-Figeac, *Annales des Lagides;* Saint-Martin, *Biographie des Ptolémées;* Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire d'Égypte sous les Grecs et sous les Romains;* Vaillant, *Historia Ptolemæorum Ægypti regum.*

« Ptolémée, dit Heeren, connaissait bien le prix de ce qu'il possédait, et il était le seul parmi les successeurs du conquérant qui eût assez de modération pour ne pas aspirer à s'emparer de tout l'empire. Ce fut toujours l'ambition des autres chefs qui le força à intervenir dans leurs affaires, et il le fit avec tant de circonspection, que jamais la sûreté de l'Égypte ne fut compromise. »

A peine fut-il en possession de son gouvernement, qu'il s'y conduisit de manière à se concilier la bienveillance universelle. Comme il redoutait l'ambition de Perdiccas, il consacra immédiatement 8000 talents à mettre sur pied une armée, puis il se fortifia par des alliances au dehors, conclut un traité avec Antipater, gouverneur de Macédoine, et épousa sa fille Eurydice. Tandis qu'il était ainsi occupé à affermir sa puissance, il trouva occasion de placer la Cyrénaïque sous sa domination. Cyrène venait d'être le théâtre de troubles violents, à la suite desquels le parti démocratique l'avait emporté. Les propriétaires, chassés de la ville, cherchèrent un asile en Égypte, et engagèrent Ptolémée à les faire rentrer dans leur patrie. Ils y revinrent, en effet, appuyés par une forte armée et par une flotte placée sous les ordres d'Ophellas. Les chefs du parti démocratique furent vaincus, et le général égyptien se rendit maître de Cyrène (322).

Quand on reporta le corps d'Alexandre en Macédoine, Ptolémée, pour honorer la mémoire du héros, se rendit avec son armée jusqu'en Syrie. Mais là, au lieu de laisser suivre au convoi la route indiquée, il ramena ses glorieux restes à Alexandrie. Un temple y fut construit en l'honneur du conquérant; des jeux y furent célébrés avec la plus grande magnificence. L'éclat que donna Ptolémée à ces fêtes funèbres ne fit qu'accroître sa popularité, et on vit accourir à Alexandrie une multitude d'étrangers empressés de servir dans son armée.

C'était, en effet, le temps où Perdiccas songeait à envahir l'Égypte. Nous avons déjà dit comment, à la suite d'un échec qu'il éprouva au passage du Nil, il fut tué par ses propres soldats. Ptolémée, qui, par la générosité de sa conduite, s'était acquis les sympathies des Macédoniens, aurait pu

prendre la régence : il aima mieux la faire donner à Pithon et à Arrhidée. Le partage qui eut lieu quelque temps après à Trisparadisos, en Syrie, le maintint dans la possession de l'Égypte.

Les maîtres de l'Égypte ont toujours convoité la Syrie, et ses bois si propres aux constructions navales, et ses côtes si favorables à la navigation et au commerce maritime. Ptolémée songea de bonne heure à réunir cette province à ses possessions. Il chargea son général Nicanor d'en faire la conquête. Nicanor attaqua Laomédon, qui y commandait, le fit prisonnier, et s'empara des principales villes de la Phénicie après une courte et décisive campagne (320).

Mais Antigone, qui aspirait à recueillir tout seul l'héritage d'Alexandre, vint bientôt disputer à Ptolémée la possession de ces importantes provinces. Il fit construire dans les chantiers de Tripolis, de Byblos, de Sidon, une flotte considérable, entraîna dans son parti les petits roi du pays, et se porta avec son armée sur Tyr que défendait une garnison égyptienne. Cette ville fut prise après quinze mois de siége (313).

Ptolémée se dédommagea de la perte de la Phénicie par la soumission des petits rois de Cypre, qui s'étaient révoltés contre lui et par la conquête de quelques villes de Cilicie. Quand Démétrius menaça l'Égypte, il en sortit à la tête d'une armée de 18 000 hommes d'infanterie et de 4000 cavaliers, et s'avança jusqu'à quelque distance de Gaza. Là s'engagea un grand combat dans lequel Ptolémée triompha de l'inexpérience du fils d'Antigone (312). Il usa bien de la victoire; il renvoya à Démétrius tous ses prisonniers, ainsi que son bagage d'une magnificence vraiment royale. « Ce n'est pas, lui dit-il, pour de pareilles dépouilles que nous sommes en guerre avec Antigone; mais parce que, après avoir fait la guerre en commun, d'abord contre Perdiccas, puis contre Eumène, Antigone s'est refusé à partager avec ses amis un pays conquis, et que, au mépris des traités, il a enlevé à Séleucus, contre toute justice, la satrapie de Babylone. » Le résultat de la bataille de Gaza fut pour Ptolémée la soumission de Sidon, de Tyr, et pour Séleucus qui l'avait secondé dans cette guerre, son rétablissement à Babylone.

Cependant Démétrius reparut à la tête d'une nouvelle armée, battit un général égyptien, et, réuni à Antigone, poussa vivement Ptolémée qui n'osa risquer une bataille décisive et se retira en Égypte. Avant de quitter la Phénicie, il détruisit les fortifications des villes les plus considérables dont il s'était emparé.

Pour arrêter les progrès d'Antigone, Ptolémée contracta une alliance intime avec Cassandre, et s'efforça de gagner les Grecs; Sicyone et Corinthe reçurent ses garnisons. Cependant Antigone avait donné l'ordre à son fils d'attaquer l'île de Cypre. Cette expédition amena la plus grande bataille navale de ce temps; Ptolémée fut vaincu et perdit l'île entière. Toutefois, il se crut si peu abaissé par ce revers, qu'il ne craignit pas de ceindre le diadème à l'exemple d'Antigone, et qu'il prit désormais dans tous ses édits le titre de roi (306).

Souvent malheureux dans ses tentatives au dehors, Ptolémée était invincible dans sa vallée du Nil. Il trouvait là, dans la situation même du pays protégé par des côtes presque inabordables, et surtout dans les sympathies des Égyptiens, un rempart inexpugnable. Antigone ayant voulu envahir l'Égypte après la victoire de son fils en Cypre, perdit la plus grande partie de sa flotte, et fut contraint à la retraite (306).

La bataille décisive d'Ipsus ruina tous les plans d'Antigone, et fixa sans retour les destinées des successeurs d'Alexandre. Ptolémée, déjà affermi sur son trône, ne chercha pas à s'agrandir aux dépens de son ancien adversaire. Il recouvra une portion de l'île de Cypre et la plus grande partie de la Phénicie, mais Salamine, Tyr et Sidon restèrent au pouvoir de Démetrius. En 300, Magas, fils de Bérénice et beau-fils de Ptolémée, reconquit Cyrène qui s'était révoltée. L'année suivante, Ptolémée maria sa fille Ptolémaïs à Démétrius, qui, de son côté, lui envoya son ami, le jeune Pyrrhus, héritier du trône d'Épire, pour y être garant de la paix qu'il avait jurée.

Ptolémée fournit à Pyrrhus des troupes et de l'argent pour l'aider à remonter sur le trône de ses pères (298). L'année suivante, il accorda sa fille Lysandra à Alexandre,

fils de Cassandre et maître d'une partie de la Macédoine. La flotte qui la conduisit à son mari fut chargée en même temps de secourir Athènes, dont le tyran Lacharès avait imploré l'assistance de Ptolémée contre Démétrius qui l'assiégeait. Mais la flotte de Démétrius, double de celle de Patrocle, amiral de Ptolémée, força ce dernier à abandonner Athènes qui tomba au pouvoir de l'ennemi (296). Pendant que Démétrius, passant bientôt à une autre entreprise, s'occupait d'enlever la Macédoine aux enfants de Cassandre, il oubliait ses possessions orientales. En 294, Ptolémée parvint à reconquérir Salamine en Cypre, et renvoya à Démétrius sa femme et ses enfants qui étaient tombés entre ses mains. Les autres places que ce dernier possédait encore sur les côtes de Syrie lui furent enlevées l'une après l'autre et réunies au royaume d'Égypte.

Depuis cette époque, Ptolémée n'eut plus guère l'occasion ni sans doute la volonté de se mêler aux événements qui agitaient le monde. Cette partie de son règne fut consacrée à l'organisation de ce beau royaume qu'il devait à sa sagesse et à son courage. C'est vraisemblablement alors qu'il termina les temples, les palais et les autres édifices qui firent d'Alexandrie une des plus belles villes du monde. Parmi ces monuments, il faut citer surtout le tombeau d'Alexandre, le phare destiné à faciliter la navigation dans le voisinage du port d'Alexandrie, l'Heptastade, l'hippodrome et le Sérapéum, qu'il fit construire pour un nouveau dieu que, sur la foi d'un songe, il envoya chercher à Sinope. C'était, du reste, plutôt une nouvelle statue qu'une nouvelle divinité, car Sérapis était depuis longtemps adoré des Égyptiens sous le nom d'Apis. C'est en 289 que Ptolémée, voulant raviver au sein de son peuple le sentiment religieux, envoya demander à Scydrothémis, prince de Sinope, la statue désirée; et ce n'est qu'en 286, après trois ans de négociations, que Sérapis fit son entrée *tout seul* à Alexandrie. Les habitants du Pont refusant toujours de céder ce simulacre révéré, celui-ci, disent les Égyptiens, tout de marbre qu'il était, s'embarqua de lui-même, et sans avoir besoin de pilote, aborda en Égypte. Un temple magnifique lui fut élevé, et son culte prévalut sur celui des anciennes divinités.

Le plus mémorable des établissements de Ptolémée fut le Musée. Toutes les sciences connues, tous les exercices de la pensée, philosophie, mathématiques, physique, médecine, philologie, littérature, y étaient représentés. Ptolémée attira dans cet établissement, qui était annexé à son palais, les savants de la Grèce et de l'Orient, et Alexandrie ne tarda pas à devenir la patrie des lettres et le sanctuaire de la science. Le Musée avait de vastes portiques où on pouvait se promener en enseignant, des collections de manuscrits les plus fameuses de l'antiquité, avec un grand nombre d'employés pour copier, corriger, dorer, garnir les papyrus. Partout où il y avait des livres, Ptolémée demandait à les emprunter, puis faisait parvenir de belles copies à leurs propriétaires en gardant les originaux. Ainsi Athènes donna les ouvrages de ses trois tragiques, et reçut en échange un élégant exemplaire avec 15 talents. La bibliothèque du Musée, placée d'abord dans le Bruchion, finit par réunir jusqu'à 400 000 volumes; et l'espace étant venu à manquer, le Sérapéum reçut un autre dépôt de 300 000 volumes. Parmi les hommes distingués qui dirigèrent l'enseignement ou qui furent préposés à l'administration du Musée, il faut citer Démétrius de Phalère, l'ancien gouverneur d'Athènes, qui jouit d'un immense crédit sous Ptolémée, mais qui, lui ayant conseillé de choisir Céraunos pour successeur, de préférence à Philadelphe, fut exilé quand celui-ci monta sur le trône.

Ptolémée ne se distingua pas seulement par son goût pour les sciences. Au milieu des occupations de la paix et des agitations de la guerre, il ne perdit pas de vue le projet d'Alexandre, qui était de faire de l'Égypte le centre du commerce universel. C'était pour favoriser la navigation qu'il avait entrepris d'élever ce phare dont nous avons parlé plus haut. Il était situé dans l'île de Pharos, et ses feux se voyaient, dit-on, à une distance de 10 lieues marines. Cette construction ne fut terminée que la première année du règne de Ptolémée Philadelphe, par l'architecte Sostrate, qui, pour se réserver à lui seul l'honneur d'un ouvrage aussi remarquable fit graver son nom sur la pierre, puis le revêtit d'un ciment sur lequel il traça celui de Ptolémée. Le temps, en détruisant cet enduit,

effaça le nom du roi, et le nom de l'architecte apparut seul sur ce monument qui passait pour une des sept merveilles du monde.

Pour donner une idée de l'importance que Ptolémée attachait à la marine, il suffit de rappeler qu'à la cour de Démétrius on ne l'appelait que le capitaine de vaisseau. On peut également se représenter les richesses que le commerce avait déjà entassées dans Alexandrie, en lisant dans les historiens de l'antiquité le récit des fêtes que donna Ptolémée quand il associa au trône Ptolémée Philadelphe, qu'il avait eu de Bérénice, sa seconde femme. Les individus qui figurent dans cette fête, les objets qui contribuèrent à son ornement, nous prouvent que, dès cette époque, les Égyptiens avaient des relations avec les peuples les plus éloignés, avec les Éthiopiens, les Bactriens, les Indiens, etc. Une armée considérable, une marine puissante protégeaient cet immense commerce, et faisaient respecter partout le pavillon égyptien. Si nous en croyons Appien, l'Égypte pouvait mettre sur pied 200 000 hommes d'infanterie, 40 000 chevaux, entretenir 300 éléphants, 2000 chars; 300 000 armures étaient dans ses arsenaux; elle disposait de 2000 vaisseaux et de 1500 galères; 740 000 talents, c'est-à-dire 4 millions de francs, se trouvaient dans son trésor. La population d'Alexandrie, encouragée par la douceur du gouvernement et par l'appât des ressources qu'offrent toujours les grandes villes, s'augmentait de jour en jour. Ptolémée lui-même prenait à tâche de l'accroître sans cesse, en attirant dans sa capitale un grand nombre de colons, et particulièrement les Juifs. Ceux-ci étaient si nombreux, qu'ils possédaient tout un quartier d'Alexandrie.

Ptolémée Soter fut, de tous les successeurs d'Alexandre, le plus habile à se concilier l'affection des vaincus. Il conserva les antiques institutions civiles et politiques, maintint la division du pays en nomes, respecta les croyances nationales, laissa subsister la caste sacerdotale, et sut la faire servir à l'affermissement de sa dynastie. Memphis continua d'être, sinon la résidence ordinaire, au moins la capitale officielle de l'empire, où se faisait le sacre des rois; et le temple de Phtha, embelli encore par Ptolémée, continua d'être le temple prin-

cipal de la nation. Alexandrie seule devint une ville entièrement grecque.

Pendant que Ptolémée organisait ainsi son royaume, et y faisait fleurir la civilisation grecque, entée sur la civilisation égyptienne, la paix dont jouissait l'Égypte fut sur le point d'être troublée. Démétrius, ne se contentant pas du titre de roi de Macédoine, fit un immense armement pour passer en Asie et recouvrer les pays qui avaient appartenu à son père. Comme cette expédition menaçait également Séleucus, Lysimaque et Ptolémée, ils contractèrent une nouvelle alliance, engagèrent Pyrrhus dans la ligue et furent bientôt en mesure de prévenir leur ennemi. Lysimaque et Pyrrhus se préparèrent à faire une invasion en Macédoine, tandis que Ptolémée paraissait dans les mers de la Grèce avec une flotte très-considérable. La double entreprise de Lysimaque et de Pyrrhus eut un plein succès; Démétrius vaincu fut en très-peu de temps dépouillé de la Macédoine, et réduit à s'embarquer avec les débris de son armée. Il passa dans l'Asie Mineure, où il fut pris quelque temps après par son gendre Séleucus, qui le retint prisonnier jusqu'à sa mort dans une maison royale de la Syrie. Ptolémée revint alors dans ses États où il jouit d'une paix qui ne fut pas interrompue. Déjà parvenu à un âge avancé, le fils de Lagos s'occupa à régler tout ce qui était relatif à sa succession. Il ne voulut pas laisser à la fortune la décision d'un objet aussi important. Deux de ses femmes lui avaient donné des enfants mâles : l'aîné, Ptolémée, surnommé Céraunos ou la Foudre, à cause de son bouillant courage, était né d'Eurydice, fille d'Antipater. Il lui préféra l'aîné des enfants qu'il avait eus de Bérénice, Ptolémée, surnommé depuis Philadelphe. Ce prince fut déclaré héritier du trône.

Cette décision irrita tellement Céraunos, qu'il quitta l'Égypte et se retira chez Lysimaque, roi de Thrace, avec Méléagre; son frère Ptolémée ne se borna pas à cette préférence; voulant donner au fils qu'il avait choisi une marque plus particulière de son amour, il descendit volontairement du trône, après avoir régné sur l'Égypte pendant 38 ans, 17 ans comme simple gouverneur, et 21 ans avec le titre de roi. L'inaugu-

ration du nouveau prince se fit avec une pompe magnifique (285). Ptolémée mourut 2 ans après son abdication, à l'âge de 80 ans. Les Rhodiens qu'il avait secourus contre Démétrius lui avaient donné le surnom de *Sauveur*, Soter.

Ptolémée II Philadelphe (285-247)

Ptolémée Philadelphe *(qui aime ses frères)* avait 24 ans quand il monta sur le trône. Ce prince continua la sage politique de son père, et justifia ainsi la préférence qui lui avait été accordée. Son règne de 38 ans fut encore plus paisible que celui du premier des Ptolémées; il protégea avec la même ardeur les arts, les sciences, le commerce. L'Égypte devint, sous son règne, la première puissance commerciale et maritime du monde, et si l'on ne peut accepter le chiffre de 33 000 villes que Théocrite lui attribue alors, il n'en est pas moins vrai qu'elle fut à cette époque un pays très-florissant.

Philadelphe avait hérité de son père de domaines considérables; car, outre l'Égypte, la Cyrénaïque, la Phénicie et les contrées de l'Arabie limitrophes de l'Égypte, il possédait encore l'île de Cypre, plusieurs des Cyclades, presque toutes les côtes méridionales de l'Asie Mineure et plusieurs points du littoral de la Thrace. Content de ce riche héritage, il ne paraît avoir fait aucune tentative pour y rien ajouter; il se borna à le défendre, et dirigea ses vues vers un but plus utile à l'Égypte et au monde entier que de nouvelles conquêtes. Les explorations et les découvertes maritimes attirèrent particulièrement son attention. Les contrées intérieures de l'Afrique, les rivages de la mer Erythrée furent reconnus. L'amiral Timosthènès fut chargé de remonter le Nil, d'explorer et de soumettre la Nubie. En 60 jours, il parvint de Syène à Méroé. Aristocréon s'avança plus loin encore en tournant vers l'Occident. Ces explorations n'eurent pas seulement pour résultat d'étendre et de régulariser les relations commerciales de l'Égypte avec l'Ethiopie; elles agrandirent aussi le cercle des connaissances géographiques. « Depuis les temps anciens jusqu'à Ptolémée, dit Diodore de Sicile, aucun Grec n'avait pénétré dans l'Ethiopie, et ne s'était même avancé jusqu'aux frontières

méridionales de l'Egypte. Ces lieux étaient trop inhospitaliers et dangereux à parcourir. On en a une plus exacte connaissance depuis l'expédition que ce roi a faite en Ethiopie, à la tête d'une armée grecque. »

Ptolémée s'occupa aussi activement du commerce de l'Egypte avec l'Inde et les autres contrées orientales. Il reprit le grand travail commencé par Néchao et Darius; il fit rétablir le canal qui, partant de la branche Pélusiaque, dans les environs de Bubaste, s'ouvrait dans le golfe Arabique près d'Arsinoé, à la pointe la plus septentrionale du golfe. Timosthénès, le même qui avait remonté déjà le Nil jusqu'à Méroé, fut chargé d'explorer les côtes du golfe Arabique. Des missions pareilles furent confiées à Ariston, Satyros et à Eudème. Le premier visita le littoral de l'Arabie, depuis le promontoire Posidion jusqu'à l'Océan. Ces côtes furent reconnues, mesurées et décrites. En même temps, de grandes flottes parcoururent le rivage de la Troglodytique, de l'Ethiopie, et les couvrirent de colonies militaires ou marchandes. Bérénice, située presque sur les confins de l'Ethiopie, devint le point d'embarquement général pour tous les navigateurs qui allaient trafiquer dans la mer Rouge, sur les côtes de l'Ethiopie, dans le golfe Persique et la mer des Indes. C'est ainsi que le commerce de l'Orient, qui sous le premier des Ptolémées, avait déjà pris sa direction par l'Egypte, ne sortit plus de ce pays, et que la ville d'Alexandrie devint le premier entrepôt du monde.

Si l'antiquité nous a transmis des détails suffisants pour nous donner une juste idée des glorieuses entreprises de Ptolémée Philadelphe, elle ne nous a presque rien appris sur les événements politiques au milieu desquels il se trouva engagé. Il est facile de juger que sous son règne l'Égypte conserva la prépondérance que lui avait donnée Ptolémée Soter. Mais on ne voit pas la part qu'il prit aux sanglants démêlés des successeurs d'Alexandre. Tandis que l'Egypte jouissait des douceurs de la paix, des haines et des crimes atroces troublaient la cour de Lysimaque. La fuite de Céraunos, frère de Philadelphe, en avait été le signal. Arsinoé, femme de Lysimaque, avait accusé Agathoclès, fils de ce prince, de vouloir l'assas-

siner et le malheureux père avait ordonné le supplice de son fils. Quand Lysimaque lui-même eut succombé à Cyropédion, Céraunos assassina Séleucus, s'empara du royaume de Thrace et força la veuve de Lysimaque à l'épouser, puis égorgea ses enfants dans ses bras. Arsinoé parvint à s'enfuir à Samothrace. Elle resta dans ce lieu inviolable jusqu'à ce que Philadelphe, son père, la fît redemander à Sosthène qui gouverna un moment la Macédoine. Après tant de misères, elle goûta enfin le repos à la cour d'un frère qui l'aimait tendrement. Cette amitié excita la jalousie de la fille de Lysimaque, qui avait épousé Philadelphe. De concert avec Amyntas et Chrysippos, son médecin, elle forma le projet de faire périr son mari. Les complices expièrent par leur mort ce criminel dessein. Pour la reine, Ptolémée la relégua à Coptos, dans la Thébaïde, où plus tard elle fut mise à mort par les ordres de son mari. Bientôt après il associa à l'empire et épousa sa sœur Arsinoé, ce qui était contraire aux usages macédoniens, mais non à ceux des Egyptiens. Ajoutons que les Ptolémées, aussi bien que les Séleucides, se regardèrent comme les successeurs des rois de Perse, et adoptèrent les usages qui avaient été en vigueur à leur cour. « Cette coutume pernicieuse, dit Héeren, d'unir par le mariage les membres de la même famille, contribua puissamment à la dépravation des mœurs de la maison royale des Ptolémées, qui dégénéra encore plus promptement que celle des Séleucides. »

C'est sans doute vers la même époque qu'une conspiration d'Argée, frère de Philadelphe, fut découverte et punie; une tentative de son autre frère Méléagre pour soulever Cypre ne réussit pas mieux.

Cependant après la mort de Pyrrhus en 272 les affaires s'étaient compliquées en Grèce. Philadelphe, sollicité par les Athéniens et les autres Grecs que menaçait Antigone, fils de Démétrius, et roi de Macédoine, envoya à deux reprises différentes son amiral Patrocle soutenir Aréos, chef des Grecs ligués contre les Macédoniens. Les Athéniens, par reconnaissance, donnèrent le nom de Ptolémaïs à une de leurs tribus. Plus tard, le roi d'Égypte eut à soutenir une guerre sérieuse contre Magas, son frère utérin, qui gouvernait la Cyrénaïque

depuis la mort d'Ophellas. Excité par sa femme Apamée, fille d'Antiochus Soter, il prit le titre de roi, marcha contre l'Egypte avec des forces considérables, s'empara de Parétonium et de presque toute la Lybie maritime. Déjà il touchait aux frontières de l'Egypte, quand la nouvelle de la révolte des Marmarides le contraignit de retourner à Cyrène. Philadelphe allait poursuivre Magas dans sa retraite lorsqu'une rébellion de ses troupes mercenaires l'arrêta. 4000 Gaulois, qui étaient à son service, voulurent se rendrent maîtres de l'Egyte : mais il réussit à les enfermer dans les îles du Nil, et les fit tous périr. Cependant Magas était parvenu à engager dans sa querelle son beau-père Antiochus Soter. Cette diversion ne lui fut pas d'une grande utilité ; car Ptolémée prévint le roi de Syrie, en faisant attaquer ses Etats par les peuples barbares, ses voisins. Magas, de son côté, n'obtint pas de succès ; la guerre traîna en longueur et se termina enfin par la proposition que fit Magas lui-même de marier sa fille unique Bérénice au fils de Ptolémée, de manière à réunir après lui l'Egypte et la Cyrénaïque sous une même domination. Il mourut, il est vrai, avant la conclusion du mariage, et sa veuve Apamée s'y opposa. Elle offrit la main de sa fille à Démétrius, fils d'Antigone de Goni. Démétrius se rendit à Cyrène, sa beauté lui gagna le cœur d'Apamée, et sa fille, dans un excès de jalousie, le fit assassiner. Après cette catastrophe, Apamée se retira auprès d'Antiochus Théos, en Syrie, et Bérénice alla épouser en Egypte le fils de Philadelphe, qui devint plus tard roi d'Égypte, sous le nom de Ptolémée III Évergète.

La fuite d'Apamée amena entre la Syrie et l'Égypte une guerre qui fut longue et cruelle, mais dont on ne connaît pas bien les circonstances. A la fin, les deux rois également las d'une lutte désastreuse, convinrent de faire la paix. On sait seulement qu'après la conclusion du traité, Antiochus Théos répudia sa femme Laodice, et épousa Bérénice, fille de Philadelphe, à condition que les enfants qui pourraient naître de ce mariage hériteraient du trône de Syrie ; ce qui semblerait indiquer que dans cette guerre l'avantage fut du côté de Philadelphe. Ptolémée dot richement sa fille, et la condui-

sit lui-même par mer à Séleucie, sur l'Oronte, où ses noces furent célébrées avec la plus grande magnificence. Il mourut peu de temps après son retour, pendant la construction d'un temple qu'il faisait élever à la mémoire de sa femme Arsinoé.

Ptolémée Philadelphe n'avait cessé, durant ses 38 ans de règne d'encourager le commerce, les arts et les sciences. Nous avons dit ce qu'il fit en faveur du commerce : il augmenta de beaucoup la bibliothèque déjà très-considérable que Soter avait fondée à Alexandrie. Ce fut sous Philadelphe et, à ce qu'il paraît, dans la dixième année de son règne que, par les conseils de Démétrius de Phalère, les livres hébreux furent traduits en langue grecque. Le grand nombre de Juifs qui se trouvaient à Alexandrie, leur mélange avec les Macédoniens, dont il leur devint nécessaire de connaître le langage, dut rendre indispensable la version de ces livres en grec. Philadelphe qui aimait à recueillir les ouvrages importants des nations étrangères ne pouvait d'ailleurs oublier ceux des Juifs.

Les poëtes Théocrite de Syracuse, Callimaque de Cyrène, Lycophron de Chalcis, et le fameux critique Zoïle, vécurent à la cour de Philadelphe. Il commença les relations de l'Égypte avec Rome. Après le mauvais succès de l'expédition de Pyrrhus en Italie, il envoya une ambassade au sénat, et quatre députés romains vinrent conclure un traité d'alliance avec lui. Ces relations ne firent dans la suite que s'étendre, et préparèrent l'établissement de la domination de Rome sur les rives du Nil.

Ptolémée III Evergète (247-222).

Ptolémée, surnommé Évergète, le Bienfaisant, succéda à Philadelphe son père. A peine était-il monté sur le trône qu'il se trouva engagé dans une guerre longue et opiniâtre contre le roi de Syrie. Ce fut la répudiation de Bérénice par Antiochus II, après la mort de Philadelphe, qui amena cette guerre; Bérénice avait été obligée de s'enfuir avec son fils à Daphné, mais elle n'avait pas tardé à tomber entre les mains du roi de Syrie, Séleucus II, qui ordonna sa mort. Évergète

se déclara son vengeur, et se mit en campagne avec une puissante armée, une nombreuse cavalerie et une grande quantité d'éléphants. Une flotte était en outre destinée à seconder les opérations de l'armée de terre. Il envahit les provinces situées en deçà de l'Euphrate, soumit la Cilicie, l'Ionie, la Pamphylie et toute l'Asie Mineure. De rapides succès accompagnaient partout ses armes. Il conquit encore la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane et la Médie. Selon l'inscription d'Adulis, Evergète aurait envahi la Perse et tous les pays jusqu'à la Bactriane, de sorte qu'il se serait rendu maître de presque tout l'empire des Séleucides. Sans les troubles survenus en Égypte, Évergète aurait peut-être consommé la ruine de son ennemi. Ce prince, en revenant dans ses États, garda la Syrie et laissa la Cilicie à Antiochus Hiérax, frère de Séleucus, qui s'était uni à lui contre le roi de Syrie.

Des garnisons égyptiennes furent mises dans beaucoup de villes, sous le commandement d'un général nommé Xanthippe. Évergète rentra en Égypte avec d'immenses dépouilles; parmi ses trophées on remarquait les statues des dieux d'Égypte que Cambyse avait autrefois portées en Perse. Quelques années après, Séleucus se crut assez fort pour pousser avec vigueur la guerre contre le roi d'Égypte. Il fut de nouveau vaincu. Ptolémée rentra dans la Syrie, prit Damas, Orthosia, et contraignit le prince séleucide à se retirer vers Antioche. Mais Hiérax se réconcilia avec son frère et s'unit à lui contre le roi d'Égypte, qui fut forcé de conclure avec le roi de Syrie une trêve de 10 années. De nouveaux démêlés s'étant élevés entre les deux Séleucides, Ptolémée en profita pour rompre la trêve et faire des incursions dans la Syrie et jusque dans la Mésopotamie. Hiérax chassé de la Cilicie se retira en Égypte, où il croyait trouver un protecteur. Mais Evergète ne lui avait pas pardonné sa défection; il le retint prisonnier. Hiérax cependant parvint à s'échapper et retourna en Asie Mineure, où il continua longtemps encore à guerroyer contre les princes syriens.

Évergète, tranquille sur son trône s'occupait de l'administration intérieure de ses États, ou plutôt passait ses jours

dans les festins et dans les plaisirs ; de là le surnom populaire de Tryphon (*énervé*), qui lui est donné par plusieurs écrivains. Il ne négligeait rien néanmoins pour conserver à l'Égypte cette prépondérance que lui avaient assurée ses prédécesseurs. Comme eux il intervint dans les affaires de la Grèce, se déclara le protecteur de la ligue Achéenne, et lui fournit des secours pour résister aux Macédoniens. Mais Aratus ayant recherché l'alliance d'Antigone roi de Macédoine, Cléomène, roi de Sparte, alors en guerre avec les Achéens, devint par ce seul fait le protégé d'Évergète. L'assistance lointaine et précaire de ce roi ne put empêcher Cléomène d'être complétement vaincu à Sellasie et forcé de fuir en Égypte. Évergète se repentit alors de ne l'avoir pas mieux soutenu ; il lui promit des vaisseaux et de l'argent pour retourner en Grèce. La mort l'empêcha de tenir parole.

Ptolémée IV Philopator (222-205).

Ptolémée Philopator (*qui aime son père*), le quatrième prince lagide, était jeune encore quand il prit les rênes du gouvernement. Le ministre Sosibios, qui avait eu une très-grande influence dans les dernières années d'Evergète, conserva tout son crédit. Pour mieux se maintenir au pouvoir, il plongea le jeune roi dans les plaisirs et le rendit complétement étranger aux affaires. Ce système lui réussit. « Confiant en sa félicité présente, dit Polybe, Ptolémée se montrait inattentif à tout ; il était presque invisible pour ses courtisans et pour les magistrats établis en Égypte ; il affectait la même indifférence, la même paresse avec les officiers préposés à ses possessions étrangères, dont ses prédécesseurs avaient eu plus de soin que de l'Égypte même. En effet, maîtres de la Cœlésyrie et de Cypre, ces princes menaçaient, sur terre et sur mer, le roi de Syrie ; ils avaient également l'œil sur les royaumes de l'Asie et sur les îles par l'occupation des lieux et des ports les plus importants de ces rivages, qui s'étendent de la Pamphylie à l'Hellespont et à Lysimachie. Enfin, au moyen d'Énos et de Maronée, et de villes plus voisines encore, ils surveillaient la Thrace et la Macédoine, et étendant leurs

armées au loin, à l'abri derrière tant de principautés, ils gouvernaient l'Égypte dans une entière sécurité. C'était donc avec raison qu'ils s'occupaient de l'extérieur. Mais détourné de ses soins par les plus honteuses passions et par les égarements d'une ivresse continuelle, Philopator vit en peu de temps, comme il était naturel, plus d'un conspirateur attenter à ses jours et à son autorité. »

Un tel prince devait être facilement cruel. Sosibios, pour écarter tous ceux dont il redoutait l'influence ne négligeait aucune occasion de lui inspirer des soupçons et des craintes pour son autorité ou pour sa vie. C'est ainsi qu'il fit mourir d'abord Magas son frère, dont il craignait l'ascendant sur les troupes mercenaires. Bérénice, sa mère, perdit aussi la vie par ses ordres. Enfin vint le tour de Cléomène. Ce prince, tant que vécut Évergète, espéra du secours pour reconquérir l'héritage de ses pères; mais maintenant il sollicitait en vain la cour d'Alexandrie d'exécuter ses promesses. Cependant les circonstances semblaient plus favorables que jamais. Antigone venait de mourir, et le sceptre de Macédoine avait passé dans les mains d'un enfant de 15 ans. Cléomène supplia le roi de le renvoyer en Grèce. Ptoléméo refusa, craignant que Cléomène ne profitât de la mort du roi de Macédoine pour soumettre la Grèce entière et former en Europe une puissance redoutable à l'Égypte. Irrité de ses refus, Cléomène s'emporta en propos injurieux contre Philopator : « Tout ce que désire le roi d'aujourd'hui, avait-il dit un jour, ce sont des joueuses de flûte. » Ces paroles furent rapportées à Sosibios, qui accusa le roi de Sparte d'avoir voulu exciter une révolution en Egypte; sur ce prétexte, il le fit enfermer et entourer de gardes. Cléomène s'indigna d'un pareil traitement. « Non, dit-il, je ne mourrai pas comme un lâche dans l'obscurité. » Et profitant du départ de Ptolémée pour Canope, il réunit ses serviteurs et ses amis dans un banquet, puis sortit vers le milieu du jour avec eux, l'épée au poing, sans être aperçu. Ils appelèrent alors le peuple à la liberté, et comme nul ne remuait, ils s'élancèrent vers la citadelle pour en briser les portes et faire servir les prisonniers à leur cause. Leur tentative échoua devant la résistance des officiers

qui commandaient ce poste; plutôt que de tomber vivants aux mains de leurs ennemis, ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes et se donnèrent la mort. Philopator de retour à Alexandrie, fit mettre en croix le cadavre de Cléomène, et égorgea à ses pieds la femme, la mère et les enfants de ce malheureux roi (220).

Depuis quelques années, Antiochus le Grand, fils de Séleucus Callinicos, avait remplacé sur le trône de Syrie son frère Séleucus Céraunos. Quoique jeune encore, il était doué de la plupart des qualités qui font les grands princes. Il crut que la mollesse et la lâcheté de Philopator lui permettaient de venger sur l'Égypte les maux qu'Évergète avait fait éprouver à la Syrie, et de se rendre maître des provinces que les rois égyptiens possédaient encore en Asie. Une première entreprise ne réussit pas, et il se vit obligé d'abandonner un moment ses projets pour aller punir la révolte de Molon et d'Alexandre, gouverneurs des satrapies supérieures. Pendant qu'Antiochus était occupé loin des frontières de l'Égypte, Philopator préparait les moyens de lui résister en contractant une alliance avec Achéos, qui s'était déclaré roi dans l'Asie Mineure. Après avoir pacifié l'Orient, Antiochus vint mettre le siége devant Séleucie sur l'Oronte, ville occupée par une garnison égyptienne depuis les conquêtes d'Évergète. Elle fut prise (218). Aussitôt Théodotos, général étolien qui commandait en Syrie pour Ptolémée, mécontent de l'ingratitude de ce roi, le trahit et livra à Antiochus les provinces qu'il commandait, ainsi que les places importantes de Tyr et de Ptolémaïs. La nouvelle de cette défection obligea Philopator à envoyer un autre général et une autre armée en Phénicie. Ce général attaqué par Antiochus aux défilés de Béryte, fut mis dans une déroute complète, et tout le pays jusqu'aux frontières de l'Egypte tomba au pouvoir d'Antiochus.

Cependant les forces de Ptolémée étaient rassemblées à Péluse; elles étaient formidables. Agathoclès et Sosibios, ses ministres, trompèrent encore, par de feintes négociations, Antiochus qui perdit à recevoir des ambassadeurs un temps précieux et fut réduit à proposer une trêve de quatre

mois. L'hiver se passa en négociations infructueuses; au printemps les hostilités recommencèrent.

Les deux armées avaient chacune une flotte pour appuyer leurs opérations. Elles se rencontrèrent à la hauteur de Sidon. Sur mer l'avantage fut disputé; mais sur terre, les troupes d'Antiochus furent victorieuses. Il s'empara de Scythopolis, de la Judée et d'une partie de l'Arabie. L'année suivante (216), Ptolémée, que les instances de ses ministres avaient enfin décidé à se mettre à la tête de son armée, partit de Péluse avec 70 000 hommes d'infanterie, 5000 chevaux et 73 éléphants. Antiochus lui opposait 72 000 hommes de pied, 6000 chevaux et 102 éléphants. Les deux rois furent en présence sous les murs de Raphia. Antiochus obtint l'avantage du côté où il combattait; mais s'abandonnant inconsidérément à la poursuite des fuyards, il ne s'aperçut pas que les Égyptiens avaient mis sa gauche et son centre en pleine déroute; il fut donc obligé de s'arrêter et de venir rallier les débris de son armée vaincue. Sa perte avait été si considérable qu'il fit aussitôt retraite, laissant les Égyptiens se rendre maîtres de Raphia et de toutes les villes de la Phénicie de la Palestine et de la Cœlésyrie, qu'il avait récemment conquises. Une trêve d'un an suspendit les hostilités. Un des résultats de cette guerre fut une persécution violente contre les Juifs. Philopator irrité de ce que le grand prêtre n'avait pas voulu, à Jérusalem, le laisser pénétrer dans le Saint des Saints, traita cruellement les Juifs d'Alexandrie et donna des ordres à tous les gouverneurs pour qu'on suivît cet exemple dans les provinces.

Ptolémée, de retour à Alexandrie, s'y replongea dans les infâmes voluptés auxquelles il s'était arraché à regret. Une femme, Agathoclée, dont le frère, Agathoclès, partageait le pouvoir avec Sosibios, avait pris sur lui un souverain empire et le poussait au crime. La reine Arsinoé longtemps stérile avait donné enfin un héritier au trône (209). Cet événement, qui rendait cette princesse plus chère au peuple de l'Égypte, réveilla la haine de la favorite, qui réussit à perdre son infortunée souveraine. Sosibios, déjà souillé du sang de Bérénice, n'hésita pas à verser celui de sa fille. Philopator

ne survécut pas longtemps à Arsinoé. Perdu de débauches et usé par le plaisir, il mourut à la fleur de l'âge au moment même où Antiochus, vainqueur des Parthes et des Bactriens, se préparait à attaquer l'Égypte avec des forces considérables.

Ptolémée V Épiphane (205-181).

Son fils, Ptolémée V, surnommé Épiphane ou l'illustre, âgé seulement de cinq ans, fut déclaré roi sous la tutelle d'Agathoclès. Sosibios conserva encore la principale part dans l'administration des affaires. Lorsque Agathoclès et son indigne sœur furent libres de toute inquiétude, ils commirent tant d'excès, que l'indignation du peuple et de l'armée fut portée à son comble. Pour se défendre contre les haines qu'excitaient son orgueil et son insolence, Agathoclès essaya d'engager les Macédoniens dans sa querelle ; mais ses efforts furent inutiles, les Grecs prirent, au contraire, parti pour son rival Tlépolème, dont ils aimaient la bravoure et le caractère soldatesque. Un jour la révolution éclata. « Les uns, dit Polybe, se réunissaient dans le stade avec de grands cris ; d'autres excitaient mutuellement leur ardeur ; quelques-uns fuyant devant le péril, couraient se cacher dans des maisons et dans des lieux sûrs. Déjà tout le terrain découvert voisin du palais, le stade, la grande place et celle qui s'étend devant le théâtre, regorgeaient d'hommes de toutes classes, lorsque Agathoclès fut arraché au sommeil, et connut enfin en quel péril il était. Suivi de tous les siens, il courut auprès du roi, le prit par la main et monta dans une galerie qui conduisait au théâtre. Il barricada les deux premières portes et se retrancha derrière la troisième avec deux ou trois gardes, le roi et sa famille.

« Cependant le peuple ne cessait d'accourir de tous les quartiers de la ville, et couvrait de ses flots croissants non-seulement les rues, mais encore les degrés des maisons et les toits, avec mille cris confus et furieux. Le jour était déjà grand que les mêmes clameurs s'élevaient encore ; le peuple appelait le roi. Les Macédoniens se mirent alors en mouvement et occupèrent le vestibule du palais où, d'ordinaire, les

princes Égyptiens tiennent conseil. Informés de la retraite où se tenait Ptolémée, ils renversèrent les premières portes de la galerie ; lorsqu'ils furent arrivés à la seconde, ils demandèrent le roi à grands cris. Agathoclès, qui prévoyait son sort, supplia les gardes d'aller trouver en son nom les Macédoniens, de leur dire qu'il était prêt à quitter la tutelle du roi, ses pouvoirs, ses honneurs, ses richesses, tout ce qu'il possédait enfin, et de les prier de lui laisser la vie sauve, en ne lui accordant que le simple nécessaire, si bien que, rentré dans le peuple, il ne pût même, s'il le voulait, faire de mal à personne. Aucun des gardes ne voulait se charger d'une telle mission.... Alors, Agathoclès, qui ne comprenait que trop la fureur des Macédoniens, tendit vers eux, à travers la porte ses mains suppliantes, et Agathoclée leur présenta le sein qui, disait-elle, avait allaité le roi. Mais ni plaintes, ni gémissements ne pouvaient réussir ; ils se décidèrent à laisser aller le roi avec les gardes. Les Macédoniens placèrent le prince sur un cheval et le conduisirent au stade. A son aspect, des cris et des applaudissements éclatèrent de toutes parts ; on le fit asseoir sur le siége royal, et un des officiers lui demanda s'il consentait à livrer à la vengeance populaire ceux qui ne le trahissaient pas moins qu'ils n'avaient trahi sa mère. Sur sa réponse affirmative, cet officier dit à quelques gardes de déclarer la volonté du roi. Sitôt que cet ordre eut été publié. ce ne fut partout qu'applaudissements et cris.

« Agathoclès et Agathoclée s'étaient, dans l'intervalle, retirés séparément au fond de leurs appartements ; mais des soldats, soit de plein gré, soit poussés par la foule, se mirent à leur recherche. Un hasard malheureux donna le signal du massacre. Un des familiers d'Agathoclès, nommé Philon, parut sur le stade dans l'ivresse ; à la vue du peuple en émoi, il s'écria que si Agathoclès sortait de ce péril, on se repentirait de cette révolte. A ces mots, les uns l'injurièrent, les autres le poussèrent violemment, et comme il faisait mine de vouloir résister, on déchira sa chlamyde, et on le perça de lances. Dès que le peuple eut vu traîner ce cadavre encore palpitant sur la place et pris un avant-goût du meurtre, il attendit avec impatience l'arrivée des autres victimes. Bientôt parut

Agathoclès enchaîné; on se précipita sur lui et on le tua. Ensuite vinrent Agathoclée avec ses filles et toute sa famille. Enfin quelques hommes qui avaient arraché Énanthe, femme d'Agathoclès, du Thesmophorion, l'amenèrent nue sur un cheval. Tous ces malheureux furent abandonnés à la multitude : les uns les mordaient, les autres les perçaient de dards, ou leur arrachaient les yeux. A mesure qu'une des victimes tombait, on la déchirait; toutes furent ainsi mises en pièces. Des femmes, qui avaient été de la maison d'Arsinoé, apprenant que Philammon, l'assassin de la reine, venait d'arriver à Alexandrie, coururent à sa demeure et le tuèrent à coups de pinces et de bâton; elles étouffèrent son fils qui sortait à peine de l'enfance et ramenèrent sa femme sur la place publique pour l'égorger. »

A la suite de cette sanglante émeute, Tlépolème remplaça Agathoclès, et l'Égypte ne fit que changer de maître. Mais cet homme élevé dans les camps n'avait aucune aptitude pour l'administration. « Il eut bientôt, dit Polybe, ébranlé, ruiné le royaume. Maître des trésors de l'État, il passait la plus grande partie du jour à jouer à la paume ou à faire de l'escrime avec des jeunes gens de son âge, qu'il réunissait ensuite dans de somptueux festins. Il prodiguait l'or aux envoyés de la Grèce, aux ouvriers des théâtres. aux généraux et aux soldats qui fréquentaient la cour. Une telle conduite lui fit perdre rapidement sa popularité, et il se vit obligé de remettre à l'Étolien Aristomène le pouvoir presque souverain dont il était investi. »

Ces sanglantes vicissitudes offraient au roi de Syrie une excellente occasion de venger la défaite de Raphia. Il fit alliance avec Philippe, roi de Macédoine, et tandis que celui-ci envahissait la Chersonèse de Thrace, qui depuis Philadelphe avait toujours été occupée par des garnisons égyptiennes, il attaqua la Cœlésyrie. Scopas, général d'Épiphane eut d'abord de brillants succès en Phénicie et en Palestine; mais il fut vaincu près des sources du Jourdain, et Antiochus recouvra Samarie, Abila et Gadara. Jérusalem même se rendit. L'année suivante, toutes les places que Ptolémée conservait sur les côtes de la Cilicie, de la Pamphylie et de

la Lycie tombèrent au pouvoir des Syriens (200). Mais déjà Antiochus se proposait d'attaquer en Europe la république romaine. Pour être libre de ce côté, il résolut de faire la paix avec Épiphane. Elle fut conclue à la condition que le roi d'Égypte épouserait Cléopatre, fille du roi de Syrie, laquelle aurait pour dot les provinces de Syrie dont la possession était contestée.

Cependant de nouveaux troubles agitaient encore l'Égypte; ils étaient causés par la haine qui divisait le tuteur Aristomène et le général Scopas, celui-ci soutenu par les Etoliens au service d'Épiphane. La guerre civile éclata à Alexandrie. Scopas, auteur d'une conspiration contre le roi, fut arrêté, jugé et condamné à mort avec plusieurs de ses partisans. Tous les Etoliens furent renvoyés. Pour donner plus de poids à son autorité, Aristomène fit couronner solennellement le jeune prince qui n'avait encore que douze ou treize ans (196).

L'entreprise de Scopas avait donné naissance à la fausse nouvelle de la mort de Ptolémée. Ce bruit parvint jusqu'à Antiochus, alors en Thrace; il crut l'occasion favorable pour attaquer l'île de Cypre; mais sa flotte, battue par la tempête, fut jetée sur les côtes de la Cilicie. Sur ces entrefaites il apprit la vérité et se décida à mettre à exécution le traité conclu six ans auparavant avec Aristomène. Il conduisit sa fille à Raphia où Ptolémée l'épousa et prit possession des provinces qui composaient la dot de la nouvelle reine.

Lorsque Antiochus commença, peu de temps après, les hostilités contre les Romains, Épiphane, malgré l'étroite alliance qu'il venait de contracter contre lui, fit offrir au sénat toutes sortes de secours qui ne furent pas acceptés. La défaite d'Antïochus et sa mort, qui suivit de près, donnèrent à l'Égypte l'espoir d'une longue paix. Mais la mauvaise administration et la tyrannie de Ptolémée ne la laissèrent pas jouir du repos. Les avis et les remontrances de son ancien tuteur lui devinrent insupportables; il se débarrassa, par le poison, de l'importun conseiller. Ce premier crime en amena d'autres, et la révolte vint à la suite de la tyrannie. La ville de Lycopolis et plusieurs autres se soulevèrent. Mais la supériorité militaire des Grecs à la solde de l'Égypte mit la

victoire du côté de la cour. Polycrate, général habile, pressa les rebelles avec tant de vigueur qu'ils s'abandonnèrent à la clémence du roi. Beaucoup de chefs égyptiens, qui avaient pris part au mouvement, vinrent trouver le monarque à Saïs. Ptolémée les fit tous périr au milieu des plus cruels supplices (185). Nous ignorons les événements de la fin du règne d'Épiphane; on sait seulement que, dans ses dernières années, il renouvela les traités faits avec les Achéens. Il mourut au moment où il se préparait à faire la guerre à Séleucus IV, fils d'Antiochus le Grand (181). Il avait pour cette expédition appelé un grand nombre de mercenaires. Comme on lui demandait où il trouverait l'argent nécessaire pour les payer, il répondit : « Les biens de mes amis ne sont-ils pas à moi? » Ceux-ci s'effrayèrent et se débarrassèrent par le poison d'un prince qui portait si loin l'amitié.

Ptolémée VI Philométor (181-146).

L'aîné des deux fils d'Épiphane, Ptolémée Philométor (*qui aime sa mère*), succéda à son père. Sa minorité fut beaucoup moins agitée que celle d'Épiphane, et l'Égypte en fut redevable à la prudence de la reine mère, Cléopatre. Séleucus IV, frère de cette princesse, voulut cependant profiter de l'extrême jeunesse de Philométor pour reconquérir la Phénicie et la Cœlésyrie; mais la mort le surprit au milieu de ses préparatifs. Les démonstrations hostiles de la cour d'Antioche avaient porté Cléopatre à solliciter pour son fils la protection des Romains; le sénat envoya pour tuteur au jeune Ptolémée M. Emilius Lépidus, grand pontife. Peu après, la reine Cléopatre étant morte, le peuple d'Alexandrie déféra la régence à l'eunuque Euléos et à Lénéos. Les tuteurs revendiquèrent alors la possession de la Phénicie et de la Cœlésyrie, tandis que, de son côté, Antiochus réclamait la tutelle de son neveu. Une ambassade romaine vint, sur ces entrefaites, renouveler les traités de Ptolémée avec la république; mais elle ne fit rien pour aplanir les différends qui s'étaient élevés entre la Syrie et l'Égypte, et des deux côtés on se prépara à la guerre. Les Romains, tout occupés de la

guerre contre Persée, ne purent secourir Philométor, et Antiochus n'eut aucune peine à se rendre maître de la Cœlésyrie, de la Judée et de la Phénicie jusqu'aux frontières de l'Égypte. Cypre lui fut livrée par la trahison du gouverneur. Encouragé par ces succès, le roi de Syrie entreprit d'envahir l'Égypte. Ptolémée essaya de l'arrêter à Péluse (170) : l'armée égyptienne fut complétement battue et Antiochus entra dans Memphis. Du reste, il traita Philométor avec égards, annonçant que son dessein était de lui conserver le trône. Mais les Alexandrins, voyant leur souverain prisonnier, proclamèrent roi le jeune frère de Philométor, qui prit le surnom d'Évergète. Antiochus marcha sur Alexandrie dont les habitants se mirent en devoir de lui résister. En même temps Evergète II et sa sœur Cléopatre envoyaient demander des secours aux Romains. Le siége d'Alexandrie traîna en longueur; une révolte des Juifs, qui s'étaient soulevés sur la fausse nouvelle de la mort du roi de Syrie, le força de revenir dans ses États. Avant de quitter l'Egypte, il ramena Philométor à Memphis, espérant sans doute que les deux frères lui faciliteraient par leurs querelles la conquête du royaume; puis, laissant garnison dans Péluse, il marcha contre Jérusalem, qui fut prise et livrée au pillage.

Pendant cette expédition, Philométor et Evergète, au lieu de se combattre, s'unirent intimement par la médiation de leur sœur Cléopatre, et se préparèrent à résister de concert à toute tentative nouvelle d'Antiochus; sur les instances d'Évergète et de Cléopatre, le sénat romain s'était décidé à faire partir des commissaires pour régler les différends des rois d'Égypte et de Syrie. En attendant leur arrivée, les généraux égyptiens battirent la flotte d'Antiochus dans les eaux de Cypre. Au printemps de 168, une nombreuse armée syrienne envahit encore une fois l'Égypte, soumit tout le pays jusqu'à Memphis, et vint camper à Éleusis, bourg situé à 4 milles d'Alexandrie. Là Antiochus fut arrêté par Popilius Lénas, ambassadeur du sénat romain, qui n'avait tant tardé que parce qu'il avait attendu, pour accomplir sa mission, la défaite entière de Persée. Sur l'impérieuse injonction de Popilius, Antiochus évacua immédiatement l'Égypte.

Malgré l'éloignement du roi de Syrie, la paix ne fut pas de longue durée en Égypte. Les deux rois se brouillèrent, et la guerre civile éclata. Nous n'en connaissons pas les détails, mais elle eut pour résultat la retraite d'Évergète, qui fut obligé d'aller à Rome implorer l'assistance du sénat. De nouveaux commissaires vinrent signifier à Philométor de laisser à son frère Cyrène et la Libye. Évergète ne fut pas satisfait de ce partage; il importuna encore le sénat, qui ajouta Cypre à son apanage. Cette fois ce fut Philométor qui refusa. Cette opposition devait paraître étrange aux Romains, habitués à plus de soumission de la part des rois de l'Orient. Le sénat lança un décret qui autorisait tous les alliés grecs et asiatiques à fournir des secours à Évergète. Il n'en fut pas moins complétement battu. Philométor, maître de le traiter en ennemi, aima mieux lui pardonner, à condition qu'il se contenterait de la Cyrénaïque et de quelques villes de Cypre. En gage de réconciliation il lui promit sa fille pour épouse.

Grâce à cet arrangement, l'Égypte jouit pendant plusieurs années d'une paix profonde. La trahison d'Archias, gouverneur de Cypre, qui voulut livrer l'île à Démétrius Ier Soter, roi de Syrie, faillit rallumer la guerre; mais la trahison échoua et Archias se donna la mort. Pour se venger des intrigues de Démétrius, Philométor favorisa secrètement les manœuvres d'Héraclide, autrefois ministre d'Antiochus Épiphane, qui produisit alors un fils naturel de son ancien souverain, Alexandre Bala (153). Philométor lui fournit les troupes dont le secours assura à cet aventurier le trône de Syrie.

Aussitôt qu'il fut maître de la couronne, Alexandre demanda en mariage Cléopatre, fille de Philométor qui conduisit lui-même la nouvelle reine à Ptolémaïs, où les noces se célébrèrent avec la plus grande magnificence. Six ans après (147), Démétrius Nicator, fils aîné de Soter, ayant essayé de reconquérir la couronne qu'avait portée son père, Philométor soutint son gendre avec une puissante armée de terre et de mer, et soumit toute la Palestine jusqu'à Ptolémaïs. Mais il mettait des garnisons égyptiennes dans chaque ville

où il entrait. Cette conduite éveilla les soupçons d'Amonios ministre d'Alexandre, qui tenta de faire périr le roi d'Égypte. Philométor, ayant découvert ces machinations, demanda le châtiment du traître à Alexandre, et sur son refus, lui déclara la guerre, soumit les villes de la Phénicie et des côtes de la Syrie jusqu'à Séleucie sur l'Oronte, rappela sa fille Cléopatre, et aida Démétrius à remonter sur le trône paternel. Démétrius prit pour femme la fille du roi d'Égypte et réunit ses forces à celles de son beau-père. Quand Philométor arriva à Antioche, les habitants placèrent sur sa tête la double couronne de Syrie et d'Égypte. Il refusa le royaume qu'on lui livrait, pour le laisser au jeune Démétrius. La fortune lui donnait alors le rôle qu'Antiochus Épiphane avait joué naguère à Memphis. Cependant Alexandre arrivait de Cilicie avec une armée. Les adversaires se trouvèrent en présence sur les bords de l'Œnoparas. Alexandre fut vaincu et obligé de chercher un asile auprès d'un chef arabe qui l'assassina et envoya sa tête à Philométor. Celui-ci expirait en ce moment d'une chute de cheval qu'il avait faite sur le théâtre même de sa victoire.

Ce fut sous son règne que le Juif Onias, réfugié à Alexandrie, fit construire, avec la permission du roi, sur l'emplacement purifié d'un ancien temple, à Bubaste, un sanctuaire destiné aux Juifs Alexandrins, sur le modèle de celui de Jérusalem.

Ptolémée VII Eupator et Ptolémée VIII Evergète ou Physcon (146-117).

Ptolémée VII Eupator fut le successeur immédiat de Philométor. La découverte d'un contrat grec dressé autrefois en Égypte, et publié pour la première fois par M. Bœckh, nous a fait connaître ce prince de la race des Ptolémées, resté inconnu jusqu'à ce jour, sinon comme personnage historique, au moins comme roi. Ce contrat, comme tous les actes publics de l'Égypte, contient d'abord l'énoncé des titres de tous les souverains qui avaient occupé le trône avant le prince régnant. Cette liste nous présente entre le dieu Phi-

lométor et le dieu Évergète II, son frère, un personnage divinisé sous le nom d'Eupator, qui ne peut être que le jeune fils de Philométor reconnu roi, et ensuite mis à mort par Évergète. Il est probable qu'Évergète ne put ou peut-être n'osa effacer du catalogue divin le malheureux fils d'un roi aussi aimé que Philométor. Le surnom d'Eupator (*né d'un père illustre*) semblerait la preuve de l'attachement que l'on conservait à la mémoire de ce prince. Eupator dut à cet attachement d'être déclaré roi, après la mort de son père ; mais il fut placé sous la tutelle de sa mère. Son règne éphémère se perdit dans celui de son successeur, Ptolémée Evergète II.

Ptolémée VIII, surnommé Évergète II (*le bienfaisant*), n'eut pas plus tôt appris à Cyrène, où il régnait, la mort prématurée de son frère, qu'il prit des mesures pour s'emparer de l'Égypte, tandis que Cléopâtre, veuve de Philométor, s'empressait de déclarer roi son jeune fils. Évergète commença par réclamer la tutelle de son neveu ; Cléopâtre s'y refusant, il entra de force dans la capitale, épousa la reine et le même jour, après avoir fait massacrer tous les partisans de son neveu, il l'égorgea lui-même dans les bras de sa mère. Quelque temps après ces noces sanglantes, il se lassa de sa sœur qu'il n'avait épousée que pour affermir la couronne sur sa tête, et il voulut mettre sur le trône la fille même de Cléopâtre, qui portait le même nom que sa mère, et qui, concurremment avec elle, eut le titre de reine. Cette conduite, sa cruauté, l'eurent bientôt rendu si odieux à ses sujets, qu'il fut obligé de s'entourer de nombreux mercenaires. Tout, du reste, justifiait la haine et le mépris dont il était l'objet. Toujours plongé dans les plus infâmes voluptés, livré aux excès de tout genre, son aspect était devenu repoussant. Fort petit de taille, l'ampleur de son ventre était telle qu'il pouvait à peine marcher. C'est à cette infirmité, suite de son intempérance, qu'il dut le surnom de Physcon ou Ventru que les Alexandrins lui donnèrent.

On s'étonne qu'un roi aussi méprisé ait régné si longtemps. Un seul homme soutenait alors le fardeau du gouvernement, et l'estime qu'on lui portait était la sauvegarde

de son indigne souverain. C'était Hiérax, gouverneur d'Alexandrie. A la fin, cependant, l'indignation se manifesta avec fureur (130). Le peuple mit le feu au palais, et Évergète n'eut que le temps de s'enfuir à Cypre avec la jeune Cléopâtre. Il paraît que Cléopâtre la mère fut le principal auteur de ce soulèvement; car aussitôt qu'on eut brisé les statues d'Évergète II, on confia le gouvernement à cette princesse. A cette nouvelle, la fureur du roi exilé ne connut plus de bornes; craignant que la reine ne fît proclamer le fils qu'elle avait eu de lui, il le fit venir de Cypre et donna ordre de l'égorger, puis de placer ses membres dans une corbeille qui fut portée à Alexandrie et présentée à la reine, le jour même que l'on y célébrait la fête de sa naissance. Des deux côtés, on se prépara à la guerre. Hégélochos, général d'Évergète, battit en Égypte Marsyas qui commandait les troupes de Cléopâtre, le fit prisonnier et l'envoya au roi, qui le traita avec bonté. Évergète espérait par cet acte de clémence ramener à lui les Égyptiens. Cléopâtre, qui se défendait dans Alexandrie, offrit la couronne à son gendre Démétrius Nicator. Le roi de Syrie vint aussitôt mettre le siége devant Péluse; mais une révolte le rappela dans ses États, Cléopâtre fut réduite à lui demander un asile.

Alexandrie ayant capitulé, Évergète II remonta sur le trône. Pour se venger de Démétrius, il lui suscita un compétiteur, prétendu fils d'Antiochus Sidétès, qui prit le nom d'Alexandre Zabinas. Démétrius, vaincu par cet aventurier, chercha un asile à Tyr où sa femme le fit assassiner (126). Celle-ci, devenue par ce meurtre reine de Syrie, se rapprocha d'Évergète II que Zabinas paraissait dédaigner et continua la guerre contre ce dernier. Elle triompha, grâce à l'alliance du roi d'Égypte qui lui accorda la main de sa fille Triphène pour son fils Antiochus Grypos.

Ptolémée depuis ce moment resta maître paisible de l'Égypte jusqu'à sa mort. Comme tous les princes de sa race, il accrut beaucoup la bibliothèque d'Alexandrie. Le fameux grammairien Aristarque avait été son précepteur et il écrivit lui-même des *mémoires;* il ordonna le premier voyage, dans la mer des Indes, d'Eudoxe de Cyzique, homme hardi et

habile observateur qui accomplit ou tenta le périple de l'Afrique.

Ptolémée IX Soter ou Lathyros (117-81).

Physcon avait deux fils, dont l'aîné inspirait à la jeune reine, Cléopâtre, une profonde aversion. Elle eut assez d'ascendant sur le roi pour le déterminer à envoyer ce jeune prince en Cypre, espérant que son éloignement donnerait à Alexandre, son second fils, le temps et l'occasion de s'emparer de la couronne, à la mort d'Évergète II. Mais Cléopâtre fut trompée dans ses espérances; les Alexandrins la forcèrent de donner la couronne à son fils aîné. Elle ne le rappela qu'en le contraignant à abandonner sa femme Cléopâtre, qui était en même temps sa sœur, pour épouser Séléné, une autre de ses sœurs, que la reine mère croyait plus disposée à lui obéir. Cléopâtre resta dans l'île de Cypre dont elle garda le gouvernement et d'où elle ne cessa de se mêler aux affaires de Syrie, jusqu'au moment où elle fut mise à mort par ordre de sa sœur Tryphène.

La reine cependant conservait toujours la même antipathie pour Ptolémée Soter. La mort de Cléopâtre lui permit d'envoyer Alexandre dans l'île de Cypre avec le titre de roi; elle espérait pouvoir un jour l'en rappeler, quand elle se serait débarrassée de son aîné. Le fils et la mère se firent longtemps une sourde guerre, en soutenant dans la Syrie alors fort troublée, des partis différents. Enfin la reine accusa un jour Ptolémée d'avoir voulu l'empoisonner et souleva contre lui toute la population d'Alexandrie. Il fut obligé de s'enfuir en Cypre (106), et son frère Alexandre fut reconnu pour roi.

La reine ne le laissa pas en repos dans son exil. Une armée égyptienne vint le chasser de Cypre par l'ordre de sa mère. Il passa en Phénicie avec 30 000 hommes qui lui restaient et vainquit sur les bords du Jourdain les Juifs ennemis de son allié, le roi de Syrie, Antiochus de Cyzique, et s'empara de Ptolémaïs. Cléopâtre à ces nouvelles ordonna de grands armements sur terre et sur mer, reprit cette place,

mais ne put empêcher Ptolémée de rentrer dans Cypre. Ces alternatives de succès et de revers décidèrent enfin le rétablissement de la paix entre la reine d'Égypte et son fils.

Ces guerres, qui avaient pendant quelque temps détourné au dehors l'inquiète activité de Cléopâtre, n'eurent pas plus tôt cessé que de nouvelles révolutions éclatèrent en Égypte. La reine mécontente de son fils Alexandre Ier, qu'elle ne trouvait sans doute pas assez docile à ses volontés, forma le projet de s'en défaire. Elle était sur le point d'en venir à l'exécution, lorsque Alexandre lui-même la prévint et la fit mettre à mort. Cet assassinat le rendait seul maître de la couronne ; un de ses premiers actes fut un autre crime ; il viola le tombeau d'Alexandre, et au cercueil d'or qui enfermait le corps du conquérant et qui avait tenté sa cupidité, il substitua un cercueil de verre. Mais le parricide fut bientôt puni. L'armée et le peuple se soulevèrent ; il fut obligé de fuir. Les Alexandrins rappelèrent Ptolémée Soter II. Ses qualités lui concilièrent l'amour du peuple. On lui donna le surnon de Pothinos ou le Désiré. Il eut aussi celui de Lathyros ou Pois chiche, qu'il devait vraisemblablement à quelque signe particulier du visage.

Soter était à peine arrivé à Alexandrie que son frère, réfugié en Libye, fit une tentative pour s'emparer de Cypre. Mais il périt dans un combat naval (89). Soter fut en même temps obligé de marcher contre la ville de Thèbes, qui avait refusé de le reconnaître. L'ancienne métropole de l'Égypte fut prise, livrée à toutes les horreurs de la guerre, et elle ne se releva jamais des ruines qu'y entassa l'armée victorieuse.

Sous le gouvernement habile du nouveau roi, l'Égypte reprit son rang parmi les États de l'Orient. Elle dut au rétablissement de sa marine l'honneur de voir son alliance recherchée en même temps par Mithridate et par les Romains. Lathyros refusa ouvertement de prendre part à cette lutte ; peut-être même, effrayé du développement toujours croissant de la puissance romaine, favorisa-t-il en secret le roi du Pont. Du moins il osa refuser hautement à Lucul-

lus, en 85, les secours que le lieutenant de Sylla était venu lui demander. Le roi d'Égypte mourut paisiblement en l'année 81, et sa fille Cléopâtre, nommée aussi Bérénice, lui succéda pour six mois environ.

Ptolémée X Alexandre et Ptolémée XI Aulétès (81-52).

Mais Sylla, qui était alors dictateur à Rome, envoya en Égypte son client Alexandre II. Ce jeune prince, fils d'Alexandre Ier, était à la cour de Mithridate, quand Sylla passa en Asie ; il quitta le roi de Pont, pensant que le chef romain lui serait un plus puissant protecteur. Sylla l'accueillit, et l'emmena à Rome après la guerre. Dès que la mort de Soter II fut connue, Alexandre se rendit en Égypte, et pour prévenir l'opposition de Bérénice, il l'épousa, puis quelques jours après il la fit tuer. L'armée se souleva contre un prince qu'elle détestait déjà, comme une créature d'une puissance étrangère, et il fut massacré dans le Gymnase après un règne de dix-neuf jours.

Il ne restait plus de descendants mâles des Lagides. Le peuple d'Alexandrie donna la couronne à un fils naturel de Soter II, Ptolémée surnommé Aulétès, joueur de flûte, à cause de sa passion pour cet instrument. Un prince élevé au trône, sans l'agrément des Romains, substitué à un roi choisi par le sénat et décoré par lui des titres d'ami et d'allié, ne devait pas s'attendre à être reconnu facilement. Aussi les Romains, malgré l'élévation d'Aulétès, regardèrent-ils le trône d'Égypte comme vacant, et ce royaume comme dévolu à la république, en vertu d'un testament réel ou supposé d'Alexandre II. Il restait encore en Syrie des descendants légitimes des Lagides par les femmes ; ils crurent, dans cette circonstance, qu'ils seraient facilement préférés à Aulétès par les Romains. La reine Séléné, sœur de Soter II, et veuve d'Antiochus de Cyzique, avait conservé quelques villes, entre autres Ptolémaïs. Elle envoya en Italie ses deux fils Antiochus et Séleucus, pour y réclamer une couronne qui leur appartenait du chef de leur mère. Aulétès, informé du but de leur voyage, les fit suivre par des émis-

saires secrets qui devaient traverser les projets des princes syriens et acheter des amis à leur maître. Plusieurs fois on agita à Rome la question de savoir si l'on occuperait militairement l'Egypte; l'argent d'Aulétès fit toujours ajourner la solution. La guerre que la république soutenait alors contre Mithridate détourna pendant quelque temps l'attention du sénat, mais la défaite du roi de Pont lui laissant le loisir de s'occuper de l'Égypte, Crassus et Jules César songèrent à se faire envoyer dans ce pays. L'an 64, le tribun Rullus proposa nettement de réunir cette contrée aux possessions de la république. L'éloquence de Cicéron fit échouer la loi agraire et sauva l'Égypte.

Des démonstrations si peu amicales ne devaient pas attacher Ptolémée à la cause des Romains. S'il ne fournit pas de secours à Mithridate pendant sa dernière guerre, au moins entretint-il des relations avec lui. Au retour d'une expédition contre le roi de Pont, Pompée étant descendu en Syrie y apprit la mort de ce redoutable ennemi de Rome. Il s'avança alors jusqu'aux frontières de l'Égypte, et Aulétès tremblant s'empressa de lui envoyer de magnifiques présents. Il pria même Pompée de l'aider contre des rebelles qui troublaient ses États; mais le général romain s'abstint d'y entrer. Ce refus n'empêcha pas Ptolémée de redoubler d'instances auprès de lui pour gagner sa bienveillance. Durant le siége de Jérusalem il lui fournit des secours en argent et en vivres. En retour, Pompée procura au roi la faveur de César, avec lequel il était alors fort uni, et ce fut à la protection du triumvir, qui naguère avait voulu lui ravir sa couronne, qu'Aulétès dut enfin d'être reconnu par le sénat (59).

La race des Lagides, du reste, paya cette grâce bien cher. Peu de temps après, un sénatus-consulte provoqué par Clodius, tribun du peuple, dépouilla de la dignité royale le frère de Ptolémée, qui régnait en Cypre. L'île fut réunie aux domaines de la république. Cette usurpation excita une violente colère parmi le peuple d'Alexandrie, qui avait conservé plus que ses rois le sentiment de la dignité nationale. Il exigea de son souverain un acte de vigueur dont il n'était guère capable : c'était de renoncer à l'alliance des Romains et de

défendre le bien de sa famille. Aulétès s'y refusant, le peuple se révolta. Le roi prit le parti de quitter secrètement l'Égypte, et d'aller demander en personne l'assistance des amis qu'il croyait avoir à Rome, contre un peuple dont il n'avait pas osé partager la généreuse indignation.

Caton, qui venait d'être envoyé pour occuper l'île de Cypre, se trouvait alors à Rhodes. Aulétès se rendit auprès de lui et en fut traité avec assez de dédain. Caton lui reprocha d'avoir quitté son royaume et le pressa de remonter sur ses vaisseaux, offrant de le reconduire en Égypte et de le réconcilier avec son peuple. Aulétès préféra aller mendier à Rome un secours plus efficace. Pendant ce temps, les Alexandrins, croyant leur roi mort, placèrent sur le trône ses filles aînées, Cléopâtre-Tryphène et Bérénice, puis envoyèrent une ambassade en Syrie pour engager Antiochus, cousin des deux princesses, à venir régner avec elles. Antiochus avait été roi de Syrie après l'expulsion de Tigrane; mais depuis il avait été dépouillé par Pompée, et il vivait en simple particulier. Il mourut avant d'avoir pu profiter des offres des Alexandrins. Les ambassadeurs s'adressèrent à Philippe, un de ses parents; mais Gabinius s'opposa à son départ. On le remplaça par un Séleucus, frère d'Antiochus, qui se rendit en Égypte, où il n'y avait plus qu'une reine, Cléopâtre-Tryphène étant morte après un an de règne. Séleucus épousa Bérénice; peu de temps après elle le fit étrangler et le remplaça par Archélaos, pontife de Bellone à Comana, qui passait pour fils du grand Mithridate. Cependant Aulétès intriguait à Rome pour se faire réintégrer dans ses États. Lentulus Spinther, consul, qui devait avoir l'année suivante le gouvernement de Cilicie, fut chargé de conduire Ptolémée dans son royaume. Les divisions qui régnaient dans le sénat ne permirent pas que cette décision fût exécutée. Pompée quitta Rome et Ptolémée y resta sans appui. De leur côté, les Alexandrins faisaient tous leurs efforts pour traverser les démarches de leur roi; une ambassade fut chargée de l'accuser; mais Aulétès trouva moyen de faire assassiner la plupart des députés; et Dion, leur chef, gagné ou effrayé, ne se présenta pas au sénat. L'affaire ne fut terminée qu'en l'année 55. Pompée étant alors

consul remit à Ptolémée des lettres pressantes pour Gabinius, gouverneur de la Syrie.

Ce général se préparait à traverser l'Euphrate, dans le but de rétablir sur le trône des Parthes Mithridate III, chassé par son frère Orodès. Ptolémée vint lui proposer une expédition semblable, mais plus facile et surtout plus lucrative. Son or acheva de convaincre Gabinius. Malgré la loi qui interdisait aux gouverneurs de sortir de leur province, Gabinius, laissant l'administration de la Syrie à son fils, partit avec Aulétès. Les Juifs lui fournirent des secours de toute espèce. Son lieutenant, Marc-Antoine, le futur triumvir, celui qui devait jeter un jour aux pieds d'une reine d'Égypte son nom, sa gloire, et ses plus grandes espérances, Marc-Antoine, arrivé devant Péluse, à la tête de la cavalerie romaine, s'en rendit maître presque sans coup férir, avec l'aide des Juifs qui l'habitaient. Archélaos, l'époux de Bérénice, homme de courage et de talent, vint attaquer Gabinius près de Péluse. Les Égyptiens furent battus et l'armée romaine s'avança dans l'intérieur du pays, tandis que la flotte, qui avait forcé les bouches du Nil, remontait le fleuve. Malgré leur haine pour Aulétès et la crainte de son ressentiment, quand les Alexandrins, peuple léger, virent qu'Archélaos voulait résister dans Alexandrie et se préparait à un siége, les murmures éclatèrent; et lorsqu'il fallut tracer des lignes de défense, creuser des fossés, leur mécontentement ne connut plus de bornes. Archélaos dut essayer encore d'une bataille. Il le fit avec courage, mais sans succès. Il fut vaincu et tué; Ptolémée remonta sur son trône. Marc-Antoine rendit de grands honneurs au malheureux Archélaos, à qui des liens d'hospitalité l'avaient autrefois uni. Aulétès, en rentrant dans Alexandrie, fit mettre à mort sa fille Bérénice. Les citoyens les plus riches et les plus distingués subirent le même sort : leurs biens furent employés à payer les alliés du roi. Gabinius reprit ensuite le chemin de la Syrie, comblé de richesses et laissant à Ptolémée un corps de troupes gauloises pour former sa garde.

Ptolémée passa encore sur le trône trois années qui ne furent marquées par aucun fait important. Il mourut dans

un âge peu avancé (52). Avant sa mort il avait envoyé des ambassadeurs à Rome porter au sénat son testament, qui fut remis à la garde de Pompée. Aulétès y disposait de la couronne en faveur de l'aîné de ses fils et de l'aînée de ses filles, à condition qu'ils se marieraient, lorsqu'ils seraient en âge, et qu'ils régneraient conjointement. Il confiait aussi leur tutelle au peuple romain et les mettait sous la sauvegarde du traité qu'il avait conclu avec la république.

Ptolémée XII, Ptolémée XIII et Cléopâtre (52-30).

Ptolémée XII n'avait que treize ans quand il succéda à son père, tandis que sa sœur, la fameuse Cléopâtre, appelée par le testament d'Aulétès à régner conjointement avec lui, en avait dix-sept. Cléopâtre, déjà en âge de gouverner, fut reine, et son frère eut des tuteurs, Pothin, Théodote et Achillas, naturellement ennemis du pouvoir de la reine. Cléopâtre et Ptolémée furent admis sans difficultés par le sénat de Rome au nombre des rois alliés. Mais à ce moment éclatait la guerre civile entre César et Pompée. Pompée, prêt à passer en Grèce, envoya son fils aîné et Cornélius Scipion en Égypte, pour y lever des troupes. Cléopâtre fournit des grains en abondance, et le fils de Pompée partit d'Alexandrie avec une flotte de 60 voiles et les 500 Gaulois que Gabinius avait laissés autrefois en Égypte. Ces actes d'autorité de la part de Cléopâtre fournirent aux tuteurs de Ptolémée l'occasion d'exciter contre elle une sédition dans Alexandrie. Elle s'enfuit en Syrie avec sa jeune sœur Arsinoé.

Cependant Pompée, vaincu à Pharsale, fuyait vers l'Égypte. Ptolémée allait partir d'Alexandrie pour combattre sa sœur, quand on signala les vaisseaux qui amenaient Pompée fugitif. Le rival malheureux de César venait chercher un asile chez un prince qui lui devait sa couronne. Ptolémée le fit lâchement assassiner. César lui-même parut bientôt en vue d'Alexandrie. Ptolémée était encore aux environs de Péluse, il se hâta de retourner dans sa capitale. Le premier objet qui s'offrit aux yeux de César à peine débarqué, fut la tête de Pompée que Théodote, ministre du roi égyptien, lui pré-

senta. Ce triste spectacle lui arracha des larmes, et, en vainqueur généreux, il fit rendre à son ancien adversaire les honneurs funèbres.

César, après la mort de Pompée, n'avait plus rien à faire en Égypte, et il devait être pressé de partir pour l'Afrique, où les débris du parti pompéien s'étaient ralliés. Les vents contraires, ou plutôt les charmes de Cléopâtre qu'il fit revenir de Syrie, le retinrent. Les Alexandrins, blessés dans leur fierté nationale par la fréquente intervention des Romains dans leurs affaires, ne dissimulèrent pas leur mécontentement, quand ils virent César régler lui-même les différends du roi avec sa sœur. L'eunuque Pothin exagérait à dessein ce qu'il y avait de blessant pour la majesté royale dans les procédés du général romain ; en même temps il faisait avancer Achillas, à la tête de l'armée égyptienne, contre Alexandrie. César donna ordre que l'on congédiât leurs troupes. Ptolémée tenta de s'échapper du palais pour aller le rejoindre.

César n'avait plus que 3000 hommes avec lui ; il se trouva dans la position la plus périlleuse, au milieu d'une ville immense et d'une population habituée à faire et à renverser capricieusement ses maîtres. Il lut au peuple ameuté le testament du dernier roi, et il s'engagea, en qualité de dictateur, à donner l'île de Cypre aux deux autres enfants d'Aulétès, Arsinoé et Ptolémée le jeune. La sédition fut momentanément apaisée, mais la populace, excitée par les ministres, qui voyaient leur règne fini, se souleva de nouveau. Pothin se concerta avec Achillas, qui commandait l'armée, pour écraser les Romains dans Alexandrie. Cette armée, composée de 22 000 hommes, parut bientôt sous les murs de la capitale. Le seul moyen d'apaiser le peuple eût été de lui livrer Cléopâtre ; mais César aima mieux soutenir un siége dans le Bruchion, où il était enfermé, que de commettre une pareille lâcheté. Les Alexandrins voulaient s'emparer de sa flotte ; il la brûla. L'incendie gagna de l'arsenal au palais, et consuma la grande bibliothèque des Ptolémées. Le découragement commençait à gagner l'armée romaine, lorsque arriva auprès d'Alexandrie une légion envoyée par Domitius Calvinus avec

des vivres et des munitions. César alla la chercher en personne. Ce secours et plusieurs victoires navales qu'il gagna avec une flotte improvisée décidèrent les Alexandrins à faire quelques ouvertures. César consentit à remettre en liberté le jeune roi, quoiqu'il se fiât peu à la sincérité des ambassadeurs. Il jugeait plus facile de faire la guerre à un roi qui réunirait toutes ses forces autour de lui et permettrait de frapper un grand coup, qu'à une population insaisissable.

Ptolémée fut à peine libre qu'il montra une haine violente contre les Romains. Heureusement Mithridate de Pergame arrivait au secours de César avec des troupes qu'il avait rassemblées en Cilicie, en Syrie et en Judée. Une armée égyptienne, chargée de lui disputer le passage, fut battue grâce à la valeur de l'Iduméen Antipater et des Juifs qu'il commandait. Une autre bataille se livra entre César et Ptolémée sur les bords du Nil. Ptolémée y périt en se sauvant sur une barque que le grand nombre des fuyards submergea au milieu du fleuve. Son corps, rejeté par les flots sur le rivage, fut reconnu à sa cuirasse d'or (47).

Après sa mort, son frère fut mis sur le trône, par ordre de César. Celui-ci, maître d'Alexandrie et de l'Égypte, pouvait les garder au nom du peuple romain; il aima mieux exécuter le testament d'Aulétès; et il appela Ptolémée XIII le jeune à régner conjointement avec sa sœur Cléopâtre. Il laissa à celle-ci un corps de troupes pour assurer son pouvoir et emmena Arsinoé, sa sœur, dont la présence et les prétentions auraient pu causer du trouble dans le royaume. Cette princesse fut conduite à Rome, où elle servit à orner le triomphe de César. Depuis cette époque, tout le pouvoir appartint à Cléopâtre; son mari n'eut que le vain titre de roi. En l'an 46, les deux souverains firent le voyage de Rome, où ils furent admis au nombre des alliés de la république. Deux ans après, Ptolémée mourut empoisonné, dit-on, par les ordres de sa sœur.

Tant que César vécut, Cléopâtre resta sous sa protection, et par conséquent sous la dépendance de Rome; lorsque César eut été assassiné, elle prit, non sans danger pour l'Égypte,

que menaçait Cassius, gouverneur de Syrie, le parti des triumvirs, et elle parvint, après la mort de son frère, à leur faire reconnaître pour roi le fils qu'elle prétendait avoir eu de César, Ptolémée Césarion. La passion profonde qu'Antoine conçut bientôt pour elle lia sa destinée à celle du triumvir. Il partait pour la guerre des Parthes, lorsqu'il voulut auparavant demander compte à la reine d'Égypte de la conduite équivoque qu'elle avait tenue dans la guerre civile, et en tirer quelqu'argent. Il lui manda de venir le trouver à Tarse. Cléopâtre, qui connaissait bien sa puissance, ne se pressa pas. Arrivée en Cilicie, elle remonta le Cydnus sur une galère parée avec le luxe voluptueux de l'Orient. La poupe était dorée, les voiles de pourpre, et les rames argentées suivaient la cadence des lyres et des flûtes. Des Amours et des Néréides entouraient la reine, couchée nonchalamment sous un pavillon égyptien. Sur les deux rives, l'air était embaumé de parfums d'Arabie. Pour voir cette Vénus égyptienne, toute la ville courut au fleuve. Antoine resta seul sur son tribunal. Il invita la reine à se présenter devant lui; elle exigea qu'il vînt le premier et l'étonna par toutes les magnificences qu'elle déploya. Les lambris, les plafonds de la salle du banquet étincelaient de mille figures symétriques ou bizarres, tracées comme par une main de feu. Dès ce jour, elle captiva Antoine, le railla hardiment, mania à son gré la simplicité grossière du lieutenant de César, et l'emmena avec elle à Alexandrie.

Cependant il fallut bien qu'Antoine s'arrachât aux délices de cette ville; il était menacé d'être bientôt dépouillé de l'empire par son astucieux rival. Il quitta l'Égypte, et revint en Italie. L'année suivante, il était en Syrie, où il se préparait à la guerre des Parthes; Cléopâtre vint l'y trouver. A sa demande, il réunit au royaume d'Egypte toutes les contrées maritimes et commerçantes de la Méditerranée orientale, la Phénicie, la Cœlésyrie, l'île de Cypre, une grande partie de la Cilicie, le canton de la Judée qui porte le baume, l'Arabie des Nabathéens, par où les caravanes se rendaient vers les ports de la mer des Indes. Placer ces diverses contrées dans la main industrieuse des Alexandrins, c'était le seul moyen

de leur rendre l'importance commerciale qu'elles avaient perdue depuis la ruine de Tyr et la chute des Perses.

Avant d'attaquer les Parthes, Antoine retourna encore en Égypte ; mais une fois rentré dans Alexandrie, il ne put sitôt en sortir, ni échapper à l'enchanteresse. Oubliant ses devoirs de Romain et les intérêts de la république, il donna le titre de roi aux enfants qu'il avait eus de Cléopâtre. Alexandre eut pour partage l'Arménie, la Médie et le royaume des Parthes, qu'Antoine espérait conquérir. Ptolémée, son second fils, eut la Phénicie, la Syrie et la Cilicie. Il les présenta tous deux au peuple. L'aîné était vêtu d'une robe médique, et portait sur sa tête la tiare, ornement des rois mèdes et arméniens. Ptolémée avait un long manteau, et le diadème, costume des successeurs d'Alexandre. Depuis ce jour, Cléopâtre ne parut plus en public que vêtue de la robe consacrée à Isis. En même temps, à l'instigation de Cléopâtre, Antoine répudiait sa femme Octavie, sœur d'Octave, l'autre triumvir. Une rupture entre les deux maîtres du monde était inévitable. Octave accusa son ennemi devant le sénat d'avoir démembré l'empire, et introduit Césarion dans la famille de César. Le sénat le dépouilla de la puissance tribunitienne, et déclara la guerre à la reine d'Égypte. « Ce n'est pas Antoine, disait Octave, que nous aurons à combattre ; les breuvages lui ont ôté la raison : nos adversaires seront l'eunuque Mardion, un Pothin, un Charmion, et les coiffeuses de la reine. » Cléopâtre accompagna Antoine dans cette campagne; elle le suivit jusqu'à Actium avec 200 vaisseaux égyptiens. Comme elle voulut qu'on lui dût la victoire, elle insista pour que l'on combattît sur mer. L'issue du combat était encore douteuse, lorsqu'on vit 60 vaisseaux de Cléopâtre traverser à force de rames les lignes d'Antoine et cingler vers le Péloponèse. La reine n'avait pu soutenir la vue de cette horrible mêlée. Antoine la suivit lâchement ; et cette fuite décourageant les siens, Octave resta vainqueur. Les fugitifs s'étaient retirés en Égypte. Octave vint les y chercher. Cléopâtre lui livra Péluse, la clef du pays, et ne songea plus qu'à se débarrasser d'Antoine. Le malheureux s'obstinait à avoir confiance en elle. Le jour même où Octave parut devant la ville,

il se battit intrépidement aux portes d'Alexandrie, et, en revenant de l'action, il présenta à Cléopâtre ceux des siens qui s'étaient distingués. Le lendemain, la cavalerie le trahit, et son infanterie fut écrasée; en même temps il aperçut la flotte égyptienne qui s'unissait à celle du jeune César. Cléopâtre avait eu soin de lui enlever cette dernière ressource. Elle-même, craignant enfin sa vengeance, se cacha avec ses trésors dans un tombeau fortifié qu'elle s'était construit. Ce fut là qu'elle apprit qu'Antoine venait de se frapper mortellement. Il avait voulu se faire tuer par un esclave qu'il réservait depuis longtemps pour ce dernier service. L'esclave leva l'épée; mais au lieu de frapper son maître, il se perça lui-même. Antoine rougit, et l'imita. Il sut alors que Cléopâtre vivait encore; il voulut être porté près d'elle. Au lieu de lui ouvrir la porte de sa tour, avec l'aide de ses femmes, elle le hissa jusqu'à une fenêtre, d'où elle le redescendit dans le mausolée. Il y expira.

Les soldats de César entrèrent par la même fenêtre. Ils arrivèrent à temps pour arrêter le bras de la reine, qui faisait mine de se percer d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture. Au fond, elle tenait à la vie, et elle ne désespérait pas de séduire Octave comme elle avait séduit son oncle. Toute sa tactique échoua contre la froide réserve du vainqueur. Alors elle voulut sérieusement mourir : elle s'abstint d'aliments. Octave souhaitait de la conduire vivante à Rome. Il crut l'intimider en la menaçant de faire tuer ses enfants si elle mourait. Toutefois, l'horrible perspective de ce triomphe, où elle serait menée, la chaîne au cou, derrière le char du vainqueur, la décida. Un jour on la trouva morte au milieu de ses femmes expirantes; elle était couchée sur un lit d'or, le diadème au front, et parée, comme pour une fête, de ses ornements royaux. Le bruit courut qu'elle s'était fait apporter un aspic caché au fond d'un panier de figues : lorsqu'elle aurait vu le reptile sortir de la verdure, elle aurait dit : Te voilà donc! » Ce fut du moins la tradition populaire, et Octave s'en empara, car on vit à son triomphe une statue de Cléopâtre le bras entouré d'un aspic (août, 30 av. J. C.).

L'Égypte fut réduite en province romaine, et Cornélius Gallus fut son premier préfet.

La dynastie des Lagides avait régné près de trois siècles, elle avait fourni vingt et un règnes remplissant un intervalle de 294 ans.

CHAPITRE XV[1].

LE ROYAUME DE SYRIE SOUS LES SÉLEUCIDES

Séleucus Nicator (312-279). — Antiochus I Soter (279-261). — Antiochus II Théos (261-246), Séleucus II Callinicos (246-225) et Séleucus III Céraunos (225-222). — Antiochus le Grand (225-186). — Séleucus IV Philopator (186-174); Antiochus IV Épiphane (174-164). — Antiochus V Eupator (164-162); Démétrius I Soter (162-150). — Alexandre Bala (150-146); Démétrius II Nicator (146-125). — Derniers rois de Syrie (125-64). — Palmyre.

Séleucus Nicator (312-279).

La bataille d'Ipsus et la défaite d'Antigone avaient livré à Séleucus la haute Asie. Ainsi s'était accomplie la prophétie faite, dit-on, un jour, par les Chaldéens qui avaient annoncé que Séleucus soumettrait toute l'Asie et qu'Antigone perdrait la vie en le combattant.

Rien d'abord n'annonça la fortune de cet illustre capitaine. Après la mort d'Alexandre, il n'avait obtenu qu'un commandement dans la cavalerie; mais au deuxième partage, celui de Trisparadisos, il fut nommé gouverneur de Babylonie. Il administrait cette contrée où il s'était attiré l'affection géné-

1. Principaux ouvrages à consulter : des fragments de Diodore, Polybe, Tite-Live; les *Syriaques* d'Appien; quelques *Vies* de Plutarque, les extraits de Justin; les *Antiquités judaïques* de Josèphe et les livres des Maccabées; parmi les modernes : Vaillant, *Imperium Seleucidarum*, 1681; Frœlich, *Annales rerum et regum Syriæ*, 1754; Saint-Martin, *Vie de Séleucus*. Le Veydt et Vanoski, *Syrie ancienne*.

rale, lorsque les prétentions d'Antigone le forcèrent à s'enfuir en Égypte, auprès de Ptolémée. Associé pendant quelque temps aux luttes des rivaux d'Antigone, il fit la guerre avec succès en Cypre et sur les côtes de l'Asie Mineure; puis, après la bataille de Gaza, où Démétrius fut vaincu en 312, il rentra dans la Babylonie. Il n'eut besoin que de quelques soldats pour rentrer dans son ancien gouvernement, où il fut accueilli avec la plus vive sympathie. C'est alors que commence l'ère des Séleucides. Un présage heureux annonça la grandeur future du nouvel empire. L'armée trouva sur une roche, près des bords de l'Euphrate, une ancre enfouie. Séleucus s'empressa d'adopter cet emblème et prit pour arme une ancre de navire, symbole de force et de stabilité.

La puissance de Séleucus, toutefois, était loin d'être affermie, et ses ressources paraissaient bien insuffisantes pour lutter contre un ennemi qui avait à sa disposition des forces immenses. Séleucus, voyant le découragement de quelques-uns de ses soldats, s'empressa de les rassurer : « Les anciens compagnons d'Alexandre, leur disait-il, élevés par leur bravoure, ne doivent se fier ni à la force ni à l'argent, mais à l'habileté et à l'expérience, qui leur ont fait exécuter de si grandes choses. Ils doivent aussi mettre leur confiance dans les dieux, qui ont prédit que la fin couronnerait l'œuvre. Car l'oracle établi chez les Branchides a prédit que Séleucus serait roi, et Alexandre lui-même m'apparaissant en songe m'a annoncé cette future grandeur. » Les événements justifièrent cette confiance de Séleucus dans ses destinées. Nicanor, gouverneur de Médie, qui l'attaqua, fut vaincu ; ses troupes furent incorporées dans l'armée de Séleucus, la Susiane et la Médie soumises. Démétrius essaya bien de lui enlever ces provinces, mais toutes ses tentatives échouèrent contre le dévouement des populations. Antigone dès lors dut renoncer à toute prétention sur ce pays.

Les années suivantes furent employées par Séleucus à affermir sa domination dans la haute Asie; dès l'année 306, il était maître des vastes contrées comprises entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus; à l'exemple des autres généraux, il prit alors le titre de roi. En 305, il entreprit une grande expédi-

tion contre Sandracottus (le Chandragoupta des traditions indiennes) qui, après la mort d'Alexandre, avait essayé de renverser la domination macédonienne sur les bords de l'Indus. Le roi de Syrie pénétra jusqu'au Gange. Toutefois Chandragoupta lui opposa une résistance assez vive pour que Séleucus, satisfait d'avoir conclu avec le roi indien un traité d'alliance et obtenu un tribut de 500 éléphants de guerre, lui abandonnât ces régions lointaines jusqu'à l'Indus et au Paropamisus. Cette expédition n'en eut pas moins les résultats les plus avantageux pour le roi de Syrie. Elle servit puissamment à rétablir entre l'orient et l'occident de l'Asie des relations qui ne cessèrent plus et qui favorisèrent tout à la fois les intérêts de la science et ceux du commerce. Quand Séleucus revint dans ses États, il retrouva Antigone et Démétrius aussi ambitieux que jamais, et convoitant la domination de la Grèce et de la Macédoine. Il dut prendre part à la nouvelle ligue formée contre eux, et contribua beaucoup au gain de la bataille d'Ipsus. Cette victoire assura définitivement à Séleucus le fruit de ses labeurs; toute l'Asie antérieure, jusqu'au Taurus, fut ajoutée à ses États (301).

Séleucus crut alors qu'il lui importait de se rapprocher de la Méditerranée, où s'agitaient de grands intérêts. Il vint s'établir en Syrie où il fonda une ville nouvelle qu'il appela Antioche, du nom de son père. Il y transporta les habitants des villes voisines, auxquels il accorda les mêmes droits qu'aux Grecs, sans distinction de race ni de religion. Antioche, devenue la capitale de l'empire, acquit bientôt un développement considérable et devint en peu de temps une des villes les plus riches et les plus somptueuses de l'Orient.

Séleucus fonda ou embellit une foule d'autres villes, parmi lesquelles Appien compte seize Antioches, cinq Laodicées, neuf Séleucies et trois Apamées. Instruit par l'histoire des derniers roi de la Perse, il divisa son empire en 72 satrapies pour affaiblir la puissance des gouverneurs. Ce n'était pas encore assez. Il est vrai que, sous un prince actif et ferme comme Séleucus, il n'était guère possible aux satrapes de songer à un démembrement; mais, sous ses faibles successeurs, les moyens d'action n'étant pas proportionnés à l'éten-

due de l'empire, l'unité fut impossible et les guerres civiles recommencèrent.

Séleucus abandonna lui-même à son fils Antiochus le gouvernement de l'Asie supérieure, retenu qu'il était dans les provinces occidentales par la nécessité de veiller sur ses entreprenants voisins. Démétrius était parvenu à réunir les débris de sa fortune et à se rendre presque redoutable à ses vainqueurs. Séleucus lui-même, voulant contre-balancer l'union intime de Ptolémée et de Lysimaque, lui avait demandé la main de sa fille Stratonice, qu'Antiochus épousa plus tard. Mais ce rapprochement ne fut pas de longue durée. Démétrius, poursuivi jusqu'en Cilicie par Lysimaque, sollicita les secours de son gendre, qui les lui refusa. On allait en venir aux mains quand Démétrius se vit forcé, par la défection de son armée, de se livrer à Séleucus. Celui-ci l'accueillit magnifiquement, et résista aux sollicitations de Lysimaque, qui lui offrait de l'argent pour le faire périr. Il voulait obtenir de lui, pour Antiochus et Stratonice, la cession de ses droits. Démétrius accorda tout, abandonna les affaires et vécut dans la mollesse et le plaisir. Quelque temps après il mourut dans le palais que Séleucus lui avait assigné pour demeure ou pour prison (284).

La mort de Démétrius semblait devoir mettre un terme aux troubles qui depuis longtemps agitaient l'Asie. Mais les désordres qui régnaient à la cour de Thrace amenèrent de nouvelles complications. Lysimaque et Agathoclès, son fils, avaient épousé, quelques années auparavant, les deux filles de Ptolémée Soter, Arsinoé et Lysandra. La première avait fait périr Agathoclès, et Lysandra, veuve de ce prince, s'était réfugiée près de Séleucus avec ses enfants. Dans le même temps, le roi de Syrie avait donné asile à un des fils de Soter, Ptolémée Céraunos, qui ne pardonnait pas à son père la préférence accordée à son plus jeune frère, Ptolémée Philadelphe. Ce dernier était devenu l'allié de Lysimaque, et Ptolémée Céraunos, pour se venger, ne cessait d'engager Séleucus à déclarer la guerre au roi de Thrace. Lysimaque, instruit de ces menées, traversa la mer à la tête d'une nombreuse armée, et vint présenter la bataille à Séleucus, dans les plaines

de la Phrygie, à Cyropédion. Il y fut tué; Appien raconte que son chien garda son cadavre jusqu'au moment où Thorax de Pharsale le trouva et l'ensevelit.

Après cette victoire éclatante (281), Séleucus voulut passer en Europe afin de se mettre en possession des États du roi de Thrace; mais au moment où il allait franchir l'Hellespont, il tomba sous le poignard de Ptolémée Céraunos. Ainsi finit le fondateur de la dynastie des Séleucides, après avoir régné près de trente-trois ans, si l'on compte à partir de l'ère qui porte son nom et qui commence en **312**. Vainqueur de ses rivaux, conquérant d'un vaste empire, habile administrateur, Séleucus fut, avec Ptolémée Soter, le plus digne héritier d'Alexandre; malheureusement, de tous les princes de sa race, il fut presque le seul qui mérita le glorieux surnom de Nicator (*triomphateur*), que ses sujets lui décernèrent.

Antiochus I Soter (279-261).

Antiochus Ier, surnommé Soter (*sauveur*), succéda à Séleucus. Il avait été, du vivant de son père, associé à ses guerres et à ses triomphes : à la bataille d'Ipsus, il commandait le corps d'armée opposé à Démétrius, fils d'Antigone. « Son règne ne paraît pas avoir été malheureux, puisqu'il conserva toute l'étendue de ses États; mais dans un royaume fondé par des conquêtes, c'est déjà le présage d'une décadence prochaine, lorsqu'on échoue dans de nouvelles entreprises de ce genre, et c'est ce qui arriva ici. Dans un tel état de choses, plus tout dépend de la personne de celui qui gouverne, plus on sent promptement les effets de la dégénération de la famille régnante. » (Heeren.)

Ce ne fut, en effet, qu'avec peine qu'Antiochus conserva l'intégrité du royaume fondé par son père. Peu de temps après son avénement au trône, il perdit sa femme Stratonice qui avait d'abord été sa belle-mère, et il s'unit à une de ses sœurs. Il ne vengea pas la mort de son père, ce qui était une lâcheté; et il conclut avec Antigone Gonatas un traité par lequel il renonçait aux prétentions qu'il avait sur la Macédoine, ce qui était peut-être trop de prudence. Un grand

nombre de villes, en effet, qui s'étaient placées sous la protection de Séleucus, répudièrent celle d'un prince si peu sûr de lui-même. Il essaya, quelque temps après, la conquête de la Bithynie; Patrocle, un de ses généraux, se jeta sur les terres de Zipœtès qui régnait en cette contrée. Il y fut exterminé avec toute son armée.

Antiochus voulut réparer ce revers, mais Nicomède, successeur de Zipœtès, força le roi de Syrie à renoncer à la guerre. Nicomède, toutefois, se sentant toujours menacé, prit à sa solde les Gaulois qui venaient de faire une irruption en Macédoine, et les lança contre Antiochus. Celui-ci remporta sur eux une victoire signalée, et comme il la dut en grande partie à ses éléphants, il en fit sculpter un sur le trophée qu'il érigea. Appien dit que ce fut à cette occasion qu'on lui donna le surnom de *Soter*, mais il paraît qu'il le portait auparavant, et qu'il lui avait été décerné par les Athéniens établis à Lemnos, pour avoir délivré cette île de la domination de Lysimaque.

Ce fut sous le règne d'Antiochus Soter que le petit royaume de Pergame se rendit tout à fait indépendant. Philétère, après être resté pendant vingt ans maître de cette ville, transmit le nouvel État à son neveu Eumène. Antiochus attaqua celui-ci. Mais Eumène, allié aux princes voisins qui redoutaient également la puissance des Séleucides, tint tête à toutes les forces du monarque syrien, le vainquit près de Sardes, et ajouta la province d'Éolide à ses États.

Antiochus espéra se dédommager sur le roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, en soutenant les prétentions de Magas, roi de Cyrène, qui avait épousé Apamée sa fille. Mais pendant qu'il essayait inutilement de s'emparer de Péluse, Philadelphe fit une invasion en Syrie qui le rappela en arrière.

Antiochus ne survécut guère à ces derniers événements; il mourut en 261.

Antiochus II Théos (261-246), Séleucus II Callinicos (246-225) et Séleucus III Céraunos (225-222).

Un demi-siècle s'était à peine écoulé depuis la fondation du nouvel empire, et déjà la décadence semblait arrivée. Les possessions des Séleucides étaient disséminées sur une trop grande étendue de territoire. Elles étaient vulnérables par trop d'endroits, pour qu'elles pussent rester longtemps intactes. Dans l'Asie Mineure une foule de princes et de républiques aspiraient à l'indépendance, et les uns et les autres trouvaient dans les barbares d'Europe et dans les rois d'Égypte de puissants auxiliaires. Ceux-ci, de leur côté, convoitaient les bords de la Phénicie, les forêts du mont Liban et tenaient toujours en échec de ce côté les souverains d'Antioche. Le danger était bien plus grand encore à l'orient, où il était à peu près impossible de maintenir dans l'obéissance des provinces si éloignées du centre du gouvernement. Il eût fallu d'ailleurs au nouvel empire des chefs actifs, braves, intelligents, pour continuer l'œuvre des Séleucus. Malheureusement la plupart des successeurs furent des princes faibles et livrés à toutes les habitudes, à tous les vices de la corruption orientale. En vain ils se font donner les surnoms pompeux de *Vainqueur*, de *Foudre*, de *Dieu ;* tous ces titres déguisent mal leur faiblesse et n'ajoutent aucun prestige à leur puissance. On le vit bien sous le règne d'Antiochus II, surnommé Théos. Sous son règne, la faiblesse intérieure du gouvernement se montra visiblement par l'affranchissement de plusieurs provinces de l'Orient, où se formèrent le royaume des Parthes et celui de la Bactriane. Cette décadence prématurée était due principalement à la corruption profonde qui régnait à la cour d'Antioche. Le luxe, les passions du monarque absorbaient des sommes immenses, épuisaient les provinces et hâtaient la dégénération de la famille royale, dont les membres, comme les Ptolémées, avaient adopté le fatal usage de ne point chercher d'alliance hors de leur maison. Tous ces vices éclatèrent d'une manière sensible sous le règne d'Antiochus II. Il commença par une expédition contre

Timarque, qui s'était rendu tyran de Milet; il le chassa du pays et les Milésiens, par reconnaissance, lui donnèrent le surnom de *Théos*. Puis il reprit les hostilités contre l'Égypte et ne fut pas plus heureux que son père. C'était à l'instigation de Laodice sa femme et d'Apamée sa sœur, veuve de Magas, qu'il avait entrepris cette guerre. Ptolémée Philadelphe, prince d'un caractère essentiellement pacifique, voulut mettre fin à ces débats; il engagea Antiochus à répudier sa femme, dont il avait déjà deux fils, et il lui donna en mariage Bérénice sa fille, avec une dot considérable. Antiochus y consentit, et Laodice fut répudiée. Mais à la mort de Ptolémée Philadelphe il la reprit, et renvoya Bérénice à son tour. Il mourut peu de temps après de maladie à Éphèse. Suivant une autre version, Laodice, pour se mettre en garde contre l'inconstance de son époux, l'empoisonna; et ayant caché sa mort, elle plaça dans son lit un homme du peuple qui lui ressemblait parfaitement, et qui joua le rôle du roi. Le faux Antiochus recommanda ses fils et sa femme à sa cour, et désigna Séleucus, son fils aîné, pour lui succéder (246).

Pendant que ce prince faisait la guerre au roi d'Égypte, et que la haute Asie restait sans maître, les Parthes chassèrent leur satrape macédonien, et jetèrent les fondements d'une domination qui, plus tard, devait se rendre redoutable aux Romains. Ce fut, au contraire, un gouverneur grec, Théodote, qui éleva le royaume de Bactriane. Les deux nouveaux États devaient s'agrandir aux dépens des Séleucides.

Le règne de vingt et un ans de Séleucus II Callinicos, ou le *Beau vainqueur*, ne fut qu'une suite non interrompue de guerres qui bouleversèrent l'empire déjà fort affaibli. Les unes, avec l'Égypte, furent excitées par la haine réciproque de Laodice et de Bérénice; les autres par la jalousie qui arma, contre le roi, Antiochus Hiérax son frère; les autres enfin ne sont que de vaines tentatives faites pour reconquérir les provinces révoltées de la haute Asie.

Laodice, non contente d'avoir fait mourir son mari, voulait encore se débarrasser d'une rivale; elle poussait Séleu-

cus à tuer Bérénice. Celle-ci avait des partisans nombreux dans l'Asie Mineure, où l'influence du roi d'Égypte, Ptolémée III, était grande. Sophron, gouverneur d'Éphèse, favorisait sa cause. Laodice lui tendit des embûches auxquelles il échappa, grâce à Danaé, courtisane célèbre qui jouissait de la confiance de la reine. Averti à temps, le gouverneur d'Éphèse put se sauver en Grèce. Danaé, en punition de ce service, fut, par l'ordre de son amie, précipitée du haut d'un rocher. Bientôt après l'infortunée Bérénice fut mise à mort avec ses fils. Ce crime attira sur l'empire les armes du roi d'Égypte. Déjà plusieurs villes de l'Asie antérieure avaient pris les armes pour sauver cette princesse; d'autres, excitées par Ptolémée, se révoltèrent, et le roi d'Égypte put s'avancer fort au delà de l'Euphrate. C'en était fait peut-être de l'empire de Syrie, si Ptolémée n'avait été rappelé dans ses États par une révolte.

Mais Callinicos avait un ennemi plus redoutable encore dans son frère Antiochus, surnommé Hiérax ou l'Épervier, à cause de sa passion immodérée pour le pouvoir. Hiérax détacha la Lydie de l'empire, et il fallut non-seulement que Séleucus lui reconnût le titre de roi, mais encore qu'il lui abandonnât toute l'Asie antérieure. Antiochus ne se contenta pas de toutes ces concessions, et voulut s'agrandir encore aux dépens de son frère. La guerre éclata. D'abord Séleucus fut assez heureux; déjà il s'était avancé jusqu'en Lydie, quand Mithridate de Pont, allié d'Antiochus, entra en Phrygie, et avec le secours des Gaulois le battit si complétement près d'Ancyre, que son armée fut entièrement dispersée, et que pendant quelque temps on ne sut ce qu'il était devenu. Cette victoire des ennemis de Séleucus eut un grand retentissement dans toute l'Asie, et exerça une fâcheuse influence sur les affaires générales de l'empire. Elle fortifia dans leur indépendance les satrapes révoltés et leur permit de s'agrandir aux dépens des Séleucides. Eumène, le successeur d'Attale, fonda une dynastie nouvelle dans l'ouest de l'Asie Mineure, et Arsace, le nouveau chef des Parthes, annexa l'Hyrcanie au royaume qu'il avait récemment détaché de l'empire. Antiochus faillit payer cher sa

victoire. Les Gaulois croyant le roi de Syrie tué, songèrent à se débarrasser aussi de lui. Les deux frères morts, qui les empêcherait de s'emparer de l'Asie et de succéder aux Séleucides? Pendant qu'il le tenait prisonnier, Séleucus rétablissait ses affaires et concluait un traité de paix avec le roi d'Égypte. Mais Antiochus parvint à s'échapper et à se réfugier auprès du roi de Bithynie, qui lui donna sa fille en mariage. Il recommença aussitôt la guerre et fut battu trois fois dans une même année. La défaite que lui fit essuyer le roi de Pergame fut si complète, qu'il fut forcé de s'enfuir en Cappadoce, et de là sur les terres du roi d'Égypte, qui le fit enfermer, conformément à un article du traité conclu entre lui et Séleucus; il s'évada encore et se retira en Thrace, où l'épée d'un Gaulois mit fin à cette vie turbulente.

Le reste du règne de Séleucus est obscur. Suivant quelques historiens, il aurait essayé de replacer les provinces de la haute Asie sous sa domination, et aurait été vaincu dans deux expéditions consécutives par les Parthes et les Bactriens réunis; dans la seconde il serait même tombé au pouvoir des Parthes, chez lesquels il serait resté dix ans prisonnier. Il est permis de douter de la longue durée de cette captivité. Un fait certain, c'est qu'il mourut dans ses États d'une chute de cheval en 225.

A l'exemple de son aïeul, Séleucus Callinicos bâtit un certain nombre de villes, entre autres Callinicos sur les bords de l'Euphrate; il construisit tout un nouveau quartier à Antioche. Il le peupla d'Étoliens, d'Eubéens et de Crétois. Ces travaux supposent une longue paix et pourraient difficilement s'expliquer, si on admettait cette captivité de dix ans dont parlent quelques historiens.

Séleucus laissa deux fils; l'aîné, Séleucus III, surnommé Céraunos ou *le Foudre*, lui succéda. Dans la troisième année de son règne, les conquêtes des rois de Pergame le déterminèrent à se rendre dans l'Asie Mineure pour y combattre Attale. Il y succomba, victime de la perfidie de Nicanor et du Gaulois Apaturios (222). Achéos, parent de Séleucus, et qui avait exercé une grande influence sous son règne, aurait pu aisément s'emparer de la couronne; il aima mieux la placer

sur la tête du frère du dernier roi, Antiochus III, qui fut surnommé *le Grand.*

Antiochus le Grand (223-186).

« Le règne d'Antiochus le Grand est le plus riche en événements de tous ceux qu'offre l'histoire des rois de Syrie. Il forme de plus une époque remarquable, à cause des rapports que la Syrie commença dès lors à avoir avec les Romains. Quant au surnom de Grand, on sent assez qu'il n'était pas bien difficile de l'obtenir dans une suite de pareils princes. » (Heeren.)

Antiochus III montait sur le trône au milieu de circonstances difficiles. A l'Orient, les Parthes et les Bactriens s'étaient rendus indépendants; à l'ouest, les rois de Pergame avaient réuni à leurs États une grande partie de l'Asie Mineure ; au sud, le roi d'Égypte s'était emparé de la Phénicie et de la Cœlésyrie. Entouré d'ennemis sur tous les points, l'empire des Séleucides était en proie, au dedans, à de fatales divisions: d'ambitieux ministres remplissaient la cour de leurs tristes querelles, et à la faveur de la jeunesse du prince, les satrapes se préparaient à proclamer leur indépendance.

Parmi ces ministres qui exploitaient au profit de leurs passions personnelles la jeunesse du roi, il y avait un certain Hermias, Carien d'origine, à qui Séleucus, en partant pour son expédition au delà du Taurus, avait confié l'administration générale de l'empire. Hermias avait un rival en crédit, Épigène, qui avait ramené les troupes de Séleucus, après sa mort, et que sa capacité dans les conseils aussi bien que sur le champ de bataille avait rendu très-populaire dans l'armée. Celui-ci pressait le roi de marcher contre les satrapes de Perse et de Médie, Molon et Alexandre, son frère, qui s'étaient révoltés. L'apparition du roi à la tête de forces redoutables devait, suivant lui, étouffer promptement la révolte. Si Antiochus prenait cette résolution, il fallait qu'Épigène fût mis à la tête des troupes, car Hermias n'était pas capable de conduire cette expédition. Celui-ci qui avait con-

science de sa faiblesse, accusa Épigène de vouloir tendre des embûches au roi ; en même temps, il engagea Antiochus à faire plutôt la guerre au roi d'Égypte, et lui enlever la Cœlésyrie. Pour mieux tromper Antiochus, il lui montra une lettre qu'il avait lui-même forgée, et par laquelle Ptolémée engageait Achéos, gouverneur de l'Asie Mineure, à s'emparer de l'autorité royale, et mettait à sa disposition ses flottes et ses richesses. Le roi, persuadé par cette lettre, se décida à porter la guerre en Cœlésyrie.

Cependant Molon, grâce à l'incapacité des généraux envoyés contre lui, porta si haut ses forces et ses espérances, qu'il résolut de passer le Tigre, et d'aller mettre le siége devant Séleucie. A la nouvelle de ses progrès, Antiochus voulut suspendre la guerre contre Ptolémée, Hermias s'y opposa; il fallait, disait-il, employer des généraux contre des rebelles ; au roi il appartenait de combattre un roi ; et il continua la guerre contre l'Égypte. Mais la résistance que lui opposa l'Etolien Théodote dans les défilés du Liban, et de nouveaux succès de Molon forcèrent Antiochus de renoncer à ses projets.

Molon, après avoir remporté sur les bords du Tigre une victoire complète, avait paru tout à coup devant Séleucie, s'était emparé de cette ville, puis de Suse et de la plus grande partie de la Mésopotamie. Ainsi se trouvèrent justifiés les craintes et les pressentiments d'Épigène. Hermias ne lui pardonnait pas d'avoir eu raison contre lui. Il craignit que son rival ne le supplantât dans l'esprit du roi, et pour le perdre, il composa une lettre adressée par Molon à ce général, et chargea un des esclaves d'Épigène, qu'il séduisit par de grandes promesses, de le mêler à ses autres papiers. La découverte de cette lettre amena la mort d'Épigène. Les courtisans soupçonnèrent bien la vérité, mais, par crainte, ils gardèrent le silence.

Cependant l'armée d'Antiochus s'était avancée jusque dans l'Apolloniatide; Molon, qui craignait que l'arrivée du roi dans la Babylonie n'y excitât un soulèvement, tâcha de lui fermer les passages des montagnes. Quand les deux armées en vinrent aux mains, l'aile droite de Molon combattait

vaillamment; mais dès que la gauche fut en vue du roi, elle passa à lui. Molon, qui savait bien quel sort l'attendait, se donna la mort pour ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi. Antiochus ordonna de mettre son corps en croix dans le lieu le plus fréquenté de la Médie. Le roi se rendit ensuite à Séleucie, et y régla avec prudence et douceur l'administration des satrapies voisines.

Ce succès rendit Antiochus singulièrement populaire, et sa popularité s'accrut encore à la chute d'Hermias. Cet homme usait de son pouvoir avec une insolence extrême; il avait fait imposer aux habitants de Séleucie une amende de mille talents; il avait exilé les magistrats, torturé des habitants de cette ville, et souillé par des vengeances que le roi désavouait, la victoire remportée sur Molon. Les amis du prince, entre autres Appolophane, son médecin, commencèrent à craindre pour lui-même. Il se forma une espèce de complot dans lequel entra Antiochus, et un jour qu'Hermias l'accompagnait avec les conjurés, le roi s'écarta un instant et le ministre suspect fut assassiné.

Pendant qu'Antiochus rétablissait sa domination en Orient, et soumettait Artabazane, roi de la Médie Atropatène, Achéos ceignit le diadème en Asie Mineure. Antiochus lui écrivit des lettres menaçantes qui le forcèrent à renoncer au titre de roi, puis il reprit la guerre contre Ptolémée. Il fallait d'abord chasser le roi d'Égypte des villes qu'il occupait dans la Syrie et entre autres de Séleucie où Évergète avait mis garnison, quand, pour venger la mort de Bérénice, il avait envahi le royaume. Placée entre la Cilicie et la Phénicie, cette ville était une des clefs de l'empire ; Antiochus voulait à tout prix la reconquérir. Des intelligences qu'il pratiqua dans la ville la firent rentrer en ses mains. Il était encore sous les murs de cette place, lorsqu'il reçut des propositions d'un général égyptien, Théodote, qui, mécontent de son maître, lui offrait de le mettre en possession de la Cœlésyrie. Antiochus accueillit cette offre avec empressement et marcha aussitôt sur la Phénicie. Tyr et Ptolémaïs se rendirent immédiatement. Les autres villes n'offrirent pas plus de résistance; Ptolémée, endormi dans les plaisirs, ne fit

rien pour les défendre. Il ne sortit de l'inaction que quand il apprit qu'Antiochus marchait sur Péluse. Agathoclès et Sosibios, qui avaient la principale influence dans le gouvernement égyptien, se préparèrent activement à la guerre. Pour gagner du temps, ils négocièrent avec Antiochus, ce qui leur permit d'envoyer des députés à Rhodes, à Byzance, à Cyzique, aux Étoliens, pour réclamer leur médiation; ils faisaient venir aussi, de tous côtés, des mercenaires, fabriquaient des armes, plaçaient à la tête de leurs troupes les capitaines les plus expérimentés de la Grèce et de l'Asie Mineure. Une trêve de quatre mois, pendant laquelle les représentants des deux puissances cherchèrent à faire triompher leurs droits et leurs prétentions réciproques sur la Cœlésyrie, ajourna encore les hostilités. Mais les négociations n'amenant aucun résultat, Antiochus résolut de réduire le reste de la Cœlésyrie Les villes de Philotéria sur le lac de Tibériade, de Scythopolis, etc., se rendirent. Les Arabes, entraînés par ces succès, vinrent à leur tour s'unir à Antiochus.

Au commencement du printemps de l'an 216, les deux armées se trouvèrent en présence à quelque distance de Raphia. Pendant cinq jours elles restèrent tranquilles; le sixième, Ptolémée fit sortir ses troupes des retranchements. Antiochus l'imita et l'action s'engagea. Elle commença par les éléphants. Ceux de Ptolémée, effrayés de la grandeur et de la force des autres, reculèrent et mirent le désordre dans l'armée égyptienne. Toute l'aile gauche prit la fuite. Mais le chef des Grecs mercenaires, Phonidas, rétablit l'ordre, et une manœuvre vigoureusement exécutée fit lâcher pied aux Arabes et aux Mèdes. Antiochus, qui s'était lancé à la poursuite des fuyards, à la tête de sa garde, n'apprit que fort tard la déroute de son armée; toute résistance était inutile, il repassa l'Euphrate avec les débris de son armée. Le vainqueur soumit sans peine la Cœlésyrie, province qui avait toujours montré pour les rois d'Égypte un grand attachement. Un traité de paix conclu avec Ptolémée permit à Antiochus de tourner ses armes contre Achéos.

Aidé du roi de Pergame, Attale, Antiochus parvint à le renfermer dans la ville de Sardes. La place résista quelque

temps. Un des généraux d'Antiochus, le Crétois Lagoras, réussit à y pénétrer avec 15 hommes, pendant que le roi, avec le gros de l'armée, retenait l'ennemi occupé à défendre un autre poste. Les assiégés n'eurent d'autre ressource que de se jeter dans la citadelle qui bientôt fut affamée. La trahison du gouverneur en ouvrit les portes. Achéos subit la peine des traîtres. On lui coupa la tête et on attacha à une croix son corps enveloppé d'une peau d'âne.

A l'autre extrémité de l'empire, Arsace III, roi des Parthes, avait profité de ces circonstances pour s'emparer de la Médie. Antiochus, libre enfin de marcher contre lui, s'engagea avec une nombreuse armée dans ces contrées difficiles, parvint à Hécatompyles et de là dans l'Hyrcanie. Les Parthes reculèrent devant lui sans se laisser entamer; aussi malgré ses succès, Antiochus fut obligé de reconnaître Arsace comme roi, à condition que celui-ci lui fournirait des secours pour une expédition contre la Bactriane. Euthydème, qui régnait dans cette contrée, attendit le roi de Syrie à quelque distance du fleuve Arius. Là s'engagea un combat dans lequel Antiochus déploya le plus grand courage. Dans la mêlée, il eut un cheval tué sous lui. Euthydème vaincu se retira sur Zariaspa, d'où il demanda à traiter avec Antiochus. Le roi convaincu qu'il y avait plus d'utilité pour lui à laisser ces contrées sans cesse menacées par les barbares du nord, sous la domination d'Euthydème, accepta ses propositions. Il donna même à son fils Démétrius la main d'une de ses filles, et à Euthydème le nom de roi. Antiochus, après avoir reçu d'Euthydème les provinces dont il avait besoin et un certain nombre d'éléphants, se remit en marche. Il franchit le Caucase et entra chez les Indiens, où il noua amitié avec Sophagasinus leur roi. Il reçut également de ce prince quelques éléphants, puis revenant sur ses pas, il traversa l'Arachosie, franchit le fleuve Érymanthe, et parvint enfin en Carmanie. C'est ainsi, dit Polybe, qu'il rattacha à son empire les satrapies de l'Asie supérieure, et qu'il affermit son trône par la terreur que son audace et son activité inspirèrent à tous les vaincus. Grâce à cette expédition, il parut vraiment digne de sa couronne, non-

seulement à l'Asie, mais encore à l'Europe (211-204). Ce fut, au reste, la dernière de ce genre qu'aient entreprise les Séleucides. Depuis, les peuples de la haute Asie ne virent plus les rois qui régnaient à Antioche, et ils se créèrent des dynasties nationales.

Jusque-là, Antiochus, on le voit, n'avait manqué ni de courage, ni d'habileté. Mais à son retour, il s'engagea dans des entreprises aventureuses qui le commirent avec la plus grande puissance de l'Occident et attirèrent sur son empire les plus grands malheurs.

D'abord, il songea à venger sa défaite de Raphia. A la mort de Ptolémée Philopator, il s'allia avec le roi de Macédoine, Philippe III, pour le partage de la monarchie de Ptolémée Épiphane. Une victoire sur le général égyptien Scopas lui livra la Cœlésyrie, la Palestine et la Phénicie. Puis il soumit les cités grecques de l'Asie Mineure, Smyrne, Lampsaque, Éphèse. Enfin, comme héritier de Séleucus, le vainqueur de Lysimaque, il éleva des prétentions sur la Chersonèse de Thrace, et fortifia Lysimachie dans cette contrée pour en faire le boulevard de son empire. Ces progrès du roi de Syrie inquiétèrent d'autant plus vivement le sénat romain qu'il redoutait en Grèce un vaste mouvement en sa faveur, et ne savait quel parti prendraient les Carthaginois.

En effet, Annibal négociait depuis quelques années avec Antiochus, et projetait une confédération universelle contre Rome. Dénoncé par ses ennemis au sénat, le général carthaginois quitta sa patrie et vint rejoindre Antiochus à Éphèse. Il y trouva les ambassadeurs romains qui, au nom de la république, s'étaient rendus en Orient pour protester contre les envahissements du roi de Syrie et réclamer la liberté des villes grecques. Antiochus leur répondit fièrement qu'il ne se mêlait point des affaires de l'Italie et que les Romains n'avaient rien à voir dans celles de l'Asie. Toutefois il hésitait encore, lorsque Annibal le décida à poursuivre son entreprise.

Ce grand homme offrait de recommencer la seconde guerre punique avec 11 000 hommes et 100 vaisseaux. Tandis qu'il

soulèverait Carthage et ferait une descente en Italie, Antiochus passerait en Grèce et se tiendrait prêt à seconder les opérations de son allié. Ce plan était sage; mais ceux qui étaient intéressés à le faire échouer ne s'oublièrent pas en cette circonstance. Les députés du sénat eurent l'adresse perfide d'entretenir souvent Annibal et de le rendre suspect par là au roi de Syrie. En même temps arrivait en Asie le chef des Étoliens, Thoas qui, voulant faire servir au profit de sa nation l'ambition du roi, lui persuada que donner la conduite de cette guerre à Annibal c'était s'exposer à vaincre pour Carthage.

Antiochus écouta Thoas. Convaincu que la Grèce allait se lever tout entière à son approche, il se décida à y porter la guerre. Mais au lieu d'emmener toutes ses forces, il partit avec 10 000 hommes, 500 cavaliers et 6 éléphants. Il fallait au moins gagner Philippe ou le contenir, ainsi que le voulait Annibal, en plaçant sur ses frontières un corps d'armée; le roi de Syrie indisposa Philippe contre lui, en soutenant un prétendant au trône de Macédoine. Cependant les promesses des Étoliens ne se réalisaient pas; c'est à peine si trois ou quatre petits peuples prenaient parti pour Antiochus. Il essaya d'entraîner dans son parti les Achéens, en leur faisant la pompeuse énumération des forces qu'il allait mettre en mer au printemps; Flaminius, par son adroite politique, parvint à empêcher tout mouvement. « Quant aux innombrables armées du roi, elles ressemblent fort, disait-il, au festin de mon hôte de Chalcis : sa table était couverte des mets les plus variés, mais ce n'étaient que les mêmes viandes déguisées par un art habile. Sous ces noms menaçants de Mèdes, de Caduciens, de Babyloniens, vous ne trouverez que des Syriens. »

Pourtant l'Eubée entière avait fait défection; mais il ne sut pas tirer parti de cette conquête. En face du redoutable ennemi qu'il avait provoqué, il perdit au début de la guerre un temps précieux à célébrer ses noces avec la fille de son hôte, quoiqu'il eût près de cinquante ans; les hostilités étaient déjà commencées, et il passait l'hiver au milieu des festins et des plaisirs. Pendant ce temps-là les légions romaines

arrivaient : Acilius Glabrion s'avança jusqu'aux Thermopyles. Antiochus voulut lui fermer ce passage et fut battu. La déroute fut si complète qu'il resta à peine quelques hommes pour accompagner le roi dans sa fuite rapide à Chalcis, puis à Éphèse (191).

Il fallait alors défendre la mer et fermer l'Asie aux Romains. Antiochus retira les troupes qu'il avait dans la Chersonèse de Thrace, et laissa libres à l'ennemi les approches de l'Hellespont, dont une victoire navale à Myonèse, où la flotte syrienne fut détruite, lui ouvrit le passage. Bientôt les Romains furent en Asie. Antiochus reconnut trop tard la justesse des prédictions d'Annibal. Il rassembla alors des forces considérables, et chercha à entraîner dans son alliance les Galates, les rois de Cappadoce et de Bithynie. Mais les deux Scipions, qui commandaient les légions romaines, persuadèrent à Prusias qu'il n'avait rien à craindre du sénat et Antiochus, réduit à ses seules forces, demanda la paix. Il se déclara prêt à évacuer Lampsaque, Smyrne, etc., et à rembourser aux Romains la moitié des frais de la guerre. On lui répondit qu'il devait payer, non la moitié, mais la totalité des dépenses, affranchir les villes de l'Éolide et de l'Ionie, et évacuer toute l'Asie Mineure jusqu'au Taurus. Dans ses instructions secrètes, Héraclidas, son négociateur, avait été chargé de promettre à Publius Scipion qu'on lui rendrait son fils, qui était prisonnier entre les mains du roi et qu'on lui fournirait tout l'argent qu'il pourrait désirer. Le vainqueur de Carthage n'était pas homme à se vendre. Il fallut donc risquer encore une bataille. Les deux armées se rencontrèrent près de Magnésie du Sipyle. 30 000 Romains y combattirent 82 000 Asiatiques soutenus par 54 éléphants et par tout l'appareil des armées orientales, les chars armés de faux, les cavaliers bardés de fer, les chameaux montés par des archers arabes. Tout cela échoua contre la tactique et la discipline des légions. Les Romains, dit-on, ne perdirent que 350 hommes, tandis qu'ils tuèrent ou prirent 50 000 ennemis (190).

Il n'y avait plus qu'à traiter après un tel désastre : Antiochus s'y résigna; il accepta les conditions qui avaient été

fixées avant la dernière bataille. Il dut évacuer l'Europe et céder l'Asie en deçà du Taurus; payer 15 000 talents euboïques (près de 80 millions de francs) pour les frais de la guerre : 600 sur-le-champ; 2500 quand le peuple aurait ratifié le traité, et le reste en douze ans; solder à Eumène un arriéré de 400 talents, et lui livrer des cargaisons de blé qui, d'après le traité fait avec son père, lui étaient dues; remettre aux Romains Annibal, l'Étolien Thoas, et quelques autres proscrits; enfin donner 20 otages qui lui seraient désignés.

L'empire des Séleucides ne se releva jamais d'un pareil coup. D'une part, sa force et sa réputation en furent singulièrement amoindries; de l'autre, les conditions onéreuses du traité épuisèrent ses ressources financières et le réduisirent dans la période suivante à une complète impuissance. La Syrie se trouva dès lors placée sous la dépendance de Rome, et l'influence du sénat se fit sentir dans tous les événements qui remplissent son histoire à partir de cette époque. Antiochus, déjà si humilié, vit encore, de son vivant, se détacher du corps de l'empire la grande et la petite Arménie. Les satrapes de ces contrées se révoltèrent. Antiochus, avant de tenter de les réduire, fit reconnaître roi son fils Séleucus; et comme il avait besoin d'argent, il alla piller le temple de Bel à Elymaïs. Les habitants du pays, indignés d'un tel sacrilége, se réunirent et le massacrèrent avec les troupes qui l'accompagnaient (187). Aurélius Victor rapporte différemment sa mort. Il dit qu'Antiochus fut tué dans une fête par un de ses hôtes qu'il avait insulté. Il était âgé de cinquante-deux ans et en avait régné près de trente-six. Ses exploits, dans les premières années, lui valurent le surnom de Grand; mais les efforts mêmes qu'il fit pour relever la monarchie tournèrent à sa perte. Toutefois il parut même à Rome un adversaire assez sérieux pour qu'un des historiens latins s'écrie : « Qu'Athènes nous vante maintenant sa gloire; dans Antiochus nous avons vaincu Xerxès! »

Séleucus IV Philopator (186-174); Antiochus IV Épiphane (174-164).

Le règne de Séleucus Philopator (*qui aime son père*), fils aîné d'Antiochus, fut, en général, assez paisible. L'état d'épuisement où était tombée la Syrie condamnait ses monarques au repos. Séleucus pourtant n'avait pas oublié que le roi de Pergame, Eumène, avait contribué à la victoire de Magnésie, et dans la guerre que lui fit Pharnace, roi de Pont, il prit parti pour ce dernier; mais l'intervention de Rome l'arrêta. Eumène se vengea de cette tentative en corrompant un des ministres du roi de Syrie, nommé Héliodore, le persécuteur des Juifs, qui empoisonna Séleucus au moment où il venait d'envoyer à Rome son fils Démétrius, pour remplacer comme otage Antiochus son frère. Héliodore profita de l'absence du frère et du fils du roi, qu'il venait de faire périr, pour usurper la couronne. Antiochus apprit, en passant à Athènes, et la mort de son frère et l'usurpation d'Héliodore. Il prit aussitôt le titre de roi, et fut accueilli avec empressement par les Syriens. Il est connu sous le nom d'Épiphane (l'*Illustre*), et devrait être appelé Épimane (l'*Insensé*), suivant Polybe. C'était, en effet, un prince d'un caractère fort bizarre. Souvent on le voyait, suivi de deux ou trois personnes, courir les rues d'Antioche, s'arrêtant dans les boutiques des orfévres pour disputer avec eux sur leur art, ou bien buvant avec des étrangers et des gens de la lie du peuple. D'autres fois il se dépouillait de la pourpre, et, pratiquant ce qu'il avait vu faire à Rome aux candidats, il allait sur la place publique tendre la main à ceux qu'il rencontrait, et demandait leur suffrage pour la place d'édile ou de tribun du peuple. Il donnait aux uns des dattes, des dés à jouer, ou d'autres objets de peu de valeur; aux autres il faisait des présents magnifiques sans les connaître. Il s'amusait à jeter sur son chemin des poignées d'or, en criant : « Attrape qui peut! » Au commencement de son règne, pour éclipser l'éclat des jeux célébrés par Paul Émile en Macédoine, il

invita les Grecs à des jeux magnifiques qu'il donna à Daphné, et dont Polybe fait ainsi la description :

« D'abord passa l'armée, dont plusieurs corps portaient des couronnes d'or avec des armes de même métal ou d'argent; après la pompe militaire, la pompe religieuse, 1000 bœufs destinés au sacrifice, 800 dents d'éléphants, 800 jeunes gens ceints de couronnes d'or ; près de 300 députations des villes grecques. Le nombre des statues était infini; celles de tous les dieux, génies, ou héros, étaient réunies là, les unes dorées, les autres revêtues de robes parsemées d'or, chacune avec la représentation des fables qui formaient sa légende traditionnelle. On voyait encore les images de la Nuit et du Jour, de la Terre et du Ciel, de l'Aurore et du Midi. 1000 esclaves d'un des favoris d'Antiochus, Denys, son secrétaire, portaient des vases d'argent, dont le moindre ne pesait pas moins de 1000 drachmes; et 1000 esclaves de la maison du roi portaient des vases d'or. 300 femmes, tenant des urnes d'or, répandaient des parfums. 80 autres femmes magnifiquement vêtues étaient portées dans des litières à pieds d'or, 500 dans des litières à pieds d'argent. On prépara pour le festin, d'un côté 1000 lits; de l'autre, 1500, avec un luxe merveilleux. C'était Antiochus qui dirigeait lui-même la fête. Monté sur un cheval sans prix, il courait dans la foule pour presser ceux-ci, pour retenir ceux-là. A l'heure du festin, il se tint à l'entrée de la salle, introduisant les uns, faisant asseoir les autres, guidant les esclaves chargés d'apporter les mets. Quelquefois laissant là tout à coup ceux qui mangeaient et buvaient avec lui, il quittait sa place, courait ailleurs, faisait le tour des tables, recevait debout les différents toasts, plaisantait avec les convives et se mêlait gaiement à leurs propos. On vit même, à la fin du repas, des bouffons l'apporter complétement enveloppé dans je ne sais quelle étoffe, le déposer à terre comme un de leurs pareils, et lui, sur l'invitation de la musique, de s'élancer, de danser, de rivaliser enfin avec les baladins, de manière à forcer les spectateurs de fuir, en rougissant de honte. »

Ce prince, qui paraît justifier si bien le surnom que lui

donne Polybe, ne manqua pourtant ni d'activité ni de courage dans sa lutte contre l'Égypte. Ptolémée Philométor, sous l'influence de ses tuteurs Euléos et Léneos, avait essayé de reconquérir la Cœlésyrie. Antiochus protesta contre cette injuste agression, et, tandis que son ambassadeur Méléagre allait porter ses plaintes au sénat romain, il se mit en campagne, s'empara de Péluse au moyen d'un stratagème, et pénétra en Égypte jusqu'à quelque distance d'Alexandrie. Une émeute éclata alors dans cette ville, et Ptolémée Philométor fut remplacé sur le trône par son frère Évergète. Obligé de s'enfuir à Memphis, il traita avec Antiochus; mais quelque temps après, les deux frères se rappochèrent et se réunirent contre l'ennemi commun. Le roi de Syrie recommença la guerre et entra de nouveau en Égypte; mais il y trouva le préteur romain Popilius, qui lui remit des lettres du sénat. Le roi de Syrie les ayant lues dit qu'il désirait en délibérer avec ses amis. Popilius traca autour de lui un cercle avec une baguette qu'il portait à la main, et le somma de répondre avant d'en sortir. Le roi, stupéfait de tant d'audace, hésita quelque temps; mais enfin : « Je ferai, dit-il, ce que veut le peuple romain. » Le décret lui enjoignait de cesser sur-le-champ la guerre contre Ptolémée.

Obligé de dissimuler ses ressentiments contre Rome, Antiochus n'en travailla pas moins à lui susciter des ennemis; il chercha à détacher de son alliance le roi de Pergame qui, en ce moment, n'avait guère à se féliciter de la conduite du sénat à son égard. Mais ces secrètes intrigues n'aboutirent à aucun résultat, d'autant plus qu'Antiochus se jeta alors dans une grave affaire. Il entreprit d'établir l'unité religieuse dans ses États, en introduisant partout le culte grec. Les peuples, blessés dans leurs croyances nationales et dans leurs habitudes religieuses, résistèrent énergiquement à ses innovations. Les Juifs se distinguèrent surtout par leur attachement à leur ancienne religion; les persécutions du roi de Syrie n'eurent guère d'autre résultat que de susciter au sein de la nation juive une opposition héroïque qui finit par lui rendre son indépendance. C'est l'ère brillante des Machabées.

Antiochus avait d'abord employé les voies de la douceur pour amener les Juifs à exécuter ses édits; mais le refus qu'il éprouva le fit recourir à la violence; il défendit, sous peine de mort, de célébrer les sacrifices et d'observer le sabbat. En même temps il fit dresser des idoles dans le temple du vrai Dieu, et bâtir des autels dans toutes les villes de Juda. Beaucoup succombèrent aux promesses ou aux menaces; mais la famille de Mathatias donna le signal de la résistance, et bientôt on vit se grouper autour d'un de ses fils, Judas, un petit nombre de fidèles qui aimèrent mieux mourir que de trahir leur foi. On a vu ailleurs Judas Machabée triompher des généraux du roi de Syrie, chasser de Jérusalem la garnison syrienne, et rétablir l'ancien culte.

Pendant cette lutte héroïque, Antiochus soulevait également contre lui, par son avidité sacrilége, les peuples de la Perse. Le pillage d'un temple de l'Élymaïde excita contre lui l'indignation des Perses, qui le chassèrent honteusement de la ville. En revenant à Babylone, il tomba malade à Tabès et mourut dans des accès de frénésie. Les Perses attribuèrent sa mort à son entreprise contre leur temple, les Juifs à la profanation du sanctuaire de Jérusalem (164).

Antiochus V Eupator (164-162); Démétrius I Soter (162-150).

Comme l'héritier du trône, Démétrius, fils de Séleucus, était retenu à Rome en otage, un autre fils d'Épiphane, Antiochus V Eupator (*né d'un père illustre*), lui succéda. Démétrius ne cessait de conjurer le sénat de le rétablir sur le trône de Syrie, puisqu'il y avait plus de droits que les fils d'Antiochus. Sa persistance à renouveler ses prières et le soin qu'il prenait de répéter sans cesse que Rome était sa patrie, et les fils des sénateurs ses frères, intéressaient en sa faveur; mais une politique machiavélique fit décider qu'il fallait retenir Démétrius et affermir sur le trône le fils d'Antiochus. « Si le sénat agissait ainsi, dit Polybe, c'est qu'il redoutait la jeunesse de Démétrius, et qu'il re-

gardait comme plus favorables à ses intérêts l'enfance et la faiblesse du prince qui régnait en Syrie. » Le sénat envoya aussitôt dans ce royaume trois commissaires chargés de l'administrer au gré de Rome. Il était certain de ne trouver aucune résistance à ses volontés avec un roi mineur, et dans une cour qui craignait le retour de Démétrius. Ordre fut donné aux commissaires de brûler tous les vaisseaux pontés de la Syrie, de couper les jarrets aux éléphants, d'affaiblir, en un mot, par tous les moyens la monarchie syrienne. Une telle conduite excita une indignation générale contre Rome. Un certain Leptine assassina, à Laodicée, le chef de l'ambassade, Cnéus Octavius, et osa proclamer publiquement qu'il avait commis ce crime par inspiration divine. Démétrius, informé à Rome de ce qui se passait en Syrie, prépara une grande partie de chasse pour tromper ses surveillants, et durant la nuit courut à Ostie, où il s'embarqua avec huit compagnons seulement. Ce ne fut que quatre jours après qu'on apprit sa fuite. Le sénat renonça à le poursuivre; il se contenta d'observer sa conduite et la tournure qu'allaient prendre les affaires de l'Asie. Démétrius débarqué à Tripolis se fit proclamer roi sans la moindre résistance. L'armée se saisit d'Antiochus et de Lysias, et les lui amena. « Ne me faites pas voir leur visage, » s'écria Démétrius. On les tua aussitôt.

Démétrius se hâta d'envoyer à Rome des ambassadeurs chargés de remettre au sénat une couronne d'or et le meurtrier d'Octavius avec le grammairien Isocrate, qui avait osé dire que le représentant du sénat avait été traité comme il le méritait. Le sénat refusa de les recevoir, aimant mieux tenir ce crime en réserve pour l'exploiter un jour.

La guerre contre les Juifs, qui avait continué sous le règne précédent, fut reprise sous Démétrius. Il y avait en Judée un parti syrien qui vint accuser Judas Machabée auprès du nouveau roi. Ce parti avait à sa tête un ambitieux, Alcime, qui aspirait à être grand prêtre. Démétrius accueillit ses prétentions et ses plaintes, et chargea son général Bacchide de soumettre le pays. Bacchide échoua. Nicanor, qui le remplaça, fut battu dans la première rencontre et tué dans la

seconde. Ce fut le dernier succès du plus vaillant des Machabées. Quelque temps après, il succomba sous les forces supérieures de Bacchide, et la paix fut conclue entre les Juifs et le roi de Syrie.

Les tentatives de Démétrius sur l'île de Cypre et sur la Cappadoce ne furent pas plus heureuses que ses guerres en Judée. Il voulait se venger d'Ariarathe, roi de Cappadoce, qui lui avait refusé la main de sa sœur Laodice. Il réussit à le chasser du trône au profit d'un prétendant ; mais Ariarathe, rappelé quelque temps après, s'unit avec Attale, roi de Pergame, et Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. Ces princes se servirent, pour perdre Démétrius, d'un certain Héraclidas qui avait des griefs particuliers contre lui. Héraclidas était trésorier de la province de Babylone, et son frère Timarque en était gouverneur, lorsque Démétrius prit possession de la Syrie. Sur les plaintes des Babyloniens, exposés depuis longtemps à la tyrannie des deux frères, Démétrius avait fait mourir Timarque et exilé Héraclidas, qui s'était retiré à Rhodes. Quand il put compter sur l'appui des rois de Pergame, de Cappadoce et d'Égypte, il fit passer un jeune homme nommé Bala pour fils d'Antiochus Épiphane, lui obtint le concours du sénat romain, et conduisit ce prétendant, avec les troupes des trois rois alliés, en Syrie, où il s'empara de Ptolémaïs.

Démétrius n'était pas plus aimé de ses sujets que de ses voisins. Retiré dans un château qu'il avait fait construire près d'Antioche, il oubliait, au sein des plaisirs et de la débauche, les devoirs de la royauté. Au bruit de l'invasion d'Alexandre Bala, il sortit de sa retraite et se mit à la tête de son armée. Mais le royaume de Syrie était alors tombé dans un tel degré d'avilissement, que Démétrius se crut obligé de rechercher l'appui de ces mêmes Juifs qu'il avait traités jusque-là de rebelles. Pour obtenir l'alliance de Jonathas, qui avait succédé à Judas Machabée, il renonça au tribut que la nation juive payait, renvoya les captifs dans leur patrie et fit don au sanctuaire de Jérusalem du territoire et de la ville de Ptolémaïs. Malheureusement Alexandre Bala avait prévenu le roi de Syrie, et Jonathas avait déjà

embrassé son parti. Les deux rois en vinrent aux mains. Démétrius, après un combat sanglant et acharné, fut vaincu et tué par son adversaire (149).

Alexandre Bala (149-146); Démétrius II Nicator (146-125).

L'heureux usurpateur, aussitôt après la mort de Démétrius, envoya une ambassade au roi d'Égypte, pour lui demander la main de sa fille Cléopâtre, qui lui fut accordée. Enivré de tant de succès, il ne songea plus qu'à satisfaire son penchant pour l'oisiveté, le luxe et la débauche, se reposant de la direction des affaires sur son favori Ammonios, homme ombrageux, cruel, qui fit peser sur les malheureux Syriens la plus insupportable tyrannie. Un des fils du dernier roi, Démétrius, qui s'était réfugié dans l'île de Crète, résolut de profiter du mécontentement public pour remonter sur le trône de ses pères. Il marcha contre l'usurpateur qui, effrayé de la défection des Syriens, appela à son secours Ptolémée, son beau-frère. Ce prince s'avança en Syrie avec une puissante armée ; mais beaucoup plus soucieux de ses intérêts particuliers que de ceux de son gendre, il s'empara de toutes les villes du littoral jusqu'à Séleucie, et y mit de bonnes garnisons. D'après le livre des Machabées, Ptolémée serait entré en vainqueur à Antioche et aurait placé la couronne de Syrie sur sa tête. Ce qui est certain, c'est qu'il abandonna Alexandre pour Démétrius, à qui il donna sa fille Cléopâtre. Alexandre, alors en Cilicie, apprit en même temps les secondes noces de sa femme, la perfidie de Ptolémée et la révolte d'Antioche. Il rassembla à la hâte une armée et s'avança vers sa capitale; mais il fut vaincu et obligé de s'enfuir en Arabie. Un chef arabe, Zabdiel, lui fit couper la tête et l'envoya à Ptolémée (146).

Démétrius confirma Jonathas dans la grande sacrificature, accorda aux Juifs de nombreux priviléges, licencia ensuite ses armées, et ne conserva auprès de lui que quelques troupes mercenaires. Il croyait sa couronne parfaite-

ment affermie sur sa tête, et n'avoir plus qu'à jouir de sa royauté dont il abandonna tous les devoirs à son ministre Lasthénès. Le despotisme de cet homme souleva dans Antioche une furieuse émeute dont le roi ne triompha qu'avec le secours des Juifs. Ceux-ci tuèrent 100 000 Syriens et ne quittèrent Antioche qu'après l'avoir pillée et brûlée. A la faveur de ces troubles, un nouveau prétendant s'éleva, Antiochus VI Théos, fils d'Alexandre Bala. Il était soutenu par Tryphon, ancien gouverneur d'Antioche. Jonathas, mal récompensé par Démétrius des services qu'il avait rendus, embrassa la cause d'Antiochus VI qui fut reconnu roi.

Le premier soin du vainqueur fut de se concilier l'amitié des Juifs ; il confirma donc Jonathas dans la grande sacrificature et lui fit de magnifiques présents. Mais Tryphon n'avait appuyé Antiochus que pour en faire un instrument de son ambition. Le principal obstacle qu'il avait à écarter était Jonathas, que la reconnaissance attachait au nouveau roi. Il lui tendit un piége, et après l'avoir amené à licencier son armée, sous prétexte que la paix régnait entre les Juifs et les Syriens, et qu'il voulait lui donner la haute main dans les affaires de l'État, il l'amena à Ptolémaïs, où il le fit égorger. Antiochus fut également tué en trahison. Tryphon se mit ainsi en possession du trône. Mais ses violences, ses brigandages, ne tardèrent pas à réconcilier les Juifs avec l'héritier des Séleucides, Démétrius. Un traité de paix solennel fut conclu entre lui et Simon, frère de Jonathas : « Israël fut alors affranchi du joug des nations ; et le peuple commença à mettre cette inscription sur les tables et dans les registres publics : La première année sous Simon, grand pontife, chef et prince des Juifs. »

Cependant Démétrius s'était retiré dans la haute Asie, et se préparait à combattre Tryphon, qui s'était déjà rendu odieux à une partie de la population. Peut-être aussi, comme le disent Justin et Josèphe, il voulait faire la guerre aux Parthes, espérant que, s'il en revenait victorieux, il pourrait plus facilement se débarrasser de son rival. Mais il fut fait lui-même prisonnier. Les Parthes l'envoyèrent en

Hyrcanie, où il fut traité avec une munificence toute royale, et bien qu'il fût marié à Cléopâtre, il épousa pendant sa captivité Rodogune, fille du roi Mithridate.

Un fils de Démétrius Soter, Antiochus VII Sidétès, demeurait à Rhodes; lorsqu'il apprit que son frère Démétrius était captif chez les Parthes, il se rendit à Antioche, y épousa Cléopâtre, femme de Démétrius, et fut reconnu roi. Mais pour l'être réellement, il fallait qu'il renversât l'usurpateur Tryphon : il le vainquit et le fit tuer. Il attaqua ensuite les Juifs, et assiégea Jérusalem avec tant de vigueur que le grand prêtre Jean Hyrcan se trouva heureux d'acheter la paix en lui payant tribut. La monarchie ainsi pacifiée à l'occident, il marcha contre les Parthes à la tête de 70 000 hommes. Une nuée de cuisiniers suivait cette brillante armée, couverte d'or au lieu de fer. Les peuples de l'Orient fatigués de la domination des Parthes se joignirent à lui, et il remporta successivement trois victoires sur Phraate, leur roi. Celui-ci prit alors le parti de renvoyer Démétrius avec un corps de troupes pour le mettre en état de disputer le trône à son frère. Peu de temps après, Antiochus ayant été obligé de disperser ses quartiers d'hiver, à cause du grand nombre de bouches inutiles dont son armée était suivie, les Parthes en profitèrent et firent égorger par les habitants du pays les corps les plus éloignés. Antiochus marcha à leur secours; mais il fut vaincu. Sur ces entrefaites, Cléopâtre l'ayant abandonné pour retourner à son premier époux, il prétendit épouser la déesse d'Elymaïs, dont il convoitait les immenses richesses. Les prêtres n'eurent pas l'air de s'opposer à cette étrange fantaisie; mais lorsqu'il fut entré dans le temple, sous le prétexte de prendre possession de la dot, ils ouvrirent une porte secrète et l'accablèrent à coups de pierres, ainsi que ceux qui l'accompagnaient.

Quand Démétrius, délivré de sa captivité, entra en Syrie, il apprit la défaite et la mort de son frère. Les Parthes se repentirent alors de lui avoir rendu la liberté, et firent partir en toute hâte des cavaliers pour le ramener. Mais il était trop tard; Démétrius se remit en possession d'un

royaume qu'il ne sut pas conserver longtemps. Il opprima de nouveau ses sujets, au lieu de se concilier leur affection, et eut l'imprudence d'écouter les propositions de la reine d'Égypte, qui lui offrait ce royaume s'il voulait la secourir contre Ptolémée Physcon, qui l'avait répudiée. Mal affermi sur son trône, il se laissa entraîner au désir d'en conquérir un autre. Une révolte de ses sujets le força de renoncer à cette expédition.

C'était Ptolémée qui, pour se venger de Démétrius, venait d'envoyer aux Syriens un prétendant qu'il fit passer pour le fils d'Alexandre Bala, Alexandre Zébina. Démétrius se soutint pendant quelque temps contre ce nouvel usurpateur; mais peu à peu il se vit abandonné de la plus grande partie de ses sujets, et il fut entièrement défait dans une bataille sous les murs de Damas. Il espéra trouver un asile à Ptolémaïs auprès de sa femme Cléopâtre; elle lui fit fermer les portes. Il se réfugia à Tyr; elle le fit assassiner dans un temple (125). Son fils aîné, Séleucus V, ayant pris de lui-même la couronne, elle lui fit subir le même sort.

« La suite de l'histoire des Séleucides n'offre plus qu'un enchaînement de guerres civiles, de querelles de famille, de cruautés révoltantes, à quoi il serait difficile de trouver rien de semblable. Le royaume ne s'étendait plus alors que jusqu'à l'Euphrate, parce que toute l'Asie supérieure appartenait aux Parthes; et comme les Juifs avaient fini aussi par reconquérir leur indépendance, il ne consistait réellement que dans la Syrie proprement dite et la Phénicie. Sa décadence était telle que les Romains eux-mêmes paraissent s'être peu souciés pendant longtemps de s'en emparer, soit parce qu'il y avait bien peu à prendre, soit parce qu'ils jugèrent plus sûr de laisser les Séleucides se déchirer les uns les autres, jusqu'au moment où, après la fin de la dernière guerre contre Mithridate le Grand, ils se décidèrent à faire de la Syrie une province romaine. » (Heeren.)

Derniers rois de Syrie (125-64).

Dès qu'Alexandre Zébina parut en Syrie, les peuples qui désiraient un changement se déclarèrent en sa faveur. Mais comme il montra peu de déférence au roi d'Égypte, Ptolémée Physcon, qui l'avait fait roi, celui-ci l'abandonna pour embrasser la cause d'Antiochus Grypos, fils de Démétrius Nicator et de Cléopâtre. Zébina fut vaincu et forcé de se réfugier à Antioche. N'ayant plus alors de quoi payer ses troupes, il leur permit de piller le temple de la Victoire, et prit lui-même la statue de Jupiter qui était d'or massif. Irrités de ce sacrilége, les habitants le chassèrent au moment où Ptolémée Physcon s'avançait vers Antioche à la tête d'une armée. Les troupes de Zébina n'osèrent point hasarder une seconde bataille, et se dispersèrent. L'imposteur abandonné s'embarqua sur un petit navire qui mettait à la voile pour la Grèce ; mais il fut pris en mer par un corsaire, et livré au roi d'Égypte qui le fit mourir. Il avait régné quatre ans.

Antiochus VIII, surnommé Grypos (*qui a le nez aquilin*), devint ainsi seul maître de l'État. Pendant quelque temps, il se dirigea par les conseils de sa mère Cléopâtre; mais ayant épousé Tryphène, fille de Ptolémée Physcon, il voulut régner par lui-même. Cléopâtre, qui avait déjà fait mourir son frère Séleucus, chercha aussi à se débarrasser de lui par le poison: il la prévint. Son règne fut assez paisible pendant huit ans, et la Syrie, depuis si longtemps agitée par les guerres civiles, se reposa un peu sous son gouvernement régulier. Mais il avait un frère qui lui inspirait des inquiétedes : c'était Antiochus, fils de Cléopâtre et d'Antiochus Sidétès, alors à Cyzique, où sa mère l'avait envoyé pendant sa jeunesse. Grypos voulut l'empoisonner; mais Antiochus IX, de Cyzique, averti, se tint sur ses gardes; et ayant épousé Cléopâtre, autre fille de Ptolémée Physcon, il rassembla une armée avec laquelle il s'empara d'Antioche. Grypos le défit et reprit cette ville où se trouvait Cléopâtre que Tryphène, sa sœur, fit mourir de la manière le plus cruelle. Mais Antio-

chus de Cyzique étant revenu quelque temps après avec une armée, battit son frère, prit Tryphène et vengea sur elle la mort de sa femme. Les deux frères se réconcilièrent ensuite, et se partagèrent ce qui leur restait du magnifique empire de Séleucus ; l'un régna sur la Syrie, l'autre sur la Cœlésyrie. Malheureusement l'harmonie ne dura pas ; ils recommencèrent la guerre ; Antiochus Grypos périt au milieu de ces troubles (96). Il laissa cinq fils, qui tous prétendirent au trône : Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III, et Antiochus XII.

Antiochus de Cyzique ne survécut pas longtemps à son frère ; vaincu par Séleucus VI, dans une bataille décisive, il se donna la mort. Il ne laissa qu'un fils, Antiochus X, surnommé Eusébès (*pieux*), qui rassembla une armée et défit Séleucus VI dans un premier combat. Pour réparer cette défaite, Séleucus voulut exiger de nouveaux impôts ; mais les habitants de Mopsueste mirent le feu au théâtre où il se trouvait, ou plus probablement à son palais ; il y fut brûlé avec ses amis (95). Peu de temps après, Eusébès épousa Séléné, veuve de son père, et alla attaquer les deux frères de Séleucus, Antiochus XI et Philippe, qu'il vainquit.

Antiochus XI, surnommé Épiphane et Philadelphe, avait pris la couronne avec son frère Philippe, après la mort de Séleucus VI, leur aîné, qu'ils avaient vengé en passant au fil de l'épée les habitants de Mopsueste. Ce fut en revenant dans la Syrie qu'ils furent vaincus par Antiochus X. Antiochus XI en fuyant se noya dans l'Oronte. Antiochus X, moins heureux l'année suivante, fut défait par Philippe et Démétrius III qui avaient succédé à Antiochus XI, et il se retira chez les Parthes. Il mourut l'an 75, laissant deux fils, Antiochus XIII et Séleucus Cybiosactès (*qui fait le commerce de poisson salé*).

Après la défaite d'Antiochus X, Démétrius III, surnommé Euchéros (*l'heureux*), partagea l'empire avec son frère Philippe. Celui-ci eut Antioche pour capitale ; Démétrius s'établit à Damas. Comme cette partie de la Syrie était voisine de la Judée, les Juifs, révoltés depuis quelques années contre leur roi Alexandre Jannée, demandèrent du secours

à Démétrius. Ce prince leva une nombreuse armée et marcha contre Alexandre qu'il vainquit en Cœlésyrie. Mais sur l'avis que Philippe s'était emparé d'une partie de ses États, il fut obligé de tourner ses armes contre lui. Il s'empara d'abord d'Antioche et assiégea Philippe dans Berrhoée (Alep?), mais celui-ci fut secouru par les Parthes et par les Arabes, et Démétrius, assiégé lui-même dans son camp, fut fait prisonnier. Le roi des Parthes le traita avec distinction et l'envoya dans la haute Asie, où il mourut quelque temps après.

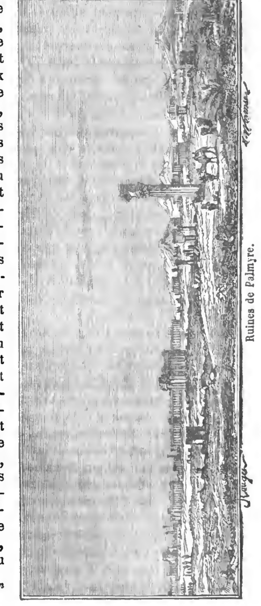
Antiochus XII, surnommé Dionysios, autre frère de Démétrius, prit alors le titre de roi à Damas. Une expédition, qu'il fit contre les Arabes dont les pillages désolaient depuis longtemps la Syrie, fut d'abord heureuse, mais finit mal : il y périt. Pendant son absence, les Syriens, fatigués de tant de dissensions, résolurent d'appeler à leur secours un prince étranger. Ils s'adressèrent en 85 à Tigrane, roi d'Arménie. Cependant la veuve d'Eusébès, Séléné, conserva Ptolémaïs jusqu'en 70. Elle envoya son fils Antiochus l'Asiatique, XIII[e] du nom, avec son frère à Rome pour réclamer l'assistance du sénat. En revenant, il passa par la Sicile où il fut dépouillé par Verrès (71). L'Asiatique s'était rendu maître de quelques provinces, lorsqu'arriva Pompée, chargé par le sénat d'achever la ruine de Mithridate. Les Syriens, qui depuis longtemps étaient habitués à changer de maîtres, ne firent aucune résistance au général romain; la Syrie fut réduite en province romaine (64). Antiochus ne conserva que la Comagène dont il resta en possession jusqu'à sa mort (58). La maison des Séleucides s'éteignit dans la personne de son frère, Séleucus Cybiosactès, qui monta un instant sur le trône d'Égypte par son mariage avec Bérénice, vers l'année 57, mais qui fut presque aussitôt assassiné par l'ordre de cette princesse.

A partir de l'an 64, la Syrie fut gouvernée par des proconsuls, et depuis le règne d'Auguste, par des lieutenants de l'empereur.

Palmyre.

En terminant ici l'histoire de la Syrie, nous devons ajouter un mot pour une ville qui j--a à plusieurs reprises un

rôle important, nous voulons parler de Tadmor ou Palmyre. Elle s'élevait au milieu du désert, entre Damas et l'Euphrate, à deux cent quarante kilomètres nord-est de la ville, et à dix du fleuve. La noble et riante Palmyre, disait Pline, voit ses champs féconds et ses belles eaux enfermés par l'immensité du désert. « De tout temps, dit un voyageur célèbre[1], Palmyre fut un entrepôt naturel pour les marchandises qui venaient de l'Inde par le golfe Persique, et qui, de là, remontant par l'Euphrate ou par le désert, allaient dans la Phénicie et l'Asie Mineure se répandre chez les nations qui en furent toujours avides. Le commerce dut y fixer, dès les siècles les plus reculés, un commencement de population et en faire une place importante, quoique encore peu



Ruines de Palmyre.

1. Volney, *Voyage en Syrie.*

célèbre. Les deux sources d'eau douce que son sol possède furent surtout un attrait puissant d'habitation dans ce désert aride et sec partout ailleurs. Ce furent sans doute ces deux motifs qui attirèrent les regards de Salomon, et qui engagèrent ce prince commerçant à porter ses armes jusqu'à cette limite si reculée de la Judée. »

Salomon, à qui les Orientaux rapportent tant de choses, passe pour le fondateur de Palmyre. Il est plus probable qu'il l'agrandit seulement et la fortifia. « Il y construisit de bonnes murailles, dit l'historien Josèphe, et il l'appela Tadmor, qui signifie lieu de Palmiers. » Sa position en faisait une des étapes du riche commerce dont le golfe Persique était le centre. L'histoire de Palmyre, dans les temps reculés, est fort incertaine. Après avoir tenté l'ambition des Juifs devenus conquérants, elle tenta celle de Nabuchodonosor, qui s'en empara avant de marcher sur Jérusalem. Sous les Perses elle resta obscure. Mais son éclat commença avec les successeurs d'Alexandre, quand elle se trouva placée entre les deux grandes cités que les rois de Syrie se bâtirent, Séleucie et Antioche, et sur une des deux grandes routes du commerce de l'Orient, celle du golfe Persique. Alors elle devint la capitale d'un État qui se gouvernait librement par un sénat, des assemblées du peuple et un prince, sans qu'on sache à quelle époque se constitua son indépendance. La fortune de Palmyre alla grandissant jusqu'à l'époque romaine. Ses habitants bravèrent le triumvir Marc-Antoine, qui avait imaginé de donner au lieu de solde, le pillage de leur ville à ses cavaliers. Les Palmyrénéens les repoussèrent et furent jetés, par cette trahison, dans l'alliance des Parthes. A quelle époque subirent-ils la domination romaine? On l'ignore. Un témoignage semble indiquer que ce fut au temps d'Adrien. On peut voir ailleurs, dans l'*Histoire romaine*, le rôle brillant qu'elle joua au temps d'Odenath et Zénobie.

Les ruines magnifiques qui jonchent encore le sol de cette grande cité, montrent jusqu'à quel point la civilisation grecque s'y était implantée. Elles sont, avec celles de Balbeck, les plus belles de l'Asie. On y reconnaît des débris appartenant à deux époques; les uns, peu nombreux et informes, sont


Biblioteca Nazionale V. E. III - NAPOLI


SCYTHIE D'EUROPE
SAUROMATES
PONT EUXIN
MER INTÉRIEURE
EMPIRE
ARMÉNIE
Mésopotamie
Babylonie
Arabie
ARABIE
LIBYE
ÉTHIOPIE
GOLFE ARABIQUE
Ichthyophages
Thrace
Macédoine
Crète
CAPPADOCE
Palmyre
Damas
Jérusalem
Memphis
Thèbes
Babylone
Milles Romains
Kilomètres
Dressé par A. Vuillemin
Librairie de


CARTE
DE L'ASIE
DE MAGNÉSIE
SCYTHIE
Massagètes
Iaxartes
Chorasmiens
Alexandreschata
Monts Imaüs
Sogdiane
Maracanda
Oxus
ROYAUME DE
PARTHES
Margiane
BACTRES
Gandarie
Hecatompylos
Parthiène
Arie
Paropamisade
BACTRIANE
Alexandrie
Arachosie
Aria
Alexandropolis
Aspadana
Persepolis
Pasargade
Carmanie
Pura
SÉLEUCIDES
Gédrosie
Harmozia
Bucéphale
Patalène
MER ÉRYTHRÉE
Gravé par E. George


Biblioteca

fort anciens ; dans les autres, plus modernes, on trouve exclusivement employé l'ordre corinthien, lequel régna dans les trois siècles qui précèdent Dioclétien. Il faut se représenter une file de colonnes occupant une étendue de plus de 2600 mètres. C'est tantôt un palais à demi écroulé ; tantôt un temple, un portique, un arc de triomphe dont il ne reste debout que des pans de murs, ou de colonnes dont la seule base surpasse la hauteur d'un homme ; le tout travaillé avec un art infini. Qu'elle devait être riche et belle cette reine du désert, si ces restes tant de fois violées sont si magnifiques encore !

CHAPITRE XVI.

ÉTATS SECONDAIRES FORMÉS DU DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE[1].

Royaume de Pergame (283-129). — Royaume de Bithynie (huitième siècle-75). — Les Galates (278-25). — La Cappadoce (septième siècle-18 ap. J. C.) — Le Pont (sixième siècle-63). — L'Arménie (190 av. J. C.-428 ap.). — La Bactriane (254-126).

Royaume de Pergame (283-129).

La ville de Pergame s'élevait dans la Mysie, sur une colline au-dessus du confluent du Citios et du Caïcos, qui débouchent à peu de distance dans le golfe d'Élée. Pergame fut obscure et sans importance jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre. Après la bataille d'Ipsus, elle entra dans le lot de Lysimaque, qui commença sa grandeur par les travaux qu'il y fit exécuter. Lorsque la guerre éclata entre ce prince

1. Nous avons déjà parlé des Juifs qui s'affranchirent de la domination syrienne et formèrent un État qui, après avoir porté différents noms et éprouvé bien des vicissitudes, disparut dans une dernière et terrible catastrophe (voyez ci-dessus). Nous n'y reviendrons pas ici.

et Séleucus, le roi de Thrace confia la garde de Pergame et d'une partie de ses trésors à son lieutenant Philétère. Celui-ci profita des embarras de son maître pour se révolter, et fonda ainsi, en l'année 283, un nouvel État qui porta le nom de sa capitale. La force de la place, les immenses richesses dont Philétère disposait, et l'appui intéressé du roi de Syrie favorisèrent l'usurpateur. Mais Lysimaque mort, Philétère avait à redouter Séleucus, maître de toutes les provinces de son rival. Le meurtre du vieux roi le délivra encore de ce danger; et Antiochus Soter se trouva, à son avénement, entouré de trop de périls pour entreprendre la réduction de Pergame. Philétère resta vingt ans maître paisible de ses domaines.

Son neveu Eumène lui succéda (263). Menacé par le roi de Syrie, il s'unit aux autres petits princes de l'Asie Mineure, leva une nombreuse armée de mercenaires et battit les Syriens près de Sardes. Cette victoire était la consécration du nouvel État.

Le cousin d'Eumène, Attale Ier (241) fut exposé à un autre péril. Les Galates, dont nous parlerons plus loin, l'attaquèrent; mais il gagna sur eux une grande victoire, après laquelle il prit le titre de roi. Ennemi de la Macédoine par la position géographique de ses États, il rechercha l'alliance des Romains et les aida dans leur guerre contre Philippe. En Asie, la politique lui conseillait d'affaiblir le puissant empire des Séleucides; pourtant il soutint Antiochus le Grand contre Achéos, usurpateur des provinces syriennes de l'Asie Mineure, mais qui l'avait lui-même menacé, et qui, s'il fût resté vainqueur, aurait certainement cherché à mettre la main sur Pergame. Ainsi, durant son long règne, Attale se faisait l'allié des deux puissants États de ce temps, des Romains et de la Syrie. Il recueillit de cette politique habile gloire et profit. Ses domaines s'agrandirent, et son goût pour les lettres et les arts jeta sur le nouveau royaume un éclat qui porta au loin sa renommée.

Cependant les événements se précipitaient en Occident. Rome, délivrée d'Annibal et de Carthage, tournait vers l'Orient ses regards avides. La Grèce fut sa première proie. Eu-

mène II, l'aîné des fils d'Attale, et qui lui succéda en 197, suivit la politique de son père. Il amena des secours à Flamininus, dans la guerre contre le tyran de Sparte, Nabis; et prévoyant que Rome, provoquée par le roi de Syrie, ne s'arrêterait pas en Grèce, il refusa de s'unir aux destinées d'Antiochus le Grand et d'épouser sa fille. Il resserra au contraire son alliance avec les Romains qui, après la bataille de Magnésie, récompensèrent sa fidélité en lui donnant une grande partie des possessions d'Antiochus en deçà du Taurus. Lorsque Annibal, réfugié auprès de Prusias, roi de Bithynie, excita ce prince contre l'ami des Romains, ils le défendirent encore, et Flamininus, pour délivrer Eumène et Rome d'inquiétude, alla demander à Prusias la tête du héros carthaginois. En retour, Eumène dénonça à Rome les préparatifs de Persée qui, pour se venger, essaya de le faire assassiner. Des meurtriers apostés à Delphes sur son chemin le laissèrent pour mort sur la place. Le bruit de cette mort se répandit jusqu'à Pergame, où Attale, son frère, se hâtant trop, prit la couronne et épousa la reine. Eumène reparut bientôt; et Attale descendit du trône, sans qu'une tragédie ensanglantât cette maison. Ami des Romains, vainqueur du roi de Pont, Pharnace, et allié du roi de Syrie, Antiochus Épiphane, qui lui devait sa couronne, Eumène était devenu un puissant monarque, trop puissant pour ne pas s'inquiéter à son tour de voir les Romains s'approcher de l'Asie. Content d'avoir humilié Persée, il eût voulu empêcher la chute du royaume de Macédoine. Le refroidissement de son zèle le rendit suspect au sénat, et il fut lui-même un instant menacé. Il acheva pourtant paisiblement son long et glorieux règne de trente-huit ans (159).

Attale II, son frère, comprenant que la lutte avec Rome était impossible, se résigna à cultiver avec soin l'amitié du sénat. Il aida les légions dans leurs campagnes contre le faux Philippe et les Achéens, et même contribua à la prise de Corinthe. Aussi fut-il laissé libre de frapper en Asie tous ses adversaires. Il conquit la Cappadoce qu'il rendit à Ariarathe VII; et Prusias de Bithynie, ayant pénétré jusque sous les murs de Pergame, en fut chassé par les commissaires

romains qui lui imposèrent une paix onéreuse. Le poison, probablement, termina sa vie à quatre-vingt-deux ans, en 138. Le meurtrier, son neveu, Attale III, lui succéda. Attaqué par le roi de Bithynie, il se serait emparé de ses États sans l'intervention du sénat qui s'opposa à ce nouvel agrandissement du royaume de Pergame. Attale ne méritait pas l'honneur d'une victoire. Monté au trône par un crime, il s'y soutint par des crimes. Ses amis, ses parents furent victimes des études meurtrières qu'il poursuivait sur les plantes vénéneuses. C'était sur ceux qui l'approchaient qu'il expérimentait les effets du poison. On le crut atteint de folie. Son testament parut justifier cette pensée. Il légua ses biens aux Romains qui comprirent le royaume dans les legs (133). Un fils naturel d'Eumène, Aristonic, réclama l'héritage (131), tint tête aux Romains pendant deux campagnes, et tua leur général Licinius Crassus. Mais Perpenna et Aquilius en eurent raison (129). Il fut mené à Rome et mis à mort après le triomphe.

Ce royaume n'avait vécu qu'un siècle et demi, mais mérite une place à part au milieu des États nés du démembrement de l'empire d'Alexandre, par la protection qu'il donna aux arts et aux lettres. Pergame devint la ville la plus magnifique de l'Asie. Sa bibliothèque rivalisa avec celle d'Alexandrie, et son nom se retrouve encore dans celui de la substance qui servit à nous conserver tant de chefs-d'œuvre, le parchemin (*pergameum*) inventé à Pergame pour remplacer le papyrus que les Ptolémées ne laissaient plus sortir d'Égypte.

Royaume de Bithynie (huitième siècle-75).

La Bithynie, province située au nord de l'Asie Mineure, s'étendait le long de la Propontide, du Bosphore de Thrace et de l'Euxin, entre le Rhindacos et le Parthénios. Ses habitants étaient Thraces d'origine et avaient conquis le pays au VIIIe siècle avant notre ère, sur les Bébryces dont ils effacèrent le nom. Ils subirent, deux siècles plus tard, la domination de Crésus, puis celle de son vainqueur qui, toutefois, laissa aux Bithyniens leurs chefs indigènes. Darius leur im-

posa un tribut de 100 talents et les comprit dans la troisième satrapie qui avait pour capitale Dascylion. A mesure que les faibles liens qui tenaient l'empire réuni, se relâchèrent, les rois de Bithynie montrèrent une obéissance moins docile. Durant la guerre du Péloponèse et dans les combats qui suivirent, leur pays fut à plusieurs reprises le théâtre des hostilités. Ils essayèrent d'arrêter la marche des Dix Mille, et défirent même le général lacédémonien Dercyllidas. Alexandre passa à l'ouest de la Bithynie. Tandis qu'il s'enfonçait en Asie, un de ses lieutenants se fit battre par le roi de ce pays, Bias, qui conserva sa couronne indépendante jusqu'à sa mort arrivée en 328. Son fils Bœtès fut mieux servi encore par les querelles des successeurs du conquérant. Il remporta grand nombre de victoires, mais sans agrandir notablement ses domaines.

Son fils Nicomède Ier commença son règne (281) par le meurtre de ses frères. Un d'eux, Zybœas, échappa, et avec l'assistance d'Antiochus Soter enleva en peu de temps à Nicomède la moitié de ses États. Ce fut alors que ce prince appela en Asie les Gaulois qui erraient dans la Thrace après avoir ravagé la Grèce et la Macédoine (278). Ce secours fut efficace ; Nicomède fonda une ville de son nom qui devint la capitale du royaume et qui subsiste encore.

Avant de mourir, vers l'an 249, Nicomède avait désigné pour son successeur un de ses fils, Prusias. Le frère aîné de ce prince, Ziélas réclama, les armes à la main, contre ce choix, et, aidé des Gaulois, fut vainqueur. Mais pour n'avoir pas à payer leur assistance, il voulut égorger leur chef dans un festin. Ceux-ci le prévinrent. Prusias, alors, reconnu roi par tout le peuple, soutint, en 222, Rhodes contre Byzance, et essaya, mais en vain, de mettre la main sur la riche colonie grecque d'Héraclée, dont les domaines s'étendaient à travers la Bithynie. Son fils Prusias II, auprès duquel Annibal se retira, fit contre Eumène de Pergame une guerre d'abord heureuse, mais que l'intervention de Rome termina à son détriment. Après la chute de Persée en 168, il vint étaler à Rome même la servilité et la lâche terreur de tous les rois de l'Asie occidentale. Une nouvelle guerre contre Attale, en

153, fut encore arrêtée par le sénat. Son fils Nicomède l'assassina, en 148.

Le nouveau prince rechercha l'alliance de Mithridate et épousa sa sœur, mais se brouilla avec lui pour la possession de la Paphlagonie et de la Cappadoce. Rome, qui voulait tenir le roi de Pont en bride, s'interposa cette fois en faveur du roi de Bithynie. Nicomède II eut le sort qu'il avait fait à son père. Un de ses fils, Socrate, l'assassina. Le meurtrier fut obligé de fuir, et Nicomède III occupa le trône. Mais Mithridate soutint Socrate son neveu; il fallut que Rome intervînt à trois reprises pour conserver à Nicomède la couronne. Le dernier général qui la lui remit sur la tête était Sylla (85). Il mourut dix ans après, léguant son royaume aux Romains (75).

Les Galates (278-25).

On a vu qu'un roi de Bithynie avait, en 278, appelé de la Thrace plusieurs hordes gauloises, venues des bords du Danube[1]. Elles s'établirent presque au centre de l'Asie Mineure, dans les bassins de l'Halys et du Sangarios : les Tolistoboïes occupaient Pessinunte et Gordion, les Tectosages Ancyre, les Trocmes Tavion. Chacune de ces tribus se subdivisa en quatre districts ou tétrarchies, commandées par un tétrarque. Ces douze chefs électifs et temporaires composaient le conseil suprême de la nation.

Avant de se condamner à la vie sédentaire, ces hordes batailleuses et encore sans demeure fixe avaient parcouru et pillé toute l'Asie Mineure. Il nous reste un témoignage de leurs violences dans la plainte funèbre de trois sœurs milésiennes qui se donnèrent la mort pour échapper à leurs outrages. Le roi de Syrie, Antiochus, essaya d'en délivrer la péninsule. Il vint attaquer à l'improviste, au pied du Taurus, l'armée des Tectosages, et grâce à ses éléphants, gagna une victoire qui lui valut le surnom de *Sauveur* (277). Les Gaulois furent rejetés et renfermés par lui dans la Phrygie. Les

1. Voyez dans l'*Histoire grecque* de M. Duruy, p. 693, le récit de l'invasion gauloise en Grèce.

guerres qui éclatèrent entre les princes d'Asie empêchèrent Antiochus d'achever son ouvrage, et les barbares continuèrent, les uns de faire payer tribut aux villes, même aux rois; les autres d'aller, comme mercenaires, servir dans toutes les cours et dans toutes les armées. Ils se mirent à la solde du plus offrant. « Tels étaient, dit Justin, la terreur de leur nom et le bonheur constant de leurs armes, que nul roi, sur son trône, ne s'y croyait en sûreté, et que nul roi déchu n'espérait d'y remonter, s'ils n'avaient pour eux le bras des Gaulois. » Mais il ne fallait pas toujours compter sur leur fidélité. 4000 d'entre eux complotèrent, en l'absence de Ptolémée Philadelphe, de piller son trésor et de s'emparer de la basse Égypte. En 243, ceux qu'Antiochus Hiérax avait levés, se saisirent de lui, et pour racheter sa vie, il dut livrer toutes ses richesses. Mais en 241 le roi de Pergame, Attale, gagna une grande victoire sur les Tolistoboïes et les Trocmes qui furent contraints d'aller rejoindre leurs frères sur les bords de l'Halys. Le pays qu'ils occupèrent devint la Galatie.

Cette réunion des trois tribus gauloises leur rendit leur force première. Deux rois de Syrie périrent en les attaquant, et quand la folle expédition d'Antiochus en Grèce attira les Romains en Asie, les Galates y avaient encore un nom redouté. Aussi, après la bataille de Magnésie (190) les Romains ne voulurent pas quitter l'Asie Mineure qu'ils n'eussent détruit le seul État capable de leur inspirer quelque inquiétude. Le consul Manlius Vulso attaqua les Galates, et les força sur les montagnes où ils s'étaient réfugiés (189); mais content d'avoir abaissé leur renommée par cette prompte défaite, il ne leur imposa que d'assez douces conditions. Condamnés à la paix, les Galates entrèrent dans cette civilisation grecque qui les pressait de toutes parts et qui les amollit. Ici s'arrête leur histoire nationale; elle meurt avec leur véritable indépendance. Libres en apparence et se gouvernant d'après leurs propres lois, ils n'en étaient pas moins placés sous cet humiliant protectorat de Rome, qui conduisait inévitablement à la servitude. Quand Mithridate parut, les Galates semblèrent se réveiller et vouloir secouer le joug. Ils s'unirent au roi de Pont, mais sa tyrannie et ses violences les rejetèrent dans

le parti de Rome, qui leur laissa pourtant leurs chefs nationaux, dont l'un, Déjotarus, reçut du sénat le titre de roi. Ce ne fut que sous Auguste que la Galatie fut réduite en province romaine (25).

La Cappadoce (septième siècle-18 ap. J. C.)

Le nom de Cappadoce, pris dans sa signification la plus étendue, désigne la partie de l'Asie Mineure située à l'orient du fleuve Halys, et qui s'étend de la chaîne du Taurus, sur les frontières de la Cilicie, jusqu'au Pont-Euxin vers le nord, et jusqu'à l'Euphrate vers l'orient. C'est un vaste plateau formant une plaine immense sans arbres, sans eau, et imprégnée de substances salines qui arrêtent le développement de la végétation. L'été y est brûlant, l'hiver rigoureux. La capitale fut Césarée, aujourd'hui Kaisarieh. Les Grecs nommaient, au temps d'Hérodote, les peuples de ce pays Leucosyriens ou Syriens blancs, mais les Perses les appelaient Cappadociens, nom sous lequel ils sont connus.

Avant la domination des Perses, ces Syriens étaient sujets des Mèdes; puis ils furent soumis par Cyrus, qui divisa le pays en deux satrapies : l'une voisine de la mer ou du Pont-Euxin; l'autre plus méridionale et s'étendant jusqu'au Taurus, qui conserva le nom de Cappadoce. Cette division subsista sous les Macédoniens, et plus tard encore, au temps des Romains, on donnait le nom de Cappadoce maritime au pays qui fut ensuite appelé simplement le Pont.

Suivant Polybe, les rois de la Cappadoce pontique se disaient descendants de l'un de sept seigneurs perses conjurés contre Smerdis, et avaient toujours possédé depuis ce temps la satrapie héréditaire que Darius leur avait donnée. Ceux de la Cappadoce méridionale avaient la même prétention; seulement ils remontaient plus haut encore que le temps de la conjuration. Le premier de ces anciens rois qui soit connu est un Pharnace, époux d'Atossa, princesse achéménide. Il doit avoir régné au septième siècle avant J. C.

On trouve ensuite, après un certain intervalle, pour lequel les renseignements nous manquent, Anaphas, le même qu'Otanès, auteur de la conspiration qui renversa le faux Smerdis. C'est lui qui proposa d'abolir le gouvernement monarchique en Perse, et qui, n'ayant pu faire prévaloir son opinion, déclara qu'il était prêt à renoncer à toute prétention au trône, pourvu qu'on le laissât jouir tranquillement, lui et sa postérité, de ses possessions. C'était le gouvernement indépendant du royaume de Cappadoce.

Après lui on trouve Anaphas II, frère d'Amestris, femme de Xerxès, puis Datame au temps de Darius II, qui périt dans les guerres civiles dont cette époque de l'histoire de la Perse est remplie (420). Datame eut pour fils et pour successeur Ariamnès, prince célèbre par son courage et par ses exploits, et qui fut également tué dans une guerre civile. Son règne, suivant Diodore, avait duré cinquante ans. Il fut remplacé par son fils Ariarathe Ier, dont la vie nous est tout à fait inconnue. Celui-ci avait un frère nommé Oropherne, qui se distingua dans la guerre d'Ochus contre les Égyptiens. Ariarathe Ier, qui l'aimait beaucoup et qui n'avait point de fils, adopta son neveu et le déclara son héritier ; c'est Ariarathe II, dont le règne coïncide avec l'expédition d'Alexandre en Asie. Le conquérant macédonien, pressé de combattre Darius, lui avait laissé ses États. Mais à sa mort, la Cappadoce fut dévolue à Eumène et soumise par Perdiccas, qui fit ignominieusement mettre en croix Ariarathe et toute sa famille. Eumène se mit aussitôt en possession de ce pays : mais il en fut dépouillé par Antigone, qui le conserva jusqu'à la bataille d'Ipsus. La Cappadoce fut alors incorporée aux États de Séleucus jusqu'au moment où Ariarathe III, avec le secours du roi d'Arménie, reconquit sur les Macédoniens le royaume de ses pères. Son fils Ariamnès associa de bonne heure au gouvernement Ariarathe IV, encore enfant, et le maria avec Stratonice, fille d'Antiochus Théos. Son règne fut tout aussi obscur que celui de son père.

Ariarathe V, son successeur, occupa le trône de 220 à 166. Il s'allia également avec la maison des Séleucides en épousant une fille d'Antiochus le Grand. Ce fut sous son règne

que s'établirent les premières relations entre la Cappadoce et les Romains, après la victoire de Magnésie qui plaça l'Asie Mineure sous l'influence romaine. De tous les États de la presqu'île la Cappadoce fut celui qui gagna le plus à cette alliance.

Ariarathe VI, en raison peut-être de ses nouveaux rapports avec Rome, n'attacha pas autant d'importance que quelques-uns de ses prédécesseurs à l'alliance des Séleucides. Il refusa même de donner sa sœur à Démétrius Soter, qui dans son dépit essaya de le renverser du trône au profit d'un fils supposé d'Ariarathe V, nommé Oropherne. L'intervention des Romains en faveur du roi de Cappadoce sauva ce prince. Oropherne, du reste, montra peu de reconnaissance envers le roi de Syrie ; il prit parti pour les habitants d'Antioche soulevés contre Démétrius, et entreprit de chasser de son royaume celui qui voulait lui en donner un. Démétrius, instruit de ses intrigues, lui fit grâce de la vie, pour qu'Ariarathe eût toujours un adversaire à redouter ; mais il le fit garder à vue dans Séleucie. Ariarathe, de son côté, appuya la révolte d'Antioche et seconda Alexandre Bala, qui finit par enlever à Démétrius le trône et la vie. Quand les Romains voulurent chasser de Pergame Aristonic, il leur fournit des secours, paya lui-même de sa personne et périt dans cette guerre. Les Romains reconnurent ses services en ajoutant aux États de ses enfants la Lycaonie et la Cilicie.

Ariarathe avait laissé six fils très-jeunes encore sous la tutelle de leur mère, Laodice ; cette marâtre fit périr les cinq premiers par le poison, afin de conserver plus longtemps le gouvernement de l'État. Un d'eux fut sauvé par la vigilance de ses proches, et resta seul maître du trône, sous le nom d'Ariarathe VII, le peuple ayant puni la scélératesse de Laodice, en la massacrant. Il épousa Laodice, sœur du roi de Pont, Mithridate, lequel le fit quelque temps après assassiner. Nicomède, roi de Bithynie, profita du moment où la Cappadoce était sans roi pour l'attaquer. Mithridate, à la nouvelle de cette invasion, prétexta la tendresse fraternelle, et envoya des secours à sa sœur pour expulser Nicomède.

Mais déjà Laodice avait traité avec ce prince et l'avait épousé. Mithridate chassa de la Cappadoce les garnisons de Nicomède et rendit le royaume à son neveu le fils du dernier roi. Cette générosité cachait une perfidie sanglante. En effet, quelques mois après, il feignit de vouloir rétablir dans sa patrie Gordios, qui lui avait servi d'instrument contre Ariarathe VII. Il espérait, si le jeune roi s'y opposait, avoir un prétexte pour lui déclarer la guerre, ou, s'il y consentait, se défaire du fils comme il s'était défait du père, par la même main. Ses intentions furent devinées, et Ariarathe VIII leva une armée considérable pour repousser le meurtrier de son père. Il était soutenu par quelques-uns des princes voisins que l'ambition du roi de Pont inquiétait. Mithridate fit demander à son neveu une conférence à laquelle il se rendit lui-même armé d'un poignard caché dans sa ceinture. Quand les deux princes furent en présence, Mithridate prit à part Ariarathe VIII comme pour l'entretenir secrètement, et le poignarda à la vue des deux armées. Aussitôt il envahit la Cappadoce, mit son propre fils, âgé de huit ans, sur le trône, lui donna le nom des rois nationaux, Ariarathe, et confia la régence à Gordios.

Mais les Cappadociens ne supportèrent pas longtemps la tyrannie et les cruautés du roi de Pont. Ils appelèrent au trône le frère de leur roi, Ariarathe IX. Mithridate aussitôt lui déclare la guerre, le défait, le chasse de la Cappadoce(94); et le jeune prince tombe malade de chagrin et meurt. Nicomède alors, craignant que Mithridate n'envahît aussi la Bithynie, envoya un ambassadeur à Rome pour revendiquer auprès du sénat le trône de Cappadoce. Il y envoya aussi Laodice, femme d'Ariarathe, pour attester, ce qui était faux, qu'elle avait eu trois fils. Mithridate, avec non moins d'impudence, chargea Gordios d'affirmer au sénat que l'enfant placé par lui sur le trône de Cappadoce était bien le fils de cet Ariarathe tué en portant des secours aux Romains dans leur guerre contre Aristonic. Mais le sénat, comprenant au zèle de ces rois qu'ils voulaient s'approprier, sous des noms supposés, les États d'autrui, ôta la Cappadoce à Mithridate, la Paphlagonie à Nicomède, et déclara les deux peuples in-

dépendants. Les Cappadociens repoussèrent ce bienfait et dirent qu'ils ne pouvaient se passer d'un roi. Le sénat leur donna Ariobarzane.

Mithridate, renonçant pour quelque temps à agir directement, lança sur la Cappadoce le roi d'Arménie, Tigrane, qui rendit la couronne au fils du roi de Pont. Ariobarzane s'enfuit à Rome avec ses richesses. Rétabli plusieurs fois sur son trône, ce ne fut qu'après la chute de Mithridate que le protégé des Romains put se considérer comme tranquille possesseur de la Cappadoce. En l'année 63, il céda le trône à Ariobarzane II; mais alors s'approchaient les guerres civiles qui préparaient la ruine de la république; il fallut que les rois de l'Asie prissent un parti entre les redoutables adversaires. Ariobarzane II s'attacha à la fortune de César, dont il obtint un agrandissement de territoire. Il en fut puni par Brutus et Cassius qui ordonnèrent sa mort. En 34, son frère Ariobarzane III fut à son tour tué par Antoine, qui donna pour roi aux Cappadociens Archélaos. Cet Archélaos régna cinquante ans. Malheureusement il offensa Tibère, en ne lui rendant aucun hommage pendant son séjour à Rhodes, et il se laissa attirer en Italie par une lettre, où Livie, sans dissimuler les ressentiments de son fils, offrait à Archélaos son pardon, à condition qu'il viendrait le demander. Il craignit quelque violence s'il refusait. Reçu, à Rome, par le prince avec dureté, et bientôt traduit devant le sénat, il éprouva un saisissement tel qu'il mourut quelque temps après, peut-être volontairement. La Cappadoce fut réduite en province romaine. Tibère déclara qu'avec le revenu de ce royaume on pouvait diminuer l'impôt appelé le centième; il le réduisit en effet de moitié. L'année suivante, 18 ans après J. C., l'empereur envoya en Cappadoce un gouverneur avec le titre de légat. Un peu plus tard, cette province fut gouvernée par un simple intendant des domaines ou *procurator*.

Le Pont (sixième siècle-63).

Les rois de Pont ou de la Cappadoce maritime faisaient remonter l'origine de leur dynastie jusqu'à l'un des seigneurs

perses qui renversèrent le mage Smerdis. Ils prétendaient descendre d'Achéménès et se disaient comme les rois de Perse, Achéménides. Le chef de leur race était Artabaze, qui avait obtenu la satrapie héréditaire des pays voisins du Pont-Euxin. Cet Artabaze, au rapport d'Hérodote, trouva la mort à la bataille de Salamine (480). Il eut pour successeur Rhodobatès qui lui-même fut remplacé par Mithridate Ier, contemporain d'Artaxerxès Memnon contre lequel il se révolta. Vaincu par ce prince, il dut son pardon à la médiation de Tissapherne. Peu après, il voulut se rendre maître d'Héraclée, ville grecque de la Bithynie. Cléarque, qui en fut dans la suite tyran, avait promis de la lui livrer ; il y était à peine entré qu'il fut fait prisonnier, et il ne recouvra sa liberté qu'en donnant une forte rançon. Ce satrape n'était sans doute pas étranger à la langue et aux arts de la Grèce, puisqu'il fit élever dans l'enceinte de l'Académie d'Athènes une statue de Platon qui était consacrée aux muses. Ariobarzane fut, à ce qu'il paraît, le fils et le successeur de Mithridate Ier.

Mithridate II, fils d'Ariobarzane, gouvernait le Pont à l'époque du passage d'Alexandre en Asie. Il vint trouver le conquérant en Carie, après la prise d'Halicarnasse, et le suivit dans son expédition contre la Perse. Il conserva, sous ce prince, la possession de sa satrapie, et, après sa mort, il embrassa le parti d'Eumène, le défenseur le plus dévoué de la famille d'Alexandre. Eumène ayant succombé, le Pont se trouva compris dans les provinces qui obéissaient à Antigone. Celui-ci, troublé par un songe, voulut faire périr Mithridate, qui, averti à temps par Démétrius, put s'enfuir en Paphlagonie où il se rendit maître des principales forteresses du pays. Il y fut bientôt joint par ses amis, et secondé par eux, fit une irruption dans la Cappadoce, en soumit une partie, reconquit les États qu'il tenait de ses ancêtres et força Antigone de l'en laisser tranquille possesseur. C'est à cette époque qu'il faut véritablement faire remonter l'origine du royaume de Pont, qui jusqu'alors n'avait été qu'un simple gouvernement.

Les succès de Mithridate dans la Paphlagonie et dans la

Cappadoce lui firent donner le surnom de *Ctistès* ou fondateur. Longtemps après sa première lutte avec Antigone, il eut à soutenir une nouvelle guerre contre ce prince pour avoir contracté alliance avec Cassandre, fils d'Antipater. Moins heureux cette fois, il tomba entre les mains de son rival qui le fit mourir (302).

Mithridate III, son fils et son successeur, agrandit le royaume de Pont d'une partie de la Cappadoce et de la Paphlagonie; il secourut aussi la ville d'Héraclée contre Séleucus Nicator, roi de Syrie, et mourut après un règne de trente-six ans. Mithridate IV était jeune lorsqu'il monta sur le trône; les Galates voulurent profiter de cette circonstance pour lui enlever son royaume; mais les secours que les Grecs d'Héraclée lui fournirent le mirent en état de les repousser. Ce prince fut ensuite obligé de soutenir une guerre contre Séleucus Callinicos, roi de Syrie, qui fut entièrement défait et à qui pour obtenir la paix il donna sa sœur Mithridate en mariage, avec quelques provinces en dot.

Son fils Mithridate V lui succéda. Nous ne connaissons guère de ce prince que sa guerre contre Sinope. Il s'empara de toutes les autres villes grecques en Paphlagonie; mais celle-ci, défendue par sa position avantageuse, lui résista vigoureusement. Il traita avec elle et avec ses alliés les Rhodiens, auxquels il envoya dans la suite de grandes sommes d'argent pour réparer les dommages qu'un tremblement de terre causa dans leur ville. Mithridate V maria Laodice sa fille à Antiochus le Grand, roi de Syrie.

Pharnace, qui lui succéda (84), fut plus heureux contre Sinope. Il conquit cette ville et en fit sa capitale. Une attaque contre Eumène, roi de Pergame, amena l'intervention des Romains. Pharnace fut forcé d'abandonner la Paphlagonie qui devint un royaume particulier.

Mithridate VI (157), averti par ce revers, ne s'occupa que de rester constamment l'allié de Rome. Il lui fournit même quelques secours pendant la troisième guerre punique; et lorsque la mort d'Attale ouvrit la succession des rois de Pergame, il se montra le plus empressé de tous les rois de l'Asie Mineure à soutenir les Romains contre Aristonic, fils

naturel d'Attale. Les défaites que les Romains éprouvèrent ne purent le détacher de leur alliance; il en fut récompensé, après la guerre, par la cession de la grande Phrygie que lui fit le proconsul Manius Aquilius, moyennant une somme d'argent. Après un règne long et paisible, Mithridate fut assassiné par un de ses favoris, l'an 123 avant J. C. Il laissait deux fils, dont l'aîné fut un des plus grands monarques dont l'histoire fasse mention.

Mithridate VII, surnommé Eupator, succéda à son père. Quoique bien jeune encore, il entreprit de gouverner par lui-même. Mais les ambitions qui s'agitaient autour de lui s'effrayèrent de cette résolution, et le jeune Mithridate se vit exposé à toutes sortes d'intrigues et d'embûches de la part des grands. Craignant qu'on n'eût recours au poison pour se débarrasser de lui, il étudia l'histoire naturelle des plantes afin d'en connaître les propriétés, et de trouver les moyens de se mettre à l'abri de leurs atteintes. Il se familiarisa si bien, dit-on, avec ces substances mortelles, qu'il n'eut plus rien dans la suite à en redouter. Pour échapper aux piéges qu'on pouvait lui tendre, il resta pendant sept ans constamment hors de son palais, ne reposant jamais sous un toit, ni à la ville, ni à la campagne; il s'adonna à la chasse, aux exercices violents, et acquit ainsi une vigueur, une force qui lui permirent de supporter les plus rudes fatigues. Il voulut ensuite connaître par lui-même l'état des contrées voisines : il quitta son royaume avec quelques compagnons seulement, et parcourut sans se faire connaître tous les pays qui environnaient le Pont. A son retour, il eut à punir une conspiration tramée par l'infidèle Laodice, sa femme; les principaux auteurs du complot périrent.

Le temps d'agir lui paraissant enfin venu, il tourna d'abord ses efforts contre les Scythes qui habitaient au nord du Pont-Euxin, et qui étaient une menace continuelle pour les peuples civilisés de l'Asie. Le roi du Bosphore cimmérien accepta volontiers son concours; la ville de Chersonésos, pressée par ces barbares, ne voulut même plus d'autre souverain que lui. Les Scythes furent repoussés, et le roi du Bosphore, soit défaut de courage, soit crainte de Mithridate

lui-même, lui céda volontairement ses États. Cette acquisition importante lui donna d'un seul coup les riches trésors qu'un commerce très-actif accumulait dans les colonies grecques de ces contrées, et une immense facilité pour recruter ses armées, parmi ces mêmes barbares qu'il avait vaincus (118).

Ces acquisitions faites au nord de l'Euxin, il revint à l'Asie Mineure et de concert avec Nicomède II, roi de Bithynie, il entra dans la Paphlagonie qui venait d'être déclarée libre par les Romains. Il s'en rendit maître et la partagea avec son allié. Le sénat le somma d'évacuer cette province; il ne daigna pas même répondre au message. Quelque temps après, Nicomède attaqua la Cappadoce; Mithridate défendit Ariarathe VII, qui en était le souverain, puis le fit assassiner. Ariarathe VIII, que le roi de Pont avait lui-même placé sur le trône de Cappadoce, eut le même sort (107). Un décret du sénat rendit l'indépendance aux Cappadociens. Ceux-ci, habitués à vivre sous un gouvernement monarchique, demandèrent un roi (99). Mithridate crut assurer le trône à son agent Gordios, mais Sylla fit reconnaître Ariobarzane.

Mithridate pressentait une lutte prochaine avec les Romains auxquels il ne pardonnait pas de lui avoir enlevé, à son avénement, la grande Phrygie et d'avoir fait échouer ses prétentions sur la Cappadoce. Dans cette prévision, il tourna ses regards vers l'Orient et engagea dans ses projets Tigrane, roi d'Arménie. Tigrane, heureux de jouer le rôle de roi des rois dont il avait pris le titre, chassa Ariobarzane au profit du roi de Pont (97). Vers le même temps, Mithridate portait ses armes dans la Colchide, pénétrait au delà du mont Caucase, et soumettait un grand nombre de tribus scythiques. A la mort de Nicomède, roi de Bithynie, il s'empara de ses États (93) auxquels il joignit la Phrygie, de telle sorte que le roi de Pont était presque le maître de l'Asie Mineure. La mort de Tigrane, son allié, suspendit pour quelque temps ses entreprises; il fut même obligé d'évacuer la Cappadoce et la Bithynie où furent rétablis Ariobarzane et Nicomède. Mais, quand il eut renouvelé son alliance avec le roi d'Ar-

ménie, le grand Tigrane qui devint son gendre, tout en négociant avec les Romains pour gagner du temps, il s'assura des Gaulois d'Asie, envoya des émissaires chez les Scythes, chez les Cimmériens, chez les Bastarnes ; et bientôt 300 000 hommes furent réunis sous ses drapeaux, 400 vaisseaux dans ses ports. Comme soutien de ces forces formidables, il eut encore toutes les haines que la domination de Rome excitait en Asie. Alors il jeta le masque, et Pélopidas fut chargé d'aller porter ses griefs aux gouverneurs romains, c'est-à-dire une déclaration de guerre.

Le sénat congédia Pélopidas, en signifiant à Mithridate, avec sa fierté ordinaire, de respecter Nicomède et de restituer la Cappadoce à Ariobarzane. Les hostilités éclatèrent aussitôt. Nicomède fut complétement battu sur les bords de l'Amnias. Le proconsul Cassius et ses lieutenants ne furent pas plus heureux. L'un d'eux, Aquilius, fut obligé de s'enfuir jusqu'à Pergame ; Oppius fut rejeté dans les montagnes de la Pamphylie, et la flotte romaine, chargée de défendre l'entrée du Pont-Euxin, fut détruite. Mithridate, partout vainqueur, était accueilli avec enthousiasme par les populations asiatiques qui voyaient en lui un libérateur. Pour mieux lier tous ces peuples à sa cause, il adressa aux gouverneurs et aux magistrats des villes des ordres secrets, qu'ils ne devaient exécuter que dans un délai fixé ; dans un même jour, à la même heure, 100 000 Italiens furent immolés. Un pareil crime mettait un abîme entre Mithridate et la république romaine. Le roi de Pont, pour surveiller de plus près les opérations de la guerre, vint s'établir à Éphèse, puis à Pergame, d'où il imprima le mouvement à toutes ses forces. 150 000 hommes se dirigèrent sur la Grèce, sous les ordres d'Archélaos, pendant que Taxile et Arcathias marchaient sur la Thrace, d'où ils devaient, après avoir conquis la Thessalie et la Macédoine, rejoindre Archélaos. Partout les peuples grecs s'insurgèrent contre la domination romaine ; le Péloponèse, aussi bien que la Grèce centrale, se soumit au roi de Pont.

Cependant Sylla, qu'un sénatus-consulte avait chargé d'aller combattre Mithridate, arrive au printemps de l'année

suivante (87) à la tête de cinq légions. Athènes, que défend le philosophe Aristion, est assiégée et prise; Archélaos, qui n'a pu sauver cette ville, transporte ses troupes sur un autre point, et opère sa jonction avec Taxile. Ce général, alors à la tête de 120 000 hommes, passe en Béotie, et attaque Sylla près de Chéronée. Le résultat est celui que les immenses armées de l'Orient ont jusqu'ici trouvé en Grèce, une défaite désastreuse. Archélaos est forcé de se retirer à Chalcis en Eubée.

Ces victoires avaient leur contre-coup en Asie, où elles commençaient une réaction puissante en faveur des Romains. Sur plusieurs points éclatèrent des insurrections que Mithridate réprima cruellement, au risque de perdre sa popularité et de soulever contre lui des haines furieuses. Néanmoins, une nouvelle armée passa en Europe, sous le commandement de Dorylaos; elle fut ensevelie par Sylla dans les marais d'Orchomène. Mithridate, chassé de la Grèce, vit bientôt les Romains en Asie. Fimbria l'assiégea dans Pitane. Le roi serait tombé entre ses mains si Lucullus, commandant de la flotte de Sylla, eût voulu l'aider dans cette entreprise. Le roi de Pont eut le temps de s'échapper. Mais il se hâta de négocier la paix. Il eut même une entrevue avec Sylla, à Dardanum, en Troade; il consentit à livrer 80 de ses vaisseaux, à payer les frais de la guerre, et à laisser remonter sur leurs trônes Nicomède et Ariobarzane. De toutes ses conquêtes il ne lui était laissé que la Paphlagonie et une partie de la Cappadoce (85).

Il était temps que Mithridate rentrât dans ses États, car des révoltes éclataient de toutes parts, dans le Bosphore, dans la Colchide, où son fils s'était fait proclamer roi. Du moins Mithridate le crut, et lui fit trancher la tête. Comme il ne se pressait pas de rendre à Ariobarzane la Cappadoce, Murena, que Sylla avait laissé en Asie, envahit la partie du pays que le roi de Pont avait retenue. Mais celui-ci rejeta de l'autre côté de l'Halys l'officier romain, que Sylla désavoua. La médiation de Gabinius rétablit la paix entre Mithridate et Ariobarzane.

Mithridate passa quelques années à réparer ses pertes et

à préparer une nouvelle guerre. Quand il se crut en mesure de recommencer la lutte, il engagea Tigrane à envahir la Cappadoce. En même temps il s'entendait avec Sertorius, qui occupait les forces de la république en Espagne, et il renouait ses alliances avec les peuples barbares du Caucase, de la Scythie et des bords du Danube (75). Il se trouva bientôt à la tête d'une armée de plus de 100 000 combattants.

Au premier bruit des menées hostiles du roi de Pont, le sénat avait envoyé les deux consuls en Asie. Cotta avait le gouvernement de la Bithynie; Lucullus était chargé de défendre la Cilicie. Le roi de Pont en personne se porta sur la Bithynie (73), que son dernier roi avait léguée aux Romains, et la soumit tout entière, tandis qu'un de ses généraux, Diophane, tenait Lucullus enfermé dans la province qu'il était chargé de défendre. La forte place de Cyzique était très-affectionnée aux Romains. Mithridate vint l'assiéger. Mais Lucullus, qui était parvenu à se dégager, accourait, ramenant dans l'alliance de Rome les villes qui s'en étaient détachées. Par d'habiles dispositions il coupa les vivres au roi de Pont, qui fut obligé de lever le siége et de se retirer dans ses Etats. Tandis qu'il fuyait à la hâte pour mettre son royaume en état de défense, Lucullus tailla son armée en pièces sur les bords du Granique, puis sur le Rhyndacos, et vint à son tour assiéger Amise, une des plus fortes places du pays. Mithridate avait armé de nouvelles bandes de barbares, et attendait l'ennemi, à la tête de 40 000 hommes, sur les frontières de son royaume. Quelques combats partiels suffirent pour dissiper ces troupes; Mithridate même eût été pris, s'il n'eût eu la présence d'esprit d'arrêter les soldats romains en perçant les sacs remplis d'or que ses mulets portaient derrière lui. Le désastre cette fois lui parut si complet, qu'il envoya à ses femmes, renfermées dans Pharnacia, l'ordre de mourir. Parmi elles se trouvait l'Ionienne Monime, qui essaya de s'étrangler avec le bandeau royal; il se rompit. « Fatal diadème, tu m'as toujours été inutile; que ne me sers-tu aujourd'hui en m'aidant à mourir! » Et elle s'offrit avec courage au glaive qui l'immola.

Cependant les villes du Pont, Héraclée, Sinope, se ren

daient. Les Tibaréniens, les Chalybes, les peuples de la petite Arménie étaient soumis. Amise, bravement défendue par l'ingénieur grec Callimaque, céda enfin, et sa soumission amena celle de tout le royaume (69). Mithridate s'était enfui en Arménie chez Tigrane, son gendre. Lucullus demanda son extradition : Tigrane congédia l'ambassadeur avec mépris. Aussitôt le général romain se dirigea sur les provinces de l'Euphrate récemment conquises par le roi d'Arménie. Tigrane croyait Lucullus à Éphèse ; il fit décapiter celui qui lui apporta la nouvelle de l'arrivée des Romains. Quand il ne put plus douter de leur approche, il donna ordre à Mitrobarzane d'arrêter le général ennemi et de le lui amener mort ou vif. Mitrobarzane fut vaincu et tué. Tigrane alors vint lui-même, malgré les conseils de Mithridate, présenter la bataille à Lucullus. Il fut complétement battu, et sa défaite entraîna la prise de Tigranocerte. Mais les embarras qui survinrent à Lucullus, la mutinerie de ses soldats, les intrigues des publicains dont il avait sévèrement réprimé les brigandages, ne lui permirent pas de tirer parti de ces avantages. Mithridate profita de ce repos forcé auquel ces émeutes condamnaient son adversaire pour rentrer dans son royaume; il envahit encore une fois la Cappadoce, et menaça d'expulser les Romains de l'Asie entière (67).

Sur ces entrefaites, Lucullus fut remplacé par Pompée. Le roi de Pont envoya demander au nouveau général à quelles conditions on lui accorderait la paix. La réponse fut telle que Mithridate jura de combattre les Romains jusqu'au dernier soupir. La lutte recommença; les deux armées en vinrent aux mains sur les bords du Lycos. Celle de Mithridate fut anéantie. Le vieux roi voulut se réfugier de nouveau auprès de Tigrane, qui refusa de le recevoir; il s'enfuit alors vers le Caucase, chez les Albaniens et les Ibères, puis passa à Dioscurias (65). Là cet Annibal asiatique conçut le projet gigantesque d'entraîner les barbares avec lui sur l'Italie. Les Scythes semblaient disposés à le suivre, et les Gaulois l'attendaient au pied des Alpes ; mais la grandeur de l'entreprise effraya ses soldats. Voyant alors qu'il ne peut compter sur son armée, il entreprend de marier ses filles avec les principaux chefs des

Scythes pour en obtenir des secours. Mais on conspire contre lui jusque dans sa famille. Déjà Macharès, qu'il avait fait roi du Bosphore, n'avait pas craint de s'allier aux Romains. Un autre de ses fils, Pharnace, son héritier désigné, fomente l'esprit de révolte et se fait proclamer roi. Mithridate, pour échapper à la honte d'être livré aux Romains, essaye de s'empoisonner; mais, comme il s'était, depuis sa jeunesse, prémuni par l'habitude contre les poisons, ce moyen est impuissant; il faut qu'un Gaulois lui prête son arme pour mourir. « Il n'y eut plus dans l'Orient de roi comme Mithridate. Ce géant, cet homme indestructible aux fatigues comme au poison, qui parlait les langues savantes et barbares, laissa une longue mémoire. Aujourd'hui, non loin d'Odessa, on montre un siége laissé dans le rocher qui domine la mer, et on l'appelle le trône de Mithridate. »

Le Pont fut déclaré province romaine (63).

L'Arménie (190 av. J. C.-428 ap.)[1].

L'Arménie n'a joué qu'un rôle secondaire dans les affaires de l'Asie. Ce pays semble avoir été destiné à une éternelle servitude, car dans presque tous les temps il a été soumis à la domination étrangère.

Les plus récentes découvertes de l'érudition moderne nous représentent les Arméniens comme issus de la grande famille Arienne, qui, à une époque très-reculée de l'histoire, occupa la plus grande partie de l'Asie orientale. Si l'on en croit les antiques traditions conservées dans le livre de Moïse de Khoren, ils comptaient une suite de rois qui remontaient jusqu'à Japhet, fils de Noé. Malgré les grands exploits attribués à ces princes problématiques, on les voit, vers le quinzième siècle avant notre ère, compris avec les Assyriens dans la liste des peuples tributaires des dix-huitième et dix-neuvième dynasties égyptiennes. Des sculptures murales les représentent, au moment de leur captivité sur les bords du Nil, travaillant à la construction des grands édifices élevés par

1. Voyez *Mémoires sur l'Arménie* de M. Saint-Martin.

Thoutmosis III et ses successeurs. Beaucoup plus tard, au huitième siècle avant notre ère, alors que la domination égyptienne avait cessé depuis longtemps dans l'Asie occidentale, et que les Assyriens étaient redevenus les maîtres de toutes les contrées voisines de leur empire, les Arméniens, qui étaient toujours restés dans la dépendance des conquérants étrangers, se rendirent indépendants de Ninive. Barouir, leur satrape, allié d'Arbacès et de Belésis dans leur révolte contre Sardànapale, obtint en récompense de l'appui qu'il avait prêté au fondateur de la dynastie des Mèdes le titre de roi. Toutefois cette indépendance fut de courte durée, car les inscriptions du palais de Khorsabad mentionnent les Arméniens des provinces d'Ararat et de Van comme tributaires des monarques ninivites, et comme faisant partie de la population soumise à la puissance de Sargon et de ses successeurs.

Soumise aux Mèdes, l'Arménie fut enveloppée dans les conquêtes des Perses, et fit partie de la treizième satrapie. Les chefs qui la gouvernèrent, depuis Darius, descendaient d'Hydarnès, un des sept conjurés qui avaient renversé le mage. Alexandre la donna, en 325, au Perse Mithrinès, qui lui avait livré la citadelle de Sardes. Après la mort du conquérant, elle échut à Néoptolème, qui entra dans la grande ligue contre Perdiccas et Eumène, mais il fut vaincu et tué par ce dernier. La bataille d'Ipsus en fit une province des Séleucides, qui la partagèrent en deux gouvernements confiés à de grands personnages du pays. Après la défaite d'Antiochus le Grand par les Romains en 190, les deux satrapes Artaxias et Zadriadès secouèrent le joug et s'allièrent aux Romains.

Artaxias occupait l'Arménie septentrionale où il bâtit deux villes considérables, dont l'une, Artaxata, dut son origine, dit-on, aux conseils d'Annibal. Zadriadès régnait sur l'Arménie méridionale, située entre le Tigre et l'Euphrate, et qui comprenait la Sophène, l'Acilisène, etc. Dans un traité conclu vers l'an 180 entre plusieurs princes de l'Asie Mineure, Artaxias est nommé comme souverain de la plus grande partie de l'Arménie. Il voulut tuer Mitrobarzane, prince de Sophène,

avec qui il avait eu des démêlés. Les conseils du roi de Cappadoce le détournèrent de ce crime.

Appien parle d'un autre Artaxias qui fut vaincu et fait prisonnier par Antiochus Épiphane, vers l'an 165. C'était sans doute le fils du précédent. L'Arménie tomba ensuite sous la dépendance des Parthes, qui lui donnèrent pour roi Valarsace, frère de Mithridate le Grand, et par conséquent du sang des Arsacides (149). Suivant Moïse de Khoren, ce prince trouva le pays dans un état de barbarie complète. « L'agriculture même et le labourage y étaient à peine connus. La chasse et l'élève du bétail étaient la principale occupation des habitants. Ils ignoraient l'art de bâtir des ponts, de construire des barques pour naviguer sur leurs lacs, même celui de fabriquer des filets pour prendre les poissons dont ces lacs sont remplis. » Valarsace entreprit de civiliser cette contrée. Il régla d'abord la forme du gouvernement, distribua son royaume en plusieurs départements, établit des magistrats dans les bourgades et les campagnes, forma différents corps de milice dont il détermina le service et le rang. Il organisa aussi le culte, fit élever le premier temple où l'on vit des statues et y plaça les idoles du Soleil et de la Lune qui étaient chez les Parthes l'objet d'un culte particulier.

Il eut pour successeur, en 127, Arsace Ier, qui lui-même transmit la couronne à son fils Ardaschès (114). Celui-ci, ambitieux et guerrier, agrandit ses États aux dépens de ses voisins, et osa même attaquer Mithridate II, son parent, le roi des Parthes. Il fut vaincu et forcé de donner son fils comme gage de sa soumission. Du moins il sut réparer ses pertes, défit Mithridate à son tour et l'obligea de lui céder le titre de roi des rois qui assurait à celui qui en était investi une sorte de suzeraineté sur les autres princes de l'Asie. Cette humiliation ne devait pas faire du roi des Parthes un vassal bien fidèle; aussi quand Sylla, vers l'an 96 av. J. C., eut replacé Ariobarzane sur le trône de Cappadoce d'où il avait été renversé par les rois de Pont et d'Arménie, le souverain des Parthes envoya Orobaze, un de ses courtisans, pour faire alliance avec le peuple romain. Ardaschès resserra alors son union avec le roi de Pont; aux termes du traité conclu entre

eux, le dernier devait posséder tous les pays et toutes les villes conquises, tandis que les prisonniers et le butin appartiendraient au roi d'Arménie. Mais Ardaschès ne put s'associer longtemps aux entreprises de Mithridate Eupator; il mourut assassiné par un de ses généraux vers l'an 89 av. J. C.

Son successeur Tigrane Ier (ou II, si l'on compte un prince du même nom contemporain de Cyrus), qui lui succéda, fut d'abord obligé de céder aux Parthes soixante-dix villes. Mais ambitieux, brave comme son père, il profita de la décadence de la monarchie des Séleucides pour intervenir en Syrie. Deux frères, Antiochus Eusébès et Philippe, s'y disputaient le pouvoir. Fatigué de tant de dissensions qui épuisaient les dernières ressources du pays, le peuple chercha des protecteurs au dehors et jeta les yeux sur Tigrane. Le roi d'Arménie s'empara ainsi de la couronne des Séleucides, sans verser une goutte de sang et prit le titre de roi des rois. Il se trouvait, en effet, le plus puissant des souverains de l'Asie occidentale. Mais cette puissance, il l'exerçait de la manière la plus insolente et la plus tyrannique; c'étaient des souverains détrônés qui le servaient à table, et, quand il sortait, quatre d'entre eux couraient devant son char en simple tunique. Son alliance avec Mithridate Eupator, dont il avait épousé la fille, augmentait sa confiance et ses forces; rien ne semblait devoir lui résister, lorsque malheureusement il se heurta contre Rome, qui le brisa ainsi que son redoutable allié.

Tigrane ne seconda d'abord que très-faiblement le roi de Pont dans sa troisième guerre contre les Romains. Après s'être jeté, à l'instigation de Mithridate, sur la Cappadoce, d'où il emmena 300 000 captifs, il le laissa soutenir seul le poids de la guerre contre Lucullus. Au lieu de réunir ses troupes à celles du roi de Pont, pour repousser l'ennemi commun, il se borna à lui donner asile, quand il eut été vaincu par Lucullus et obligé de quitter ses États. Encore le relégua-t-il dans une province éloignée, où il le fit garder plutôt comme un prisonnier que comme un monarque, son parent et son allié. Une telle conduite serait inexplicable si on ne savait que le roi d'Arménie aspirait à être l'arbitre suprême de

l'Orient, le légitime héritier de Séleucus et de Cyrus, le roi des rois enfin, et s'il n'avait conçu une jalousie profonde contre Mithridate qui, à la suite de ses brillants succès contre les Romains, avait lui-même usurpé ce titre. Ce fut donc l'orgueil bien plus que l'intérêt qu'il portait à son beau-père qui le détermina à congédier l'ambassadeur du général romain, quand celui-ci vint réclamer l'extradition du roi de Pont. Cette conduite attira immédiatement la guerre sur ses États, et Lucullus, après avoir traversé la Mésopotamie et la Sophène, pénétra dans l'Arménie, passa à travers une première armée et vint audacieusement assiéger la capitale, Tigranocerte. Le roi, quelque peu étonné de cette marche rapide, accourut avec toutes ses forces défendre cette place qui renfermait la plus grande partie de ses richesses. Lucullus alla à sa rencontre avec 11 000 hommes et dispersa l'immense cohue qui suivait le roi. Tigranocerte fut prise. Pour sauver son autre capitale, Artaxata, Tigrane organisa unn nouvelle armée plus aguerrie et surtout mieux disciplinée que la première et vint se poster sur les bords de l'Arsanias. Il essuya une nouvelle défaite qui aurait terminé la guerre, si Lucullus n'avait été forcé, par l'insubordination de ses soldats, de retourner prendre ses quartiers d'hiver en Mésopotamie. Tigrane eut le temps de recouvrer tout le pays que les Romains avaient occupé en Arménie. Il put même reprendre l'offensive, et il envahit la Cappadoce de concert avec Mithridate. Mais la révolte de son fils Tigrane le Jeune, soutenu par Phraate, roi des Parthes, l'obligea à suspendre ses entreprises. Bientôt Pompée arriva. Mithridate, encore une fois chassé du Pont, revint demander asile à Tigrane qui, soupçonnant son beau-père d'avoir excité son fils à la révolte, lui refusa l'entrée de ses États.

Pompée poursuivait ses faciles succès. Quand il entra dans l'Arménie, Tigrane le Jeune vint le trouver, s'alliant ainsi publiquement à l'ennemi de son père. Le vieux roi, menacé d'un siége dans Artaxata, s'abandonna lui-même à la générosité de Pompée; il se rendit sans escorte au camp des Romains et voulut se prosterner devant leur général; Pompée le retint et lui rendit les insignes de la royauté que Tigrane avait dépo-

sés à ses pieds. Un traité fut conclu, qui confirmait à Tigrane le titre de roi des rois, et qui lui rendait l'Arménie et la Mésopotamie. Seulement Pompée en détacha deux provinces, la Gordiène et la Sophène, qu'il donna au jeune Tigrane. Celui-ci, qui voulait la couronne de son père, refusa; ses secrètes menées avec les Parthes ayant été découvertes, il fut chargé de chaînes et gardé pour le triomphe du général romain.

Quelque temps après, le roi d'Arménie fut attaqué par les Parthes et obligé de réclamer l'assistance des Romains. Pompée rétablit la bonne harmonie entre les deux rois et acheva ainsi la pacification de l'Orient. Tigrane resta depuis ce moment l'allié constant des Romains, et ceux-ci ménagèrent en lui le souverain d'une contrée qui servait de boulevard à leurs nouvelles conquêtes contre les invasions des Parthes. Tigrane mourut l'an 36 av. J. C., ne laissant à ses successeurs qu'un État affaibli qui allait devenir bientôt le jouet de la politique des Romains et des Perses.

Il s'était, longtemps avant sa mort, associé son fils Artavasde. Celui-ci, dans l'expédition que Crassus dirigea contre les Parthes, amena à ce général un corps de 6000 hommes, et lui donna l'utile conseil d'entrer chez les Parthes par l'Arménie, où il aurait des vivres en abondance et une route sûre, presque impraticable à la cavalerie, principale force de l'ennemi. Crassus aima mieux traverser les plaines de la Mésopotamie, où il devait trouver la mort. Artavasde néanmoins était disposé à soutenir Crassus; mais Orodès lança une armée sur l'Arménie, et força ce prince à défendre ses propres États.

En l'année 36, Antoine entreprit de venger la mort de Crassus; mieux inspiré que son prédécesseur, il prit sa route par l'Arménie. Il remporta d'abord quelques succès; mais l'échec qu'il éprouva sous les murs de Phrahata détacha de lui le roi d'Arménie, qui fit le premier sa retraite, laissant Antoine exposé aux plus grands dangers. La faiblesse du général romain et les besoins de son armée lui prescrivirent de garder alors quelques ménagements envers le roi Artavasde. Mais en l'année 34 il lui persuada, sous prétexte d'un mariage entre leurs enfants, de venir le trouver; et quand il l'eut

entre les mains, il le conduisit chargé de fers à Alexandrie, où il le fit servir d'ornement à son triomphe. Après la bataille d'Actium, il lui fit couper la tête, et envoya cette tête à Artabaze, roi des Mèdes, ennemi de l'Arménien (30 avant J. C.).

A la mort d'Artavasde, l'Arménie flotta sans maître entre les Parthes et les Romains. Son fils, Artaxias, parvint pourtant à se mettre en possession du trône avec le secours des Arsacides; mais il mourut quelque temps après, victime de la trahison de ses proches (20), et Auguste donna la couronne à Tigrane II, son frère. Le trône resta peu de temps à ce prince et à son fils Tigrane III. Un autre Artavasde fut imposé à l'Arménie par Auguste, puis renversé. Ces révolutions étaient le résultat inévitable des différents partis qui agitaient le pays. Les uns penchaient pour l'alliance romaine, les autres inclinaient vers les Parthes, d'autres enfin, plus patriotes, ne voulaient ni de ceux-ci ni de ceux-là. Caïus César, petit-fils d'Auguste, fut chargé, en l'année 2 après J. C., de pacifier l'Arménie. Il la donna au Mède Ariobarzane, dont les qualités brillantes plaisaient au peuple. Mais il mourut presque aussitôt, et sa famille fut repoussée du trône. Les Arméniens essayèrent alors du gouvernement d'une femme nommée Érato (15 de J. C.), la chassèrent peu de temps après; puis, retombés dans l'anarchie, offrirent la couronne à Vononès, prince arsacide banni par ses sujets (16). Mais le roi des Parthes le menaça de ses armes s'il acceptait. Les Arméniens étaient peu capables de le défendre, et Rome, à ce moment, n'osait le soutenir. L'Arménie resta donc sans roi jusqu'à l'arrivée de Germanicus en Orient.

Le vœu de la nation se prononça alors en faveur de Zénon, fils de Polémon, roi de Pont. Germanicus se rendit dans la ville d'Artaxata, et du consentement des nobles, aux acclamations de la multitude, il le ceignit du bandeau royal. Le peuple salua son nouveau maître du nom d'Artaxias (18). A la mort de celui-ci, Tigrane IV, son successeur, le roi des Parthes, méprisant la vieillesse de Tibère, se jeta sur l'Arménie, et lui imposa pour roi Arsace II, son fils. Mais Tibère lui suscita un compétiteur, Phraate, Arsacide aussi, puis Tiridate,

qui était de la même famille, et il chargea l'Ibérien Mithridate de reconquérir l'Arménie. Aussitôt les Ibériens envahissent ce pays et s'emparent d'Artaxata; puis, se voyant menacés par les Parthes, ils ouvrent par les Portes Caspiennes une route aux Sarmates, vers l'Arménie. Pharasmane, frère de Mithridate, remporte une victoire complète sur Ododès, fils du roi des Parthes, et Tiridate est établi comme roi dans ce pays par Vitellius.

Peu après il fut remplacé par Mithridate l'Ibérien, qui, avec le secours des légions, s'empara du trône (35). Il y régnait depuis seize ans lorsque son neveu Rhadamiste, fils de Pharasmane, jeune homme plein d'ambition et célèbre par ses exploits, se rend auprès de lui, sous prétexte qu'il avait eu des différends avec son père, et qu'il ne pouvait supporter la haine d'une marâtre. Il est accueilli par Mithridate avec bonté, et comblé de bienfaits. Rhadamiste, à la faveur de cette bienveillance, ourdit un complot dans lequel il fait entrer les grands du royaume, puis retourne vers son père, qui déclare subitement la guerre au roi d'Arménie. Celui-ci, surpris à l'improviste, s'enferme dans un château fort. Trompé par de fausses promesses, il en sort pour se rendre à une entrevue; on l'entraîne dans un bois sacré où la paix sera scellée en présence des dieux; mais tout à coup on l'enchaîne et Rhadamiste le fait étouffer sous des vêtements entassés, tue ses fils, et se met en possession de l'Arménie.

Cette odieuse trahison s'était accomplie sous les yeux des officiers romains qui tenaient garnison dans le pays. Quelques-uns voulaient qu'on punît Rhadamiste; mais le plus grand nombre approuva ce qui s'était passé. « Tous les crimes des étrangers devant être accueillis avec joie, il fallait exciter les haines, à l'exemple des empereurs qui avaient donné cette même Arménie, en apparence comme un présent, en réalité comme un objet de discorde. Rhadamiste, après tout, servirait moins bien les intérêts de Rome, s'il devait sa couronne à des actions glorieuses. » (Tacite.) Cet avis l'emporta.

Cependant Vologèse, roi des Parthes, avait cru le moment favorable pour reconquérir l'Arménie possédée par ses an-

cêtres, et livrée par un crime à un étranger. Il rassemble des troupes et se dispose à conduire dans ce pays son frère Tiridate pour le placer sur le trône. Au premier mouvement des Parthes, les Ibères se retirent sans combattre. Artaxata et Tigranocerte se soumettent. Rhadamiste, assiégé dans son palais par les Arméniens révoltés, n'a que le temps de s'enfuir avec sa femme. Zénobie, c'était son nom, était enceinte; dans cette fuite rapide, ses entrailles se déchirent; elle prie son mari de la dérober par une mort honorable aux outrages de la captivité. Rhadamiste, après avoir longtemps résisté, la frappe de son cimeterre, la traîne jusqu'aux bords de l'Araxe, la jette dans le fleuve, afin que son corps ne puisse être outragé, et s'enfuit à la hâte vers les États de son père. Cependant Zénobie fut portée doucement sur la rive, vivante encore. Des bergers l'aperçurent, pansèrent sa plaie et la portèrent à Artaxata. Tiridate l'accueillit avec bonté et la traita en reine (52).

Cependant les Arméniens songeaient déjà à se débarrasser du prince imposé par les Parthes. Une ambassade se rendit à Rome pour implorer le secours de l'empereur. Néron chargea Corbulon d'aller rétablir l'ordre en Arménie et d'y relever l'influence romaine. Ce général habile profita du moment où Vologèse était occupé par une révolte en Hyrcanie pour presser vivement Tiridate et attaquer Artaxata. Cette ville prise et ruinée, Corbulon marcha contre Tigranocerte, dont les habitants capitulèrent, et offrirent au général romain, en signe d'hospitalité, une couronne d'or. Tiridate renonça à prolonger plus longtemps la guerre, et Corbulon donna aux Arméniens pour roi Tigrane, petit-fils d'Archélaos; l'Arménie se trouva ainsi replacée sous la protection de Rome (60).

Les querelles et l'anarchie recommencèrent dans le cours des années suivantes, jusqu'au règne d'Ardaschès (78-120). Ce prince rétablit l'ordre, releva Artaxata qui était restée en ruines, l'enrichit de superbes monuments, et quand elle fut achevée, y fixa sa résidence. Ce prince s'honora par d'autres travaux : les Alains, peuples qui habitaient au nord du Caucase, ayant franchi les défilés de ces montagnes, sou-

mirent l'Ibérie et entrèrent avec des troupes nombreuses en Arménie. Il marcha contre eux, les vainquit, fit prisonnier le fils de leur roi et les contraignit à repasser le Cyrus. Il osa même lutter contre Rome; son général, Sempad, défit les légions que Domitien avait envoyées contre l'Arménie, et fit quelques incursions sur le terrtioire de l'empire, mais quand Trajan vint à la tête d'une puissante armée pour rétablir dans l'Orient l'honneur des armes romaines, Ardaschès se hâta d'aller à sa rencontre pour désarmer sa colère et lui payer le tribut consenti par ses prédécesseurs. Ce prince mourut après un règne de quarante-deux ans, lorsqu'il marchait contre les Parthes, d'après les ordres de l'empereur Adrien. Son fils, Artavasde IV, lui succéda; il ne régna que quelques jours, et laissa le sceptre à son frère Diran Ier, qui occupa le trône pendant vingt et un ans, sans s'illustrer par aucune action remarquable (121-142). Il eut pour successeur son fils Tigrane VI, qui ne se distingua pas plus que lui et mourut après un règne de trente-six ans (178). Son fils Vagarsch le remplaça. Vers la fin de son règne, les Khazars et les Barsiliens, qui habitaient au nord du Caucase, forcèrent les gorges de Derbend, passèrent le Cyrus et firent une invasion en Arménie. Vagarsch les força à une retraite précipitée vers les montagnes. Mais leur ayant livré une seconde bataille, auprès des défilés de Derbend, il périt dans la mêlée; il avait régné vingt ans (198). Son fils Khosroès lui succéda. La première pensée de ce prince fut de venger son père. Il rassembla de grandes forces, passa le Caucase pour attaquer les Khazars dans leur pays, les défit complétement, et fit élever sur leur territoire un monument destiné à conserver le souvenir de la victoire qu'il avait remportée.

La révolution survenue au troisième siècle dans l'empire perse étendit son influence sur l'Arménie. Les Arsacides qui régnaient aux bords du Tigre furent renversés du trône, et une nouvelle dynastie persique s'éleva sur leurs ruines. Elle fut naturellement ennemie des rois d'Arménie qui étaient de la même race que ceux qui venaient d'être détrônés. Aussi furent-ils perpétuellement en guerre. Khosroès régnait en Arménie au moment où cette révolution s'opéra; dès qu'il apprit

que son parent Artaban, dernier prince des Arsacides de Perse, était attaqué par le rebelle Ardaschir ou Artaxerxès, il courut à son secours; mais avant d'avoir pu le joindre il apprit sa défaite et sa mort. Du moins il donna asile à tous ceux de ses parents qui abandonnèrent la Perse, et fit de grands préparatifs pour venger l'affront infligé à sa race. Aidé de quelques troupes romaines, il pénétra deux fois dans l'intérieur de la Perse; mais ceux qui l'avaient appelé le secondèrent mal; il fut obligé d'abandonner son entreprise. A son retour dans ses États, il fut poignardé par un traître qu'Ardaschir avait gagné (232).

Ardaschir, délivré par la mort de Khosroès de toute crainte, attaqua à son tour l'Arménie, et la soumit à sa puissance, malgré les armées romaines. Le jeune roi Tiridate fut sauvé des mains de son ennemi et conduit à Rome, où il s'attira l'estime et l'affection de ses hôtes. L'intérêt de l'empire était qu'un prince ami régnât sur les Arméniens; Tiridate obtint aisément de l'empereur des secours considérables pour remonter sur le trône de ses pères (259). Les princes du pays le reçurent comme leur souverain légitime, joignirent leurs forces aux siennes, de sorte qu'il eut bientôt recouvré son royaume et qu'il put même faire des conquêtes en Perse. Attaqué par Schahpour durant un voyage qu'il fit à Rome, Tiridate le repoussa, avec le secours des armées romaines, et depuis ce moment acheva tranquillement son règne de cinquante-cinq ans (314).

A sa mort, l'Arménie retomba dans les plus affreuses divisions. Des querelles de religion se mêlèrent aux luttes politiques. Sous les prédécesseurs de Tiridate, la religion de l'Arménie était un mélange du culte grec avec les croyances zoroastriennes. L'Arménie avait, il est vrai, reçu dès le premier siècle les germes du christianisme, et suivant la tradition, la foi nouvelle avait été prêchée dans ce pays par saint Thadée et saint Barthélemy. Mais la persécution avait empêché ces germes de se développer, et ce ne fut qu'au temps de Tiridate que le christianisme, encouragé par ce prince qui le professait ouvertement, devint la religion prépondérante dans le royaume. Tiridate fit venir une grande quantité

de prêtres syriens et grecs, qui fondèrent des évêchés, des monastères, des églises, et répandirent la doctrine chrétienne dans toutes les provinces. Il fallut cependant livrer de sanglants combats pour l'établir partout et particulièrement dans le pays de Daron, qui était considéré par les Arméniens comme une terre sacrée. Les prêtres du polythéisme s'y défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté, et ce ne fut que l'épée à la main qu'on put les en chasser.

La conversion de Constantin et l'alliance étroite qui unissait depuis longtemps l'Arménie et l'empire servirent puissamment aux progrès du christianisme; mais aussi ce fut, pour les princes restés fidèles aux vieilles traditions, un prétexte de plus pour s'appuyer sur les rois de Perse, défenseurs du vieux culte zoroastrien et pour les faire intervenir dans leurs querelles. Après la mort de Tiridate, ceux qui n'avaient point embrassé la nouvelle religion se déclarèrent indépendants dans leurs souverainetés. Le roi de Perse ne manqua pas de les appuyer, et l'Arménie fut dévastée. Les chrétiens tournèrent les yeux vers Constantinople; sur la demande du patriarche Verthanès, une armée romaine ramena en Arménie le prince Khosroès II, fils de Tiridate, qui réduisit les rebelles, et rétablit la tranquillité (316). A sa mort (325), Verthanès conduisit à Constantinople le fils de Khosroès, Diran, pour le faire nommer roi par l'empereur. Mais pendant cette espèce d'interrègne, Schahpour II, roi de Perse, qui voulait donner la couronne d'Arménie à son frère Narsès, envahit le pays et se rendit assez redoutable pour que Diran, rentré dans ses États, payât également tribut aux Perses et aux Romains. Schahpour II ne se contenta pas de cette marque de soumission. L'Arménie fut attaquée de nouveau et Diran fait prisonnier fut privé de la vue après un règne de seize ans (341). Son fils Arsace III parvint néanmoins à se mettre en possession du trône. Il se montra d'abord fidèle allié de Schahpour, et le soutint même dans une guerre contre les Romains. Mais le roi d'Arménie s'étant rapproché de l'empereur de Constantinople par un mariage, Schahpour irrité tourna ses armes contre Arsace qui fut pris et mourut en prison (370).

La captivité de ce prince livra de nouveau l'Arménie aux plus horribles calamités. Les troupes perses entrèrent dans le pays sous le commandement d'un apostat et y commirent les plus horribles dévastations; suivant les historiens nationaux les seules villes d'Artaxad et de Van, avec leur territoire, fournirent aux Perses près de cinq cent mille captifs. Les églises furent détruites, les prêtres, les évêques livrés à la fureur des soldats; les livres brûlés, et pour élever une barrière entre Constantinople et l'Arménie, l'usage des caractères alphabétiques grecs fut proscrit, et l'emploi des lettres perses rendu obligatoire. Mais l'empereur Valens envoya une armée au secours des chrétiens d'Arménie. A la suite d'une sanglante bataille, Para ou Bab, fils d'Arsace, monta sur le trône de son père (370). Malheureusement ce jeune prince sans expérience se laissa gouverner par quelques eunuques qui avaient déjà causé beaucoup de mal à son père, et bientôt les princes d'Arménie se soulevèrent contre lui. Le commandant des troupes romaines, Térentianus, excité par eux, engagea, sous un vain prétexte, le jeune roi à aller visiter l'empereur Valens; lorsqu'il fut sur les terres de l'empire, on le conduisit à Tarse en Cilicie, où on le garda comme prisonnier pendant trois mois. Para parvint à s'échapper, et rentra dans ses États; mais Térentianus le fit assassiner. Il n'avait régné que sept ans (377).

L'Arménie, après lui, resta quelque temps sans roi. Les Perses en profitèrent pour rentrer dans ce malheureux pays, ce qui décida enfin l'empereur Théodose à donner la couronne à un parent du dernier roi, nommé Varaztad, qui s'était illustré par son courage en combattant dans les armées romaines. Mais il fut bientôt détrôné et remplacé par Arsace, fils de Para (382). La faiblesse de ce prince excita de nouveau l'ambition du roi de Perse Il attaqua l'Arménie, s'en rendit maître, puis il fit avec l'empereur Théodose un traité qui partageait le royaume entre les Romains et les Perses (387). La portion qui échut à ces derniers en formait au moins les deux tiers; elle était, en outre, la plus belle et la plus fertile. Le grand roi la donna à Khosroès III. Arsace continua de régner dans la portion occidentale qui était tombée en par-

tage aux Romains. La plupart des princes chrétiens qui avaient des possessions dans la partie orientale de l'Arménie abandonnèrent leurs États. Le roi de Perse, voulant arrêter cette émigration, confia le gouvernement de l'Arménie orientale à un prince arsacide, Khosroès, qui professait la religion chrétienne. Ce système réussit, et bientôt Arsace se vit abandonné de tout le monde. A sa mort (389), Théodose ne jugea pas à propos de lui donner un successeur; il se contenta de faire gouverner ses États par un général aux ordres de l'empire, mais celui-ci reconnut bientôt l'autorité de Khosroès, qui lui-même s'était soumis à payer tribut aux Romains. Cette conduite attira sur lui les armes des Perses. Il fut vaincu et fait prisonnier avec un grand nombre de familles nobles; l'Arménie fut donnée à Bahram Schahpour, frère de Khosroès (392). Celui-ci eut pour successeur, après quelque intervalle de temps, son fils Ardaschès IV (422). Ce prince opprima tellement ses sujets, qu'ils l'accusèrent devant le roi de Perse, Bahram V, de trahison et de tyrannie, et demandèrent un autre roi. Bahram, content de trouver cette occasion de s'emparer de l'Arménie, rappela Ardaschès, et le fit enfermer dans une forteresse où il mourut (428). Ardaschès IV fut le dernier roi de la dynastie des Arsacides en Arménie; Bahram ne nomma personne pour lui succéder, et il se contenta d'envoyer pour administrer le royaume un *marzban*, ou gouverneur militaire.

La race des Arsacides avait occupé le trône pendant environ cent soixante-dix-sept ans. Sous la domination perse, l'Arménie continua à être désolée par des guerres sanglantes, et elle éprouva à peu près les mêmes maux qu'elle avait déjà éprouvés sous ses derniers rois. Les familles puissantes qui professaient la religion chrétienne, irritées par l'intolérance des gouverneurs perses, ou excitées par les intrigues politiques des empereurs de Constantinople, se soulevèrent fréquemment pour chasser les étrangers de leur patrie; mais leurs efforts furent toujours paralysés par ceux de leurs compatriotes qui suivaient la doctrine de Zoroastre. L'Arménie se débattit ainsi presque constamment contre la tyrannie religieuse de la Perse, jusqu'au moment où l'invasion arabe

éclata. Lorsque l'empire de l'Asie passa de la dynastie des Sassanides aux successeurs de Mahomet, l'Arménie se soumit presque tout entière aux empereurs grecs (625-693). Ce changement de domination ne la rendit pas plus heureuse; les guerres continuelles des Grecs et des Arabes, les soulèvements des princes furent pour cette malheureuse contrée une cause éternelle d'asservissement et de misères. A partir de 693, elle eut des gouverneurs musulmans.

La Bactriane (254-126).

Quelques lignes de Strabon et de Trogue-Pompée formaient toute l'histoire des établissements grecs de la Bactriane et des conquêtes des rois bactriens en Orient. Mais la découverte récente d'un grand nombre de médailles appartenant à ces rois a jeté tout à coup un jour nouveau sur leur histoire. Ces monuments numismatiques nous ont révélé l'existence de princes jusqu'alors inconnus, et assez nombreux pour qu'il soit très-difficile de les classer, et de les répartir entre les courtes années qui composent la durée du royaume gréco-bactrien. On peut, il est vrai, lever cette difficulté en admettant que plusieurs de ces princes ont régné simultanément sur les divers pays conquis par les Grecs. Des raisons tirées de l'histoire générale de ce pays rendent ce système tout à fait vraisemblable. Il a pu, en effet, s'opérer dans l'intérieur du royaume gréco-bactrien un démembrement analogue à celui qui avait eu lieu dans l'empire d'Alexandre et plus tard dans celui des Séleucides; et comme les médailles dont nous parlons ont été trouvées en des lieux différents, on a pu admettre que ces divers points ont été les centres de plusieurs dominations particulières établies successivement dans la Bactriane, dans la vallée de l'Indus, dans l'Arachosie et la Drangriane, c'est-à-dire dans le Kaboul et l'Afghanistan actuel.

La Bactriane était, nous l'avons vu, une des contrées qui avaient opposé le plus de résistance à Alexandre. Après la mort du conquérant, le gouvernement de ce pays fut confié à Stasanor. On ignore les noms des chefs chargés d'admi-

nistrer ce pays pour les Séleucides jusqu'à Théodote, qui se révolta en 254 contre Antiochus II peu de temps après que les Parthes avaient eux aussi constitué un royaume particulier. La rivalité des Parthes et des Bactriens amena bientôt la guerre entre les deux peuples ; mais sous Théodote II, ils se rapprochèrent pour mieux se défendre contre leur ennemi commun, le roi de Syrie. Au rapport de Justin, mille cités obéissaient, déjà alors, aux rois bactriens. Un aventurier, Euthydème de Magnésie, renversa, vers l'an 221, l'héritier de ces princes, et étendit sa domination jusque dans l'Inde, où il fonda une ville de son nom. Cependant les rois de Syrie s'efforçaient de replacer les contrées rebelles sous leur obéissance. A la suite d'une campagne assez heureuse contre les Parthes, Antiochus le Grand attaqua en 206 Euthydème qui se retrancha derrière l'Arius, dont il fit garder tous les passages par 10 000 cavaliers. Antiochus parvint néanmoins à passer ce fleuve à la faveur de la nuit, et se trouva en présence des Bactriens. Le carnage fut grand de part et d'autre. Le roi de Syrie mit en fuite la cavalerie ennemie, le reste de l'armée eut le même sort; et Euthydème, réfugié en Bactriane, fit demander la paix à Antiochus. Il consentait à rester son allié s'il voulait lui accorder le titre de roi. S'il n'y consentait pas, disait-il, il n'y aurait sûreté ni pour l'un ni pour l'autre, car sur les frontières s'agitaient des nuées de nomades qui les menaçaient tous deux, et qui pourraient bien s'emparer de tout le pays. Antiochus aspirait à terminer cette guerre; il accepta les propositions d'Euthydème, lui laissa le titre de roi, et même lui promit la main d'une de ses filles. Le traité d'alliance signé, Antiochus, après avoir reçu d'Euthydème des provisions et un certain nombre d'éléphants, se remit en marche, pénétra jusque dans l'Inde, traversa l'Arachosie, la Carmanie, et raffermit pour quelque temps, dans les provinces orientales, la domination des Séleucides si fortement ébranlée depuis la révolte des Parthes et des Bactriens.

Les défaites qu'essuya ensuite Antiochus dans sa lutte contre les Romains furent pour les rois grecs de la Bactriane une occasion d'agrandissement. Euthydème ajouta à sa do-

mination l'Arie, les pays du Paropamisus et une partie de l'Inde. C'est à ces conquêtes d'Euthydème et de son fils Démétrius que Strabon fait allusion quand il dit que les rois bactriens poussèrent leurs expéditions plus loin qu'Alexandre, et que Démétrius soumit non-seulement la Pattalène, mais encore le reste de la côte maritime de la presqu'île indienne. C'est pour cela qu'il est appelé roi des Indes par Justin[1].

Ménandre, associé d'abord aux conquêtes de Démétrius, peut-être comme général de ses armées, lui succéda sur le trône de l'Inde et continua son œuvre. Il régna aussi pendant quelque temps sur la Bactriane. C'est de ce prince que parle l'auteur du périple de la mer Érythrée, Arrien, quand il raconte que de son temps on trouvait encore à Barygaza, dans la presqu'île du Gange, des monnaies grecques à l'effigie des rois Ménandre et Apollodote. Il paraît que ce Ménandre inspira un tel amour à ses peuples qu'à sa mort les villes se disputèrent ses cendres. A la même époque, les Grecs de la Bactriane s'étendaient à l'est jusqu'au pays des Sères, c'est-à-dire jusqu'aux frontières de la Chine.

Le règne d'Eucratidas, qui s'éleva dans la Bactriane pendant que Démétrius et Ménandre fondaient au sud du Paropamisus et dans la vallée de l'Indus une puissante monarchie, marque l'apogée de l'empire gréco-bactrien. Ce prince est le premier qui ait pris le titre de grand roi. Il est aussi le premier dont les monnaies portent de doubles inscriptions ariennes et grecques. Eucratidas, comme ses prédécesseurs, fonda des villes; Strabon nomme parmi les cités de la Bactriane une Eucratidia.

A la mort d'Eucratidas, qui périt de la main de son fils, cet empire fut ébranlé soit par les attaques des Parthes et des barbares du nord, soit par les révolutions qui éclatèrent à l'intérieur, et qui amenèrent la formation de plusieurs royaumes indépendants. Outre la Bactriane proprement dite, qui continua à former un État particulier, il s'éleva, au

1. Il est souvent question de ce prince dans les poëmes indiens.

sud du Paropamisus, une dynastie de rois ariens qui sont presque tous désignés, sur leurs médailles, par le nom de rois vainqueurs. Cette dynastie, indépendante de celle qui régnait à Bactres, doit avoir eu pour siége principal Alexandrie du Caucase. Enfin un troisième État se forma peut-être dans la vallée de l'Indus, dont les chefs résidaient à Nysa, et régnèrent sur cette contrée, depuis l'année 155 jusqu'à l'année 120 avant J. C.

Pendant cette domination des princes bactriens, la civilisation hellénique, importée dans ces régions par Alexandre, ne fit que s'étendre. Le grec continua d'être la langue de l'administration, ainsi que l'attestent les monuments qui nous restent de cette époque. L'art même se maintint si loin de son foyer et au milieu des bouleversements de toute sorte que subirent ces contrées; car les médailles de l'époque gréco-bactriane ne le cèdent en rien pour la beauté de l'exécution à celles qui se fabriquaient à la cour si brillante et si riche des monarques séleucides.

Mais un ennemi redoutable menaçait les établissements grecs de l'Asie centrale : c'étaient les tribus scythiques établies au nord, sur les rives de l'Oxus et du Iaxarte. Une irruption de ces barbares, désignés par quelques historiens sous le nom de Tokariens, mit fin vers l'an 126 avant notre ère au royaume de Bactriane. Leurs rois, Manès, Azès, Acilizès, s'emparèrent aussi des pays soumis aux Grecs, au midi du Caucase indien. Les nombreuses médailles trouvées dans l'Inde avec l'effigie et le nom de ces rois prouvent qu'ils étendirent jusque-là leurs conquêtes. Aussi leur donne-t-on le nom d'indo-scythes. La ressemblance de certaines monnaies parthes avec celles des rois indo-scythes autorise encore à penser que les Arsacides régnèrent dans ces contrées vers l'an 60 avant J. C. Mais les rois indo-scythes chassèrent ces conquérants et formèrent une nouvelle dynastie dont les chefs, sous les noms de Kadphisès et Kanerkès, dominèrent à la fois sur l'Inde et sur la Bactriane. La population grecque, toutefois, conserva sous ses nouveaux maîtres sa langue, ses arts et ses mœurs. Les rois scythes subirent eux-mêmes l'influence de cette civilisation; ils gardèrent le

cérémonial et prirent sur leurs monnaies les titres des rois gréco-bactriens.

Il se forma alors une sorte de civilisation mixte dans laquelle entrèrent des éléments empruntés à la Grèce, à la Perse, à l'Inde, et dont l'image vint se refléter sur les médailles appartenant au premier siècle qui précéda et à celui qui suivit l'établissement du christianisme. C'est ainsi, par exemple, que dans les monnaies des rois indo-scythes, la légende est toujours grecque, mais les emblèmes appartiennent à la religion de l'Inde. Après la dynastie dont nous venons de parler, l'Inde devient un champ de bataille que se disputent les rois indigènes et les rois parthes. Alors les traces de la civilisation grecque disparaissent : la langue est à peine reconnaissable sur les monnaies.

CHAPITRE XVII.

ROYAUME DES PARTHES ET DES PERSES.

Les Arsacides jusqu'au commencement des guerres avec Rome (255-54) — Les Parthes depuis le commencement des guerres avec Rome (54 av. J. C.-226 ap.). — Les Perses sous Artaxerxès et Schahpour (226-271) — Les Perses de la mort de Schahpour I à celle de Schahpour II (271-380). — Les Perses depuis la mort de Schahpour II jusqu'à la ruine de leur empire (380-636).

Les Arsacides jusqu'au commencement des guerres avec Rome (255-54).

Ce fut une émigration de barbares venus de l'Asie centrale qui donna naissance au peuple des Parthes. Au rapport de l'abréviateur de Trogue-Pompée, les Parthes étaient des exilés scythes. Leur nom en langue scythique voulait dire banni. Établis dans les pays montagneux qui bordent la mer Caspienne à l'est et au sud, les Parthes furent longtemps le peuple le plus obscur et le plus inconnu de l'Orient.

Sujets tour à tour des Assyriens, des Mèdes, des Perses, ils furent subjugués par Alexandre, et à sa mort, ils eurent pour gouverneur Stasanor. Au milieu des querelles qui éclatèrent entre les successeurs du conquérant, les Parthes prirent parti pour Eumène ; après sa défaite, ils durent obéir à Antigone. Ils eurent ensuite pour maîtres Séleucus et ses successeurs. La Parthie, district alors fort resserré et sous un climat rude, était une des provinces les plus pauvres de l'empire; ses habitants, encore livrés à la vie nomade, erraient dans les montagnes et les plaines situées entre l'Hyrcanie, les pays des Dahes, des Ariens et le canton de la Margiane. Ils passaient pour les plus redoutables cavaliers et pour les archers les plus habiles de ces contrées. Fatigués de la domination des Séleucides, ils se déclarèrent indépendants vers l'an 255. Cette révolte fut apaisée par Antiochus Théos. Mais sous son successeur Séleucus, un Parthe habile et brave ayant entendu dire que le roi de Syrie avait été battu en Asie par les Gaulois, attaqua le gouverneur Agathoclès, qui l'avait outragé, le tua et s'empara du pays. Poussant ses avantages, il envahit l'Hyrcanie, et maître ainsi de deux provinces importantes, il leva une puissante armée et se prépara à lutter à la fois et contre les Séleucides et contre les Bactriens, qui déjà menaçaient leurs voisins. La mort de Théodote le délivra d'inquiétude du côté de la Bactriane. La crainte de leur ancien maître, le roi de Syrie, rapprocha les Bactriens et les Parthes ; Arsace fit alliance avec Théodote II, et ce fut sans doute avec son secours qu'il triompha de Séleucus. Les Parthes ont depuis célébré ce jour comme la véritable époque de leur liberté (238).

De nouveaux troubles ayant rappelé Séleucus en Asie, Arsace en profita pour organiser ses États et fortifier ses places : aussi passa-t-il pour le fondateur de l'empire des Parthes qui voulurent que tous leurs rois portassent son nom.

Son fils Arsace II continua son œuvre et remporta de nouvelles victoires sur le roi de Syrie. Suivant quelques historiens, il fit Séleucus prisonnier en 236. A sa mort, surve-

nue en 216, il légua un trône affermi à son fils Arsace III (Artaban Ier). C'était l'époque où Antiochus III le Grand s'efforçait de rétablir l'ancienne splendeur de sa maison. Pour réparer la défaite de Séleucus, il marcha contre les Parthes à la tête d'une armée de 100 000 fantassins et de 20 000 cavaliers (211). Arsace s'était proposé de défendre l'entrée de ses États en coupant les canaux, en comblant ou détruisant les puits construits dans les déserts que devait parcourir cette armée. Mais Antiochus le prévint, le força à fuir jusqu'en Hyrcanie, l'y atteignit encore une fois et dispersa son armée. Malgré tous ses succès, Antiochus ne jugea pas à propos de poursuivre une guerre difficile et dangereuse contre un ennemi insaisissable; il traita avec Arsace, qui fut confirmé dans la possession de la Parthiène et de l'Hyrcanie, à condition d'aider Antiochus dans sa guerre contre les Bactriens.

Arsace IV mourut après quinze ans d'un règne assez paisible (193). Il laissa deux fils, Mithridate et Phraate. Ce dernier étant l'aîné hérita du trône sous le nom d'Arsace V, mais régna peu de temps. Il soumit les Mardes, peuples voisins de la mer Caspienne et laissa le trône à Mithridate Ier ou Arsace VI, qui éleva le royaume des Parthes, assez borné jusque-là, au rang des grands empires du monde. Phraate l'avait appelé au trône au détriment de ses propres enfants, parce que, ayant reconnu en lui une grande habileté jointe à beaucoup de courage, il crut devoir sacrifier ses sentiments de père à ses devoirs de roi.

Jusqu'à ce prince les Arsacides, renfermés dans les montagnes de la Parthie, s'étaient bornés à défendre leur indépendance contre les Séleucides. Sous Mithridate le Grand, les Parthes devinrent conquérants. L'affaiblissement des Séleucides d'une part, de l'autre les révolutions qui survinrent dans l'intérieur de l'empire gréco-bactrien lui permirent d'agrandir sa domination à l'est et à l'ouest jusqu'à l'Indus et à l'Euphrate. « Ce roi, dit Diodore de Sicile, préférait à tout la clémence et la bonté; aussi eut-il partout de grands succès. Il pénétra dans l'Inde jusqu'au pays où Porus avait régné et subjugua tout sans obstacle; il montra de l'huma-

nité pour ses sujets et du courage contre ses ennemis; il choisit les meilleures lois des nations nombreuses qui étaient soumises à sa puissance pour les donner aux Parthes. » L'histoire d'un prince qui jeta un si grand éclat en Asie ne pourrait manquer d'offrir un vif intérêt; malheureusement elle nous est à peu près inconnue. Ce que nous savons, c'est que, à la mort d'Eucratidas Ier, assassiné par son fils, il attaqua le royaume de Bactriane, et força Eucratidas II à lui céder plusieurs provinces et à reconnaître sa suprématie. De là il passa dans l'Inde et en soumit ce qui avait appartenu aux Grecs Bactriens; puis attaqua les Séleucides. Le moment était favorable : la mort d'Antiochus Épiphane avait causé de longues dissensions qui avaient épuisé les forces de la monarchie. Tandis que Démétrius Soter vivait dans les plaisirs, Mithridate se rendit maître de la Médie (160). Les Hyrcaniens s'étant soulevés, il les dompta; les peuples de l'Élymaïs subirent le même sort, Séleucie même tomba en son pouvoir, et l'Assyrie avec la Mésopotamie reconnurent sa domination. En 149 les Arméniens l'appelèrent, et Mithridate plaça sur le trône de ce pays un de ses frères, Valarsace, qui fut le chef d'une nouvelle branche des Arsacides.

Cependant Démétrius II entreprit de relever la maison des Séleucides, passa l'Euphrate à la tête d'une forte armée, et les peuples fatigués déjà de leurs nouveaux maîtres, l'accueillirent avec faveur (143). Secondé par les Perses et les Bactriens, ennemis naturels des Parthes, il vainquit ceux-ci dans plusieurs batailles. Séleucie lui ouvrit ses portes et il pénétra en Médie où il trouva le terme de ses succès. Trompé par de feintes propositions de paix, il fut pris, promené par dérision de ville en ville aux yeux des peuples qui s'étaient déclarés pour lui. Envoyé ensuite en Hyrcanie, il y fut enfin traité avec les égards dus à son ancienne dignité. Mithridate même lui donna sa fille Rodogune en mariage, avec promesse de le rétablir sur le trône de Syrie. Mais le roi des Parthes mourut, peut-être du poison, avant d'avoir acquitté sa promesse (139).

Mithridate eut pour successeur son fils Phraate II (Ar-

sace VII). Le royal prisonnier, Démétrius, perdant tout espoir de retour dans sa patrie, sous ce nouveau règne, essaya de s'échapper. Le roi des Parthes veillait avec soin sur son captif, afin de pouvoir opposer au besoin Démétrius à son frère Antiochus Sidétès qui avait pris la couronne en Syrie, et qui préparait avec une folle somptuosité une expédition contre les Parthes.

Vainqueur dans trois rencontres, il prit Babylone et reçut de ses troupes le surnom de Grand. Phraate fut un instant réduit aux seules provinces qui avaient été le berceau de la monarchie parthique. Pressé à l'occident et au midi par les armes d'Antiochus, il l'était également, à l'orient, par les Grecs de la Bactriane qui voulaient profiter de cette occasion pour s'affranchir du joug des Parthes. Le moment était venu d'utiliser Démétrius. Phraate le renvoya avec un corps de troupes pour recouvrer la Syrie, et rappeler ainsi Antiochus à la défense de ses propres États. Dans le même temps, Antiochus ayant été obligé de disséminer ses troupes en différents quartiers d'hiver, les villes fatiguées de les entretenir, et irritées des excès des soldats, se soulevèrent. Plusieurs corps isolés furent surpris et massacrés. Antiochus voulut courir à leur secours, mais il rencontra le roi des Parthes et il périt abandonné des siens. Phraate se repentit alors d'avoir relâché Démétrius; il envoya en toute hâte une troupe de cavaliers sur ses traces, mais déjà le fugitif était rentré en Syrie (129).

Phraate voulait porter à son tour la guerre en Syrie. Mais les mouvements des Scythes le rappelèrent dans ses États. Ces peuples s'étaient engagés, moyennant salaire, à venir au secours des Parthes contre Antiochus, et n'étaient arrivés qu'à la fin de la guerre; on leur refusa le prix convenu : ils demandèrent néanmoins qu'on les dédommageât de leurs fatigues ou qu'on leur donnât un autre ennemi à combattre. Sur un refus insultant, ils ravagèrent les frontières. Phraate marcha contre eux. Mais les Grecs qu'il avait incorporés à son armée, passèrent à l'ennemi au moment du combat, et vengèrent par le massacre des Parthes et de Phraate lui-même la mort de leur ancien roi Antiochus et la dure captivité qu'ils avaient subie (127).

Artaban II, oncle paternel de Phraate, fut fait roi à sa place et continua de disputer aux Scythes la possession de la Bactriane. Il périt en combattant contre eux. Il eut pour successeur son fils Mithridate II, qui, par ses victoires, raffermit l'empire et replaça sous sa domination plusieurs peuples qui s'en étaient détachés. Il triompha également des Scythes et vengea ainsi les humiliations qu'ils avaient fait éprouver à sa famille. Mais il trouva un rival redoutable dans Ardaschès, roi d'Arménie, qui le força à lui céder le titre de roi des rois et à reconnaître sa suprématie. Cette vassalité au reste ne dura pas longtemps, et à la mort d'Ardaschès (91), le royaume des Parthes se replaça au premier rang dans le système politique de l'Asie. Tigrane I[er] voulut reprendre le rang suprême et quelques provinces qu'il avait dû d'abord céder. Dans la guerre qui éclata alors entre les deux peuples, le roi des Parthes fut tué sur les bords de l'Araxe par un soldat thrace, et l'empire resta aux Arméniens (88).

A la mort de Mithridate II, l'empire parthe fut de nouveau ébranlé par des révolutions intérieures et par les attaques des Scythes qui se trouvèrent assez puissants pour donner un roi aux Parthes eux-mêmes, Sinatrocès. Celui-ci n'en fit pas moins aux Scythes une guerre malheureuse à la suite de laquelle il mourut vers l'an 69.

A cette époque la guerre avait éclaté pour la troisième fois entre Mithridate, roi de Pont et les Romains. Les deux partis recherchèrent avec empressement l'alliance de Phraate III, le douzième des Arsacides. Tigrane offrait de rendre l'Adiabène et les autres provinces qu'il avait enlevées aux Parthes. Phraate aima mieux traiter avec les Romains qui lui semblaient moins à craindre à cause de leur éloignement. Lucullus, chargé de la guerre contre Mithridate, lui envoya un ambassadeur, Sextilius, pour ratifier cette alliance. Toutefois, Phraate qui ne voulait pas s'engager trop avant, se renferma dans une stricte neutralité.

Pompée, le successeur de Lucullus, fit de nouvelles tentatives auprès du roi des Parthes. Phraate ne se décida à intervenir que quand le roi de Pont eut succombé ; il appuya

en Arménie Tigrane le Jeune qui s'était révolté contre son père. Mais bientôt le rebelle succomba, et le général romain qui songeait déjà à une guerre avec les Parthes, envoya des ambassadeurs à leurs ennemis naturels, aux Mèdes, aux Élyméens. En même temps son lieutenant Gabinius franchissait l'Euphrate et s'avançait jusqu'aux bords du Tigre, bien que Phraate eût déclaré qu'il regardait le premier de ces fleuves comme la limite des deux empires, et il lui refusait toujours, dans ses lettres, le titre de grand roi.

En 64 Phraate fit irruption en Arménie ; Tigrane se hâta d'invoquer le secours de Pompée. Le roi des Parthes fut battu et obligé de se retirer dans ses États. C'était pour Pompée une belle occasion d'attaquer les Parthes ; mais Mithridate n'était pas encore mort, le Romain aima mieux jouer le rôle de médiateur et régler les différends des deux rois en fixant définitivement les limites de leurs États.

On ne sait pas bien comment se passèrent les dernières années de Phraate, il paraît seulement que vers l'an 58, il succomba victime d'une conspiration dans laquelle étaient entrés ses propres fils, Mithridate et Orodès. Le premier devint roi sous le nom de Mithridate III. De nouvelles hostilités éclatèrent sur les frontières de l'Arménie. Au retour de cette guerre, Mithridate fut déposé par le sénat des Parthes à cause de ses cruautés. On ne lui laissa que le gouvernement de la Médie. Mécontent de ce partage il reprit bientôt les armes. Son frère Orodès, qui avait été fait roi à sa place, alla l'assiéger dans Babylone où il s'était réfugié, affama les habitants et les força de se rendre. Mithridate, comptant sur la force des liens du sang, se rendit de lui-même entre les mains d'Orodès, qui le fit massacrer sous ses yeux (53).

La ruine du roi de Pont, l'abaissement de l'Arménie mettaient immédiatement en contact les Parthes et les Romains. L'Euphrate séparait maintenant les deux peuples. Les conflits étaient inévitables. Aussi les Parthes furent-ils, à partir de cette époque, un sujet de préoccupation continuelle pour les Romains. Retranchés derrière les grandes lignes de l'Euphrate et du Tigre, protégés par les montagnes et les

déserts qui couvrent le centre de leur empire, ils braveront tous les efforts de Rome. En vain elle enverra contre eux ses plus grands hommes, elle n'essuiera que de sanglantes défaites ou ne remportera que des victoires inutiles. Elle ne triompera pas plus des Parthes qu'elle ne doit triompher des Germains.

Les Parthes depuis le commencement des guerres avec Rome (54 av. J. C. 226 ap.).

C'est sous le règne d'Orodès Ier (Arsace XIV) qu'eut lieu la première entreprise des Romains contre les Parthes. Le triumvir Crassus la dirigea. Trompée par un guide, l'armée romaine fut conduite à travers des plaines arides, jusqu'aux portes de Charres. Là, tandis qu'Orodès, au nord, surveillait le roi d'Arménie, le suréna, ou généralissime, enveloppa de son immense cavalerie les légions qui ne pouvaient ni éviter ni poursuivre l'ennemi. Les Parthes les accablèrent sous une nuée de flèches; et pour en finir plus vite, appelèrent la trahison à leur aide. Le suréna invita Crassus à une entrevue et lui fit couper la tête (54).

Pacorus, fils d'Orodès, ayant été chargé par son père de poursuivre les débris des légions, pénétra dans la Syrie et s'en serait peut-être emparé, si Cassius, lieutenant de Crassus, n'eût d'avance organisé la résistance dans cette province. Pacorus devenu suspect à son père fut rappelé. Il était à peine parti, que l'armée qu'il laissait en Syrie fut massacrée avec ses principaux chefs par Cassius. Malgré cet échec, les Parthes n'en conservèrent pas moins la prépondérance en Orient, et pendant les guerres civiles, ils causèrent aux Romains de sérieuses inquiétudes pour la Syrie. En l'année 52, le successeur de Cassius, Ribulus, se laissa assiéger dans Antioche et les Parthes pénétrèrent jusqu'en Cilicie. Quand la guerre éclata entre César et Pompée, les Parthes embrassèrent le parti du dernier, et fournirent ainsi à César un prétexte de leur faire la guerre. Mais la mort l'empêcha d'exécuter ce projet. Ils favorisèrent encore le parti républicain durant la lutte entre les triumvirs et les meurtriers de

César (42). Après la mort de Brutus et de Cassius, ils donnèrent asile à Labiénus, et, à la sollicitation de ce général, envahirent de nouveau la Syrie sous la conduite de Pacorus. Ventidius, qui défendait cette province, resta longtemps inactif, et souffrit même leurs insultes sans y répondre. Enfin il les surprit au milieu de la nuit et les mit en pleine déroute. Pacorus ayant lui-même attaqué le camp de Ventidius, qu'il croyait surprendre, fut complétement vaincu et tué. La nouvelle de cette défaite rendit Orodès presque fou de douleur. Pendant plusieurs jours il ne parla à personne, et refusa toute nourriture. Longtemps après, il ne prononçait encore qu'un nom, celui de Pacorus. Après ce long deuil, d'autres soucis vinrent assiéger le malheureux vieillard. Il ne savait auquel de ses trente fils il léguerait la couronne; ses nombreuses femmes le fatiguaient de leurs intrigues et cherchaient chacune à faire prévaloir l'objet de son affection particulière. Ce fut le plus indigne qui l'emporta, Phraate IV. En effet, trouvant que son père vivait trop longtemps, il le fit mourir (37). Il fit égorger tous ses frères dont il redoutait la concurrence, et n'épargna pas même ses propres enfants. Phraate ne borna pas là ses fureurs : beaucoup de personnages distingués parmi les Parthes furent ses victimes. Quelques-uns parvinrent à s'échapper et se réfugièrent en Syrie.

Le moment semblait favorable pour venger les revers de Crassus. Marc-Antoine partit pour faire la guerre aux Parthes à la tête de 16 légions (36). Cette fois le roi d'Arménie, Artavasde, ouvrant le passage par les montagnes de ses États, dispensait les Romains de traverser les plaines si fatales à Crassus. Artavasde fournissait en même temps un secours de 16000 cavaliers; mais il fallait profiter du moment où les Parthes se dispersaient pendant l'hiver pour les attaquer. Antoine laissa sous la garde de deux légions ses machines de guerre qui ne pouvaient que retarder sa marche, pénétra rapidement dans le pays ennemi, et vint mettre le siége devant Phrahata, non loin de la mer Caspienne.

Le siége traîna en longueur faute de machines; elles

avaient été interceptées par les Parthes avec les deux légions. Antoine, dès lors, se trouva placé dans une situation difficile. En effet le roi d'Arménie, gagné par l'ennemi ou dé couragé, venait de se retirer avec toute sa cavalerie si nécessaire pour tenir celle des Parthes à distance. Phraate profita de ce moment et traita avec Antoine. Il lui promit une retraite sûre; et pendant cette retraite qui dura vingt sept jours, il lui livra dix-huit combats. Parvenus au bord d'une rivière, au delà de laquelle ils ne voulaient plus les poursuivre, les Parthes débandant leurs arcs, exhortèrent les Romains à passer paisiblement et leur exprimèrent leur admiration. Mais Antoine n'en avait pas moins perdu 24 000 hommes.

Ce succès rendit Phraate si fier, si insolent, et il commit tant d'atrocités qu'il fut chassé par ses sujets. Il sollicita vainement les peuples voisins de lui fournir des secours, il ne trouva d'asile que chez les Scythes (30). Les barbares le rétablirent sur le trône. Pendant son exil, les Parthes s'étaient donné un roi, Tiridate, qui, à l'approche des Scythes, se réfugia avec quelques amis auprès d'Auguste, et lui amena en otage le plus jeune des fils de Phraate. Phraate réclama son fils qui lui fut rendu; et Tiridate eut beau solliciter les secours des Romains, en promettant de placer les Parthes sous leur dépendance, il ne put rien obtenir. Phraate, toutefois, craignant d'être attaqué, se sentant d'ailleurs détesté de ses sujets, rassembla de tous côtés les prisonniers des armées de Crassus et d'Antoine, et les renvoya à Auguste avec leurs aigles. Il lui livra même en otages ses fils et ses petits-fils (20 ans av. J. C.). A ce prix, il fut en paix avec les Romains pendant le reste de sa vie. Il périt vers l'an 4 de l'ère chrétienne, sous les coups d'une femme ambitieuse, d'une esclave italienne d'une rare beauté, dont Auguste lui avait fait présent, et qui se nommait Thermusa. Celle-ci mit à sa place son fils Phrahatacès, sous le nom d'Arsace XVI. Mais il fut bientôt égorgé par les Parthes. Ils élevèrent au trône Orodès II, qui, lui aussi, fut massacré à cause de ses cruautés.

Alors une ambassade partit pour Rome, au nom des grands

qui redemandèrent Vononès, le plus âgé des fils de Phraate. Auguste le renvoya dans son pays, après l'avoir comblé de présents. Le jeune roi apportait chez des peuples encore grossiers des mœurs douces, un esprit cultivé et un goût très-vif pour l'élégance et le luxe. Les Parthes se repentirent bientôt d'être allés chercher dans un autre monde un roi qu'ils regardaient comme corrompu par une civilisation étrangère. Ils s'indignèrent d'être gouvernés par un esclave de César, par un prince qui ne chassait jamais, qui aimait peu les chevaux, qui se faisait porter en litière, et qui avait toujours autour de lui un cortége de Grecs. Ils allèrent prendre chez les Dahes un autre prince arsacide nommé Artaban. Celui-ci rencontra d'abord des obstacles, et fut défait dans un premier combat; mais il reparut quelque temps après à la tête d'une armée puissante, et Vononès, vaincu à son tour, fut obligé de chercher un asile en Arménie. Depuis la mort d'Ariobarzane, que Caïus César avait donné pour roi aux Arméniens, ce pays était livré à l'anarchie; le fugitif dut à cette circonstance d'être choisi pour roi par les Arméniens eux-mêmes. Mais Artaban le menaçait; les Romains, habitués à intervenir dans les affaires de l'Arménie, n'osèrent le soutenir, dans la crainte de s'engager dans une guerre avec les Parthes, et Vononès fut encore forcé d'abandonner son nouveau royaume. Il se retira près du gouverneur de Syrie, Silanus Creticus, qui le retint captif en lui laissant le titre de roi. Artaban le poursuivit dans cette retraite, d'où il communiquait par ses émissaires avec les grands du royaume. Il vint trouver Germanicus, qui commandait alors en Orient (17. ap. J. C.), et obtint l'éloignement de son compétiteur, qui fut transféré à Pompéiopolis en Cilicie. Quelque temps après, il essaya de s'enfuir, et fut tué par ceux qui, feignant de se laisser corrompre, l'avaient suivi dans sa fuite.

Artaban III (Arsace XIX) resta fidèle à l'alliance romaine pendant quelques années; mais les guerres heureuses qu'il fit contre les nations voisines le rendirent fier et cruel. Il prit à l'égard de Rome une attitude dédaigneuse, et méprisant la vieillesse de Tibère, qu'il croyait impuissante, il convoita hautement l'Arménie. A la mort d'Artaxias, il imposa

pour roi à cette province Arsace, l'aîné de ses fils, et en même temps il réclama les anciennes frontières des Perses et des Macédoniens, comme héritier de Cyrus et d'Alexandre. Sa tyrannie avait déjà mécontenté les grands. Une ambassade partit pour Rome et vint y demander un petit-fils de Phraate IV. Ce prince fut bien accueilli en Orient; mais ayant voulu rompre des habitudes de vingt années pour reprendre la manière de vivre de ses compatriotes, il tomba malade et mourut. Tibère jeta alors les yeux sur un autre prince de la famille des Arsacides, sur Tiridate, qu'il opposa à Artaban. En même temps il chargea l'Ibérien Mithridate d'enlever l'Arménie à Arsace. Mithridate, digne instrument de la politique impériale, acheta quelques-uns des serviteurs du roi d'Arménie, qui le tuèrent. Aussitôt les Ibériens envahirent ce royaume avec des forces considérables, et s'emparèrent d'Artaxata. A la première nouvelle de ces événements, Artaban donna à son fils Orodès le commandement d'une armée destinée à soumettre les Arméniens et à punir le prince d'Ibérie. Celui-ci, secondé par son frère Pharasmane, déchaîna les Sarmates sur l'Arménie. Une grande bataille s'engagea, et les Parthes, sur un faux bruit qu'Orodès avait succombé, prirent la fuite. Alors Artaban accourut avec toutes les forces de son empire. Il répara l'échec éprouvé par son fils; mais Vitellius, envoyé en Asie pour surveiller ses mouvements, se rapprocha du théâtre de la guerre, et, sur la nouvelle qu'il allait envahir la Mésopotamie, Artaban, qui craignait une guerre avec Rome, se retira dans ses États.

Il y était à peine rentré qu'il s'y trouva en présence des inimitiés soulevées par ses cruautés et par les intrigues de Vitellius. Tous ceux qui avaient à se plaindre du roi trouvaient auprès des agents de Rome encouragement et protection. Bientôt même il ne resta plus à Artaban que les étrangers qui formaient sa garde. Suivi de ces hommes il s'enfuit précipitamment chez les Scythes, au milieu desquels il avait été élevé, espérant y trouver d'utiles auxiliaires. Il pensait aussi que, dans l'intervalle, les Parthes, qui regrettaient leurs princes lorsqu'ils étaient loin, et les trahissaient quand ils avaient quelque temps régné, pourraient se repentir et le rappeler.

Après la fuite d'Artaban, Abdagèse, un des principaux personnages du pays, livra à Tiridate les trésors et les ornements de la royauté. Le nouveau roi fut accueilli avec enthousiasme dans les villes grecques des bords de l'Euphrate et du Tigre. Les populations de ces contrées s'estimaient heureuses d'obéir à un souverain élevé sous l'influence de Rome. Aussi le couronnement se fit à Ctésiphon, la capitale de l'empire, au milieu des acclamations d'un peuple immense.

Mais il aurait fallu profiter de ce moment pour se faire reconnaître dans les provinces de l'intérieur. Les lenteurs et les hésitations de Tiridate, les craintes qu'excitait encore le monarque exilé, la jalousie qu'inspirait Abdagèse, qui gouvernait le nouveau roi, amenèrent une réaction en faveur d'Artaban. On alla le chercher en Hyrcanie, où on le trouva couvert de sales lambeaux et vivant de sa chasse. On lui dit que ce n'est point un Arsacide qui règne; que Tiridate, énervé par la civilisation romaine et soumis à une influence étrangère, n'a qu'un vain titre, et on le décide à revenir. Il part avec un renfort de Scythes, et pour s'attacher le peuple par la pitié, il garde ses haillons. Tiridate, effrayé de ce brusque changement, se retire en Mésopotamie pour y attendre les secours du général romain. Artaban recouvre une partie de l'empire; mais il périt bientôt sous les coups de son frère Gotarzès, ainsi que sa femme et son fils (44).

Cette mort, qui ne faisait qu'augmenter encore l'anarchie, soulève une partie du peuple contre Gotarzès. On lui oppose son frère Vardanès, qui chasse son rival et le force à aller chercher un asile chez les Dahes et les Hyrcaniens. Enfin les généraux parthes des deux côtés finissent par reconnaître la nécessité de mettre un terme à ces troubles, et dans un conseil de guerre, ils jurent sur les autels des dieux de rester tous unis. Vardanès, jugé le plus digne de l'empire, est proclamé, et Gotarzès, pour n'exciter aucun ombrage, reste au fond de l'Hyrcanie.

La tranquillité rétablie, Vardanès recouvra les provinces les plus importantes qui, à la faveur de l'anarchie, s'étaient détachées de l'empire; il se disposait même à reconquérir l'Arménie, lorsque le gouverneur de Syrie l'arrêta en le me-

naçant de la guerre. Mais, pendant ce temps, Gotarzès se repentait d'avoir cédé l'empire. Rappelé par une aristocratie pour laquelle la paix était insupportable, il rassembla une armée; Vardanès remporta sur lui une victoire complète, et s'enfonça à sa poursuite dans des pays lointains: il soumit des peuples qu'aucun Arsacide, avant lui, n'avait rendus tributaires; il n'en fut pas moins tué par ses sujets à l'improviste, au milieu d'une chasse (47).

A sa mort, l'empire retomba dans l'anarchie. Un parti nombreux inclinait pour Gotarzès, un autre pour un descendant de Phraate, nommé Mahardate, qui était en otage à Rome. Gotarzès l'emporta; mais lorsqu'il fut au pouvoir, sa cruauté et ses désordres forcèrent les Parthes à s'adresser secrètement à l'empereur pour que Mahardate fût replacé sur le trône de ses pères. C'était Claude qui siégeait alors sur le trône impérial. Il accorda Mahardate aux demandes des ambassadeurs, leur vanta beaucoup l'élève des Romains, sa modération jusqu'alors inaltérable, ajoutant « qu'il fallait supporter les défauts des rois; qu'il était dangereux d'en changer souvent; que Rome, rassasiée de gloire, en était venue à vouloir le repos, même pour les nations étrangères. » (Tacite). Ensuite il donna ordre à Cassius, gouverneur de la Syrie, de conduire le jeune prince sur les bords de l'Euphrate.

Arrivé à Zeugma, Cassius réunit autour de lui tous ceux qui avaient provoqué le rappel de Mahardate. Mais Gotarzès, à qui, grâce à la mobilité naturelle des Parthes, il restait des partisans assez nombreux, parvint à détacher du parti de Mahardate le roi des Arabes, et celui des Adiabéniens; après l'avoir ainsi privé de ses plus puissants auxiliaires, il le força à accepter la bataille. Mahardate vaincu fut livré au vainqueur par un traître qui, ne voyant en lui qu'un étranger, un Romain, lui fit couper les oreilles et lui laissa la vie. Gotarzès mourut quelque temps après (50), et fut remplacé par Vononès II (Arsace XXII), qui gouvernait alors la Médie et qui régna peu de temps et sans gloire. A sa mort la couronne des Parthes fut donnée à son fils Vologèse (Arsace XXIII).

La première pensée du nouveau roi fut de reconquérir l'Arménie possédée par ses ancêtres et livrée par un crime à un étranger, à Rhadamiste, prince d'Ibérie. Il envahit ce pays, emmenant avee lui son frère Tiridate pour le placer sur le trône. Les villes d'Artaxata et de Tigranocerte se soumirent; mais la rigueur de l'hiver et l'insuffisance des vivres contraignirent Vologèse à renoncer à son entreprise. Rhadamiste se montra implacable pour ceux qui l'avaient abandonné. Les Arméniens, las de ses fureurs, se portèrent sur le palais et le forcèrent à prendre la fuite. L'Arménie retomba au pouvoir des Parthes.

C'était l'époque où Néron arrivait à l'empire. Jaloux de soutenir l'honneur du nom romain, il chargea Corbulon de replacer l'Arménie sous sa dépendance. Tiridate, mal soutenu par les Parthes qui avaient à combattre les Hyrcaniens, fut obligé de fuir. Tigrane, petit-fils du roi Archélaos, le remplaça sur le trône.

Aussitôt que Vologèse apprit l'élévation d'un étranger et l'expulsion de son frère, il se réconcilia avec les Hyrcaniens, réunit toutes les forces de son empire, puis ceignant du diadème le front de Tiridate, il s'avança pour attaquer les provinces romaines. Mais Corbulon, par ses légions sagement distribuées, couvrait l'Arménie et la Syrie; et le roi des Parthes ne put entamer ni l'une ni l'autre de ces deux provinces. La guerre se prolongea pendant quelque temps avec des alternatives de succès et de revers pour les deux partis, jusqu'à ce que Vologèse, comprenant que tout effort était inutile contre un général habile qu'appuyaient les sympathies des peuples, consentit à ce que son frère allât à Rome recevoir des mains de Néron la couronne d'Arménie, « à condition qu'on lui épargnât tout ce qui ressemblait à un signe d'asservissement, qu'il ne rendît pas son épée, que les gouverneurs des provinces ne lui refusassent pas de l'embrasser, ne le fissent point attendre à leur porte; enfin qu'il fût traité à Rome avec les mêmes honneurs que les consuls. Vologèse, ajoute Tacite, ne connaissait pas la politique romaine qui veut la force du pouvoir, et en méprise les vanités. »

A Vologèse Ier qui mourut en l'année 65, succéda Pacorus (Arsace XXIV) dont on ne sait rien, sinon qu'il embellit Ctésiphon.

Khosroès (Arsace XXV) lui succéda. Sous ce prince les hostilités se renouvelèrent entre les Parthes et les Romains. Ce fut encore au sujet de l'Arménie. Khosroès chassa le prince qui régnait dans ce pays sous la protection de Rome et mit à sa place son neveu Parthamisirys. Il en résulta une guerre qui ébranla profondément l'empire des Parthes (114). Trajan pénétra dans leur pays, battit ces peuples dégénérés et affaiblis par des guerres intestines, parcourut en triomphe les bords du Tigre, depuis les montagnes de l'Arménie jusqu'au golfe Persique, prit Ctésiphon et donna le trône à Parthamsphatès. Pour en finir avec ces guerres perpétuelles dont l'Orient était le théâtre, il réduisit en provinces les riches contrées de l'Arménie, de l'Assyrie et de la Mésopotamie. Mais ces conquêtes ne furent pas de longue durée. Un vaste soulèvement éclata bientôt dans les pays conquis; Khosroès, qui avait été obligé de se retirer dans les satrapies supérieures, reparut et se remit en possession de son trône qu'il garda paisiblement jusqu'à sa mort (121).

Vologèse II succéda à son père Khosroès et régna jusque vers l'an 150. Son règne, qui coïncide avec ceux d'Adrien et d'Antonin, fut assez paisible. Les Parthes avaient besoin de repos tout autant que les empereurs romains. Adrien avait commencé son règne par renoncer aux conquêtes de Trajan. Les garnisons romaines avaient évacué l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie, et l'Euphrate était redevenu la limite des deux empires. Malheureusement cette paix ne dura pas longtemps, et sous Vologèse III, qui monta sur le trône après Vologèse II, l'Arménie redevint une cause de guerre entre les Romains et les Parthes. Le nouveau roi prit lui-même l'offensive. Lucius Vérus accourut en Orient, et son lieutenant Cassius pénétra jusqu'aux bords du Tigre. Les Romains, reçus comme amis par les Grecs de Séleucie, attaquèrent la capitale de l'empire, Ctésiphon, qui succomba. Les deux villes éprouvèrent le même traitement. Les vainqueurs souillèrent leur victoire par le pillage de Séleucie et par le mas-

sacre de 300 000 habitants. Cette cité puissante qui était devenue la métropole des Grecs d'Asie, qui au milieu des populations barbares perpétuait, depuis sa fondation, les traditions de la civilisation grecque en Orient, qui avait son forum, son sénat, et qui, sous la loi des Parthes, avait conservé une indépendance presque entière, ne se releva pas de ce coup fatal. Ctésiphon sortit seule de ses ruines, et dans l'espace de trente et quelques années, elle recouvra assez de force pour soutenir un siége opiniâtre contre Septime Sévère.

En effet Ardawan (Arsace XXVIII), successeur de Vologèse, en 192, ayant pris parti pour Pescennius Nigér dans la guerre civile qui éclata à la mort de Pertinax, attira sur lui les armes de Sévère. Ctésiphon fut emportée d'assaut, et le roi qui la défendait en personne eut à peine le temps de se sauver. 100000 captifs et de riches dépouilles furent la proie des Romains (197). Pacorus (Arsace XXIX) ne fut pas plus heureux. Sévère le battit complétement. Toutefois, les Romains ne tirèrent aucun avantage durable de ces expéditions et jamais ils ne songèrent à conserver ces provinces éloignées. L'occupation définitive de l'Osrhoène sous Caracalla fut une conquête plus importante; ce petit État devint un des plus puissants boulevards de l'empire contre la nouvelle monarchie des Perses.

Cependant l'empire parthique penchait depuis longtemps vers sa décadence. Les révolutions continuelles qui naissaient soit de la mobilité du caractère national, soit des vices des institutions politiques, avaient peu à peu épuisé le pays. Le gouvernement était monarchique, il est vrai, et héréditaire; mais la succession au trône n'était point déterminée d'une manière régulière, et on pouvait toujours nommer un roi en dehors de la famille régnante, pourvu qu'on ne sortît pas de la race royale des Arsacides. A côté de cette royauté dont les attributions n'étaient pas très-bien déterminées, il y avait une aristocratie très-remuante, très-belliqueuse et qui lui causait souvent de grands embarras. Était-elle mécontente de son prince, elle lui suscitait un compétiteur qui cherchait à faire triompher ses prétentions les armes à la main; de là les factions, les guerres civiles

qui remplissaient l'histoire des Parthes. Un tel système fa vorisait trop l'intervention étrangère pour que les puissance voisines ne cherchassent pas à en profiter. Aussi voyons nous, à partir de l'établissement de l'empire, les Romain sans cesse mêlés aux affaires du pays, et même, à une certaine époque, lui donner des rois.

Le roi était ordinairement assisté par un conseil d'État ou sénat qui pouvait le déposer et qui le confirmait dans sa dignité, avant le couronnement. C'était le *suréna* qui ceignait le bandeau royal au nouveau monarque. Cette charge était héréditaire, et celui qui en était investi occupait le premier rang dans l'empire après le roi. « Quand le roi était en voyage, dit Plutarque, il avait à sa suite 1000 chameaux qui portaient son bagage, 200 chariots pour ses femmes, 1000 cavaliers tout bardés de fer et un plus grand nombre armés à la légère; ses serviteurs auraient pu former une troupe de 10 000 chevaux. »

Rien n'était plus vicieux que l'administration générale de l'empire. Les rois avaient cédé, soit à leurs fils, soit à leurs frères, les principales provinces telles que la Médie, la Perse, etc. Les dix-huit satrapies entre lesquelles se partageaient leurs États, formaient comme autant de royaumes distincts; les satrapes qui les gouvernaient avaient le titre de rois et portaient le diadème. Les rois n'avaient sur ces gouverneurs qu'une autorité fictive, et l'empire présentait la véritable image du gouvernement féodal.

A côté de ces dynasties provinciales s'élevaient les républiques fondées par les conquérants macédoniens et qui étaient à peu près indépendantes, comme Séleucie qui avait conservé ses lois, son administration particulière, son sénat composé de trois cents membres. 600 000 citoyens formant la population de cette ville, y bravaient, derrière leurs remparts, la puissance des Parthes.

Un empire composé d'éléments si hétérogènes devait naturellement se briser. D'ailleurs la plupart des nations soumises par les Parthes détestaient leur orgueil et leur cruauté[1].

1. « La hauteur, dit Justin, la turbulence, la fourberie, l'insolence sont le

La prédilection de quelques-uns de leurs rois pour la langue, les usages, la civilisation de l'Occident[1], les avait rendus odieux non-seulement aux Parthes eux-mêmes, comme nous l'avons vu, mais encore à d'autres peuples et particulièrement aux anciens maitres de l'Asie, aux Perses. Enfin, tandis que la plus grande partie de la nation était restée barbare et ne connaissait que les exercices violents de la chasse et de la guerre, les Arsacides avaient contracté de bonne heure les habitudes des monarques orientaux; ils avaient échangé le costume grossier des Scythes contre la robe fine et flottante des Mèdes, et leur cour étalait un grand luxe joint à beaucoup de corruption. La plupart des rois arsacides étaient nés, dit Plutarque, des courtisanes de Milet et des autres villes d'Ionie.

Les règnes de Vologèse IV (Arsace XXX), et d'Artaban IV (Arsace XXXI), furent remplis par les troubles que causaient les membres de la famille royale. L'empereur Caracalla voulut en profiter; il demanda à Artaban sa fille en mariage, afin d'avoir un motif de lui faire la guerre s'il essuyait un refus. Les uns disent qu'Artaban refusa, et que Caracalla marcha aussitôt sur la Mésopotamie : suivant d'autres, le roi des Parthes lui amena sa fille, et Caracalla, par une horrible perfidie, fit massacrer toute son escorte. Artaban n'échappa qu'avec peine (216). L'année suivante, Macrin, successeur de Caracalla, conclut la paix avec les Parthes. Quelques années plus tard éclata la révolution qui renversa l'empire parthique, et releva de ses ruines la monarchie des Perses (226).

fond de leur caractère; et la violence est à leurs yeux le partage des hommes, comme la douceur est celui des femmes. »

1. Au rapport de Plutarque, il régnait une grande intimité entre Artabaze, roi d'Arménie, et Orodès, roi des Parthes. Les deux rois se donnaient réciproquement des festins où l'on récitait ordinairement quelques poésies grecques; car Orodès n'était étranger ni à la langue, ni à la littérature des Grecs; et Artabaze avait composé en cette langue des tragédies, des harangues et des histoires. Lorsque ceux qui portaient la tête de Crassus se présentèrent à la porte de la salle du festin, un acteur, nommé Jason, récitait la scène d'Agavé dans la tragédie des *Bacchantes d'Euripide*. Les légendes sur les médailles des Arsacides sont en langue grecque, et ces princes portent ordinairement entre leurs autres titres celui de **ΦΙΛ 'ΕΛΛΗΝ** ou ami des Grecs. Les médaillles des Sassanides n'ont rien de grec.

Les Perses sous Artaxerxès et Schahpour I (226-271).

L'auteur de cette révolution fut Ardshir ou Artaxerxès, dont l'origine n'est pas parfaitement connue. Les uns prétendent qu'il était fils d'un soldat appelé Sassan, ou d'un tanneur nommé Chabec. Suivant d'autres, il descendait des anciens rois de Perse, et il était fils de Chabec, fils de Sassan, qui gouvernait une province de l'empire parthe pour Artaban IV.

Si, comme le dit Strabon, les Perses ont continué à être gouvernés par des rois particuliers sous l'empire des Parthes, on peut croire que Chabec fut un de ces rois, et porta en effet la couronne suivant l'usage des satrapes. Quoi qu'il en soit, Artaxerxès forma le projet de délivrer sa patrie de l'oppression qui pesait sur elle depuis cinq siècles. Il avait vu, dit la tradition orientale, un ange qui lui annonça que le distributeur des grâces lui donnerait la royauté sur la terre et sur les hommes qui l'habitent. Encouragé par cette prédiction, il chercha à se créer un parti, et quand il se sentit assez fort, il souleva la Mésopotamie et la Médie. La Perse entra dans le mouvement; Artaban eut beau menacer son rebelle sujet des plus cruels supplices, Ardshir n'en continua pas moins son œuvre de délivrance, et bientôt il fut en état de lutter contre Artaban lui-même. Les Parthes furent vaincus en trois grandes batailles. Dans la dernière Artaban fut tué. Après cette victoire décisive, Artaxerxès fit reconnaître solennellement son autorité dans une assemblée tenue à Bactres, et prit, à l'exemple de ses prédécesseurs, le surnom de roi des rois.

La restauration de l'empire perse par Artaxerxès fut accompagnée d'une réaction violente en faveur de l'ancien culte; le premier soin du fondateur de la dynastie des Sassanides fut de rétablir dans toute sa pureté la religion nationale. Les Parthes avaient, il est vrai, adopté le culte zoroastrien qui dominait dans la plus grande partie de l'Asie orientale, mais ce culte était altéré chez eux par le mélange de superstitions étrangères, et particulièrement de croyances helléni-

ques. De plus, la doctrine de l'ancien législateur des Perses était devenue l'objet d'interprétations si nombreuses, qu'on avait vu s'élever plus de soixante-dix seecte différentes dans l'empire des Arsacides. Artaxerxès entreprit d'exterminer l'idolâtrie, d'éteindre les schismes et de rétablir l'unité. Dans ce but il convoqua les mages des différentes parties de l'empire. Ces prêtres qui, sous la domination des Arsacides, avaient langui dans l'obscurité, obéirent avec transport. A la voix du souverain, ils accourent au nombre de 80 000 environ. Les plus distingués formèrent une assemblée générale qui formula avec précision et arrêta d'une manière irrévocable les articles de la nouvelle foi. Artaxerxès lui-même, secondant de tout son pouvoir cette réforme, proscrivit, par une ordonnance rigoureuse, l'exercice de tout culte, excepté celui de Zoroastre. Les temples des Parthes et les statues de leurs monarques furent renversés; les chrétiens, qui étaient déjà nombreux dans la Perse, furent poursuivis, et le nombre des schismatiques descendit, assure-t-on, à 80 000 dans tout l'empire.

Artaxerxès détruisit aussi les principautés indépendantes ui entretenaient dans l'empire une anarchie permanente. I rarcourut ses provinces, dompta les satrapes rebelles, et établit partout son autorité. Après avoir affermi son pouvoir à l'intérieur, il songea à lui donner le prestige des victoires. Il eut d'abord quelques succès faciles sur les Scythes indisciplinés et sur les Indiens amollis ; mais il trouva dans les Romains des ennemis redoutables.

Artaxerxès, qui se prétendait descendu de Cyrus, éleva des prétentions sur toutes les provinces qui avaient obéi au grand roi, et une ambassade solennelle vint sommer l'empereur Alexandre Sévère d'évacuer l'Asie. Une armée de 120 000 hommes, 1800 chariots armés de faux et 70 éléphants, était prête à appuyer l'ogueilleux message. Alexandre Sévère y répondit en attaquant l'empire sur trois points à la fois. Artaxerxès fit face de tous côtés. Le premier corps de l'armée romaine fut presque entièrement détruit vers le confluent du Tigre et de l'Euphrate. La seconde armée ne fut pas plus heureuse, et laissa dans les montagnes de l'Arménie un grand

nombre de ses soldats. Alexandre, qui était à la tête du principal corps, et qui devait attaquer par le centre, fut repoussé. Quelques succès partiels et l'inaction des Perses permirent pourtant de représenter l'expédition comme ayant pleinement réussi. La mort d'Alexandre qui survint bientôt après, et la confusion qui la suivit, semblaient ouvrir une nouvelle carrière à l'ambition d'Artaxerxès. Cependant, loin de chasser les Romains de l'Asie, comme il le prétendait, il se trouva hors d'état de leur arracher la petite province de la Mésopotamie.

Néanmoins, le règne d'Artaxerxès forme une époque mémorable dans l'histoire de l'Orient. Son règne, qui avait duré quatorze ans, ouvrit une nouvelle ère à la Perse, si abaissée depuis la conquête grecque. Aussi sa mémoire resta chère jusqu'à la fin de la monarchie, et son code de lois demeura toujours la base de l'administration civile et religieuse de l'empire. Il avait composé plusieurs ouvrages qui jouissaient d'une grande réputation, et quelques-unes de ses maximes sont parvenues jusqu'à nous. En voici quelques-unes : « Un monarque équitable vaut mieux qu'une pluie abondante. — Un lion dévorant est préférable à un roi injuste, mais un roi injuste vaut encore mieux qu'une guerre de longue durée. — La royauté est le soutien de la religion, et la religion affermit la royauté. »

Le fils d'Artaxerxès succéda à son père. Schahpour hérita aussi de ses ambitieux projets, et il en résulta pour les Perses et pour les Romains des guerres désastreuses, quoique sans résultats. D'abord il tourna ses armes contre l'Arménie. De tous les princes appartenant à la maison des Arsacides, Khosroès avait seul conservé la vie et l'indépendance. La situation forte de ses États, l'assistance des Romains et surtout son propre courage, le rendirent longtemps invincible. Mais il fut assassiné par les émissaires de Schahpour. Les grands se rallièrent autour de l'héritier du trône, Tiridate, et implorèrent en sa faveur la protection romaine. Mais le fils de Khosroès était à peine sorti de l'enfance; ses alliés étaient éloignés, et le monarque perse s'avançait vers la frontière à la tête d'une armée formidable. Un serviteur dévoué

parvint à sauver le jeune Tiridate; mais l'Arménie dut se résigner à subir le joug des Perses pendant vingt-sept ans. Schahpour, encouragé par cette facile victoire et par les troubles qui agitaient l'empire, se jeta sur les provinces romaines, obligea les fortes garnisons de Carrhes et de Ninive à évacuer ces places et répandit la terreur et la désolation le long des rives de l'Euphrate.

La perte d'une frontière importante et la ruine d'un allié fidèle décidèrent l'empereur Valérien à marcher en personne sur la Mésopotamie. Il passa l'Euphrate, rencontra les Perses près des murs d'Édesse, et fut vaincu (260). Il fallut faire à Schahpour des propositions de paix; elles furent repoussées; et dans une entrevue qu'il eut avec le monarque perse, Valérien, surpris en trahison, fut chargé de chaînes. Schahpour, dit-on, fit essuyer à son prisonnier les plus ignominieux traitements. Toutes les fois qu'il montait à cheval, il plaçait son pied sur le cou de l'empereur romain, et lorsque le malheureux Valérien eut succombé sous le poids de la honte et de la douleur, on arracha la peau de son cadavre qui fut suspendue, garnie de paille, dans le temple le plus célèbre de la Perse.

La défaite de l'armée romaine avait amené les Perses jusqu'à Antioche, dont les habitants furent emmenés en captivité. La Syrie et la Cilicie furent conquises. Césarée, capitale de la Cappadoce, succomba. Un seul homme, au milieu de ces tristes revers de la puissance romaine, tint tête à Schahpour. Ce fut Odenath, prince de Palmyre. Il força les Perses à repasser l'Euphrate, après s'être emparé d'une partie de leurs richesses; et tout en vengeant l'empire romain, il prépara la grandeur de Palmyre pendant la période suivante. En effet, on vit Zénobie, veuve d'Odenath, tenter quelques années plus tard d'établir une domination indépendante, et inspirer des craintes à Schahpour lui-même, qui rechercha son alliance. La mort du roi de Perse, survenue au moment même où Zénobie luttait contre Aurélien, priva cette femme héroïque d'un puissant allié, et délivra en même temps l'empire romain d'un redoutable adversaire (271).

Les Perses de la mort de Schahpour I à celle de Schahpour II (271-380).

A Schahpour I succéda Hormuz ou Hormisdas, dont le règne ne dura qu'un an et dix jours. Il fonda, dit-on, la ville d'Hormuz à laquelle il donna son nom. Il fut remplacé par Barham qui se distingua par une grande douceur de caractère. Quoiqu'il ait fait quelques guerres heureuses, ce prince ne paraît pas avoir été très-belliqueux. Les menaces des Romains l'intimidèrent, et il demanda à négocier avec eux. Les ambassadeurs de Barham trouvèrent l'empereur prenant un modeste repas qui se composait d'un morceau de lard rance et de quelques pois secs. Carus, découvrant sa tête chauve, leur déclara que si leur maître n'acceptait pas les conditions de Rome, il rendrait la Perse aussi nue que l'était sa tête. Ces menaces furent en partie réalisées. Carus dévasta la Mésopotamie, se rendit maître de Séleucie et de Ctésiphon, et porta ses armes victorieuses au delà du Tigre. La Perse courait un sérieux danger, que la mort seule du vainqueur fit disparaître.

Les règnes de Bahram II (276) et de Bahram III (295) ne présentent pas d'événements importants. Mais sous celui de Narsès, qui monta sur le trône l'an 296, la guerre contre les Romains recommença. D'abord ce prince replaça sous sa domination l'Arménie, qui venait de se révolter et de proclamer Tiridate. Puis il reprit le projet de chasser les Romains de l'Asie. Dioclétien régnait alors, il vint s'établir à Antioche pour suivre de près les opérations de l'armée impériale. Galérius, qui s'était illustré sur les rives du Danube, fut appelé ur celles de l'Euphrate, et chargé du commandement des légions. La campagne commença mal; trois fois les Romains furent repoussés. Mais Galérius repassa l'Euphrate à la tête de 25000 hommes; au lieu d'exposer ses légions dans les plaines ouvertes de la Mésopotamie, il s'ouvrit une route à travers les montagnes de l'Arménie, dont les habitants embrassèrent sa cause. Les Perses furent complétement défaits. Narsès fut lui-même blessé, obligé de prendre la fuite et

bientôt de traiter. Dioclétien fixa le Chaboras comme limite des deux empires. La Mésopotamie, si longtemps disputée, fut abandonnée aux Romains, avec cinq autres provinces situées au delà du Tigre. Le roi d'Arménie fut aussi compris dans le traité et obtint l'Atropatène. La nomination des rois d'Ibérie fut réservée anx empereurs (302). Ce traité procura à l'Orient une tranquillité qui dura trente ou quarante ans, jusqu'au moment où Schahpour II, fils d'Hormuz, monta sur le trône.

La minorité de ce jeune prince fut agitée par des discordes intestines qui enconragèrent les incursions des Arabes ; la capitale de l'empire fut surprise par le puissant roi de l'Yemen, Taïd. Mais aussitôt que Schahpour eut atteint l'âge d'homme, Taïd, son royaume et sa nation succombèrent sous les premiers efforts du jeune guerrier. Il se proposa ensuite d'effacer la honte de l'empire, en arrachant aux Romains les cinq provinces situées an delà du Tigre. La renommée de Constantin suspendit un instant ses entreprises; mais la mort de ce prince fut le signal des hostilités. Schahpour profita de l'anarchie qui régnait chez les Romains pour attaquer Nisibe et s'emparer des places les plus importantes de la Mésopotamie. Nisibe était considérée comme le boulevard de l'Orient. Située dans une plaine agréable et fertile, au pied du mont Marius, elle était défendue par une triple enceinte de murailles et par une belliqueuse population. Dans l'espace de douze ans, cette ville soutint contre toutes les forces de la Perse trois siéges mémorables, qui durèrent : le premier soixante, le second quatre-vingts et le troisième cent jours. Le dernier coûta plus de 20 000 hommes à Schahpour. Une formidable invasion de Massagètes l'ayant appelé dans les provinces orientales, il conclut une trêve avec l'empereur grec et accourut sur les bords de l'Oxus. Il ne revint de cette expédition que pour recommencer la guerre contre l'empereur Constance. Il assiégea Amida, qui fut emportée ; mais il y perdit 30 000 hommes. Une résistance si acharnée fit comprendre an roi de Perse qu'il devait renoncer à la conquête de l'Orient; il se contenta de démanteler deux autres places fortes de la Mésopotamie, Singara et Bézabde. Cinq

légions y furent faites prisonnières et envoyées en captivité sur les confins les plus reculés de la Perse (359).

La guerre reprit de grandes proportions sous Julien. 65 000 hommes s'avancèrent, sous la conduite de ce prince, vers la Mésopotamie, traversèrent cette province et s'engagèrent en Assyrie, où la prise de Pirisabaras vengea les malheurs d'Amida. La forteresse de Maogalmacha, située à onze milles de Ctésiphon et destinée à garantir la capitale de l'empire, fut également prise d'assaut. Ces rapides succès déconcertèrent le roi de Perse qui demanda la paix. Julien repoussa ses propositions, et, à l'exemple d'Alexandre, résolut de forcer son rival à livrer une bataille qui déciderait de l'empire de l'Asie. Mais à son approche, les habitants abandonnèrent leurs villages, et se réfugièrent dans les places fortes, emmenant leur bétail, mettant le feu aux prairies ou aux moissons, de sorte que Julien ne rencontra partout devant lui que le désert. Égaré par des traîtres, il reconnut trop tard son erreur et fut obligé de se replier vers les bords du Tigre. La victoire de Maronga semblait lui en ouvrir le chemin; mais dans un nouveau combat, il fut atteint d'une flèche et mourut quelque temps après (363). Sa mort abattit le courage des Romains et ranima celui des Perses, qui se mirent à la poursuite des légions et les refoulèrent jusqu'aux environs de Ctésiphon. Jovien, qui succéda à Julien, fut forcé par les soldats de conclure la paix. Les cinq provinces cédées par l'aïeul de Schahpour furent rendues au monarque perse; il acquit la ville importante de Nisibe, qui avait si longtemps bravé l'effort de ses armes; il obtint Singara et le château des Maures, l'une des plus fortes places de la Mésopotamie, et il exigea que les Romains renonçassent à exercer aucune influence sur le royaume d'Arménie. Pour prix de ces honteuses concessions, le nouvel empereur eut la permission de repasser le Tigre, sur le pont qu'avaient construit les Perses eux-mêmes. Quant à Schahpour, il prit possession des places qui lui avaient été concédées, établit des garnisons dans les villes de la Mésopotamie, puis, profitant de la renonciation solennelle des Romains à leurs prétentions sur l'Arménie, il envahit cette province, fit prisonnier Tiridate au milieu d'une fête

brillante, le chargea de chaînes d'argent et incorpora son royaume à l'empire perse. Il passa ensuite en Ibérie, en expulsa le prince qui n'était qu'un agent des empereurs romains, et donna la couronne à un de ses protégés. Après ces brillants succès, Schahpour II mourut (380); il avait régné soixante-dix ans.

Les Perses depuis la mort de Schahpour II jusqu'à la ruine de leur empire (380-636).

A Schahpour II succédèrent Ardschir, Schahpour III, Bahram IV, Iezdedjerd I. Sous ces princes les forces des Perses furent paralysées par des agitations intérieures ou occupées par quelques hostilités sur les frontières de la Carmanie. A la faveur de ces désordres, les Arméniens et les Ibériens reprirent leur neutralité, du consentement des deux empires.

Le dernier de ces monarques, Iezdedjerd I, qui monta sur le trône en 399, entretint de si étroites relations d'amitié avec l'empereur Arcadius, que celui-ci lui confia en mourant la tutelle de son fils Théodose (408). La tranquilité de l'Orient ne fut troublée que dans la dernière année du règne d'Iezdedjerd. Un évêque détruisit à Suse le temple du Feu. Son zèle religieux attira la vengeance impériale sur tous les chrétiens. Les mages excitèrent une persécution violente, et Bahram V, qui succéda en 419 à son père, réclama avec hauteur quelques chrétiens réfugiés sur les terres des Romains qui refusèrent de les livrer. Ce refus et des rivalités de commerce firent éclater la guerre entre les deux empires; leurs armées couvrirent les montagnes de l'Arménie et les plaines de la Mésopotamie. Mais les opérations de deux campagnes n'amenèrent que quelques combats douteux et quelques siéges sans résultats. Les Romains essayèrent inutilement de reprendre Nisibe, et les Perses ne firent aucun progrès en Mésopotamie.

Ils furent plus heureux en Arménie. Ardaschès IV, dénoncé à Bahram comme partisan secret de l'empereur de Constantinople, attira sur ses États la colère du monarque sassanide.

Le descendant d'Arsace fut dépouillé de la dignité royale, et ses États furent incorporés à la monarchie persique, sous la dénomination nouvelle et expressive de Persarménie (428). Cette usurpation excita la jalousie du gouvernement romain; mais le différend se termina par le partage inégal de l'ancien royaume d'Arménie; l'acquisition d'une faible portion de territoire jeta un peu d'éclat sur l'empire chancelant du jeune Théodose.

Bahram V revenait de cette expédition, quand il apprit que le khan des Turcs avait passé l'Oxus à la tête de 30 000 cavaliers et porté la dévastation jusqu'à Reï, l'ancienne Rhagæ. Bahram partit subitement de sa capitale, tomba sur les Turcs avec tant d'impétuosité que ceux-ci crurent voir, dirent-ils, l'ange de la mort qui fondait sur eux. Bahram pénétra dans la tente du khan, coupa la tête de ce chef et poursuivit les fuyards jusqu'à l'Oxus. Une expédition contre Constantinople, qui força l'empereur à payer tribut au roi de Perse, termina le règne glorieux de Barham V (439).

Sous son fils Iezdedjerd II, l'empereur refusa de payer ce tribut; mais ses provinces furent de nouveau attaquées, et il s'empressa de se soumettre. Iezdedjerd persécuta cruellement les chrétiens d'Arménie. Il mourut en 457.

Hormisdas, le plus jeune de ses fils, monta sur le trône. Mais son frère aîné, Firouz, jaloux de la préférence qui lui avait été accordée par leur père, se rendit dans le pays des Huns Nephthalites, les intéressa à sa cause, et, avec leur secours, triompha de son frère qu'il fit mettre à mort (460). Les commencements de son règne furent marqués par une sécheresse affreuse; durant sept années, suivant les traditions orientales, il ne tomba pas une seule goutte de pluie. Tant que dura le fléau, Firouz remit à ses sujets toutes les impositions et les charges publiques; il envoya des messagers dans les provinces pour enjoindre aux hommes riches de pourvoir, suivant leurs facultés, aux besoins des pauvres, et pour annoncer que si, dans une ville ou un bourg quelque homme périssait de faim, le roi punirait sévèrement les habitants de ce lieu.

A peine les peuples de l'Iran étaient-ils délivrés de ce fléau,

que Firouz marcha contre les Huns Nephthalites, malgré l'alliance qu'il avait contractée avec eux. Trompé par un transfuge, il s'engagea dans un désert sans fin où il laissa la plus grande partie de son armée. Khouschnavaz, roi des Huns, aurait pu l'accabler; il consentit à le laisser retourner dans son empire, après lui avoir fait promettre de ne plus lui faire la guerre. Firouz rentré dans ses États ne tint aucun compte de cette promesse et il recommença la guerre contre les Nephthalites. Quand les deux armées furent en présence, Khouschnavaz fit placer le traité d'alliance au bout d'une pique, et rappela vainement au roi ses engagements. Firouz attaqua un des premiers et tomba dans un fossé où il périt avec la plus grande partie de ceux qui l'accompagnaient (484).

Balas, puis Kobad lui succédèrent. Il parut sous le règne de ce dernier un fanatique appelé Mazdek, qui se prétendait inspiré du ciel, et fit adopter au roi une étrange doctrine qui abolissait les règles ordinaires du mariage. Ce sectaire attira à lui la populace et tout ce qu'il y avait d'hommes perdus dans l'empire. Pendant le temps que dura cette séduction, dit Mirkhond, aucun enfant ne put connaître son origine, et personne ne put être assuré de conserver ses propriétés. Comme cette doctrine, protégée par le monarque, produisait partout les plus graves désordres, les grands de la Perse résolurent de déposer Kobad et de mettre à sa place son frère, Djamasp. Ils le reléguèrent dans une prison; mais il s'en échappa et s'enfuit chez les Huns Nephthalites pour leur demander du secours. A la tête d'une armée de 30 000 hommes, il rentra en Perse et se remit en possession du trône. Mais quand il fallut payer les sommes promises aux barbares, il eut recours à la générosité de l'empereur grec. Sur le refus d'Anastase, Kobad envahit les provinces romaines de l'Asie. Il s'empara d'Amida, de Théodosiopolis, et de l'Arménie romaine; mais menacé lui-même par d'autres ennemis, il consentit à une trêve de sept ans. Il mourut au retour de cette expédition (531).

Un parti puissant éleva au trône son plus jeune fils, Khosrou, que les Perses ont appelé Nouschirwan, c'est-à-dire *l'âme généreuse*. Le communisme de Mazdek avait excité dans l'em-

pire des désordres assez profonds pour que Nouschirwan, qui ne manquait cependant ni d'ambition ni d'énergie, fût presque tenté de refuser la couronne. « La forme du gouvernement est brisée, dit-il à ceux qui lui offraient la couronne, tout ce qui peut assurer le bonheur public est détruit, la division règne partout, et l'autorité est entre les mains d'hommes ignorants et méprisables. »

Nouschirwan se décida pourtant à accepter le pouvoir qu'on lui offrait, et il inaugura son règne par une proclamation assez singulière pour le temps, car il n'accordait à ses sujets rien moins que la liberté de conscience. « Mon pouvoir, disait-il, ne s'étend que sur les corps et non sur les âmes, il n'y a que Dieu qui connaisse les secrètes pensées des mortels; ma vigilance et ma surveillance ne doivent avoir pour objet que vos actions et non vos consciences. »

Cette déclaration de tolérance n'empêcha pas Nouschirwan de faire assassiner Mazdek et ses principaux partisans; et il ne s'arrêta dans cette voie que quand il eut extirpé les dangereuses doctrines de ce sectaire. Ensuite il restitua aux propriétaires les terres que les sectateurs de ce fanatique avaient enlevées, et, au moyen d'une sévérité modérée, il anéantit sans peine cette secte anarchique. Il réforma ensuite l'administration dans son empire; et au lieu d'accorder sa confiance à un seul ministre, il établit quatre vizirs dans les quatre grandes provinces de l'Assyrie, de la Médie, de la Perse et de la Bactriane. Il revisa et compléta les codes de lois du premier Artaxerxès et soumit les juges à une surveillance sévère. Il jugea que l'éducation et l'agriculture méritaient principalement ses soins. Dans toutes les villes de la Perse, il fit entretenir et instruire, aux dépens du public, les orphelins et les enfants des pauvres. Il donna des secours aux villages abandonnés, distribua du bétail et des instruments de labourage aux fermiers qui se trouvaient hors d'état de cultiver leurs terres, fit ouvrir à travers les campagnes des canaux qui portaient partout la fécondité et la richesse. Passionné lui-même pour l'étude, il excita l'ardeur intellectuelle de ses sujets, fonda près de Suse une académie qui devint bientôt une grande école de poésie, de philosophie et de

rhétorique. Il fit écrire l'histoire de la monarchie persique et traduire dans la langue nationale les plus célèbres écrivains de la Grèce et de l'Inde ; il attira enfin à sa cour tous ceux qui se distinguaient par leurs talents et par leurs connaissances, se mêla lui-même à leurs travaux et les combla de ses bienfaits.

Tous ses efforts pour répandre et développer la civilisation en Perse n'empêchèrent pas Khosrou de s'occuper activement des affaires du dehors, et ses guerres avec l'empire d'Orient remplissent une assez grande place dans son règne. Au moment où il monta sur le trône, les hostilités entre l'empire et la Perse n'avaient pas encore cessé. Justinien, qui désirait beaucoup la paix, consentit à payer au roi de Perse une somme de 22 000 marcs d'or. L'empereur grec profita de cette paix pour reconquérir l'Afrique, la Sicile et l'Italie. Le rétablissement de la puissance romaine en Occident inquiéta le roi de Perse, qui ne chercha plus qu'à lui susciter des embarras en Orient. Le prince des Sarrasins d'Hira, excité et soutenu par Nouschirwan, attaqua la Syrie et emporta d'immenses dépouilles (537). Bientôt le roi de Perse lui-même parut à la tête de son armée dans les plaines de la Mésopotamie et vint attaquer Dara, d'où il emmena 12 000 captifs. La Syrie même fut envahie, et les villes de Berrhoée, d'Apamée et de Chalcis furent successivement prises. Antioche, qui se relevait à peine de l'effroyable désastre qu'elle avait essuyé peu auparavant dans un tremblement de terre, fut de nouveau détruite. Mais Bélisaire parut à la tête des armées romaines; par une habile diversion, il força le roi de Perse à évacuer la Syrie et à venir défendre ses États. Ce grand homme aurait poussé plus loin ses succès si une basse jalousie ne l'avait fait rappeler. Le grand roi se hâta de repasser l'Euphrate et revint assiéger les villes de Dara et d'Édesse. Une trêve de cinq ans suspendit cette guerre (544), qui cependant continua indirectement dans la Lazique, l'ancienne Colchide, où les deux monarques se disputaient l'influence. Enfin en 562 un traité de paix fut signé; il était onéreux pour l'empire qui s'engagea à payer aux Perses un tribut annuel de 30 000 pièces d'or. A l'Orient Khosrou

n'était pas moins heureux. Il soumit divers princes indiens, et contint les barbares du nord qui toujours se pressaient snr les frontières pour les franchir, dès qu'ils trouvaient, dans la faiblesse du prince, l'occasion de le faire impunément. Le monarque perse eut encore une guerre avec Justin II en 571. Elle se prolongea quelques années sans éclatants succès pour Khosrou, qui acheva en 579 son glorieux règne de 48 ans.

Son fils Hormisdas ne montra sur le trône que de la cruauté, sans talents ni courage; aussi en fut-il précipité (590). On égorgea son plus jeune fils sous ses yeux; sa mère fut sciée par le milieu dn corps; et lui-même, privé de la vue, fut jeté au fond d'une prison. L'aîné de ses deux fils, Khosrou II, lui succéda. Il commença son règne par faire assommer son père devenu furieux dans sa prison. Chassé du trône, il y remonta avec l'aide de l'empereur Maurice, et, pour venger ce prince assassiné par Phocas, désola l'empire dnrant dix-huit ans par les plus affreux ravages. Héraclius y mit un terme par ses victoires. Les revers amenèrent les complots. Le fils aîné de Khosrou, Siroës, se saisit du gouvernement, fait égorger ses dix-sept frères en présence de son père, le fait enfermer lui-même dans la prison où il avait tenu Hormisdas, et chaque jour envoie des satrapes qui l'insultent, qui lui crachent au visage, qui lui piquent le corps de leurs flèches pour le faire mourir peu à peu (628).

Ces cruautés, ces parricides, ces révoltes sont le signe de la fin des empires. Siroës régna dix mois, Adéser, son fils, six, Schahriar qui l'assassina, deux seulement. Six princes encore, en trois ans, passèrent sur le trône, jusqu'à Iezdedjerd III (633), sur qui s'accomplit l'expiation due pour tant de crimes. Attaqué dès l'année suivante par les Arabes, il perdit en 636 la bataille de Kadésiah qui mit fin à l'empire des Sassanides.

Un peuple nouveau, une religion nouvelle dominent alors sur l'Asie. La loi de Zoroastre disparaît devant celle de Mahomet. Les héritiers de Cyrus cèdent la place aux successeurs du prophète. Les temps anciens sont finis pour l'Asie,

comme ils ont fini pour le monde romain à la grande invasion des barbares. La bataille de Kadésiah ouvre l'histoire moderne de l'Orient, comme celle d'Andrinople a ouvert, deux siècles et demi plus tôt, celle de l'Occident.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

A

B

C

D

N

O

P

R

U

V

X

Y

Z

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

TABLE GÉNÉRALE.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

Paris. Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9.

